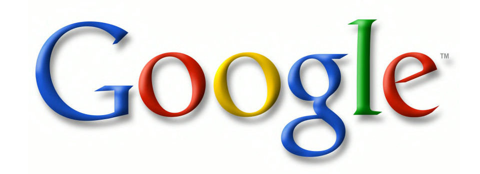
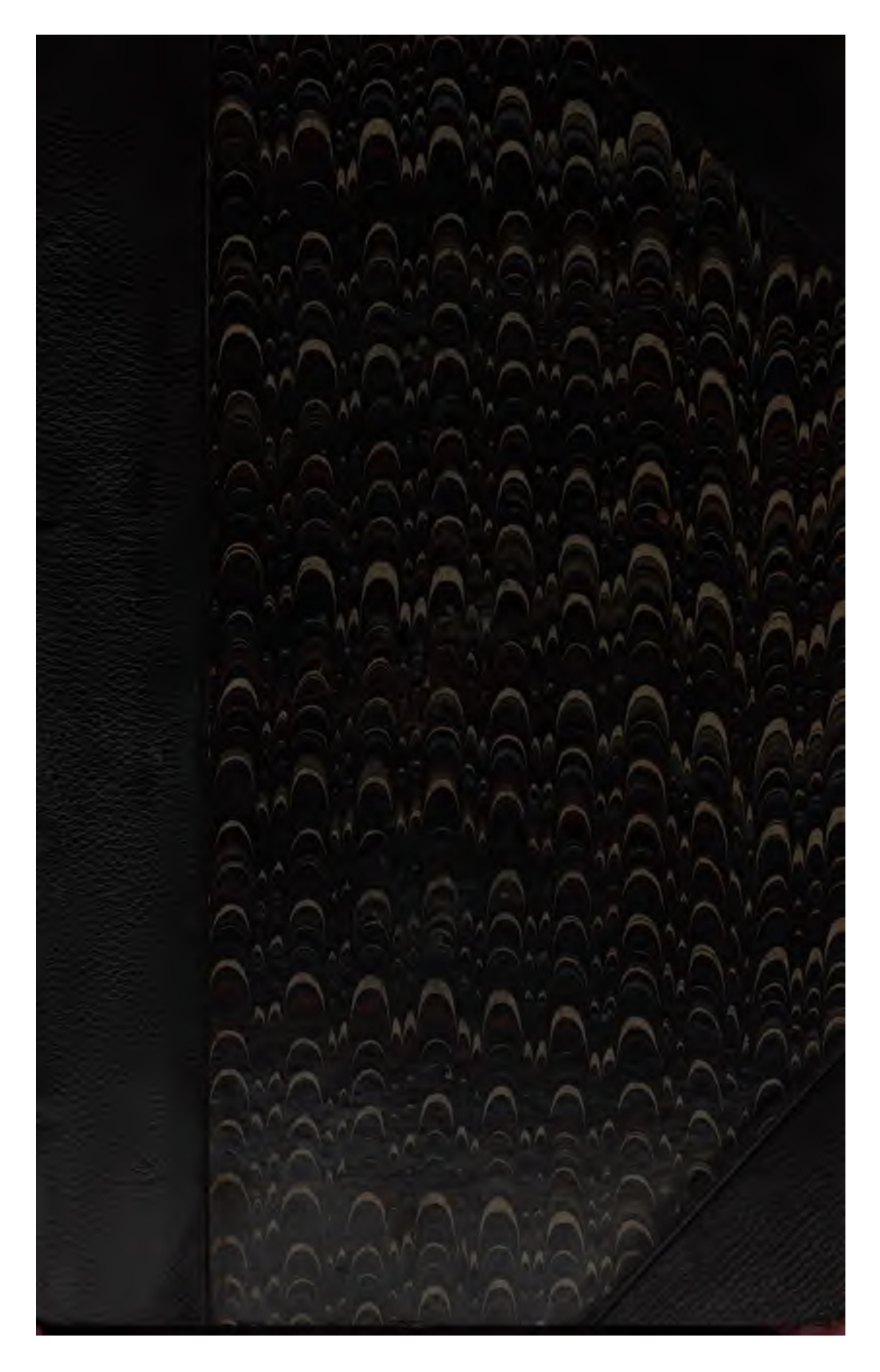
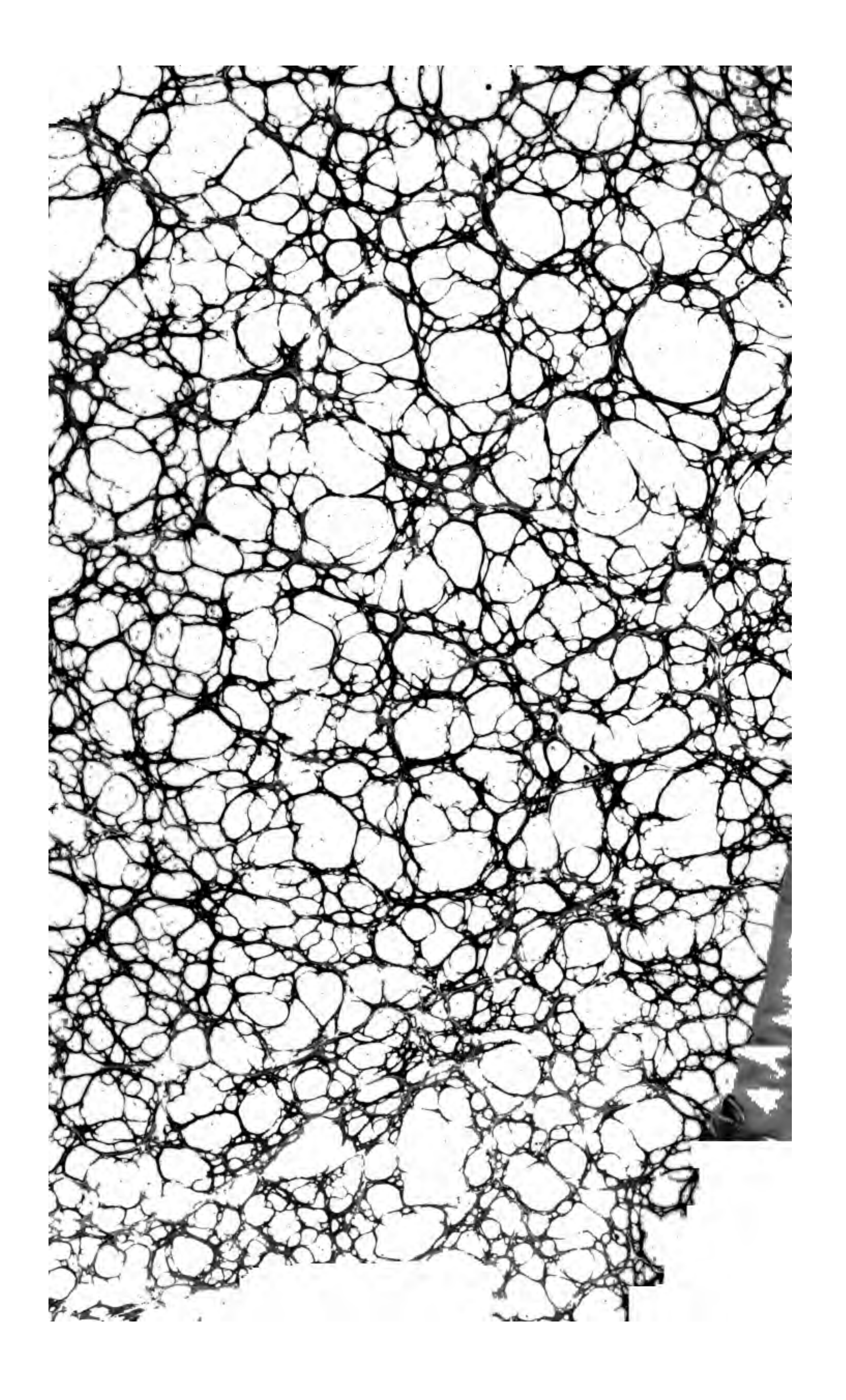
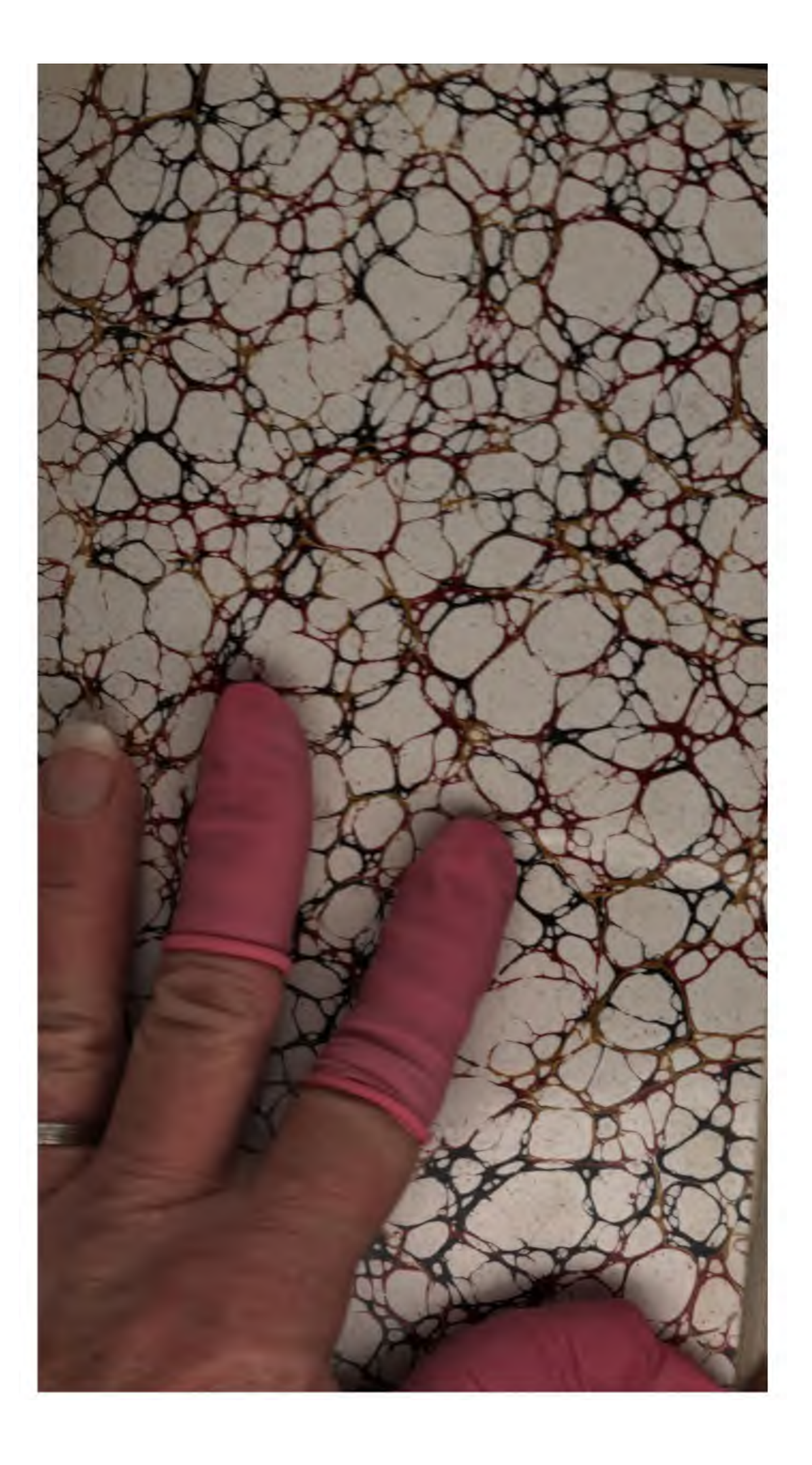








HISTOIRE

PHILOSOPHIQUE ET MÉDICALE

DE LA FEMME

TOME DEUXIÈME

LE SUJET EST ADMIRABLE.

Je désire que le livre réponde pleinement au sujet. La femme, cette plus belle moitié de nous-mêmes, cette tige essentielle du genre humain, cette fleur de la nature vivante, y paraît dans toute sa beauté, dans toute sa puissance, dans toute sa fragilité.

TOME DEUXIÈME

HYGIÈNE PHYSIQUE ET MORALE DE LA FEMME.

Préceptes généraux de l'hygiène. Hygiène du physique et du moral; hygiène applicable aux diverses situations de la vie et aux différentes professions des femmes.— Règles, préceptes, conseils hygiéniques pour les jeunes filles non pubères et pour celles qui sont parvenues à la puberté. — Hygiène du mariage, de l'union conjugale, des passions, de l'amour, de la stérilité, de la grossesse, de l'accouchement, des suites de couches, de l'âge critique.—Salutaires influences des voyages sur les maladies; impressions agréables et douces de l'aspect riant des montagnes et de nos magnifiques Pyrénées sur les affections morales, pénibles et tristes ; heureux effets de ces lieux inspirateurs, qui recréent et retrempent l'âme et le cœur, et de ces sources minérales, de ces fontaines de force et de salut où l'on puise et où l'on boit la vie et la santé, etc., etc.,

Paris.—Imprimé chez Bonaventure et Ducessois. 55, quai des Augustins

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE ET MÉDICALE
DE LA FEMME

CONSIDÉRÉE

DANS TOUTES LES ÉPOQUES PRINCIPALES DE LA VIE

AVEC SES DIVERSES FONCTIONS,
AVEC LES CHANGEMENTS QUI SURVIENNENT DANS SON PHYSIQUE
ET SON MORAL, AVEC L'HYGIÈNE APPLICABLE A SON SEXE
ET TOUTES LES MALADIES QUI PEUVENT L'ATTEINDRE AUX DIFFÉRENTS AGES.

Seconde édition,

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE DE TOUT CE QUI PEUT CONTRIBUER A LA SANTÉ
ET AU BONHEUR DES DEUX SEXES

PAR LE DOCTEUR

MENVILLE DE PONSAN,

Chevalier de la Légion d'honneur,
Médecin du Ministère de l'Agriculture, du Commerce et des Travaux publics,
Membre de la Société impériale zoologique d'Acclimatation,
de la Société de Médecine pratique de Montpellier,
de la Société académique des Hautes-Pyrénées, etc., etc.

TOME DEUXIÈME

Γνῶθι σεαυτόν.
Connais toi toi-même.



PARIS
J. B. BAILLIÈRE ET FILS
LIBRAIRES DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE,
19, rue Hautefeuille.

LABÉ, LIBRAIRE, place de l'Ecole-de-Médecine. | AMYOT, LIBRAIRE, rue de la Paix, 8.

L'AUTEUR, RUE DES MOULINS, 15.

1858

HYGIÈNE

APPLIQUÉE AU RÉGIME DE LA FEMME

DANS LES DIFFERENTES ÉPOQUES DE LA VIE.

Pluris est labentem sustinere, quam lapsum erigere.
SENEC.

Il est une déesse
Plus agile qu'Hébé, plus fraîche que Vénus;
Elle écarte les maux, les langueurs, la faiblesse;
Sans elle la beauté n'est plus.
GRESSET.

INTRODUCTION

Nous voulons être heureux et vivre le plus possible; mais peut-on obtenir ces deux biens sans la santé? Cette gravitation morale du cœur humain, qui tend sans cesse au bien-être, est elle-même subordonnée à la médecine.

Pourquoi les préceptes si utiles de l'hygiène sont-ils si souvent négligés par les femmes, puisqu'ils leur rendent la santé?

O santé!
Charme de la jeunesse, âme de la beauté,
Compagne du travail et de la tempérance,
Santé, premier des biens, trésor de l'indigence,
Soutien de nos vertus, source de nos désirs,
Toi sans qui la nature offre en vain ses plaisirs,
Tu reviens consoler, dans la saison nouvelle,
Le mourant qui s'éteint, le vieillard qui t'appelle.

L'homme est environné de dangers : sa frêle existence est sans cesse menacée de mille fléaux destructeurs : son organi-

sation est sujette à éprouver à chaque instant des altérations qui l'exposent à une multitude de maux. Ses premières vues durent donc se diriger naturellement vers les moyens de s'en préserver et d'y remédier : de là l'origine de la médecine, qui se perd dans la nuit des temps, et qui est peut-être aussi ancienne que le monde. Cependant les premiers hommes ne durent pas être sujets à un aussi grand nombre de maladies, et celles-ci durent être aussi bien moins graves que celles qui règnent de nos jours. La nature était alors dans toute sa vigueur et par conséquent capable d'une plus grande énergie et d'une plus forte réaction contre les agents morbifiques. Nos pères n'étaient pas soumis à l'influence d'autant de causes délétères ou nuisibles qui se sont multipliées d'une manière effrayante avec les révolutions qu'a essuyées le globe, et la dépravation qu'ont subie les mœurs.

Les phénomènes géologiques et l'histoire déposent en faveur de ces révolutions; ils indiquent qu'il régnait autrefois une température élevée dans les pays qui sont extrêmement froids aujourd'hui, car on y trouve une quantité prodigieuse de débris d'animaux et de végétaux qui ne peuvent vivre que dans des climats très-chauds. Un grand nombre de faits historiques prouvent encore que les régions situées au nord jouissaient, il y a quelques siècles, d'une douce température.

D'autres traditions rapportent que le soleil s'éloignait peu autrefois de l'équateur, et qu'il y avait un équinoxe perpétuel. Les Égyptiens et les Chaldéens étaient de cette opinion, au rapport d'Hérodote et de Diodore de Sicile. Platon dit que chaque fois qu'une grande année se renouvelle, les astres se couchent à l'orient et se lèvent à l'occident, c'est-à-dire que l'orient est devenu l'occident et le couchant le levant; c'est une tradition qu'il tenait des Égyptiens.

Les révolutions qu'a éprouvées ensuite le globe, surtout

celles occasionnées par les éruptions volcaniques et les alluvions, révolutions qu'attestent une multitude de monuments naturels, et les traditions des différents peuples ont changé la face de la terre et ont créé en quelque sorte un monde nouveau sur l'ancien. Elles ont probablement amoncelé des matières d'un hémisphère dans l'autre et ont changé le centre de gravité du globe.

C'est ainsi que les éruptions volcaniques et les tremblements de terre ont élevé des montagnes et en ont abaissé d'autres; ils ont creusé des abîmes affreux et séparé des continents; ils ont absorbé des lacs et des mers, produit de violentes éruptions, englouti des villes et des nations entières, et ces convulsions horribles de la nature sont devenues de nos jours bien plus communes qu'autrefois. Durant les années 1854 et 1855, nos montagnes pyrénéennes ont éprouvé plusieurs tremblements de terre qui ont paru influer d'une manière sensible et fâcheuse sur la température si élevée et sur les propriétés si puissantes et si salutaires des eaux minérales dont elles sont l'inépuisable source.

De là les irrégularités des saisons, qui augmentent sensiblement et qui à la longue opéreront une dégradation notable non-seulement dans les minéraux, mais même dans les êtres organisés. Mais le temps ne détruit que pour édifier; il ramène tout au niveau d'un centre commun par une action lente et insensible; il est tout pour l'homme et rien pour la nature.

Mais la cause principale de l'inclinaison de l'axe terrestre est l'attraction qu'exercent sur le globe les différentes planètes. Quoi qu'il en soit, le soleil ne correspond plus perpendiculairement à l'équateur, et l'homme a cessé de jouir des avantages qui résultaient de ce rapport.

A la plus grande inégalité des saisons produite par ces causes a bientôt succédé leur irrégularité, et dès lors l'homme

est devenu la proie d'une foule de maux inévitables qu'il ne connaissait pas auparavant et qui ont acquis avec le temps de nouvelles forces.

Les anciens habitants de la terre vécurent sains de corps et d'esprit et parvinrent à l'âge le plus avancé, comme l'atteste l'histoire. On en découvre aisément la raison en remontant à ces siècles heureux que les poëtes ont appelé *l'âge d'or*, où l'homme vivait dans l'innocence, uniquement soumis aux lois de la nature et sous un ciel doux et clément. Outre que la terre encore vierge prodiguait ses fruits sans culture, les hommes ne connaissaient point dans ces premiers temps l'irrégularité et l'inclémence des saisons, source féconde de maladies.

Parmi les causes morales qui ont abrégé le vie de l'homme, il en est une qui mérite de fixer l'attention du philosophe et du médecin : c'est la civilisation, qui en polissant l'homme, en lui ôtant sa première rudesse, lui a fait acheter cet avantage par une foule de maux que ne connaissaient point les premiers humains et qui sont étrangers aux sauvages, qui ne cèdent qu'aux seules impulsions de la nature. L'homme en s'associant à ses semblables a en quelque sorte relâché les liens de son existence; la société en étendant le cercle de ses besoins, en donnant plus d'énergie à ses passions et en en faisant naître qui sont inconnues à l'homme de la nature, est devenue pour lui une source féconde et intarissable de calamités.

A la vérité l'homme est né pour la société; sa faiblesse individuelle et ses besoins durent lui faire quitter de bonne heure la vie errante et vagabonde qu'il menait dans les bois et au bord des fleuves, à la poursuite des bêtes fauves et des poissons, et le déterminer à s'associer à d'autres hommes pour protéger son existence, assurer ses plaisirs et étendre ses facul-

tés. La sociabilité d'ailleurs est une faculté inhérente à l'espèce humaine comme à beaucoup d'espèces animales; elle est la source d'une mutuelle bienveillance, d'une réciprocité de secours qui contribue puissamment au bonheur de l'homme. La vie solitaire ne saurait avoir lieu sans des privations de toute espèce, au milieu desquelles naîtraient bientôt le dégoût de l'existence, le penchant au suicide et tous les genres de folie. Les inconvénients de la vie solitaire sont très-différents, suivant l'organisation de l'individu et ses occupations, ainsi que nous le verrons plus loin. L'homme né avec un faible développement de la sociabilité et occupé de travaux de cabinet, demandant une forte contention d'esprit, pourra rester seul une grande partie des jours sans perdre pour cela dans les heures réservées à sa famille son enjouement et sa gaieté. Mais des sociétés de vingt à trente millions d'individus, ainsi que l'a fort bien remarqué Raynal, des cités de quatre à cinq cent mille hommes sont des monstruosités dans l'ordre naturel; l'air en est infecté, les eaux corrompues et la terre épuisée à de grandes distances. La vie y est nécessairement plus courte, les douceurs de l'abondance moins senties et les horreurs de la disette extrêmes. Elles sont continuellement des foyers de maladies épidémiques et nerveuses. C'est l'asile du crime et de l'immoralité, car la dépravation est toujours en raison de ces énormes et funestes entassements d'hommes; les passions et les vices qui en résultent les dégradent tant au physique qu'au moral, et préjudicient autant à la santé de chaque individu qu'au bonheur social.

Les premières réunions d'hommes furent peu nombreuses, et ceux-ci coulaient des jours heureux dans l'innocence et la simplicité. Ne soyons donc pas étonnés s'ils étaient robustes et s'ils parvenaient à un grand âge, exempts de la plupart des maladies qui nous affligent. Ils ne connaissaient que les besoins

naturels, et ils les satisfaisaient sans crainte comme sans remords : des aliments, des vêtements, une cabane et une femme dans l'âge adulte, voilà à quoi leurs besoins se réduisaient. Mais à mesure que les associations humaines se sont agrandies, elles ont fait naître une multitude de besoins factices qui tourmentent continuellement et rendent malheureux. Dès lors, au lieu de ces aliments simples qui prolongeaient l'existence, l'homme fit servir sur sa table les mets les plus exquis et les productions de tous les pays. Une épouse vertueuse et sensible ne put suffire à ses désirs, il lui fallut un sérail, et bientôt dégoûté, il recourut à des jouissances criminelles. Enfin blasé sur tout, il mourut avant l'âge accablé d'infirmités et dévoré de remords, en chargeant d'imprécations la nature innocente qu'il avait outragée.

Lorsque sur la nature on règle ses besoins,
Un corps robuste et sain en est la récompense.

Si à ces causes destructives on ajoute la mauvaise éducation des enfants, le libertinage des pères qui transmettent à leur postérité leurs vices et leur énervation, et l'épidémie du luxe qui déprave la machine humaine et prépare le germe d'une foule de maladies, on ne sera pas surpris de voir nos superbes cités peuplées d'êtres informes, à peine ébauchés, qui naissent débiles, vivent sous le joug de la douleur et périssent avant le terme ordinaire.

A nos tristes enfants nous léguons nos malheurs ;
Tourmentés de leur sort, fatigués de notre être ,
Nous pleurons auprès d'eux de les avoir fait naître.

Si l'on considère les funestes effets du libertinage et le grand nombre de maladies auxquelles donne lieu l'énervation occa-

sionnée par l'abus des plaisirs, on ne sera pas surpris de voir les premières se transmettre des pères aux enfants, et ceux-ci traîner constamment une vie languissante et misérable sous le poids accablant des maux. Des pères faibles ne peuvent engendrer que des enfants infirmes et valétudinaires; et il serait aussi déraisonnable d'espérer une progéniture forte et robuste de parents épuisés par des excès ou des maladies, que d'attendre une riche moisson d'un terrain stérile.

Vois ces spectres dorés s'avancer à pas lents,
Traînant d'un corps usé les restes chancelants,
Et sur leur front jauni qu'a ridé la mollesse;
. . . .
C'est la main du plaisir qui creusa leur tombeau,
Et, bienfaiteur du monde, il devient leur bourreau.

Et pour parler des maux qu'enfante le luxe, combien de maladies ne voit-on pas éclore de l'inaction dans laquelle il entretient le corps et l'âme, de ces dangereuses habitudes que contracte le riche indolent, de ne respirer que l'air étouffé de ses appartements, de n'en sortir qu'en voiture, de veiller la nuit et de dormir le jour, de n'user que d'aliments succulents et de boissons spiritueuses; de se livrer sans ménagement à tous les genres de voluptés même les plus criminelles; de l'ennui auquel le condamnent ses richesses et qui seul rend l'existence d'abord insipide et ensuite douloureuse et pénible, enfin d'une foule de plaisirs factices qu'il substitue aux véritables jouissances! Ajoutez à toutes ces causes le commerce qui, en multipliant les premiers, nous a transmis les maladies des autres climats, telles que la peste, la petite vérole, etc., etc., et vous verrez que le genre humain dut autrefois jouir d'une vie plus heureuse et plus longue, surtout dans les beaux climats de l'Asie et de l'Europe.

On peut dire, à la gloire de notre époque, qu'on reconnaît que la médecine peut être utile et que ses bienfaits s'accroîtront encore par son perfectionnement. On a maintenant abandonné la vaine dispute de la prééminence des sciences et des lettres.

Nées, les premières de nos besoins physiques, les secondes de nos besoins moraux, toutes se résolvent dans la progression de l'esprit humain, toutes tendent à un but commun, la vérité; elles se prêtent un appui mutuel, leurs intérêts sont les mêmes, leur destinée commune; elles naissent, fleurissent et tombent ensemble, et les barbares les frappèrent du même coup. Cependant, quoique diverses branches des connaissances humaines s'éclairent et se fortifient réciproquement, il en est dont les rapports sont plus multipliés, plus directs, plus étendus. Une seule science a des points de contact avec toutes les autres, c'est l'art de guérir; aussi la médecine forme-t-elle avec l'agriculture, d'après Bacon et d'Alembert, un des troncs principaux du système entier de nos connaissances.

Un principe qui semble aujourd'hui le mieux acquis, qui renferme en lui-même les déductions les plus fécondes, et qui est à la fois la vraie lumière et la vraie philosophie de la science, c'est que la science médicale est en quelque sorte subordonnée aux autres sciences naturelles. La physique et la chimie conduisent en effet à la connaissance exacte des milieux avec lesquels les êtres organisés entrent incessamment en relation, soit qu'ils y empruntent les matériaux nécessaires à l'entretien de la vie, soit qu'ils y rejettent les produits devenus inutiles ou nuisibles. Déjà Hippocrate, dans un livre admirable, avait considéré les rapports de l'homme avec les airs, les eaux et les lieux; mais de cette vue supérieure il n'avait pu tirer que des applications imparfaites, puisqu'il n'y avait de

son temps ni chimie, ni météorologie, ni physique du globe, ni géologie. Aujourd'hui que le médecin est en possession de toutes ces sciences, il peut tracer avec sûreté et précision les règles de l'hygiène, science d'emprunt chargée de déterminer, au profit du maintien de l'existence et de la santé, l'usage des choses qui sont placées hors de nous, ou qui émanent de nous-mêmes. Mais l'hygiène, qui suppose déjà, comme on le voit, tant d'acquisitions préliminaires, s'appuie encore sur l'anatomie et la physiologie, puisqu'elle a précisément pour but l'intégrité des organes et la régularité des fonctions. A son tour l'anatomie, du moins la partie de l'anatomie qui s'occupe de la matière et de la composition élémentaire des tissus, ne fait de véritables progrès que par les instruments que lui fournit la physique, ou par les procédés d'analyse qu'elle emprunte à la chimie. La physiologie est aussi, dans de certaines limites, tributaire de la physique, de la chimie et de la science complexe des milieux. Enfin la pathologie repose essentiellement sur l'anatomie et la physiologie, et par ces deux sciences, sur toutes celles dont elles sont elles-mêmes dépendantes.

C'est ainsi que le médecin occupé dans son cabinet à méditer sur les causes de la vie et de la mort combine, avec autant de sagacité que d'utilité pour le genre humain, les résultats des mouvements organiques, mécaniques et chimiques, pour en faire dans le temps une heureuse application.

Comment en effet connaître les désordres des fonctions, les altérations des solides ou des liquides, si on ne sait d'avance quel est le jeu régulier de ces fonctions, quelle est la constitution normale de ces tissus, de ces fluides, dont la réunion forme l'être organisé? Aussi tout ce que la médecine ancienne a laissé de vérités de détail est, on peut le dire, une conquête bien plus du génie que de la science; et, dans ce faisceau mal lié de vérités incohérentes, héritage de tant de siècles, on voit

le résultat, non d'une méthode rigoureuse, non d'observations bien faites, non d'un système régulier d'inductions et de déductions, mais la preuve de cette puissance d'intuition qui caractérise l'esprit grec au suprême degré, et qui lui a fait souvent deviner ce qu'il n'avait ni le moyen ni même le droit de découvrir. En même temps ces vérités, enfants du bon sens et du hasard, produit capricieux d'un assemblage d'étranges erreurs, sont moins vraies pour les anciens que pour nous autres modernes, qui les avons dégagées de ce chaos infécond, et qui les soutenons avec des idées complétement étrangères à leur première origine. C'est ainsi que les chimistes du dix-huitième siècle ont su reconnaître des corps simples ou composés, mais toujours définis dans les mélanges informes qui remplissaient les creusets des alchimistes.

Depuis que l'homme a commencé à réfléchir sur ses misères corporelles, et aussi loin que le flambeau de l'histoire projette ses lumières, on voit les savants, médecins et philosophes, s'occuper du problème de la nature des maladies, et en donner des solutions diverses, suivant le point de vue auquel ils se placent.

La médecine naquit avec la douleur, c'est-à-dire en même temps que l'homme. La faiblesse, la nudité de ce prétendu roi de la nature, l'instinct de sa conservation, l'impulsion naturelle en nous de secourir son semblable, telles en furent les causes primitives. Un être souffrant, un cœur ému par la pitié, voilà le premier malade et le premier médecin. C'est sans doute par reconnaissance que les premiers hommes attribuèrent à l'art de guérir une origine céleste, persuadés d'ailleurs qu'une science aussi sublime n'avait pu être inventée sur la terre. Selon la religion du paganisme, on la doit à Apollon. Dieu lui-même, d'après l'Écriture sainte, l'enseigna aux mortels.

APOLLON ET ESCULAPE.

Elle a tout deviné, la Grèce, notre mère!
La fable qui nous vient d'Hésiode ou d'Homère
Est une vérité charmante, une leçon
Donnée à ce vieux monde, éternel nourrisson.
Aujourd'hui dans un temple aucun dévot n'adore
Apollon et son fils, le vieillard d'Épidaure,
Mais nous reconnaissons, par un culte pareil
Que toute médecine est fille du soleil.

Lente dans sa marche, difficile dans ses recherches, compliquée dans ses rapports, que devait être la médecine dans ces premiers âges? Nécessairement informe, bornée à une expérience aveugle, souvent même aux inspirations de l'instinct. Mais dans la suite, suivant les degrés d'accroissement de la civilisation, contribuant elle-même aux progrès des lumières, la médecine augmenta ses richesses. On vit des hommes zélés pour les intérêts de l'humanité consacrer leur temps, leurs travaux, leurs veilles, souvent leur fortune et leur vie à étudier l'homme, les lois de son organisation et les moyens de la modifier. La nature, les circonstances, la force des choses, le hasard même secondant leurs efforts, ils furent conduits à faire des observations plus exactes, plus régulières, à les étendre par l'analogie, à les rectifier par l'expérience, à les coordonner, à les généraliser, enfin à en déduire des conséquences; dès lors la science exista. La médecine elle aussi est la science, mais de plus est l'art, l'art humain par excellence, ou mieux l'art divin; l'art qui guérit, soulage et console, et le médecin qui chaque jour en étend les principes et en répand les bienfaits est un dieu.

Après tant d'années de recherches et de travaux, que peut être aujourd'hui la médecine? C'est la science de l'homme

dans toute l'étendue du mot. Sans elle il est à jamais impossible de donner la solution du fameux problème *connais-toi toi-même*, ce haut degré, ce signe éclatant de la sagesse humaine, ce premier principe de morale et de bonheur.

En effet, pour se connaître soi-même, il ne suffit pas d'approfondir le cœur humain, il faut encore apprécier tout ce qui exerce une influence quelconque sur l'homme, et ce point de vue médico-philosophique constitue le double but que doit atteindre la médecine. La science médicale est sans limites comme la nature elle-même. La raison en est simple et palpable. La nature entière agit sur l'homme, être sensible et modifiable par excellence, et celui-ci réagit à son tour sur la nature de toute la puissance de ses facultés. Ainsi connaître l'organisation de l'homme, sa constitution physique et morale, étudier les êtres qui l'entourent, le pressent, le pénètrent et le modifient, qui favorisent ou entravent en lui l'exercice de la vie, qui lui apportent à chaque instant le plaisir ou la douleur, la maladie ou la santé, faire ensuite servir cette double connaissance à la conservation, à l'amélioration de son existence, tel est l'éternel et sublime objet de la médecine.

L'esprit reste comme frappé de stupeur à l'aspect de ce vaste horizon qui s'étend à mesure qu'on s'élève, et que nul génie n'a parcouru ni ne parcourra dans son entier. C'est alors qu'on se rappelle avec un sentiment d'effroi ces paroles d'Hippocrate : *Ars longa, vita brevis*. Qu'on cesse donc de s'étonner si l'étude de l'art de guérir est longue et pénible, si elle exige tant de courage, tant de patience, tant d'opiniâtreté, tant d'abandon, de dévouement, de sacrifices. Les Grecs, à qui rien n'échappait, consacrèrent cette idée. Chez eux le coq et le serpent étaient les deux symboles du dieu d'Epidaure, l'un à cause de sa vigilance et l'autre de sa prudence. Dans leurs temples, Esculape lui-même était représenté avec une longue

barbe et tenant un bâton noueux à la main, frappant emblème du temps qu'il faut pour se rendre habile dans l'art de guérir et des âpres difficultés qu'on y rencontre.

Maintenant est-il possible de supposer que les travaux accumulés pendant les âges précédents, qu'une expérience si difficile à acquérir soient sans fruit et inutiles aux hommes? Voilà pourtant le reproche que nous adressent parfois l'ignorance et l'ingratitude. La réponse des médecins est péremptoire. Laissez vos diatribes et venez avec nous dans ces tristes asiles du malheur et de la douleur, là vous jugerez la médecine dans ses vrais rapports avec l'humanité.

Quelle admiration plus irréfléchie et plus ignorante et plus fanatique, quel dénigrement plus aveugle du temps présent que de soutenir que la médecine n'a pas fait de progrès depuis Hippocrate! Il est vrai que tout le monde finit par mourir de nos jours comme du temps du médecin de Cos; il est vrai qu'on peut dire aujourd'hui, mais on le dira dans tous les temps :

Nec nox ulla diem neque noctem aurora secuta est
Quæ non audierit mixtos vagitibus ægris
Ploratus, mortis comites et funeris atri.

Mais telle n'est pas la question, puisque la mort est la loi de l'humanité, la conséquence nécessaire de la vie. Ce qu'il importe de ne pas méconnaître, c'est que de nos jours la médecine a pour un temps donné, et pour beaucoup de maladies, retardé les inévitables conquêtes de la mort. Sans doute ce n'est pas une grande consolation ni pour le moribond, ni pour ceux qui l'entourent, de savoir que la médecine d'aujourd'hui a plus de puissance que celle d'autrefois; mais c'est un titre de gloire pour la science, c'est un motif de sécurité et de confiance pour la médecine et même pour le malade que d'avoir trouvé des moyens de diagnostic certains, des indications thérapeu-

tiques positives, et de laisser peu de chances à l'erreur pour le pronostic.

Comment la médecine est-elle arrivée à de pareils résultats? En revenant dans des conditions plus favorables au précepte du vieil Hippocrate, que pour connaître la nature de l'homme il faut connaître la nature de toutes choses. C'est sur ce principe que repose la médecine antique; c'est ce principe que doit désormais accepter la médecine moderne, si elle veut marcher d'un pas assuré dans la voie du progrès.

On voit les médecins, à toutes les époques, s'efforcer de découvrir les secrets de l'organisation, de sonder la profondeur des misères humaines. Dans l'exercice journalier de leur art, ils continuent de guérir ou du moins de calmer d'affreuses douleurs, de soulager l'infortune, de répandre des espérances, des consolations, car, notez bien que ce qu'enseignent la philosophie, la pitié, la bienveillance, la charité, la médecine le met en pratique. Je cherche, dit Pétrarque, des hommes dont l'emploi soit de rendre la santé. Si j'en trouve quelques-uns, je ne me contenterai pas de les aimer, je les adorerai presque comme des personnes qui nous donnent des biens que nous devons attendre de Dieu seul. Eh bien! ces hommes se trouvent partout; ils ne demandent pas qu'on les adore, ils n'exigent qu'un peu de justice et de reconnaissance. Cependant, on peut l'assurer, la médecine est aujourd'hui mieux appréciée qu'autrefois. Les sarcasmes de ses détracteurs sont maintenant sans portée, parce qu'ils sont sans objet. Tel qui en rit et les approuve quand il se porte bien n'en appelle pas moins le médecin dès qu'il souffre : semblables à ces athées qui s'effrayent et ne doutent plus lorsque la foudre gronde ou que la tombe va s'ouvrir.

Nous voulons être heureux et vivre le plus possible; mais peut-on obtenir ces deux biens sans la santé? Cette gravita-

tion morale du cœur humain, qui tend sans cesse au bien-être, est donc elle-même subordonnée à la médecine. Cette observation peut s'appliquer à toutes les conditions de la vie. Que l'homme soit sain ou malade, jeune ou âgé, faible ou robuste, stupide ou éclairé, habitant des villes ou simple cultivateur, sous la pourpre ou le chaume, tyran ou esclave, en paix ou en guerre, il est soumis aux lois de cet art salutaire. L'air qu'il respire, les vêtements qui le couvrent, les aliments qui le nourrissent, ses exercices, son sommeil, ses travaux, ses plaisirs, ses angoisses morales, ses maladies, tout a été approfondi, calculé, prévu ou doit l'être jusqu'à un certain point d'après des règles médicales. La perfection de notre espèce, l'œuvre humaine par excellence, est due en grande partie à notre art, parce qu'il s'applique à chaque membre du corps social. *Sola est medicina qua opus sit omnibus,* dit Quintilien avec autant d'esprit que de sens.

Étudier l'homme, dit le docteur Réveillé-Parise, ce grand observateur du cœur humain, c'est frapper à la porte d'un sanctuaire redoutable où plus on pénètre et plus l'obscurité redouble. *Magnum profondum est homo,* dit un philosophe chrétien ; les bons médecins ne le savent que trop. Dans notre économie, tout est mystère et merveille comme dans notre destinée. Intelligences faibles et bornées, nous ne concevons rien en réalité, nous ne faisons que constater. Cette réflexion s'applique surtout à la médecine, car l'agent par lequel notre être commence et finit nous est inconnu. La cause essentielle, primitive de toutes les maladies, ayant lieu dans la modification intime et moléculaire, organique, nous échappe constamment. Nous sommes donc obligés de remonter péniblement des phénomènes à leurs principes secondaires, de décomposer l'homme pièce à pièce pour découvrir la nature, l'ensemble et le but des ressorts de sa vie. Nous observons les

effets, nous les comparons, nous les analysons pour induire, juger et conclure. Au delà de certaines bornes de la perception, tout devient obscur pour l'observateur. Comment donc reconnaître *à priori* la cause de tous les phénomènes de la vie et celle de leurs innombrables variations? D'une part, le corps humain est si compliqué, les organes qui le forment sont tellement délicats et nombreux, le nœud qui les unit, les lois qui les régissent présentent tant d'obscurité dans leur principe, que la science n'avance que pas à pas. D'un autre côté, mettez en regard cette énorme série de causes qui à chaque instant ébranlent, agitent notre faible machine, et loin de vous étonner que les hommes soient si souvent malades, vous le serez de ce qu'ils ne le soient pas toujours. Remarquons en outre que les effets dépassent souvent l'énergie présumée de ces mêmes causes. Un miasme, atome imperceptible, fait périr des milliers d'individus en se multipliant, un diamètre de vaisseau plus ou moins agrandi, un organe affaibli sur un point, un élément de plus ou de moins dans la masse, un peu plus ou un peu moins de sang ou de bile, la soustraction d'une légère quantité de calorique ou d'oxygène, quelques gouttes d'un fluide épanché sur un point important, une fibrille nerveuse presque imperceptible, déchirée, voilà l'économie animale bouleversée, la santé détruite, la vie menacée. Ainsi le corps est vulnérable de toutes parts, la mort a mille issues pour arriver aux sources de la vie. Il y a plus, l'exercice même des fonctions, l'activité des organes les use et les consume plus ou moins rapidement. Apprenez que le sang est poussé et repoussé par le moyen du cœur, du centre à la périphérie, trois mille six cents fois par heure, que la masse de ce fluide passe par ce même organe vingt-cinq fois par heure et par conséquent six cents fois par jour. On est surpris qu'une machine aussi compliquée puisse durer quelques instants. Ne

le soyez donc pas de voir la science de l'homme ne faire que des progrès lents, et si cette branche qu'on nomme médecine pratique présente encore de l'instabilité dans les doctrines. Toutefois, comme beaucoup de médecins l'ont déjà remarqué, le plus opiniâtre scepticisme doit avouer que les phénomènes de la vie s'exercent d'une manière constante et uniforme; que l'action des corps extérieurs sur l'économie étant toujours la même produit des effets identiques et par conséquent observables; que les maladies ont en général une forme déterminée, connue et décrite dès l'antiquité; enfin, que certains agents au pouvoir de l'art peuvent changer, intervertir l'ordre régulier ou normal des phénomènes vitaux, modifier l'organisme, contrarier, aider ou imiter la nature, et de cette manière guérir ou prévenir le plus grand nombre des maladies.

Et la femme, cette fidèle compagne de l'homme, cette plus belle moitié de l'espèce humaine, qui est l'objet si intéressant de notre ouvrage, indépendamment de cette foule de maux qu'elle partage avec nous, à combien de causes de maladies n'est-elle pas exposée par la délicatesse de son organisation, par la grande excitabilité de son système nerveux et par les fonctions pénibles et orageuses qui chez elle préparent et accompagnent la reproduction !... On a donc bien raison de dire qu'elle ne peut donner la vie sans s'exposer à la perdre.

Quoique je ne veuille pas faire ici l'énumération de toutes les causes de maladies auxquelles l'homme se trouve exposé de nos jours et dont la plupart sont restées inconnues à nos aïeux, je dois faire observer que le plus grand nombre des maux et des infirmités qui nous assaillent de toutes parts ne dépendent point essentiellement de notre organisation, mais qu'ils sont notre ouvrage, parce que nous avons enfreint les saintes lois de la nature, qui ne crée point d'êtres malades. C'est nous-mêmes qui avons rendu notre existence malheureuse et qui

en avons abrégé la durée. *Non accepimus vitam brevem, sed per luxum fecimus ; nec inopes ejus, sed prodigi sumus, sicut amplæ opes, ubi ad malum dominum pervenerunt, momento dissipantur, at quamvis módicæ, si bono custodi traditæ sunt, usu crescunt* (SENECA, *De Brevitate vitæ.*)

Il résulte de ce qui vient d'être exposé que la multitude de ces maux, dont quelques-uns sont inévitables et d'autres l'ouvrage de l'homme, le rend l'objet d'une science destinée à l'éclairer sur la nature et le choix des moyens propres à conserver sa santé et à le préserver des maladies. C'est cette science ou plutôt cette branche très-importante de la médecine qui a été appelée par les Grecs hygiène.

L'hygiène ne borne pas ses avantages à éloigner les maladies, elle a aussi pour objet de perfectionner l'homme; nous pourrions même avancer que souvent elle offre les moyens les plus efficaces et quelquefois les seuls de remédier au dérangement de ses fonctions. C'est donc par l'hygiène que l'homme conserve sa santé, perfectionne ses facultés, apprend à user et à jouir de tout ce qui l'entoure, à éviter les dangers attachés à l'abus et à l'excès; l'hygiène seule peut donner les moyens soit de fortifier nos sentiments, lorsqu'ils sont trop faibles, pour servir à l'entretien et au bonheur de notre existence, soit de les modérer lorsque, trop ardents, ils menacent de dégénérer en passions violentes et de causer notre malheur.

Si les diverses périodes de la vie réclament de l'hygiène des applications relatives, l'un et l'autre sexe en exigent toujours de spéciales et souvent d'exclusives. Une organisation propre, un tempérament éminemment nerveux, caractérisé par la mobilité des sensations, par le développement de l'intelligence, par l'activité des sympathies, par un surcroît d'activité des organes reproducteurs; des fonctions particulières, une destination différente, doivent nécessairement pla-

cer ces individus sous des influences respectives. Examiner celles qui appartiennent à la femme, tel est le but que nous nous sommes proposé en composant la seconde partie ou le second volume de l'*Histoire médicale et philosophique de la femme*.

Jaloux de contribuer à l'entretien de sa santé, de son bonheur et de ses charmes, dans ses diverses conditions aux différentes époques de sa vie, nous l'avons suivie dans ses habitudes particulières depuis le premier âge jusqu'à cette époque où elle cesse d'appartenir à son sexe, quant aux fonctions spéciales et exclusives qui lui avaient été assignées.

Animé du désir de détourner, de conjurer ou du moins d'adoucir les maux si nombreux qui affligent la plus belle moitié de l'espèce humaine, nous ne lui avons présenté que les préceptes approuvés par l'autorité de nos premiers maîtres et les moyens de santé confirmés par l'expérience et la raison; nous avons désiré enfin lui enseigner l'art de bien vivre et de se conserver, dans les circonstances difficiles et critiques de la santé et de la vie, d'après les lois de l'expérience et les règles de l'art.

Nous avons considéré dans une première partie de cet ouvrage la santé de cette plus intéressante moitié de nous-mêmes, dans ses rapports avec son sexe, en traitant successivement : 1° de quelques généralités applicables les unes à l'hygiène proprement dite, les autres à la femme qui est ici l'objet de cette science et des soins et des attentions qui sont dus aux jeunes filles; 2° de la puberté et de la menstruation; 3° du mariage et du célibat; 4° de la grossesse et de l'accouchement; 5° de l'allaitement; 6° de l'époque critique et de l'âge de retour ou de la vieillesse.

Les considérations qui se déduisent de toutes ces conditions physiologiques sont très-nombreuses, et nous les avons abor-

dées en leur donnant tous les développements et tout l'intérêt que leur importance exige; mais en raison de cette innocence et de cette timidité de la première jeunesse, nous avons dû entrer dans des explications qui pussent éclairer les personnes qui sont appelées à les protéger et à les instruire. Comme cette révolution importante qui est la source et la vie de l'humanité qui s'opère chez la femme à l'âge nubile règle pour toujours sa constitution physique, il était indispensable d'examiner les circonstances qui la précèdent, l'accompagnent et la suivent; aussi nous nous sommes efforcé de donner à cette partie si intéressante de notre travail tous les développements désirables.

Dans une deuxième partie de notre ouvrage, nous avons envisagé la femme comme individu soumis à tous les besoins de la vie et à ceux de l'ordre social, le régime diététique, l'éducation, les professions, les habitudes et les occupations domestiques, les vêtements et les modes, les habitations et la propreté, ont été examinés sous le point de vue sanitaire avec tout l'intérêt que réclamait un pareil sujet.

Dans une troisième et dernière partie enfin, nous avons signalé les dangers très-grands du luxe et des passions, et leur influence bien funeste à la santé de la femme, au bonheur de la société et à la durée et aux progrès des bonnes mœurs, qui sont l'âme des meilleures sociétés.

Tel est le plan assez vaste dans lequel nous avons cru pouvoir comprendre l'hygiène des femmes considérées aux différentes époques de leur vie. Puissent l'observation attentive des préceptes hygiéniques que nous leur avons offerts, et l'usage bien entendu des moyens salutaires que nous leur avons indiqués, les faire jouir longtemps d'une santé et d'un bonheur parfaits!

CHAPITRE PREMIER

GÉNÉRALITÉS DE L'HIGIÈNE OU CONSEILS HYGIÉNIQUES QUI CONVIENNENT A TOUTES LES FEMMES, DANS TOUTES LES ÉPOQUES DE LEUR VIE; ET HYGIÈNE DES JEUNES FILLES, OU PRÉCEPTES HYGIÉNIQUES QUE LES JEUNES FILLES DOIVENT SUIVRE DEPUIS LEUR ENFANCE JUSQU'A LEUR MARIAGE.

Ce n'est que par des procédés simples, et en suivant les intentions de la nature, que l'on peut rectifier ses écarts, fortifier les constitutions faibles, et prévenir les accidents auxquels elles sont exposées. Les constitutions faibles bien fortifiées, on aura la douce satisfaction de voir cette nature opérer elle-même les crises qui ramènent la santé.

Natura corroborata omnium morborum medica trix. La nature fortifiée est le médecin de presque toutes les maladies.

L'homme ne jouit pas d'une santé aussi constante que les autres animaux. Il est malade plus souvent et plus longtemps; il périt à tout âge, au lieu que les autres espèces semblent parcourir d'un pas égal et ferme la carrière de la vie. Cette constitution fragile, cette organisation que sa délicatesse et même sa perfection livrent trop souvent à la souffrance et aux douleurs, paraissent encore plus directement liées à la nature et à la constitution physique et morale de la femme.

Née faible et sensible, destinée par la nature à nous donner l'existence et à nous la conserver par des soins tendres et vigilants, la femme, cette fidèle compagne de l'homme, qui

semble être le complément des bienfaits de la Divinité, mérite le plus vif intérêt et présente un vaste champ de méditations aux philosophes et aux médecins.

En effet, quel sujet est plus digne de notre attention que la série des changements physiques, physiologiques et moraux qui accompagnent la femme à toutes les époques de son existence ?

La femme, cette plus belle et plus intéressante moitié de l'espèce humaine, est à peine sortie de l'enfance, ce temps de faiblesse et de pleurs ; à peine commence-t-elle à connaître le prix de la santé, de briller par les charmes de la jeunesse et de goûter les plaisirs si naturels à cet âge, qu'elle se voit périodiquement menacée de perdre chaque mois tous ces précieux avantages. Devient-elle mère, autres sources d'alarmes et de douleurs : incertitude de la conception, fardeau plus ou moins incommode de la grossesse, travail de l'enfantement, suites de couches, soins de l'allaitement et de l'éducation, quel enchaînement de circonstances capables d'influer d'une manière funeste sur la santé de la femme !... De combien d'épreuves, de fatigues et d'angoisses ne payera-t-elle pas les douceurs de la fécondité ! Enfin, arrivée à cette époque de la vie que je ne sais quel auteur a appelée l'*enfer des femmes*, elle ne peut cesser de donner la vie sans être encore exposée à la perdre. Fallait-il donc qu'avec de si brillantes prérogatives, la plus intéressante moitié de nous-mêmes fût asservie à tant de misères !

En formant des êtres si sensibles, si précieux et si doux, la nature, dont tous les efforts tendent à la conservation et à la félicité des êtres auxquels elle donne le sentiment et la vie, semble s'être bien plus occupée de leurs charmes que de leur bonheur ; sans cesse environnées de douleurs et de craintes, les femmes partagent tous nos maux et se voient encore assu-

jetties à des maux qui ne sont que pour elles. « Ce qui nous frappe d'abord chez la femme, dit l'auteur de l'*Hygiène des femmes nerveuses*, c'est sa constitution fragile et délicate, c'est la beauté et l'élégance de ses proportions, ce sont ses formes gracieuses et arrondies. A la voir si fraîche et si belle, on la croirait volontiers, charmante fleur, faite tout au plus pour briller doucement sur le parterre de la vie, et pourtant livrée sans défense à tous les écueils et à tous les genres de périls, elle connaît tous nos maux, et il y en a qui ne sont faits que pour elle, comme si la nature en créant des êtres aussi sensibles s'était plus vivement préoccupée de leurs charmes que de leur durée, de nos plaisirs que de leur bonheur. »

Il suffit donc de réfléchir un instant aux vicissitudes nombreuses auxquelles la femme est condamnée, et de se rappeler qu'elle ne s'avance réellement dans la vie qu'à travers les révolutions, pour se convaincre qu'une constitution frêle, délicate, flexible et mobile était vraiment la seule qui pût, faible roseau, plier sans se rompre devant tant d'orages accumulés, devant tant de commotions et de dangers..

La science qui fait le sujet de ce livre, l'hygiène, cette partie de la médecine qui a pour but de conserver la santé, l'hygiène qu'un grand philosophe, J.-J. Rousseau, a dit être moins une science qu'une vertu, est encore loin, il est vrai, de pouvoir réparer tous ces torts et ces injustices de la nature, mais elle peut au moins en affaiblir les effets par d'heureuses applications, signaler des écueils, donner des avis utiles, prévenir des abus, éclairer, améliorer l'emploi de la vie dont les femmes sont si portées à abuser; enfin, conduire, surveiller ces êtres si faibles, si intéressants, les guider au milieu des périls, les soutenir au moment des crises les plus redoutables, dans les transitions les plus orageuses, dans l'exercice des fonctions les plus délicates, et, assurant ainsi leur existence

au milieu des dangers qui les menacent, conserver leur santé ainsi que leurs charmes, et leur préparer une vieillesse sans infirmités et une mort sans agonie.

Oui, les secours de l'hygiène tiennent souvent du prodige! Et pourtant ils sont si faciles et si simples qu'un bon régime et un bon emploi de la vie suffisent, dans bien des cas, pour ramener le calme et la sérénité dans nos idées, pour régler, pour adoucir ou pour faire taire les passions les plus impétueuses.

Les différences qui existent entre l'organisation physique et morale de l'homme et de la femme modifient chez cette dernière l'influence des divers agents externes et internes, et peuvent même déterminer des effets tout spéciaux.

On peut ranger en quatre ordres ces différences principales qui résultent pour la femme de son organisation particulière. Ces époques remarquables dans la vie de la femme réclament des précautions particulières, par les dangers dont elles sont accompagnées. Il est rare, dans notre état social, que ces époques s'écoulent sans orage, et la santé de la vie entière de la femme est souvent attachée à la manière dont se passent ces diverses périodes. La moindre erreur dans le régime peut avoir les suites les plus funestes, et plus d'une a payé de sa santé et même de sa vie une imprudence à ses yeux bien légère.

Plus faible, plus délicate et plus sensible que l'homme, la femme est moins capable de résister aux injures de l'air. Elle sent plus vivement l'action de ce fluide quand il est trop chaud ou trop froid, trop sec ou trop humide, trop dense ou trop rare. Le passage trop brusque de l'état de l'atmosphère à un état opposé la fatigue et l'incommode. C'est ce qu'on observe au renouvellement des saisons, et surtout pendant les temps d'orage, où la température et le ressort de l'air varient à tout

instant. La plupart des femmes sont alors dans un état d'agitation, d'anxiété et de malaise.

L'air devient surtout nuisible au sexe quand il n'est plus vivifié par l'influence de la lumière, et quand il vient à s'imprégner de miasmes ou de principes contagieux et délétères. Qu'on enferme quelque temps une femme dans un cachot obscur, elle s'y étiole bientôt, la fraîcheur de son teint disparait, sa santé dépérit. La peste et les épidémies qui ont ravagé le globe n'ont-elles pas moissonné plus promptement les femmes et tous les individus naturellement faibles comme elles? En général ne compte-t-on pas plus de femmes que d'hommes malades? Et cela n'indique-t-il pas qu'elles ont moins de force pour repousser les causes malfaisantes qui les environnent?

L'air, ce fluide pénétrant et actif, dont le ressort est si nécessaire à la circulation de nos humeurs et au jeu de nos poumons, est un des agents qui influent le plus sur la santé du sexe et sur son bonheur.

La femme condamnée par les mœurs de son pays, par la tyrannie de la mode à vivre presque toujours à l'abri des influences de l'air, doit du moment qu'elle sort de l'enceinte de sa prison en sentir d'une manière plus puissante toutes les modifications. La finesse de sa peau, la mollesse de ses muscles, la délicatesse de ses organes, tout contribue à la rendre sensible aux moindres variations de l'atmosphère; aussi souffre-t-elle de ce qui fait la santé de la femme robuste; on dirait qu'elle trouve un principe de mort dans le germe le plus pur de ses jouissances.

Si nous vivions dans ces contrées délicieuses de l'Orient, où l'air toujours pur conserve sans altération les monuments de la plus haute antiquité, je dirais aux femmes : Voulez-vous mettre votre santé à l'abri de presque toutes les atteintes?

Montez de temps en temps sur des éminences ombragées de cèdres et de mélèzes, ne fermez vos appartements qu'avec des persiennes qui entretiennent la circulation de l'air; allez dormir sans crainte sur les terrasses de vos pavillons.

Que la femme respire donc un air libre, pur, tempéré et exempt de tout funeste mélange. Celui qui règne sur le sommet des montagnes est trop vif pour elle; celui qui croupit dans les lieux bas et peu éclairés est trop humide et trop épais; celui qu'on respire dans de riantes vallées ou dans de fertiles plaines lui est plus salutaire que celui des grandes villes. La femme doit éviter les appartements chauds et trop fermés, surtout lorsqu'il y a de nombreux rassemblements. Un air qui n'est ni trop sec ni trop humide, et dont la température tient un juste milieu entre une chaleur brûlante et un froid rigoureux, paraît être le plus analogue à sa constitution trop souvent lymphatique. Voilà sans doute pourquoi les plus belles femmes naissent aux environs de la mer Caspienne, dans la Géorgie, lieux si vantés par la beauté et l'avantage de la situation, par la douceur du climat et l'uniformité de la température.

Les femmes doivent surtout se méfier des odeurs fortes qui sont quelquefois suspendues dans l'atmosphère, parce qu'elles agacent les nerfs et portent à la tête; on en pourrait citer un grand nombre qui ont été fort incommodées pour avoir eu l'imprudence d'habiter des appartements nouvellement peints ou dans lesquels on tenait des fleurs d'aubépine, de tubéreuse ou de jasmin.

Que penser de celles qui, naturellement frileuses, essayent de modérer la rigueur de l'hiver en introduisant sous leurs vêtements des chaufferettes remplies de braise ou de cendres encore enflammées? Ces sortes de foyers mobiles, outre qu'ils exposent aux inconvénients du feu, n'entretiennent qu'une

chaleur humide qui contribue beaucoup à relâcher les organes de la génération et les exposent aux plus dégoûtantes maladies. Les femmes ne sauraient donc mieux faire que de renoncer à cette mauvaise habitude.

Que d'erreurs ou de torts ne pourrait-on pas reprocher au sexe sous le rapport des vêtements? Maîtrisé par la mode, rien ne lui coûte quand il s'agit d'adopter les lois de ce tyran capricieux. Il pousse quelquefois la légèreté et même la folie jusqu'à sacrifier sa commodité, ses appas et sa santé au vain plaisir d'une ridicule et nuisible parure. De nos jours, des femmes presque nues bravent sans pudeur les intempéries des saisons et se croient invulnérables sous l'empire de l'usage. Aveugles qu'elles sont! Elles ignorent que les plus funestes maladies, le catarrhe, le rhumatisme, la pleurésie et la phthisie pulmonaire immolent tous les ans une foule de victimes, depuis qu'elles s'habillent avec si peu de précautions. Dans la deuxième partie de cet ouvrage, nous donnerons de plus longs détails sur la toilette de nos élégantes d'aujourd'hui.

Il fut un temps où les femmes avaient adopté un usage bien étrange au sujet du vêtement des saisons. Elles avaient divisé symétriquement l'année en quatre parties et assigné à chacune l'espèce de robe qui désignait la température. Le ciel ne respectait presque jamais leur calendrier, mais la mode n'en exerçait pas moins sa tyrannie. Une femme qui dans un jour de printemps aurait osé mettre une fourrure, ou qui dans une belle soirée d'automne se serait vêtue d'une simple mousseline, aurait été traitée de provinciale; et l'on sait que dans ce qu'on appelait la bonne compagnie, la douleur, le vice même n'étaient comptés pour rien pourvu qu'on échappât au ridicule.

Il faut convenir que les femmes autrefois donnaient encore dans des travers non moins absurdes et non moins dangereux

que celui de la nudité. Envieuses d'une taille avantageuse, elles se guindaient sur de faux talons et ne marchaient que sur la pointe du pied ; elles mettaient aussi leurs corps à la gêne dans des corsets de baleine ou d'acier, pour lui donner plus de finesse et de grâce ; enfin il y en avait qui poussaient même la coquetterie jusqu'à se serrer la poitrine dans des lacs pendant la nuit, pour tenir le sein relevé et pour l'empêcher de perdre sa fermeté et sa forme arrondie. Or, les inconvénients de ces sortes de machines ne sautent-ils pas aux yeux ? D'abord, montées sur des talons postiches, les femmes ne pouvaient avoir qu'une démarche incertaine et mal assurée, parce que le poids du corps, au lieu de reposer sur la base que présente naturellement la plante des pieds, était appuyé en grande partie sur l'extrémité des orteils. D'ailleurs, comme les deux pieds formaient alors deux plans inclinés, les muscles extenseurs de la jambe devaient nécessairement se trouver dans un état continuel de tension et de roideur, tandis que les fléchisseurs étaient dans le relâchement, ce qui devait encore gêner la progression et la rendre plus douloureuse ; enfin, les talons ainsi exhaussés inclinaient l'axe du corps en avant et portaient le centre de gravité dans le même sens, surtout pendant la grossesse ; de là les efforts que les femmes faisaient pour se redresser et pour établir un contre-poids en arrière ; de là des chutes fréquentes qui leur faisaient courir plus ou moins de risques.

Les corsets n'étaient ni moins dangereux, ni moins incommodes ; c'étaient des espèces de cônes renversés, et par conséquent taillés à contre-sens de la poitrine, qui est plus évasée vers l'abdomen que vers les clavicules. Ils devaient donc comprimer les côtes, les hypocondres, l'estomac, le foie, la rate et même l'ombilic. Que de désordres dans la respiration, dans la circulation et la digestion ! Que d'incommodités durant la

grossesse ! Nous reviendrons encore, dans la deuxième partie de ce volume, sur cet important sujet des vêtements et des modes.

C'était encore la coutume autrefois parmi les femmes de serrer fortement le corps au-dessus des hanches, en y attachant les vêtements. Mais, outre que ces ligatures gâtaient beaucoup la taille, loin de la rendre plus svelte et plus élégante, elles tendaient aussi à rapprocher les parois du bassin chez les femmes impubères, et par conséquent à gêner, même à empêcher dans la suite l'accomplissement de la génération.

Si la manière dont les femmes s'habillent aujourd'hui l'emporte sur celle qui était en vogue il y a cinquante ou soixante ans, c'est parce que les vêtements suspendus ou fixés au-dessous et même plus bas que les aisselles ne peuvent plus serrer ni même bien gêner le corps. Il ne manque donc pour ainsi dire au costume moderne, pour le rendre plus propre à conserver la santé, que de le proportionner à la différente température des saisons. Les femmes sous ce rapport ont deux extrêmes à éviter : d'une part l'indécence de la nudité, qui les expose à mille dangers; de l'autre, une trop minutieuse précaution, qui les porte à se surcharger de vêtements inutiles. Sensibles aux impressions de l'air, elles devraient prendre, dit un auteur, plus de précautions dans leur manière de se vêtir, mais c'est en vain que la voix de la prudence cherche à se faire entendre quand la mode a parlé. Dussent-elles périr, elles doivent se soumettre à ses lois. Tant que ces modes n'exposent que leur santé, et c'est beaucoup, elles peuvent mépriser ce danger, mais par quelle inhumanité font-elles courir les plus grands périls à l'être qu'elles portent dans leur sein ou qu'elles allaitent ?.. Il en est de même de leurs lits, qui pécheraient beaucoup contre les lois de l'hygiène s'ils étaient trop durs ou trop mous. Dans le premier cas ils fatigueraient le

sécrétions et des excrétions. Que la femme évite donc soigneusement tout ce qui pourrait gêner, intervertir ou troubler cette double fonction naturelle. Qu'elle ait recours de temps en temps aux bains et aux frictions pour nettoyer et ranimer la superficie du corps. Qu'elle redouble surtout de vigilance aux approches de la puberté, lorsque les règles sont sur le point de paraître, au retour périodique de cet écoulement, et enfin à l'époque critique, lorsque la fécondité disparaît. C'est à ces différentes époques qu'il s'agit de se mettre à l'abri des injures de l'air, et principalement de toute vive impression de froid et d'humidité, de tout écart dans le régime alimentaire et dans les vêtements.

Enfin, l'entendement et le moral doivent être aussi en harmonie avec le reste de l'organisme. De longues et profondes méditations seraient incompatibles avec la constitution de la femme; elles auraient bientôt usé son système nerveux, qui est naturellement plus mobile et plus facile à ébranler, comme nous l'avons déjà vu. Il en serait de même des affections violentes et inattendues, telles que la colère, la fureur, la crainte; les chagrins concentrés, les accès immodérés de douleur et de joie mettraient bientôt la femme hors de cette sphère de calme et de sérénité sans lesquels elle n'a plus ni santé ni appas.

De cette finesse du tact, de cette sensibilité exquise qui sont l'apanage du sexe, résulte une imagination vive dont s'honorent toutes les femmes qui ont du caractère; mais malheureusement tout ce que la nature a accordé au sexe pour contre-balancer sa faiblesse ne sert d'ordinaire qu'à augmenter sa dépendance des hommes et des choses, à lui rendre l'existence importune, à ajouter aux entraves physiques des chaînes morales bien plus difficiles à briser.

Si nous suivions la femme tour à tour dans les écarts de sa

sensibilité et le désordre de son imagination, nous verrions que Celse a dit une grande vérité, quand il a écrit que les malades sont des espèces d'empiriques qui cherchent et qui aiment à se tromper eux-mêmes, et que cette vérité nous présente le véritable portrait du sexe, quand il ajoute à la faiblesse de ses organes par les vices de son organisation et de sa sensibilité. Tout contribue à dégrader la sensibilité d'une femme qui n'a point appris de bonne heure à se vaincre : le tourment de la faim et l'abus des aliments; la vie sédentaire et la vie trop dissipée; les besoins factices que donnent des modes perverses; l'empire de l'habitude, celui du préjugé surtout, ces passions qui sont l'élément des êtres sensibles, sans lesquelles ils ne peuvent vivre, et qui d'ordinaire les font périr avant le temps. L'état le plus dangereux est lorsque la douleur trop concentrée ne permet pas le passage aux larmes : c'est ainsi que Marguerite d'Ecosse, une de nos anciennes dauphines, mourut de chagrin de ce qu'on avait soupçonné sa vertu.

Quelquefois les secousses dans l'ordre moral sont bonnes pour rétablir l'organisation physique. Une femme du fameux calife Aroun-al-Raschild venait d'être frappée de paralysie au bras droit; c'était une héroïne aussi belle qu'elle était vertueuse. Le médecin est appelé à l'instant au sérail de son souverain. Instruit des causes de l'accident et voulant en prévenir subitement les effets, il se courbe vers l'oreille du prince et lui demande la permission d'user d'un stratagème. En même temps il approche de la malade, et devant toute la cour, il porte une main audacieuse sur la frange de son vêtement, comme pour l'exposer nue à tous les regards. Ce geste éveille la pudeur dans l'âme de la sultane. Par un mouvement aussi machinal qu'irrésistible, elle porte sa main malade au bas de sa robe et la paralysie disparaît.

Heureuses celles qui ont assez d'ascendant sur leurs passions pour les maîtriser ou les étouffer dès leur naissance ! Qui ne connaît les terribles effets du jeu sur les femmes quand il passe les bornes d'une honnête et utile récréation ? Il a toujours pour compagnes l'ambition, l'avarice, l'inquiétude et l'agitation ; il traîne souvent après lui la misère et le désespoir. Qui pourrait approfondir l'abîme de maux où l'amour précipite quand on ne sait pas en repousser les premières atteintes ? Les jouissances n'en sont presque jamais pures et sans nuages ; l'abus les affadit ; le soupçon, la jalousie, la haine, la vengeance, la perfidie, les troublent ou les empoisonnent ; arrivent ensuite les regrets amers, les honteux repentirs, les plaintes superflues ; enfin le corps se ruine, la beauté se flétrit, l'esprit se bouleverse, le cœur se pervertit, enfin l'âme se brise, se casse, se sèche et demeure à sec. Quel affreux et épouvantable dénoûment ! Nous ne cesserons de le répéter, la femme a besoin d'être continuellement en garde contre l'amorce des passions, mais surtout pendant la menstruation, la grossesse, les suites des couches et l'allaitement. Alors la sensibilité, plus exaltée qu'à l'ordinaire, exige de grands ménagements. Un rien l'ébranle, et la moindre impression désagréable ou la plus légère secousse, soit au physique, soit au moral, peut entraîner les plus sinistres conséquences.

Telles sont les règles que l'hygiène prescrit à toutes les femmes en général, mais ces règles doivent admettre quelques exceptions relatives au tempérament et à l'âge de l'individu, au climat qu'il habite et à l'éducation qu'il a reçue.

Ainsi la femme naturellement sanguine supporte avec peine un air trop sec, trop vif ou trop variable, tandis qu'elle brille de santé sous l'influence d'une température toujours douce. Dans le premier cas elle doit se couvrir conformément aux vicissitudes atmosphériques ; dans le second, elle n'a besoin

que d'un vêtement léger, mais uniforme. Des bains trop chauds ou trop froids ne peuvent que l'incommoder; elle ne doit plonger son corps que dans de l'eau seulement dégourdie. Une nourriture animale trop succulente ou trop copieuse, surtout quand l'assaisonnement en relève trop le goût; les vins spiritueux, les liqueurs et le café à l'excès lui seraient également nuisibles. Dans l'été, qu'elle tempère l'ardeur de la soif par des boissons légèrement acidulées; qu'elle favorise les sécrétions et les excrétions par les moyens les plus doux; qu'elle se livre à un exercice modéré, au lieu de croupir dans une molle oisiveté; qu'elle sache dérober au sommeil tout ce qui n'est pas nécessaire au repos du corps; qu'elle fuie tout ce qui peut captiver l'esprit, émouvoir le cœur ou enflammer l'imagination.

Ajoutons enfin que chez les femmes sanguines on ne doit employer les émissions sanguines qu'avec sobriété et quand cela est positivement nécessaire; autrement l'habitude est contractée, il faut y revenir très-souvent, car le sang se répare et se reforme avec une rapidité et une facilité extrêmes. Il faut conseiller une alimentation saine, mais médiocrement abondante et peu excitante. Il faut éviter les boissons spiritueuses. La femme doit user d'un exercice fréquent, afin de mettre en jeu l'activité du système musculaire, et dépenser le plus possible de ce sang si riche qui se répare avec tant de facilité. La chaleur, les appartements étroits et peu aérés doivent être évités avec soin, afin de prévenir les congestions cérébrales et de ne pas rendre encore plus prononcés les caractères du tempérament sanguin.

Chez la femme éminemment lymphatique, il faut au contraire éveiller la sensibilité et ranimer l'activité du système. Un air sec et vif, une habitation bien éclairée et exempte d'humidité, l'insolation fréquente, des vêtements chauds, sans

être trop lourds, l'usage modéré des bains froids, des aliments toniques et excitants, la chair des animaux faits, un vin généreux pris avec réserve, le café ou toute autre boisson légèrement diaphorétique, des frictions sèches sur la peau, un exercice constant, un sommeil prudemment borné, des sensations vives, voilà le régime qui convient à cette constitution.

Voici au reste comment caractérise le tempérament lymphatique M. le docteur Becquerel, dans son *Traité d'hygiène*, et la conduite que doivent tenir tous ceux qui en sont dotés.

Les caractères qu'on peut assigner aux individus qui présentent le tempérament lymphatique sont les suivants : cheveux rouges ou blonds, fins, yeux bleus, peau fine et blanche, système pileux peu développé, chairs molles, orifices muqueux peu colorés, volume exagéré du nez, des lèvres, des oreilles, dents altérées, joues plaquées de rouge, mains et pieds volumineux.

Les principes suivants ne doivent jamais être perdus de vue toutes les fois qu'on désire combattre un tempérament lymphatique, ainsi que les affections diverses auxquelles ils prédisposent : respiration d'un air pur suffisamment renouvelé. S'il se peut, séjour à la campagne, dans un lieu sec et élevé, habitation saine, aérée, sèche. Exercice régulier, suffisant et en rapport avec les forces. Alimentation saine, abondante, essentiellement azotée et cependant mélangée à quelques végétaux frais. Eviter avec soin l'influence de l'humidité. Combattre rapidement les affections dès leur début, insister peu sur les moyens débilitants, tels qu'émissions sanguines, purgatifs, car ces maladies tendent à se perpétuer d'une manière indéfinie. Prescrire de bonne heure les toniques généraux et locaux.

Les exercices actifs, dit le docteur Londe, conviennent à l'individu d'un tempérament lymphatique, naturellement

engourdi, lent et paresseux. La chasse, la lutte, la course, les armes en été comme en hiver, voilà les exercices dont il doit faire usage. Ils donneront lieu au développement du système musculaire, qui pour s'accroître déterminera l'absorption de l'énorme quantité de sucs qui remplissent les vaisseaux blancs des personnes de ce tempérament. La force et la résistance de la fibre s'augmenteront à mesure que se dissipera cette pléthore graisseuse ou séreuse qui rend les lymphatiques si impropres aux actes physiques et moraux.

Quand le système nerveux domine, on doit tâcher de le contre-balancer en fortifiant de bonne heure le système musculaire. On sait que le tempérament nerveux se fait remarquer presque toujours chez la femme. Les caractères distinctifs de ce tempérament sont une complexion maigre et sèche, fibres grêles, muscles peu développés, figure maigre, pâle, mobile et expressive, œil vif, front haut, mouvements brusques et saccadés, impressions vives et fortes, alternative de grande énergie qui semble disproportionnée avec la force, et d'affaissement sans cause apparente. Absence d'antagonisme entre le système musculaire et le système nerveux. En résumé, les signes distinctifs du tempérament nerveux sont : la mobilité des sensations, le développement de l'intelligence, l'activité anormale des sympathies, le surcroît d'activité des organes génitaux.

Que la femme pourvue d'un tempérament nerveux s'habitue à quelque genre de travail. Les moyens hygiéniques les plus propres à ce tempérament sont un air doux, tranquille, même un peu humide, le séjour des vallées, non loin des eaux courantes, des vêtements capables de mettre à l'abri des injures du temps, l'usage fréquent des bains tièdes, les viandes des jeunes animaux où la gélatine abonde, les fruits d'été et d'automne, et en général des aliments faciles à digérer, sans être

trop assaisonnés; point de liqueurs, peu de vin, beaucoup d'eau pure ou édulcorée avec quelque sirop mucilagineux et rafraîchissant, tel que celui d'orgeat ou de capillaire; des exercices du corps multipliés, jamais excessifs, toujours suffisants pour procurer une légère fatigue et disposer au sommeil, des sensations douces, des plaisirs uniformes; la fuite de tout ce qui peut exciter des passions orageuses et la recherche de tout ce qui peut maintenir le calme des sens et la paix du cœur. En résumé, éviter toutes les causes capables de mettre en jeu la susceptibilité du système nerveux, et en particulier celles qui agissent sur les facultés intellectuelles. Sous le rapport du régime, éviter aussi bien le régime débilitant que le régime excitant, car l'expérience a toujours démontré que les nerfs s'accordent mal avec la diète. Insister fréquemment sur l'emploi des bains. Se livrer à un exercice modéré, mais cependant assez énergique. On sait que le docteur Pomme guérissait les femmes vaporeuses en leur faisant frotter les appartements. Substituer l'activité physique et musculaire à l'activité cérébrale. La natation en été, les exercices des gymnases en hiver, donneront aux organes musculaires un surcroît de puissance et d'activité en même temps qu'ils émousseront la sensibilité. Ce n'est que par des procédés simples et en suivant les intentions de la nature qu'on peut rectifier ses écarts, fortifier les constitutions faibles et prévenir les accidents auxquels elles sont exposées. Les constitutions faibles bien fortifiées, on aura la douce satisfaction de voir cette nature opérer elle-même les crises qui ramènent la santé. *Natura corroborata omnium morborum medicatrix*. La nature fortifiée est le médecin de presque toutes les maladies. Enfin mener une vie active, laborieuse et peu intellectuelle.

Mais le système nerveux peut se combiner avec le système sanguin ou avec le système lymphatique : de là deux consti-

tutions mixtes, dont l'une se caractérise par la vivacité des mouvements et la fougue des passions; l'autre par une susceptibilité et une mobilité extrêmes. Dans le premier cas il faut détendre et relâcher; dans le second, fortifier sans irriter. Là conviennent les bains tièdes, le petit-lait et les mucilagineux en général; ici les légers toniques, surtout les amers, les bains froids, l'exercice du corps jusqu'à une légère fatigue.

Le système utérin ou générateur jouit-il d'un excès de sensibilité, on le calme en adoptant le régime qui convient au tempérament nerveux, et en écartant dès l'enfance tout ce qui pourrait exciter des désirs précoces. Dans l'âge adulte, on se méfie de tout ce qui dispose à l'effervescence des passions amoureuses, comme les liaisons suspectes, les images obscènes, les conversations et lectures trop libres, les spectacles indécents, etc.

Si, au contraire, le système utérin ou reproducteur est dans l'apathie, même indication que pour le tempérament lymphatique. Les toniques et les fortifiants, les bains de siége aromatiques, l'exercice à pied et surtout l'équitation sont alors très-salutaires.

On conçoit que cette sévérité de régime ne concerne point les femmes chez lesquelles toutes les fonctions de l'économie sont dans un état d'harmonie ou de parfait équilibre : éviter tous les excès et ne contracter aucune habitude dangereuse, voilà toute leur hygiène.

Des soins et des attentions dont on doit entourer les jeunes filles.

Outre les préceptes généraux d'hygiène qui sont de tous les âges et de tous les sexes, il en est qui regardent spécialement les jeunes filles et qu'il ne faut pas perdre de vue, parce qu'ils ont pour objet non-seulement la conservation de la santé, mais

encore de fournir au sexe le plus faible les moyens d'acquitter les obligations importantes qui lui ont été assignées. On ne peut se refuser à admettre que le régime diététique et l'éducation physique aient la plus grande influence sur la constitution des individus en général; mais cette influence est beaucoup plus évidente encore chez les femmes. Il semblerait que le tempérament primordial est susceptible de modifications plus grandes chez ce sexe que chez l'autre. Pour se convaincre de la vérité de cette assertion, il suffit de jeter un coup d'œil sur les nations, les contrées, les localités et sur les diverses conditions de la société; partout nous trouverons plus de différences de femme à femme que d'homme à homme; ces différences tirent principalement leurs causes du régime et de la nature des aliments, des coutumes et des usages domestiques.

En raison de leur constitution éminemment nerveuse, les jeunes filles ne sauraient participer sans danger à toutes les habitudes de la vie domestique. On doit blâmer surtout les parents qui soumettent leurs enfants dès l'âge le plus tendre à leur manière de vivre, et qui, par une condescendance puérile et blâmable, ne savent contrarier ni leurs caprices ni leurs goûts fugaces. Nous demandons si l'usage des boissons telles que le thé, le café, peut s'accommoder avec des constitutions délicates et irritables, et si c'est sans inconvénients qu'on peut donner des liqueurs fortes et spiritueuses à des êtres dont la première nourriture a des qualités si opposées à celle dont les adultes seuls peuvent faire usage impunément. C'est surtout aux jeunes filles que les boissons stimulantes sont nuisibles et même pernicieuses : car si on remarque les personnes qui dès l'aurore et même au printemps de leur vie ont été soumises au régime diététique suivi et adopté par les classes opulentes de la société, il sera facile de reconnaître que le tempérament

nerveux prédomine essentiellement chez elles, tandis que les systèmes de la locomotion sont au contraire peu développés. De là une grande irritabilité, une foule d'indispositions insolites, à l'égard desquelles la médecine est souvent impuissante. Depuis que l'usage du café, du thé et d'une foule d'autres agents dont l'économie domestique peut se passer, est devenu, pour ainsi dire, universel dans les grandes villes, il y a beaucoup plus de maladies que précédemment; aussi voyons-nous nos merveilleuses au teint pâle, à la démarche languissante, sans cesse tourmentées par des spasmes nerveux ou vaporeux, que ne connaissent point celles qui n'ont que les moyens de satisfaire aux besoins essentiels de la vie. Nous voudrions donc que les boissons théiformes, aussi bien que les boissons spiritueuses, fussent entièrement interdites aux jeunes filles. Sous ce rapport, le régime des pensionnats a un grand avantage, c'est que non-seulement toutes les boissons excitantes et stimulantes en sont proscrites, mais même que toute chose inutile en est retranchée.

Sur l'influence pernicieuse des modes on a beaucoup écrit; mais sur ce point les observations les plus judicieuses et la froide raison ne triompheront jamais de l'inconstance des goûts et du besoin de plaire. Comment concevoir cependant que ce que fait la nature ne soit jamais bien, puisque nous voulons toujours retrancher ou ajouter à son ouvrage, ou bien l'arrêter d'un côté pour la favoriser de l'autre. Où l'art de plaire est nécessaire, de tous les génies celui des modes est le plus inventif, non point pour imiter simplement la belle nature, ni pour corriger ses défauts, mais pour l'exagérer, la contrarier et l'arrêter dans sa marche. De bonne heure on inculque à la jeune fille le désir et le besoin de plaire; encore au berceau, sa mère rêve au mode d'éducation le plus propre à développer les formes les plus gracieuses et les manières les

plus élégantes. Comme la taille svelte est estimée comme le type du beau conventionnel, et qu'elle paraît d'autant plus belle qu'elle est plus proportionnée avec le reste du corps, on ne manque jamais, pour arriver à ce but, de serrer de bonne heure les jeunes filles dans des corsets. Signaler les inconvénients et même les dangers des corsets n'est point en blâmer généralement l'usage; mais à une époque où la beauté des femmes n'est d'aucun avantage ni d'aucun intérêt personnel, nous demanderons à quoi bon assujettir dès le jeune âge les femmes à de vains usages de goût. Si pour les gens du monde ces réflexions sont sans importance, elles ne restent point sans valeur pour le médecin physiologiste et pour le philosophe ami de l'humanité. La grande activité des principaux phénomènes de la vie est singulièrement ralentie par l'appareil et l'usage gênant du corset : étranglant pour ainsi dire le tronc, il s'ensuit que la poitrine et l'abdomen sont, comme nous l'avons vu plus haut, sensiblement rétrécis; la gêne de la respiration, l'embarras de la circulation, un appétit borné et une digestion difficile en sont les conséquences immédiates.

Voici au reste ce que nous lisons dans un excellent traité d'hygiène sur cet important sujet : Employé avant la puberté, le corset comprime la base du thorax, déforme la taille et la poitrine, dont il empêche le développement, gêne les fonctions du foie et de l'estomac, s'oppose au libre jeu des poumons et du cœur, et est une des grandes causes sous l'influence desquelles se développe la prédisposition aux maladies chroniques de ces organes; enfin, on l'a accusé de produire souvent des déviations de la taille.

Après la puberté on l'accuse de continuer tous les effets qu'il a déjà commencé de produire, et de plus de s'opposer au libre développement des seins, à l'ampliation convenable du thorax, et de favoriser le développement de la chlorose,

des palpitations, des gastralgies et des troubles divers de la menstruation.

Il n'est personne qui n'ait été à même d'observer les grands changements qui s'opèrent chez quelques jeunes filles, dont la constitution primordiale était le type de la plus parfaite santé. Telle à l'âge de cinq ou six ans, d'une complexion robuste, est maigre et fluette, et même débile à dix ou douze. Ces changements, faussement attribués aux révolutions des années, sont presque toujours le résultat d'une éducation vicieuse trop précoce. Cela est si vrai, que le fait que nous signalons ici s'observe principalement dans les conditions de la société où cette éducation devient nécessaire de bonne heure. On pourrait demander pourquoi dans ces mêmes conditions on rencontre plus de phthisiques, pourquoi les jeunes personnes y sont menstruées plutôt et moins régulièrement qu'ailleurs, si ces particularités ne sont point dues à une mode dont les inconvénients touchent de si près les avantages qu'en retirent la coquetterie et le désir de plaire.

Ce ne sont point de vaines remarques que nous faisons; mais il est constant que la plupart des modes chez les femmes tournent au détriment de leur santé, autant par le défaut d'ampleur ou de développement que par le défaut de formes ou de proportions. Pourquoi tous leurs vêtements sont-ils sans manches et presque toujours trop courts du bas et ne couvrent-ils qu'imparfaitement les membres? Le refroidissement des bras, des jambes et des cuisses est cause, chez un grand nombre de femmes, de rhumes permanents, de coliques fréquentes qui, bien qu'accidentelles, peuvent cependant par des récidives déterminer des congestions sanguines vers la poitrine ou l'utérus, toujours à craindre au jeune âge; c'est ce que nous aurons occasion de signaler en parlant des vêtements dans la deuxième partie de cet ouvrage. Quelle bizarrerie,

dans l'état des choses ordinaires, que de voir les êtres qui par leur condition naturelle exigeraient des attentions particulières, des précautions indispensables à la conservation de leur santé, exposés au contraire à tant de circonstances qui peuvent la compromettre ! Pour protéger la délicatesse naturelle de la femme, pourquoi notre industrie s'est-elle plu à lui composer les tissus les plus fins? Pourquoi lui avons-nous destiné les formes les plus élégantes et assigné les choses les plus fragiles, quand tous les contraires tourneraient mieux à son profit?

Moyens de favoriser la régularité du développement de l'organisation physique des jeunes filles.

Les peuples anciens, qui prenaient tant de soin pour se procurer des citoyens sains et robustes, et qui apportaient la plus sérieuse attention à l'éducation des jeunes filles, comme étant destinées à perpétuer et à nourrir une postérité vigoureuse, les soumettaient aussi bien que les jeunes garçons du même âge à différents exercices corporels. N'est-ce pas dans ces divers établissements désignés sous le nom de gymnases que les jeunes gens des deux sexes, souvent sans d'autres voiles que ceux de la vertu, de la candeur et de l'innocence, véritables garants des mœurs, allaient puiser au moyen d'exercices conformes à leur organisation, l'un la source d'un impérieux courage et d'une mâle fierté, l'autre le germe heureux de ces grâces et de cette beauté parfaite dont la Vénus de Médicis et d'autres marbres antiques nous offrent d'inimitables copies, et que nous sommes souvent forcés de désigner aujourd'hui sous le nom d'idéales, tant l'ensemble des formes qui les constituent est difficile à retrouver parmi nous ! Qu'il y a loin de ces exercices, où tous les membres en liberté se

développent en force, en grâce, à ces promenades compassées, ou mieux à ces marches lentes et calculées auxquelles on assujettit les jeunes filles, qui pour la plupart, par leur tournure contrainte et gênée, décèlent assez qu'elles ne sont que les martyres de nos préjugés et les tristes victimes d'une éducation mal-entendue !

Au lieu de rendre agréables autant que possible les moyens employés en ce cas pour leur rétablissement, on les astreint à des choses fort pénibles, et qui souvent sont contraires au but qu'on se propose. Il est généralement reconnu que l'élégance des mouvements, la grâce du maintien, dépendent absolument de la force et de la souplesse ; cependant on se sert des moyens les plus efficaces pour paralyser ces qualités précieuses.

Une femme de sens et d'esprit, madame Necker de Saussure, dit : On est si accoutumé maintenant à voir des femmes débiles que, faute de bons modèles, l'idéal de leur figure a changé dans beaucoup d'imaginations. Quels traits vante-t-on de nos jours dans les romans? Est-ce une éclatante fraîcheur? est-ce l'élan gracieux et la vivacité de la jeunesse? Non, c'est une forme svelte, aérienne, une figure de sylphide, une pâleur intéressante, passagèrement relevée par une nuance d'incarnat; c'est un regard expressif, doucement empreint de mélancolie! Mais la plupart de ces indices sont précisément ceux d'une santé faible. L'extrême minceur de la taille, les couleurs qui vont et qui viennent, la langueur du regard n'annoncent rien de bon pour la mère future, pour l'épouse appelée peut-être à aider son mari dans l'adversité. En attendant, ces sortes de peintures fascinent l'imagination d'une jeune fille, de sa mère même, et leur font craindre de nuire à des charmes aussi séduisants. Telle jeune personne ne veut pas manger de peur de prendre de l'embonpoint ; telle autre ne veut pas

marcher de peur que son pied ne grossisse. Quelle misère !

Que toutes les femmes qui se chargent du soin non moins difficile qu'important d'élever des jeunes filles soient donc bien convaincues que leurs élèves sont appelées à briller dans le monde autant par les avantages extérieurs que par l'éclat de leur esprit, et qu'elles sachent que si des exercices corporels, méthodiquement combinés, n'entrent pas comme partie essentielle dans le plan de leur éducation, elles les exposeront pour toujours à être privées de cette élégance de taille qui efface souvent à nos yeux la beauté de la figure.

Les exercices doivent être dirigés de manière à entretenir la régularité des formes de toutes les parties musculaires, à solliciter l'action de celles qui sont moins développées. L'attention donnée à ce précepte est le moyen de prévenir ces déviations de la colonne vertébrale, si fréquentes chez les jeunes filles des grandes villes ; c'est aussi pour remédier à ces difformités, lorsqu'elles sont légères, un moyen qui jouit de beaucoup d'efficacité, comme nous avons eu occasion d'en voir des exemples.

Ces exercices doivent être proportionnés aux dépenses que peuvent faire les organes en faveur des actions musculaires, sans que ce détournement de matériaux épuise la source des forces, nécessaires à l'intégrité des fonctions. Il convient de n'employer la force active, dit le professeur Hallé, qu'à mesure que la force matérielle se reproduit par les aliments et le repos, et d'en maintenir alors l'exercice extérieur dans des limites qui ne l'empêchent pas de suffire aussi aux fonctions intérieures, et surtout de concourir au succès de l'alimentation, à la perfection de laquelle elle est également nécessaire. On doit procéder avec gradation aux exercices actifs ; on ne doit passer à ceux qui exigent un grand déploiement de for-

ces, que lorsque l'habitude nous a rendu familiers ceux qui en demandent un peu moins.

Chez la plupart des femmes l'éducation tient plus de l'exemple que des préceptes. Les parents sont les premiers et souvent les seuls instituteurs de leurs filles. L'éducation domestique serait la meilleure que pussent recevoir les femmes, puisqu'elle serait mieux d'accord avec leur destination; mais les progrès de la civilisation la rendent aujourd'hui insuffisante pour les classes les plus élevées de la société, et la multiplicité des occupations en ôte tous les moyens aux parents. D'ailleurs nous sommes loin de ces temps où les femmes n'étaient tenues qu'aux obligations essentielles d'épouses et de mères; nous vivons au contraire à une époque où les besoins de la vie sont si multipliés, qu'il est nécessaire que chaque individu puisse se suffire à lui-même, et donner autant qu'il reçoit.

Une éducation soignée et embellie de talents est devenue la condition essentielle des femmes du jour; quand la dot manque, ce sont les premières choses qui entrent en ligne de compte. Mirabeau, dans son *Traité de la population*, observe que les femmes d'une éducation distinguée n'étaient point les privilégiées de la santé. Il est constant en effet que la santé publique dans les régions élevées du monde est plus en souffrance chez les femmes que chez les hommes. Où en est la cause, sinon dans l'éducation portée chez les premières au delà de ce que permettent les forces physiques? Les petites filles en général sont susceptibles d'acquérir dans un temps donné plus que les garçons du même âge. Avec de telles dispositions, on pressent combien il est facile d'exalter en elles toutes les facultés instinctives aux dépens des facultés physiques, et de changer l'ordre de distribution des unes des autres. L'éducation des femmes appelées à briller dans le monde est d'autant plus pernicieuse, qu'elle n'a rien de spécial, et qu'elle ne

repose sur aucun plan arrêté ; tout marche de front : l'étude de la langue, l'histoire, la géographie, le dessin, la musique, etc. Nous voyons de ces pauvres enfants qui n'ont pas moins de quatre ou cinq maîtres à satisfaire par jour, tâche que la tête la mieux organisée et la plus forte ne saurait fournir. Si l'éducation forcée se tournait toujours au profit des individus, on pourrait applaudir à la sollicitude des parents qui cultivent les heureuses dispositions des jeunes personnes, ou qui, par les promesses et les récompenses arrachent quelques fruits à un sol ingrat. Mais, malheureusement, l'expérience démontre qu'elle est plus nuisible que profitable. Aussi combien la société a-t-elle à déplorer de pertes prématurées dans les conditions les plus élevées ! Combien de jeunes personnes, de jeunes femmes succombent, soit à des maladies de poitrine, à des affections cérébrales, soit à des maladies éruptives auxquelles ne peuvent point résister des complexions débiles, et quelquefois dans un état de consomption dont la nature de la cause échappe même aux esprits les plus pénétrants. Si nous opposons aux femmes des rangs élevés celles de la simple bourgeoisie, qui ne reçoivent qu'une éducation primaire, nous trouverons des différences étonnantes entre les unes et les autres, mais toujours à l'avantage de celles-ci. Ces différences deviendront encore plus évidentes si nous passons aux classes inférieures, sans arriver cependant jusqu'à celles que dégradent l'ignorance et la misère.

Espérons que les progrès de la raison humaine, en nous éclairant sur la véritable destination des femmes, nous avertiront que les conditions physiques, chez elles, sont pour le moins aussi importantes que les conditions morales ; qu'en sacrifiant trop à celles-ci, on immole trop souvent le bonheur et la prospérité des familles, et les plus chers intérêts de la société. Douées d'un esprit fin et délicat, les femmes s'instrui-

sent facilement, et l'observation et les exemples peuvent chez beaucoup d'entre elles tenir lieu d'études ardues, et souvent même sont préférables à une éducation toute spéculative. Au sein du monde civilisé elles ont bientôt acquis le ton, les manières et la faconde qu'on appelle le langage de la bonne compagnie. Les plus aimables, les plus spirituelles ne sont pas toujours les plus instruites.

Ce n'est qu'en envisageant l'éducation dans ses spécialités qu'on peut encore mieux en apprécier les influences. Il n'en est point de plus à craindre pour les jeunes filles que celle qui repose entièrement sur les pratiques de dévotion et les instructions pieuses. Comme ici la première éducation est en dehors du domaine de la raison, c'est aux sens qu'il faut parler, c'est l'imagination qu'il faut frapper et ébranler. Nous n'entendons point parler ici des appels fréquents et réguliers vers des pratiques pieuses, indispensables alors que la foi est insuffisante pour maintenir la pensée habituelle de Dieu ; mais de ces lectures qui ont pour objet d'imprimer dans ces tendres âmes l'idée des peines et des châtiments dont il n'y a point d'exemples dans ce bas monde. Nous lisons dans un recueil d'hygiène des femmes, recueil qui malheureusement n'est pas assez connu : « Ce n'est point sans pitié que nous voyons des institutrices dévotes s'appesantir sur la description de l'enfer, effrayer l'innocence de damnation éternelle pour des puérilités. De telles impressions sur des âmes faibles influent beaucoup plus qu'on ne le pense sur l'état physique et moral des individus. Dans une institution religieuse que nous connaissons plus sous les auspices du fanatisme que sous l'invocation de la charité chrétienne, l'éducation que les jeunes personnes reçoivent est si peu conforme à la raison, à la religion et à l'humanité, qu'un grand nombre d'entre elles y succombent. Une diète insuffisante pour le maintien de la santé, une discipline non sé-

vère, mais atroce, des pratiques de dévotion à toute heure du jour et de la nuit, des instructions plus capables de déranger l'équilibre de la raison que de la rendre valide, sont les bases du régime de cette maison. Veut-on savoir quel est le fond de l'enseignement au sein de cette institution? Apprendre à n'aimer que Dieu et les prêtres, à mépriser le genre humain, à détester et fuir les hommes comme des animaux venimeux, couverts d'opprobres et de souillures; en somme, à former des êtres bruts, fanatiques et ignorants. Nous avons vu quelques pauvres enfants sortis de ce guêpier féminin, institué pour la plus grande gloire de Dieu: qu'on se figure des sauvages au regard sombre et farouche, vivant dans l'isolement absolu, ayant perdu jusqu'au souvenir de la plus tendre affection, et affectant un dédain plus qu'insultant pour les auteurs de leurs jours. »

Ce serait une erreur de croire que l'éducation essentiellement religieuse dirigée par un aveugle fanatisme n'ait que des conséquences morales. Les jeunes personnes qui donnent en plein dans la dévotion sont la plupart maigres, pâles, sujettes à des extases, à des hallucinations et à des accès convulsifs. Un de ces êtres prédestinés, un prodige de lumière divine dès sa dixième année, défiait les plus fervents dévots par son zèle et la pratique régulière de tous ses devoirs religieux. Au pain et à l'eau, quatre-temps, vigiles jeûnait, et le carême entièrement, voire le jeûne des cloches. Cette pauvre enfant, objet d'admiration de toutes les âmes pieuses, encouragée par d'ignorants et coupables parents, a succombé à sa treizième année, victime d'un fanatisme dont il n'y a point d'exemple à un âge aussi tendre.

Quoique l'éducation chez les femmes ait rarement pour but une profession quelconque, beaucoup sont tenues cependant à des études et à des exercices spéciaux qui se rattachent ordinai-

rement aux beaux-arts, à la musique, au dessin et à la peinture. Aujourd'hui, surtout dans les grandes villes, parmi les familles aisées, il est peu de jeunes personnes qui ne soient tenues à apprendre le solfége. Une belle voix, assurément, donne de nouveaux charmes à la beauté ; mais il ne faudrait point de l'étude d'un art d'agrément faire un exercice pénible et fatigant.

A un âge où l'ensemble de l'organisme n'est pas suffisamment consolidé, il est facile de concevoir que les exercices forcés du chant ne sont point toujours exempts d'accidents graves, et même on peut pressentir ce qui peut résulter des perturbations physiologiques qui en sont les conséquences immédiates. Dans l'état naturel, la respiration se partage en deux temps presque égaux, celui de l'inspiration et celui de l'expiration. Or, par le seul fait du chant, ces deux phénomènes ne se succèdent plus d'une manière régulière ni uniforme : l'inspiration au moyen de laquelle la voix se soutient dure dix ou vingt fois plus que la première, et quelquefois, quand la phrase musicale se prolonge, elle est forcée jusqu'à l'extinction. Le sang ne pouvant pénétrer dans les poumons instantanément contractés, dilate fortement les cavités du cœur, reflue dans les gros vaisseaux et les capillaires; alors, on voit les veines du col se gonfler et la face devenir rouge. Par le seul fait de ces perturbations, on est autorisé à croire à beaucoup de maladies organiques du cœur et à la phthisie pulmonaire. Il n'est pas rare de voir plusieurs jeunes filles qu'on destinait à la scène lyrique ne pouvoir pas continuer les exercices du chant, vu qu'elles étaient devenues sujettes à des hémoptysies graves et à des lipothymies fréquentes. Ces considérations suffisent pour persuader qu'il n'est point sans inconvénient ni sans danger d'apprendre à chanter de trop bonne heure aux jeunes personnes; qu'il est toujours prudent

de ne point forcer la voix ni de prolonger l'intonation jusqu'au point de fatiguer la respiration.

Oui, l'exercice pris dans de justes bornes est nécessaire et même indispensable aux jeunes filles. Il favorise le développement de leur intelligence, détermine un développement convenable du système musculaire et donne de la vigueur à leur constitution naturellement débile; de plus, il est presque toujours accompagné d'un sentiment de bien-être et presque de plaisir. Il entretient l'appétit, favorise la digestion et rend régulière l'expulsion des fèces. Un exercice pris dans de justes limites régularise la circulation, l'établit au même degré dans toutes les parties et prévient ainsi des congestions que des prédominances d'organe ou des prédispositions spéciales pourraient produire. Enfin, il maintient une chaleur douce et agréable de la peau. L'exercice pour produire ces résultats salutaires ne doit pas être continu. Il est nécessaire qu'il commence à s'accompagner d'un peu de fatigue, qu'il soit suivi d'un repos suffisant. Quant aux rapports qui doivent exister entre le temps de l'exercice et celui du repos, ils sont surtout réglés par l'habitude, le tempérament et le degré de force ou d'énergie des jeunes personnes. La seule règle qu'on puisse établir, c'est que le repos est indiqué lorsque la fatigue arrive.

La danse, qui serait sans contredit un genre d'exercice très-avantageux pour les jeunes filles, si elle était parmi nous ce qu'elle était chez les anciens, est malheureusement dans son rhythme moderne presque aussi capable d'affaiblir que de fortifier les organes, car elle n'offre la plupart du temps qu'une série de mouvements gênés et de pauses qui respirent trop ouvertement la volupté.

La danse est un exercice composé de la course, de la marche et du saut. Elle a été en usage chez tous les peuples depuis

l'antiquité jusqu'à nos jours, et le rôle qu'elle a été appelée à jouer a diminué successivement d'importance à mesure que la civilisation s'est perfectionnée. On distinguait autrefois trois sortes de danses : 1° la danse religieuse ; elle était grave, sérieuse et faisait partie des cérémonies religieuses ; 2° la danse guerrière ou pyrrhique ; 3° la danse simple ; cette dernière était destinée à exprimer le plaisir et la gaieté. De nos jours les deux premières sont reléguées au théâtre, et la troisième seule jouit de la faveur d'être exécutée dans nos salons pendant les réunions d'hiver.

« La danse actuelle, ajoute l'auteur d'un traité d'hygiène, comprend deux exercices diffrents : 1° la danse simple, qui n'est qu'une marche cadencée ; 2° la valse et tous ses dérivés. Cette dernière est véritablement une danse composée de courses et de sauts exécutés rhythmiquement et par une série de mouvements de rotation. La valse est une danse qui ne s'est jamais généralisée et ne se généralisera pas, attendu qu'elle cause chez un grand nombre de personnes de la céphalalgie, des vertiges, des nausées, des vomissements et parfois des syncopes plus ou moins complètes. La danse, surtout lorsqu'on l'apprend, est un bon exercice gymnastique, car alors on fait exécuter des mouvements variés à un grand nombre de muscles et on développe ainsi le système musculaire. L'étude de la danse est, sous ce rapport, excellente pour les jeunes filles faibles, débiles et à tempérament lymphatique. La danse exécutée dans les salons est mauvaise, en raison des circonstances dont elle est accompagnée. Ces circonstances sont la chaleur, l'encombrement et l'altération de l'air, etc., etc., qui caractérisent nos réunions d'hiver. Les idées que font naître aussi chez une jeune personne de douze à quatorze ans, par exemple, les positions lascives et parfois indécentes de la valse et de ses dérivés surtout, ne compensent-elles pas au

delà les avantages qu'elle pourrait retirer du fait même de l'exercice qu'elle prend en valsant?...

Il faut reconnaître que depuis un bon nombre d'années, et cela principalement à Paris, on permet beaucoup plus d'exercices corporels aux jeunes filles. Combien les hommes qui s'intéressent au bonheur de leurs semblables et de cette moitié la plus intéressante du genre humain n'ont-ils pas à s'applaudir, en voyant dans les jardins et sur les promenades publiques ce tendre essaim de jeunes beautés partager avec les enfants de l'autre sexe les jeux de la corde, du cerceau, du volant et de quelques autres exercices qui exigent des mouvements continus et alternativement reversibles sur toutes les parties du corps! Le temps de ces jeux aussi profitables qu'innocents, auxquels il est à regretter que la mode ait donné naissance plutôt que la raison, puisqu'ils sont soumis aux chances communes à tous les objets sur lesquels ce goût passager du moment étend son empire, est malheureusement d'une bien courte durée. A peine ont-elles atteint la septième ou huitième année qu'elles sont souvent condamnées à un repos absolu, selon la fortune de leurs parents, les unes dans les pensionnats, les autres dans les ateliers, les magasins, les boutiques, où elles n'ont souvent d'autres mouvements que ceux des doigts, et où elles sont exposées à toutes les causes de maladies communes aux individus qui exercent certaines professions. Je ne dirai rien de ces dernières; la plupart d'entre elles subissent les lois rigoureuses de la nécessité : aucun conseil, quelque sage qu'il soit, ne saurait les en affranchir. Mais, pour celles qui sont appelées à jouir des faveurs de la fortune, il est de la plus haute importance pour elles qu'on soit convaincu que la culture de leur esprit n'est pas le seul soin que leur position réclame, et que les exercices corporels, méthodiquement combinés doivent entrer comme partie essentielle

dans le plan de leur éducation. Ils offriront, comme nous le verrons bientôt, le véritable moyen de favoriser la régularité de leur développement, et en formant un contre-poids certain aux efforts et à l'activité de l'organe de l'intelligence, ils préviendront en elles une foule de maladies nerveuses, pitoyable apanage des trois quarts des femmes, et qui livrent à un grand nombre d'entre elles de si terribles assauts.

Il y a vingt filles atteintes de courbures de l'épine dorsale contre un garçon ; il y a vingt déviations de la colonne vertébrale à droite, contre une ayant sa convexité à gauche. Un enseignement fécond résulte de cette double observation. Dans le premier cas, la vie sédentaire et le défaut d'exercice prédisposent les filles au rachitisme, et dans le second, l'usage habituel du bras droit et des muscles qui s'attachent à ce côté du tronc accroît leur vitalité et les fait prédominer sur ceux du côté gauche. Dans son *Hygiène de la femme* et dans son *Précis physiologique sur les courbures de la colonne vertébrale*, le docteur Lachaise dit : « Si la gymnastique qui, dans le plus grand nombre des cas, doit former la base du traitement de cette difformité, quand elle commence surtout, n'a pas toujours produit l'effet avantageux qu'on est en droit d'en attendre, c'est qu'on ne l'a réellement jusqu'ici présentée que d'une manière tout à fait vague, et qu'on n'a point encore déterminé le genre particulier d'exercices qui convient à chaque déviation. » C'est en tenant compte de toutes les circonstances dynamiques et adynamiques qui ont déterminé ou favorisé la difformité que doit être fait le choix des exercices propres à la combattre ; mais cette gymnastique d'élection, il faut en convenir, n'est pas toujours facile à déterminer. L'expérience, cette conseillère tant vantée, qui n'est d'ailleurs que la logique des faits, atteste qu'un exercice bien régulier, bien entendu, bien dirigé des muscles locomoteurs est aussi utile pour prévenir les dif-

formités que pour aider la guérison. Convenablement modifiée et adaptée à l'éducation physique des jeunes filles, la gymnastique aide au développement de leur corps et devient comme un accessoire nécessaire, un complément indispensable à cette éducation, puisque par elle on peut, au moyen de jeux et de mouvements réguliers, développer également les muscles opposés et tendre ainsi à l'équilibre parfait du corps. Conformes aux lois de la dynamique, aux règles de la physiologie et de l'hygiène, ces exercices, uniquement composés de mouvements naturels, sont propres à augmenter la force de chaque organe en particulier, et à donner à toute l'organisation des femmes le degré d'énergie nécessaire à l'accomplissement des nobles et importantes fonctions que la nature leur a confiées.

On reconnaît aujourd'hui plus que jamais l'utilité de la gymnastique. Il n'est pas une pension qui ne soit munie d'appareils; mais ce qui manque en général, c'est une bonne direction de l'emploi de ces moyens, une direction expérimentée, en un mot appropriée à chaque constitution, à chaque difformité. Comment s'étonner de ce nouveau besoin pour la génération actuelle, si l'on réfléchit aux exigences de l'éducation, qui développe les facultés intellectuelles dans l'âge le plus tendre, avant que les jeux actifs de l'enfance aient pu de leur côté développer les forces physiques.

La nature calme et paisible des jeunes filles les éloigne presque toujours des jeux et des mouvements fortifiants, et il est prouvé que les tempéraments les moins disposés à ces exercices corporels sont ceux qui s'en trouveraient le mieux. Ainsi, par exemple, les garçons aiment et recherchent généralement les exercices gymnastiques tels que la lutte, la course, les sauts; ils pourraient cependant, par leur nature plus robuste et souvent moins lymphatique, se passer des effets régénérateurs de la gymnastique.

Développée dans de justes proportions, la gorge est un des plus beaux ornements de la femme. Combien passeraient pour belles, si aux traits fins et délicats et aux manières élégantes elles réunissaient cet attribut de leur sexe ! Une figure ordinaire passe facilement, dit un auteur, quand elle a pour base ou qu'elle couronne un beau corps, tandis qu'elle a peu d'attraits si elle surmonte un buste mal dessiné. Aussi la coquetterie ne manque-t-elle jamais de tirer vanité d'un charme dont l'amour doit faire son profit. Plus la femme tient de son sexe, plus en effet elle doit plaire ou du moins être recherchée. Il est donc bien pardonnable l'amant ou l'époux d'oublier quelquefois les miniatures des boudoirs pour les robustes appas des antichambres. Considérée comme un des attraits les plus puissants de l'amour, la gorge est donc d'une importance réelle.

Abstraction faite des avantages physiques attachés à une heureuse conformation, la présence de la gorge est une condition essentielle pour la femme, puisque les mamelles font partie du système de la génération ; que leur développement est le complément de la nubilité ; qu'elles sont une garantie pour la fécondation et l'allaitement qui en est la fin réelle. Les femmes qui n'ont point ou peu de mamelles sont en général peu fécondes et nourrissent plus difficilement. On en a vu qui, à la veille d'être mères, n'offraient aucune apparence de gorge et dont après l'accouchement les mamelles ne fournissaient pas même une seule goutte de lait. Chez beaucoup de femmes, la glande mammaire est comme atrophiée et dépourvue tout à fait du principe vital nécessaire à ses fonctions. Où trouver la cause de cette infirmité physique si ce n'est dans l'influence des modes pernicieuses et dans le genre d'éducation ? Il est notoire que les femmes qui réunissent tous les attributs de leur sexe en remplissent mieux toutes les obligations que celles

qui n'en ont que les principaux caractères. Bien que les attributs sexuels chez les femmes soient en principe le fait de dispositions organiques et l'indice d'une heureuse constitution, toujours est-il aussi que leur présence devient ensuite favorable au maintien et à la conservation de la santé.

Pour le physiologiste, les causes des différences dans l'état de la gorge sont toutes organiques, mais pour le philosophe observateur ou le médecin praticien, il en est d'autres étrangères aux habitudes et dont il sera facile d'apprécier la réalité en les signalant. Celles-ci se tirent de l'éducation et des habitudes de la vie. Pourquoi les jeunes filles nées dans les conditions laborieuses sont-elles plutôt formées et plus fortement constituées que celles qui voient le jour dans des conditions privilégiées? C'est que dès l'âge le plus tendre elles agissent davantage. Ce n'est point un travail simplement manuel qui favorise le developpement et entretient le volume de la gorge, mais tous les exercices de la totalité des bras, surtout quand ces membres exécutent des mouvements de traction et que tous les efforts se passent vers l'épaule. Les muscles de la partie extérieure de la poitrine agissent sur les bras, déterminent par leurs contractions réitérées un surcroît de vitalité vers la glande mammaire et toutes les parties adjacentes. Comparons les femmes qui partagent avec les hommes les travaux des champs et celles qui portent des fardeaux à bras aux petites-maîtresses qui n'exercent que leurs doigts avec l'aiguille ou le crayon, nous verrons que les premières ont des épaules larges, la poitrine grasse et des gorges très-développées. Chez les autres, au contraire, la poitrine est rétrécie et maigre et n'offre que la place des précieux contours qui y manquent. Aussi les premières sont rarement victimes de cette maladie désastreuse, la phthisie pulmonaire, qui moissonne annuellement des milliers de jeunes personnes dans nos grandes cités.

Combien de rhumes insidieux ou pernicieux ne préviendrait-on pas, si, par un genre d'exercice approprié on pouvait développer toutes les parties externes de la poitrine chez les jeunes filles; des muscles épais, une couche de tissu cellulaire abondante, forment toujours autour du thorax un vêtement plus sûr contre les rhumes et les irritations pulmonaires que les vêtements les mieux imaginés; aussi les personnes grasses sont-elles affranchies plus souvent de ces accidents que les personnes maigres et délicates.

D'après ce qui vient d'être dit, il est évident que le développement de la gorge n'est pas seulement un indice de bonne constitution, mais encore une condition favorable à la conservation de la santé.

La gymnastique peut offrir des auxiliaires puissants pour développer les seins chez les jeunes filles. Plusieurs observations viennent à l'appui de cette assertion. Ajoutons que l'action de tirer sur une corde, de manier le fuseau, de pétrir le pain, de tourner une manivelle, d'agiter une fronde, de jouer au volant, a toujours paru très-favorable à ce but. De pareils exercices ne sont point propres à former une main délicate et jolie, à lui donner toute la dextérité propre à manier un crayon, à parcourir un clavier, ni à donner aux doigts la souplesse qu'il leur faut pour faire vibrer les cordes d'une harpe; mais, en revanche, ils conviennent assurément beaucoup pour former et développer la femme qui doit un jour devenir épouse et mère.

Il est encore chez les jeunes filles une malheureuse habitude contre laquelle les différents moyens que la gymnastique prête à la médecine peuvent seuls offrir des armes puissantes. Cette funeste habitude est celle dont Tissot a cherché à faire ressortir les plus déplorables effets; c'est l'onanisme, qui compte des victimes à toutes les époques de la vie des enfants, et qui trou-

ble le développement des forces physiques aussi bien que celui des facultés morales de la plupart de ceux qu'elle n'entraîne pas au tombeau. « Le penchant aux jouissances solitaires est peut-être, je l'avoue, dit Lachaise, plus commun chez les jeunes garçons que chez les jeunes filles, mais il porte à ces dernières des coups plus funestes, parce que les mères, en général trop confiantes et trop crédules, se reposent sur les effets probables d'une éducation toute morale et religieuse dans laquelle elles les élèvent, ou s'imaginent trop volontiers que l'innocence de leurs filles doit les mettre à l'abri d'un tel fléau, et, dans tous les cas, ne reconnaissent le mal que lorsqu'il a fait d'immenses progrès, et qu'on leur en a manifestement découvert la source. »

Il est généralement facile de reconnaître les enfants qui se livrent à la masturbation. Ils offrent très-rarement un développement proportionné à leur âge; tantôt ils sont chétifs et trapus; d'autres fois, mais moins souvent, ils ont une stature élancée, et dans tous les cas ils sont maigres et blêmes; au lieu d'avoir la gaieté, l'enjouement et la vivacité naturels de l'enfance, ils sont tristes, rêveurs, craintifs et recherchent avec soin la solitude. Leurs paupières sont bleuâtres, leurs pupilles habituellement dilatées et leurs lèvres livides. Leurs facultés intellectuelles, qui d'abord avaient donné les plus brillantes espérances, s'obscurcissent tout à coup, et cette transition brusque est telle, qu'elle est remarquée de la plupart des personnes qui les environnent. Il est très-fréquent aussi que leurs fonctions digestives offrent des traces manifestes d'une vive lésion, et que les secousses continuelles qu'éprouvent le système nerveux et l'organe du sentiment les exposent à de fréquentes convulsions. L'expérience ne permet pas même de douter que l'épilepsie et l'idiotisme soient au nombre des suites affligeantes de la masturbation. « Les effets les

plus ordinaires que l'onanisme exerce avec une certaine fréquence, nous dit M. Becquerel, dans son excellent traité d'hygiène, sont les suivants : la maigreur, malgré un bon appétit et des digestions faciles; une pâleur générale et quelquefois un teint légèrement plombé de la face ; les yeux cernés d'un cercle bleuâtre et quelquefois un peu enfoncés dans les orbites ; une certaine paresse intellectuelle et quelquefois une grande inaptitude au travail. Parmi d'autres accidents, nous signalerons encore la débilité musculaire, une susceptibilité nerveuse, des battements de cœur, des étouffements et des intermittences dans le pouls. »

On doit encore mentionner le désir de la solitude, une tristesse que rien n'explique, de la céphalalgie, de la gastralgie. Des phénomènes plus graves peuvent encore se manifester, tels que : indifférence et aversion pour les objets qui excitent l'attention des autres, pour les individus du sexe opposé en particulier; sommeil troublé par des rêves voluptueux; syncopes faciles, flaccidité des organes génitaux, irritation du clitoris et du vagin ; flueurs blanches. Enfin les excès de l'onanisme causent des maladies déterminées, toujours difficiles à guérir et souvent incurables. Telles sont l'espèce de folie appelée démence, l'épilepsie, l'hypocondrie, l'hystérie, etc., etc. « J'ajouterai à ce tableau deux faits, continue le docteur Becquerel : la phthisie, pour peu qu'il y ait prédisposition chez les sujets, est souvent le résultat de l'onanisme ; dans d'autres cas, l'onanisme produit lui-même la prédisposition à la tuberculation. »

A l'hôpital de Lourcine, consacré aux femmes vénériennes, et où, malgré une surveillance sévère, il règne une grande corruption, entre autres vices, les femmes pratiquent l'onanisme entre elles. J'ai vu comme résultat, ajoute le docteur Becquerel, la transmission de la syphilis de femmes infec-

tées à des femmes qui n'en étaient pas atteintes avant.

Un symptôme très-fréquent chez les femmes, c'est l'indifférence que cette infâmie laisse pour les plaisirs légitimes de l'hymen, lors même que les désirs et les forces ne sont pas éteints; indifférence qui non-seulement fait bien des célibataires, mais qui souvent poursuit jusqu'au lit nuptial. Des femmes ont avoué que cette manœuvre infâme avait pris tant d'empire sur leurs sens, qu'elles détestaient les moyens légitimes d'amortir l'aiguillon de la chair. « Chez les Francs, nos aïeux, dit un auteur, le comble de l'éducation était d'empêcher la trop libre communication des sexes, et il n'y a pas même plus de deux siècles qu'on pensait avoir atteint le sublime de l'institution, quand on remettait entre les bras d'un époux paré des grâces et des forces de l'adolescence une jeune fille belle, et surtout vierge encore. Nous avons un peu raffiné sur ces mœurs devenues trop gauloises, et je n'oserais décider si dans les hymens d'aujourd'hui, cette dernière condition est la plus exigée ou la plus exigible; mais les mœurs en sont à ce point de corruption, que ce n'est plus de la part des hommes que les jeunes filles ont le plus de danger à courir... Eh! qui se méfierait pourtant des doux embrassements d'une sœur, des caresses d'une amie?... Fuis, jeune vierge, un souffle empoisonné; égarée par une erreur de la nature, une fatale ressemblance, une ardente imagination, Zulmis, en te prodiguant ces baisers, crut embrasser un amant... C'est Sapho pensant étreindre Phaon dans chaque objet qu'elle rencontre... Prends-y garde, ce délire nouveau mène plus loin qu'on ne pense.... Mais non, elle n'a pas même cette criminelle excuse... Homme, elle t'aimerait moins, et convaincue de ton sexe, elle t'adore davantage... Ah! n'abandonne point à la recherche de ces mains outrageantes ces charmes innocents, ces pudiques contours; sais repousser une coupable tentative, réserve à de plus

doux combats cette molle résistance. Il n'est plus temps, entraînée par la confiance d'un même sexe, le trouble des sens, l'inexpérience du premier âge, la curiosité, il ne lui reste plus rien de nouveau à sacrifier à un époux : fraîcheur, innocence, elle a tout perdu, et la fleur est fanée plutôt que cueillie; enfin, dupe d'un goût affreux, mais qu'ensuite elle partage, elle va chercher à son tour des victimes parmi ses compagnes novices, et bientôt à sa dangereuse école celles-ci vont préluder par des jeux solitaires à ces ridicules combats... En vain la nature réclame contre ces plaisirs précoces, et les punit par une existence douloureuse de l'infraction à la première de ses lois; rien ne saurait les ramener au sentier dont elles ont dévié....

Ajoutons encore à ce hideux tableau que les émotions factices qui résultent des lectures licencieuses, surtout des romans passionnés, la fréquentation des théâtres, et tant d'autres circonstances propres à faire naître des sensations conformes à l'état moral qui, vers l'adolescence des jeunes filles, est déjà trop exalté; tous ces agents puissants d'excitation et le plus souvent encore les liaisons trop intimes formées dans les pensions, déchirent le voile de la pudeur et font perdre cette séduisante innocence qui est la plus belle parure d'une jeune fille. Douée d'une organisation éminemment impressionnable, elle contracte en peu de temps de fâcheuses habitudes, et, tourmentée sans relâche par une mélancolie amoureuse, elle devient triste, rêveuse, maussade et languissante. Semblable à une plante délicate que dessèche les feux d'un soleil trop ardent, elle se flétrit et meurt sous l'influence incendiaire d'un souffle empoisonné ! Les désirs de bonheur et d'amour, qui sont si doux et si beaux dans leur naïve candeur, se changent chez elle en une flamme dévorante, et bientôt et trop souvent l'onanisme, ce mal exécrable et destructeur, flétrit ses

traits, altère sa santé et la conduit presque toujours à une mort prématurée!

Comme une fleur desséchée
Tombe la tête penchée,
Feuille à feuille sur le sol:
Ainsi meurt la pauvre fille.
En elle plus rien ne brille,
Que les perles de son col.

Il arrive souvent que malgré toutes les préoccupations et les soins qu'apporte une mère tendre et prudente, l'imagination des jeunes filles s'exalte au point de faire taire la voix de la raison et de la pudeur. Dans cette lutte inégale où la nature l'emporte souvent sur les institutions sociales, on doit recourir à l'emploi des moyens qui peuvent, par une puissante diversion, contre-balancer et détruire l'exaltation érotique.

On regarde avec raison l'exercice sagement appliqué comme un des moyens les plus propres à détruire cette vicieuse habitude, et à remédier à ses suites quand elle n'a pas encore frappé d'une altération profonde quelques-uns des principaux organes de l'économie. L'exercice porté même jusqu'à la fatigue, surtout avant de se mettre au lit, est un excellent moyen : telles sont la gymnastique, l'équitation, les longues promenades à pied. Les occupations de l'esprit, les distractions, en excluant toutefois les tableaux voluptueux et les spectacles, les voyages sont des moyens qui peuvent venir en aide aux parents qui veulent, et avec raison, délivrer à tout prix leurs filles ou leurs enfants de ce vice honteux. Les bains froids, aidés de la natation, sont encore un moyen adjuvant excellent.

L'expérience, ce guide fidèle dans la recherche de la vérité,

a montré le peu de succès que dans de pareilles circonstances on retirait des leçons ou des remontrances morales, auxquelles souvent les enfants ne comprennent rien; des peintures hideuses de l'onanisme, auxquelles ils n'ajoutent aucune foi; des châtiments enfin et de la plupart des autres moyens de répression. Il arrive souvent même que ces mesures conduisent à un résultat opposé à celui qu'on espérait obtenir, en piquant leur curiosité et en portant leur attention sur des objets qu'il ne leur importe encore point de connaître. Le moyen le plus sûr ou le seul véritablement efficace est de les forcer, par de puissantes diversions, à renoncer elles-mêmes à leurs funestes manœuvres en en perdant le souvenir.

L'observation suivante est tout à fait propre à confirmer ce que je viens d'avancer, et peut même servir d'exemple pour la conduite à tenir dans de semblables cas.

« Madame B...., dit Lachaise, me demanda des conseils pour sa fille, âgée de sept ans. Cette enfant, qui jusqu'à l'âge de cinq ans avait offert tous les traits d'un tempérament lymphatique porté à l'extrême, et le caractère apathique qui coïncide ordinairement avec cette disposition physique, était tombée depuis deux ans dans un état de maigreur affreuse, et avait acquis une telle susceptibilité nerveuse que les plus légères contrariétés entraînaient chez elle d'horribles convulsions; elle avait, en outre, une déviation assez prononcée de la colonne vertébrale, et, par suite, une déformation de l'épaule droite. Je pensai de suite que la masturbation pouvait être la principale cause de tout ce désordre; mais comme madame B...., guidée par une réserve et une pudeur mal entendues, s'était empressée de détruire mes soupçons à cet égard, je prescrivis ce que la position de la jeune malade exigeait pour l'instant, me proposant de rechercher si mon pressentiment était fondé. Quelques jours s'étaient à peine

écoulés que l'entretien que j'eus avec le mari de madame B.... détruisit mon incertitude, et me prouva que, la première fois, je ne m'étais nullement trompé. J'insistai alors sur plusieurs moyens que j'avais proposés, mais particulièrement sur l'exercice auquel j'avais engagé de soumettre le bras gauche de cette jeune fille, en l'occupant, pendant plusieurs heures de la journée, à mouvoir circulairement un corps quelconque fixé sur un pivot, tel qu'un moulin à café, ou tout autre objet semblable. L'amélioration qui, dans l'espace de deux mois, se fit remarquer dans la santé de la petite malade porta son père à augurer si favorablement du succès des moyens, d'ailleurs fort simples, que j'avais conseillés, qu'étant obligé par ses occupations ordinaires de passer la plus grande partie de la journée hors de chez lui, il exigeait très-souvent qu'elle commençât, à son arrivée, la manœuvre à laquelle on l'avait soumise, ce qu'elle exécutait de bonne grâce dans l'espoir de quelques-unes de ces récompenses auxquelles les enfants attachent tant de prix. Il remarqua que toutes les fois qu'elle se livrait à cet exercice le soir, quelques moments avant de se coucher, elle dormait paisiblement, et rendait inutiles les mesures qu'on avait jusqu'alors été forcé de prendre pour maintenir ses mains en repos. Dès lors, il employa tous les jours le même moyen pour lui procurer une nuit exempte de ces agitations si pernicieuses auxquelles elle se livrait continuellement; elle en perdit non-seulement l'habitude, mais même le souvenir, et recouvra par la suite une santé parfaite. »

On peut donner à l'hygiène, à la médecine et à la philosophie morale un exemple très-digne d'être suivi. En appliquant les jeunes personnes aux travaux du corps et de l'esprit, on les rend plus robustes et plus sages; on fait une heureuse diversion à des habitudes secrètes et funestes, et peut-être parviendra-t-on à les leur faire oublier, car, n'ayant qu'une cer-

taine dose d'activité, plus l'homme en donne au travail, plus il en ôte à ses mauvais penchants.

De quelle manière doit-on diriger l'éducation morale de la jeune fille ?

> Dans nos sociétés modernes, les mères nous donnent nos premiers sentiments et nos premières idées ; c'est la mère qui connaît le caractère et le génie de son enfant, applaudit à sa vocation, le soutient contre le mécontentement paternel, le console, le fortifie, et enfin le livre à la société.
>
> LHERMINIER.

Jeunes et intéressantes filles, pendant que vous êtes dans l'âge de former votre esprit, votre raison et votre cœur, rappelez-vous que

Le temps de vos attraits détruira le prestige.
Pour l'hiver de vos ans cultivez votre esprit ;
Et songez, si la fleur en nos champs se flétrit,
Que le fruit peut du moins encor parer la tige.

Suivons les lois de la nature. Elle ne nous livre en naissant ni aux soins des pédagogues, ni à la garde d'un philosophe ; c'est à l'amour d'une jeune mère, c'est à ses caresses qu'elle nous confie. Elle appelle autour de notre berceau les formes les plus gracieuses, les sons les plus harmonieux, car la voix si douce de la femme s'adoucit encore pour l'enfance ; enfin, tout ce qu'il y a de charmant sur la terre, la nature, dans sa sollicitude, le prodigue à notre premier âge : pour nous reposer, le sein d'une mère ; son doux regard pour nous guider, et sa tendresse pour nous instruire !

Le gouverneur par excellence est celui qu'appellent nos penchants ; il faut que l'élève entende le maître ; tout dans leurs rapports doit être convenance, tendresse et proportion : c'est ainsi que la nature coordonne la mère à l'enfant. Voyez

avec quel soin elle les rapproche par la beauté, la grâce, la jeunesse, la légèreté de l'esprit, et surtout par le cœur. Ici la patience répond à la curiosité, et la douceur à la pétulance; l'ignorance de l'un n'est jamais rebutée par le pédantisme de l'autre : on dirait que les deux raisons croissent ensemble, tant la supériorité de la mère est assouplie par l'amour; enfin cet esprit frivole, ce penchant au plaisir, ce goût du merveilleux, qu'on blâme avec si peu de réflexion dans les femmes, est une harmonie de plus entre la mère et l'enfant; tout les rapproche, leurs consonnances comme leurs contrastes; et dans le partage que la nature a fait de la douceur, de la patience, de la vigilance, elle nous indique vivement et amoureusement à qui elle prétend confier notre faiblesse.

La mère seule a dans ses sens assez de délicatesse, dans son cœur assez de dévouement, pour comprendre les vagissements de l'enfant qui s'initie à la vie par la souffrance; seule, elle possède la mystérieuse intuition qui lui fait deviner, dans cette ébauche informe de l'espèce humaine, l'enfant blond et souriant. A la femme reviennent donc les soins et l'éducation des enfants de l'un et de l'autre sexe, la grande mission de la vie, la génération nouvelle, en initiant l'enfance à la vertu, et en gravant dans son âme des impressions qui ne puissent s'effacer. On a souvent observé que les hommes dont l'enfance a été privée de ce guide naturel sont loin de posséder cette délicatesse de sentiments, cette aménité de manières qui distinguent les hommes élevés par leur mère.

Si la femme possède cette influence sur son fils, elle en a davantage encore sur sa fille, dont elle soigne et dirige non-seulement l'enfance, mais la jeunesse jusqu'au jour du mariage. C'est la mère qui, mieux que toute autre, peut lui inculquer les principes qui la maintiendront dans le bien; elle connaît par expérience le trouble et la joie intime d'un

cœur naïf, qui s'ouvre à l'espoir; elle seule peut, sans assombrir cette auréole de bonheur qui couronne un jeune front, indiquer à son enfant ce que sera sa destinée. Son rôle est beau.....

Enfin arrive pour sa fille ce grand jour du mariage, qui serait le plus beau de tous s'il était la consécration d'une affection partagée, mais qui, hélas! n'est trop souvent que le résultat d'un calcul d'intérêt et de convenances, le premier pas dans une voie de malheur.....

En général, on ne remarque point assez que les enfants n'entendent que ce qu'ils voient, et ne comprennent que ce qu'ils sentent; le sentiment chez eux précède toujours l'intelligence : aussi, à qui leur apprend à voir, à qui éveille leur tendresse, appartiennent toutes les influences heureuses. La vertu ne s'enseigne pas seulement, elle s'inspire; c'est là surtout le talent des femmes; ce qu'elles désirent, elles nous le font aimer, moyen charmant de nous le faire vouloir.

Que le gouverneur puisse descendre sans effort jusqu'à son élève, qu'il forme un cœur religieux, un honnête homme, un bon citoyen, il a tout fait. Et qu'y a-t-il dans cette mission dont une femme ne soit capable? Qui, mieux qu'une mère, peut nous apprendre à préférer l'honneur à la fortune, à chérir nos semblables, à secourir les malheureux, à élever notre âme jusqu'à la source du beau et de l'infini? Un gouverneur vulgaire conseille et moralise; ce qu'il offre à notre mémoire, une mère le grave au cœur : elle nous fait aimer ce qu'il peut tout au plus nous faire croire, et c'est par l'amour qu'elle arrive à la vertu.

Cette influence maternelle existe partout, partout elle détermine nos sentiments, nos opinions et nos goûts; partout elle fait notre destinée. « L'avenir d'un enfant, disait Napoléon, est toujours l'ouvrage de sa mère; » et le grand homme

se plaisait à répéter qu'il devait à la sienne d'être monté si haut. L'histoire est là pour justifier ces paroles ; et sans nous appuyer des exemples si mémorables de Charles IX et de Henri IV, de l'élève de Catherine et de l'élève de Jeanne d'Albret, Louis XIII ne fut-il pas, comme sa mère, faible, ingrat et malheureux, toujours révolté et toujours soumis? Ne reconnaissez-vous pas dans Louis XIV les passions d'une femme espagnole, ces galanteries tout à la fois sensuelles et romanesques, ces terreurs de dévot, cet orgueil de despote qui veut qu'on se prosterne devant le trône comme devant l'autel? On a dit que la femme qui donna le jour aux deux Corneilles avait l'âme grande, l'esprit élevé, les mœurs sévères, qu'elle ressemblait à la mère des Gracques, que c'étaient deux femmes de même étoffe. Au rebours, la mère du jeune Arouet, qui, nous dit l'histoire, était railleuse, spirituelle, coquette et galante, marqua de tous ses traits le génie de son fils; elle anima ces cent âmes de ce feu violent qui devait à la fois éclairer et consumer, produire tant de chefs-d'œuvre et de facéties.

Deux grands poëtes offrent peut-être l'exemple le plus frappant de cette douce et fatale influence : à l'un, le destin rigide donne une mère moqueuse, insensée, pleine de caprices et d'orgueil, dont l'esprit étroit ne s'élargit que dans la vanité et dans la haine; une mère qui se raille sans pitié de l'infirmité native de son enfant, qui l'irrite, le crispe, le froisse, le caresse, puis le méprise et le maudit. Ces passions corrosives de la femme se gravent profondément au cœur du jeune homme; la haine et l'orgueil, la colère et le dédain fermentent en lui, et, comme la lave brûlante d'un volcan, débordent tout à coup sur le monde dans les torrents d'une infernale harmonie.

A l'autre poëte, le destin bienveillant accorde une mère

tendre sans faiblesse, et pieuse sans rigidité, une de ces femmes rares qui naissent pour servir de modèle. Cette femme, jeune, belle, éclairée, répand sur son fils toutes les lumières de l'amour; les vertus qu'elle lui inspire, la prière qu'elle lui apprend, ne parlent pas seulement à son intelligence, mais, en tombant dans son âme, elles lui font rendre des sons sublimes, une harmonie qui remonte jusqu'à Dieu. Ainsi environné dès le berceau des exemples de la plus touchante piété, le gracieux enfant marche dans les voies du Seigneur sous les ailes de sa mère; son génie est comme l'encens qui répand ses parfums sur la terre, mais qui ne brûle que pour le ciel.

La plupart des parents fortunés ont l'habitude de confier exclusivement à des étrangers le soin d'élever leurs filles et de les tenir éloignées de la maison paternelle, non-seulement pendant la plus grande partie de leur enfance, mais même beaucoup au delà de l'époque de la puberté. Que doit-il résulter de cet exil, si ce n'est que ces êtres novices sont tout à coup lancés sur la scène du monde, sans connaître en rien le rôle qu'ils sont appelés à y remplir, et que chacun de leurs pas est entouré d'un écueil, qu'est bien loin de leur faire éviter l'étude ou la connaissance de la plupart des arts frivoles dont on a chargé leur mémoire dans les pensionnats.

Mères prudentes, mères vraiment jalouses du bonheur de vos filles, quelque pénible qu'il me soit d'invoquer de telles autorités, profitez de l'aveu des hommes auxquels une extrême habitude dans l'art de la séduction a fait déléguer le nom, quelquefois bien chèrement payé, d'hommes à bonnes fortunes. Il n'en est point de ceux qui ont conservé quelque franchise qui n'attestent avoir rencontré plus de victimes parmi les jeunes filles qui avaient passé toute leur vie dans les pensionnats, que parmi celles qui ont été élevées sous les yeux mêmes de leurs parents, et se sont ainsi de bonne heure exercées à la

pratique des vertus domestiques. Les tendres soins que vous prodiguerez à vos enfants, et les veilles que vous donnerez au bonheur de vos époux, seront pour elles des exemples frappants, et parleront bien plus éloquemment à leur cœur que les arides et sèches leçons de tant d'institutrices ou de gouvernantes, qu'un goût marqué pour le célibat a rendues étrangères à quelques-uns des devoirs que la société va imposer à vos filles, et à la plus grande partie de la tâche qu'elles auront bientôt à remplir.

Vous seules pourrez leur fournir un guide fidèle et un appui solide dans les essais quelquefois si incertains de leur esprit, et diriger convenablement les premiers élans de leur cœur.

Apprenez-leur de bonne heure à modérer leurs affections, à ne se former que des idées exactes, à ne sentir qu'autant qu'il convient, et surtout à ne vouloir qu'autant qu'il faut. Qu'elles ne fréquentent le monde ni trop tôt ni trop tard, et il en résultera pour elles un heureux mélange d'assurance et de timidité. Au lieu d'exalter sans cesse leur imagination par la lecture des romans ou de toute autre production frivole, qu'on leur forme le jugement par des ouvrages d'une utilité reconnue, et qu'elles soient de bonne heure exercées aux travaux de leur sexe. Alors leurs triomphes dans la société seront moins éclatants ; mais ils seront mieux fondés et plus durables. Renfermées dans le sein de leur famille, elles y exerceront des vertus paisibles, qui feront votre gloire et le bonheur de toutes les personnes qui vivront auprès d'elles, en même temps qu'elles acquerront le courage nécessaire pour supporter avec résignation les maladies et tous les événements imprévus auxquels les exposent nécessairement les chances de la vie sociale. Sans doute, alors, nous n'aurons plus à gémir, comme aujourd'hui, de voir tant de jeunes femmes, destinées à faire l'ornement de leur sexe, substituer aux inspirations de

la nature et aux goûts conformes à leur véritable position sociale une existence artificielle, fondée tout entière sur le fatras des frivolités de ce monde, et n'offrir, en maintes occasions, que le spectacle ridicule d'une vaniteuse afféterie et de la sensualité personnifiée.

En devenant leur unique conseil et leurs confidentes, vous ne diminuerez en rien le respect qu'elles vous doivent ; à moins que vous ne vous plaisiez à confondre les effets de la crainte avec cette affectueuse vénération qui découle de la source même de nos besoins. Soyez pleines d'indulgence pour les fautes qu'elles pourraient commettre ; l'erreur est le malheureux apanage de l'enfance. Voulez-vous faire naître le repentir ; au lieu de ces punitions qui avilissent l'âme, et de ces reproches amers qui l'aigrissent, prenez-les tendrement sur votre sein : faites-leur sentir doucement leurs fautes et la nécessité de faire mieux. Parlez-leur enfin avec raison, justice, et jamais avec caprice, passion, ou avec ce despotisme si ridicule dans une femme. Une faiblesse exagérée aurait aussi ses inconvénients.

Vos conseils affectueux et toutes vos observations seront écoutés avec attention et avec fruit, par cela même qu'ils seront dépouillés de ce caractère d'austère *gravité*, dont une bouche étrangère ne manque jamais de les revêtir. L'expérience, cette conseillère tant vantée, vous aura d'ailleurs démontré certaines vérités et laissé entrevoir certains dangers que vous seules pourrez exposer à leurs yeux sans trop blesser leur délicatesse et sans alarmer leur pudeur. La bouche d'une mère épure et embellit tout ce qu'elle prononce, et toute leçon devient chaste en passant par ses lèvres. « Mes conseils, disait un jour une institutrice à une mère, en passant par votre bouche, prendront un caractère d'une affectueuse gravité, une teinte d'intérêt solennel, si j'ose ainsi dire,

qui les feront plus sûrement arriver à l'oreille et au cœur de celles à qui je les destine. Il est, en outre, certaines vérités qui doivent jaillir de cette discussion, que je dois leur exposer dans leur austère nudité, mais qui ont besoin peut-être d'une bouche intermédiaire pour convenir à de jeunes personnes dont la délicatesse est facile à s'alarmer et l'innocence dangereuse à instruire. La voix d'une mère épure tout ce qu'elle dit, et toute leçon devient imposante et chaste en passant par ses lèvres. » « C'est surtout dans une mère pénétrée de tendresse et d'anxiété, dit madame la marquise de Lambert, qui initie sa fille dans la vie, et la guide pas à pas, qu'on trouve une connaissance profonde de ce qui convient à une jeune âme, pour la former à la vertu et au bonheur. Ici la mère a à la fois des hardiesses et des retenues que les moralistes de profession n'auraient point. Vivant dans l'atmosphère de la plante délicate qu'elle élève, elle sait le degré de lumière et d'ombre qui convient à son développement. L'organisation de l'enfant lui fait deviner l'adolescence, elle prévoit l'heure des passions, et cherche dans son souvenir et son expérience de doux et purs correctifs à leur entraînement; elle s'aide de ce qu'elle a souffert pour détourner la souffrance de la vie de son enfant; elle va jusqu'à l'aveu de ses propres défauts, pour en tirer une leçon utile au bonheur de l'être aimé qui est une partie d'elle-même. »

Dans son *Essai sur l'éducation des femmes,* une femme d'esprit dit : « L'enfance, si nous ne l'attristons point, la jeunesse, si nous la laissons faire, sont des temps de jouissance et de bonheur. Il est facile, sans les déposséder de leur apanage naturel, de les munir de quelques idées sérieuses qui prépareront le repos et la dignité des derniers temps. Que la jeune fille apprenne ou qu'elle aperçoive le plus tôt possible la faiblesse de l'enfance, les droits de la jeunesse; mais en même temps à

quelle condition et dans quel but ces droits lui sont donnés. Qu'elle porte ses regards sur la suite de sa vie, sur cet avenir moins brillant qui, se décolorant peu à peu, doit la conduire, par la vieillesse, à cette fin de tous, cette mort, cette fin inévitable, qui aura sa grandeur, si elle conserve son espérance : voilà toute la vie humaine qu'il faut apprendre sans cesse et de bonne heure à fondre avec la vie sociale. »

Mais, pour obtenir qu'une pensée sérieuse puisse trouver place au milieu des émotions des premiers jours de la vie, il est essentiel qu'une mère indulgente et sincère, se rappelant ce qu'autrefois elle a ressenti et éprouvé, laisse un libre cours aux impressions naturelles à cet âge, quand même elles exciteraient un mouvement de vanité et d'enthousiasme.

Les charmes et les succès attachés à la jeunesse étant trop réels pour n'être pas reconnus par celle qui en jouit, celle qui voudra conseiller d'en jouir avec fruit ne doit pas feindre de les reconnaître. La mère éclairée représente, à l'égard de sa fille, l'une de ces divinités surveillantes que les anciens plaçaient auprès des mortels. C'est la sagesse, c'est la prudence sous des traits plus doux et plus chers que ceux de Mentor. Elle doit seconder la conscience sans la remplacer : elle doit condescendre à la jeunesse pour en être écoutée; elle doit comprendre son naïf orgueil, son doux entraînement; c'est en sympathisant avec elle qu'on peut prétendre à la conduire. Quels moyens d'influence et de persuasion n'aura pas une mère qui, s'armant ainsi de la seule vérité, convenant des avantages et des droits du bel âge, enseignera en même temps à sa fille sa liberté et ses devoirs! car c'est une harmonie de notre être qu'aussitôt qu'il se développe en nous une force de plus, la morale nous dicte un devoir nouveau; le pouvoir oblige et la jeunesse est puissante.

Telles sont les principales règles de l'éducation véritable-

ment conformes à la nature, à l'organisation et à la position sociale des femmes. Tel est l'exposé précis, quoique succinct, des moyens les plus favorables pour développer la complexion des jeunes filles ; pour les rendre saines, fortes et capables de soutenir les secousses de la puberté, les travaux de la grossesse, les peines et les soins de la maternité, sans sortir des conventions sociales généralement adoptées parmi les nations policées.

Je ne saurais terminer ce chapitre sans blâmer, avec le docteur Lachaise, l'habitude vicieuse ou le préjugé ridicule qui porte toutes les personnes chargées de diriger les jeunes filles à dérober à leurs yeux et à leur esprit tout ce qui pourrait les éclairer sur les suites de la position où les placent les prérogatives de la nubilité, et sur les moyens de diriger convenablement les tendres émotions dont leur cœur est dès lors si avide. Élevées par leurs mères, ou par des femmes plus ou moins soumises à l'influence de l'amour, ou de ses souvenirs, les jeunes personnes n'apprennent jamais, en effet, ce qu'il leur importerait tant de savoir sur une passion qui les attend, et à laquelle rien ne saurait les soustraire, puisqu'elle remplit l'existence tout entière de leur sexe, Quoi ! on craint de leur parler de l'amour ! mais n'est-ce pas l'amour qui doit leur procurer un état, un nom, les rendre épouses, mères, faire, en un mot, les délices ou le tourment de leur vie ? Sans doute, aussitôt que leur cœur a parlé, l'instinct, un besoin irrésistible les porte, en dépit des surveillants ou de tout obstacle, à s'instruire sur tout ce qui concerne l'amour ; et c'est précisément de cette instruction furtive qu'elles retirent des notions fausses, insidieuses, et qu'elles se forment une manière de voir et de juger l'amour qui leur prépare des maux inévitables. Étrange système d'éducation qui, en revêtant les choses d'un aspect différent de la réalité, donne aux

femmes une fausse idée du mariage et du véritable sens des obligations qu'il entraîne pour elles, et les rend victimes des plus cruelles déceptions !

L'amour n'existe le plus souvent, chez la jeune fille, que comme un sentiment de préférence, qui ne laisse nulle trace profonde, mais qui rend son pas plus agile, son sourire plus radieux, sa voix plus vibrante. Le rêve de la jeune fille, c'est le mariage avec l'être préféré ; rarement ce rêve se réalise, et la jeune fille est le plus communément jetée de par la volonté des parents, de par la loi, de par l'église, dans les bras d'un homme qu'elle n'aime et souvent qu'elle ne connaît même pas.

L'amour vrai est un reflet du ciel ; sentiment grand et noble, il sait vivre de sacrifices ; bon et confiant, parce qu'il est fort ; naïf dans ses croyances, il est doux et ému.....

Ne serait-il donc pas prudent, lorsque le cœur d'une jeune fille est parfaitement revenu du trouble qu'occasionne la puberté, et que tous les actes de sa nouvelle organisation se sont régularisés, qu'on lui expliquât la valeur réelle des rapports sexuels auxquels la nature et la société la destinent, et qu'on lui représentât l'amour, non sous cet aspect extraordinaire que lui donnent son imagination exaltée, la lecture des romans et les serments d'un amant passionné, mais sous les véritables formes qu'il prend dans le mariage ; alors, bien avertie que les choses, comme dit Fontenelle, ne passent pas de l'imagination à la réalité sans qu'il y ait de la perte, elle se tiendra continuellement en garde contre les ruses que l'amour emploie, et les formes variées dont il peut se revêtir pour arriver à son but. Ne s'abusant plus sur l'espoir de trouver la perfection dans notre sexe, elle pressentira toutes les modifications que l'habitude de la possession doit nécessairement apporter dans la force des désirs ; et, se résignant à être aimée un jour avec le calme et la modération d'un tendre attache-

ment amical, elle conservera la faculté de faire un choix honorable et de retenir, en quelque sorte, les mouvements de son cœur jusqu'à ce qu'ils soient d'accord avec les convenances desquelles dépend le bonheur de toute la vie.

Aussitôt que la jeune fille touche à sa douzième ou treizième année, et qu'annonçant, par le développement de ses facultés physiques, qu'elle approche du terme de son entier accroissement, elle laisse entrevoir ce trouble moral et cette vague inquiétude que nous avons désignés comme les signes précurseurs de la puberté; elle réclame, des personnes chargées de veiller à son bonheur, une attention nouvelle et des soins dirigés vers un but différent de celui auquel tendait sa constitution antérieure. Enfant, elle n'existait que pour elle-même, n'appartenait qu'au présent; devenue pubère, elle appartient à l'espèce entière, et la nature lui accordant de nouvelles faveurs, ne se borne plus à lui fournir et à consolider en elle les moyens de se conserver, mais elle lui accorde une moitié des moyens par lesquels son espèce doit se reproduire et se perpétuer pour aller se plonger dans l'immensité des siècles et se perdre enfin dans l'éternité des temps.

Jusqu'alors les propriétés de la vie tendaient à se porter avec une égale énergie sur tous les organes, et tous les soins devaient se borner à favoriser le développement simultané et harmonique de leurs fonctions. Maintenant cette juste répartition cesse d'avoir lieu, et tous les mouvements vitaux, au lieu de continuer à s'effectuer en irradiations excentriques, refluent, pour ainsi dire, vers l'intérieur, et tendent à se concentrer sur les organes dont les fonctions se développent au moment de la puberté.

Cette disposition est, de son essence même, dans les vues de la nature; mais comme, d'une part, l'apprêt que nous mettons pendant l'enfance à voiler tout ce qui se rattache à ses effets ne peut qu'accroître leur force au moment de leur manifesta-

tion, et que, d'un autre côté, nous avons soumis l'emploi des fonctions qui en émanent à des conditions arbitraires et conventionnelles, il s'ensuit que la généralité des soins que réclame la jeune fille entrant dans la puberté doit tendre à modérer l'énergie du système nerveux et intellectuel, et à régulariser le développement des fonctions qui s'exécutent sous son influence ou coïncident avec elle.

De semblables raisons démontrent assez clairement que l'instant de l'apparition des signes précurseurs de la puberté devrait être, sans presque aucune exception, le terme irrévocable de l'espèce d'exil auquel on peut reprocher à la plupart des parents fortunés de condamner leurs filles pendant toute la seconde moitié de l'enfance. L'éducation qu'elles reçoivent dans les grandes pensions, en supposant même qu'elle soit sans inconvénient pendant l'enfance, a des dangers incontestables pendant l'époque qui nous occupe. Les personnes qui dirigent ces pensions, quelque zélées et dignes de confiance qu'elles soient, ne peuvent surveiller particulièrement chaque jeune personne confiée à leurs soins. Une intimité dangereuse s'établit entre quelques-unes du même âge; elles se font mutuellement la confidence de leurs plus secrètes pensées. La curiosité et le désir les pressant, elles mettent à profit l'immobilité physique à laquelle elles sont tenues pendant la plus grande partie de la journée, pour tourner en réalité les conjectures qu'elles forment sur les suites de leur nouvelle position. Quelques amies, officieuses et discrètes, rendues à la liberté, c'est-à-dire rentrées sous la tutelle maternelle, reviennent visiter celles qui sont restées à la pension; leur premier soin est de faire part de toutes les découvertes qu'on a pu faire sur les objets dont on a si souvent parlé : le zèle va même souvent jusqu'à communiquer quelques livres dont les pages brûlantes sont analysées avec d'autant plus de soin et d'ardeur que les

institutrices ont eu la précaution de les proscrire, et par cela même l'imprudence de les indiquer.

Enfin, il arrive quelquefois encore que celles que la nature a douées d'une organisation excitable n'écoutent que faiblement la voix de la pudeur; des liaisons trop étroites et trop intimes se forment, et des habitudes funestes se contractent en peu de temps. Elles n'accordent plus qu'une faible attention aux différents objets de leurs études, si ce n'est à la musique, dont les accents et les paroles expriment souvent la position de leur âme. Maussades, distraites et languissantes, elles deviennent l'objet de reproches continuels de la part des institutrices, qui, pressentant quelquefois la cause de tout ce trouble, les surveillent davantage, mais se bornent à quelques légères exhortations: par quel moyen efficace pourraient-elles ramener celles de leurs jeunes pensionnaires qui ont cédé à ces funestes penchants? Elles savent bien que l'exercice et les distractions peuvent seuls être salutaires; mais ira-t-on, pour quelques-unes, intervertir l'ordre immuable des occupations journalières, ou bien les forcer à se distraire et à danser seules, dans un jardin, tandis que leurs compagnes se livreront à l'étude? Non, il est plus simple d'avertir les parents, de ne laisser entrevoir que vaguement la vérité, pour éviter les reproches, et de prétexter quelques motifs assez graves pour leur persuader qu'il est convenable de les retirer de la pension. Les parents cèdent; mais le principe de la santé de leurs filles est quelquefois altéré jusque dans sa source.

Mais je sais qu'une foule de réclamations peuvent s'élever contre la prévention défavorable que je manifeste, et que je tends à susciter contre les pensions. La vérité trouve toujours des détracteurs, quand elle blesse quelques intérêts personnels. Mais, tout en reconnaissant qu'il existe un grand nombre d'é-

tablissements en ce genre tout à fait dignes de confiance, et dans lesquels les jeunes filles reçoivent des soins conformes à ceux qu'elles pourraient attendre des mains mêmes de leurs mères, je n'en persiste pas moins à croire que trois ou quatre femmes ne pourront jamais exercer, sur une centaine de jeunes personnes, toute l'attention et la surveillance que chacune d'elles réclame en particulier. Que les jeunes femmes devenues mères de famille fassent un appel consciencieux à leurs souvenirs ; et, si elles trouvent que j'ai peint sous des couleurs un peu sombres les inconvénients d'un séjour trop prolongé dans les pensions, elles avoueront, j'en suis sûr, que tous les dangers que je viens de signaler ont quelque chose de plus qu'une simple vraisemblance. Mais serait-il vrai que plusieurs mères trouvent dans l'amour-propre ou la crainte de la rivalité des raisons suffisantes pour tenir leurs filles éloignées du toit paternel, et que quelques jeunes filles vivent dans un exil continuel, seulement parce qu'elles sont nées dix ans trop tôt, et que, ne pouvant arrêter le cours de la nature et la marche du temps, elles sont malheureusement sur le point d'être femmes avant que leurs mères veuillent cesser d'avoir des prétentions à passer pour des filles?

Cependant, si l'époque de la puberté est le moment où il est nécessaire de retirer une jeune fille de pension, il n'est pas précisément celui où il convient de la lancer dans le monde. Des rapports trop directs avec les personnes de l'autre sexe ne doivent qu'avoir des suites dangereuses pour une imagination ardente de désirs, mais sans détours, sans expérience, et par cela même trop disposée à se laisser entraîner par le penchant dominant. La fréquentation des spectacles doit aussi être soigneusement évitée, comme ne pouvant que procurer des sensations trop conformes aux goûts du moment; je veux surtout parler des parties de l'art dramatique dans lesquelles

la musique est le principal objet, car il me semble qu'on pourrait placer dans une exception favorable la comédie de mœurs ou de caractère, à laquelle la partie saine des littérateurs de notre époque attache avec raison la plus grande importance.

Je ne pense pas qu'il soit nécessaire d'insister sur le besoin de soustraire aux jeunes pubères, non-seulement toutes les peintures lascives, mais même la plupart de celles qui ne sont qu'une trop entière ou trop parfaite imitation de la nature; tout le monde prévoit aisément les effets de toute imprudence qu'on pourrait commettre à cet égard.

En établissant les règles sur lesquelles devrait être basé le plan général de l'éducation véritablement conforme à l'organisation de la femme, j'ai désigné la lecture des romans comme un moyen tout à fait propre à fausser le jugement des jeunes filles, et à les écarter des devoirs que la nature et la société imposent à leur sexe. Mais si, dans la vie de la femme, il est un moment où ce genre de lecture peut être regardé comme une vraie cause prédisposante de maladies, c'est surtout celui où toutes les facultés se trouvent dominées par le besoin d'éprouver le sentiment dont la plupart de ces ouvrages ne sont qu'une peinture ridicule ou une bizarre exagération.

De ce que je viens de dire touchant les dangers de quelques romans, il ne faudrait cependant pas conclure qu'il ne faut permettre aux jeunes filles pubères aucune espèce d'application intellectuelle. Ce n'est pas l'exercice du cerveau par lui-même qui peut devenir dangereux à cette époque; mais seulement son excitation dans le sens d'une de ses facultés qui est sur le point d'acquérir une énergie que des irritants modérés peuvent quelquefois porter jusqu'à l'état de maladie. Ainsi, la jeune pubère pourra être exercée avec avantage à l'étude de l'histoire

et de la géographie, du dessin, et à cette partie si importante de notre littérature qui a été consacrée à la saine morale et à l'observation analytique de nos mœurs. Par morale, je ne veux pas dire l'application exagérée aux lois quelquefois bien sévères d'une austère religion; l'expérience n'atteste que trop tous les jours que quelques jeunes filles ne cherchent et ne trouvent dans la culture et l'amour de tout ce qui tient à une nature supérieure qu'un aliment à de tendres émotions. Combien n'en a-t-on pas vu, à cette époque, se vouer tout à coup au supplice du cloître, et n'avoir pour la retraite d'autre vocation que le besoin d'aimer, et le désir de se recueillir pour concentrer ce sentiment sur un objet quelconque?

Un exercice corporel et intellectuel est utile et nécessaire à la jeune pubère, non-seulement pour développer son corps et son intelligence, mais encore pour la soustraire, l'arracher à l'ennui, qui est le fléau le plus flétrissant pour les femmes de tout âge; l'ennui engourdit la jeunesse, il est la cause souvent des vies malheureuses, et prive la vieillesse de toute ressource morale. Ainsi, je veux d'abord chasser à tout jamais l'ennui des côtés d'une femme...... Mais les femmes! les femmes qui vivent sans liberté et sans importantes affaires à gérer, les femmes qui ont un corps pour demeurer tranquilles, un esprit pour l'exercer à peine, une âme pour ne sentir l'amour que dans de certaines limites, et qui, dans l'amour maternel lui-même, ne peuvent montrer ce qu'elles éprouvent que dans les premières années de leurs enfants, car plus tard ce sentiment doit prendre le caractère de la raison, ou il risque de se rendre importun : eh bien! les femmes privées de l'amour exclusif de la gloire, de la patrie, des arts; les femmes qui effleurent toutes les jouissances, qui sont la vie entière des hommes!... oui, les femmes peuvent s'ennuyer! On ne viendra pas leur dire, en les voyant pen-

chées sur un sofa : Que faites-vous? le siècle vous réclame; il veut des artistes, des soldats, des magistrats... Allons! sortez de votre torpeur, quittez ce sommeil dangereux; vous n'êtes pas faites pour vous engourdir, l'ennui n'est pas fait pour vous! C'est aux hommes qu'on tiendra ce langage; aux femmes, on ne dira rien; on les laissera solitairement s'ennuyer sans y faire attention; personne ne s'apercevra du poison que l'ennui distille en elles, si ce n'est leur médecin, si elles ont un médecin qui soit leur ami, ou elles-mêmes si elles veulent s'interroger. On les laissera pleurer, on les laissera gémir, on les abandonnera sans pitié

Au pénible travail de n'avoir rien à faire.

C'est en vain que, pour tromper les heures, ces femmes cherchent, dans le repos d'un sommeil trop prolongé, l'oubli de leurs maux imaginaires, elles n'ouvrent les yeux que pour pleurer sur leur existence inutile aux autres et insupportable à elles-mêmes. On les voit tout près de maudire le sort qui les a fait femmes pour être, disent-elles, les victimes des hommes, tandis qu'elles ne sont réellement que les victimes de leur paresse.

On voit souvent de jeunes femmes pâles et jaunes, les lèvres tombantes et les yeux ternes.... On se demande pourquoi, avec de beaux traits, une belle tête, un beau profil, de grands yeux, enfin tout ce qui constitue une belle figure, on se demande pourquoi la beauté de ces jeunes femmes ne plaît pas.... et, après mûr examen, on se répond que la beauté de ces femmes est sans expression. Eh bien! savez-vous pourquoi ces jeunes filles sont sans expression? c'est qu'elles s'ennuient. Elles s'ennuient parce qu'elles ne font rien; elles ne font rien parce qu'elles n'ont rien à faire, et de tout cela il s'ensuit qu'elles n'ont pas d'esprit. Il faut donc se hâter de donner de l'esprit à

une femme pour chasser l'ennui d'auprès d'elle, afin que sa figure reprenne l'expression qui lui manque ; en un mot, l'animation céleste. Pour cela il faut que cette femme s'occupe, et s'occupe beaucoup. Pour être certain que les femmes s'occupent beaucoup, il faut leur donner beaucoup de choses à faire. Une étude exclusive est fatale aux femmes, car si cette étude leur manque, elles ne sont plus bonnes à rien. Laissez-les donc, dès le commencement de leur vie, s'exercer au dessin, à la musique, aux travaux d'aiguille ; laissez-les meubler leur esprit de douces pensées, de jolis vers ; laissez-les varier leurs travaux, afin de ne s'en jamais lasser ; préparez leur esprit pour tout comprendre un jour. Mais, si vous les voulez voir se développer et croître, ne faites pas de vos filles de seize ans des puits de science ou des virtuoses ; évitez à ces jeunes poitrines de se fatiguer par une étude outrée du chant ou du mécanisme d'un piano qu'elles écrasent.

On commence de bonne heure, chez les demoiselles, l'étude des arts d'agrément. A peine l'enfant exprime-t-il ses premières sensations qu'on fait résonner à ses oreilles les accords si enivrants de la musique ; des heures entières sont consacrées à cet art puissant.

S'il m'est permis de dire ma pensée sur l'étude de la musique, je trouve qu'on se méprend étrangement sur le but qu'on se propose dans l'éducation des jeunes filles. On appelle cet art un art d'agrément, c'est-à-dire une chose agréable qu'apporte une jeune femme à son mari en mariage ; un moyen de charmer quelques heures de trop dans la journée.... Voilà ce que ce devrait être ; voici ce que c'est : d'abord cet art d'agrément consiste à faire crier à de jeunes créatures, dont la voix est à peine formée, des morceaux de musique savante dont elles ne comprennent ni la forme ni le fond, et qu'elles chantent en blessant autant le compositeur que les oreilles qui les

écoutent. Pour arriver à ce déplorable résultat, elles ont perdu, les pauvres filles ! tout le temps qui, mieux employé, pourrait hâter leur instruction sur des études utiles pour leur avenir. Il en est de même pour les difficultés vaincues sur le piano, bien mal nommé aujourd'hui qu'on traite ce joli instrument avec si peu de douceur, aujourd'hui qu'on le tape des pieds et des mains avec une rudesse incroyable ; et cela pendant des heures, sans interruption, sans repos : on jette ses bras de droite à gauche et de gauche à droite ; on ne joue pas du piano. on frappe du piano. On répète cent fois un trait, non pour le mieux jouer, mais pour le mieux taper ! La jeune fille qui s'ébat ainsi a le sang à la tête, les bras engourdis, les mains potes ; et toute cette peine, elle se l'est donnée à bien assourdir un auditoire étonné, et jamais charmé devant ces tours de force.

Voilà le joli talent d'agrément qu'apporte en mariage une fille bien élevée ; car, à présent, le premier article à mettre dans un trousseau, c'est un piano ; mais il est certain que le plus souvent le piano reste fermé dès le lendemain du mariage, pour le repos de la femme, et souvent du mari.

Il n'en serait pas ainsi si l'étude de la musique était faite avec intelligence ; si l'on voulait, en effet, se borner à faire de cet art un art d'agrément, il ferait encore le charme des familles !

Mais pour cela, c'est l'art musical qu'il faut enseigner aux jeunes personnes et non l'art d'accumuler, sans les comprendre, des notes les unes sur les autres, sous les doigts et dans le gosier. C'est avec le sentiment de la musique, des sons harmonieux, des accords, des inspirations poétiques rendues par des sons, qu'on identifie les jeunes personnes à cette charmante étude. Qu'elles lisent en les comprenant les belles pages des maîtres, soit ! mais qu'elles aient l'imprudence de les

exécuter pour s'en faire une jouissance d'amour-propre, c'est absurde ! Et les parents qui faussent l'esprit de leur fille, en la faisant servir de risée au monde, commettent un crime, car c'est un crime de faire rire aux dépens de ce qu'il y a de plus charmant et de plus pur au monde.... une jeune fille !

On ignore trop malheureusement que la femme moderne est appelée à vivre dans un milieu faux, ce n'est ni le grave foyer de la matrone romaine, ni la demeure ouverte et joyeuse de la courtisane grecque; mais quelque chose d'intermédiaire, qu'on appelle le monde, c'est-à-dire la réunion sans but des esprits oisifs assujettis aux convenances artificielles d'une mode qui voudrait, mais en vain, concilier les amusements de la galanterie avec les devoirs de la famille; de là le relâchement des vertus domestiques et l'hypocrisie des relations sociales. Ne demandez à de telles femmes ni la chasteté de Lucrèce, ni la force d'âme de Cornélie, ni les grâces suprêmes de l'intelligence qui retenait Socrate au banquet d'Aspasie. Leurs vertus évaporées ou leurs grâces captives les rendent également indignes des respects d'un époux et des transports d'un amant. Leur jeunesse est maussade et leur vieillesse n'a rien d'auguste. Dans leurs traits effacés, dans leur port incertain, dans leurs attitudes apprises se décèle le profond désaccord de leur condition sociale avec les lois naturelles. Elles en souffrent, elles en souffrent; mais la coutume est là, aveugle et impitoyable, qui domine tout.

Je désire donc, je veux que les jeunes filles s'accoutument au travail varié et intelligent; je veux qu'elles soignent leur pensée comme leur physique, en la soumettant, comme le corps, à un exercice modéré et bien entendu. Je veux qu'une nourriture plutôt vivifiante que trop abondante développe l'esprit à mesure que le corps prendra de l'accroissement; je veux que l'on observe, pour former l'esprit, les mêmes pré-

cautions que pour former le corps, car la nature a voulu une harmonie parfaite entre les deux natures. L'instinct de l'homme, qui le pousse à tout connaître, veut être bien dirigé, selon son âge, sa position, sa santé, ses besoins, etc.

Si, au contraire, l'on ne met pas d'intelligence dans les études que l'on fait faire aux jeunes filles, on crée des prodiges qui avortent; on flétrit ou arrête leur développement; on les fait vieilles avant l'âge; on détruit leur beauté avant qu'elle soit formée; on fait, en un mot, des êtres bizarres, des êtres fatigués sans travail, sérieux sans réflexion, tristes sans chagrin, souffrants sans maladie..... Et, un jour, traduisant leur fatigue, leur tristesse, leur accablement par des passions sans chaleur et des idées paradoxales, ces êtres bizarres deviendront des femmes incomprises....

Voilà où tendent ces éducations pitoyables, écoles de vanité, où, à l'âge d'aimer sa poupée, une petite fille commence à s'aimer soi-même; où une petite demoiselle se croit un personnage important, parce qu'elle aura entendu son nom proclamé, pour quelques niaiseries, au milieu d'un public bien coupable de s'unir aux charlatans qui fondent de telles écoles pour détériorer la femme dès son enfance, en lui ôtant sa naïveté d'esprit, ce charme si puissant sur le cœur des hommes! Et que feront les jeunes filles, si elles cessent de plaire parce qu'elles ne seront ni fraîches ni naïves? Trouveront-elles une compensation à leur destinée perdue, dans le fatras qu'on leur aura entassé dans la tête? Non ! non! elles n'en trouveront pas de compensation ! arrivées à trente ans, elles maudiront le piano, le chant, le corset et les livres ; et, sans doute, elles diront beaucoup de mal des hommes qui n'aiment plus les femmes, et beaucoup de mal du siècle qui a fait les hommes froids; et elles auront tort de maudire autre chose que la mode, car l'éducation des femmes, comme

la manière de s'habiller, ainsi que nous le verrons bientôt, n'est autre chose qu'une mode, une mode qui passera lorsque beaucoup de pères de famille sans fortune, fatigués de voir leurs filles sans fraîcheur, sans intelligence et sans maris, se seront décidés à en faire de belles et bonnes personnes, intelligentes et raisonnables.

Je considère donc l'ennui comme l'ennemi le plus fatal à la beauté; et je veux que les jeunes filles, pour fuir l'ennui, varient beaucoup leurs occupations; de l'habitude de varier ses occupations la jeune femme prendra celle de beaucoup s'occuper chez elle. Elle saura donner des heures aux détails importants du ménage et de sa maison, dont elle ne dédaignera pas de s'occuper; donnera des instants aux choses futiles : futiles en apparence, si nous parlons des devoirs du monde à remplir; devoirs très-nécessaires pour s'y maintenir dignement. Puis elle saura consacrer quelques heures aussi à la culture de son esprit, préparé d'avance à recevoir des pensées nobles, qui seront le guide de sa vie; elle saura surtout, par l'habitude du travail, en contracter le besoin et n'être jamais portée à la paresse : la paresse est le fléau le plus cruel dans l'esprit d'une mère de famille. Une femme paresseuse laisse tout s'abîmer autour d'elle, depuis les chiffons qu'elle porte jusqu'à l'affection de son mari et le respect de ses enfants. Que devient la beauté d'une femme qui n'est plus aimée? Il ne lui reste plus que les larmes... Et quel poison plus subtil pour altérer les traits, pour flétrir et pour effacer la jeunesse! Oui, je ne saurais trop le répéter, et ce qui tient lieu de beauté, et ce qui donne aux traits réguliers un charme tout-puissant, c'est l'expression; car l'expression est le reflet de ce qui se passe dans l'esprit et dans l'âme. Un esprit éclairé projette sur les traits l'éclat de ses rayons; le teint s'anime, les yeux brillent, le front s'élargit, la bouche pense! Il faut bien se le per-

suader, l'étude, qui donne l'expression aux traits, donne encore à la femme cette beauté impérissable, cette puissance qui répand une intelligente bienfaisance sur la destinée de ce qui l'entoure autant que sur ses propres actions. La mission des femmes est de tout comprendre sans avoir l'affectation de tout savoir; c'est de comparer, d'apprécier, plutôt par un sentiment éclairé de ce qui est bien que par une profonde philosophie des choses. La femme, pour être belle, doit être aimable; pour être aimée, doit être aimante, et pour être estimée, doit être raisonnable. Ces trois qualités réunies forment une femme charmante. Charmante..., ce mot dit plus qu'esprit, savoir, éclat, noblesse, beauté, fortune.... Une femme charmante est la grâce, la sensibilité et la raison réunies. On peut dire d'elle ce que j'écrivais un jour à une femme distinguée par sa vertu, par son mérite : « C'est une de ces nobles et saintes âmes à qui Dieu aime à prodiguer tous les dons de la vertu : la dignité de fille, d'épouse, de mère, etc., est si belle à son front et si douce à son cœur ! Et, quoiqu'elle possède tant de grâce unie à tant de douceur, on ne sait si l'on doit plus admirer la beauté de sa personne que celle de son âme. Ses traits portent l'empreinte de la douce harmonie de son esprit et de son cœur; sa présence est un bienfait pour ceux qui l'aiment; et l'aimer est un devoir. » Être aimée, pour une femme, est le premier des bonheurs et le plus sûr moyen d'être belle longtemps. Les femmes qui renoncent aux qualités aimables de leur sexe sont coupables envers la société tout entière, envers Dieu même, qui les a créées pour charmer. Puis enfin, plus tard, si la beauté est effacée de leurs traits, on y reconnaîtra encore les traces des sentiments qui auront passé dans leur cœur; cette femme restée simple, forte et pensante, aura vieilli sans humeur ni chagrin, parce qu'elle aura vécu sans ennui. Et chacun, songeant à ses qualités, dira, jusqu'à ce qu'elle ne soit plus : « Elle est encore belle. »

Une femme de mérite, qui avait connu le monde, la cour, la retraite, ce qui soumet presque tous les esprits, l'expérience, avait affranchi le sien ; la vie, en se prolongeant, l'avait conduite à ces convictions pleines et pures, qu'on abandonne ordinairement comme de belles illusions à l'enthousiasme d'une imprudente jeunesse. Plus elle a connu la société, plus elle est rentrée en elle-même; il semblait qu'avec les années elle se dégageait chaque jour davantage du lien des intérêts et des idées vulgaires, comme pour se réduire à ce qu'il y a d'inaltérable et d'immortel dans la nature humaine; la vie la quittait, la vérité s'emparait d'elle. La comtesse de Rémusat, dans des observations pleines de sens et de justesse sur la jeunesse, la beauté et la vieillesse des femmes, dit : « La vieillesse arrive plus tard pour les hommes; elle les dépouille lentement, et ne touche qu'imperceptiblement à leurs intérêts, à leur importance, à leurs plaisirs. La jeunesse des femmes, au contraire, est courte; la mauvaise santé ou la laideur la précipitent encore. Convenons que rien ne remplace les biens et les avantages qui abandonnent une femme avec ses belles années : la déchéance est complète : que sert d'avoir été jeune quand on ne l'est plus? Il y a si peu de femmes, dit l'une d'elles, dont le mérite dure plus que la beauté. Notre position se trouve alors à une si grande distance de celle où nous nous étions vues qu'il nous faudrait presque oublier cette brillante époque, comme d'ordinaire le monde l'oublie pour nous. Ce passage est dur; toute abdication demande du courage : pour éviter le mal de la surprise, il faut que la prévoyance l'ait d'avance émoussé. »

Loin de moi, cependant, l'idée d'attrister les jouissances si naturelles de la jeune saison par la préoccupation continue des pertes qu'elle doit subir. Non, tout le présent ne doit pas être sacrifié à un avenir incertain; mais ne peut-il y avoir une

manière de jouir des biens qu'on possède qui permette d'enchaîner sans secousse les diverses périodes de l'existence?

Le plaisir comme la douleur a des formes variées. Si dans la jeunesse une femme a porté tout son intérêt sur des émotions fugitives, si elle a cédé aux séductions de l'imprévoyance, et livré son fragile esprit aux futilités du beau monde, elle se présentera bien légèrement armée contre les atteintes du temps; elle n'aura pas appris à supporter les rèvers de la nature; et infailliblement elle tombera dans une telle détresse, dans un abattement si profond, qu'il serait possible qu'elle envisageât avec plus de fermeté la chance de la mort que la perspective de la décrépitude. Mais si, au contraire, elle a considéré toute sa vie comme une mission sérieuse et continue, les circonstances inévitables entre lesquelles elle doit la poursuivre lui paraîtront accessoires et lui seront moins sensibles; son cœur et son esprit lui offriront toujours les moyens de les apprécier, d'en jouir, ou de s'en distraire.

Il m'arrive quelquefois en considérant tant de jeunes personnes qui se livrent si imprudemment, et j'ajouterai si innocemment, aux seuls amusements de la vie du monde, de me demander comment elles s'y prendraient pour vieillir, et cependant il faudra bien qu'elles vieillissent! Cette vie, en effet, de quoi se compose-t-elle? D'une infinité de petites actions indignes d'être classées soit dans le mal, soit dans le bien, et sans aucune importance que celle que leur a donnée ce code de convenances, vrai règlement de la police de la société, peut-être utile à la conservation, mais insuffisant pour la vertu. La morale de la société tend toujours à la paix, elle veut qu'on se supporte, mais elle n'ordonne point de s'aider. Elle fait la vie facile, mais personnelle; la morale divine seule parvient à la rendre libérale, et l'a fait ainsi pleine et grande. Par l'une, tout est fini ou devrait l'être avec la mort; par l'au-

tre, l'avenir donne seul de la valeur au présent. Que de fois, dans ce qui s'appelle le monde à Paris, n'a-t-on pas pu répéter ce mot d'un homme d'esprit : « Quand je regarde les hommes, j'en vois bien peu qui me paraissent dignes de mourir ! »

Apprécier les avantages de sa situation naturelle ou sociale, et cependant se réserver des moyens de supporter ses pertes ou ses déchéances, tel est pour chacun le secret du bonheur. Tous les biens sont si fugitifs qu'alors qu'on les tient il faut encore prévoir qu'ils doivent nous échapper. Cette pensée, dans un esprit accoutumé à raisonner, n'affaiblit point la jouissance, et seulement la rend profitable. Et qu'on n'imagine pas que la réflexion doive nuire à la gaieté de caractère, ni obscurcir la sérénité de la jeunesse; ce sont les mécomptes inattendus qui causent nos plus grands chagrins; c'est leur continuité qui produit le désespoir. Quelles ressources laissent-ils à un esprit léger et irréfléchi? Le désœuvrement ajoute à toutes les douleurs comme à tous les vices. Mais qui sait penser ne craint pas de se trouver oisif; l'occupation rend paisible, le repos supplée au bonheur, et l'humeur reste douce pour les autres et pour soi.

La danse, la peinture, viennent se joindre à la musique, et le système nerveux, déjà si irritable, le devient bien plus encore à l'aide de pareils stimulants. Dans notre état social, il est impossible de bannir les arts de l'éducation, et malheureusement, ils ne se perfectionneront que par des années d'étude, mais ne peut-on pas contre-balancer leur action sur le système nerveux, et par suite, sur la menstruation, par des exercices gymnastiques, par la culture des travaux intellectuels, par des travaux plus sérieux que ceux auxquels se livrent habituellement les jeunes personnes. L'étude de l'histoire, si attrayante lorsqu'elle est bien présentée, la vie des hommes illustres, celle surtout des bienfaiteurs de l'humanité, la connaissance

des principales découvertes qui ont amélioré, changé la face des empires, les connaissances relatives à quelques branches de l'histoire naturelle, et surtout un bon enseignement religieux et moral : tels sont les sujets qui, en occupant l'esprit, font une heureuse diversion.

A plus forte raison doit-on recommander aux mères d'éloigner de leurs filles tout ce qui peut agir vivement sur le système nerveux, sans aucune utilité pour leur éducation : c'est proscrire les bals, les spectacles, et surtout les conversations peu mesurées.

Malgré toutes les précautions convenables, et quelques soins qu'on ait pu mettre à éviter tout ce qui pourrait exalter l'imagination des jeunes filles, il arrive assez fréquemment que des désirs, de vagues, d'incertains et de modérés qu'ils étaient d'abord, deviennent tout d'un coup ardents, continus, irrésistibles, et que la voix de la raison et de la pudeur se tait devant ce nouveau besoin, devenu impérieux. Dans cette lutte inégale, où la nature est sur le point de l'emporter sur les institutions sociales, il est plus que jamais urgent d'insister sur tous les moyens qui peuvent opérer une puissante diversion aux opérations de l'entendement. Il est facile de se convaincre que, parmi ces moyens, aucun ne saurait être plus promptement efficace que les différentes espèces d'exercices corporels, dont la durée et la nature seraient appropriés, d'une part, à l'intensité de l'exaltation qu'on veut contre-balancer et détruire; de l'autre, à ce qu'on appelle le tempérament ou la constitution générale de l'individu.

« Il n'existe pas de moyen, dit Virey, plus efficace d'éloigner les excès vicieux de la sensibilité que le travail du corps. » En effet, les maux nous viennent bien moins de ce qui nous entoure que de notre délicate inaccoutumance à les supporter. Quand l'agitation extérieure emploie nos facultés, l'intérieur se repose.

C'est par cette utile diversion que se calment les tempêtes du cœur.

Otia si tolles, periere Cupidinis arcus,

a-t-on dit mille fois après Horace; mais toujours avec raison, et toujours comme une maxime nouvelle, tant le principe qui en est la conséquence trouve de fréquentes applications.

Les soins qui peuvent favoriser la menstruation dans son début et le rendre moins laborieux et moins pénible doivent en précéder l'époque, la préparer et disposer les forces vitales à s'y prêter sans peine et sans agitation.

La sollicitude d'une mère doit donc s'étendre sur la femme encore enfant, et faire partie de l'éducation physique. Une véritable mère doit prendre sur son sein sa petite fille pour la conduire jusqu'au moment où, devenue femme à son tour, elle rend à ses enfants les soins que jadis elle a reçus. Que surtout elle ne s'égare point de son objet; qu'éloignée de la craintive et aveugle prévoyance, elle prévienne cette délicatesse des organes, cette mobilité nerveuse, cette distribution irrégulière de sensibilité, qui rend la première éruption des règles si difficile, et qui sème cette partie de la vie de plusieurs femmes de tant d'écueils et de dangers. On remplira ses vues si, en occupant, comme il convient, tous les organes, on combine adroitement, avec les travaux paisibles et sédentaires, toutes les parties d'une gymnastique appropriée à la nature du sexe, et surtout les jeux et les exercices qui emploient en même temps les sens et les muscles. On aura également soin d'éviter une nourriture trop abondante, trop recherchée, ou les boissons stimulantes; et, faisant reposer une partie du régime sur la morale, on s'opposera autant que possible aux jouissances, aux passions d'un autre âge, aux émotions factices, aux lectures irritantes et licencieuses, à toutes

les impressions des objets d'art et de spectacles, qui affectent trop vivement les sens, enfin, à ces habitudes vicieuses et provoquées par des gouvernantes indiscrètes, ou même à des amitiés trop vives pour de jeunes compagnes, à ces premières affections dont l'excès est toujours si voisin d'une erreur de sentiment et d'une saphique aberration.

Des moyens de régulariser et de rendre salutaire le développement des différents phénomènes de la puberté et de la menstruation.

Ce n'est qu'en ouvrant le cercle d'une nouvelle existence et lorsque la puberté donne à tous les charmes le développement et la perfection dont ils sont susceptibles, que les femmes deviennent ainsi pour le médecin l'objet d'une sollicitude toute particulière. C'est à cette époque de jeunesse et de beauté que d'abord nous devons les considérer; nous les verrons ensuite, et toujours avec l'intention de contribuer à leur santé et à leur bonheur, dans l'exercice des facultés sexuelles, ou dans celui des fonctions qui reçoivent une influence trop marquée de ces facultés, pour ne pas exiger un régime particulier et une manière de vivre appropriée à ces différences d'organisation.

Les fonctions qui constituent essentiellement la nature du sexe sont bien souvent pénibles, laborieuses, et c'est principalement dans leur exercice que les femmes ont besoin que des conseils salutaires les soutiennent, les protégent et les fassent échapper aux périls nombreux dont leur santé, leurs charmes et même leur existence sont alors menacés. Le développement de ces fonctions nous présente d'ailleurs, dans ses différents degrés, des périodes et des époques plus ou moins graves que nous appelons *critiques*, et auxquelles nous rapporterons les principes et les moyens de régime et de traitement dont

se compose essentiellement l'hygiène spéciale des femmes.

Comme nous l'avons déjà avancé, trois époques remarquables dans leur vie réclament des soins assidus et des précautions particulières, par les tourments et les dangers dont elles sont accompagnées. Il est rare, dans notre état social, que ces périodes ou époques s'écoulent sans orage, et la santé de la vie entière des femmes est souvent attachée à la manière dont se passent ces diverses époques.

Les femmes sont tributaires de la menstruation pendant les plus belles années de leur vie, c'est-à-dire depuis l'âge de quatorze ans environ jusqu'à celui de quarante-cinq ou cinquante ans. Pendant cette longue période de temps, leur santé est si étroitement liée à l'accomplissement de cette importante fonction, qu'elle est en quelque sorte l'image de sa régularité ou de ses écarts; qu'elle se fortifie ou qu'elle chancelle, selon que la menstruation s'accomplit ou languit. Ces époques critiques, que certains auteurs comparent aux trois saisons de l'année, et d'autres au commencement, au milieu et à la fin de la journée, sont : la première menstruation et le mariage, la gestation et l'accouchement, et enfin la cessation des menstrues. Dans les autres moments de la vie, la santé des femmes n'exige guère de règles particulières de conduite; cependant, plus faibles et plus susceptibles d'impressions que les hommes, les lois et les préceptes de l'hygiène sont plus impérieux pour elles que pour nous. On sait, en effet, qu'elles supportent moins impunément les excès d'intempérance, que les températures extrêmes et leurs diverses vicissitudes dérangent plus facilement leur santé, qu'elles ne s'abandonnent pas sans danger à la fougue de leurs passions; que leur exquise sensibilité est la source inépuisable des maux les plus multipliés et les plus cruels.

Sous le point de vue sexuel, les jeunes filles, avant la puberté, ne sont pour ainsi dire jamais un objet d'attention spéciale. Deux

raisons s'y opposent : l'ignorance des parents et l'innocence de leurs jeunes filles. Cependant, comme cette révolution importante ne s'effectue point subitement ni même sans accidents, il est nécessaire de signaler les circonstances que les parents ou les gouvernantes ne doivent point perdre de vue. Le phénomène le plus important de cette époque est la menstruation. Hors de la sphère des phénomènes ordinaires de la vie, la menstruation constitue véritablement une maladie, tant que l'habitude ne l'a point mise au rang des fonctions naturelles. Précoce ou tardive, selon la constitution ou le genre de vie, cette évacuation s'établit plus ou moins facilement. Tantôt elle n'est précédée d'aucun malaise, et se manifeste pour reparaître régulièrement; tantôt, au contraire, elle est annoncée longtemps avant par des dérangements de santé et par une foule d'accidents insolites, dont le commun des esprits ne peut point toujours apprécier la véritable nature. En signalant les principaux, nous espérons donner sur ce point important de l'hygiène des femmes quelques notions utiles aux parents, et mettre en garde ceux qui nous feront l'honneur de nous lire contre beaucoup de préjugés et contre les coupables tentatives du charlatanisme.

Longtemps avant la menstruation, beaucoup de jeunes filles sont sujettes à des coliques aiguës, dont le retour, d'abord irrégulier, affecte ensuite le périodisme que doit avoir l'évacuation qu'elles annoncent. D'autres fois ce sont des indispositions éphémères, telles que les nausées, le défaut d'appétit ou des douleurs sourdes d'entrailles. Rien de plus ordinaire que d'attribuer à la présence de vers intestinaux l'inappétence, cette espèce de ptyalisme du matin; de même aussi que le météorisme du ventre, les vomissements et les éruptions de gaz chez les jeunes filles qui ne sont point encore réglées. L'absence des causes suffisantes pour déterminer de pareils

accidents, le retour presque périodique et leur identité, sont autant de raisons qui peuvent en faire distinguer le véritable caractère.

Ces phénomènes précurseurs de la menstruation peuvent néanmoins s'offrir avec des modifications nombreuses, dont les causes se trouvent souvent dans les habitudes, le genre d'éducation et le régime diététique. Quels que soient leurs caractères, ils sont beaucoup plus fréquents chez les jeunes filles des classes inférieures de la société que parmi celles dont l'aisance peut mettre d'accord l'éducation avec les commodités de la vie. Les premières, mal vêtues et, par cela même, plus exposées à l'action pernicieuse des intempéries, assujetties à des travaux qui excèdent leurs forces, livrées à des occupations que la misère commande ou dont l'ignorance méconnaît les dangers, usant d'une nourriture de mauvaise qualité; soit par besoin, soit par défaut d'expérience, satisfaisant ces appétits bizarres qu'on ne rencontre que chez les femmes en général, sont, par toutes ces circonstances, plus sujettes aux accidents qui précèdent la menstruation que celles qui vivent au sein de l'aisance, sous la puissance et la direction de parents éclairés.

Avec tous les signes d'une santé florissante, nous avons vu des jeunes filles surprises par ces sortes d'indispositions endurer quelquefois des souffrances si aiguës, qu'on aurait pu croire à l'existence de quelque maladie grave. C'est en raison même de leur manifestation subite, que des parents sévères et exigeants croient difficilement à la réalité de ces souffrances, qu'ils regardent comme simulées, et qu'ils taxent de prétexte dicté par la paresse, quand les jeunes filles se plaignent et demandent à être exemptées de leur travail. Plus d'une année avant la première éruption des règles, une pauvre enfant, sujette à des coliques menstruelles, était devenue par

cela même en butte aux plus mauvais traitements de la part de sa mère, qui ne voyait là, tantôt qu'une maladie simulée par la paresse, tantôt que le résultat de la gourmandise, d'une imprudence ou de quelque action répréhensible qui attirait toujours de durs châtiments à cette malheureuse créature.

En avertissant les parents, les gouvernantes et les maîtres ignorants, que dans de pareilles circonstances leur sévérité n'est qu'une odieuse tyrannie, on préviendrait une foule d'accidents dont les pauvres filles sont trop souvent victimes. Nous voyons, au contraire, que lorsque la confiance fait place au doute, quand la crainte exagérée du mal fait recourir sans nécessité à une foule de moyens tout à fait inutiles, quand ils ne sont pas dangereux, les gens du peuple ne connaissent point de remèdes plus efficaces contre les maux de ventre que les boissons alcooliques, l'eau-de-vie, l'absinthe, le vin chaud sucré, etc. Ces remèdes incendiaires, en jetant dans une sorte d'ivresse, provoquent le sommeil et le soulagement désirables, mais aussi d'autres fois ils sont cause de maladies graves.

Chez le vulgaire, les coliques menstruelles des jeunes filles sont encore faussement attribuées à la présence des vers et traitées avec les purgatifs les plus violents. Loin d'apporter quelque soulagement en bien, ces médications ne sont point toujours sans danger, surtout chez les jeunes filles irritables et d'une complexion délicate ; en dérangeant l'harmonie des fonctions naturelles, elles nuisent constamment à la régularité de la menstruation.

Comme il n'est pas toujours facile de distinguer les coliques menstruelles véritables des symptômes de quelques maladies essentielles et même organiques, la médecine peut se trouver en défaut dans ces circonstances. Tantôt ce sont des douleurs aiguës, le ventre contracté ou météorisé, tantôt les malades semblent suffoquées par les flatuosités; d'autres fois des douleurs

sourdes et irrégulières, semblables à celles qui dénotent la présence des vers, précèdent encore la menstruation. Ici, l'état de santé habituel, le retour de ces indispositions, les circonstances prochaines qui ont précédé sont autant de considérations qui peuvent servir à établir le diagnostic. D'ailleurs, la manifestation subite de ces indispositions, la régularité du pouls, l'état naturel de la peau, l'absence de vomissements et de diarrhées, la durée momentanée des coliques, suffisent pour faire reconnaître leur véritable caractère.

Presque toujours les coliques menstruelles chez les jeunes filles coïncident avec le refroidissement des pieds et même de tous les membres inférieurs. En rappelant la chaleur vers ces parties, à l'aide de quelques frictions sèches ou de bains de jambes, on remplit une des premières indications; les demi-lavements avec la décoction de racine de guimauve et la tête de pavot, et même des cataplasmes chauds de farine de graine de lin, appliqués sur le bas-ventre, peuvent avoir d'heureux effets. Lorsque les souffrances sont aiguës, on peut seconder ces moyens par quelques cuillerées d'une potion composée d'huile d'amandes douces et de sirop de pavot, parties égales. Ces indications secondées du repos et de la diète suffisent ordinairement pour faire cesser ces accidents. Quand les jeunes personnes sont robustes et sanguines, qu'il y a des signes de congestion vers la tête, telles que des céphalalgies, des angines, des ophthalmies, des accès épileptiques, on peut à l'aide des mêmes moyens et de quelques dérivatifs, comme des applications de sangsues au siége ou au haut des cuisses, des pédiluves sinapisés, remédier à ces indispositions. Par ces médications, renouvelées aussi souvent que le besoin s'en fera sentir, l'on aidera la nature dans ses efforts en prévenant ces accès nerveux auxquels tant de jeunes filles sont sujettes.

L'ovulation spontanée et la menstruation qui en est la con-

séquence donnent naissance à des accidents nouveaux et tout particuliers qui sont liés à ces fonctions. Ces accidents peuvent se développer ou être rattachés à trois époques bien distinctes de la menstruation, qui sont les suivantes :

1° La menstruation, à l'époque de sa manifestation, peut trouver de grands obstacles à s'établir, et ces obstacles sont, la plupart du temps, liés à l'existence de la chlorose et de l'hystérie. D'un autre côté, l'établissement de la menstruation peut changer la constitution de la jeune fille, l'améliorer, la consolider, et même faire disparaître certaines maladies qui existaient à une époque antérieure, telles que la chorée, l'épilepsie, les scrofules, des affections chroniques de la peau, etc., etc.; la menstruation peut encore en produire de nouvelles et être quelquefois le point de départ de leucorrhées rebelles et même de phthisie pulmonaire.

2° Pendant sa durée, chaque époque menstruelle peut être la source d'accidents particuliers, qui sont : la quantité trop considérable de l'écoulement sanguin, qui détermine des anhémies plus ou moins profondes ; la diminution de quantité ou encore la suppression des menstrues, qui est tantôt le symptôme d'une maladie générale (la chlorose), tantôt, au contraire, le point de départ d'accidents spéciaux qui ne sont que la conséquence de la suppression ou de la diminution de ce flux. L'état pléthorique, la fièvre continue simple, la métrite, etc., etc., peuvent être rangés dans cette catégorie.

3° A l'instant de la suppression naturelle des règles, les modifications qui surviennent dans l'organisation de la femme, surtout dans les premières années qui suivent ce temps critique, peuvent être cause de diverses maladies. Nous examinerons bientôt dans ce livre, au point de vue hygiénique, toutes celles qui peuvent être mises sur le compte de cette suppression naturelle.

Lorsque les règles commencent à couler, ou que les signes précurseurs annoncent leur première apparition, il faut commander le repos et la position horizontale sur un canapé, une chaise longue ou un lit. On peut prescrire quelques légères infusions théiformes, tièdes ou dégourdies, donner des aliments faciles à digérer. Les jeunes personnes doivent éviter le froid et le chaud. Le ventre ne sera point comprimé, et si l'écoulement est peu abondant, comme cela arrive très-souvent au début, il ne faut pas faire usage de garnitures, car plusieurs fois l'application du linge, dans ces circonstances, a déterminé une suppression.

Si la menstruation s'annonce, mais fatigue inutilement l'économie, on doit chercher à la favoriser, et, pour cela, il faut prendre en considération le tempérament.

La jeune personne est-elle délicate, nerveuse, élevée dans la mollesse, il faut recommander l'exercice en plein air, en voiture, de petites promenades à cheval, en un mot, tout ce qui peut imprimer une légère stimulation au système musculaire. Si elle habitait la ville à cette époque, il serait convenable de l'envoyer à la campagne. Si elle est triste, mélancolique, on doit redoubler d'attentions, de prévenances auprès d'elle, lui parler toujours d'un ton bienveillant; car nous savons combien les femmes sont impressionnables dans ces moments. « La jeune fille et les femmes, dit un illustre auteur, doivent être, pendant tout le temps des règles, l'objet tout particulier d'un respect, d'une bienveillance et d'une sollicitude capables de les protéger contre toutes les causes physiques et morales d'altérations qui les affectent alors d'une manière beaucoup plus vive; il faut remarquer en outre que, dans le même temps, plusieurs femmes sont sujettes à des caprices, à des penchants, ou à des affections tristes et sombres, et à un changement de caractère qui doit nous disposer à l'attendris-

sement et à l'indulgence, parce qu'il dépend presque toujours d'une réaction physique sur le moral. »

« Il est bien rare, dit un médecin, que l'éruption des règles ait lieu sans apporter quelque changement dans le caractère des femmes. La plupart sont sujettes au contraire pendant cette époque à des caprices, à des ennuis, à des désirs vagues, à des idées mélancoliques ou sombres qui rendent passagèrement leur commerce moins agréable ; elles ont moins de douceur dans les manières, elles sont beaucoup plus impressionnables, plus irritables, et partant plus susceptibles de frayeur et de découragement ; elles sont aussi plus sujettes au froid et plus accessibles à toutes les vicissitudes du temps ; en un mot, elles sont tributaires souffreteuses d'une infinité de petits accidents que nous devons connaître, non pour les augmenter ou pour en rire, mais au contraire pour les adoucir en entourant les femmes d'un tendre respect qui les console et qui les flatte, et en leur prodiguant tous les petits soins qu'une bienveillance éclairée et une sollicitude délicate savent si bien inventer ou trouver. »

Les distractions ne peuvent qu'être avantageuses à la femme : on la conduira dans des réunions agréables, où elle trouvera des compagnes de son âge, d'une humeur enjouée. La danse, comme gymnastique, les lectures amusantes, les divertissements, doivent tour à tour être mis en usage avec la prudence maternelle. Il faut éloigner avec le plus grand soin ce qui exalterait sa jeune imagination ; les spectacles, les romans, les veilles prolongées, les conversations trop tendres, ne peuvent, comme nous l'avons déjà fait observer, qu'exciter son système nerveux.

La nourriture sera prise parmi les aliments adoucissants, faciles à digérer ; les assaisonnements, les épices, les aromates, les vins capiteux, alcooliques, seront bannis du régime. On doit

conseiller les boissons émulsionnées, les infusions tièdes de fleurs de tilleul, de feuilles d'oranger, de camomille; les bains tièdes généraux et partiels, les vapeurs tièdes dirigées vers les organes génitaux, les fomentations sur l'hypogastre avec une éponge imbibée d'un liquide adoucissant viennent seconder l'action de ces remèdes; les doux antispasmodiques et les légers calmants apaisent parfois merveilleusement les spasmes. Plusieurs fois nous avons vu les préparations opiacées, administrées en lavement, procurer une amélioration marquée. L'application de quelques sangsues à la vulve imprime parfois une heureuse modification. Il en est de même de l'emploi des ventouses sèches aux cuisses.

« Lorsque, dit un auteur, la difficulté de la menstruation se rattache à une faiblesse des organes, ou à une mobilité nerveuse excessive (qui peut durer très-longtemps), il faut avoir le bon sens et le courage de renoncer aux drogues et aux remèdes, car dans ces circonstances, très-communes surtout dans les grandes villes, on trouve de meilleures ressources dans un régime bien ordonné, dans une vie active, et dans une foule d'occupations et de jeux qui tiennent en éveil le physique et le moral.

« Quand les obstacles qui s'opposent à l'exercice de la menstruation se lient à une constitution nerveuse primitive, ou bien encore à une susceptibilité nerveuse qui est elle-même le fruit de mauvaises habitudes, il faut avoir recours aux bains et aux frictions sur les membres, à une nourriture peu échauffante, puis aux passions douces, aux tendres épanchements, en un mot, à tout ce qui touche sans agiter, et à tout ce qui peut calmer et régler la sensibilité en donnant encore plus de vigueur et de force à l'organisme. »

Chez les personnes robustes, chez qui les accidents dépendent d'une sorte d'excitation des forces vitales, le régime doit être

scrupuleusement observé : le lait, les viandes blanches, les légumes formeront la base de leurs repas; il n'y aurait point d'inconvénient à ce qu'elles ne bussent que de l'eau. L'exercice, chez elles, doit être poussé jusqu'à la fatigue; il ne faut pas craindre de les faire marcher, de leur donner beaucoup d'occupation. Nous avons connu plusieurs personnes de ce tempérament qui avaient une disposition continuelle à s'assoupir. L'observation rigoureuse de ces préceptes leur a permis de franchir la première apparition des règles sans aucune autre médication.

On doit aussi recommander les fumigations émollientes, les injections, les bains, les demi-bains, les pédiluves, les boissons agréablement acidulées. C'est dans ce cas que, d'après l'axiome des anciens, dit un auteur, *quæ ob plenitudinem non purgantur sectione venæ curantur*, on pratique des émissions sanguines. Les anciens prescrivaient la saignée du pied, parce qu'ils croyaient qu'elle attirait le sang vers les parties inférieures. Galien, et depuis lui tous les praticiens, ouvrent la veine deux ou trois jours avant l'apparition des symptômes. L'inutilité des saignées générales, dans un certain nombre de cas, et l'avantage des écoulements partiels ont engagé les médecins à appliquer des sangsues à la vulve, aux époques qui correspondent à l'effort hémorrhagique; nous avons pu constater nous-même les heureux effets de cette médication, dans un très-grand nombre de circonstances, comme nous en ferons la remarque lorsque nous parlerons du traitement de l'aménorrhée. Il ne faut pas limiter l'usage de ce moyen à un seul mois, mais le renouveler pendant plusieurs mois. Si la pléthore générale réclame les premiers secours, il ne faut pas se borner aux sangsues, mais commencer par une saignée du bras.

Il est très-important de bien distinguer les cas dans lesquels

conviennent les émissions sanguines; car, si l'on s'opiniâtrait à y avoir recours, on pourrait donner lieu à des accidents divers. On lit dans l'excellent ouvrage du docteur Brière : « Une jeune personne, parvenue à l'époque de la menstruation, éprouva des symptômes de pléthore locale et générale, qui firent penser au médecin que la saignée était nécessaire; l'emploi répété de ce remède détermina une grande faiblesse et une décoloration de la peau; cet état fut pris pour de la chlorose, et traité en conséquence. La jeune malade fut obligée de garder le lit. Elle ne pouvait se lever sans perdre connaissance. Tous les remèdes furent cessés; il y avait un an qu'on la traitait. Sur l'avis d'un autre praticien, elle fut envoyée à la campagne, et, sous l'influence d'un air pur, d'une bonne nourriture, les forces revinrent; elle put quitter le lit. Trois mois s'étaient à peine écoulés depuis son séjour à la campagne qu'elle avait recouvré la santé; bientôt les règles parurent sans aucun effort, et depuis, elles se sont toujours montrées régulièrement. »

Lorsque, au contraire, les jeunes personnes sont d'un tempérament lymphatique, il faut s'occuper de remédier à cet état. Je suppose que tous les organes soient sains, que le défaut d'énergie tienne au système, il faut retremper l'organisation, et lui donner un nouveau degré de force. Plus d'une fois, dans de pareilles circonstances, on a vu l'heureuse influence d'un air vif et chaud à la campagne. De jeunes personnes qu'on avait vues pâles, étiolées, souffrant beaucoup pour être réglées, revenaient au bout de quelques mois fortes, colorées et parfaitement menstruées. La nourriture des filles robustes ne pourrait convenir aux lymphatiques; il faut leur donner des viandes rôties, grillées, des légumes au gras, de bon bouillon; prescrire du vin et de l'eau pour boisson, et, à chaque repas, un verre de vin vieux de Bordeaux. Les vêtements méritent

une attention particulière : les jeunes personnes lymphatiques doivent se couvrir de flanelle, porter des caleçons, se tenir chaudement. L'usage du caleçon devrait être général parmi les femmes, il préserverait d'une foule d'incommodités, de maladies, de la mort même. Franck rapporte qu'une demoiselle de ses parentes, d'une santé brillante et d'une rare beauté, assistait à un bal dans la saison froide du carnaval; elle avait ses règles. Après avoir dansé toute la nuit, elle sortit de bon matin, trempée de sueur, et n'attendit pas sa voiture pour se rendre à sa maison, qui était, à la vérité, peu éloignée. Elle fut bientôt en proie à une métrite, qui se termina par la mort le quatrième jour.

L'habitation est encore fort importante : on doit choisir une exposition au midi ou à l'est, bien aérée et loin de l'eau.

Dans les cas où ces moyens ne suffiront pas, il faudra prescrire les toniques, les ferrugineux, comme la limaille de fer, le sous-carbonate ou le lactate de fer, ou bien les eaux minérales ferrugineuses de Vichy, de Plombières, de Spa; mais une grande prudence est nécessaire dans l'emploi de ces remèdes, dont il importe de bien surveiller l'action sur l'économie. Le vin vieux de Bordeaux convient encore dans les cas de ce genre. Les bains aromatiques sont également avantageux; il en est de même des bains froids et des bains de mer. Nous donnerons de plus longs détails sur cet intéressant sujet à l'occasion du traitement de l'aménorrhée.

Autant les manœuvres coupables peuvent occasionner de maladies, d'accidents aux jeunes personnes qui ont été assez malheureuses pour s'y abandonner, autant l'usage des plaisirs de l'amour a été quelquefois utile pour procurer la menstruation et en régulariser les époques et les évacuations; mais avant de conseiller le mariage, il faut bien s'assurer que les organes génitaux seuls manquent de stimulation, que les

femmes ne sont pas délicates, épuisées, car on les tuerait alors en voulant forcer l'éruption des menstrues.

Il faut savoir qu'il y a des filles si peu pléthoriques qu'elles ont à peine besoin de perdre un peu de sang chaque mois pour se bien porter, ce qui fait qu'on finirait par les tuer, disons-nous, si l'on s'obstinait à provoquer chez elles un écoulement abondant.

On ne doit pas oublier non plus qu'il y a des femmes qui souffrent pendant tout le mois, excepté pendant le temps où l'éruption se prépare, comme si pendant ce moment elles profitaient accidentellement du bénéfice de la quantité de sang plus forte qu'à l'ordinaire. Il est évident que chez de tels sujets il vaut mieux faciliter la composition du sang que de répandre le peu qui existe, et l'on parviendra facilement à ce but en conseillant un régime tonique composé de viandes noires et grillées, de vin vieux et généreux. Aussi croyons-nous que l'aménorrhée primitive et la suppression momentanée des règles sont plutôt avantageuses que nuisibles aux jeunes filles molles, lymphatiques, délicates, lorsqu'elles ne déterminent pas des souffrances, parce qu'alors le défaut de sécrétion est remplacé par une nutrition plus active. Mais lorsque l'utérus ou les organes sexuels sont seuls dans l'asthénie, ou qu'ils jouissent d'une sensibilité spéciale, lorsqu'enfin les embarras de la menstruation se rattachent, comme cela arrive souvent, à l'inertie ou à l'oisiveté de la matrice, c'est-à-dire à une continence que la nature condamne, il faut savoir obéir aux lois de son tempérament, et subir sans trop se plaindre les sacrifices et les douces violences qu'il impose; or, sous ce rapport, il n'y a pas de meilleur agent que le mariage. C'est un emménagogue par excellence et le plus fidèle de tous.

En effet, on a vu des femmes qui avaient toujours été mal réglées, malgré les soins les mieux entendus, chez lesquelles

la menstruation s'est établie d'une manière régulière après le mariage, et encore mieux après leurs couches, comme si la conception et la grossesse avaient le secret d'arracher à leur torpeur accidentelle des organes dont le sommeil ou la paresse sont si dangereux.

Pechlin rapporte qu'une femme forte et d'une bonne santé vécut jusqu'à l'âge de quarante ans sans avoir eu ses règles. Elles se montrèrent dès la première nuit de son mariage, et continuèrent pendant deux ans, après lesquels elle devint grosse. Elle eut successivement trois enfants avant l'âge critique. La privation du mariage pour les jeunes personnes dont l'utérus jouit d'une sensibilité très-vive peut produire la mélancolie, le dégoût de la vie, la manie ou la fureur utérine. « On a vu, dit Franck, survenir la première nuit du mariage un flux menstruel qu'on avait vainement attendu de l'emploi des remèdes, et après la conception, sans autre secours, la santé reparaître avec ses couleurs vermeilles sur un visage naguère couleur de cire. »

Pendant l'écoulement menstruel, il est de la plus haute importance de prendre plusieurs précautions : il ne faut ni boire à la glace, ni se mettre les pieds ou les mains dans l'eau froide; le refroidissement est une des causes les plus fréquentes de suppression. L'excitation plus grande du système nerveux à l'époque menstruelle, surtout chez les demoiselles riches, élevées dans le luxe, est un motif suffisant pour engager les personnes qui les entourent à ne point blesser leur susceptibilité momentanée. Les émotions suppriment les menstrues aussi bien que le froid. A moins de maladies graves, les remèdes ne doivent pas être administrés dans cette période, quoique l'expérience démontre que cela a eu souvent lieu sans inconvénient.

La prudence devrait porter les mères à instruire leurs filles

de l'écoulement auquel elles vont être assujetties lorsque leur nubilité approche; par là on éviterait beaucoup de maux en leur faisant connaître les inconvénients du dérangement de cette évacuation périodique, et les dangers d'une fausse honte qui les porterait à dissimuler leur état. Une terreur subite dont une jeune fille a été saisie, ou une autre cause, a arrêté le cours des règles; l'ignorance où sont beaucoup de jeunes filles d'un phénomène commun à toutes les personnes de leur sexe, et un sentiment de pudeur mal entendue, les empêchent souvent de se plaindre de leur situation fâcheuse avant que le mal ait fait des progrès.

« Après avoir mûrement réfléchi, disait une mère de famille, sur la question de savoir si la femme devait être de bonne heure initiée aux mystères de la nature, je me suis décidée pour l'affirmative, que je crois le seul parti convenable. Des notions courtes, mais précises, sur les organes propres au sexe, sur les fonctions qu'ils doivent remplir un jour, épargneraient bien des erreurs, dissiperaient une foule de préjugés, mettraient la femme à même d'être utile à ses semblables et l'empêcheraient de tomber dans des fautes. La jeune fille ainsi élevée verrait sans effroi l'apparition des règles, et une pudeur mal placée ne l'empêcherait pas de réclamer à temps les avis d'un médecin éclairé. Il n'y a qu'une mère qui puisse dire de pareilles choses. » Ces conseils nous paraissent excellents, nous nous empressons d'y souscrire.

Pour compléter l'hygiène de la menstruation, nous dirons avec l'illustre Pinel que l'évacuation périodique du sexe, qui est si manifestement liée à l'aptitude de la fécondation, est une des fonctions naturelles de l'économie animale qui peuvent être souvent supprimées ou dérangées, 1° soit par une énergie vitale trop fortement prononcée, comme dans le tempérament sanguin; 2° soit par le défaut de cette même énergie et une

certaine inertie dans la marche générale des fonctions, comme dans le tempérament lymphatique; 3° soit enfin par une excitabilité nerveuse trop vive, comme dans ce qu'on appelle *tempérament nerveux*. Il est facile de voir alors combien doivent être diversifiés ce qu'on appelle les *emménagogues*, et combien surtout les ressources de l'hygiène doivent être mises en œuvre pour corriger les excès extrêmes de ces tempéraments divers, d'où peut naître un obstacle à la menstruation. Dans le premier cas, ne doit-on point indiquer de faire un exercice modéré, de prendre par intervalles des bains tièdes, d'éviter une nourriture trop succulente ou des assaisonnements de haut goût, de faire usage, pendant les chaleurs, de boissons légèrement acidulées, de limiter la durée du sommeil, de se préserver des émotions vives? Dans le deuxième cas, ne doit-on pas adopter un régime opposé, respirer un air vif et sec, jouir fréquemment des bienfaits de l'insolation, faire un usage sobre d'un vin généreux ou de boissons légèrement stimulantes, varier les exercices du corps, sous toutes les formes, et en faire contracter l'habitude dès l'enfance, rechercher tout ce qui peut exciter la gaieté et des affections vives? On devine sans peine les attentions particulières qu'exige le tempérament nerveux, lorsqu'il vient à dominer et à troubler l'ordre de la menstruation : respirer un air doux, faire usage de bains tièdes, éviter les liqueurs alcooliques, boire de l'eau pure ou légèrement acidulée, manger en abondance des fruits d'été et d'automne, et se procurer, par des exercices du corps variés, une légère fatigue et un sommeil tranquille. Ne doit-on point suivre des principes analogues, lorsque la puberté est marquée par une constitution très-irritable de la matrice, et que toutes les impressions des sens, même les plus légères, peuvent porter cette effervescence jusqu'à réveiller les images les plus voluptueuses et faire naître une sorte de délire? Que d'anomalies de la menstrua-

tion peuvent naître de cette source! Quelle prudence, quelle attention, quelle surveillance exige de la part des parents un pareil état! La considération de l'influence particulière du tempérament ne suggère pas seulement l'application des préceptes de l'hygiène, il faut y joindre, dans certaines circonstances, des moyens de traitement plus directs.

Les suppressions subites de la menstruation peuvent dépendre de causes accidentelles, comme de l'impression du froid et de l'humidité, d'une frayeur, d'un emportement de colère, et alors il suffit souvent de recourir à des pédiluves chauds répétés, à l'usage d'une boisson légèrement diaphorétique, comme une infusion de fleurs de tilleul ou de sureau; et si on ne peut obtenir le retour des menstrues par ces moyens simples, on a recours à l'usage des bains de siége, à l'application de quelques sangsues à la vulve, quelquefois même, quoiqu'en général avec moins d'espoir de succès, à la saignée du pied. On peut seconder ces moyens par des fomentations émollientes et légèrement narcotiques sur la région hypogastrique.

Les symptômes violents qui se manifestent quelquefois au moment de la suppression des menstrues tiennent à un état de pléthore ou à des affections nerveuses. On calme les premiers par un régime sévère et des boissons délayantes; et s'il se manifestait une oppression vive de poitrine ou un assoupissement profond, il faudrait y joindre l'usage externe des épispastiques les plus puissants : respiration de l'ammoniaque ou de l'acide acétique, usage de l'assa-fœtida en lavement ou à l'intérieur; potions où entrent l'éther, le camphre et surtout l'extrait aqueux d'opium, soit à l'intérieur, soit comme topiques, bains tièdes, et tous les moyens propres à ramener le calme, tant au physique qu'au moral. Les suppressions devenues chroniques demandent d'autres considérations, surtout lorsque les époques menstruelles sont marquées par l'exaspération des symptômes

utérins; et c'est surtout à ces époques que conviennent l'application des sangsues à la vulve, la saignée du pied ou tout autre moyen qu'on juge efficace pour ramener les menstrues. Mais, dans des cas semblables, ne doit-on point avoir moins en vue ces menstruations forcées et en quelque sorte artificielles, que de produire un changement profond dans l'économie animale et de ramener l'état ordinaire de santé, d'où résulte, comme par un enchaînement naturel, le jeu de toutes les autres fonctions, et par conséquent la menstruation? Il est évident que si l'aménorrhée tient à un épuisement général, causé par des maladies antérieures, par l'excès de travail ou le défaut de nourriture, il serait illusoire de se proposer d'autre but que celui d'éloigner l'obstacle primitif qui s'oppose à la menstruation, c'est-à-dire qu'il faut prescrire le calme ou un exercice de corps modéré et une nourriture fortifiante; il en sera de même si l'aménorrhée a été produite par l'abus des plaisirs et des irritations répétées, dirigées sur les organes de la génération. Le cas opposé, celui d'un obstacle à la menstruation par une passion fortement contrariée ou très-profondément dissimulée, offre encore bien d'autres difficultés, soit pour en deviner l'objet, soit pour surmonter les obstacles qu'opposent quelquefois les parents avec l'obstination la plus irrésistible; et, quand on serait aussi heureux qu'Érasistrate pour en démêler le mystère, n'est-on pas souvent réduit à former des vœux stériles et à n'avoir recours qu'aux vaines ressources des formules de la pharmacie? tandis que le seul remède doit consister à remplir le vœu de la nature, en unissant deux cœurs faits pour avoir une destinée commune; ou que du moins il ne reste, par forme de supplément, qu'à produire une heureuse diversion par les soins les plus consolants de l'amitié, par un changement de séjour, un exercice de corps modéré, un voyage aux eaux minérales, une attention particulière dans le régime.

Personne n'ignore que le flux menstruel doit être abandonné à lui-même tant qu'il est modéré et qu'il revient d'une manière régulière ; il est même nécessaire d'éloigner tout ce qui peut l'entraver dans son cours. Ce n'est que lorsque l'hémorrhagie utérine est devenue excessive qu'on doit chercher à la combattre, ou au moins à en diminuer l'intensité. Il convient, dans ce cas, d'éloigner les causes occasionnelles, de prescrire une position horizontale sur un lit dur de crin ou de paille, un repos absolu, tant à l'approche de la menstruation que durant son cours ; d'éviter la chaleur externe, telle que celle des chambres chauffées et des lits mous ; on doit proscrire l'usage des plaisirs de l'amour ; on a recours à des applications froides sur la région hypogastrique, au périnée, à la partie interne des cuisses. Il est de même quelquefois nécessaire de faire des injections astringentes dans les cavités utérines et vaginales. L'alcool sulfurique, l'alun et le kino sont les substances qui, prises à l'intérieur, présentent le plus d'avantages, surtout lorsque l'aménorrhagie est passive ; mais ici que d'attentions variées prises de la différence des tempéraments !

Résumons. L'époque de la première menstruation est loin d'être sans danger pour la jeune fille. Est-elle forte, robuste ; elle est tourmentée d'étourdissements, de vertiges, de tintements d'oreilles, de bouffées de chaleur au visage, de céphalalgies habituelles, d'insomnie, quelquefois de convulsions. Les yeux sont injectés et larmoyants ; le pouls est fort et fréquent ; les artères temporales battent avec force ; elle éprouve de fortes palpitations ; elle est souvent prise d'épistaxis que rien ne peut maîtriser ; la respiration est gênée et suspirieuse ; un sentiment d'oppression l'accable ; une douleur épigastrique, des coliques, la tourmentent ; le moindre exercice la fatigue.

La jeune fille est-elle faible, lymphatique; elle éprouve aussi quelques symptômes de congestion vers la tête, mais sa figure sera pâle et décolorée, ses yeux ternes et larmoyants, son pouls sans force et sans vigueur; elle ressentira des palpitations, mais moins violentes; les artères temporales ne battront pas avec force; la digestion sera languissante; elle désirera des substances indigestes ou même totalement indigestibles; elle se plaindra de pesanteurs à l'épigastre, de lassitudes spontanées, de faiblesses même, et d'écoulements blancs par les parties génitales.

La thérapeutique possède bien des moyens pour combattre ces accidents, mais les ressources de l'hygiène ne doivent pas être négligées. Après l'application de quelques sangsues à la vulve, les bains de siége tièdes et à la vapeur, les révulsifs, les bains de pieds sinapisés, que la thérapeutique ordonne dans le premier cas, et qui ont l'avantage de favoriser les efforts de la nature, de suppléer à leur insuccès même, et de faire disparaître les accidents, il est bon de conseiller des boissons tièdes et adoucissantes, un régime alimentaire tenu et rafraîchissant, un exercice violent à pied et à cheval, les distractions de toute espèce, l'air de la campagne, etc.

Dans le second cas, on s'abstiendra complétement des émissions sanguines, qui empêcheraient certainement l'accomplissement des vœux de la nature; mais les purgatifs pourront être conseillés, et même les purgatifs aloétiques, les pédiluves irritants, les lavements possédant même cette qualité à un léger degré, les boissons ou les tisanes amères et toniques, les vins amers, les aromatiques, les habitations saines et exposées au midi, les vêtements de laine chauds, et surtout une alimentation substantielle et même tonique (viandes rôties, vin vieux de Bordeaux), les exercices du corps.

Lorsque la menstruation s'est enfin établie au milieu des

dangers et des tourments dont l'époque du deuxième âge de la femme est trop souvent accompagnée, l'éruption des règles continue cependant d'occasionner, du moins dans plusieurs circonstances, quelques indispositions graves et quelquefois une véritable maladie. En général, les femmes se trouvent toujours dans un certain état de souffrance et de malaise aux approches de cette époque : elles ont moins de force et de gaieté, leur estomac se dérange et exige alors plus de ménagement ; elles sont plus facilement affectées par le froid et par la fatigue ; plus sensibles, en général, à toutes les impressions, et plus susceptibles surtout de frayeurs, de tristesse, ou même de certains caprices que l'on pourrait traiter avec sévérité si l'on ignorait qu'ils dépendent d'une réaction physique, et que, symptômes de souffrance et de mal-être, ces affections morales doivent disposer à une indulgence philosophique et à la plus tendre commisération.

Le retour des menstrues est souvent précédé ou accompagné d'accidents plus graves, de coliques violentes qu'on appelle *coliques menstruelles*, de migraines cruelles, de vapeurs, de spasmes, d'accès d'hystérie, de convulsions, ou même d'épilepsie.

Une douce chaleur, des fomentations émollientes sur l'abdomen, diminuent très-souvent ces tourments d'une menstruation laborieuse. Dans des cas où ces douleurs étaient portées au plus haut degré, nous avons donné avec succès la teinture d'assa-fœtida à la dose de cinquante gouttes pour un lavement, et de quinze à vingt gouttes pour quatre onces ou cent vingt-huit grammes d'une potion antispasmodique, composée d'infusion théiforme de tilleul et les antispasmodiques du même genre.

Les femmes préviendront jusqu'à un certain point ces accidents d'une menstruation si douloureuse et si pénible, en

exerçant davantage leur système musculaire, qu'elles condamnent trop souvent à une oisiveté dangereuse. Elles doivent aussi se livrer à d'aimables distractions, et fuir, comme des poisons, les aliments épicés, toutes les substances grasses et butyreuses, les boissons irritantes, les occupations sédentaires, le travail de l'esprit, les inquiétudes, et toutes les affections tristes, surtout aux approches de la menstruation. « Les moyens les plus constamment heureux, dit un auteur, pour ouvrir les sources de l'écoulement menstruel, consistent à distribuer sagement l'emploi des forces, et de telle façon que les exercices du corps et ceux de la pensée se fassent toujours équilibre, non pas dans le même moment, ce qui serait impossible, mais dans l'ensemble de leur développement. En conséquence, on aura recours, d'une part à la gymnastique, et de l'autre à des lectures attachantes, à des distractions agréables. »

Quoique la menstruation soit une évacuation naturelle, elle ne devient rigoureusement nécessaire à l'harmonie des fonctions organiques que par le fait de l'habitude ; hors cette circonstance, elle n'est donc pas essentiellement indispensable à la vie ni même à la santé des individus. Toujours est-il, cependant, que les jeunes filles qui passent l'époque ordinaire de la menstruation sans subir cette loi naturelle ne sont jamais aussi bien développées ni aussi bien formées que les autres. Nous en voyons de dix-huit à vingt-six ans qui, bien que n'ayant jamais vu aucune apparence de menstruation, ne cessent point de jouir d'une bonne santé ; mais la plupart sont sujettes à des écoulements leucorrhéiques, permanents ou périodiques, qui tiennent lieu de menstruation. La pâleur habituelle et le peu de développement donnent aux jeunes filles qui se trouvent dans cet état toutes les manières de l'enfance.

Il importe donc beaucoup de distinguer l'aménorrhée, ou privation des règles, de leur suppression. Dans le premier cas, il est des médecins qui cherchent à provoquer l'évacuation normale à l'aide d'un traitement et d'un régime basés presque toujours sur des indications plus arbitraires que rationnelles; mais bien rarement ils arrivent à leur but, et plus souvent encore ils compromettent davantage la santé des malades. Il existe plusieurs exemples de jeunes filles qui, à cet effet, ont été soumises à un régime difficile à tenir, et assujetties à un traitement dispendieux, qui n'a eu d'autre résultat que de changer une santé faible en marasme. Conseiller les exercices du corps, prescrire un régime sain, fortifiant, et se fier d'ailleurs aux efforts tout-puissants de la nature, sont les seules indications que réclament la prudence et la raison. L'aménorrhée absolue ne peut point être considérée comme une circonstance maladive; conséquemment, elle rentre plutôt dans le domaine de l'hygiène que dans celui de la médecine proprement dite. Cet état, qui ne dénote qu'une puberté imparfaite, n'est point tellement en dehors des lois organiques que la nature ne puisse en rappeler, et le mariage, dont on ne saurait exclure, est peut-être ici la condition la plus favorable au rétablissement de toutes les fonctions sexuelles. Alors il arrive la même chose que chez les jeunes filles que l'on marie avant la nubilité.

Si la non-apparition absolue des menstrues n'est qu'une imperfection de santé, leur suppression peut, comme nous l'avons déjà avancé, être considérée comme une condition morbide. Celle-ci devenue évacuation habituelle, et par là nécessaire, ne peut point s'arrêter sans que des dérangements de santé en soient la conséquence. Les vicissitudes de la vie exposent sans cesse les femmes à la suppression des menstrues; car comment prévenir les surprises pénibles, les contrariétés,

les chagrins et toutes les émotions vives? Quelques-unes même sont d'une si grande susceptibilité physique et morale, que la moindre cause insolite arrête l'écoulement menstruel. Ce que nous avons dit aux femmes en général s'applique plus spécialement aux jeunes filles, que la timidité et l'innocence rendent encore bien plus susceptibles d'impressions pénibles; aussi, nous ne saurions trop recommander aux parents, et particulièrement aux mères, qui sont presque toujours au courant des choses secrètes, d'user de ménagements envers les jeunes personnes au moment de la menstruation. C'est défendre la cause la plus intéressante pour l'humanité, que de parler en faveur de cet âge qui, à tous égards, mérite notre sollicitude, d'autant plus encore que, sans défense, il n'a que des larmes à opposer aux actes d'une autorité qui semble alors devenir plus sévère ou au moins plus exigeante, autant par nécessité que par esprit de rivalité.

Les premiers effets de la suppression des menstrues ne se manifestent point à l'instant même, c'est plus ou moins de temps après que la tête devient pesante, que les membres sont pris de lassitude, qu'il y a défaut d'appétit et que le ventre devient paresseux. Alors le teint perd son incarnat, les femmes leur gaieté, et cet état subsiste jusqu'à une nouvelle apparition. Souvent les accidents ne se bornent point à un simple malaise, mais ils constituent de véritables maladies auxquelles il est besoin de remédier aussitôt. Lorsque le retour des règles n'a point lieu à l'époque accoutumée, ou que cette évacuation n'est qu'imparfaite, les jeunes filles passent bientôt à l'état chlorotique, dont la durée est toujours longue et qui bien souvent ne cesse qu'avec le mariage. Cette dernière condition n'opère point immédiatement encore tous les changements désirables; les femmes ne recouvrent guère leur état de santé parfaite qu'après la première grossesse. Par le fait de

cette circonstance, l'utérus reprend son activité naturelle, et imprime à tout l'organisme une impulsion salutaire qui rappelle toutes les fonctions à leur état normal.

Avec l'éruption des règles coïncide ordinairement le développement des mamelles. L'étroite sympathie qui règne entre l'appareil de la génération et la glande mammaire fait qu'aussitôt que l'un entre en action, l'autre devient un centre de fluxion plus ou moins considérable, selon la constitution et l'état de santé habituel des femmes. Chez beaucoup d'entre elles le développement des mamelles est précédé et accompagné de douleurs et de tension, lesquels accidents se renouvellent avec le retour de la menstruation jusqu'à l'entier épanouissement de ces parties globuleuses. Ce symptôme de nubilité n'est point constant ni identique à l'égard de toutes les jeunes filles. Il est plus marqué et plus intense chez celles qui sont d'une santé robuste que chez celles qui sont d'une faible constitution. Les premières passent pour ainsi dire subitement de l'enfance à la puberté, se forment dans l'espace de quelques mois, et la gorge acquiert en peu de temps tout le volume qu'elle doit avoir. Chez les jeunes personnes débiles, au contraire, la nubilité est préparée de loin, et les mamelles n'acquièrent jamais beaucoup de volume. Conséquemment l'irritation inflammatoire est presque nulle. Ce symptôme de nubilité est aux jeunes filles ce que les oreillons sont aux jeunes garçons, et peut quelquefois constituer un véritable état pathologique. Quoique ce phénomène ait eu rarement des suites funestes, toujours est-il que dans les saisons froides, il est bon de maintenir une gorge naissante dans une douce chaleur, pour prévenir cet espèce de spasme douloureux dont sont surprises les femmes, lorsque, pendant les froids rigoureux, elles n'ont point la précaution de se couvrir suffisamment la poitrine.

L'éruption des règles met fin ordinairement à l'irritation inflammatoire du sein des jeunes filles, mais il n'est point rare que la turgescence et la douleur des seins soient un obstacle à cette évacuation. En raison des rapports sympathiques qui règnent entre les mamelles et l'appareil générateur, l'action de celui-ci peut être entravée quand les premières sont le siége de quelques fluxions douloureuses. Alors, les applications émollientes et sédatives, dans les cas de toute irritation inflammatoire du sein, n'auront point seulement pour effet de remédier au mal passager, mais encore elles pourront favoriser la menstruation, qui est la solution naturelle de cet accident.

Lorsque l'âge de la puberté commence et que l'organe de la conception se couvre d'un rideau, le sang, qui renferme un grand nombre de principes générateurs, à force de s'accumuler dans les vaisseaux, s'ouvre, dans sa surabondance, une sortie par une route jusqu'alors inusitée; un instinct de pudeur, dont le sexe s'honore, intimide quelquefois une fille bien née à la première éruption : elle dissimule son état à tout ce qui l'environne, et si une mère sage ne vient éclairer son ignorance, elle tente quelquefois, par des moyens souvent dangereux, de contrarier la nature, et s'expose ainsi à des maladies graves, dont elle sentira les influences plus tard.

Une mère tendre ne doit point, à cet égard, employer de subterfuge : dès les premiers symptômes de la révolution qui s'opère chez une fille pubère, elle doit lui annoncer la pléthore qui devient un des signes distinctifs de son sexe, et lui en expliquer le mécanisme, sans tromper sa pudeur comme sans l'effaroucher.

Mais elle a beau surveiller sa fille à l'époque de la puberté, la distraire de la sourde mélancolie qui accompagne l'éruption des règles, donner à ses principes vivifiants une autre direction que celle des organes générateurs, prévenir

certaines maladies ou les guérir, elle ne remplit encore qu'à moitié les devoirs sacrés que son cœur lui inspire : il faut, si les sens d'une fille pubère éveillent les désirs, la mettre à portée de les légitimer par les nœuds du mariage. Il est bien étrange qu'on ait imaginé que des institutions sociales, des formules religieuses, pourraient comprimer les sens et faire faire divorce avec le cœur; qu'on concilierait la nature, qui commande, avec la politique, qui défend!...

Une fille, à l'époque primordiale de sa puberté, peut bien promettre de réprimer des sens dont elle ne connaît pas l'effervescence, de maîtriser un cœur qui n'a pas encore parlé; mais, à mesure que le corps se développe, que le sein s'élève, que les regards se prononcent, elle sent l'impossibilité morale de tenir ses engagements. Alors, si une philosophie sage ne vient point à son aide, si elle ne contracte point à l'autel des nœuds légitimes, sa virginité lui pèse, et elle est tentée de maudire ses parents, le ciel, la nature.

Une jeune fille doit obéir à la nature et à la loi, qui lui enjoignent d'être mère, mais cette obéissance doit être raisonnée : malheur à elle si, appelée à contracter des nœuds que la décence empêche de rompre, elle va à l'autel en qualité de victime! car si la beauté, les richesses et la vertu même ne suffisent pas pour assurer le bonheur d'une femme; s'il arrive que, malgré ses avantages, elle soit victime de la méchanceté des hommes, comment peut-on assez prémunir et assez plaindre un sexe à qui la nature n'a donné d'autre défense que sa douceur et ses larmes[1] ?

---

[1] Marie de Rosan, marquise de Gange, naquit à Avignon, en 1637. A l'âge de treize ans, elle fut mariée au marquis de Castellane. Son époux la conduisit à la cour, où elle enleva tous les suffrages. Voici le portrait qu'en fit un de ses contemporains.

« Son teint, animé par le plus bel incarnat, était d'une blancheur extraor-

Puisque les deux sexes ne doivent s'unir par des liens légitimes que dans l'intention de perpétuer l'espèce humaine,

---

dinaire; ce qui paraissait d'autant mieux que ses cheveux étaient extraordinairement noirs; ils tombaient avec tant de grâce sur son col d'albâtre, qu'on ne pouvait la voir sans admirer cette nuance et ce bel accord de la nature. Son visage rond était relevé par l'embonpoint, par la vivacité des traits et par la convenance de toutes ses parties. Ses yeux grands, bien fendus, noirs comme le jais, faisaient, avec sa jolie bouche et ses belles dents, une impression dont il était difficile de se préserver. Comme le nez par sa disposition suffit pour tout gâter dans le plus beau visage, on peut bien penser que la marquise avait le plus gracieux, le plus charmant qu'on peut trouver; il ne servait qu'à relever la majesté de tous ses traits. Ses bras, ses mains, sa taille, sa démarche, son maintien, ne laissaient rien à désirer pour avoir la plus agréable image d'une belle personne. »

Son union avec M. de Castellane fut heureuse; mais malheureusement elle ne dura pas longtemps: le marquis périt dans un naufrage, et Marie, âgée alors de dix-neuf ans, se retira chez madame sa belle-mère. Son deuil ne fut pas plus tôt fini qu'elle se vit assaillie par une foule d'adorateurs, qui tous prétendaient à sa main. Afin de se soustraire à leurs poursuites, elle se rendit à Avignon, et s'enferma dans un couvent. Le sieur de Larride, marquis de Gange, gouverneur de Saint-André, qui passait pour le plus bel homme de la cour, força sa retraite, lui prodigua ses soins, et fut assez heureux pour la rendre au monde. Elle consentit à l'épouser, et leur hymen fut célébré en 1658. Mais quel danger de juger un homme par l'extérieur!... Le marquis de Gange, sous les traits les plus doux, cachait le cœur le plus barbare, et peu de jours après son mariage, il en donna des preuves en se livrant à une jalousie effrénée.

Mais c'était là le moindre des maux que le sort destinait à l'infortunée marquise. L'abbé et le chevalier de Gange, ses beaux-frères, devinrent amoureux d'elle. Le premier savait se plier à toutes les formes. La vertu et le vice suivaient dans son cœur l'empire des circonstances. Il s'était rendu maître de l'esprit du chevalier, et celui-ci du marquis de Gange, à qui il avait rendu quelques services. Le second était d'un caractère moins odieux; mais la passion l'égarait au point de lui faire suivre tous les conseils qu'on lui donnait pour trouver les moyens de la satisfaire. Tous deux déclarèrent leur amour à la marquise, qui reçut l'abbé avec indignation. Le chevalier fut traité moins durement. L'abbé crut d'abord qu'un tendre retour entrait pour quelque chose dans les ménagements de la marquise pour son frère; le chevalier s'y méprit aussi. Mais lorsqu'ils furent désabusés, ils passèrent

il est évident que, quelque impérieuse que soit la voix des sens, quelque sacrée que soit la volonté des parents, quelques attraits

---

d'un amour violent à une haine déclarée, et s'unirent pour méditer ensemble une vengeance. Depuis ce moment l'abbé ne fit que jeter des soupçons dans l'âme du marquis sur le compte de sa femme, et employa pour cela toutes sortes de calomnies. Mais voyant qu'il n'en était pas plus avancé, il résolut d'empoisonner la marquise, et mit de l'arsenic dans une crème qu'elle devait manger. Soit que la dose ne fût pas assez forte, soit que le lait eût tempéré l'acide du poison, madame de Gange n'éprouva qu'une légère indisposition, dont elle fut loin de soupçonner la cause. Peu de temps après, elle fit un héritage considérable, ce qui lui rendit pour le moment les bonnes grâces de son époux.

Quand l'hiver fut passé, M. de Gange proposa à sa femme d'aller passer l'été à Gange. Elle y consentit pour son malheur, et, comme si elle eût eu un pressentiment de ce qui devait lui arriver, elle fit avant son départ un testament par lequel elle institua sa mère, son héritière sous la condition qu'elle appellerait à la succession son petit-fils et sa petite-fille, encore en bas âge. En même temps, elle déclara devant le magistrat, qu'elle désavouait tout testament qui serait postérieur à celui-là.

M. de Gange eut vent de ces deux actes. Quand il se fut assuré de leur existence, il jura qu'il se vengerait, et prit l'abbé pour confident et exécuteur de ses crimes. Cependant il dissimula son ressentiment, afin que l'on ne détournât point la marquise d'aller au château de Gange. Elle partit pour ce lieu fatal, où, pour lui inspirer plus de confiance, on lui donna à son arrivée les fêtes les plus brillantes. Après avoir disposé tout avec calme pour que la victime ne lui échappât pas, le marquis retourna à Avignon Quelques jours après son départ, l'abbé dit à la marquise, avec le ton du plus tendre intérêt, qu'il lui conseillait de rétracter son testament et d'en faire un autre en faveur de son mari. La marquise adhéra à ce conseil, mais sans annuler la déclaration qu'elle avait faite devant le magistrat. Alors le perfide abbé vit qu'il était temps de frapper et n'attendit plus que l'occasion de le faire avec succès. Le 17 mai 1667, il s'en présenta une. La marquise voulut se purger, et l'abbé prépara lui-même la médecine, mais s'étant aperçue qu'elle était noire et épaisse, elle la jeta et prit en place des pilules qu'elle avait. L'abbé furieux détrempa aussitôt de l'arsenic et du sublimé dans de l'eau-forte, et voulut le faire prendre de force à la marquise, tenant d'une main ce breuvage et de l'autre un pistolet. Dans le même moment, le chevalier entra, armé d'une épée. Alors l'abbé, lançant sur la marquise un regard furieux, lui dit : « Madame, il faut mourir. Choisissez du feu, du fer, ou du

qu'offrent les convenances sociales, si l'un des deux individus destinés à l'hymen a des défauts d'organisation ou des mala-

---

poison. »Ce fut inutilement que cette infortunée chercha à le toucher par ses larmes ; ce fut en vain qu'elle dit au chevalier d'une voix lamentable !« Eh quoi, vous demandez aussi ma mort ? » Le barbare lui répondit : « Décidez-vous, ou nous vous déciderons nous-mêmes. »Voyant qu'il ne lui restait plus d'espoir de fléchir ces tigres, la marquise prit la coupe, et, levant les yeux au ciel, avala le poison ; mais le chevalier ayant remarqué que la matière s'était précipitée au fond du verre, en forma une pâte et dit à la marquise : « Allons, il faut tout avaler. »Elle obéit avec la précaution de conserver la pâte dans sa bouche, et d'attendre un moment favorable pour la rejeter, ce qu'elle effectua dès qu'elle fut couchée. Alors elle supplia ses deux bourreaux de ne pas perdre son âme, et de permettre qu'un confesseur vînt l'assister dans ses derniers moments. Ils sortirent, ayant grand soin de fermer la porte sur eux. Dès qu'elle les jugea assez loin pour ne pas être entendue, elle se leva et s'habilla à la hâte, et, sans être effrayée du nouveau danger qu'elle allait courir, elle sauta par une fenêtre qui donnait sur la basse-cour. Elle fut d'abord étourdie de sa chute ; mais quand elle fut revenue à elle, son premier soin fut de mettre ses doigts dans sa bouche pour se faire vomir. Sur ces entrefaites parut un palefrenier, aux pieds duquel elle se jeta, en le suppliant de lui sauver la vie. En effet, il la prit dans ses bras et la confia à des femmes.

Pendant ce temps l'abbé et le chevalier la cherchaient de tous côtés. La marquise en fut informée et prit aussitôt la fuite ; mais les scélérats la joignirent et la firent mettre de force chez un nommé Duprat ; et comme le peuple s'attroupa à la porte, l'abbé resta en dehors, un pistolet à la main, menaçant de brûler la cervelle au premier qui approcherait. Duprat était absent, et sa femme, malgré sa bonne intention de secourir la malheureuse marquise, s'abstenait à cause du chevalier, qui l'observait d'un air terrible. Cependant elle trouva le moyen de tromper sa vigilance et de donner à la marquise plusieurs morceaux d'orviétan qu'elle avala. Malgré ce préservatif le poison lui brûlait les entrailles, et son sein commençait à noircir. Elle demanda de l'eau ; mais le chevalier lui cassa le verre entre les dents et dit aux assistants qu'il était plus que suffisant pour secourir sa sœur. Tout le monde se retira. Alors le chevalier, irrité de voir sa victime lutter si longtemps contre la mort, lui donna deux coups d'épée dans le sein. La marquise se trouva mourante à la porte, et, d'une voix éteinte, s'efforça d'appeler du secours. La rage du chevalier redouble ; il lui porte cinq nouveaux coups, et lui laisse le tronçon de son épée dans l'épaule. La compagnie

dies qui s'opposent au vœu de la nature, l'autre doit avoir le courage de le rejeter.

Le principal défaut d'organisation de la part de la femme est le peu de capacité du bassin, car alors l'enfant ne peut arriver vivant à la lumière que par l'opération césarienne. Cette sorte de conformation défectueuse ne se fait apercevoir d'ordinaire que dans les personnes contrefaites, à qui le célibat est ordonné à la fois par la politique et par la nature.

Les défauts d'organisation dans l'homme viennent de l'im-

---

assemblée dans la chambre voisine accourt au bruit que fait la marquise en se débattant. Quel horrible spectacle! on la trouve échevelée, baignant dans son sang, et la pâleur de la mort répandue sur le visage!...

Le chevalier prend la fuite, mais l'abbé jaloux de partager le crime de son frère, remonte et tire sur la marquise un coup de pistolet, qui heureusement est détourné. Pendant que ce monstre va rejoindre le chevalier, on s'empresse autour de la marquise, on étanche ses plaies, et l'on découvre qu'aucun des coups n'est mortel; mais il faut retirer de l'épaule le tronçon de l'épée: « Ne craignez rien, dit la marquise, appuyez votre genou contre l'épaule, j'ai encore la force de souffrir cette opération. »

Cet événement fut bientôt connu dans la ville. La justice se rendit auprès de la marquise; on se mit à la poursuite des assassins, mais ils s'étaient déjà embarqués. Le marquis fut au désespoir quand il apprit que ses frères avaient fait tant d'éclat pour le débarrasser de sa femme. Il se rendit à Gange comme s'il n'eût pris aucune part au complot. La marquise le reçut avec toutes les marques d'affection, imputant ses malheurs à son absence. Il affecta quelque douleur; mais il découvrit la scélératesse de son caractère en priant la marquise de révoquer la protestation contre tout testament postérieur à celui qu'elle avait fait à Avignon. Alors elle s'aperçut de la barbarie de son époux, et demanda à être transportée à Montpellier, auprès de sa mère; mais malheureusement on ne songea qu'à guérir ses blessures, sans songer à arrêter les funestes effets du poison. L'éclat de ses couleurs et son embonpoint trompèrent les médecins. Elle éprouva bientôt des douleurs si violentes, qu'elle sentit que sa dernière heure approchait. Elle remplit avec ferveur tous les devoirs de la religion, et conjura son fils de laisser à Dieu et à la justice le soin de sa vengeance. Le 5 juin 1667, à quatre heures du soir, cette infortunée expira, après dix-neuf jours de maladie.

puissance. Quand celle-ci est naturelle, il est difficile à une fille bien née de la pressentir, et encore plus de la déclarer. C'est alors qu'une femme, mariée sans l'être, doit gémir en secret, car ici la pudeur est encore plus forte que l'attrait du plaisir, et il faut que la politique des sociétés cède à la morale.

Il est encore une autre impuissance, née de l'effroyable fléau des maladies vénériennes ou des remèdes violents destinés à les faire disparaître.

On doit regarder les maladies héréditaires qui se propageraient par les jouissances légitimes comme un nouvel écueil pour le mariage. A la tête de ces maladies qui dénaturent l'espèce humaine, il faut mettre la phthisie. Mille exemples, constatés par les expériences de la médecine, démontrent que les malades de cette classe transmettent à leur postérité le vice organique de leurs poumons; d'ailleurs, le phthisique, par son tempérament, appelle la jouissance et meurt par elle : le mariage est donc pour lui un assassinat. S'il a contracté ce mal de ses pères, il doit, pour prolonger quelques années d'une existence douloureuse, rester dans le célibat; s'il l'a acquis depuis son mariage, il ne doit plus être que l'ami de sa moitié.

Je serais tenté de mettre au rang des maladies qui doivent éloigner une femme sage de contracter des nœuds particuliers d'hymen, cette goutte qui, d'après les oracles de la médecine, se perpétue au delà de la sixième génération; cette pierre, également héréditaire, qu'on ne guérit radicalement que par des opérations qui répugnent à la sensibilité. D'ailleurs, comment une épouse tendre se permettrait-elle d'appeler au plaisir l'époux qui n'en recueillerait que le redoublement de ses douleurs? car il est bien démontré que la jouissance accélère le retour périodique des accès de goutte.

La maladie scrofuleuse se propageant évidemment par la voie de la génération met encore, jusqu'à la certitude

d'une guérison radicale, un obstacle majeur au mariage.

Il fut un temps de superstition et d'erreur où la lèpre étant très-commune en Europe, le pape Alexandre III, consulté par des femmes timorées, décida que non-seulement cette maladie hideuse ne rompait pas les nœuds de l'hymen, mais que même une épouse n'avait pas le droit de refuser le devoir conjugal à un époux lépreux qui sollicitait ses faveurs.

L'épilepsie, quand elle est connue, porte avec elle son antidote : il est peu de femmes assez aguerries contre l'instinct de la nature pour consentir à devenir compagnes d'un infortuné en proie à cette maladie.

Il faut joindre à toutes les causes qui motivent essentiellement la répugnance du sexe pour contracter des nœuds légitimes le simple somnambulisme, et encore plus la démence, quelque faibles et peu répétés qu'en soient d'abord les accès ; car l'ordre social ne veut pas que la femme ait en tutelle le chef de famille, et que l'asile sacré de l'union conjugale offre le tableau des Petites-Maisons.

En général, une femme sage doit fuir l'union avec un homme qui, parvenu jusqu'à quarante ou cinquante ans, a toujours été valétudinaire ; car, à cette époque, la nature n'a plus assez d'énergie pour remonter la machine animale. L'hymen, qui rajeunit l'être bien organisé, tue l'individu cacochyme qui veut pallier sa faiblesse dans la jouissance.

Je ne conseillerai aussi jamais d'accepter la main d'un individu qui a hérité de ses pères ou contracté par son intempérance une maladie nerveuse portée à un haut degré de violence, et je désirerais que l'on fît entrer comme un des éléments des bons ménages une sage proportion entre l'âge des époux. Malgré les vœux indiscrets des amants, qui ne songent qu'aux jouissances du moment, il est bon que celui qui doit être le chef de la famille acquière, par un plus grand

nombre d'années, cette sorte de prépondérance qui doit lui servir à y entretenir l'harmonie. Une femme de trente ans qui s'unit à un adolescent de quinze semble une mère incestueuse qui épouse son fils; une jeune personne de vingt ans qui donne sa main à un sexagénaire est une femme qui se condamne à être veuve du vivant de son époux.

S'il était permis à une fille qui sent son cœur ou qui doit céder à l'amour d'un père de raisonner sa tendresse, il ne serait point indifférent à son bonheur de chercher à croiser, soit les races, soit les caractères: par exemple, on remarque que l'habitant des villes est plus en harmonie avec une femme de la campagne; que l'imagination des beautés du Midi s'allie sans peine avec le flegme des hommes du Nord. Toutes ces nuances n'échappent pas au philosophe qui connaît un peu la nature humaine.

La législation actuelle ne reconnaît, parmi les maladies pouvant s'opposer au mariage, que la démence; n'est-il pas du devoir du médecin consulté par les parents ou par le conseil de famille, de les avertir des dangers auxquels ils exposent les futurs époux, s'ils sont atteints de certains vices de conformation ou de quelques maladies graves? Faudrait-il, parce que la loi ne s'oppose point à la célébration du mariage, cacher aux contractants les malheurs qui peuvent le suivre. La difformité du bassin, l'épilepsie, la phthisie pulmonaire, la carie des vertébres, l'anévrysme du cœur, la syphilis invétérée, la lèpre, doivent être considérés comme des motifs d'opposition au mariage.

Après avoir rendu difficiles les avenues du mariage, examinons, quand une fois une femme bien née les a franchies, s'il est, dans la raison et dans les préceptes de l'hygiène, des moyens d'en prolonger les douces jouissances jusqu'à la fin de sa carrière.

CHAPITRE DEUXIÈME

HYGIÈNE DES FEMMES MARIÉES, OU CONSEILS HYGIÉNIQUES APPLICABLES AUX FEMMES PENDANT LA DURÉE DE LA REPRODUCTION, OU QUI SONT DANS L'AGE DE LA CONCEPTION.

L'épouse qu'il choisit partage ses travaux :
De l'ami de son cœur elle adoucit les maux,
Ses enfants sont sa joie, ils seront sa richesse.
Il verra leurs enfants entourer sa vieillesse,
Et, sur son front ridé rappelant la gaîté,
Prêter encore un charme à sa caducité.

Le mariage est vraiment le mode primitif d'existence pour la femme, et voilà pourquoi, quand elle s'écarte de cet état de nature, les législateurs ont tenté de l'y ramener par des institutions qui mettent le célibat au rang des épidémies sociales. J'aime Lycurgue, quand il ravale au-dessous de la classe des citoyennes les Lacédémoniennes qui n'ont pu inspirer à un homme des désirs légitimes. J'aime César, défendant aux femmes romaines, qui arrivées à l'âge de cinquante ans, n'ont ni enfants, ni époux, de porter des pierreries et d'aller en litière. Il connaissait bien le cœur humain ce grand législateur qui attaquait le célibat par la vanité; il était sûr de réussir, tandis que d'autres, en n'employant que des peines physi-

ques, avaient échoué. J'aime Louis XIV, qui donne des encouragements aux familles dont la population excède les calculs ordinaires. En général, un des premiers éléments de l'ordre social, c'est la réunion des sexes organisée en loi. A cet égard, il ne faut point oublier le mot admirable du chancelier Bacon : « La femme unie à l'homme par des nœuds légitimes est sa maîtresse dans son adolescence, sa compagne dans l'âge mûr, et sa nourrice dans la vieillesse. »

L'écueil ordinaire des mariages est dans l'idée, si naturelle aux femmes, que le plaisir est l'essence des nœuds qu'elles contractent ; que ce plaisir, malgré l'affaiblissement des organes, doit toujours avoir la même intensité, et qu'en dépit des ravages du temps, il doit les suivre jusqu'à la fin de leur carrière...

Autant l'usage modéré des plaisirs des sens contribue à donner une santé vigoureuse, autant leur abus altère l'organisation dans son principe, et fait arriver à une vieillesse prématurée par la douleur. La carrière du plaisir une fois ouverte, une femme à qui son époux est cher doit savoir de temps en temps la fermer avec courage, mais sans caprice ; elle trouve elle-même son intérêt à laisser toujours quelques étincelles de désir plutôt qu'à les éteindre. D'ailleurs, la femme qui exige trop condamne à la longue l'époux le plus vigoureux à l'impuissance... Et par la raison que l'usage immodéré des plaisirs a une influence moins fatale sur la santé de la femme, celle-ci doit avoir la générosité de se vaincre par tendresse pour son époux ; cette générosité est d'autant mieux entendue qu'elle tourne au profit même de l'amour : le plaisir qu'elle sacrifie dans l'âge où les sens sont dans un perpétuel délire se retrouve dans l'âge plus froid de la maturité ; elle se prive au printemps, pour jouir encore à l'entrée de l'hiver.

Enfin, quand un époux approche de l'âge d'un sexagénaire,

une femme qui veut conserver le père de ses enfants doit s'en tenir avec lui à la sainte et touchante amitié. Une femme qui veut jusqu'à la fin de sa carrière être l'idole de son époux garde pour elle l'empire exclusif sur le plaisir, se rend jalouse de son estime en craignant de le provoquer, et, au milieu du délire des sens, fière d'une pudeur qui doit survivre à tous les naufrages, s'appartient encore assez pour commander au père de ses enfants... Afin de tenir un mari sensible à une distance respectueuse, et de l'empêcher de porter le despotisme jusqu'au sein de la volupté, elle abolit jusqu'à l'approche de l'hiver des ans l'usage si absurde et d'ailleurs si malsain du lit nuptial... Il lui importe d'être avare de ses faveurs quand on y met un grand prix, et surtout quand on paraît les dédaigner ; car, laisser avilir par l'abandon ce qui n'a de charme que par une douce résistance, c'est rendre inutiles à la félicité jusqu'aux premiers éléments qui la constituent. Qu'on ne parle point de ce que la superstition sacerdotale appelle le devoir conjugal : il n'existe qu'un devoir dans l'amour comme dans le mariage, c'est que l'être le plus fort sache attaquer, et que l'être le plus faible sache se défendre. Le plus grand fléau de la félicité conjugale serait peut-être si cet ordre essentiel se trouvait bouleversé, si la femme portait l'audace jusqu'à attaquer, et l'homme l'avilissement de l'égoïsme jusqu'à se défendre... Sexe charmant, si sûr de régner par tes grâces modestes, d'enchaîner la force par ta touchante faiblesse, n'intervertis donc point les lois précieuses de la nature, ne te dégrade pas jusqu'à provoquer sans fruit l'être que tes refus agaçants attiraient bien mieux; ne quitte pas ce beau rôle de femme, par lequel l'univers est à tes pieds, pour prendre celui de l'homme, dans lequel, avec le talent de Ninon même tu ne réussiras jamais...

Cependant ne perdons pas de vue que l'épouse, une fois

tranquille sur les attentats de l'amour, ne doit pas porter, je ne dis pas la réserve, mais l'appareil fastueux de la réserve, au point d'éteindre jusque dans son foyer la flamme vertueuse d'un époux. Du moment qu'elle veut se ménager un avenir heureux, elle doit être chaste sans être froide, surtout montrer de la décence sans caprice; car l'inégalité est un poison lent dans les mariages, elle voile l'innocence du cœur et médit de la vertu...

Enfin le temps vient, avec ses doigts de plomb, amortir tout ce que la nature a mis de feu principe dans les organes de l'homme et dans son intelligence... Vertueux et sages époux, n'attendez pas que l'amour vous quitte pour le quitter vous-mêmes; n'employez pas sa puissance à couvrir la nullité, et ses feux générateurs à vivifier un cadavre... Quand l'être qui a en partage les grâces a atteint quarante-cinq ou cinquante ans; quand celui dont l'apanage est la force ajoute plus d'un lustre à son demi-siècle, la carrière est remplie, et les deux athlètes, de concert, doivent fermer la barrière.

L'homme physique naît uniquement pour faire naître et tenir dans un printemps perpétuel la nature vivante. Mais l'homme ayant sur tous les animaux le privilége, comme le dit Beaumarchais, de faire l'amour en tout temps, et son imagination irritant encore des organes déjà trop actifs, il en résulte que, semblable à ces insectes qui s'éteignent après avoir propagé, il pourrait souvent trouver la mort dans l'excès même de la vie, sans les conseils de la raison. La raison, pour calmer ces transports et pour d'autres motifs attachés soit à l'état social, soit à la nature de l'homme, a imaginé le mariage.

Aucune institution sociale, considérée dans son but, n'est mieux d'accord avec les lois naturelles; aucune n'est aussi plus édifiante et plus morale que le mariage. Si le célibat est une violation des lois les plus sacrées de la nature, les règles qui le

commandent et la discipline qui l'exige sont des conceptions monstrueuses, dès qu'elles sont incompatibles avec les besoins du cœur et qu'elles tendent à étouffer le sentiment le plus noble dont l'homme puisse être animé.

A considérer le mariage sous le point de vue hygiénique, aucune condition ne tourne davantage au bien physique de l'homme et de la femme, puisqu'il procure des jouissances dont la privation n'est point sans conséquences graves, invite à la tempérance et prévient des excès qui entraînent presque constamment la dégradation physique et morale. En général, les personnes mariées dans des circonstances favorables se portent mieux et vivent plus longtemps que celles qui se vouent au célibat. En raison de son organisation propre, la femme est plus intimement invitée au mariage que l'homme; on pourrait même ajouter que c'est là sa condition essentielle et naturelle. Ce n'est même que dans cette condition qu'elle jouit d'une parfaite santé et qu'elle parvient à un âge avancé. (*Essai sur les probabilités de la vie humaine.*) Il serait facile d'ériger cette assertion en principe, si on voulait développer toutes les raisons qui pourraient la justifier; mais il suffit d'énoncer celles qui découlent des besoins réciproques de l'homme et de la femme et de la fin naturelle de leurs sexes.

En cherchant à rendre raison des avantages et même des prérogatives qui sont attachés au mariage, on peut les envisager et même les entrevoir dans les secours et les consolations que la femme a droit d'attendre d'un ami et d'un soutien. Partout ailleurs, pour un être faible et sans défense, qui ne saurait être heureux dans l'isolement et vivre par lui-même, l'amitié est insuffisante quand elle n'est point une chimère. Le plus grand degré d'activité, l'exercice et le travail auxquels la femme est forcée de se livrer quand elle a une famille, soutiennent son moral, écartent les maladies et empêchent de faire aux

plus petits dérangements de santé les mêmes attentions que celles qui n'ont qu'à songer à leur personne.

Chez les femmes le mariage est favorable à toutes les évacuations naturelles, et principalement à la menstruation, qui influe si puissamment sur tous les autres phénomènes physiologiques. La grossesse, qui est la fin de l'union des sexes, bien loin de fatiguer, ainsi que le pense le commun des esprits, refait, si l'on peut s'exprimer ainsi, les constitutions débiles et indécises. Ici la santé est moins souvent traversée par des dérangements et des affections insolites du système de l'innervation. Sous les influences du mariage, l'âge critique se passe sans accidents, après lequel les femmes, comme nous l'avons déjà avancé dans le premier volume de cet ouvrage, les femmes, dis-je, se conservent mieux dans leurs habitudes corporelles, montrent encore une fraîcheur, un teint et un embonpoint que n'ont point les vieilles filles.

Ce ne sont point tant les jeûnes, les pénitences et les mortifications qui pâlissent, maigrissent les pauvres filles qui ont fait vœu de chasteté, que la chasteté même et le mutisme tyrannique qui réfrènent et étouffent les sentiments les plus doux. Les effets qui naissent de la répression des besoins du cœur sont beaucoup plus graves encore, dans toutes les positions de la vie, chez les femmes que chez les hommes, non-seulement parce que la susceptibilité nerveuse est plus prononcée chez les premières, mais parce qu'elles observent avec plus de rigueur les lois et les convenances sociales. Les désordres les plus sérieux dans l'excrétion menstruelle, les pâles couleurs, les flueurs blanches, les maux de nerfs, l'aliénation mentale sont des maladies qu'on rencontre tous les jours, parmi les veuves surtout.

Comme la fin essentielle de l'union des sexes est la propagation de l'espèce, l'âge ne devrait point être la seule règle à

suivre dans l'ordre civil. Dans tous les temps, les législateurs et les casuistes, en autorisant le mariage, ont eu moins égard aux conditions physiques des individus qu'au nombre des années, puisque quelques anciennes chartes fixent le mariage à quatorze, à douze et même à dix ans pour les filles. Quoique chez nous l'âge de quinze ans soit de rigueur, que peut-on espérer de quelques femmes, quand à cette époque elles ne sont point encore sorties de l'enfance, quand elles ne sont ni formées, ni développées, et qu'elles n'ont donné encore aucun signe de nubilité? Tous les jours nous sommes témoins de ces unions anticipées, que le bonheur des contractants décide moins que des raisons de fortune. Le mariage, dans le fait, ne peut que favoriser le développement et hâter la nature retardataire; mais les avantages qu'il promet ne sauraient compenser les dommages auxquels il expose.

Il est fâcheux de voir que, presque aussitôt après leur union, ces jeunes créatures soient chargées du fardeau de la grossesse. Ce fardeau excédant leurs forces, beaucoup n'ont point le bonheur de le porter à terme sans accident; ce fruit de leur premier amour tombe souvent avant une parfaite maturité.

On ne peut donner ici aucune explication de ce fait, mais il est certain que les jeunes femmes d'une constitution frêle et délicate conçoivent plus promptement que les autres; par cela même, elles sont plus exposées aux avortements et aux fausses couches. On en voit plusieurs mariées dans ces circonstances, dont la première grossesse n'a point été heureuse et qui successivement ont fait deux, trois et jusqu'à cinq fausses couches. Tout le monde sait qu'un premier accident de cette nature dispose à un second, et celui-ci à un troisième; que souvent ils sont accompagnés et suivis de maladies, sinon graves, toujours inquiétantes et longues. De semblables accidents ne trompent point seulement l'espoir des familles, mais les secousses qu'ils

portent ébranlent la machine jusque dans ses fondements et impriment dans l'âme des jeunes femmes une crainte qui ne les quitte plus. Le nombre des victimes des grossesses prématurées est immense. Or, l'âge ne devrait point être la seule condition physique qui fît autoriser le mariage, il serait encore mieux de consulter les caractères de la nubilité. Toute loi ou autorité qui exclurait des liens de l'hymen les femmes qui n'offrent point les conditions suffisantes à la propagation serait odieuse et tyrannique; le sort des personnes envers qui la nature a été avare de ses dons serait par trop affreux si pour quelques raisons physiques elles étaient condamnées à ne vivre que pour elles-mêmes, et si on leur interdisait le plus doux des liens. Alors même que quelques circonstances seraient peu favorables au mariage; on ne saurait l'interdire en vertu de ce principe de justice que tout être sensible a droit à la possession de l'objet tendrement aimé.

En n'envisageant le mariage qu'au point de vue de l'hygiène, nous trouvons une grande différence entre les filles chastes et les femmes. Celles-ci mariées à temps se conservent mieux, et même beaucoup après quelques années de mariage ont gagné en fraîcheur et en santé. Pour les autres, au contraire, le printemps n'a qu'une durée éphémère; ce sont de jeunes plantes qui bientôt se fanent et se dessèchent. A dix-huit ou vingt ans, on est au moins jolie; une gaieté naïve, un enjouement gracieux, même un peu de coquetterie viennent presque toujours animer ce tableau intéressant, objet d'égards, d'attentions et de déférences. A cet âge, la confiance est si expansive, le cœur sent si vivement, que l'une s'accorde aussi facilement que l'autre se donne. Aussi la jeune fille franchit-elle rarement cette époque sans connaître l'amour. Tant qu'elle conserve l'espoir d'être heureuse, elle est la même; mais aussitôt qu'elle est traversée dans ses affections, tout

change, se fane et s'altère dans cet être qui n'est pas fait pour vivre seul. Sans même être en proie aux peines du cœur, les jeunes personnes de vingt à vingt-cinq ans perdent de leur embonpoint, de leur fraîcheur, de leur incarnat ; leur gaieté primitive se change en mélancolie, la vivacité, l'enthousiasme si naturels au jeune âge, et qui expriment si bien le contentement et l'espoir du bonheur, sont souvent remplacés par l'insouciance et la froideur. Que de choses se passent au fond de ces âmes tendres qui ne peuvent déverser sur rien l'exubérance de leurs sentiments !...

Nous avons déjà dit que le mariage était la condition essentielle de la femme, autant sous le rapport des besoins du cœur que sous le rapport de la santé. Quand l'un est satisfait dans ses vœux, il manque bien moins de choses à l'autre ; car d'où proviennent les anomalies nerveuses qui revêtent tant de formes et de nuances différentes, si ce n'est d'un excès de sensibilité qui ne peut se répandre au dehors par le défaut de relations intimes, nécessaires et presque indispensables à un être naturellement expansif et aimant? Plus le cercle des affections chez la femme est étendu, moins il y a d'accès de sensibilité ; plus elle est épouse et mère, et moins elle est sujette aux extravagances de son sexe. Les anomalies pathologiques et morales sont au contraire très-fréquentes chez celles qui sont vouées au célibat et à l'amour mystique. Malgré les conditions défavorables de grossesse, d'accouchement et de suites de couches, la durée de la vie est encore plus longue chez les femmes mariées que chez les filles, dit le docteur Becquerel dans son *Traité d'hygiène* ; c'est en effet, que, malgré les circonstances défavorables qui viennent d'être mentionnées, il y en a d'autres qui établissent la compensation et lui donnent la prééminence. Ces circonstances sont une aisance plus grande, les consolations de la famille, du mari, des enfants ; l'action de la vie de

famille qui, contenues dans des limites modérées, est favorable à la conservation de la santé. Chez les filles non mariées, les circonstances qui rendent la mortalité proportionnellement plus forte chez elles que chez les femmes sont la position peu aisée dans laquelle elles se trouvent bien souvent, l'isolement, la préoccupation de l'avenir, l'absence des consolations conjugales, de la vie de famille, la privation des soins affectueux en cas de maladie, enfin, dans quelques cas, la jouissance des plaisirs vénériens, contre lesquels rien ne les prémunit et rien ne les retient. Joignez à cela, dans un âge plus avancé, le mécontentement de l'isolement, on pourrait presque dire la jalousie du bonheur d'autrui, et quelquefois l'excès d'une dévotion exagérée.

Comment se rendre raison de cette foule d'aliénations mentales dont les femmes, ou mieux les filles de tous les siècles, ont offert tant d'exemples? Comment expliquer les saintes fureurs des pythonisses, des magiciennes, des possédées, voire même les errements des nombreux convulsionnaires dont nous avons parlé dans le premier volume de cet ouvrage, et de cette jeune fille qui voulait entrer dans la légende des saints, si la cause n'est point dans un état d'irritabilité de cet appareil générateur, par lequel la femme est tout ce qu'elle est. Si dans Argos on eût élevé des autels à Vénus, au lieu d'adresser un culte à Junon, les Argiennes eussent-elles donné des signes de cette démence dont nous parle Pausanias, de se croire changées en vaches? Les filles de Milet n'eussent point été prises de cette folie épidémique qui les portait à se pendre, si les hommes d'alors eussent été plus entreprenants. Soit par caprice, soit par force de discipline, toujours est-il que la chasteté absolue est la cause la plus fréquente de ces déréglements de la raison.

Nous pouvons ajouter que, par le fait, le mariage semble

transmettre à la femme un principe de virilité qui non-seulement neutralise ou atténue du moins sa sensibilité naturelle, mais qui donne encore à son physique et à sa raison plus de solidité. Les filles sont donc bien moins capables de hautes conceptions et d'actes de vertu que les femmes mariées. Si nous comparons la vierge à la jeune épouse du même âge, nous reconnaîtrons que dans toutes ses actions l'une paraîtra timide et craintive, quand l'autre paraîtra décidée et pleine d'assurance. Celle-ci passera de la timidité à la coquetterie, et deviendra successivement présomptueuse, exigeante, grave et importante, quand celle-là ne sortira guère du caractère propre à l'innocence. Tous ces changements qui se suivent progressivement, pour nous, sont moins le fait de l'inexpérience que le résultat des rapports intimes qui s'établissent entre les sexes.

Les effets avantageux des rapprochements sexuels ont été reconnus de tous temps. On sait qu'en Grèce la fameuse courtisane Neëa fut surnommée Antycire, parce qu'elle avait, pour guérir l'hypocondrie, des secrets plus efficaces que l'ellébore fourni par l'île dont on lui avait donné le nom. Pausanias raconte l'heureuse métamorphose opérée par le mariage chez la femme d'Ariston. Elle surpassait en laideur toutes les filles de Sparte, et, dès qu'elle fut femme, elle aurait pu disputer à Hélène le prix de la beauté.

Le jeune Antiochus ne fut-il pas guéri par la belle Stratonice, et cette médication ne fut-elle pas conseillée à Louis VIII, qui la trouva immorale, comme on sait, et préféra périr ? Schurigius détaille tous les avantages des relations sexuelles modérées; il leur accorde la vertu de rendre le corps agile et léger, d'aider à l'intelligence, d'égayer les gens tristes, d'être un bon remède aux hommes bilieux, de rendre la respiration plus facile.

Beaucoup de philosophes et de moralistes se sont élevés contre la continence absolue. Au concile de Nicée, saint Paphnuce, évêque de Thèbes, en Égypte, s'écria que coucher avec sa femme c'était chasteté.

Montesquieu disait que la continence était une vertu qui ne devait être pratiquée que par bien peu de gens. Rousseau n'admet pas non plus le célibat. L'homme, dit-il, n'est pas fait pour le célibat. Le célibat offense la nature et trompe sa destination. Tout homme, dit Marmontel, qui regarde la vie comme un bien, est obligé de la transmettre et d'en multiplier le don.

A part le bien-être que le physique et le moral en peuvent recueillir, la raison, je dirai plus, la conscience, devront engager l'homme à se conformer au vœu de la nature, et à concourir à remplir ses intentions. On ne se marie pas, après tout, pour soi. Dans la nature nous voyons que tout est disposé en vue de favoriser la procréation. L'homme sage doit se considérer comme une partie d'un grand tout, et croire que l'impulsion naturelle est la meilleure.

Que l'homme soit donc homme comme Dieu a voulu qu'il fût. Il trouvera dans l'accomplissement de ses devoirs de bien plus grandes jouissances que dans les chimères qu'il aura rêvées. Jouir du bonheur que Dieu a fait, vivre avec la compagne qu'il aura choisie, accomplir le vœu de la nature en procréant, et en déversant sur sa famille l'amour et la bienveillance innés en lui, c'est là le vrai bonheur, c'est celui des affections, c'est la vie de famille, au delà de laquelle les jouissances n'ont aucune stabilité.

La nature, qui nous conduit à ses fins par l'attrait du plaisir, et qui jamais ne borna ses vues à nous procurer des sensations agréables, a mis dans les aliments des saveurs qui nous engagent à en faire usage ; en même temps elle leur a donné

des vertus qui opèrent notre conservation; aussi, dans l'union conjugale, le plaisir est un premier effet qui devient un moyen pour lier la cause à un second plus noble que le premier; nous y trouvons des vertus dont l'une opère le continuel renouvellement de notre espèce; l'autre entretient notre santé quand nous n'abusons pas de ce moyen; une autre donne le bonheur, car l'auteur de la nature veut que l'homme se rende heureux en vivant agréablement avec sa femme. Un des moyens pour obtenir cet agrément est de se conserver en santé, et de procréer des enfants sains de corps et d'esprit. Ces raisons nous paraissent devoir suffire à l'homme réfléchi, pour le décider à ne jamais féconder une femme valétudinaire.

Si la condition de la vierge, dans nos institutions civiles, est un état de violence contre les impulsions de la nature, et s'il est généralement admis, qu'après l'éruption des règles, et lorsque cette révolution a ouvert le cercle d'un nouvel ordre de fonctions, le mariage est l'état le plus conforme au bonheur, au bien-être et à la santé, la femme, faisant usage de ses nouvelles facultés, doit répondre aux vues de la nature aussitôt que le permettent le développement complet et la parfaite conformation de ses organes, dont l'inaction pourrait avoir les plus funestes effets.

Nous avons vu, dans la première partie de cet ouvrage, que dans l'enfance du monde, les sexes ne suivirent dans leur union que ce sentiment naturel qui les attirait l'un vers l'autre; mais bientôt les philosophes, les médecins et les législateurs firent du mariage un des principaux objets de leurs méditations. S'étant attachés à déterminer l'influence plus ou moins avantageuse qui pouvait en résulter pour les peuples dont ils cherchaient à assurer le bonheur, tous reconnurent que les plus graves inconvénients pouvaient résulter de l'union trop prématurée des sexes.

Le travail indispensable de la nature, occupée du complément de son organisation, est troublé par les jouissances prématurées du mariage; la femme aura mille dangers à courir dans sa nouvelle position; devenue enceinte, elle ne pourra supporter qu'avec la plus grande peine, et aux dépens de sa santé, les incommodités sans nombre et inséparables de cet état; elle sera sujette aux avortements et aux pertes, et les douleurs de l'enfantement lui coûteront peut-être la vie. Devenue mère d'enfants délicats et valétudinaires, elle passera sa journée dans l'inquiétude et les larmes, ne prodiguera au fruit de ses amours qu'un lait peu substantiel, se livrera, pour les élever, à des soins et à des veilles qui dépasseront ses forces, hâteront pour elle l'instant de la vieillesse, et lui arracheront peut-être la vie à un âge où elle est ordinairement la plus forte et la plus active.

L'expérience démontre en effet que c'est surtout dans les plaisirs vénériens qu'il convient de consulter l'âge, les forces et le tempérament; que les jeunes gens qui s'y livrent avant que le corps ait pris tout son accroissement se creusent un abîme de maux. Il est contraire au vœu de la nature et au bien de la société de marier les enfants trop jeunes, comme le font inconsidérément bien des parents qui ne consultent que l'intérêt et l'ambition. Car les plaisirs de l'amour les énervent bientôt et les frappent de stérilité; ou, s'ils laissent de la progéniture, ce ne sont que des êtres informes, faibles, mal constitués, qui ne connaissent l'existence que par la douleur et qui ne peuvent être d'aucune utilité à la société.

Les filles qu'on marie dans un âge tendre deviennent la proie d'une multitude de maux. Elles ne peuvent supporter les accidents de la grossesse, ni la douleur de l'enfantement, et sont très-sujettes à faire de fausses couches. Les mariages précoces sont une des principales causes des maladies qui affli-

gent le sexe, ainsi que de la dépopulation et de la dégradation de l'espèce. « Les excès de la jeunesse, disait le chancelier Bacon, sont autant de conjurations contre la vieillesse. » On pourrait ajouter : et contre la postérité; car il est impossible que des enfants nés de parents énervés soient robustes et bien portants; aussi sont-ils, pour la plupart, affectés de maux de nerfs, de scrofules, de rachitis. Une autre raison qui devrait engager les parents à ne point marier leurs enfants de si bonne heure, c'est que ceux-ci, après s'être livrés, dans les premiers temps de l'hyménée, aux plaisirs de l'amour avec tous les transports de leur âge, se dégoûtent bientôt l'un de l'autre. L'habitude des plaisirs, ainsi que leurs excès, en émousse le sentiment; les époux inconstants vont bientôt chercher ailleurs des jouissances nouvelles; et la foi conjugale une fois méprisée, il en résulte une dépravation de mœurs qui, faisant chaque jour de nouveaux progrès, traîne à sa suite la ruine des familles, le crime et le désespoir.

Le mariage avait été fixé par Platon à trente ans pour les hommes; c'est l'âge en effet où le tempérament est formé. A Lacédémone, le mariage n'était permis qu'à vingt ans pour les deux sexes; Tacite loue les anciens Germains de ce qu'ils ne se mariaient pas avant d'avoir acquis l'âge de la pleine vigueur; cet âge est, pour les hommes, entre vingt-cinq et trente ans. Chez les mêmes Germains, un jeune homme qui perdait sa virginité avant vingt ans était diffamé. Les anciens Gaulois avaient à peu près la même manière de voir sur le mariage et la pureté des mœurs. Mais sans avoir besoin de remonter bien avant dans l'antiquité pour montrer combien nous avons changé sur ce point, il suffira de rapporter un exemple connu : c'est celui du père du célèbre Montaigne, qui vivait au commencement du XVIe siècle. Il s'était marié vierge à l'âge de trente-trois ans, après avoir porté longtemps les armes.

On peut, d'après cela, juger de la révolution qui s'est faite dans les mœurs des Français dans l'espace de deux ou trois siècles, et de la dégénération de l'espèce qui en a été la suite. « C'est le physique de l'éducation, ce sont les exercices vigoureux de la gymnastique, c'est l'éloignement de toute jouissance prématurée, qui mettent un si grand intervalle entre nos vieillards de vingt ans, et le héros qui, le jour, étouffe des lions entre ses bras, et la nuit, force cinquante vierges à devenir mères. » (*Philos. de la nature*, tome II.)

Il n'est pas moins nuisible et dangereux de faire des mariages mal assortis, comme d'unir une jeune femme avec un vieillard, une femme déjà avancée en âge avec un homme jeune et robuste, et de ne consulter en aucune manière l'inclination des époux. Ces sortes de mariage sont aussi opposés aux vues de la nature qu'au bonheur. Il serait à désirer, et ce serait un des grands moyens de perfectionner l'espèce humaine, que le mariage ne fût permis qu'aux personnes bien conformées, exemptes de tout défaut corporel, de toute maladie et infirmité, et qui éprouveraient mutuellement de l'affection l'une pour l'autre.

Si les rapports conjugaux trop prématurés n'ont pas constamment des suites aussi funestes, on peut dire que toujours ils altèrent plus ou moins le physique et le moral, et hâtent le temps déjà si rapide de la jeunesse et de la beauté. « Les jeunes filles que l'on marie, dit un médecin célèbre, avant leur parfait développement, et lorsque leur tempérament n'est pas encore à son point de maturité et de perfection, soutiennent mal le travail et les crises de la grossesse, de l'accouchement et de l'allaitement. Le plaisir lui-même fatigue, altère des organes trop délicats, et toutes ces circonstances réunies arrêtent un accroissement qui n'était pas encore terminé, ou, altérant la constitution physique, appellent une foule de mala-

dies nerveuses, et précipitent le cours déjà si rapide des agréments et des plaisirs.

En général, chez les filles bien conformées et parvenues à un complet développement, les premières jouissances déterminent ordinairement un changement favorable à la constitution, et on peut ajouter qu'à quelques exceptions près, le mariage n'est pas moins utile à la santé qu'aux bonnes mœurs. Il y a une infinité d'incommodités, d'indispositions et même d'affections qui ne cèdent qu'à son influence, et les meilleurs observateurs ont reconnu que les excès, même dans les plaisirs auxquels il convie, étaient beaucoup moins dangereux pour la santé que la privation absolue de ces plaisirs.

Les plaisirs de l'amour sont surtout utiles lorsqu'ils sont pris avec modération. L'art d'assaisonner les plaisirs, en général, consiste à en être avare. S'abstenir pour jouir est la philosophie du sage et l'épicurisme de la raison; on double non-seulement ses jouissances par ce moyen, mais on affermit encore sa santé.

Le plaisir sied très-bien au sage.
Il ressemble aux vins délicats;
On peut s'en permettre l'usage:
Buvez, ne vous enivrez pas.

L'été et la première partie de l'automne sont les saisons les moins propres aux plaisirs vénériens; il ne faut dans ces saisons ne s'y livrer que rarement, parce que les organes sont affaiblis et desséchés par les chaleurs : l'hiver, mais principalement le printemps, sont les plus favorables. *Venus hieme non perniciosa, vere tutissima; neque æstate neque autumno utilis est.* (CELSE.)

C'est durant le printemps que la nature renaît et qu'un nouveau feu se glisse dans tous les corps, et en pénètre les

éléments. Tout s'anime, tout s'embellit, tout ce qui respire célèbre par les plus doux transports le pouvoir de l'amour; ce dieu, l'âme universelle du monde, verse dans le sein de tous les êtres sentants la fécondité et la vie. « Il semble en effet, dit le professeur Alibert, qu'il n'y ait qu'un seul temps ou une seule saison pour tous les actes de la faculté génératrice : c'est principalement lorsque le soleil réchauffe et vivifie la terre; c'est quand les arbres se parent de leur verdure et que les animaux respirent la douce haleine du printemps, c'est alors, dis-je, qu'ils sont mus par cet instinct si puissant auquel nul d'entre eux ne saurait se dérober; c'est quand la fleur se colore et s'épanouit, que les oiseaux viennent conclure leurs accords, qu'ils travaillent à la construction de leurs nids, et qu'ils font entendre des accents de joie et de sympathie; c'est au milieu des parfums d'une nature rajeunie que les postérités se renouvellent. Les douces émanations de l'atmosphère viennent imprimer un mouvement favorable au cours ralenti des humeurs; elles devancent le réveil des organes qui doivent perpétuer les espèces. »

Les personnes faibles et valétudinaires, surtout celles qui ont la poitrine délicate, doivent être sobres dans les plaisirs de l'amour et réprimer les mouvements fougueux de la chair; il n'y a pas d'écueil plus dangereux pour elles que les jouissances de l'amour; c'est à elles particulièrement que s'adressent ces vers latins :

Principium dulce est, sed finis amoris amarus;
Læta venire Venus, tristis abire solet.

Quant aux personnes fortes et bien constituées, elles ne doivent pas, dit Celse, s'y livrer avec trop d'ardeur, ni s'en abstenir avec trop de scrupule. Les plaisirs pris avec modération

donnent de l'activité et de la légèreté au corps, au lieu que l'excès affaiblit et énerve.

Nous dirons encore avec un auteur que si le mariage a pour objet de tenir en exercice certains organes dont l'inaction ou l'oisiveté entraînerait infailliblement des conséquences préjudiciables à la santé, l'exercice immodéré de ces organes a aussi ses inconvénients, et le plaisir lui-même a ses dangers et ses ennuis, qu'il faut savoir éviter.

L'abus des plaisirs vénériens produit des lassitudes et la faiblesse, il flétrit la beauté et les grâces ; et lorsque leur excès est soutenu, il ne tarde pas à occasionner des affections spasmodiques et convulsives, l'affaiblissement de tous les sens, et surtout celui de la vue, la dépravation des fonctions mentales, la folie, la perte de la mémoire, la phthisie pulmonaire, la consomption dorsale et la mort. Ces maux augmentent insensiblement, et deviennent presque toujours incurables, par rapport à l'habitude des désirs qu'on éprouve continuellement par de nouvelles jouissances, et qui, une fois contractée, est telle que, durant le sommeil même, l'imagination est presque sans cesse occupée par des objets obscènes. Il en résulte des pollutions qui jettent de plus en plus dans l'épuisement, car les organes de la génération, dont l'irritabilité est très-augmentée dans ces circonstances, étant sollicités par des images voluptueuses, la semence s'en échappe avant qu'elle ait été suffisamment élaborée.

Les plaisirs solitaires sont bien plus préjudiciables encore, car ils ruinent plus promptement les tempéraments les plus robustes, et les maux qui en sont la suite sont bien plus terribles; ils se terminent presque toujours par une mort qui a lieu dans les convulsions du désespoir. Le médecin ne saurait trop s'élever contre ces jouissances obscures, aussi injurieuses à la nature qu'à la pudeur. Un être vertueux et sensible ne

peut consentir à être heureux seul, il n'y a de jouissances réelles que celles qui sont partagées. Le vrai plaisir seul que peut goûter l'honnête homme ne subsiste qu'avec le suffrage de sa conscience : or, chacune de ces jouissances est marquée par un homicide.

Miseri, quorum gaudia crimen habent!

Loin des plaisirs que le remords doit suivre!

Mais si la nature se venge d'une manière cruelle quand on provoque ou pervertit ses impulsions, elle punit également lorsque, refusant d'obéir à sa voix, on laisse languir dans l'oisiveté des organes qu'elle a formés pour le plaisir et la reproduction.

Le dernier des maux qui peuvent alors survenir constitue ce qu'on appelle *fureur utérine* ou *nymphomanie*, véritable manie, aliénation funeste, pendant laquelle les femmes disent et font involontairement les choses les plus indécentes, affectent les gestes, les discours les plus lascifs, provoquent les hommes sans choix, sans discernement, et les frappent, les déchirent s'ils repoussent leurs avances et leurs délirantes provocations. Cette affreuse maladie sera traitée avec tous les développements qu'elle mérite dans la troisième partie de cet ouvrage.

Nous avons dit que l'exercice immodéré des organes de la génération avait ses dangers, et le plaisir lui-même ses ennuis. On devra donc s'attacher à en régler le cours, car, sans cette précaution, la fatigue que son abus entraîne finirait certainement par altérer des organes déjà trop délicats, et d'autant plus disposés à souffrir et à devenir malades, que la constitution du sujet serait plus faible et moins arrêtée. On cite des milliers de jeunes personnes dont la croissance a été troublée par ces sortes d'excès, et il est bien prouvé que les plaisirs

prématurés et forcés ont pour résultat ordinaire de précipiter le temps de la jeunesse, de l'abréger, et souvent même de déterminer, par une sorte d'expansion convulsive, une foule d'affections nerveuses.

C'est pour cela que les législateurs de tous les temps se sont occupés de cette grave question d'économie conjugale, et que plusieurs ont cherché à établir par ordonnance le nombre des actes. Solon voulait que les époux s'acquittassent de leur devoir au moins trois fois par mois. Zoroastre les prescrivait une fois tous les huit jours. Mahomet exigeait que chaque musulman vît au moins une fois par semaine chacune de ses femmes; faute de quoi, elle pouvait demander et obtenir le divorce.

Les peuples modernes n'ont pas de loi à cet égard ; c'est peut-être ce qui les a rendus si audacieux dans ce genre d'escrime. Roussel cite des hommes qui ont recommencé douze fois le même sacrifice dans l'espace de quelques heures. Virey raconte, dans son ouvrage sur la femme, qu'une fille publique, déjà livrée à la débauche depuis quelque temps, s'abandonna toute une nuit à vingt soldats. On ne peut pas savoir précisément jusqu'où s'étendit le nombre des actes ; mais elle éprouva le lendemain une hémorrhagie abondante à la suite de laquelle elle mourut.

Relativement à l'âge, il est très-important que les époux ne soient pas, à l'égard l'un de l'autre, dans les rapports discordants du grand-père à la petite-fille, et réciproquement. Malheur, en effet, aux femmes livrées encore enfants aux froides amours de maris éteints ou blasés ! elles ne connaissent que les fatigues ou les épines de l'hymen ; ce sont de pauvres fleurs qu'un souffle malsain dessèche ou flétrit ; ce sont de timides colombes que l'ouragan furieux renverse et tue avant le temps.

Ajoutons, avec le docteur Londe, que tout le monde veut que la femme soit plus jeune que le mari, et que tout le monde se fonde sur les mêmes raisons. Renfermée dans certaines limites, cette différence d'âge nous paraît utile; mais lorsqu'elle est exagérée, elle présente les plus graves inconvénients. Que résulte-t-il en effet d'un excès de disproportion dans les âges? Que la chaîne de l'hymen, si légère quand l'amour en a forgé les anneaux, finit par devenir incommode et pesante; qu'un lien que la nature n'a pas formé, qui ne l'est même que contre son vœu, se relâche pour le malheur des époux, et souvent pour celui de leur génération. De là les séparations, les divorces, et tous les scandales qui remplissent la société; de là des chagrins domestiques de toute espèce, source des névroses, de la folie et autres affections dont le cerveau est le point de départ.

Pour que le but de la nature soit atteint, il ne faut donc pas qu'il y ait entre l'homme et la femme une trop grande disproportion d'âge : c'est l'unique moyen d'assurer le bonheur des époux, autant pendant la jeunesse que dans le déclin de la vie.

On peut dire que la chasteté, malgré ses épreuves desséchantes, est mille fois préférable aux étreintes irritantes qui sont les suites ordinaires d'une union disproportionnée, fomentée ordinairement par la cupidité, ou par des considérations de famille ou de nom, plus puériles aujourd'hui et moins excusables que jamais. En effet, le commerce qui s'établit entre deux époux mal assortis sous le rapport de l'âge finit toujours par agacer les sens en les embrasant sans résultat, et de cette manière, il appelle ou il favorise les habitudes solitaires, ces crimes d'amour auxquels tant de malheureuses succombent dans leur désappointement.

Les fonctions de la génération veulent, comme toutes les

autres, être accomplies et remplies; voilà le vœu suprême de la nature; elle nous convie par mille attraits à exécuter ses ordres, et elle a attaché à l'exercice des organes par lesquels ces fonctions s'exécutent un plaisir d'autant plus vif que le but était plus important. Tout ce qui vit doit se reproduire et mourir, telle est la loi commune. Si la fleur brille un instant, c'est au moment de ses amours; l'acte une fois consommé, elle se fane et tombe.

C'est à l'hygiène à régler des fonctions qui déborderaient facilement sous l'empire du plaisir; elle recommande d'adopter un sage parti entre les deux extrêmes, également destructeurs. En suivant ce précepte, les femmes échapperont aux plus grands dangers; elles éviteront l'hystérie, ce mal affreux qui ferait croire aux malins esprits et aux ensorcellements, dit un auteur, si l'on pouvait ajouter foi à de pareilles sottises.

Eh! que les femmes ne se targuent pas de leur répugnance ou de leur dégoût pour certaines obligations conjugales; qu'elles cessent également de parler de leur tiédeur, du calme de leurs désirs ou de leurs sens: ce sont là des défaites sans portée, sans valeur. La nature dominera toujours les préjugés, et les sottises convenues n'atteindront jamais que les petits esprits. Disons toute la vérité: à moins d'être affligées d'un vice de conformation ou d'une aberration de sensibilité, ce qui revient absolument au même, toutes les femmes sont appelées à recevoir et à payer les impôts de l'amour; et celles qui peuvent, sans en souffrir, se soustraire ou se refuser à cette maîtresse loi, sont, par le fait, des créatures incomplètes, inhabiles et inutiles. Il ne faut pas cependant s'abuser sur les réserves de quelques femmes; il y en a de bien des natures. Il y en a qui tiennent au tempérament, à la coquetterie ou à l'amour-propre qui murmure secrètement; mais il y en a aussi de si délicates, nous dirions volontiers de si héroïques, qu'elles mé-

ritent d'être admirées et respectées.... Telle fut la courageuse résistance d'Éléonore, dont nous avons parlé dans la première partie de cet ouvrage, et qui, dans toute l'ivresse de son amour pour Raymond-Lulle, sut lui refuser constamment un sacrifice qui eût fait à elle-même tout son bonheur, sans le mal qui la dévorait, et dont elle n'aurait jamais osé parler à son amant.... Elle était affectée d'un cancer au sein en pleine ulcération!... Et, depuis cette femme martyre, combien d'autres encore se sont immolées à la continence par des motifs aussi honorables, par la crainte d'apporter en holocauste des infirmités ou des cicatrices!

Du reste, l'amour entretient l'amour, comme sa privation l'attiédit et l'éteint : voilà pourquoi on rencontre tous les jours des femmes jusqu'alors réputées insouciantes et froides, qui, après quelques douces violences, ont fini par prendre assez de goût aux habitudes conjugales pour souffrir, quoique pures, d'une chasteté trop absolue et trop longtemps prolongée.

Puis, aux gens qui voudraient reprocher aux femmes ou leurs désirs ou quelques plaintes, nous dirons avec le docteur Virey : « Pourquoi faire un crime de désirer le nom sacré de mère, et de remplir des devoirs autorisés par toutes les lois pour la perpétuité du genre humain? N'est-ce pas plutôt parce qu'elle veut vivre dans l'honnêteté, qu'une épouse trompée réclame la dissolution d'un contrat de fraude et d'imposture? Une femme est exempte de crime, quand elle demande l'égalité des droits et des devoirs dans une union où elle se consacre pour la vie, et nulle loi ne peut être assez injuste pour immoler la faiblesse aux vains caprices du fort. »

Les ordonnances des rois de France et la pratique universelle de l'Église vengent, à cet égard, la pudicité des femmes compromises par des unions inégales et illégitimes, qui outragent les bonnes mœurs. Solon permettait à toute femme mariée

à un homme inhabile à la propagation d'habiter avec quiconque lui plairait des parents de son mari.

Il conviendrait de tracer un code pour le mariage et de le fonder sur une connaissance approfondie du cœur humain. Il faudrait apprendre aux époux à prolonger le charme des nœuds qui les lient. La femme retient par sa modestie l'homme qui la protége par sa puissance ; il importe qu'elle maintienne dans sa vie intérieure tous les avantages de la loi des obstacles ; elle doit étendre sur tous les charmes dont il a plu à la nature de l'embellir ce voile religieux qui la couvrait lorsqu'elle fut introduite dans le temple de l'hymen ; elle doit rester pure jusqu'à son dernier jour. La décence et la retenue sont la coquetterie du mariage.

Toutefois, sous le rapport moral, tout doit être commun dans le mariage, même la pensée ; de là vient que les cœurs doivent être assortis pour cette délicieuse union. Il y a si peu d'âmes qui se répondent ! Pour produire des volontés analogues, il conviendrait peut-être de varier l'éducation des femmes, selon la condition et le caractère des maris auxquels elles sont destinées ; ce serait sans doute le plus sûr moyen de fixer parmi eux un bonheur qui doit être isolé et caché, pour ainsi dire, dans les détails de la vie domestique.

On peut ajouter que c'est un devoir pour les époux de chercher mutuellement à se plaire, à nourrir, à perpétuer le sentiment qui a présidé à leur union. La tendresse conjugale s'éteint souvent par le défaut de soins, de prévenances, de retenue, par l'oubli de tous ces accessoires extérieurs qui donnent un nouveau prix à la beauté et même à la vertu. Sous le vain prétexte d'une familiarité qui doit bannir toute espèce de gêne et de contrainte, on se néglige sur les bienséances, sur les égards, sur les procédés, et quelquefois même sur ce que la décence exige : de là les dégoûts, l'indifférence, les querelles, les

haines. Des époux attentifs à se ménager une existence heureuse sont toujours empressés de se plaire, de se prodiguer constamment les attentions, les manières obligeantes; et lorsque, par l'effet du temps, leur premier sentiment vient à s'affaiblir, ils y suppléent par la galanterie, ce léger, ce délicat, ce perpétuel mensonge de l'amour.

Dans toutes les circonstances, les jeunes mariés devront proportionner leurs plaisirs à leurs forces, et se rappeler aussi que le mariage se consomme, pour la première fois, avec de grandes difficultés; que la résistance éprouvée et les premières approches conjugales exigent, dans plusieurs cas, des soins et des ménagements dont l'oubli pourrait occasionner les accidents les plus funestes, et sur lesquels il est de la plus haute importance que les mères de famille et les jeunes époux soient éclairés. Un médecin italien cite un exemple bien effrayant, celui d'une jeune femme dont l'hymen s'accomplit avec une violence telle que le canal vulvo-utérin et l'intestin qui lui correspond furent déchirés. Un autre médecin rapporte que, par une semblable cause, deux jeunes Hollandaises périrent d'hémorrhagie la première nuit de leurs noces. Sans avoir des suites aussi funestes, des hémorrhoïdes internes pourraient rendre la consommation du mariage très-douloureuse, surtout si, ne respectant pas la souffrance de la victime de ses cruels efforts, un époux plein de vigueur et sans expérience s'abandonnait aveuglément à tous ses transports. On trouve un exemple de cette consommation pénible et douloureuse de l'hymen, par cause d'hémorrhoïdes internes, dans les observations de médecine d'Édimbourg. La jeune femme qui le fournit éprouvait habituellement des douleurs si cruelles dans les approches conjugales, qu'elle ne pouvait les supporter.

Quelquefois, par le seul effet d'un défaut de proportion entre les organes qui doivent s'unir, les premières approches

conjugales pourraient aussi se trouver accompagnées de circonstances qui exigent que les époux s'arrêtent d'abord, et cherchent ensuite à triompher des obstacles qui leur sont opposés avec beaucoup de ménagement et de circonspection. En général, les difficultés que présentent les premiers essais du mariage sont moindres pendant le temps des règles, ou quelques jours après leur éruption. On peut aussi les diminuer en faisant usage de corps onctueux et gras, en employant les fomentations émollientes, les bains de vapeur; enfin en dirigeant bien ses efforts et en profitant du relâchement produit par l'effusion sanguine que les premières tentatives ne peuvent guère manquer d'occasionner dans des cas aussi difficiles.

Si une plus grande résistance était opposée, des efforts violents, des mouvements brusques et peu ménagés ne seraient pas alors sans inconvénient et même sans danger; il faudrait alors aussi, soupçonnant une disposition contre nature, interroger l'art, et lui demander des secours contre un obstacle dont lui seul pourrait triompher sans danger. Si l'utérus n'était pas suffisamment élevé, ou si l'organe masculin avait des dimensions démesurées, le défaut de retenue et de prudence dans les approches conjugales aurait aussi les suites les plus fâcheuses pour la femme.

« Lorsque la consommation du mariage, dit un auteur, éprouve trop de résistance, surtout s'il y a disproportion entre les organes, les époux jeunes et vigoureux, et quelquefois sans expérience, au lieu de s'abandonner inconsidérément à tous leurs transports, doivent chercher à surmonter les obstacles avec les plus grands ménagements. En général, les difficultés que présentent les premiers essais du mariage sont moindres pendant le temps des règles et quelques jours après leur écoulement. Il est bon de dire aussi que les fomentations émol-

qu'une cause physique s'oppose à la propagation de l'espèce
or les principales causes sont l'impuissance et certains vices d
conformation des parties sexuelles, qui donnent à un indivi
l'apparence d'un sexe dont il ne fait point partie.

On rencontre quelquefois des êtres bizarres, qui font croi
qu'il existe des individus offrant les deux sexes, véritable c
de nullité de mariage. La fable nous apprend que la nymp
Salmacis, irritée de l'indifférence qu'affectait pour son amo
Hermaphrodite, fils de Mercure (Ἑρμῆς) et de Vénus (Ἀφροδίτη)
obtint des dieux que son corps fût réuni au sien pour n'e
former qu'un seul.

L'état actuel de nos connaissances ne nous permet pas d'adopter de pareilles idées, tout en convenant que la plupart des plantes et plusieurs animaux d'un ordre inférieur réunissent les organes mâles et femelles chez un même individu; le mot hermaphrodite devrait donc être rayé du langage médical, toutes les fois qu'il serait question de l'espèce humaine.

Il n'est permis de conclure à la stérilité que dans le cas où il y a impuissance irremédiable; dans toute autre circonstance, on ne peut établir que de simples conjectures insuffisantes pour faire dissoudre un mariage, ou pour attaquer la légitimité des enfants.

Indépendamment de l'article qu'on va lire sur la stérilité, au point de vue de l'hygiène, on trouvera dans le troisième volume de cet ouvrage tout ce qu'il importe de connaître sur la stérilité, ses causes, et sur les moyens d'y remédier.

De la stérilité au point de vue hygiénique chez la femme.

La fécondité comme la stérilité sont deux phénomènes de la nature vivante, dont les causes le plus souvent sont un mystère, et qui ont d'autant plus excité tous les efforts de la curiosité humaine. Si la stérilité nous présente l'image

sèche et aride du néant, si le triste célibataire n'offre à nos regards qu'un cœur froid et ridé, qui ne peut aimer que soi; si, au contraire, l'aspect d'une verdure qui succède aux frimas, des troupeaux qui la broutent accompagnés de leurs petits; si même les insectes qui pullulent nous transportent d'aise et d'admiration, si la naissance d'un fils produit les plus délicieuses émotions; si l'amour et le lien conjugal ont inspiré de tout temps les plus beaux vers, comment se fait-il que la stérilité soit quelquefois aussi regardée comme un bienfait, et la fécondité, cet heureux symbole d'une nature toujours jeune, comme un malheur, qu'on cherche à prévenir par mille mystérieuses précautions, et à détruire au besoin par les crimes les plus révoltants?

Si nos âmes étaient toujours élevées vers les éternelles vérités, jamais on n'aurait pensé à faire une semblable question, car la terre, cette excellente mère qui nourrit toujours ses enfants, suffit à tous les besoins de l'homme; mais il faut parler d'après ce qui est. Or, à l'origine d'une société, on a besoin d'une nombreuse population; ensuite on la limite suivant les moyens de subsistance. D'abord la fécondité est le plus grand des biens; ensuite elle devient plus qu'indifférente. Rachel s'écriait éplorée aux pieds de son époux: « Donne-moi des enfants, ou tu me verras mourir! » Aussi une nombreuse postérité fut-elle la récompense que Dieu promit à Abraham et au peuple d'Israël. Il n'y aura parmi vous, dit le Seigneur, ni même dans vos troupeaux aucun individu de stérile dans les deux sexes; mais dans les temps postérieurs les choses avaient déjà bien changé, et nous voyons les prophètes Jérémie et Ozée écrire à ce même peuple déjà perverti par le luxe: « Réjouis-toi, stérile, qui n'enfantes point!.. » Aussi, dans le commencement de la république, le Romain répudiait les femmes qui étaient stériles. Cornélius Ruga fut le premier qui en donna l'exemple, lequel fut suivi

pendant plusieurs siècles, jusqu'à ce que, tout le genre hum affluant, pour ainsi dire, dans Rome, on n'eut plus besoin cette loi.

La médecine n'entre pas dans ces calculs de la politiqu comme toutes les choses bonnes de leur nature, elle reste même, et pour elle la fécondité sera toujours un bien et stérilité un mal; elle ombragerà de ses ailes protectrices bienfaisantes toutes ces mères tendres qui s'écrient, comn Lia, après avoir mis au monde six enfants : « Dieu m'a gra fiée de la meilleure des dots. » La médecine et l'hygiène particulier continueront à rechercher et à détruire les caus de la stérilité. Cette inaptitude à la génération au temps fi par la nature se distingue de l'impuissance en ce que, da celle-ci, il y a plus souvent inaptitude à la copulation, tan que, dans la stérilité, on peut être habile à la copulation qu que inhabile à la génération. Les causes de la stérilité so très-nombreuses; elles sont absolues ou relatives; les pr mières sont celles qui produisent l'impuissance ou qui tienne à des vices d'organisation apparents ou cachés, dont nous pa lerons, avec tous les détails qu'ils comportent, dans troisième volume, qui a pour objet toutes les maladies d femmes.

Dans les causes relatives de la stérilité chez la femme, trouve l'embonpoint trop prononcé ou une maigreur exc sive. Aristote dit qu'il faut maigrir les femmes trop grasses engraisser les femmes maigres, et il ajoute que les maig sont généralement plus fécondes que les grasses. Avorteme fréquents, coït trop répété, tempérament trop ardent faible, relâché; affections tristes de l'âme, défauts de rappo moraux et physiques entre l'homme et la femme; puante du nez et de la bouche, toutes les maladies qui affecte quelques points de la face rendent la femme stérile, pa

que le dégoût qu'elles inspirent à l'homme le plus ardent doit le détourner de l'acte de la copulation.

On ne peut remédier à la stérilité qu'en détruisant ou faisant cesser les causes qui la produisent. On remédie à la stérilité qui dépend de l'obliquité de l'orifice de la matrice en changeant la posture communément usitée, et en la variant d'après les conseils sages et éclairés de l'homme de l'art qui a acquis une connaissance exacte de la disposition des organes, et en suivant le conseil donné par Lucrèce, traduit par M. Le Blanc de Guillet, lorsqu'il dit :

Et, que l'aliment même influe en ce succès !
L'un appauvrit le champ, l'autre est un riche engrais ;
L'un divise et dissout, l'autre fige et prospère.
Qu'il importe comment s'accomplit le mystère !
L'instinct du quadrupède, en ce combat charmant,
Pour l'objet de l'hymen le sert fidèlement.
Suis donc, suis son exemple. Ainsi, mieux partagée
Et sur un plan plus droit la force dirigée,
Le coursier touche au terme et revient triomphant.

Mais souviens-toi surtout qu'un honteux stimulant,
Un mouvement trop vif qui le pousse et l'entraîne,
L'épuise, le consume et rend sa course vaine,
Détournant du sillon le soc laborieux :
De nos viles Phrynés tel est l'art odieux,
Pour rallumer sans cesse une ardeur éphémère,
Et s'épargner des soins, seul bonheur d'une mère ;
Art au moins inutile à ta sage moitié.

Souvent un feu durable, une tendre amitié,
Sans que le ciel s'en mêle ou Vénus y conspire,
Pour le moins bel objet qui soit sous son empire,
S'élevant dans un cœur, l'enchaînent pour jamais.
Douceur, aménité, tout supplée aux attraits :
Propreté, complaisance et surtout habitude,

Tout peut enfin des sens fixer l'incertitude.
Ainsi tombe un grand orme, honneur d'un bois sacré,
Au coup le plus léger, toujours réitéré :
Ainsi, par l'eau filtrée et coulant goutte à goutte,
La roche avec le temps est percée et dissoute.

Des personnes croient que l'union des époux doit se faire sur le modèle de l'accouplement des quadrupèdes, parce que, dans cette attitude, la situation horizontale de la poitrine et l'élévation des reins favorisent davantage la direction du fluide générateur. Mais il ne faut pas que la femme excite, par des mouvements lascifs, l'ardeur de son époux et sollicite un épanchement immodéré qui l'épuise : ses mouvements sont un obstacle à sa fécondation, ils ôtent le soc du sillon et détournent les germes de leur but; car si le rapprochement des sexes exige de la part de l'homme de la vivacité dans les désirs, une certaine ardeur dans l'acte, il ne demande à la femme, pour couronner l'acte conjugal, que des sens calmes, sans froideur et sans aversion.

Quelquefois les femmes deviennent fécondes en changeant de tempérament avec l'âge. Anne d'Autriche n'accoucha de Louis XIV qu'après une stérilité de vingt-deux ans Madame Blasy de Rodez a accouché très-heureusement d'un garçon, après vingt-neuf ans de stérilité, étant âgée de quarante-sept ans.

L'observation démontre aussi que les filles peuvent donner des fruits avant d'avoir fait paraître des fleurs. Rondelet nous dit qu'une femme de Montauban, et une autre de Toulouse, mirent au monde, la première douze, la seconde quatorze enfants, sans que l'une ni l'autre eussent jamais su ce que c'était que les fleurs des femmes. Mais les femmes n'engendrent plus lorsqu'elles les ont perdues; toutefois, Sara enfanta

Isaac à quatre-vingt-dix ans, et Élisabeth, mère de saint Jean-Baptiste, conçut n'ayant plus ses fleurs, mais ce fut miraculeusement.

L'observation apprend aussi que les femmes les moins amoureuses, qui éprouvent le moins d'ébranlement dans les jouissances, sont quelquefois les plus fécondes. Elle nous montre aussi que celles qui ont un tempérament très-ardent sont souvent stériles. On peut remédier à cette cause de stérilité en mettant la femme de ce tempérament à un régime très-adoucissant, en lui conseillant un usage fréquent des bains, des demi-bains, des boissons acidulées, des émulsions et autres tempérants.

La fréquentation des bals, des spectacles, les lectures des productions érotiques, qui sont très-nuisibles aux femmes d'un tempérament ardent, peuvent convenir à celles qui sont flegmatiques; en exaltant l'imagination, toujours ces moyens peuvent exciter les désirs, et faire cesser la stérilité si elle trouvait sa source dans le peu d'ardeur de la femme pour les plaisirs vénériens. Comme elle ne se livre qu'avec indifférence à l'acte générateur, on doit ranger parmi les moyens propres à faciliter la fécondité tout ce qui peut contribuer à rendre les embrassements plus ardents. C'est de cette manière qu'agissent les voyages et les séparations des époux. Quelques femmes d'une constitution trop chaude, qui avaient la matrice sèche, contractée à son ouverture ou fermée, se sont bien trouvées des injections ou fumigations émollientes et même calmantes : ces mêmes moyens conviennent dans les cas d'étroitesse du vagin. Les injections astringentes doivent être employées au contraire dans le cas de relâchement, d'atonie ou de trop grande ouverture de ce viscère, qui ne permet pas à la semence de l'homme d'y être retenue. D'un autre côté, on trouve des hommes trop ardents aux exercices de Vénus, et

qui ont affaire à une femme trop froide. On doit conseiller à celle-ci les aliments chauds, épicés, les remèdes toniques, les excitants de tout genre, tandis que le mari doit être mis à l'usage des rafraîchissants, des tempérants, du lait, etc. J'ai plusieurs fois, par ces moyens simples, procuré à des époux le bonheur de se voir renaître.

Lorsque les époux sont jeunes et vigoureux, on peut soupçonner que chez eux la stérilité èst la répétition très-fréquente de l'acte vénérien. Lorsque le mari est doué d'un tempérament très-ardent, il n'engendre pas parce que l'émission de la semence se fait avant que la copulation ait eu lieu, ou du moins avant que la femme ait éprouvé l'ébranlement qui la dispose à devenir féconde. Dans le premier cas il faut conseiller la modération dans les plaisirs de Vénus. Les filles publiques nous fournissent une preuve que les jouissances immodérées contrarient la conception ; dans les premiers temps de cet excès elles irritent l'organe utérin, elles le tiennent dans un état de spasme continuel ; elles finissent à la longue par émousser la sensibilité. Lorsque l'émission séminale est trop prompte, la thérapeutique doit consister à modérer les désirs par un régime convenable, et à les retarder par un bain pris avant l'approche conjugale.

La femme qui se marie dans un âge avancé conçoit plus difficilement. Par l'âge et par le défaut d'exercice, la matrice paraît avoir perdu l'action propre à favoriser ses diverses fonctions ; comme chez les femmes flegmatiques, pour rendre la conception plus facile, on doit conseiller l'approche conjugale immédiatement après la menstruation, le moment de l'évacuation des règles étant celui où l'utérus jouit de plus de vie et d'action, il est évident qu'il doit être préféré pour remédier à une stérilité qui paraît trouver sa source dans la faiblesse. On pense aussi que l'orifice étant plus entr'ouvert à

cette époque doit admettre plus facilement la semence. C'est dans la stérilité de cette espèce que pourrait convenir l'usage des substances auxquelles les médecins attribuent la propriét d'agir sur l'utérus, et d'en activer les fonctions. Parmi ce moyens, les eaux minérales ferrugineuses employées en bains, en injections, ou prises intérieurement, tiennent le premier rang. Que de femmes ont joui du bonheur de se voir mères à la suite d'un ou de plusieurs voyages conseillés par nous dans nos belles Pyrénées, où la nature nous offre les sources les plus variées et les plus salutaires d'une main si libérale !...

Les moyens généraux contre la stérilité consistent dans un bon régime, l'exercice en plein air, les plaisirs, les récréations agréables, des amusements variés, les voyages aux sources d'eaux minérales, où se trouvent tant de sujets de distractions, etc., etc.

Quant aux prétendus spécifiques ou remèdes contre la stérilité, les vrais médecins savent qu'il n'en existe pas. Tous les élixirs, opiats, recettes, secrets fameux, ne peuvent produire qu'un effet fortifiant ou analogue aux substances qui entrent dans leur composition. Ils ne sauraient agir d'une manière particulière ou spéciale sur les organes génitaux, ni avoir aucune vertu prolifique ; et si quelques élixirs ou autres toniques, notamment les martiaux, ont été quelquefois efficaces chez des personnes faibles, c'est qu'ils agissent en relevant le ton de la fibre, dont la faiblesse était la cause de la stérilité.

Il paraît certain que l'amour réciproque des deux époux est une condition favorable à la fécondité des unions. Il est bien certain aussi que l'antipathie, la haine, le dégoût ou même la colère, ne sont pas des causes positives de stérilité chez la femme. A ceux qui conserveraient des doutes à cet égard, on pourrait rappeler que sur les lieux que les troupes des puissances étrangères ont particulièrement occupés dans leur

invasion en France, un grand nombre de malheureuses femmes sont devenues enceintes après avoir essuyé les embrassements de ces Cosaques hideux qu'elles avaient en horreur, et dont elles ne partageaient pas plus la brutalité vers la fin qu'au commencement de l'acte.

C'est donc à tort et contre l'attestation positive des faits les plus authentiques, qu'un auteur convaincu que l'imprégnation ne peut pas s'opérer dans une haine bien prononcée a avancé que « la femme qui, se prétendant violée, devient enceinte, ment : par cela seul qu'elle a conçu, elle a nécessairement acquiescé au plaisir. »

Quoiqu'il soit reconnu que la femme peut concevoir sans éprouver la moindre délectation, et même au milieu des souffrances, ou au moins du déplaisir, il n'en est pas moins vrai que celle qui éprouve une sensation voluptueuse à l'approche du mâle est certainement la plus propre à la conception ; mais il ne faut pas qu'elle soit douée d'un tempérament trop ardent. J'ai été consulté pour des femmes qui étaient en quelque sorte atteintes de la fureur utérine au premier degré. Le moindre attouchement d'un homme, disaient-elles, était suivi de l'orgasme le plus vif. Leur clitoris entrait en érection ; elles se livraient à des transports amoureux très-violents.

Ce n'est plus une ardeur dans ses veines cachée,
C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.

Une de ces femmes avait eu affaire, étant fille, à un grand nombre d'hommes ; elle se maria ; elle ne devint enceinte qu'à la quarantième année de son âge ; sans doute lorsque le spasme violent de ses parties naturelles ayant cessé, ses feux amortis ne mirent plus obstacle à la conception.

Dans le cas où la matrice est abreuvée par une sérosité ou du mucus surabondant, on peut employer avec avantage

injections astringentes et les pilules toniques. Une jeune femme mariée depuis six ans était inconsolable de ne pouvoir devenir mère; elle vint réclamer mes conseils. Sur son aveu qu'elle avait des pertes blanches, je lui prescrivis des injections astringentes, et quelques cuillerées de sirop sédatif et fondant, avec un régime tonique. Ces moyens, continués pendant deux mois, ont tari l'écoulement blanc, et alors cette femme n'a pas tardé à jouir des douceurs de la maternité.

C'est d'après ces principes qu'Hippocrate affirme que les femmes qui ont peu de menstrues conçoivent seulement pendant le cours de cette évacuation, tandis que pour celles qui voient abondamment, le moment le plus favorable est celui où les règles viennent à finir; certaines femmes ne sont même devenues enceintes que pendant la menstruation.

C'est peu pour deux époux de n'être pas stériles,
Leurs approches souvent peuvent être inutiles;
Alors de leurs humeurs établissant le cours,
L'art peut à la nature offrir d'heureux secours.
Une femme célèbre entre deux rois illustres,
La reine Médicis, durant près de deux lustres
Ne put avoir d'enfants. Cependant le dauphin
N'était point impuissant, on le sait. Mais enfin,
D'avoir des rejetons perdant toute espérance,
Henri d'un monstre impur allait purger la France,
Quand l'illustre Fernel, sur sa stérilité,
Par le couple royal fut un jour consulté:
Docteur, lui dit Henri, commande à la nature,
D'accorder à mes vœux de la progéniture;
Et d'une race auguste ayant quelque pitié,
Fais un petit Valois à ma chère moitié.
Prince, reprit Fernel, c'est à vous de le faire;
Trop heureux si mon art a, pour vous satisfaire,
Un moyen efficace, et propre à seconder
L'instant, le mode heureux qui doit la féconder.
La reine Médicis, jusqu'alors inféconde,

Grâce au docte Fernel, mit cinq enfants au monde;
Charles neuf dut le jour à ce rare bienfait,
Qui pour l'humanité devait être un forfait.
Médicis au docteur, avec reconnaissance,
De chacun de ses fils acheta la naissance,
Dix bons mille écus d'or, donnés sans nul regret :
Peut-on payer trop cher un si rare bienfait?
Cependant chaque auteur a, sur cette aventure,
D'après ses préjugés fondé sa conjecture.
L'un pense que Fernel, par de très-prompts secours,
De ses mois supprimés a rétabli le cours;
L'autre croit qu'au dauphin un avis salutaire
Apprit l'instant propice à l'amoureux mystère;
Enfin quelques auteurs ont cru, sans fondement,
Qu'Henri vit Médicis pendant l'écoulement.

« C'est chose sale, indécente et brutale, d'avoir à faire à une femme durant qu'elle se purge, » dit Joubert, et il ajoute : « Ce conseil n'est pas seulement déshonnête et contre les bonnes mœurs, mais aussi contraire à l'ordonnance de Dieu, qui le défend très-expressément au *Lévitique : Si coierit cum ea vir tempore sanguinis menstrualis, immundus erit septem diebus; et omne stratum in quo dormierit polluetur.*

« Il y a plus, les deux coupables doivent être punis de mort : *Qui coierit cum muliere in fluxu menstruo, interficiantur ambo de medio populi sui.* »

C'est cependant un préjugé que de croire que l'enfant qui naîtrait d'une pareille copulation serait lépreux, difforme, etc.

Il faut surtout savoir assortir les époux qui ne doivent pas être du même tempérament, d'après Lignac; l'homogénéité du tempérament est une cause de stérilité. Il faut, par exemple, unir un brun avec une blonde, etc., etc.

Les êtres à sexe séparé cherchent à se réunir pour se perpétuer. « Dieu, dit Platon, dans le livre du *Banquet d'amour* »

ayant créé les individus mâles et femelles dans un même corps, ils aspirèrent à égaler les immortels. Jupiter punit leur orgueil en les divisant en deux sexes. Depuis ce temps, les deux moitiés cherchent à se joindre et à s'embrasser; elles ne trouvent leur perfection et le bonheur que dans cette union primitive. La Genèse nous apprend que Dieu créa l'homme mâle et femelle, qu'il tira la femme de l'homme ensuite.

Il suffit pour produire de l'amitié entre deux individus qu'ils soient du même âge, de même genre, de même condition, que leur faculté sensitive soit parfaitement semblable ainsi que les mœurs, les habitudes, les opinions; que l'égalité entière en soit la base. Tout deviendra commun entre eux, ils partageront leurs biens et leurs maux, ils vivront l'un pour l'autre et aimeront leur ami autant qu'eux-mêmes. Dans le véritable amour, il ne suffit pas d'aimer autant que soi-même, mais plus que soi; plus on meurt à son propre corps, plus on vit dans celui qu'on aime. Il faut que l'homme existe dans la femme, comme la femme dans l'homme; ce sont deux moitiés qui ne peuvent rien séparées. L'amour se compose d'éléments contraires, car il ne se produit qu'entre des sexes différents qui se saturent par leurs combinaisons. L'homme ayant une surabondance d'élément masculin, et la femme étant dans un état opposé, ils cherchent à se compléter réciproquement; l'excès de l'un compense le défaut de l'autre. Plus la femme est femelle et l'homme mâle, plus il y a désir mutuel de se conjoindre, à cause de l'extrême contraste de leur nature; mais les hommes efféminés et les femmes hommasses, étant trop conformes, ne peuvent s'aimer d'amour. Ainsi, deux corps chargés d'électricité de même espèce, ou deux pôles magnétiques semblables se repoussent. Deux excès ou deux défauts pareils sont rivaux, ou s'entre-nuisent, parce qu'ils concourent également à un but pareil. Un homme effé-

miné participant trop du sexe féminin n'est point attiré par les femmes et se rapproche des mâles; une femme trop masculine, dédaignée des hommes, recherche son sexe; celle-ci, afin de se rendre plus femelle; le premier, afin de se rendre plus mâle. Dans les pays chauds, cette inégalité sexuelle s'établit surtout, parce qu'un homme y prenant plusieurs femmes engendre des mâles trop efféminés, et la femme ne possédant que le tiers ou le quart d'un mari domine trop dans les produits de son sexe. D'où il suit que la femelle trop forte a besoin de s'affaiblir et le mâle de se fortifier, en retournant chacun sur son propre genre.

Aucun mariage n'est donc mieux assorti que celui dans lequel le contraste des sexes est le plus parfait. Un homme vif et brun, par exemple, a besoin d'une femme douce et blonde, ou réciproquement; car deux caractères impétueux sont incompatibles, et deux lents sont trop froids et trop monotones. Il faut que l'excès de l'un se maintienne par le contre-poids d'un défaut contraire; la reproduction ne peut donc s'opérer sans cette égalité d'opposition; c'est pourquoi deux époux, inféconds ensemble, peuvent être séparément capables de fécondité. Lorsque cette exacte parité de différence se rencontre, il se fait soudain une attraction de composition, ou une sympathie; et comme chaque individu a sa proportion génitale, il se prend d'amour pour la proportion opposée, la plus consonnante avec lui. Il suffit même de voir, d'entendre une personne pour que notre âme juge ces rapports, sente son unisson ou sa dissonance avec elle.

Oui la stérilité, fléau si redoutable,
Est des nœuds mal tissus l'effet inévitable.
Comme tout sol fécond n'est pas propre à tout grain,
Et que l'agriculteur doit savoir du terrain,
Avant d'ensemencer, distinguer la nature,

La force, la couleur, les fruits et la culture ;
Ainsi, toujours l'hymen doit faire un heureux choix,
De tempéraments sains, au besoin chauds ou froids.
Consultez donc les lois de la progéniture,
Avant d'ensemencer le champ de la nature;
Il est un art heureux d'assortir les époux.

Et plus loin :

Veux-tu qu'après neuf mois ta fille enceinte engendre
Au gré de tes souhaits ? Adopte pour ton gendre
Un jeune homme au teint frais, un beau brun au long nez,
Dont les sourcils épais en double arc dessinés
Ombragent des yeux noirs roulant sous sa paupière,
Dont la voix et l'air mâle attestent la vigueur.
Mais fuis ces damoiseaux dont l'œil plein de langueur,
Ces Lindors si communs dans le siècle où nous sommes,
Dont l'air efféminé fait douter s'ils sont hommes.
. . . .
Fais donc choix d'une bru jeune, vive et gentille.
Que dans ses yeux brillants le feu d'amour pétille,
Qu'elle soit sobre, svelte, et ne gémisse point
Dans sa courte grosseur sous l'excès d'embonpoint :
Surtout que chaque mois Diane et la nature
D'un sang pur et vermeil rougissent la ceinture
Qui des charmes secrets voile la nudité;
Ce signe est le garant de la fécondité.

LUCINIADE.

La diversité de conformation des sexes permet à la femme de recevoir toujours, et de ne dire jamais : *Assez*... L'amour, cette affection universelle, qui allume le flambeau de toutes les existences, qui organise, embellit, exalte la vie, est plus spécialement le règne de la femme. Ce sentiment fait la destinée naturelle du sexe qui est la source de reproduction. Le besoin d'aimer est l'essence même de la femme, soit que sa faiblesse la rattache à l'être fort, soit que les devoirs de la maternité développent en son sein de nouvelles productions,

soit qu'elle veille avec tendresse à l'éducation, à l'accroissement de ces créatures émanées d'elle. Sa pudeur, sa coquetterie ne sont que des éléments nécessaires de ce sentiment reproducteur, le plus sacré, le plus respectable de la nature, et en même temps le plus ardent et le plus délicieux de toutes les créatures organisées.

HYGIÈNE OU RÉGIME DE LA FEMME ENCEINTE.

La jeune vierge, la nouvelle épouse faisait éprouver tous les sentiments, tout le charme, toute la puissance de l'amour.

La femme enceinte inspire un intérêt plus général, devient l'objet d'une bienveillance active, d'un respect religieux.

Nous ne redirons pas de quels pieux hommages la plupart des peuples anciens ont entouré les femmes enceintes; tout le monde sait qu'elles ont excité chez eux les sympathies les plus vives, et qu'elles sont devenues, pour quelques-uns, l'objet d'un respect et d'un culte presque religieux, consacré lui-même par des usages particuliers. A Athènes, on épargnait le sang du meurtrier qui s'était réfugié dans la maison d'une femme enceinte; et dans l'ancienne Rome, les femmes mariées, dans le sein desquelles le législateur supposait toujours un gage de fécondité, n'étaient pas tenues de se retirer, ainsi que tous les autres citoyens, à l'aspect des premiers magistrats; enfin la sévérité des lois juives s'adoucit et se tempéra en faveur des femmes enceintes, tandis que les lois de l'ancienne chevalerie accordèrent à ces mêmes femmes une protection signalée, et que plusieurs articles réglementaires ont eu pour objet, chez différentes nations, de les environner de tout ce qui pouvait rendre moins pénibles leurs douloureuses fonctions.

En effet, quelle circonstance, quel acte de la vie exige plus de soins, ou quel objet mérite davantage de fixer l'atten-

tion des gouvernements et les méditations des philosophes ou des médecins qui se sont occupés à appliquer les résultats des sciences au bonheur et au perfectionnement de l'humanité ?

Pénétré de toute l'importance d'un semblable objet, nous laisserons à l'histoire tous ces détails, et nous nous attacherons seulement à faire connaître les soins de toute espèce auxquels les femmes ont droit, ainsi que les précautions infinies qu'elles doivent prendre de leur santé à une époque facilement dangereuse, et bien digne de la plus tendre sollicitude et de la plus grande indulgence, et à leur présenter enfin les principes du régime qui nous paraît le plus propre à assurer la marche et le développement de la gestation.

Lorsque la femme a conçu, le nouvel être qu'elle porte dans son sein ne lui permet plus de se conduire avec indifférence, sous peine, du moins, de lui ôter la vie, et d'altérer sa propre santé.

La femme, depuis qu'elle a conçu jusqu'à ce qu'elle devienne mère, pourrait n'être pas plus incommodée que les femelles des animaux, si elle savait éviter tous les écarts de régime, ou se mettre à l'abri des accidents qui la menacent. La grossesse n'étant que le prélude d'une fonction naturelle est un état tout aussi naturel que cette fonction elle-même; mais trop peu de femmes veulent reconnaître que le changement de leur position doit en entraîner un dans leur manière de vivre, et se persuader que le cercle des devoirs maternels commence à l'époque de la conception; que la grossesse peut, avec raison être regardée comme un état intermédiaire entre la santé et la maladie. L'illustre Boerhaave la regardait comme une maladie; et Sauvage n'a pas craint de la placer dans son cadre nosologique, et de lui assigner un traitement comme à toute autre affection.

Chez beaucoup de femmes, la grossesse pourrait être considérée comme un état maladif, en raison des changements nombreux qui surviennent tant au physique qu'au moral.

Certaines fonctions diminuent ou se suppriment, tandis que d'autres augmentent ou s'établissent : la femme devient alors un sujet d'attention, non-seulement pour elle-même, mais encore pour ceux qui l'entourent. Pourquoi ce cortége d'incommodités qui l'assiégent alors ne se remarque-t-il point chez les femelles des animaux, qui ne cessent point de jouir d'une bonne santé pendant tout le temps de la gestation? La raison de cette différence siége toute dans l'organisation physique, sans cesse modifiée dans l'espèce humaine par les usages et les habitudes morales, qui s'écartent toujours plus ou moins des lois simples de la nature.

Il s'agit bien moins ici de préceptes généraux d'hygiène que de précautions que la femme doit apporter dans ses habitudes domestiques et ses goûts particuliers. Dans quelque condition que se trouve la femme, elle peut beaucoup par elle-même. Douée pendant la grossesse d'une grande susceptibilité, par ses seuls efforts et sa prévoyance il n'est pas toujours en son pouvoir de se mettre en garde contre tout ce qui peut porter atteinte à sa santé. C'est donc aux époux qu'il appartient de protéger l'objet de leur amour et celui de leurs plus douces espérances; c'est aux mères instruites par l'expérience à guider celle qui promet de perpétuer leur postérité ; c'est au médecin ensuite, quand la sollicitude domestique est insuffisante, à la seconder par ses efforts et ses avis éclairés et salutaires; enfin, c'est au magistrat à intervenir quand le pouvoir de l'amitié et le secours de la médecine deviennent impuissants.

Ici, ce ne sont plus ni ces soins ni cet empressement que l'amour ou le désir de plaire détermine, c'est une sorte de respect mêlé d'attendrissement et un vif intérêt que commande une situation aussi imposante. De tout temps, chez les nations civilisées, la femme qui promettait de devenir mère était l'objet d'une bienveillance active, d'une protection spéciale, et

même d'un respect religieux. La femme enceinte étant le gage précieux de l'harmonie universelle, de la prospérité publique et de la perpétuité des familles, il est du devoir de tous ceux où siége la puissance d'écarter les obstacles qui pourraient déranger ou interrompre la grande œuvre de la reproduction.

Toutes les religions, les plus intolérantes même, n'ont point regardé les infractions à leurs dogmes, de la part des femmes enceintes, comme des violations. Les Juifs, si sévères pour observer les lois de Moïse, leur permettaient l'usage de certaines viandes défendues; celles de l'Église les affranchissent du jeûne, et les laissent jouir, en raison de leur position, de tous les priviléges accordés aux malades.

Si les lois temporelles et religieuses se montrent protectrices et tolérantes, ne devraient-elles pas aussi rendre passibles de peines sévères ceux qui se laissent emporter par la colère au point de maltraiter leurs femmes dans cet état imposant? Dépositaires des plus chers intérêts de la société, les maris ne sont plus en droit de les considérer comme n'existant que sous leur propre dépendance.

Si beaucoup de femmes sont privées du bonheur d'être mères, c'est moins la nature qu'elles doivent en accuser que les intempérances et les erreurs de régime auxquelles un grand nombre, par leur position sociale, ne peuvent se soustraire.

Il ne faut point mettre au rang des intempérances ces appétits bizarres et passagers qui surprennent les femmes dans leur grossesse. Il ne serait cependant pas prudent de les satisfaire, surtout quand ils sont décidés pour quelques substances dont l'ingestion serait dangereuse. Mais quand ils ne demandent que des choses qui ne sont point réfractaires ni pernicieuses à l'estomac, on peut les permettre. Combien de fois n'arrive-t-il pas que les femmes se dérobent à toute espèce de

surveillance pour satisfaire à ces anomalies de goût que la raison ne saurait tolérer ! On voit des femmes qui savourent du plâtre, de la craie, dont l'ingestion est toujours dangereuse, sans en avoir ressenti le moindre malaise. « J'ai vu, dit le docteur Cazeaux, une jeune femme manger presque continuellement du poivre en grain. Une autre, à la Clinique, râclait les murailles pour satisfaire son goût pour la craie. M. Dubois raconte souvent dans ses leçons l'histoire d'une jeune fille enceinte qui n'avait pas de plus grand plaisir que de manger de petits morceaux de bois bien charbonnés. On a vu enfin des femmes manger avec délices des matières bien plus dégoûtantes encore. Malheureusement tous les conseils viennent le plus souvent échouer contre ces espèces de monomanies. Aussi faut-il en général user d'indulgence, et ne faire une opposition forte que lorsque l'introduction des substances tant désirées pourrait évidemment être nuisible à la santé. »

Le besoin de se mouvoir et de se déplacer est si naturel à l'homme, que, dans toutes les circonstances de la vie, la fatigue lui est moins préjudiciable que le repos absolu. Aristote avait observé que la femme qui a coutume de travailler pendant la grossesse, accouche plus facilement que celle dont la vie est sédentaire et inactive. Nos rustiques paysannes sont rarement trompées dans leurs espérances, quoique se livrant souvent sans ménagement aux plus pénibles travaux sous les rayons d'un soleil brûlant ou sous l'influence d'une rigoureuse froidure ; tandis que toutes les précautions auxquelles on assujettit le plus souvent les privilégiées de la fortune ne sont point constamment suivies des résultats qu'on devrait en attendre. Tout esprit sérieux et judicieux ne peut entendre dire sans étonnement qu'une femme est condamnée pendant toute sa grossesse à ne marcher qu'un temps déterminé, qu'elle doit éviter d'aller contre le vent, de ne sortir qu'en

voiture bien fermée, toujours se coucher et se lever à la même heure, et mille autres préceptes aussi absurdes que ridicules.

Combien étaient puériles toutes les précautions dont on entourait autrefois les princesses du sang royal!... Jeanne d'Albret, cette fille tant aimée de sa mère, Marguerite de Navarre, sœur de François Ier, qui accompagna son mari dans ses dernières campagnes, et qui, dans son neuvième mois de grossesse, traversa toute la France pour se rendre à Pau, comme nous l'avons dit dans le premier volume de cet ouvrage, et donner le jour au meilleur des rois, fut beaucoup plus hardie que ne le seraient la plupart de nos simples bourgeoises d'aujourd'hui.

Tout le monde a pu admirer l'auguste compagne de l'Empereur des Français, docile aux sages préceptes de l'hygiène des femmes enceintes, et aux conseils éclairés de son illustre accoucheur, le professeur Dubois, se livrer à l'exercice de la promenade pendant les deux ou trois mois qui ont précédé l'heureux accouchement qui a donné le jour, le 16 mars 1856, à un prince impérial que la France a salué des plus vives et des plus touchantes acclamations ; ou, comme le dit aujourd'hui un grand poëte :

C'est celui que la France appelait à genoux,
Un fils pour l'Empereur, un Empereur pour nous.

On a peine à concevoir que des hommes de sens aient pu blâmer, et même interdire les bains aux femmes enceintes. Avicenne veut qu'aussitôt que les femmes se reconnaissent enceintes, elles observent de ne point se baigner. Si nous invoquons l'observation de tous les jours, nous verrons que les bains ne sont jamais suivis d'aucun accident, à moins qu'on n'en use dans des circonstances intempestives; ils sont

moins utiles aux femmes robustes et sanguines qu'à celle d'une constitution lymphatique et nerveuse.

Si les modes sont l'expression du bon goût, elles ne s'ac cordent pas toujours avec les commodités de la vie. Il es incontestable que certaines formes dans les vêtements o leurs accessoires sont essentiellement nuisibles aux femme enceintes, surtout à cette époque où les formes du corps com mencent à changer, quand déjà l'utérus envahit une parti de la capacité abdominale. On ne saurait trop blâmer le femmes, dont la toilette est l'unique occupation, de porte pendant tout le temps de leur grossesse des corsets garnis d baleines et de longs buscs. Quelque peu que soit serré c vêtement, il tend toujours à déprimer et à refouler sur l bassin les organes abdominaux ; il résulte de là que l'utéru se trouvant fortement comprimé, ne peut acquérir toute l'am plitude nécessaire au fœtus.

Toutes les habitudes ont leurs conséquences, toutes influe plus ou moins sur le rhythme des fonctions ; le sommeil, l repos, l'éducation, les goûts et les passions chez les femme enceintes, méritent une attention particulière. Il impor beaucoup que dans le cours de la grossesse le repos et le som meil soient proportionnés à l'exercice et à la veille. Même le arts les plus enchanteurs ne sont pas toujours sans inconv nients pendant la grossesse. Dans l'état ordinaire de la vie, le femmes ne peuvent point se soustraire aux effets puissants d la mélodie, à plus forte raison lorsqu'elles promettent d'êt mères. Renouvelées trop souvent, les vives émotions que pe produire une musique accentuée ne seraient point sans dang alors que les femmes sont douées d'un surcroît de susce tibilité.

Est-il vrai, comme l'assure Antoine Petit, que la grosses épargne aux femmes un grand nombre de maladies f

graves, enraye la marche de certaines autres, et parfois même guérit celles dont elles étaient préalablement affectées?

Pour bien résoudre cette importante et intéressante question, nous ne saurions mieux faire que de rapporter quelques passages empruntés à l'ouvrage si bien fait du docteur Cazeaux : « Si quelques maladies ont paru épargner les femmes enceintes, beaucoup d'autres ont sévi sur elles aussi cruellement au moins que sur les autres individus soumis aux mêmes influences. Ainsi, j'ai constaté à la Maternité que l'épidémie de grippe a atteint un grand nombre de femmes enceintes; mais, contrairement à ce que M. Jacquemier a observé, j'ai vu un assez grand nombre d'avortements être la conséquence, soit de la maladie elle-même, soit des quintes violentes dont les malades étaient tourmentées. »

Les cruelles épidémies du choléra qui, en 1832 et 1849, ont sévi si cruellement sur la capitale, n'ont point épargné les femmes grosses, et nous avons eu la douleur d'en voir succomber un assez grand nombre.

Un fait fort remarquable qui résulte de l'observation, c'est que l'avortement chez les cholériques est très-commun à partir du cinquième mois de la gestation, et au contraire très-rare à son début.

La fièvre typhoïde a rarement été observée pendant la grossesse, et ne paraît pas recevoir de cette coïncidence une influence fâcheuse. Lorsque la maladie est grave, on conçoit qu'elle puisse produire l'avortement, mais le fait est certainement exceptionnel.

Si j'ai eu rarement occasion d'observer la fièvre typhoïde pendant la grossesse, je l'ai vue assez souvent se manifester pendant les suites de couches. Elle débute. ordinairement d'une manière insidieuse; dans tous les cas, les premiers symptômes de la maladie ont été ceux d'une inflammation

puerpérale. Ce n'est qu'après les premiers jours que les phénomènes abdominaux ayant cessé, la maladie a offert tous les caractères de la typhoïde. Chose fort singulière, si j'en juge par les faits soumis à mon observation, la fièvre typhoïde, loin de recevoir de l'état puerpéral une influence fâcheuse, serait moins grave que dans les conditions ordinaires de la vie.

Les fièvres éruptives paraissent avoir en général chez les femmes enceintes beaucoup plus de gravité que chez les autres individus. La variole est surtout, de toutes les maladies, celle sur laquelle la grossesse a la plus fâcheuse influence. La variole confluente détermine presque toujours l'accouchement, et celui-ci est presque toujours suivi de la mort de l'enfant et de la femme.

La scarlatine, lorsqu'elle a quelque intensité, agit à peu près comme la variole ; mais le pronostic est en général beaucoup moins grave et pour la mère et pour l'enfant. La rougeole, au dire de Levret, serait tout aussi fâcheuse.

La pneumonie est sans contredit, parmi toutes les maladies aiguës des enveloppes ou des parenchymes de nos organes, une de celles qui déterminent le plus souvent l'avortement ou l'accouchement prématuré. L'observation démontre que le résultat le plus ordinaire d'une pneumonie survenant pendant la grossesse, est de provoquer l'expulsion prématurée du produit de la conception.

J'ai observé plusieurs cas d'ictère simple qui n'ont été pour les femmes qu'une légère indisposition, et n'ont en rien troublé la marche de la grossesse. Dans quelques cas pourtant, il en a été autrement, et M. Ozanan dit qu'une jeune primipare, enceinte de cinq mois, était malade depuis cinq jours d'un ictère très-simple lorsqu'elle entra à l'hôpital : trois jours après elle avortait ; qu'une autre, enceinte de sept mois et demi, avorta également cinq jours après le début d'un ictère simple.

Aucun des deux enfants n'offrit de teinte ictérique; les deux mères guérirent.

Nul doute, ainsi qu'a cherché à le démontrer M. Ébrard, que les désordres graves, les perturbations profondes, que les accès de fièvre intermittente produisent dans toute l'économie, les vomissements opiniâtres qui signalent bon nombre d'accès, la toux, la diarrhée et les coliques, ne puissent déterminer dans les fonctions de la matrice un trouble des plus prononcés, et que la fluxion, la congestion que détermine si souvent cette fièvre ne puissent produire l'expulsion prématurée du produit de conception.

La syphilis peut avoir sur la marche de la grossesse une influence fâcheuse; elle devient une cause très-fréquente d'avortement, et surtout d'accouchement prématuré.

La plupart des auteurs qui ont écrit sur la phthisie pulmonaire ont prétendu que sa marche était enrayée par la survenance d'une grossesse; mais qu'aussitôt après l'accouchement, l'affection du poumon faisait des progrès très-rapides vers une terminaison fatale.

Dans un travail lu dernièrement à l'Académie de médecine, M. Grisolle a cherché a préciser l'influence réciproque des deux états, et il est arrivé à des conclusions à peu près différentes de celles acceptées avant lui comme l'expression générale de la vérité.

La grossesse n'a donc pas sur la phthisie le pouvoir suspensif qu'on lui a prêté; mais il est vrai, comme on le croit généralement, que l'accouchement et l'état puerpéral impriment au travail de la tuberculisation une impulsion insolite telle que la mort arriverait après un temps fort court. Les faits invoqués par M. Grisolle infirment encore cette proposition.

Quelques médecins ont pensé que la survenance d'une grossesse pouvait avoir sur l'hystérie ou l'épilepsie une influence

heureuse, soit en suspendant les accès pendant tout le cours de la grossesse, soit même en débarrassant complétement les malades de ces affections. Malheureusement l'expérience n'a pas réalisé ces espérances, et si, dans quelques cas, les attaques convulsives ont paru diminuer de fréquence, ou même cesser tout à fait pendant la grossesse, dans d'autres circonstances leurs retours ont été beaucoup plus rapprochés qu'avant.

Quant à la manie et à la démence, on ne peut guère espérer, dit Desormeaux, une amélioration durable ou une guérison complète que lorsqu'elles tiennent à une lésion de la menstruation, ou à certaines affections de l'utérus; hors cette circonstance, je pense que la grossesse est plutôt nuisible qu'utile, non par elle-même, mais par l'affaiblissement qui suit l'accouchement.

Le mariage, la grossesse qui en résulte, ont souvent été conseillés comme le meilleur moyen de guérir la chlorose, lorsque cette dernière maladie semble avoir été causée par un amour contrarié; on peut aussi, il est vrai, en faire cesser la cause et rendre plus efficaces les médicaments dirigés contre elle. Une grossesse peut aussi régulariser pour l'avenir les fonctions utérines, faire cesser la dysménorrhée et par conséquent avoir une influence heureuse, lorsque la chlorose avait pour point de départ une menstruation irrégulière et difficile; mais dans toutes les autres circonstances, la grossesse me paraît devoir être une cause d'aggravation des symptômes chlorotiques, je crois très-prudent de ne permettre le mariage qu'après avoir modifié l'état général de la jeune fille.

J'en appelle au témoignage de la plupart des femmes; interrogez leur cœur. Toutes ont le désir de donner le jour à des enfants sains et vigoureux, bien constitués; c'est un vœu qu'inspire la nature; mais toutes prennent-elles bien les

moyens de le voir se réaliser, ce vœu si cher? toutes sentent-elles bien l'empire que leur propre santé doit exercer sur celle d'un être faisant, en quelque sorte, partie de leurs propres organes? Il est malheureusement permis d'en douter en les voyant trop souvent s'affranchir des lois d'un régime convenable, et ne pas s'entourer des précautions capables de procurer à leur enfant un développement heureux

Ainsi, si la gestation n'oblige pas toutes les femmes à recourir aux agents mêmes de la thérapeutique, elle impose du moins à toutes l'obligation de se soumettre, non-seulement aux lois générales de l'hygiène, puisque peu de personnes ont le privilége de s'en affranchir en vain, mais à quelques modifications particulières et importantes que leur position amène dans l'observation de ces lois. Cette vérité est surtout applicable aux femmes qui vivent au milieu du fracas des grandes villes, où, par des excès de tout genre, elles achètent, au prix de bien des peines et de fatigues, les douceurs de la maternité, tandis que les femmes de la campagne, sans être à l'abri de toute erreur, et conséquemment de tout danger, trouvent ordinairement, dans des goûts et des habitudes plus conformes au vœu de la nature, les moyens d'arriver sans accident au terme de leur grossesse.

Si l'indifférence que quelques femmes enceintes manifestent sur leur position n'était préjudiciable qu'à elles-mêmes, elles mériteraient moins de reproches (la femme qui va devenir mère se doit tout entière au fruit de ses entrailles, a dit un auteur); mais cette insouciance compromet la vie ou la santé de leur enfant. Sans entrer ici dans aucune explication, voyons ce qui se passe journellement sous nos yeux; comparons les enfants nés d'une robuste villageoise à ceux qui reçoivent le jour dans nos cités populeuses : les premiers, sains et vigoureux, portent, en général, tous les attributs de la meilleure

constitution ; enfin, ils promettent de devenir hommes. A quoi doivent-ils cet appréciable avantage, sinon à la vie simple de leurs mères, que les passions, les écarts du régime, l'oisiveté ne viennent jamais troubler? Que trouve-t-on souvent, au contraire, au milieu des grandes populations? Dans la classe indigente, des enfants scrofuleux, rachitiques, entachés, en un mot, de tous les vices d'une constitution détériorée : si nous portons nos regards sur la classe opulente, quel contraste dans les causes, et pourtant quelle similitude dans les résultats!

Vers la fin de la grossesse, les femmes doivent plus que jamais économiser leurs forces, et, les employant sans les fatiguer, ne pas se conduire suivant un préjugé dangereux qui les engage à s'agiter beaucoup, à danser ou à faire des promenades forcées dans l'intention de rendre ainsi le travail de l'accouchement plus facile.

Pour rendre la marche moins pénible et prévenir les chutes et les secousses, les femmes enceintes useront avec avantage de souliers à talons larges et plats; elles doivent en outre éviter de se tenir trop longtemps debout ou à genoux, et de chanter dans cette dernière attitude.

Voici encore comment s'explique à ce sujet l'auteur de l'*Hygiène de la femme* : «Les femmes enceintes doivent prendre de l'exercice, elles peuvent s'occuper des soins de leur ménage, et varier leurs occupations entre les ouvrages départis à leur sexe et leurs promenades en plein air, surtout à la campagne. Les secousses inattendues et souvent répétées leur sont toujours nuisibles, et cependant, si l'exercice était tout-à-fait passif, il ne produirait aucun bon effet. Le meilleur de tous est celui qui fait mouvoir le plus de parties, toujours relativement à leurs forces respectives; la promenade à pied remplit ce but mieux que tout autre, et c'est surtout quelques-

instants après le repas qu'elle peut produire un effet bien salutaire.

« Il devient presque inutile d'interdire aux femmes enceintes les exercices qui occasionnent des mouvements trop brusques, tels que l'équitation, les sauts, la danse; ces exercices peuvent être très-nuisibles à toutes les époques de la grossesse, et plus particulièrement vers la fin. En un mot, l'exercice est utile, même indispensable dans la grossesse; mais la femme étant alors dans un état de force peu considérable, toute disproportion d'action deviendrait fort préjudiciable. Enfin la femme pendant la grossesse, quoique certaines époques méritent exception, a plus de propension au sommeil, soit que la concentration des forces vitales sur la matrice lui fasse éprouver ce besoin, comme nous l'éprouvons après un repas plus copieux qu'à l'ordinaire, soit que le calme qui s'établit alors dans toutes les fonctions résulte d'une disposition naturelle dont l'effet est de favoriser l'accroissement du fœtus. Elle aura donc soin de proportionner la veille au repos, qui lui est devenu plus nécessaire dans cette circonstance. »

Le sommeil, qui n'est autre chose que la suspension momentanée du mouvement et de la sensation, est d'une nécessité indispensable pendant le temps de la grossesse, et les femmes enceintes doivent regarder comme préjudiciables à leur état ces veilles immodérées, que des habitudes vicieuses leur font quelquefois consacrer à la vanité et au plaisir. Il faut d'ailleurs éviter les lits de plume, les couchers trop souples, cet édredon, dans lequel la mollesse aime à s'ensevelir, et dont la chaleur devient incommode et dangereuse. »

Écoutons encore l'auteur de l'*Hygiène des femmes nerveuses:* « Le sommeil est très-salutaire aux femmes enceintes; elles peuvent céder à ses douces avances; mais elles éviteront les lits trop mous, car ces nids de laine ou de duvet, si chers à la

paresse, sont on ne peut plus contraires à la santé, par la chaleur étouffante qu'ils appellent et qu'ils retiennent autour du corps, pendant une époque à laquelle la sensibilité est augmentée et presque toujours exaltée. »

Le lit, en effet, destiné au repos et à la réparation des forces, doit être de nature à céder modérément au poids du corps; et ce n'est point ici un précepte banal, une formule obligée et insignifiante, car les lits trop mous ont le double inconvénient de provoquer des sueurs affaiblissantes et de disposer aux hémorrhagies. En général, le lit doit être placé dans une chambre vaste et aérée et non dans un lieu étroit et enfermé, comme dans une alcôve, où l'air ne se renouvelle que difficilement.

Les femmes enceintes doivent aussi se condamner à un repos absolu après le repas, et ne se livrer à des exercices ou à des études qu'après le temps de la première digestion.

Quant à l'état de la sensibilité, il exige beaucoup de ménagements et d'égards pendant la grossesse. « Les soins que les femmes réclament de nous pendant la grossesse, dit un auteur, se rapportent en grande partie au commerce du cœur, de l'intelligence et de la pensée. Elles demandent à être traitées avec bonté, et même avec douceur; il faut craindre de les alarmer, de les inquiéter ou de les effrayer, car, à cette époque, toutes les impressions se font sentir chez elles d'une manière plus profonde et plus douloureuse que jamais. »

Une femme enceinte doit donc être, pour les personnes qui l'entourent, l'objet d'une attention particulière, quelquefois même minutieuse, relativement à tout ce qui est du domaine des fonctions cérébrales. Sa susceptibilité est accrue par sa position, et toutes les impressions qu'elle reçoit sont plus fortes. Son jugement est moins sûr, elle a moins de force dans sa volonté et moins de constance dans ses goûts. L'aversion, les antipathies exagérées, la colère même, ne sont point inacces-

sibles, dans ce moment, à ce sexe dont les penchants naturels sont la bonté, la compassion, l'attendrissement et le besoin de soulager tout ce qui souffre. Bien plus, on a vu l'état de grossesse être accompagné d'une véritable aliénation mentale.

Pendant leur grossesse, les femmes fuiront avec un égal soin toutes les tristesses et toutes les joies de la nature ; elles craindront jusqu'aux bruits mystérieux du soir, si pleins d'émotions et de douces rêveries ; pour elles tout est dangereux ; il leur faut le calme des sens, et celui de l'esprit et du cœur.... Mais si le murmure d'une eau pure qui serpente ou qui coule lentement, si le chant des oiseaux, l'épi qui jaunit ou la feuille qui tombe, si le silence ou le bruit d'alentour sont autant de causes de souffrance pour leur âme inquiète et attendrie, à plus forte raison le glas funèbre, le son monotone de la cloche qui gémit gravement dans le lointain, la rencontre fortuite d'un modeste convoi, une croix dans le désert ou sur le bord d'un chemin, deviendront pour elles des éléments capables de troubler leurs sens, de tourmenter leur sensibilité, et d'effrayer leur raison autant que les impressions que ces images font naître, par l'association des idées mélancoliques ou déchirantes qu'elles favorisent ou entretiennent.

Ainsi donc, les femmes enceintes, et parmi elles les plus impressionnables et les plus nerveuses, auront grand soin d'éviter les spectacles douloureusement attachants, les scènes trop attendrissantes ou tragiques, et tous les mouvements qui saisissent ou qui captivent fortement l'imagination ou le cœur. Elles craindront également de s'abandonner aux transports violents d'une joie immodérée, et elles se garderont bien non-seulement d'ajouter foi, mais même de prêter l'oreille aux récits aventureux des sages-femmes ou des gardes-malades, surtout si de pareils contes, presque toujours faits à

plaisir ou enjolivés, étaient de nature à faire naître quelques craintes sur les événements dont la grossesse ou l'accouchement sont parfois accompagnés.

Que les femmes enceintes craignent donc plus que jamais et préviennent alors les émotions pénibles, concentrées ou convulsives, ainsi que les passions tristes et orageuses ; qu'elles fuient surtout les occasions de se livrer à la colère ou aux transports d'une joie immodérée, qu'elles éloignent encore toutes les occasions dangereuses, notamment les chagrins, la jalousie, la haine, la crainte, etc.

Malheureusement l'état de grossesse développe quelquefois un tempérament particulier, et des dispositions physiques qui commandent au moral, et qui occasionnent plusieurs affections très-dangereuses. On peut dire ainsi qu'en général, chez les femmes enceintes, le jugement est moins sûr, l'imagination plus active, plus mobile, plus disposée à s'alarmer et à se livrer aux associations d'idées les plus tristes ; ce qu'il faut éviter autant que possible, et, dans ce dessein, appliquer à l'esprit faible et malade une sorte de traitement moral, qui consiste principalement à le distraire, à le préoccuper par des idées agréables ; enfin à éloigner, soit dans les discours, soit dans le spectacle, tout ce qui serait capable de conduire à des émotions de tristesse ou de crainte, sur les événements dont la grossesse ou l'accouchement peuvent être accompagnés.

Quelquefois les femmes enceintes se frappent et se persuadent que leur accouchement aura les suites les plus funestes. L'amitié seule, et l'amitié la plus adroite, la plus éloquente, peut alors changer une telle disposition. Le moral de la femme enceinte commande d'ailleurs, comme un devoir, la douceur, les égards et surtout la plus grande indulgence pour une foule de caprices et de bizarreries involontaires, qu'il faut attribuer à l'état des organes, et qui ne doivent inspirer d'autres senti-

ments que ceux de la plus tendre et de la plus affectueuse commisération. Remarquons aussi que cette bienveillance, ces égards exigés par l'état de grossesse, devraient peut-être occuper les gouvernements, et si une des lois de Lycurgue ordonnait aux femmes enceintes d'avoir constamment sous les yeux les images de Castor et de Pollux, des lois plus utiles, plus dignes d'un peuple arrivé à un haut degré de civilisation, devraient : 1° faire regarder comme sacrée la personne des femmes pendant tout le temps de leur grossesse, et punir sévèrement le barbare qui les traiterait avec violence ; 2° éloigner de tous les lieux publics les objets capables d'affecter l'imagination, alors si susceptible d'être alarmée ; 3° condamner au silence la cloche funèbre qui, dans plusieurs villes et villages, annonce la mort ou les convois, et renvoyer aux ouvrages de sciences ces récits d'avortement ou de monstruosité que les journaux publient si souvent, avec une coupable indiscrétion ; 4° enfin, avoir égard, dans plusieurs jugements criminels, à l'influence que l'état de grossesse peut exercer, dans quelques circonstances, sur des déterminations que la barbarie et l'ignorance ont trop souvent punies sans s'arrêter à cette importante considération.

Au nombre des excitations cérébrales qui peuvent porter atteinte à la santé d'une femme enceinte et à celle de son enfant, nous devons signaler les jouissances vénériennes fréquemment répétées. Dès l'instant qu'une femme a acquis la certitude de sa grossesse, elle devrait, pour sa propre conservation et pour celle du fruit qu'elle porte, modérer ses désirs et ses passions, et ne pas oublier que, le but de la nature étant atteint, de nouvelles approches peuvent, dans bien des circonstances, devenir funestes par les mouvements tumultueux auxquels elles entraînent. Pourrait-on croire raisonnablement que le fœtus, dont l'existence est si frêle, puisse supporter sans

danger, le désordre que produit souvent dans toute l'économie l'extase de la volupté? D'ailleurs, cet acte est toujours accompagné d'une irritation des parties génitales qui, attirant le sang vers l'utérus, peut déterminer un écoulement sanguin, susceptible d'entraîner le produit de la conception. Aussi Levret observe-t-il que la plupart des fausses couches qui surviennent spontanément, ou du moins sans cause apparente, proviennent de l'abus des plaisirs vénériens.

Les accoucheurs modernes ont confirmé, par une foule d'observations, cette remarque importante, qui n'avait point échappé à l'attention des anciens, comme on peut le voir par un passage du poëme latin de Scévole de Sainte-Marthe. Voici les propres termes de l'auteur latin :

Vos venerem immodicam, o matres! si cura salutis,
Vos venerem vitate, sibi nocet ipsa suumque
Sœpe retexit opus.

Pour conserver le fruit de vos premiers plaisirs,
Réprimez désormais vos amoureux désirs.
Au feu qui vit en vous un nouveau feu peut nuire,
Et ce qu'amour a fait, amour peut le détruire.

Il importe donc de modérer les désirs vénériens et de jouir rarement des plaisirs de l'amour. Dans cet état, où l'homme naturel n'est dépravé ni par les biens ni par les maux de la société, la femme enceinte le recherche aussi peu qu'il la recherche. Les peuples d'Amérique, à demi civilisés, ne connaissaient jamais les femmes durant la gestation, et c'est vraisemblablement, dit Paw, une des raisons pourquoi il y naissait si peu d'enfants difformes et contrefaits, dont la multiplication tient plus qu'on ne pense à une incontinence brutale. Telle est sans doute une des causes qui font que la mortalité

des femmes en couche, chez les nations sauvages, est bien moindre qu'en Europe. En prenant les pays de l'Europe, ajoute Paw, l'un portant l'autre, on trouve que sur cent femmes en couche, il en meurt plus d'une; et en Amérique, sur mille femmes en couche, il en meurt à peu près une.

N'est-ce donc pas accuser la nature de contradiction que d'admettre que l'état de grossesse excite les désirs vénériens? On doit le penser; aussi personne ne peut douter que, dans une semblable position, une excitation amoureuse est plus apparente que réelle, et qu'elle imprime moins de véritables désirs que la crainte d'un long interrègne. Prévenons donc cette ardeur factice en redoublant nos soins et en effaçant toute ombre de froideur, ou en prévenant tout soupçon d'indifférence. Si pourtant les désirs existaient réellement de part et d'autre, il pourrait y avoir autant d'inconvénients à les maîtriser qu'il y aurait de danger à les satisfaire sans réserve et sans précautions.

Personne n'ignore que quelques peuples séquestrent et isolent les femmes pendant tout le temps de leur grossesse, ou repoussent leurs faveurs; c'est même un homicide, à la mode de Platon, de rechercher alors les embrassements de son épouse, et un grand nombre de casuistes, de philosophes et de médecins se sont accordés pour regarder la même action, les uns comme criminelle, les autres comme nuisible et capable de troubler le travail de la gestation.

En effet, les secousses et l'agitation de l'union conjugale peuvent déranger le développement du fœtus, et on cite des exemples de femmes qui ne sont parvenues à accoucher à terme qu'en s'abstenant des plaisirs de l'amour pendant tout le temps de leur grossesse. La loi qui commande alors la continence doit avoir cependant de nombreuses exceptions, et si la santé de la mère est la condition la plus indispensable pour

le développement du fœtus, les plaisirs de l'amour et les rapports entre des époux ne doivent pas être suspendus dans toutes les circonstances où l'habitude et un tempérament amoureux les font vivement désirer.

Le mouvement imprimé par une voluptueuse impression pourra convenir aux constitutions lymphatiques et lorsque l'utérus jouit à peine de la vitalité nécessaire au travail de la gestation.

Remarquons, en outre, que le temps où les plaisirs de l'amour auraient le plus d'inconvénients pendant la grossesse est celui où les règles paraissaient avant la gestation, et que l'époque habituelle de la menstruation est d'ailleurs le moment où les plaisirs de l'amour ne doivent jamais avoir lieu. Pendant la grossesse, vers le quatrième ou le cinquième mois surtout, la religion permet et l'hygiène prescrit aux époux de choisir, dans leurs embrassements, l'attitude la moins défavorable au fœtus.

Du régime alimentaire de la femme enceinte.

Si la tempérance fut rigoureuse, c'est pour la femme qui a conçu. Des aliments d'une digestion facile, nourrissants et peu épicés, pris en quantité modérée, et non d'une manière excessive, comme s'imaginent devoir le faire la plupart des mères, des boissons peu stimulantes, doivent composer son régime alimentaire.

Pendant le temps de la grossesse, une femme doit, sinon se restreindre à sa nourriture habituelle, du moins la régler sur un nouveau plan, ou lui faire subir quelques modifications rigoureuses et nécessitées par son nouvel état. Ses besoins, don l'intempérance exagère trop souvent ou dénature le sentiment doivent être, pendant la grossesse, resserrés dans les limite

tracées par la sagesse et la modération. Le régime alimentaire, en effet, est une des choses les plus importantes à surveiller chez les femmes enceintes, et nous devons sentir d'autant plus l'importance de tracer ici des règles sages, qu'il n'y a point de sottises et même d'absurdités qui n'aient été débitées à ce sujet. Les uns prétendent que les femmes enceintes doivent choisir avec soin leurs aliments et les compter; les autres prétendent qu'elles peuvent manger de tout indistinctement parce que l'enfant fait tout digérer. Ceux-ci recommandent des choses qui ont toujours des propriétés merveilleuses; ceux-là vantent d'autres choses qui seront encore bien plus extraordinaires.

Que reste-t-il aux femmes à faire en pareille circonstance? quel parti prendront-elles entre tant d'avis opposés? Elles s'en remettront à la raison, à l'instinct, au bon sens. Elles mangeront à leur appétit, peu à la fois et souvent, et de façon que les digestions se fassent complétement et sans fatigue; elles choisiront parmi les aliments ceux qui leur plairont davantage, quelle que soit d'ailleurs l'opinion courante sur la vertu de ces aliments. « En fait d'aliments, dit le docteur Capuron, que la femme grosse consulte son goût, son appétit, son habitude; ici, point de jeûne ni d'abstinence: qu'on bannisse de sa table, autant qu'on pourra, les substances rances, salées, fumées ou fortement assaisonnées, qui sont trop échauffantes; les boissons à la glace, qui peuvent causer des coliques et l'avortement; la salade, les fruits verts, et en général les crudités, qui donnent des aigreurs d'estomac. Un pain léger, des viandes nourrissantes, telles que celles de bœuf, de mouton, de veau, d'agneau, de volaille, de poulet, de poule, de chapon, de perdrix, de pigeon, rôties ou bouillies, des potages avec de bons légumes, des œufs frais, des poissons de rivière ou d'eau courante, pourvu qu'ils ne soient pas salés ni trop anciens, un bon vin

vieux, mais suffisamment étendu d'eau, voilà ce qui doit faire la principale nourriture pendant la grossesse. »

Enfin, les femmes céderont, jusqu'à un certain point, à leurs envies et à leurs goûts extraordinaires ou bizarres, pourvu cependant que les aliments ou les boissons désirés ne possédent d'ailleurs aucune propriété véritablement malfaisante. Elles ne courront ainsi aucun danger, parce que l'état de grossesse imprime à la sensibilité de l'estomac une modification telle, qu'il arrive souvent que les substances ou les mets les plus indigestes ordinairement passent à cette époque sans inconvénient, et produisent même, jusqu'à un certain point, une action salutaire, tandis que, par une sorte de renversement physiologique, les mets les plus sains deviennent nuisibles et agissent quelquefois comme des poisons.

L'eau pure est presque toujours la boisson qui convient le mieux aux femmes enceintes ; le vin, les liqueurs, et en général toutes les boissons qui pourraient augmenter la susceptibilité et la mobilité nerveuses, auxquelles elles sont déjà si exposées pendant la grossesse, leur conviennent peu ; elles n'en useront, par conséquent, qu'avec une très-grande sobriété; mais elles seront encore plus sévères sur l'usage du thé et du café, à moins pourtant que ces boissons ne soient demandées par l'habitude, ou indiquées par une disposition particulière de l'estomac.

L'eau pure ou l'eau mêlée avec le vin est en général la boisson la plus convenable aux femmes enceintes; si l'irritabilité est extrême, on doit se tenir constamment à l'eau pure, éviter le thé et le café, à moins que l'expérience n'ait appris qu'un mode particulier de sensibilité permet d'en user sans inconvénient. Les stimulants n'agissent pas toujours en raison de la force que nous leur supposons, et les propriétés dont il sont respectivement doués paraissent influer beaucoup moi

sur la différence de leurs effets que le mode de sensibilité propre à chaque constitution : ainsi le vin et les spiritueux, en général, ébranlent à peine certaines fibres qu'un peu de thé ou de café livre au spasme et à la convulsion. Ces boissons laissent également dans un état de tranquillité absolue une sensibilité que le vin exciterait d'une manière pénible et fatigante, et j'ai donné des soins à plusieurs femmes chez lesquelles une infusion légère de camomille, ou une décoction très-faible de quinquina, développait une affection nerveuse, tandis qu'elles supportaient impunément l'action d'un autre tonique, que des essais et des tâtonnements me firent regarder comme plus propre à leur mode d'organisation. Ces irrégularités ont souvent lieu pendant la grossesse; il faut donc, en général, se garder de ne rien prescrire ou permettre d'une manière absolue, avant d'avoir bien interrogé l'état de l'action nerveuse et de la sensibilité, dont les écarts et les caprices si multipliés se joueraient du médecin qui voudrait leur appliquer des formules générales et des lois sans exception.

Des précautions que les femmes enceintes doivent apporter dans le choix et l'ajustement de leurs vêtements.

Si le médecin sensible a souvent à gémir en secret de rencontrer des femmes jeunes qui sacrifient immoralement leur propre santé à la coquetterie et à tous les travers de la frivolité; si la plupart de ces femmes se montrent sourdes à ses conseils ou n'en tiennent aucun compte; si, sans cesse entraînées par le tourbillon des plaisirs, elles ont rarement le courage de s'imposer les sacrifices légers que commande l'état de grossesse, et, comme pour se dédommager des douleurs et des privations que bientôt elles auront inévitablement à souffrir, elles se livrent d'abord à toutes les jouissances qu'elles ont le

talent de faire naître et de multiplier autour d'elles, il en est heureusement un très-grand nombre si bien pénétrées des devoirs sacrés qu'elles ont à remplir dès l'instant même de la conception, qu'elles abandonnent sans peine les douceurs d'une frivolité passagère, pour ne pas oublier un seul instant l'importance de leur position, et ne jamais perdre de vue l'être auquel elles vont donner le jour; c'est pour elles que nous dirons que la grossesse, même la plus heureuse, pouvant être regardée comme un état de faiblesse relative et d'indisposition, les femmes doivent nécessairement alors s'exposer moins que jamais aux intempéries atmosphériques; que leur température, à la vérité, est augmentée; mais leur puissance de réaction n'étant plus la même, et sa diminution les rendant beaucoup plus sensibles au froid, et surtout au froid humide, elles doivent s'en défendre avec soin, et elles devront lui opposer des vêtements convenables et analogues à la saison. Cette précaution, ces soins seront d'ailleurs d'autant plus indispensables que les habitudes de la richesse auront rendu l'organisation plus délicate; et ce ne serait pas impunément que les femmes qui sont dans ce cas céderaient alors aux caprices de la mode, et refuseraient de renoncer, au moins pendant leur grossesse, à ces habillements trop légers ou trop incomplets pour les défendre contre les rigueurs du froid et de l'humidité.

Une femme enceinte aura donc le soin de ne se servir que d'habillements dont la nature sera parfaitement en rapport avec sa manière d'être actuelle, et les vicissitudes de la température, pour lesquelles nous savons qu'elle est fort impressionnable. Le mot *enceinte,* par lequel on désigne une femme qui a conçu, veut dire uniquement *sans ceinture,* pris dans son sens originaire. En effet, chez les Romains, les femmes étaient dans l'habitude de se serrer fortement le corps au-

dessous des seins avec une ceinture que non-seulement un usage consacré par l'habitude, mais bien une loi positive les obligeait de quitter dès le moment qu'elles avaient acquis la certitude d'avoir conçu. Lycurgue avait aussi porté une loi qui ordonnait aux femmes enceintes de porter des habillements très-larges, c'est-à-dire susceptibles de ne porter aucun préjudice au libre développement de l'objet précieux dont la nature les a rendues momentanément dépositaires. « Quant aux vêtements, dit un médecin, les femmes enceintes doivent avoir grand soin qu'ils n'exercent aucune pression incommode; il faut les faire confectionner de manière qu'ils ne gênent en rien l'exercice de la respiration et qu'ils laissent au corps toute la liberté de ses mouvements. Le ventre demande surtout à être respecté, et l'habitude absurde qu'ont encore certaines personnes de se faire serrer de haut en bas, dans l'espoir de faciliter ainsi l'expulsion de l'enfant, relève incontestablement d'un préjugé ridicule que l'ignorance seule peut enfanter et perpétuer.

Je dois ajouter que des vêtements étroits, qui étreindraient la poitrine et l'abdomen, nuiraient à l'accroissement des mamelles, augmenteraient la gêne de la respiration, l'embarras de la circulation et la compression de l'estomac, s'opposeraient au libre développement de l'utérus et à son ascension dans l'abdomen, et pourraient être une cause de déplacement de cet organe, comme le remarque White. C'est à tort que les femmes s'imaginent ou feignent de s'imaginer qu'un busc est utile, en empêchant le fœtus de se porter trop haut; cette machine est, au contraire, extrêmement désavantageuse, car la pression qu'elle exerce, agissant de haut en bas, retient l'utérus et le force de se développer dans une situation déclive, ce qui est pour la suite une cause puissante de descente de cet organe. Il serait dangereux que les mamelles, qui commencent

à entrer en action fussent, ainsi que les parties voisines et les membres supérieurs, exposés à l'action du froid. On a vu des femmes qui, pour une semblable cause, eurent une inflammation très-étendue de ces deux organes suivie d'abcès. J'ajouterai encore que la saillie de l'abdomen des femmes enceintes repousse en avant les jupes dont elles font usage, les éloigne de la partie inférieure de l'abdomen et de devant les cuisses, et laisse ces parties exposées à l'action du froid; les femmes doivent avoir le soin de porter une caleçon de flanelle dans les saisons froides.

Il est donc d'une indispensable nécessité qu'une femme enceinte sacrifie aux droits et aux devoirs de mère ces corsets baleinés, que la mode rend malheureusement nécessaires. Indépendamment de tous les autres désagréments qu'ils ont de commun avec ceux qu'ils entraînent dans toute autre époque de la vie, ils ont encore durant la grossesse le dangereux inconvénient d'exercer une pression considérable sur les seins, d'aplatir le mamelon, ou de nuire à son développement, de gêner la glande mammaire dans l'importante sécrétion qui lui est confiée, et d'augmenter sa sensibilité, déjà tellement accrue par le fait même du gonflement naturel qui précède l'instant où elle est appelée à remplir complétement la fonction qui lui est propre, qu'elle devient ordinairement le siége de vives douleurs. Leur effet est aussi nuisible au développement de la matrice, qu'ils forcent souvent de s'accroître dans une position vicieuse, et l'exemple a prouvé plus d'une fois que, dans certaines circonstances, la mauvaise conformation ne pouvait raisonnablement être attribuée à aucune autre cause qu'à cette compression intempestive. L'avortement a quelquefois même été le résultat de l'impossibilité dans laquelle on a, par ce moyen, placé la nature de vaincre la résistance qu'on s'est imprudemment obstiné à lui opposer.

Enfin, il n'est pas moins dangereux, vers les derniers mois de la grossesse, de comprimer fortement les membres abdominaux aux environs des articulations; la pression qu'exerce alors l'utérus sur l'origine des vaisseaux qui, du bassin, s'étendent aux parties inférieures du corps, les expose aux engorgements œdémateux et aux dilatations variqueuses. Les jarretières trop serrées favorisent inévitablement cette disposition nuisible. Les chaussures trop étroites ont aussi de très-grands inconvénients, non-seulement en rendant la marche peu sûre, mais encore en formant un obstacle à l'ascension du sang veineux et à l'action naturelle des vaisseaux lymphatiques.

De l'attention qu'une femme enceinte doit apporter dans le choix de son habitation, et des relations atmosphériques, des bains, des purgatifs et de la saignée, considérés dans leurs rapports avec l'état de la femme enceinte.

Il n'est pas indifférent pour une femme enceinte d'habiter tel ou tel lieu et de s'exposer sans précaution à toutes les vicissitudes de l'atmosphère; elle doit en recevoir les mauvaises influences avec d'autant plus de facilité, qu'elle semble se trouver alors dans des circonstances favorables à leur impression. « Les femmes enceintes, dit un célèbre accoucheur, sont beaucoup plus sensibles au froid, et surtout au froid humide. » Que celles qui veulent éviter une grossesse pénible ne se tiennent pas constamment renfermées dans un endroit clos, où l'air est bientôt altéré sans pouvoir se renouveler. La trop grande chaleur les incommode également; elles doivent s'exposer le moins possible aux intempéries des saisons et renoncer aux promenades du soir; elles craindront aussi d'habiter les maisons nouvellement bâties, parce que, indépendamment de l'humidité qu'elles renferment, elles sont encore fort dangereu-

ses, en raison du gaz sulfureux qui se dégage continuellement du plâtre qui a servi à leur construction. Les appartements récemment vernis, ceux où se dégage de la vapeur de charbon, ceux même qui sont embaumés par des essences doivent être évités par elles, comme recélant des causes propres à affecter d'une manière pernicieuse leur système nerveux, et pouvant occasionner des spasmes et des syncopes, dont l'expérience a montré que l'avortement pouvait être la suite.

Il n'est pas jusqu'aux odeurs les plus suaves dont les femmes enceintes ne doivent, autant que possible, redouter l'impression. On a vu les plus doux parfums de fleurs, comme celui de la rose, du jasmin, du muguet, produire pendant la grossesse, chez les femmes nerveuses, des céphalalgies violentes ou d'autres accidents plus graves.

Elles doivent donc se soustraire à cette émanation odorante, un peu forte, capable d'affecter vivement la sensibilité olfactive.

Ainsi donc, point de fleurs chez les femmes enceintes, si ce n'est pourtant quelques roses ou quelques muguets, et encore est-il prudent, d'après ce que nous venons de faire observer, de s'en abstenir, tant la sensibilité est extraordinaire et bizarre chez certaines femmes, tant l'état de grossesse ajoute encore à cette grande susceptibilité, et prédispose extraordinairement à une foule d'accidents qui éclatent sous l'impression que produisent les odeurs les plus innocentes à toute autre époque.

Les femmes enceintes doivent fuir aussi avec soin tous les lieux destinés aux rassemblements nombreux, et particulièrement les salles de spectacle.

L'application de ces préceptes doit être générale, ou du moins dans tous les cas où elle n'offre pas trop de difficulté; nous dirons de plus à l'homme sensible, et dont la situation est assez heureuse pour environner sa jeune épouse de toutes les

circonstances les plus favorables à la grossesse, qu'il doit d'abord l'enlever au séjour des grandes villes, la transporter loin de tous les lieux où l'air et les mœurs ne sont point assez purs, lui choisir un asile champêtre, la fixer sur un sol pierreux, bien éclairé, et sous un climat dont la température soit douce et peu variable.

Il faudra d'ailleurs que l'habitation, disposée d'après des vues d'architecture médicale, soit située à l'est ou au sud-est, et que les appartements se trouvent distribués de manière que la femme, autour de laquelle l'amitié et l'active bienveillance s'empressent avec tant de sollicitude, ait, pendant l'été, chambre à coucher exposée au nord ou au nord-est, et que, pendant l'hiver elle habite une autre chambre regardant le sud-est et même le sud.

Plusieurs cosmétiques étant nuisibles dans tous les temps, les femmes enceintes doivent nécessairement renoncer à leur usage, et se préparer ainsi à sacrifier les intérêts d'une coquetterie, souvent mal entendue, aux soins plus importants qui vont bientôt les occuper; c'est la moindre chose, en effet, que les droits de la prudence l'emportent sur ceux de la coquetterie, au moins pendant le temps où les femmes se trouvent dépositaires du gage le plus précieux à l'humanité.

On a remarqué que de tout temps les bains, et surtout les bains un peu frais, conviennent parfaitement aux femmes enceintes. Il est bon de dire cependant que, chez les femmes d'une constitution molle, lymphatique, les bains tièdes ne pourraient qu'accroître les inconvénients attachés à leur constitution et les rendre même maladives; elles pourront en prendre cependant par propreté: il serait toujours plus prudent qu'elles fissent des ablutions légèrement aromatiques pour déterger la peau, ayant la sage précaution de s'essuyer et de se frictionner légèrement avec un tissu de laine, et sur-

tout d'éviter un changement brusque de température. On est quelquefois même parvenu à conduire heureusement au terme de leur grossesse des femmes faibles et languissantes, au moyen de bains fréquemment répétés, mais pris à une température très-peu élevée, comme à douze, quatorze degrés (Réaumur), par exemple, et suivis immédiatement d'un exercice actif et modéré.

Lorsqu'une femme, au contraire, est d'un tempérament nerveux, comme la grossesse augmente toujours son irritabilité, les bains tièdes lui conviennent parfaitement, et sont devenus, dans bien des cas, les meilleurs antispasmodiques. En général, le temps qui indique le mieux l'usage des bains tièdes est le premier et le dernier mois de la grossesse.

Une femme enceinte peut et doit faire usage de lavements aussitôt que les circonstances l'exigent; ceux qui sont préparés avec des substances émollientes sont les seuls dont elle doive se permettre l'emploi; composés avec ces substances ou quelque corps mucilagineux, ils sont toujours les meilleurs antispasmodiques qu'on puisse administrer par cette voie. Les lavements purgatifs sont le plus constamment nuisibles; il en est de même de ces médecines de précaution, dont certains médecins trop complaisants ont la faiblesse de tolérer l'usage. Les vomitifs doivent aussi être rigoureusement proscrits.

Nous dirons, avec un auteur, qu'il existe une routine aveugle, qui fait beaucoup de victimes, et qui moissonne encore tous les jours beaucoup de femmes qui, à en juger d'après leur bonne constitution, sembleraient vraiment destinées à un meilleur sort; nous voulons parler de la dangereuse manie de saigner quand même, à quatre mois et demi, et sans exception, toutes les femmes grosses, sous le vain prétexte de prévenir ainsi une foule de maux.

Cette pratique, malheureusement fort répandue dans toutes

les classes, doit être blâmée et condamnée : d'abord, parce qu'elle est souvent dirigée contre des accidents qui n'existent que dans la tête de certaines commères ou de demi-savants; ensuite, parce qu'elle produit souvent un effet tout opposé à celui qu'on se proposait d'obtenir; enfin, parce qu'elle peut occasionner de fausses couches, et causer même la mort de l'enfant et celle de la mère, particulièrement chez les femmes nerveuses et lymphatiques.

Toutefois, comme il y a aussi des circonstances dans lesquelles il est nécessaire et quelquefois urgent de saigner, il est bon de les signaler.

La saignée est indiquée si, vers le troisième ou le quatrième mois de la grossesse, la femme éprouve des maux de tête, des éblouissements, des vertiges; si elle se plaint de bourdonnements ou de tintements dans les oreilles, de palpitations ou d'étouffements; si elle accuse en même temps un goût de sang dans la bouche; si le pouls est plein et dur à la fois et rebondissant. En pareil cas, on ne saurait balancer un seul instant, seulement, il faut avoir la précaution de faire pratiquer la saignée à peu près à l'époque à laquelle l'éruption des règles avait lieu avant la grossesse, en proportionnant la quantité de sang à l'âge, à la force, et surtout au tempérament de la femme. De cette manière, elle se trouvera débarrassée de toutes ses indispositions deux ou trois jours après la saignée.

Un savant médecin conseille, avec tous les praticiens éclairés, de faire encore usage de la saignée du bras, pour favoriser l'accouchement dans quelques circonstances difficiles. Ces circonstances sont : 1° quand l'orifice de la matrice ne paraît pas assez souple pour se prêter à une dilatation convenable; 2° lorsqu'après l'écoulement des eaux le ventre reste tendu et douloureux; 3° si l'exaltation du système sanguin fait

craindre les convulsions; 4° enfin, dans le cas où la femm une perte dès le commencement du travail.

Pour nous résumer, nous dirons encore, avec un illu auteur, que c'est à l'époque de la conception que commenc les devoirs maternels; que, dès que la femme pense é enceinte, elle doit, pour sa propre conservation et pour c du fruit qu'elle porte, modérer ses désirs et ses passio prendre un exercice proportionné à ses forces et s'assujetti un régime conforme à son âge, à sa constitution et à son é

Il est un plan général de conduite à toutes les femm grosses, et qui consiste : 1° à vivre dans un air pur, sere tempéré, non humide, ni chargé de vapeurs fétides ou m faisantes; 2° à user sobrement d'aliments faciles à digérer, à s'interdire les viandes salées et assaisonnées, les pâtisseri en un mot, toutes les substances tenaces, lourdes et cor pactes. Dans la grossesse, les femmes doivent être plus sobr et plus tempérantes que dans tout autre état, elles doive modérer les désirs vénériens, et jouir rarement des plaisirs d l'amour; la modération en toutes choses est le plus sûr moye de les dispenser de recourir aux remèdes, en prévenant le causes qui les rendent nécessaires. 3° Elles doivent boire pe de vin, et rarement sans eau, s'abstenir entièrement de liqueurs fortes, et ne prendre de café que très-rarement, ca l'usage habituel de cette boisson a quelquefois occasionn l'avortement. 4° L'exercice à cheval, en voiture, la danse, le travaux pénibles et violents, ont été souvent funestes; les pro menades à pied, l'exercice doux, modéré, sont non-seulemen utiles mais encore indispensables. 5° Les vêtements de femmes enceintes doivent être lâches et ne doivent point com primer; elles ne doivent point prolonger les veilles, il fau au contraire qu'elles dorment davantage. 6° Il leur est avan tageux de conserver le calme et la tranquillité de l'âme, de s

distraire agréablement par les jeux et les amusements; mais les désirs effrénés et les fortes passions ne doivent jamais trouver d'accès chez elles; 7° il est important qu'elles s'abstiennent de saignées, de purgatifs, des émétiques, que l'ignorance faisait regarder autrefois comme nécessaires dans la grossesse, et dont, on peut le dire, le charlatanisme intéressé tente encore aujourd'hui de perpétuer l'usage: ce n'est que dans un très-petit nombre de cas que ces moyens peuvent convenir. C'est donc dans la paix de l'âme, une vie simple et réglée, l'exercice des passions douces, d'affections avouées par la décence et le devoir, un régime sobre et sain, un travail particulier, que les femmes acquerront les honneurs d'une heureuse maternité.

ACCOUCHEMENT

Et régime des nouvelles accouchées.

Dieu créa dans nos misères
Les baisers des enfants pour les larmes des mères.

Dans les familles les plus humbles comme dans les plus élevées, le moment où une fille d'Ève va donner le jour à un nouveau-né est plein d'une solennelle et religieuse émotion. Quelque chose, comme un signe du ciel, descend sur la jeune mère et la rend plus sacrée. On sent que par cette frêle créature, Dieu va comme renouveler le plus grand de tous les mystères, celui de la création de l'homme. Les fonctions de la maternité à cet instant suprême se révèlent dans toute leur sublimité. Dieu s'y montre en quelque sorte face à face; les cœurs les plus indifférents songent à lui; la prière est sur toutes les lèvres, et l'encens du sacrifice monte comme une odeur agréable vers le ciel.

Lorsque la conception est opérée, c'est aux dépens d(mère que le fœtus prend les matériaux de son accroissem(Le temps de ce développement, qu'on appelle grossesse, re comme nous venons de le démontrer, plus indispensable (toute autre époque de la vie l'observation des règles de l' giène, mais n'exige aucune règle à part. Il n'en est pas même, dit le docteur Londe, dans ses *Eléments d'hygiène* l'accouchement. Tributaire de l'hygiène, cette fonction d(loureuse astreint la femme à des soins spéciaux qui sont s tout nécessaires dans notre état de civilisation, et plus p ticulièrement encore au sein des villes.

Pour administrer convenablement les soins hygiénique l'accouchement, il faut connaître les phénomènes qui ann(cent le moment où doit commencer cette fonction.

La durée de la grossesse est ordinairement de neuf mois l'expiration de ce temps, le produit de la conception est expul Les signes précurseurs de cette fonction se tirent de l'état col de la matrice.

Le toucher apprend qu'il est totalement effacé; ses par sont devenues assez minces pour permettre de sentir aisém à travers, par le fond du vagin, la partie que le fœtus p. sente; son orifice s'arrondit, ses lèvres se ramollissent, s'(gorgent légèrement, s'écartent et permettent l'introducti du doigt, qui sent alors les membranes à nu. Celles-ci s(alternativement tendues ou relâchées sous l'influence des co tractions utérines, rares encore et peu douloureuses; enf les organes génitaux externes et le vagin s'humectent de m cosités abondantes.

La personne appelée pour donner des soins à une femme q va accoucher doit reconnaître à ces signes que le travail (l'accouchement va bientôt avoir lieu. Ce travail consiste da une suite de douleurs et de contractions utérines qui augme

tent graduellement jusqu'à ce que l'enfant ait franchi la vulve et que l'accouchement soit terminé.

Les phénomènes de ce travail sont les vraies douleurs, toujours subordonnées aux contractions utérines, la dilatation du col utérin, l'apparition des glaires sanguinolentes, la formation et la rupture de la poche des eaux, la sortie de l'enfant. puis, après quelques minutes de repos, de nouvelles contractions de l'utérus pour l'expulsion de l'arrière-faix.

Le premier soin de celui qui assiste une femme chez laquelle il a reconnu que le travail de l'accouchement est commencé est d'éloigner d'elle les personnes dont la présence pourrait lui imposer quelque contrainte ; après quoi il s'assure par le toucher des progrès qu'a déjà faits le travail, et procède à différentes pratiques ou manœuvres qui sont du ressort de l'art des accouchements.

Le lit destiné à la femme en travail consiste en un fond sanglé, sur lequel sera placé un matelas avec des alèzes et des couvertures plus ou moins chaudes, suivant la saison. On donnera à ce lit, à l'aide d'oreillers ou de tout autre moyen, une inclinaison telle que la tête soit plus élevée que le reste du corps, et l'on fournira aux pieds un point d'appui par une planchette convenablement fixée.

Il est utile de débarrasser l'intestin des matières qu'il contient à l'aide d'un lavement.

Quant à la position que la femme doit garder, elle varie aux différentes époques du travail : l'immobilité, convenable dans les derniers moments, offre moins d'avantage au début, qui réclame, au contraire, un peu d'exercice.

La femme devra modérer ses efforts, surtout dans les premiers temps, et les faire coïncider avec les contractions utérines : on a vu la rupture de l'utérus être le résultat d'efforts violents et de mouvements désordonnés.

Lorsque, dans les dernières douleurs, le périnée distet par la pression de la tête de l'enfant menacé de se romp l'accoucheur le soutiendra à l'aide de la main.

Quand enfin l'enfant est entièrement dégagé, on coupe et lie le cordon à deux pouces à peu près de l'ombilic.

Le nouveau-né, supposé bien conformé, sera essuyé avec linge fin, de manière à ce que la majeure partie de l'end sébacé soit enlevé, sans que pourtant il soit nécessaire de s' tâcher d'une manière minutieuse à en débarrasser complé ment la peau encore si tendre. Des lotions d'eau tiède, et fixation d'un bandage médiocrement serré autour du ven pour maintenir le cordon, compléteront ces premiers soins; ne reste plus qu'à couvrir l'enfant de vêtements assez chau pour le soustraire aux intempéries de l'air et assez lâches po ne point gêner ses fonctions. On le couchera sur le côté dro d'une part à raison de la pesanteur du foie, de l'autre, po faciliter l'écoulement des mucosités buccales.

Quant à la mère, elle ne tardera pas à être en proie à de no velles douleurs, dues aux contractions de l'utérus, tendant se débarrasser de l'arrière-faix. Dans le plus grand nomb des cas, de légères tractions exercées sur le cordon suffise pour amener le placenta au dehors; mais lorsqu'il n'est poi encore détaché, et qu'on éprouve une certaine résistance, (court moins risque à attendre qu'à vouloir hâter la délivran par des manœuvres dont le moindre inconvénient serait d'(pérer la séparation du cordon et de rendre plus difficile l'e traction du placenta.

A cette occasion, je ne puis résister au désir de rapporter u fait dont je fus frappé dans les premières années de ma pr tique médicale. C'était en 1833 ; une de mes parentes, jeu femme dans sa première grossesse, voulut être accouchée p moi : les premiers phénomènes de l'accouchement se prése

tent dans toute leur régularité, et la sortie de l'enfant, précédée de douleurs vives pendant les contractions utérines de la formation et de la rupture de la poche des eaux, eut lieu par les seuls efforts de la nature. Arrive le moment où l'extraction du placenta devait s'opérer ; alors la femme éprouve de légères douleurs ; mais l'arrière-faix reste fixé aux parois utérines, bien que, à chaque douleur, je ne manque pas d'exercer de légères tractions sur le cordon ombilical. Deux, trois, six, dix heures se passent sans que cet état de choses ait changé ; étonné, tourmenté, je me rendis auprès de mon illustre maître, le baron Dubois, pour lui exposer ce qui se passait. Ce divin oracle, que je ne manquais jamais d'aller consulter dans les cas difficiles, m'ordonna de rester tranquille et d'attendre. Ce ne fut que le lendemain, trente-cinq heures après la sortie de l'enfant, que de légères tractions purent amener le délivre, à ma grande satisfaction.

Après avoir replacé la femme dans son lit, on lui appliquera autour du ventre une serviette qui remplacera par sa pression celle à laquelle les viscères étaient depuis longtemps accoutumés, et dont la brusque cessation pourrait amener quelques résultats fâcheux. Des lotions adoucissantes sont préférables à celles que l'on pratique dans quelques pays avec du vin ou d'autres préparations stimulantes, à moins toutefois d'indications particulières qui se lient à un état maladif, et qui sortent du cadre que nous nous sommes tracé ici.

Le repos le plus absolu, une douce température autour de la malade, l'éloignement de tout ce qui peut lui causer quelque émotion, des boissons délayantes et légèrement diapnoréiques, des aliments d'abord légers, puis, quand la fièvre de lait est déclarée, une diète sévère doivent composer le régime auquel l'accouchée sera soumise.

Sans prêter à la nature des craintes frivoles, ou l'astreindre

à des détails qu'elle dédaigne, on peut raisonnablement croire qu'après avoir fait prendre aux différents organes destinés à concourir à la génération les modifications les plus convenables à la conception de l'enfant et à sa conservation, pendant la grossesse, elle leur donne aussi celles qui peuvent le faire sortir, avec le moins d'inconvénient, du sein de la mère.

Aux approches du temps où doit se faire l'accouchement, il s'opère une révolution sensible dans l'état physique et moral de la femme. Le moment où cette douloureuse fonction doit s'exécuter est annoncé par un changement qui paraît donner une nouvelle impulsion à toutes les puissances de la vie, et dont l'effet est tel que, l'organisation se trouvant comme animée d'une nouvelle énergie, les mouvements sont plus libres, la pensée plus active, et toutes les fonctions faciles et accompagnées dans leur développement général d'un sentiment de force intérieure et de plénitude d'existence, qui dissipe souvent les alarmes et les inquiétudes dont l'âme des femmes avait d'abord été préoccupée.

Le travail de l'enfantement ne tarde point alors à commencer, les femmes en éprouvent les premières douleurs. Elles sont impatientes, et bientôt leurs efforts deviennent si violents, qu'un épuisement absolu en serait la suite inévitable s'ils n'étaient pas séparés par du repos, ou même quelquefois par des moments de sommeil, pendant lesquels la nature accablée reprend des forces et se livre ensuite à de nouvelles contractions.

Dans les premiers moments, les femmes doivent devenir, sans doute, l'objet de la plus tendre sollicitude; et il importe de régler, d'éclairer la tendresse qu'on leur prodigue, et dont l'excès et les craintes mal dissimulées pourraient devenir préjudiciables.

Les premières règles de l'hygiène à observer, dans cette

circonstance, sont de ne point déconcerter ni troubler la nature; d'éloigner dans ce dessein l'occasion de tous les sentiments capables de la distraire; de prévenir, s'il est possible, les mouvements qui pourraient croiser ses mouvements; d'écarter les témoins indifférents et étrangers, ou les amis trop faibles pour exprimer leur attendrissement sans agitation.

Quelquefois des sages-femmes ou des accoucheurs, voulant prouver leur zèle ou l'importance de leurs soins, interrogent sans cesse les organes en travail, et, multiplient leurs touchers indiscrets, sollicitant, provoquant une nature qui n'est pas encore prête à se donner, fatiguent et tourmentent des parties déjà trop irritées par une suite de douleurs et de contractions. On conçoit aisément combien une semblable conduite est inconvenante et dangereuse.

Le premier devoir du médecin, lorsqu'il est appelé auprès d'une femme qui se dit en travail d'enfant, est, disent les traités d'accouchement, de procéder à cette opération manuelle connue sous le nom du *toucher ;* mais avant de recourir à cet examen, toujours pénible pour une femme, il est une précaution qu'il ne doit jamais négliger. Si la femme à laquelle il va donner ses soins le connaît à peine; si, par une timidité naturelle à son sexe, elle semble ne se soumettre à ses recherches qu'avec peine, il faut qu'il la prépare peu à peu en lui représentant qu'elles sont d'une utilité indispensable pour la dirigee ultérieurement, et qu'il finisse par la convaincre : la douceur, la patience lèvent presque toujours cette difficulté. Puis si, comme il doit constamment le faire, il observe sévèrement les lois que la plus scrupuleuse décence lui prescrit, il déterminera la femme à lui accorder sa confiance, dans le cas où il ne l'aurait pas encore obtenue. Alors seulement il pourra procéder au toucher.

Par cette pratique, dont l'importance est généralemem

reconnue, et dont rien, aux yeux d'un esprit dégagé de préjugés, ne saurait contre-balancer les avantages, il s'assure de l'existence de la grossesse; il distingue si elle est utérine ou extra-utérine, vraie ou fausse, simple ou composée; il discerne les vraies douleurs de celles qui sont étrangères à l'accouchement; il juge de la position de l'enfant, de la partie qu'il présente, de la bonne ou mauvaise conformation du bassin, de l'état sain ou pathologique des parties de la génération; enfin par cette sage précaution, il prend connaissance de l'intégrité ou de la rupture des membranes et peut, d'après la disposition de l'orifice de l'utérus, assigner approximativement l'époque du travail. Ses soins ne doivent pas se borner à cette exploration, il est nécessaire qu'il interroge en même temps la constitution, les habitudes, le moral même de la femme, afin qu'il puisse diriger avec méthode les secours qu'exige son état pendant toute la durée du travail de l'enfantement.

Si l'accouchement s'opère, dans le plus grand nombre de cas, par les seules forces de la nature, il présente aussi assez souvent dans sa marche beaucoup d'irrégularités, que l'on doit s'attacher à combattre ou du moins à prévenir. C'est ainsi que souvent par une manœuvre adroite et une application raisonnée des seuls moyens que nous offre l'hygiène, on peut parvenir à épargner bien des souffrances à la mère, et écarter d'elle et de l'enfant auquel elle va donner le jour une multitude d'accidents redoutables.

Suivons les progrès du travail, pour faire en sorte de tracer avec exactitude la conduite de l'accoucheur, dans les différents temps qu'on a coutume de distinguer dans cette opération.

Aussitôt que les phénomènes du premier temps se développent, la femme doit être environnée de l'atmosphère la plus pure possible, et qui ne doit être ni trop élevée, ni trop basse

à peu près entre le douzième et le quinzième degré de Réaumur. Un air trop chaud pourrait déterminer une congestion cérébrale, des convulsions, accidents auxquels la prédisposent déjà sa position, le plus ordinairement horizontale, mais surtout les efforts considérables qu'elle est obligée de faire. Trop froid, l'air tendrait encore à entraver la marche naturelle du travail, en frappant les parties génitales d'une constriction qui s'opposerait à leur entier développement.

En même temps, on recommande à la femme de lâcher tous les cordons de ses vêtements et de se débarrasser de ceux de ces derniers qui seraient capables de l'incommoder. La compression la plus légère, à laquelle l'habitude la rend insensible dans l'état ordinaire, devient insupportable et quelquefois dangereuse à cette époque.

Les aliments qu'on permettra à une femme dans la travail de l'enfantement méritent aussi de fixer l'attention de l'accoucheur. Si elle est d'une constitution forte, d'un tempérament sanguin, si le travail marche régulièrement et avec rapidité, il ne faut permettre aucune nourriture, à moins que n'en ayant pris depuis un temps assez considérable, elle n'en demande avec beaucoup d'instances : alors un bouillon de viande sera permis seulement. Sa boisson sera bornée aux délayants, tels que l'eau sucrée, une décoction de chiendent, d'orge, une légère limonade de citron, de groseille; mais toutes ces boissons seront prises en petite quantité, car, dans cet état, l'estomac a très-peu d'aptitude à remplir ses fonctions, la plus grande partie des forces vitales étant dirigée vers l'utérus. On se gardera aussi d'ordonner, comme le font communément les personnes étrangères à la médecine le vin chaud sucré, dans lequel on fait infuser de la cannelle, et auquel on ajoute l'eau-de-vie et certains élixirs, moyens incen-

diaires, capables de déterminer une perte, ou d'autres accidents presque aussi formidables.

Mais si la femme est faible, d'un tempérament lymphatique, si la misère ou d'autres circonstances lui ont imposé beaucoup de privations pendant la grossesse, si l'épuisement des forces fait redouter la lenteur et l'insuffisance des contractions pour la terminaison du travail, si enfin l'utérus tombe dans l'inertie, il faut, au contraire, s'attacher à soutenir ou à relever les forces, et, dans cette intention, donner un bon consommé, un ou deux œufs frais, ou tout autre aliment qui, sous un petit volume, contiendra une assez grande quantité de substance nutritive. Quelques cuillerées de vieux vin de Malaga, d'Alicante, de Madère sont encore parfaitement indiquées. On sait aussi que le repos est un des meilleurs moyens de rétablir les forces; ainsi, lorsqu'il y a quelque penchant au sommeil, loin de le détruire, en cherchant à distraire la femme, il convient de le favoriser; mais il faut pour cela employer les moyens les plus simples, et n'user qu'avec une extrême circonspection des substances narcotiques, même celles qu'on désigne communément sous le nom de calmantes. Si on parvient à lui procurer du sommeil, il arrive souvent qu'à son réveil elle a recouvré une somme de forces suffisantes pour faire valoir avantageusement de nouvelles douleurs.

Une des causes assez fréquentes de l'épuisement des forces, ce sont les cris immodérés que jettent certaines femmes pendant les contractions de l'utérus. Exiger de l'être qui souffre un silence absolu, et, pour l'obtenir, employer des expressions dures ou peu choisies, semblent, à tout médecin qui connaît la dignité de sa profession, un procédé révoltant et cruel. Ce n'est pas, d'ailleurs, en méprisant l'expression de la douleur, qu'on doit espérer de la calmer. Il faut, au contraire, à force de propos doux et consolants, les engager à se contraindre et leur

représenter qu'en agissant de la sorte, elles ne font que reculer la fin du travail et compromettre la vie de leur enfant. J'ai vu une femme qui manifestait sa souffrance par les cris les plus aigus se calmer d'une manière subite, dans la crainte de ne pouvoir embrasser le fruit de son amour.

Il est encore une autre circonstance qui peut apporter quelque obstacle à la marche régulière des douleurs et qui, pour cette raison, ne doit jamais échapper à l'attention du médecin; je veux parler de l'impression désagréable que fait quelquefois sur le moral d'une femme la présence de certaines personnes qu'on a réunies dans sa chambre. Afin d'éviter toute espèce de dérangement, il lui demandera de bonne heure quelles sont celles qu'elle a choisies pour rester auprès d'elle, et il écartera sans retard celles qui n'ont point été désignées, en alléguant avec adresse un prétexte quelconque.

S'il y a quelque temps que la femme ne s'est présentée à la garde-robe, il est utile de délivrer les intestins, et particulièrement le rectum, des matières qui, par leur volume et leur dureté, rendraient l'accouchement plus difficile; un ou deux lavements d'eau simple ou d'une décoction de graine de lin pourront être employés à cet effet. La vessie doit aussi être dans un état de vacuité. Si la femme n'a uriné depuis longtemps et qu'elle ne puisse le faire, malgré le besoin qu'elle en éprouve, parce que la compression qu'exerce l'utérus sur le col de la vessie s'y oppose, il faut recourir au cathétérisme.

Malgré la force et la fréquence des douleurs, il arrive quelquefois que l'orifice, ayant beaucoup de rigidité, ne se dilate que très-lentement. Cette complication, qui ralentit les progrès du travail, et que l'on rencontre surtout chez les femmes parvenues à un âge avancé sans avoir encore eu d'enfants, cède le plus souvent à l'emploi de la saignée. Si la rigidité persistait encore après cette évacuation, on pourrait lui asso-

cier avec avantage les bains, les demi-bains, les fumigations émollientes.

Si la force des douleurs augmente ainsi que leur fréquence, le travail est bientôt dans toute sa force, et tout annonce un changement prochain. C'est à cette époque le plus ordinairement que les membranes se présentent à l'orifice de l'utérus. Leur densité peut quelquefois retarder l'accouchement, en résistant aux efforts réitérés des contractions, et exiger leur rupture artificielle. On ne doit opérer cette rupture qu'avec beaucoup de circonspection, et lorsque l'orifice est suffisamment dilaté, que son bord est assez souple et assez mince pour ne pas s'opposer à la sortie de l'enfant, si ce n'est cependant dans les cas de convulsions ou d'hémorrhagie. La manière d'ouvrir cette poche est en général fort simple ; le plus souvent il suffit de la presser légèrement avec l'extrémité du doigt indicateur ; et si on ne réussissait pas, on pourrait se servir de la pointe des ciseaux, guidés par ce même doigt. On ne doit employer ce dernier moyen qu'avec beaucoup de circonspection, éviter de blesser l'utérus, quelquefois descendu avec la tête dans l'excavation du bassin, ou la tête du fœtus, en confondant la poche des eaux avec les tumeurs sanguines placées sous les téguments du crâne. Cette erreur ne sera pas commise, si on se rappelle que la poche des eaux est lisse pendant les contractions, et qu'au contraire la peau de la tête du fœtus est plus ou moins froncée, couverte de cheveux et sillonnée par les sutures et les fontanelles. Quant à la méprise qu'on pourrait commettre à l'égard de la matrice, les douleurs qu'éprouverait la femme aux premières pressions exercées sur cet organe la feraient éviter.

Après l'ouverture de la poche des eaux, l'accoucheur ne doit pas quitter la femme, car les douleurs deviennent encore plus vives, plus longues et plus rapprochées. La tête s'engage

dans l'orifice de l'utérus; la tumeur qu'elle forme en poussant au-devant d'elle les parties génitales externes devient de plus en plus saillante; elle franchit la vulve, le tronc paraît, et l'accouchement va se terminer.

Jusqu'au moment de la rupture de la poche des eaux, la femme a pu rester assise, en un mot, se placer comme elle le désirait; il n'en est point de même après leur écoulement; sa position ne doit pas être arbitraire. A cette époque du travail, il faut la placer sur un lit destiné à la recevoir. Ce lit, comme tout le monde le sait, est le plus communément en France un lit de sangle, dont la largeur n'excède pas trois pieds, garni de deux ou trois matelas, dont le supérieur est plié sur sa longueur, orné de plusieurs oreillers propres à soutenir la tête, et recouvert suffisamment de draps. Quand ce lit est ainsi disposé, on place la femme de manière que ses lombes seulement reposent sur le pli du matelas supérieur, et que le bassin soit dégagé de toute compression, pour favoriser l'entier développement des parties molles. Il est alors indispensable de procéder au toucher pour prendre une connaissance plus certaine de la partie que présente l'enfant et de la position qu'elle affecte, dans la vue de changer ou de modifier ce qui pourrait s'opposer à la marche régulière de l'accouchement.

Ces recherches faites, on se représentera le tableau du mécanisme de l'accouchement, afin que toutes les manœuvres ne tendent qu'à l'imiter dans sa dernière période. Mais il est une précaution qu'on ne doit pas omettre, surtout lorsque la tête et les épaules menacent d'entraîner l'utérus au-devant d'elles; elle consiste à soutenir les bords de l'orifice pendant les douleurs avec l'extrémité de quelques doigts.

Avant que la tête ait franchi le détroit supérieur du bassin, la femme éprouve presque toujours des douleurs quelquefois insupportables dans la partie antérieure et interne des cuisses,

et vers la région des reins. Le courage, la patience, et cette sécurité donnée par la présence des personnes que la femme en travail chérit davantage, et par celle d'un accoucheur sage et habile, sont les dispositions morales qui contribuent le mieux à soutenir les forces physiques. On cherche donc à les inspirer; autant qu'il est possible, on console, on excite doucement la femme en travail, on ranime ses efforts, ou même on cherche à les rendre moins pénibles et plus efficaces; on parvient même à diminuer l'intensité des douleurs, souvent même à les suspendre entièrement, en changeant la position de l'enfant, ou en soutenant les muscles des lombes à l'aide d'une serviette pliée en plusieurs doubles, dont on comprime et serre ces muscles au moment des contractions.

La tête, après être parvenue dans l'excavation du bassin, arrive à la vulve, et là, pousse au-devant d'elle le périnée. Celui-ci est alors tellement distendu, qu'il court le plus grand risque de se déchirer. Pour parer à cet accident, qui est d'autant plus fâcheux, qu'outre les douleurs excessives qu'il occasionne on obtient très-difficilement la cicatrisation des bords de la plaie, on doit, lorsqu'il est imminent, engager la femme à modérer ses efforts et soutenir le périnée avec la paume de la main, placée transversalement, de manière que son bord radial regarde la commissure postérieure. On recommande en même temps à la femme de fléchir et d'écarter médiocrement les cuisses, afin que, moins violemment distendues, les parties que l'on soutient se moulent plus facilement sur la tête de l'enfant.

Lorsque la vulve est très-étroite, disposition que l'on rencontre chez la plupart des femmes qui accouchent pour la première fois, on pense, en général, qu'il vaut mieux lutter pendant plusieurs douleurs contre leurs efforts, en retenant la tête, pour donner à cet orifice le temps de se dilater, que de la lais-

ser pénétrer dès qu'elle se présente, et de courir ainsi le risque de voir déchirer le périnée.

Aussitôt que la tête a franchi les parties génitales externes, la face se tourne vers l'une des cuisses de la mère, selon le point du bassin qu'elle occupait avant de s'engager dans l'excavation ; et bientôt paraissent les épaules, dont une nouvelle douleur achève l'expulsion, ainsi que celle du reste du corps. Si elles tardent trop à sortir, soit parce qu'elles offrent un volume trop considérable, soit parce que la vulve se resserre avec force devant elles, il faut, pour accélérer l'accouchement et s'opposer à l'étranglement de l'enfant, introduire le doigt indicateur de chaque main, et aller saisir les aisselles.

Après l'expulsion de l'enfant, la femme ne doit pas être abandonnée à elle-même, elle a encore besoin de secours. L'accoucheur, après avoir donné les premiers soins au nouveau-né, qui aura donné quelque signe de vie, et après avoir coupé le cordon ombilical lié à deux pouces de l'ombilic, doit s'occuper de la délivrance. Cette opération, qui consiste dans la sortie des annexes hors de la cavité de l'utérus, est le plus souvent l'ouvrage de la nature, dont il suffit d'observer l'intention et de seconder les efforts. De légères douleurs, qui succèdent au repos dont a joui la femme immédiatement après la sortie de l'enfant, viennent annoncer à l'accoucheur le moment où la délivrance va s'effectuer. Se rappelant alors que l'expulsion du placenta est opérée par les mêmes puissances que celles qui ont servi à l'expulsion du fœtus, il aidera leur action par de légères frictions exercées sur la région hypogastrique ; puis saisissant le cordon ombilical, il exercera sur lui de légères tractions parallèles aux axes des détroits du bassin, et lorsque le placenta aura franchi la vulve, il le recevra d'une main, ainsi que les membranes, lorsqu'elles viennent à paraître, tandis que de l'autre main il le tirera en le

roulant sur lui-même, afin que les membranes se détachent et sortent dans leur entier. A la suite de cette opération, il doit examiner attentivement le placenta pour s'assurer s'il est expulsé en totalité, et saisir dans l'intérieur de l'utérus les portions de ce corps étranger, qui pourraient y être restées, et dont la présence pourrait occasionner des accidents.

Lorsque l'arrière-faix est sorti, la femme doit demeurer dans un repos absolu. Il faut même prévenir alors, s'il est possible, ses émotions, attendre quelques instants pour lui montrer son enfant ou pour lui annoncer son sexe, et craindre tout, à la suite d'une crise aussi violente, des accès de joie et des transports de plaisir.

Enfin l'accoucheur doit faire quelques frictions sur l'hypogastre pour favoriser le retour de l'utérus sur lui-même, recommander à l'accouchée de les continuer pendant quelque temps, et reconnaître par le toucher si la matrice n'offre pas d'autres indications à remplir. « Une légère pression sur l'abdomen, dit un auteur, et des frictions longtemps continuées sur cette région ne sont pas incompatibles avec le repos, qui est si nécessaire à la nouvelle accouchée, elles favorisent la matrice dans son retour sur elle-même, et peuvent contribuer en outre à prévenir des rides profondes et des vestiges affligeants de la maternité. »

Soins à donner à la femme nouvellement accouchée.

Quelque facile qu'ait été l'accouchement, il a occasionné de violents efforts; la femme est épuisée par les souffrances qu'elle vient d'éprouver; sa sensibilité a été exaltée au point d'être momentanément anéantie; son visage est décoloré, son pouls moins fort et moins fréquent; elle ne sent plus la même chaleur, et quelquefois tout son corps frissonne. Cependant

cet état de faiblesse n'est qu'instantané; délivrée de ses fatigues, elle goûte bientôt les douceurs du repos. Ce bien-être si nécessaire remonte les puissances de la vie; la chaleur se ranime, le pouls acquiert plus de régularité, une légère moiteur se répand uniformément sur toute la surface du corps, et elle éprouve un sentiment de douce tranquillité, une sorte d'agréable langueur qui contraste avec les douleurs aiguës de l'enfantement, qu'elle lui fait oublier. « La femme qui vient d'accoucher, dit un auteur, se trouve ordinairement dans cet état d'accablement et de faiblesse que l'on éprouve toujours après un exercice immodéré ou une violente agitation; mais bientôt les puissances de la vie se ranimant d'une manière très-sensible, le pouls s'élève, une douce chaleur se répand dans tous les membres, la peau devient humide et souple; enfin toutes les fonctions se rétablissent, et le cœur maternel peut s'ouvrir sans danger aux douces émotions qui viennent l'assaillir : c'est le calme après l'orage; elle jouit enfin du bonheur d'être mère; la sérénité de la joie qu'entraîne ce sentiment si pur et si doux succède aux cruelles impressions des souffrances qu'elle vient d'endurer, et qui laissent sur ses traits l'empreinte d'un abattement que n'efface qu'à moitié l'expression du plaisir qu'elle éprouve; enfin, un léger sourire vient tout à coup effleurer ses lèvres à l'aspect de son enfant, dont le premier soupir dissipe jusqu'à l'ombre de ses douleurs. Ah! il était naturel que l'idée délicieuse d'avoir donné la vie vînt dissiper le souvenir même de la crainte qu'elle a eue de la perdre; mais ce qu'il y a d'admirable en elle, c'est que le plaisir d'être mère et la fuite de la douleur n'excluent pas de son cœur le sentiment de la reconnaissance. Quel est le médecin qui, sachant interpréter le tendre regard dont il est en ce moment l'objet, ne sent pas toute la dignité de sa profession et n'oublie pas les peines auxquelles elle le

condamne... Mais, délivrée de ses plus fortes douleurs, elle n'est point encore pour cela hors de tout danger : sa position exige alors plus que jamais des soins et de la prudence, et les secours de l'hygiène sont si nécessaires dans ce moment, où l'on a si souvent à combattre des préjugés pernicieux, qu'on ne saurait exposer avec trop de soin les règles suivant lesquelles ils doivent être dirigés. »

Aussitôt que l'utérus est débarrassé du produit de la conception, il se resserre, et prend peu à peu son état antérieur. Le dégorgement sanguin qui suit la sortie du placenta diminue et prend une couleur moins foncée. Après vingt-quatre ou trente heures, il ne coule qu'une sérosité roussâtre, qui ne tarde pas à prendre une apparence puriforme, et subsiste ainsi jusqu'au troisième jour où s'opère un nouvel ordre de fonctions. Alors le pouls se développe et prend de la fréquence, une douce chaleur se répand dans tous les membres, la peau devient humide, et un léger frisson annonce la réaction sympathique du cœur et de tout le système circulatoire sanguin, désigné sous le nom de *fièvre de lait*, qui dure le plus ordinairement vingt-quatre heures. Les lochies sont moins abondantes ou disparaissent en totalité; les seins se gonflent, le lait s'y amasse et se fait jour par le mamelon, si la femme prend elle-même le soin de nourrir son enfant; si, au contraire, elle n'allaite pas, le lait tuméfie les mamelles, les engorge, et cause souvent une vive douleur. Cet état d'excitation ne dure guère au delà de vingt-quatre heures, au bout desquelles survient une détente générale; le gonflement des seins s'apaise, les sueurs deviennent abondantes, et les lochies reprennent leur cours, acquièrent une couleur blanchâtre, prennent la place des autres évacuations, diminuent peu à peu, et se terminent plus ou moins promptement, suivant la constitution de la femme, et une foule d'autres circonstances.

Les choses ne se passent pas toujours ainsi ; il survient souvent quelques légers accidents qui cèdent à des moyens appropriés à leur nature, mais que nous aurons soin de faire remarquer dans la troisième partie de cet ouvrage, en traitant des maladies des nouvelles accouchées.

D'après ce court exposé des principaux phénomènes qui accompagnent l'accouchement, il est facile de saisir les indications hygiéniques que présente l'état de la nouvelle accouchée ; elles consistent à faire disparaître la fatigue par le repos le plus absolu, diminuer l'exaltation nerveuse par l'éloignement des objets qui pourraient produire l'excitation, favoriser la marche régulière des fonctions et des sécrétions nouvelles.

La santé de la nouvelle accouchée veut que tant que le sang coule liquide et abondant on la laisse sur le lit où elle vient d'accoucher ; cependant on ne doit pas trop tarder à la transporter dans celui où elle doit passer le temps de ses couches, à moins qu'il ne survienne une hémorrhagie ou que l'état de l'utérus ne la fasse redouter. Le transport agite moins la femme quand il a lieu dans les premiers moments, mais on ne doit jamais lui permettre de marcher. On ne saurait trop instruire la nouvelle accouchée que l'on peut toujours changer son linge sans inconvénient, pourvu que celui qu'on lui substitue soit bien sec et modérément chaud ; rien n'est plus contraire aux lois de l'hygiène que le préjugé ridicule, qui ne permet souvent de le faire qu'après le septième, quelquefois même le neuvième jour. La voix de tous les hommes instruits s'élève contre cet usage, que la routine seule a fait adopter, et prescrit de changer beaucoup plus tôt ou même chaque fois que la propreté l'exige. Cette voix recommande aussi d'éviter l'habillement trop chaud, et condamne surtout cette précaution avec laquelle, couvrant la tête ou le sein avec excès, on détermine quelquefois sur ces parties des fluxions ou des en-

gorgements. La précaution que quelques femmes prennent de se faire peigner avant d'accoucher leur est toujours utile; car, par ce moyen, elles favorisent la transpiration de la tête, et, en rapprochant autant que possible le moment où elles soignent leur chevelure, elles éviteront le sacrifice pénible que leur négligence pourrait quelquefois les obliger à en faire.

Lorsque la femme est disposée convenablement dans son lit, on place sur les seins un tissu doux et léger pour les préserver de l'action de l'air extérieur et favoriser la tendance qu'ils ont à exécuter la sécrétion qui leur est confiée. On entoure le ventre d'un bandage simplement contentif; mais une ceinture composée de substances élastiques et souples serait infiniment préférable; elle comprimerait plus légèrement et d'une manière plus continue, et ne serait pas aussi susceptible de se déranger. Quelles que soient la forme et la nature de ce bandage, il est utile pour soutenir les parois de l'abdomen, empêcher la formation des hernies, prévenir la tuméfaction des viscères et diminuer en même temps la violence des tranchées utérines, c'est-à-dire les douleurs qui accompagnent ordinairement la sortie des caillots de sang qui s'écoulent après la délivrance. Il est important que ce bandage ne soit que médiocrement serré, car autrement il pourrait gêner les viscères abdominaux qui tendent à reprendre leur position ordinaire, les refouler trop fortement sur la matrice et déterminer l'inflammation de ces différents organes, ou celle de la membrane séreuse qui les réunit tous. Mais on ne peut jamais sans danger comprimer les seins, et encore moins y appliquer des topiques astringents et répercussifs pour s'opposer à leur développement et prévenir l'abord du lait. Elle se tromperait d'une manière bien étrange et souvent bien fâcheuse, la femme qui croirait par ces moyens conserver ses appas; car l'expérience

journalière prouve que la suppression forcée du lait flétrit beaucoup plus les seins que si cette humeur avait un libre cours.

« Dans tous les cas, dit Moreau de la Sarthe, le sein doit être respecté, et le serrer avec force, ou même le couvrir de substances astringentes avec l'intention d'en conserver la forme et de l'empêcher de se gonfler dans le moment de la révolution laiteuse, c'est une de ces pratiques dont la destruction est aussi utile que la découverte ou la propagation d'une vérité. »

Enfin, comme les parties génitales souffrent surtout d'un premier accouchement, on doit les bassiner avec quelques décoctions émollientes qui calment les douleurs et préviennent le gonflement.

Dans les premiers jours, les lotions astringentes auxquelles pour certain motif quelques femmes ont recours seraient très-dangereuses. Elles ont souvent suffi pour déterminer la péritonite, dont tant de femmes sont atteintes pendant leurs couches.

Voici comment s'exprime sur cet important sujet le professeur Moreau : « Dans les circonstances où se trouve la femme qui vient d'accoucher, tout est sérieux et grave, tout mérite attention ; si les soins que son état réclame ne sont pas donnés par l'homme de l'art lui-même, c'est au moins lui qui les conseille, et qui en dirige l'application.

« Quand la femme est délivrée, que cette opération se soit faite spontanément ou non, on la laisse pendant quelque temps encore sur le lit où elle vient d'accoucher. On l'y tient couchée horizontalement, les membres pelviens allongés et rapprochés, après avoir remplacé par des serviettes sèches les linges mouillés qui l'entouraient. On lui prescrit le repos et le silence, on la couvre plus ou moins, pour la garantir du froid, on lui procure de l'air frais en ouvrant une fenêtre, on écarte

les visites importunes et on éloigne autant que possible ce qui pourrait faire naître en elle des mouvements tumultueux de joie ou de tristesse.

« On la laisse quelques instants sur le petit lit pour remplir deux indications : la première, de lui procurer un peu de repos, dont elle a grand besoin après les violentes secousses qu'elle vient d'éprouver; la seconde, d'éviter les défaillances dont elle pourrait être prise si on la remuait ou changeait de place trop promptement, et qui sont surtout à craindre quand l'accouchement a été précédé ou suivi de syncopes ou d'hémorrhagie.

« La situation horizontale est la plus avantageuse, parce que, s'il survenait une hémorrhagie, elle permettrait plus aisément au chirurgien de porter les secours propres à l'arrêter.

« Le rapprochement des cuisses a pour but de retenir le sang dans le vagin, et d'y laisser produire un caillot qui s'étende jusqu'au col utérin. L'écoulement du sang qui a lieu demande effectivement à être surveillé, surtout chez les femmes d'une complexion délicate, et la formation d'un caillot dans le vagin est le meilleur moyen de l'arrêter.

« Au bout de quinze à vingt minutes, on introduit deux doigts dans la vulve, en même temps qu'on comprime l'utérus avec l'autre main appuyée sur l'hypogastre, et l'on débarrasse le vagin des caillots qu'il contient. Cette précaution est très-sage; car, en stimulant l'utérus, par les frictions que la main exerce sur le bas-ventre, on favorise son retrait, et l'on prévient ou diminue les tranchées que déterminerait l'accumulation du sang dans sa cavité.

« Cela fait, on procède à la toilette de l'accouchée. Le premier soin doit être de laver les parties génitales et les cuisses. Si l'accouchement n'a rien présenté d'extraordinaire, on em-

ploie pour cela de l'eau tiède; mais il faudrait se servir d'eau froide si l'on avait lieu de craindre une hémorrhagie. Cette eau peut être pure ou mêlée d'un peu de vin lorsque les organes génitaux n'ont pas éprouvé de lésions graves; dans le cas contraire, on aurait recours à l'eau de guimauve. Dès que les parties sont nettoyées, on les essuie avec des linges bien secs et chauffés; puis on enlève tous ceux des vêtements qui ont été souillés, et on les remplace par d'autres, en ayant soin surtout de bien garnir les bras et la poitrine. Un chauffoir est placé entre les cuisses et un bandage de corps autour du ventre. Ce bandage doit être médiocrement serré, et purement contentif; ainsi disposé, il a l'avantage de soutenir les viscères abdominaux, de suppléer à la pression que les parois relâchées du bas-ventre n'exercent plus, de favoriser le retrait de l'utérus, de diminuer un peu les tranchées, et de prévenir les syncopes; mais si on le serrait trop, au lieu d'être utile, il deviendrait nuisible et pourrait déterminer des congestions dangereuses. Tous ces préparatifs étant terminés avec autant de célérité que possible, on transporte la femme dans son lit ordinaire qui a été préparé d'avance, garni d'alèzes suffisantes et chauffé; elle doit y être couverte autant qu'il le faut pour la préserver du froid.

« Après la délivrance, lorsque l'accouchement s'est terminé d'une manière heureuse, les femmes éprouvent une sorte d'accablement semblable à celui que détermine un exercice violent et immodéré. Fort souvent, à peine sont-elles replacées dans leur lit qu'elles sont prises d'horripilations, de frissons portés quelquefois jusqu'au tremblement et au claquement des dents. Lorsque ces frissons sont modérés, ils sont de bon augure; ils annoncent que l'action nerveuse et la circulation ne tarderont pas à reprendre leur rhythme normal. En effet, le pouls, jusqu'alors serré et fréquent, devient souple

et développé ; il se relève, la chaleur se ranime, la peau se couvre d'une moiteur halitueuse, toutes les fonctions reviennent à leur état ordinaire, et la femme s'endort dans un sommeil paisible, qu'on se garde bien de troubler, mais pendant lequel il faut la surveiller dans la crainte qu'il ne survienne une hémorrhagie. Des frissons trop prolongés doivent, au contraire, inspirer de l'inquiétude, car ils sont fréquemment l'avant-coureur des convulsions. De même, quand la femme conserve de l'agitation, de la loquacité et que sa peau reste sèche, on a lieu de craindre une hémorrhagie. »

Les rapports atmosphériques doivent être l'objet d'une sollicitude non moins active, et rien n'est plus important pour la femme qui vient d'accoucher que la température convenable et la pureté du lieu dans lequel on la tient renfermée. On doit apporter la plus grande attention à ce que l'air qu'elle respire soit pur; il peut lui devenir très-nuisible par les émanations qui s'y mêlent, ou par ses qualités physiques dépendant de son refroidissement, de sa chaleur et de ses vicissitudes. Un changement brusque de température, une transition peu ménagée de la chaleur au froid ou de la sécheresse à l'humidité, le gaz des marais, tous les effluves putrides, et tous ces miasmes dont l'action délétère semble opprimer ou détruire le principe de la vie, affectent bien davantage les nouvelles accouchées, et forment des causes de maladie contre lesquelles on ne peut les défendre avec trop de précaution. Pour éviter des dispositions aussi défavorables, il faut avoir soin de choisir pour habitation de la nouvelle accouchée un lieu éloigné de tout foyer de contagion, de prendre de préférence une chambre vaste, exposée selon la saison, au nord en été, et au sud en hiver, d'y maintenir ensuite une température uniforme, un air pur et souvent renouvelé, et d'ouvrir les fenêtres surtout le matin; c'est le moment du jour où l'air est le plus pur. On

doit laisser les rideaux ouverts, pour que les émanations qui s'échappent inévitablement du lit puissent s'exhaler dans la chambre et se perdre dans l'air ambiant. Mais le moyen le plus sûr de prévenir les mauvaises odeurs est de tenir le lit très-proprement, de renouveler les linges qui servent à le garnir, d'enlever sur-le-champ toutes les excrétions, et de ne fermer les rideaux du lit que pendant le temps qu'on est occupé à renouveler l'air de l'appartement.

Écoutons le professeur Moreau à ce sujet : « L'air doit être fréquemment renouvelé dans la chambre qu'habite une femme récemment accouchée; mais il faut éviter que celui du dehors, toujours plus froid que celui de l'intérieur, vienne la frapper d'une manière directe, car il pourrait résulter de là des refroidissements, source d'accidents fâcheux. On veille aussi à ce que la chambre ne renferme rien qui puisse altérer la pureté de l'air, en le chargeant d'émanations; il importe de n'y laisser séjourner ni les linges qui ont été salis, ni les déjections de toute espèce, et de n'y souffrir ni fleurs odorantes, ni aucun parfum.

« Une température trop basse et une température trop élevée nuisent également toutes deux à la femme qui vient d'accoucher. Douze à quinze degrés du thermomètre de Réaumur sont ce qui convient le mieux. Il est bon d'entretenir un peu de feu dans la chambre, même en été, et surtout pendant la nuit; on évite par là les changements brusques de température, qui sont une cause si fréquente de péritonite, de pleurésie et de phlébite. »

Les substances de nature à exhaler une odeur, quelque suave même qu'elle soit, doivent être éloignées d'une femme récemment accouchée avec plus de soin encore que durant sa grossesse, et si l'on cite comme une preuve d'héroïsme féminin le trait de mademoiselle de la Vallière qui, étant grosse, reçut

la reine avec des tubéreuses sur son lit, on peut assurer qu la même imprudence pendant les suites de couches serai encore plus étonnante et plus dangereuse. En effet, rien n'es peut-être plus nuisible en ce moment que les odeurs fortes les parfums, et toutes ces émanations pénétrantes qui affec tent alors le système nerveux avec d'autant plus de facilité qu'il manque d'aplomb, et qu'il est plus disposé à l'ébranle ment et à la convulsion.

On doit donc entretenir dans la chambre de la nouvell accouchée une température égale et modérée, et surtout u air frais et exempt de toute odeur; choisir les combustible qui fournissent le moins de fumée, et éviter surtout ceux qu laissent échapper des émanations odorantes. Dans notre cli mat, le printemps et l'automne sont les saisons où une nou velle accouchée a le plus de précautions à prendre : ell s'attachera d'autant plus à éviter toutes les circonstances défa vorables, qu'elle n'est jamais plus disposée qu'à cette époque à contracter des affections cutanées, et une foule de maladie d'autant plus rebelles que les forces vitales sont elles-même tombées dans une sorte d'accablement ou d'épuisement.

La sensibilité exige surtout des ménagements et des soin particuliers; les facultés intellectuelles sont alors exaltées ou troublées, par le seul fait même des douleurs que la femm vient d'éprouver, et des sensations trop vives ont presque tou jours un résultat funeste. Le cerveau, dans cette circonstance peut être affecté directement ou indirectement, c'est-à-dire qu tantôt une violente émotion fait passer à l'état de folie réelle l susceptibilité extraordinaire dont il jouit dans ce moment tantôt, au contraire, la suppression brusque d'un des actes pa lesquels s'exécute cette fonction, déterminée par une caus physique, rend le cerveau le siége de la vitalité dont jouissai l'organe chargé de cette fonction, et de ce surcroît d'excitatio

résulte, pour l'instrument de la pensée, un accident semblable à celui qu'auraient occasionné des excitants purement moraux.

Exemples : une femme récemment accouchée apprend brusquement une nouvelle fâcheuse; ses idées se troublent. Cette excitation du cerveau agit à la manière de tous les dérivatifs sur les glandes mammaires et la matrice, supprime leurs fonctions, et s'accroît de cette suppression au point de constituer, dans les facultés intellectuelles, un trouble persistant qui prend presque toujours la teinte de l'impression fâcheuse ou de la disposition morale dominante au moment de l'accident. Deuxième cas : une femme, pendant ses couches, applique sur ses seins ou sur les parties de la génération des liquides froids et astringents, dans l'intention de ramener ces organes à leur état ordinaire. La sécrétion du lait ou l'écoulement des lochies est immédiatement supprimé, et la vitalité dont jouissaient les seins ou la matrice menace les organes qui, dans ce moment, sont les plus susceptibles : or, comme le cerveau est alors un des plus irritables, il est tout naturel qu'il soit un de ceux dont les fonctions sont le plus lésées. Voilà, selon nous, la manière d'expliquer le mode d'action des causes qui déterminent la folie à la suite des couches.

On doit donc se faire un devoir scrupuleux d'avoir toute la condescendance possible pour les désirs, les caprices même d'une femme nouvellement accouchée, et redoubler de soins pour lui éviter les moindres contrariétés. On doit écarter d'elle la visite ennuyeuse des curieux et des indifférents, que la mode et l'étiquette ont si mal à propos consacrée, car lorsqu'on lui permet de recevoir beaucoup de personnes, il est rare qu'il ne s'en trouve pas quelques-unes qui l'entretiennent des choses qui lui déplaisent ou lui apprennent des nouvelles qu'elle n'aurait dû apprendre que plus tard. Ce n'est même

qu'avec une extrême circonspection qu'un événement heu reux, imprévu, doit lui être annoncé. Les difformités que so enfant aurait pu apporter en naissant, sa mort, sont autant d circonstances dont il est utile de ne lui donner connaissanc qu'avec cette réserve et cette prudence que la raison indiqu et qui doivent lui être annoncées de préférence par les per sonnes qui lui sont le plus chères, qui ont le mieux étudié so caractère et qui savent l'entourer de toutes les attentions déli cates, de tous les soins bienveillants de la plus tendr amitié.

Il importe donc de défendre, autant que possible, les nou velles accouchées des impressions trop vives, des émotion oppressives et débilitantes qui font éprouver la terreur, l tristesse et les regrets.

La séparation de l'enfant et de la mère, lorsque celle-ci n peut nourrir, exige surtout les attentions les plus délicates e aussi toute l'adresse, tous les soins de l'amitié; car on a vu quelquefois une mère infortunée succomber et mourir d regret d'avoir vu partir un enfant qu'elle avait été forcé d'abandonner à une nourrice étrangère.

Immédiatement après l'accouchement, les femmes doivent éviter aussi les effets d'une vive lumière, les yeux sont encor plus délicats et plus faibles que l'organe de l'odorat, on do les ménager, et renoncer pendant quelque temps à la lecture à tous les exercices ou travaux capables de fatiguer la vue. L chambre des personnes en couche doit être peu éclairée, parc que rien n'invite au repos et au calme de l'esprit comme u demi-jour, comme une lumière doucement ménagée. Un lumière trop vive, les sons bruyants, tous les transports de joie et de la tristesse, ainsi que les émotions vives, et l'exe cice des fonctions intellectuelles doivent être scrupuleus ment évités. Ce que demande leur système nerveux, c'est

la tranquillité, c'est du repos. Ce qui leur convient, ce sont les petites causeries intimes, les paroles encourageantes et toutes les consolations que sait prodiguer une amitié tendre, éloquente, persuasive, intelligente, adroite.

Conduite à tenir pendant la fièvre de lait.

Le phénomène le plus important, parmi ceux qui appartiennent aux suites de couches, est celui que l'on désigne sous le nom de fièvre de lait. On doit savoir qu'après l'accouchement, les mamelles fournissent, sous l'influence de la succion, un liquide de couleur jaunâtre, un peu plus épais que celui qui, chez quelques femmes, s'échappe pendant les derniers mois de la grossesse. Ce liquide a une saveur sucrée; on le désigne sous le nom de colostrum. Il conserve ces qualités pendant vingt-quatre heures, et après ce temps il devient plus blanc. Au bout de trente à cinquante heures, les mamelles se tuméfient; les veines sous-cutanées sont plus gonflées que pendant la grossesse. Les seins se durcissent d'une manière très-manifeste. Lorsque ce gonflement des mamelles est un peu considérable, il peut se manifester de la céphalalgie, quelquefois de légers frissons, plus souvent de la chaleur, de la sécheresse à la peau, sécheresse qui, au bout de quelques heures, est remplacée par une sueur abondante, il y a de la soif, l'appétit se perd, la langue devient blanchâtre, le pouls s'altère. La face devient rouge et animée. Pendant ce mouvement fébrile, le gonflement des mamelles augmente de plus en plus. La peau est quelquefois tellement tendue qu'elle devient douloureuse et gêne les mouvements d'inspiration de la poitrine.

La durée de la fièvre de lait est de vingt-quatre à trente-six heures, puis tout se calme; quelquefois cependant la fièvre de lait se prolonge pendant trois ou quatre jours, mais assez

souvent alors elle est liée à une phlégmasie ou inflammation plus ou moins intense.

L'hygiène de la fièvre de lait consiste à éloigner de la nouvelle accouchée toute sorte d'impressions de froid et de chaud trop vifs, toute occasion d'exciter et d'exalter la sensibilité; à entretenir la peau dans une douce moiteur, par une température convenable et uniforme, par des boissons tièdes et légèrement diaphorétiques; à favoriser le cours des urines, à solliciter quelques évacuations alvines et à recommander à la femme la plus grande modération et la plus grande réserve dans ses passions.

Voici ce que dit de l'hygiène ou des soins à donner à la femme en couche un accoucheur célèbre, le docteur Cazeaux : « On doit placer l'accouchée dans une chambre vaste, bien aérée, modérément chaude et exempte d'odeurs bonnes ou mauvaises. En été, on aura soin d'ouvrir chaque jour portes et fenêtres. Pendant qu'on renouvelle l'air de l'appartement, on aura soin de couvrir l'accouchée et de fermer les rideaux pour que les courants d'air n'aient pas accès auprès d'elle. Le reste du temps, les rideaux ne seront pas fermés. La chambre doit être tenue très-propre : on doit veiller avec soin à ce qu'on enlève sur-le-champ les urines, les excréments et le linge sale matin et soir. Les parties génitales doivent être nettoyées avec de l'eau tiède ou quelque décoction émolliente.

« Les femmes ne doivent faire aucun exercice les premiers jours. Lorsque le travail a été très-long et très-pénible, ou accompagné de quelque accident grave, il est bon de ne leur imprimer aucune secousse violente, et de ne faire leur lit que le lendemain de la fièvre de lait. »

« Il est très-important que la femme ne se lève pas avant le neuvième jour. Il est très-prudent qu'elle ne sorte pas, surtout en hiver, avant le quinzième ou le vingtième jour. Cette pre-

mière sortie doit se faire en plein air, en plein jour et au milieu de la journée. La plupart des femmes, mues par un sentiment religieux, vont à l'église lors de leur première sortie; ces temples étant toujours humides et froids, elles en reviennent souvent avec le germe d'une maladie inflammatoire, qui ne tarde pas à se développer. Le médecin doit conseiller de renvoyer à une époque plus reculée cette cérémonie religieuse, appelée *relevailles*.

Les aliments qu'on donne aux femmes doivent être doux et de facile digestion. Les deux premiers jours, il ne faut accorder que deux ou trois potages pendant le jour, et quelques bouillons pendant la nuit. Après la fièvre de lait, on augmente graduellement la quantité d'aliments, de manière que vers le douzième ou quinzième jour, la femme ait repris ses habitudes ordinaires. On doit être plus sévère pour le régime des femmes qui ne nourrissent pas, surtout quand les seins restent engorgés ou douloureux.

Pendant toute la durée des couches, la femme doit faire usage, pour boisson ordinaire, d'une tisane délayante, légèrement sucrée et aromatisée.

L'excitabilité du système nerveux est telle, chez les nouvelles accouchées, qu'on doit éviter avec le plus grand soin toute émotion morale vive, éloigner d'elles tout ce qui pourrait vivement les impressionner.

L'absence des garde-robes, jusqu'à l'époque de la fièvre de lait, n'est pas un accident qu'on doive combattre. Mais si la constipation persiste plusieurs jours après, on peut donner à la femme des lavements d'abord simples, puis rendus légèrement laxatifs par l'addition de trente grammes de miel de mercuriale, ou une décoction de follicules de séné. Si ces moyens ne suffisent pas, on administre par la bouche un léger laxatif. Le plus communément employé est le suivant : Looch blanc

30 grammes, auquel on mêle 15 à 30 grammes d'huile de ricin et de sirop de limon.

La plupart des femmes veulent être purgées à la fin du temps des couches. Sans doute, lorsque le médecin découvre une contre-indication formelle à l'administration d'un purgatif même léger, il ne doit pas céder au désir de la malade. Mais, dans le cas contraire, il doit, dans l'intérêt de sa réputation, et pour éviter plus tard d'injustes reproches, purger légèrement la nouvelle accouchée. Cette conduite sera pour lui-même obligatoire, si la langue est large, blanchâtre, jaune ou verdâtre, la bouche amère ou pâteuse, s'il n'y a pas d'appétit.

Régime alimentaire de la nouvelle accouchée.

Le régime des femmes en couche mérite encore une attention particulière; en général il convient de soutenir les forces sans irriter, de ne pas employer des boissons échauffantes ni les aliments dont la quantité et les qualités excitent trop vivement les organes qui les élaborent. Dans le plus grand nombre des cas, et lorsque les suites de l'accouchement ont une marche naturelle, on peut sans crainte accorder pendant les premiers jours, et surtout si la femme nourrit, un ou plusieurs potages suivant le besoin. Pendant les deux premiers jours, si elle éprouve de l'appétit on lui donne de légers potages, des œufs frais, mais le bouillon suffit à celle qui n'éprouve aucune envie de prendre de la nourriture. Le jour dit *de la fièvre de lait*, si l'excitation générale est forte, on doit s'en tenir au bouillon, même pour celle qui allaite, et lorsque cet état est passé, on peut permettre l'usage des viandes blanches et rôties, des poissons frais, des végétaux herbacés. « Sous le point de vue du régime alimentaire, dit le docteur

Moreau, on ne perdra pas de vue que la femme en couche n'est point une malade, mais seulement une convalescente. Si elle a de l'appétit, il faut la nourrir, mais avec modération; n'étant point alimentée, elle tomberait dans un état de faiblesse qui la prédisposerait aux résorptions purulentes, et les maladies qui pourraient survenir en seraient et plus graves et plus dangereuses. C'est en modifiant les usages reçus à l'hospice de la Maternité, où avant nous on soumettait les accouchées à la diète absolue, que nous sommes parvenu à diminuer de beaucoup la mortalité de cet établissement. Durant les vingt-quatre heures qui suivent l'accouchement, nous accordons deux ou trois potages pendant le jour et quelques bouillons pendant la nuit, jamais plus. L'abstinence doit être complète tant que dure la fièvre de lait; lorsqu'elle est passée, nous permettons des viandes légères, en graduant le régime de telle sorte qu'au bout de douze à quinze jours la femme soit rentrée dans le cercle de ses habitudes. » L'eau sucrée et édulcorée avec le sirop de guimauve ou de capillaire forme la boisson habituelle d'une femme nouvellement accouchée. Au reste, on doit avoir égard à sa manière de vivre ordinaire, et sacrifier quelquefois même la raison à l'habitude.

La plus convenable de toutes les boissons est l'eau sucrée; si, pour varier, ou pour d'autres motifs, on prescrit des tisanes, elles doivent toujours être délayantes, peu chargées et édulcorées avec du sucre ou du sirop de gomme. Les boissons, les potions échauffantes, de quelque nature qu'elles soient, ne pourraient qu'entraîner des inconvénients; il faut les proscrire d'autant plus sévèrement, qu'un préjugé trop généralement répandu encore dans le monde les a fait considérer comme étant d'une nécessité absolue. Quelle que soit d'ailleurs la boisson dont on fera choix, elle doit toujours être prise tiède, et cela pendant trois semaines environ; ce n'est que

pendant la première heure qui suit l'accouchement qu'on peut tolérer les boissons froides.

Un peu plus tard, on lui permettra une alimentation plus abondante, plus substantielle, et même un peu de vin; puis, de jour en jour, on augmentera encore ce régime jusqu'à ce qu'elle ait entièrement repris ses habitudes.

Le séjour au lit, surtout pendant les huit ou neuf premiers jours, a une grande importance. C'est le seul moyen de prévenir les chutes de l'utérus, accident si ordinaire, dit le docteur Moreau, chez les femmes qui négligent cette précaution par indocilité, ou chez celles auxquelles les circonstances ne permettent pas de l'observer. Le lit a d'ailleurs l'avantage d'entretenir une douce chaleur qui favorise l'exhalation cutanée. Jadis on obligeait la femme nouvellement accouchée de rester étendue sur le dos pendant les premières vingt-quatre heures. A moins qu'il n'y ait eu une grande hémorrhagie, ou qu'on n'ait quelque motif de craindre une perte, cette situation incommode n'a d'utilité réelle que pendant une heure au plus. Ce laps de temps écoulé, il doit être permis aux femmes de se tourner à leur gré, tantôt sur un côté, tantôt sur un autre, et même de se mettre un peu sur leur séant pour se délasser.

Les parties génitales, incessamment salies par l'écoulement lochial, doivent être entretenues dans un grand état de propreté par des lotions fréquentes. L'eau tiède ou une décoction émolliente est ce qui convient le mieux pour ces sortes d'ablutions. On se sert fréquemment de lait coupé avec une infusion de cerfeuil. L'infusion de roses rouges a été conseillée chez les femmes lymphatiques et disposées au prolapsus de l'utérus; il faut s'en abstenir pendant la durée des lochies sanguines, et n'y recourir que quand l'écoulement a pris le caractère puriforme. Les lotions n'ont pas seulement pour but la propreté,

elles contribuent encore à calmer l'irritation causée par les contusions ou les déchirures que les organes génitaux ont pu éprouver pendant le cours du travail.

Trois excrétions demandent à être surveillées attentivement chez les femmes en couches : la transpiration, la sécrétion urinaire et les déjections alvines.

Quant à la transpiration, il suffit d'entretenir la peau dans un état de moiteur, ce qu'on obtient sans peine à l'aide du séjour au lit, des boissons tièdes et d'une douce température. Dépasser ce terme nuirait au lieu d'être utile, car des sueurs abondantes ne pourraient que débiliter.

Quelques femmes en couche éprouvent, les unes de la difficulté à uriner, les autres une incontinence d'urine, soit que l'urètre ait été contus par la tête de l'enfant pendant le travail, soit que la vessie ait été frappée de paralysie. La rétention d'urine réclame une attention spéciale, parce que les femmes ne s'en plaignent pas toujours à son début. Le moyen d'y remédier est de pratiquer le cathétérisme deux ou trois fois par jour, jusqu'à ce que la liberté de l'excrétion se rétablisse, ce qui exige parfois un laps de temps assez long. L'incontinence d'urine a généralement un caractère plus grave. Lorsqu'elle survient durant les couches, on prescrit des lotions astringentes; après les couches, on conseille les bains de mer, les douches d'eau de Baréges sur le pubis, les eaux ferrugineuses de Spa, de Balarue; mais, le plus souvent, c'est du temps seul qu'on doit attendre la guérison.

La constipation a de graves inconvénients chez les femmes qui viennent d'accoucher; elle peut entraîner des hémorrhagies, des congestions abdominales, des inflammations. Il faut donc s'attacher à la combattre, et à entretenir la liberté du ventre. Si les lavements ne suffisent pas, même après avoir été rendus légèrement laxatifs par l'addition du miel, on peut

prescrire seize grammes d'huile de ricin, qui provoquent i failliblement deux ou trois garde-robes.

La plupart des femmes veulent être purgées après les couches, et il s'en trouve qui, ne l'ayant pas été, attribuent cette cause les maladies dont elles peuvent être attein quinze ou vingt ans plus tard. Il est même généralement re dans le monde que celles qui ne nourrissent pas ne peuve être débarrassées de leur lait qu'au moyen des purgatifs. S n'existe pas de contre-indication formelle, on peut, sans inconvénient, céder à ce préjugé, pourvu qu'on fasse choix purgatifs doux, tels que l'huile de ricin, le sulfate de sou l'eau de Sedlitz. Mais il faut bien se garder de purger avant fièvre de lait, et tant que dure l'écoulement lochial; ce sera détourner la nature d'un travail utile, et mettre obstacle a dégorgement qui s'accomplit du côté de la matrice.

Il faut éviter les exercices violents, après l'accouchemen et même ne revenir que graduellement à ses occupatio ordinaires.

DE L'ALLAITEMENT
considéré sous le rapport de l'hygiène.

> Le cœur d'une mère est le chef-d'œuvre de l nature.
>
> GRÉTRY.

Sous le point de vue sanitaire, l'allaitement peut être consi déré comme essentiel à la condition naturelle des femmes. O ne saurait nier que pendant le nourrissage la plupart son affranchies de maladies, et beaucoup, d'une santé d'abord in certaine et d'une constitution équivoque, deviennent mieu portantes après un premier allaitement. Toutes ces considér

tions devraient être plus que suffisantes pour engager les femmes à ne point s'affranchir d'une obligation si bien d'accord avec les intérêts de leur santé, et si favorable en même temps à la conservation de quelques précieux attributs de leur sexe. La fraîcheur, l'embonpoint et la gorge disparaissent bien plus vite chez celles qui ne nourrissent pas.

Les circonstances physiques de l'allaitement ne sont point les seules qui tournent à l'avantage de la santé des femmes qui remplissent ce devoir. De la part d'une mère qui veille sans cesse à la conservation du fruit de son amour, ces soins, ces attentions, cette tendre sollicitude sont autant d'heureuses obligations imposées à un cœur qui naturellement a besoin de se multiplier. Otez à la femme tout sujet d'affection, privez-la des moyens de répandre au-dehors sa sensibilité, toujours surabondante, affranchissez enfin son âme essentiellement faible des douces inquiétudes au milieu desquelles elle se complaît, dès lors n'étant plus dominée que par son imagination, elle ne sera plus qu'un être fantastique et bizarre.

Toute femme raisonnable doit sentir, qu'étant un des principaux membres de la grande famille, elle doit concourir au maintien de l'harmonie sociale. Or cette harmonie est le résultat de l'exactitude de tous ces membres à remplir leurs devoirs, dans le calme de la vie domestique comme dans le tumulte des affaires; quelques-unes reconnaissent qu'elles ont des devoirs à remplir, puisque la nature les a destinées à entretenir la perpétuelle reproduction de l'espèce humaine; elles conçoivent en même temps que, s'il n'y a qu'un être dépravé qui puisse se soustraire aux devoirs sociaux, il n'y a qu'un cœur dénaturé qui puisse enfreindre les devoirs que la nature impose.

Le premier de tous ces devoirs est de devenir épouse et mère; le second de veiller à la conservation de ses enfants,

en leur fournissant par l'allaitement l'aliment le plus précieux à leur faible constitution.

La nature a spécialement confié les soins de la première éducation aux femmes; ces soins sont, pour les mères, une obligation sacrée dont elles ne peuvent s'affranchir sans crime, et c'est de l'observance ou de l'infraction de cette loi que dépend principalement le sort heureux ou malheureux des hommes. « Du soin des femmes, dit Jean-Jacques Rousseau, dépend la première éducation des hommes; des femmes dépendent encore les mœurs de l'homme, ses passions, ses goûts, ses plaisirs, son bonheur même... Ainsi, élever les hommes tandis qu'ils sont jeunes, et les soigner quand ils sont grands, les conseiller, les consoler, leur rendre la vie agréable et douce, voilà les devoirs des femmes dans tous les temps. »

Le cercle des devoirs maternels s'agrandit et s'étend à l'époque de l'accouchement; c'est alors que l'enfant réclame impérieusement les secours de sa mère. Il est dans l'ordre qu'elle les lui donne elle-même, et qu'elle ne confie pas à des mains étrangères de si utiles soins; elle lui doit son sein, et elle ne peut impunément tromper le vœu de la nature qui lui en a imposé l'obligation, puisque, même avant le terme de la grossesse, elle a élaboré et préparé deux sources de lait pour servir à la nourriture des nouveau-nés. Ce n'est que dans le cas où il y a impossibilité d'allaiter elle-même qu'elle doit se dispenser de le faire. Dans toute autre circonstance, c'est pour elle un devoir sacré; bien plus, le lait qu'elle refuse à son enfant se transforme en un poison funeste, qui devient pour elle une source intarissable de douleurs et de tourments. Coupable envers l'être auquel elle a donné le jour, le cri de sa conscience vengera bientôt la nature outragée; les souffrances du corps et les remords de son âme lui feront envisager, comme un bienfait pour elle, la mort qu'elle a donnée sans pitié.

Les marâtres qui s'affranchissent de ce devoir payent cher, pour l'ordinaire, ce délit de lèse-nature. Le lait, dont elles ont la cruauté de priver leur fruit, se porte indistinctement sur tous les organes et y exerce les plus terribles ravages. On a vu des femmes perdre la raison, l'ouïe, à la suite de dépôts laiteux dans quelque partie du cerveau... Les femmes qui échappent à ces maux n'en sont pas moins à plaindre; leurs grossesses se multiplient, et amènent une multitude d'affections nerveuses. Aussi n'est-il pas rare de voir de jeunes femmes fraîches et pleines de santé perdre tous leurs avantages après quatre ou cinq ans de mariage, et traîner jusqu'au tombeau une vie languissante et misérable.

Outre les maux physiques auxquels s'expose la femme qui repousse son enfant de son sein, combien de privations douloureuses et pénibles ne se prépare-t-elle pas pour l'avenir? N'y eût-il que cette froide et triste indifférence qu'éprouvent naturellement l'un pour l'autre deux êtres que la nature a destinés à être unis par les liens d'un amour réciproque (car ces liens sont rompus pour la mère qui ne l'est qu'à demi), ce motif serait suffisant, sans en compter nombre d'autres, pour la rendre à ses devoirs. Mais écoutons Phavorin sur ce sujet. Ce philosophe étant allé visiter un sénateur, dont l'épouse venait de le rendre père, lui parla en ces termes : « Votre épouse se propose sans doute de nourrir elle-même son enfant? — Eh! s'écrie sa mère, qui était présente, ce serait lui donner la mort si, après les douleurs de l'enfantement, elle avait à supporter encore les fatigues et les ennuis de l'allaitement. — Ah! de grâce, Manlia, reprit Phavorin, permettez que votre fille soit entièrement la mère de son enfant; c'est un partage odieux et maudit par la nature; ce n'est qu'une demi-maternité que de donner le jour à un être innocent et de le rejeter ensuite loin de soi; cet être encore informe, que vous avez

nourri du plus pur de votre sang, lorsqu'il était encore e fermé dans vos flancs, quelle inconséquence funeste de refuser votre sein, maintenant qu'il est sous vos yeux, mai tenant que ses caresses et ses cris réclament la tendresse les droits inviolables de la maternité! Croyez-vous, Manlis que ces globes séduisants qui parent votre sexe aient ét arrondis par la main des Grâces pour servir seulement d'or nement? Ne savez-vous pas que la nature les y a placés pou nourrir les nouveau-nés? Me préservent les dieux de vou appliquer ce que j'ajoute! mais, enfin, n'a-t-on pas vu de femmes exécrables, des monstres affreux qui, dans la craint que l'abondance du lait ne nuisît à la beauté de leur gorge mettent tout en usage pour tarir et dessécher jusqu'à la der nière goutte de cette source sacrée, le premier aliment d genre humain, au risque de périr elles-mêmes! Parlerai-je d l'abominable raffinement de coquetterie qui fait recourir certaines drogues pour provoquer l'avortement, afin d'épar gner à une jolie femme les incommodités de la grossesse, le douleurs de la délivrance, et surtout le désagrément des for mes que pourrait prendre, en s'affaissant, un flanc élevé per dant quelques mois?

« Mais si c'est un attentat odieux et digne de l'exécratio de toute la terre, de faire périr un innocent dans les premie moments de la vie, de l'étouffer, pour ainsi dire, entre le bras de la nature qui l'ébauche et qui commence à le forme croyez-vous que c'en soit un bien moindre lorsqu'il a acqu sa perfection, lorsque vous l'avez mis au monde, lorsqu'il e votre enfant, de lui refuser avec dureté cette nourriture q lui est destinée, et à laquelle il est accoutumé depuis si long temps? Eh! qu'importe, répondra-t-on, quelle espèce de la il suce? Que n'ajoutes-tu donc aussi, père dénaturé: Qu m'importe de quel sang mon fils soit issu et dans quel sein

prenne la vie? car, enfin, cette liqueur précieuse, que l'abondance des esprits et la fermentation intérieure ont blanchie, n'est-elle pas, dans les mamelles, ce même sang qui a servi à former l'enfant dans les entrailles de la mère? N'est-ce pas ce sang qui, après avoir animé l'homme dans le sein maternel, remonte à la poitrine au moment de la délivrance, par une économie admirable de la nature, et s'y fixe pour étayer les faibles débuts d'une existence fragile, pour fournir au nouveau-né un aliment doux et familier ?

« Aussi la philosophie a-t-elle prouvé que si la qualité du sang influe sur l'organisation du corps et sur la trempe de l'âme, la vertu du lait et ses qualités produisent absolument les mêmes effets, comme on le voit, non-seulement parmi les hommes, mais encore parmi les animaux, et même chez les végétaux. Faites teter une brebis par un chevreau, et une chèvre par un agneau, la toison de l'un sera plus forte et le poil de l'autre beaucoup plus fin. Voyez deux plantes, deux arbres sortis des mêmes graines, quelle différence dans la saveur et dans la qualité du fruit, si on en a mis dans le choix de la terre et de l'eau qui les nourrissent ! Cet arbre qui, plein de vie et de gaieté, faisait l'ornement d'un coteau, ne le voit-on pas se dessécher et périr après le transport, faute d'une nourriture convenable?

« Quelle manie donc et quel abus de livrer, pour ainsi dire, au sein d'une vile mercenaire, et la noblesse d'âme de l'enfant qui vient de naître, et la vigueur de son tempérament, au risque de voir l'une se corrompre, et l'autre s'énerver dans un lait ignoble et étranger, surtout si la nourrice qui remplace la mère est esclave ou de race servile, si elle sort d'un peuple barbare, si elle est méchante, contrefaite, libertine !

« Souffrirons-nous donc, Manlia, que ce cher fils qui vous appartient par les droits du sang, et que j'ose appeler le mien

par la vive tendresse que j'ai conservée pour son père, mon illustre disciple et ami, souffrirons-nous que ce cher enfant soit victime d'un sang si pernicieux? Vous verrai-je le présenter à la mamelle d'une étrangère malsaine et corrompue, pour puiser dans son sang les vices du caractère et le germe des maladies? Chastes matrones, vous êtes désolées de voir des enfants qui dégénèrent : souffrez qu'on vous le dise, c'est votre faute ! il fallait leur transmettre, avec votre lait, la pureté de vos mœurs et la force de votre constitution. C'est avec raison que Virgile, non-seulement fait reprocher à Énée sa naissance, comme Homère l'avait fait à l'égard d'Achille, mais encore parle du monstre qui l'a nourri, lorsqu'il dit : « Oui, barbare, tu suças le lait d'une tigresse d'Hyrcanie, » car il savait que le caractère de la nourrice et la qualité du lait déterminent presque seuls les penchants et les goûts du nourrisson.

« Jeunes épouses, si tous ces dangers ne font sur vous qu'une légère impression, qu'au moins l'intérêt le plus cher de votre cœur vous réveille et vous touche. Faites bien attention que la mère qui abandonne son fruit et le livre à une étrangère rompt ce lien si doux d'affection et d'amour, avec lequel la nature attache l'âme des enfants à celle des parents, ou du moins qu'elle s'affaiblit et se relâche extrêmement; car, dès que vos yeux ne rencontreront plus ce fils que vous avez exilé, vous sentirez s'amortir peu à peu, et enfin s'éteindre cette flamme sacrée de l'amour maternel, dont rien ne peut ôter dans le cœur des véritables mères l'impétuosité et l'énergie; vous n'entendrez plus ces murmures toujours renaissants d'inquiétude et de tendresse, et le souvenir d'un enfant donné à la nourrice s'effacera presque aussi vite que si la mort l'avait arraché de vos bras.

« Mais la nature ne tarde pas à venger son outrage. L'enfant, de son côté, ne connaît que le sein qui l'allaite; sentiments

affections, caresses, tout est pour la nourrice. La véritable mère ne recueille que l'indifférence et l'oubli, en sorte que toutes les impressions du sang, tous les germes de l'amour filial ayant été étouffés dans son cœur dès l'aurore de la vie, si par la suite on le voit témoigner quelque attachement aux auteurs de ses jours, il n'est point guidé par le cri de la nature, c'est une démonstration de pure civilité. Elle dépend presque totalement de l'opinion qui lui assigne telles personnes pour ses parents. »

Quand on médite sur les maux physiques et moraux qui sont les suites de l'allaitement mercenaire, on se persuade aisément que c'est un des plus grands fléaux qu'une génération puisse exercer sur la suivante.

Le chancelier de Lhôpital a dit à ce sujet : « Nos beautés élevées dans les délices d'une vie voluptueuse, uniquement occupées de leurs charmes, refusent leur lait à leurs enfants, comme des marâtres, elles dissipent les beaux dons des immortels, en détournant la source de cette liqueur pure. La conservation de leurs grâces, de leurs attraits, les intéresse davantage que la santé et la vie de ces infortunés, que cet usage barbare prive de la vue de ceux qui les ont fait naître.

« Que de maux résultent de là! Jeunes encore, ils sucent, avec un lait étranger, le germe de la corruption. Ce genre de nourriture est un adultère, qui dénature le sang de nos aïeux; aussi rarement le fils ressemble-t-il au père, et quand la couche nuptiale serait sans tache, ce lait mercenaire n'en dégrade pas moins la nature et le cœur. »

L'allaitement maternel exerce la plus puissante influence sur les mœurs et par conséquent sur l'ordre social; les enfants, comme l'ont remarqué tous les observateurs, contractent, dès l'âge le plus tendre, un attachement extrêmement vif pour les personnes qui pourvoient à leurs besoins les plus pressants;

cet attachement, fondé sur la reconnaissance, s'accroît à mesure que la raison fait des progrès, et forme enfin le lien le plus indissoluble qui puisse unir le fils à la mère. C'est bien moins, en effet, l'acte de la conception et la conservation du fœtus pendant neuf mois dans le sein maternel, qui fondent le droit des femmes à la tendresse de leurs enfants, que les soins multipliés qu'elles leur prodiguent, avec leur lait, après la naissance.

Quæ lactat, mater magis quam quæ genuit.

PHÈDRE.

L'attrait du plaisir et la loi immuable de la nature ont présidé aux deux premières fonctions; ce n'est qu'après la naissance que se développe cette tendresse maternelle si touchante, si féconde, et qui semble s'accroître avec la sollicitude dont les enfants sont l'objet, et avec les soins que la mère leur prodigue. L'amour maternel et les devoirs qu'il impose sont si profondément gravés chez tous les animaux dont l'organisation se rapproche de celle de l'homme, qu'après avoir vu avec quelle fureur les femelles défendent leurs petits, lorsqu'on sait combien, dans l'état le plus voisin de la nature, les femmes souffriraient impatiemment de se voir séparées de leurs enfants, on est étonné du pouvoir immense qu'exercent les habitudes sociales et l'étendue des modifications qu'elles ont fait subir à toutes nos facultés, à toutes nos affections.

Quels avantages la société ne retirerait-elle pas cependant du retour à des usages plus simples et plus heureux que les nôtres! « L'amour de la patrie conduit à la bonté des mœurs, et la bonté des mœurs mène à l'amour de la patrie, » dit Montesquieu; or ce sont là les bases de l'édifice social, qui peut s'écrouler lorsqu'elles sont méconnues. « Mais, voulez-vous, dit Rousseau, rendre chacun à ses premiers devoirs

commencez par les mères ; vous serez étonné des changements que vous produirez. Tout vient successivement de cette première dépravation : tout l'ordre social s'altère, le naturel s'éteint dans tous les cœurs, l'intérieur des maisons prend un air moins vivant ; le spectacle touchant d'une famille naissante n'attache plus les maris, n'impose plus d'égards aux étrangers. On respecte moins la mère dont on ne voit pas les enfants ; il n'y a point de résidence dans les familles ; l'habitude ne renforce plus les liens du sang ; il n'y a plus ni pères, ni mères, ni enfants, ni frères, ni sœurs ; tous se connaissent à peine, comment s'aimeraient-ils ? Chacun ne songe qu'à soi ; quand la maison n'est qu'une triste solitude, il faut bien aller s'égayer ailleurs.

« Mais que les mères daignent nourrir leurs enfants, les mœurs vont se réformer d'elles-mêmes, les sentiments de la nature se réveiller dans tous les cœurs ; l'état va se repeupler. Ce premier point, ce point seul va tout réunir. L'attrait de la vie domestique est le meilleur contre-poison des mauvaises mœurs. Le tracas des enfants, qu'on croit importun, devient agréable ; il rend le père et la mère plus nécessaires, plus chers l'un à l'autre ; il resserre entre eux le lien conjugal. Quand la famille est vivante et animée, les soins domestiques font la plus chère occupation de la femme, et le plus doux amusement du mari. Ainsi, de ce seul abus corrigé résulterait bientôt une réforme générale ; bientôt la nature aurait repris tous ses droits. Qu'une fois les femmes redeviennent mères, bientôt les hommes redeviendront pères et maris. »

Nous dirons cependant aux femmes qui manquent de lait, ou, ce qui est encore plus commun dans les grandes villes, qui l'ont mauvais, qu'elles ne sauraient mieux faire que d'envoyer leurs enfants à la campagne ; ils y trouveront peut-être, dans un lait assaisonné par la tempérance et la frugalité

qu'une paysanne robuste leur fournira, un remède à des maux produits par les vices opposés à ces vertus; ils se dépouilleront dans cette source pure des levains infects qu'on leur a transmis avec la vie; ils y recevront une existence plus solide que celle qu'ils doivent à des parents énervés et à peine en état de soutenir la leur; il peut même résulter de là des effets moraux capables de tempérer un peu celui de l'inégalité des conditions. Le riche, nourri chez des paysans, sera moins disposé à en mépriser l'honorable pauvreté lorsqu'il se sera livré aux prestiges et aux plaisirs de l'opulence, et que tout conspirera à lui faire oublier qu'il est homme. Dans un de ces moments où l'âme est plus facile à émouvoir, et où la nature rappelle même l'homme vicieux à ses semblables, en voyant l'humble chaumière du villageois, il se dira avec attendrissement: Voilà mon premier séjour, voilà mon berceau. La frivole dissipation et le tracas brillant qui remplissent ma vie ne valent pas les plaisirs innocents que j'y goûtais dans mon enfance; ceux qui l'habitent ne me devaient que des soins, et ils me prodiguaient cette tendresse que la nature ou l'innocence des mœurs peut seule inspirer. C'est là que se forment ces hommes vigoureux, dont la sueur fait germer les substances qui me nourrissent, et dont les bras défendent les foyers où je m'endors dans la mollesse. Que dis-je? S'il coule dans mes veines une goutte de sang qui soit exempt de corruption, s'il reste encore dans mon âme un sentiment honnête, je l'ai peut-être sucé avec le lait qu'ils m'ont donné.

Du régime convenable aux femmes qui allaitent.

Si l'allaitement maternel prévient une foule de maux, il peut aussi en occasionner chez la femme qui refuserait de subir le joug de toutes les obligations qu'il entraîne nécessai-

rement à sa suite; il faut donc que le médecin prête aux femmes qui nourrissent l'appui de ses lumières et que, par ses salutaires conseils, il les mette à même d'échapper aux dangers dont l'omission des devoirs qu'elles veulent remplir menacerait leurs charmes, leur santé et même leur existence. Car s'il est des femmes qui, déjà fatiguées du fardeau de leur grossesse, regardent l'allaitement comme une tâche trop pénible, il en est d'autres, au contraire, à qui des mœurs pures n'ont jamais offert que des plaisirs honnêtes et de faciles devoirs, et chez qui le sentiment de mère commande si impérieusement que, malgré la délicatesse de leur santé et d'autres obstacles difficiles à vaincre, elles ne peuvent se décider à confier leurs enfants à des mains étrangères; l'idée de se séparer de ce qu'elles ont de plus cher est si désespérante pour elles, qu'il faut bien céder à un attachement aussi marqué. Dans cette nécessité, c'est participer au mérite de ces mères estimables que de chercher les moyens d'éloigner d'elles les difficultés qui peuvent entraver l'accomplissement d'un devoir si doux, mais en même temps si fatigant pour elles. Nous allons donc tracer l'ensemble du régime approprié à la position d'une femme qui nourrit.

1° Une femme qui nourrit doit éviter avec soin l'air trop froid, aussi bien que celui qui serait trop chaud; l'un et l'autre lui seraient également dangereux. L'impression subite d'un air froid peut arrêter la transpiration, faire cesser la sécrétion laiteuse, et, par suite, occasionner un engorgement des seins, ou bien transporter sur quelque organe important la vitalité dont ils sont le siége. « Les rapports atmosphériques, dit un auteur, ayant sur le lait une influence d'autant plus marquée que l'on s'y expose sans défense et sans précaution, les nourrices ne peuvent éviter avec trop de vigilance l'humidité, le froid, et tous les changements brusques et

rapides dé température; un coup de vent sur le sein, une impression subite du froid ont quelquefois occasionné l'engorgement du sein; et les médecins qui se sont occupés d'une manière spéciale de la santé des femmes leur donnent le conseil d'user de vêtements plus chauds et moins légers pendant l'allaitement, ou même de ne découvrir leur sein, lorsqu'elles donnent à teter, qu'autant qu'il est nécessaire pour cette action. » Cette précaution est surtout applicable aux femmes qui, avant leur accouchement, se seraient aperçues que quelque partie jouit, chez elles, d'une excessive irritabilité; car ce serait toujours au préjudice de cette partie que se ferait le déplacement d'une excitation naturelle. L'air trop chaud fait éprouver un état de gêne, détermine des transpirations abondantes qui nuisent à la sécrétion du lait et diminuent nécessairement sa quantité. Une nourrice robuste, qui a le choix de son habitation, doit occuper de préférence un lieu élevé, bien aéré; car l'expérience prouve que, dans cette position, les forces digestives augmentent et que la sécrétion du lait est plus abondante. Les femmes délicates, et surtout les femmes chez lesquelles prédomine la susceptibilité nerveuse, devraient respirer l'air pur et tempéré des plaines, des vallées. Disons même, avec l'auteur de l'hygiène, qu'il n'y a point de séjour plus favorable aux nourrices que celui de la campagne; aussi les femmes que des intérêts majeurs ou des devoirs impérieux ne retiennent pas à la ville feront bien de l'abandonner momentanément pour le calme des champs. C'est là la véritable retraite de ceux qui souffrent ou qui ont beaucoup souffert physiquement ou moralement; c'est aussi le refuge des constitutions chancelantes, débiles, dégénérées ou malades. Là, sous la douce haleine des vents, le sang se rafraîchit et s'épure; la constitution se refait et s'affermit, et l'âme elle-même revient à des sentiments plus doux, lorsque, délicieuse-

ment partagée entre l'admiration et l'espérance, elle peut, loin du tumulte et du souci des grandes villes, s'abandonner aux tendres rêveries, aux fugitives illusions et à ce concert d'idées que font si bien naître les scènes admirables et tous les mouvements de la nature.

Puis toutes ces impressions se fortifient et se développent encore à la vue des hautes montagnes bien menaçantes et des petits bois tout émaillés de fleurs suaves et modestes; enfin, elles se révèlent dans toute leur puissance à ceux qui aiment la solitude : ils découvrent des régions nouvelles dont l'horizon ne se mesure pas, et, après quelques moments de contemplation et d'extase, ils se trouvent plus légers, mieux portants et meilleurs. C'est que, voyez-vous, il y a toute une science dans le touchant commerce du cœur et de la nature, une science toute sublime, et partant bien différente de celle que nous poursuivons avec nos microscopes, que nous voulons atteindre avec nos compas, et que nous surprenons avec nos chiffres.

Dans les saisons chaudes qui présentent peu de vicissitudes, les femmes qui nourrissent doivent se couvrir légèrement dans la crainte de provoquer des sueurs affaiblissantes. Dans tous les temps elles éviteront, après avoir été suffisamment couvertes, de diminuer sans précaution le nombre de leurs vêtements et d'exposer directement aux influences de l'air certaines parties que la mode, en dépit des lois de l'hygiène et sans doute aussi de la décence, veut qu'on expose aux injures du temps : telles que le cou, le dos, les bras, et la moitié supérieure de la poitrine. Ce sont les seins surtout qui ont particulièrement besoin d'être garantis, même pendant l'acte de la lactation.

L'observation journalière prouve que la bonne ou mauvaise qualité du lait peut, dans le plus grand nombre des cas, dépendre du régime qu'une femme observe en nourrissant et

de la nature des aliments dont elle fait usage. C'est une vér incontestable reconnue par tous les praticiens qu'un enfa porte la peine des erreurs que sa nourrice commet dans régime. Le lait sécrété dans les mamelles présente des pı priétés analogues à la nature des substances dont une femı a fait usage : si elle prend des matières purgatives, l'enfa se trouve aussi purgé ; si elle boit une préparation d'absintl le lait devient amer; le mercure administré à une nourri porte ses effets jusque sur l'enfant, qui se guérit de l'affecti syphilitique ; le parfum de certaines fleurs lui donne u saveur et une odeur aromatiques, tandis que la semen d'anis, suivant la remarque de Cullen, le rend propre à rem dier aux coliques dont les enfants sont tourmentés. Ces fai devenus irrécusables, prouvent que l'on doit être très-scrup leux sur l'administration des médicaments chez les femm qui nourrissent, et qu'on ne saurait trop surveiller leur régir alimentaire; d'une part, parce qu'il est bien démontré que l aliments communiquent au lait des qualités particulières; de l'autre, parce qu'il est reconnu qu'on peut, à l'aide de l'al mentation qu'on prescrit à la nourrice, guérir chez les enfan beaucoup d'affections, en rendant le lait tour à tour calman purgatif et tonique, selon les diverses indications. Le docteı Verdé de l'Isle raconte qu'il est parvenu bien souvent à guér radicalement les affections syphilitiques chez des enfan encore à la mamelle, en soumettant les chèvres qui les nouı rissent à un traitement mercuriel. Cela se comprendra facile ment pourvu qu'on veuille bien se rappeler que chez les ani maux le lait prend l'odeur et la saveur des pâturages dont il se sont nourris.

Les femmes qui nourrissent doivent éviter les aliments salés, âcres et astringents; leur nourriture en général doit être succulente, mais facile à digérer: un pain bien fermenté et cuit

à propos, des viandes bouillies et rôties, des crèmes faites avec le lait, les jaunes d'œuf, le sucre et la farine d'orge de préférence; des poissons délicats comme la sole, le merlan, la raie, la carpe; les fruits de la saison bien mûrs, les légumes frais sont à peu près les aliments les plus convenables à la position des femmes qui allaitent. L'usage du vin et des liqueurs spiritueuses leur est tout à fait nuisible.

Enfin, une nourrice ne doit jamais changer brusquement sa nourriture habituelle, et prendre une grande quantité d'aliments dans un seul repas, afin d'éviter les irritations d'estomac qui seraient toujours préjudiciables à la sécrétion du lait; elle doit aussi se faire autant que possible une loi de ne pas donner son sein à son enfant immédiatement après avoir mangé, et surtout ne point transiger avec ce précepte après un repas copieux.

Une femme qui veut conserver son lait et le maintenir dans un état favorable doit fuir l'oisiveté et le repos; un exercice modéré et sans fatigue, des promenades agréables et salutaires, et en général un emploi des muscles capable de s'opposer à un trop grand développement de sensibilité, forment un ensemble de circonstances qui contribuent au succès de l'allaitement, et qui assurent le libre exercice de cette importante fonction.

Les passions, les émotions et tous les sentiments dont les nourrices peuvent être affectées d'une manière trop vive sont contraires à l'allaitement; on a même remarqué ces effets de l'état moral sur la sécrétion laiteuse chez les femelles des animaux. Bordeu parle d'une chèvre chez laquelle les rapports du moral avec la sécrétion laiteuse étaient très-sensibles, car elle ne donnait son lait qu'au moment où quelqu'un entrait dans sa loge pour la mettre en liberté. Le même auteur dit avoir vu le lait s'épaissir et comme se coaguler chez une nour-

rice qui vit tomber son enfant. En général, une grande terreur occasionne un engorgement subit des mamelles; une tristesse profonde, un violent chagrin flétrissent les mêmes organes; la joie excessive, la colère, la haine, la jalousie altèrent leur sécrétion, et plusieurs autres sentiments déterminent, dans la nature du lait, une foule de variétés et de différences qu'il est impossible de calculer, mais qui nous font un devoir d'assurer qu'une âme calme et paisible, ou même soustraite entièrement à une foule d'impressions factices qui se vendent et s'achètent sous le nom de plaisirs, est une des conditions qui contribuent davantage au succès de l'allaitement.

Le sommeil est un état dont les nourrices ont besoin dans toutes les circonstances. Elles doivent dormir longtemps et paisiblement. Il est même reconnu par les meilleurs observateurs que le sommeil, uni à la bonne habitude d'accoutumer les enfants à ne teter que deux ou trois fois par nuit, ont suffi pour arrêter et faire cesser complétement des accidents qu'on avait regardés comme de simples résultats de l'allaitement, comme des conditions inséparables de cette importante fonction. Disons même, avec le docteur Donné, que le sommeil, un sommeil calme, profond, suffisamment prolongé, est encore plus nécessaire à la réparation des forces que la nourriture elle-même; on voit quelques femmes ayant peu d'appétit, mangeant peu pendant tout le temps de l'allaitement et qui sont cependant assez bonnes nourrices, dont les enfants profitent et s'élèvent assez bien; mais je ne crains pas d'affirmer que le défaut de sommeil, qu'un sommeil imparfait entraîne inévitablement et rapidement la perte des forces et du lait, surtout chez les femmes du monde, d'une constitution plus ou moins nerveuse; c'est là, il n'en faut pas douter, l'une des causes les plus fréquentes des accidents qui forcent un grand nombre de jeunes femmes à renoncer à la nourriture de leur enfant.

Dans leur ardeur et poussées par une sorte de vanité maternelle, les jeunes mères veulent donner à teter à chaque instant, le jour et la nuit, à toute heure, et se font éveiller, dans la crainte de laisser pâtir leur enfant : ce zèle indiscret ne peut manquer d'être fatal et il ne tarde pas à porter ses fruits.

La première règle, pour les femmes du monde qui veulent nourrir, est de renoncer à allaiter pendant la nuit; nous écrivons pour le plus grand nombre et non pour quelques exceptions fort rares dans les villes, où il se trouve quelquefois des femmes douées de toute la force et de toute la vigueur de santé des plus robustes paysannes. Cette précaution est essentielle, non-seulement pour la mère, qui ne demanderait souvent pas mieux que de se sacrifier, mais aussi pour l'enfant; car le sacrifice de la mère retombe tout entier sur le nourrisson, tandis qu'il profite de tout ce qui profite à la mère elle-même. C'est donc dans l'intérêt de l'enfant que je recommande généralement de suspendre l'allaitement pendant la nuit.

On se tromperait si on pensait que les enfants souffrent de ce régime et qu'ils profitent moins bien ; loin de là, le sommeil ne leur est pas moins nécessaire qu'à la mère, et c'est, dans tous les cas, une très-bonne habitude à leur faire prendre que de leur apprendre à dormir de suite, pendant un certain temps, et sans se réveiller à de trop courts intervalles.

Ce que la mère doit désirer, c'est qu'elle ait au moins six à sept heures de sommeil suivi, non interrompu, depuis onze heures du soir ou minuit, par exemple, jusqu'à six ou sept heures du matin; la mère pourra donc donner une dernière fois à teter un peu plus ou un peu moins de temps avant de s'endormir, et recommencer le lendemain de bonne heure, sans renoncer, bien entendu, à prendre ensuite un supplément

de sommeil, si cela est dans ses habitudes ou si elle en sent le besoin.

La fatigue des yeux, à la suite d'ouvrages trop délicats, une lecture trop longtemps prolongée, les odeurs fortes, les sons bruyants, le tumulte et une musique qui affecte trop vivement les nerfs, nous offrent une autre manière d'exister et d'employer la vie, avec laquelle l'état de nourrice ne peut se concilier. Il en est ainsi d'un exercice forcé des fonctions intellectuelles, de l'étude, des travaux littéraires, auxquels l'allaitement doit faire renoncer; et, nous adressant aux femmes qui croient pouvoir accorder le culte des Muses et les devoirs de la maternité, nous pouvons leur dire, avec le poëte Lebrun :

> L'enfance qui vous tend les bras
> Vous demande un lait pur, et non l'eau d'Hippocrène.
> Ah! tarisse à jamais la poétique veine,
> Plutôt qu'un sein pressé de ses doigts délicats!

Pour éviter ou pour prévenir de pareils résultats et les dangers qui en découlent, toute nourrice attentive aura soin de ne jamais présenter le sein à son enfant immédiatement après une contrariété violente, un emportement ou un accès de colère; elle s'en abstiendra également si elle a été vivement impressionnée par un événement inattendu; si elle vient de travailler, de marcher un peu vite; si elle est encore en sueur.

Enfin, les plaisirs de l'amour doivent être interdits chez les femmes qui nourrissent. Nous ferons observer, avec Roussel que l'instinct, l'expérience ou le hasard apprennent à l'enfant à chatouiller avec sa tête ou avec ses mains la mamelle qu'il suce, pour en tirer une plus grande abondance de lait. Les

irritations légères et même agréables produites par là sur cet organe, se trouvant répétées plusieurs fois le jour, y entretiennent et fixent, pendant tout le temps de l'allaitement un courant d'humeurs qui fait diversion, pour l'ordinaire, aux autres évacuations particulières à la femme. Cette diversion est nécessaire; et montre combien il serait préjudiciable au nourrisson que la mère écoutât des désirs capables de rappeler ailleurs une influence dont il ne peut se passer. Il est d'ailleurs contre la nature qu'elle puisse s'occuper avantageusement de plusieurs objets à la fois, et qu'elle entreprenne un nouvel ouvrage avant d'avoir mis la dernière main à celui qui captive actuellement son attention. « On ne redoute rien tant, dit le docteur Donné, que de voir une nourrice communiquer avec son mari, et il n'est pas de précaution qu'on ne prenne, de condition même qu'on n'impose, avec plus ou moins de succès, pour empêcher ces relations : on a raison; il faut autant que possible éviter qu'une nourrice ne devienne grosse pendant l'allaitement. »

On cite, il est vrai, des femmes qui n'ont pas cessé de nourrir pendant toute la durée d'une grossesse survenue trop tôt, et qui même donnaient encore à teter en accouchant; elles n'en ont pas moins fait de très-beaux nourrissons, mais c'est là une exception qu'on ne peut pas invoquer ; il est beaucoup plus ordinaire de voir la sécrétion du lait s'altérer et diminuer aussitôt qu'un autre organe devient le siége d'un travail comme celui qui se fait pendant la gestation.

Il est bon néanmoins que l'on sache qu'une continence absolue n'est pas entièrement indifférente pour toutes les femmes dans cette position. Une femme forte et vigoureuse ne doit pas s'imposer une entière privation ; car la violence qu'elle serait obligée de se faire pour éteindre ses désirs pourrait la jeter dans un état de tristesse et de mélancolie, toujours nui-

de sommeil, si cela est dans ses habitudes
besoin.

La fatigue des yeux, à la suite d'ou
lecture trop longtemps prolongée,
bruyants, le tumulte et une m
ment les nerfs, nous offrent
d'employer la vie, avec laq
concilier. Il en est ainsi d'
lectuelles, de l'étude, d ...ent
tement doit faire re ...oublier, qu
qui croient pouvoir ... peut se concilier
de la maternité ...clusif, qu'il ne souffre
Lebrun : ... aucun motif digne d'être res
...ndes villes, devraient même peut-
L' ...i nous n'hésitons pas à leur dire que la tra
Vor
A' ...sommeil, qui leur sont nécessaires, fuient le tu
...bruit des villes, et à leur donner le conseil de se reti
...campagne où elles trouveront, avec le calme qui leur
nécessaire, une atmosphère et des mœurs pures, des pro
nades plus salutaires, et une nourriture plus fraîche et p
saine, qu'offrent à la campagne les végétaux de toute espè
Il suffit que la nourriture d'une nourrice soit abondante
serait inutile, et peut-être même nuisible, qu'elle fût rech
chée. Ce qu'il y a de plus essentiel pour le nourrisson, c
qu'elle ait un tempérament sain et une âme paisible.

Quant à la patience, qui doit lui faire supporter sans m
mure les fréquentes importunités de l'enfant, la nature
pourvu, dit Roussel, en lui donnant un fonds de tendresse
ne se rebute jamais. Ici se manifestent d'une manière b
sensible le but et les effets de ce caractère mobile qu'on
être particulier à la femme, et qui semble si peu fait p
admettre des sentiments exclusifs. Elle est destinée à produ

plusieurs enfants, à les nourrir, à les défendre contre toute atteinte. Chacun exige les mêmes soins, la même vigilance, la même sollicitude, parce qu'ils sont tous également faibles. Si la femme eût été trop susceptible de ces attachements durables qui ne permettent point à l'âme de perdre un instant leur objet de vue, qui se roidissent contre les obstacles, et que le temps même fortifie, cette disposition eût peut-être contrarié cet instinct, qui veut qu'après avoir prodigué la tendresse dont elle est capable à l'un de ses enfants, elle la transporte successivement sans partage à tous les autres, et qu'elle montre pour chacun cette sublime chaleur de sentiment qu'il semble qu'on ne puisse avoir qu'une fois.

Il ne faut pas croire que l'affection qu'on a pour ses enfants, lorsqu'ils sont grands, soit de la même nature que celle qu'une mère a pour l'enfant qu'elle nourrit.

La première est un sentiment factice fondé sur l'habitude, et surtout sur l'amour-propre, qui nous fait envisager ceux qui doivent hériter de nos biens et de notre nom comme une extension de notre être et une continuation de nous-mêmes, qui semble, en quelque sorte, nous soustraire au trépas. La tendresse d'une mère pour son nourrisson ne doit rien à la réflexion, et porte dans sa sainte énergie les traits de ce délire qui caractérise toutes les impulsions naturelles. Cette tendresse, comme celle que les poules et d'autres animaux ont pour leurs petits, doit finir avec les besoins de l'enfant.

Le moyen que la nourrice emploie le plus souvent pour apaiser les cris de l'enfant qui pleure, c'est de lui présenter sa mamelle, parce qu'elle craint toujours que ce ne soit la faim qui le fait pleurer. A la vérité, il a souvent besoin de teter. Un corps qui se développe et qui tend à son accroissement, dont tous les émonctoires sont ouverts, et dont les excrétions sont peut-être relativement plus abondantes que celles des

personnes adultes, demande une nourriture considérable. Ma ce n'est pas toujours la faim qui est le principe de ses pleur quelquefois il se tait lorsqu'il tient le mamelon, et ne le su point. Comme l'existence d'un enfant nouvellement né e toute sensitive, s'il ne dort point, il veut sentir et être affect c'est le besoin de sensations qui lui fait souvent chercher mamelle; le silence et l'obscurité semblent l'effrayer; il dans le malaise, il semble craindre le néant, lorsque rien n muse ses yeux ou ne frappe ses oreilles. Le mamelon est alo dans sa bouche un simple objet de distraction. On pourra souvent soulager la nourrice en substituant au mamelon d objets colorés ou sonores, capables de fixer quelque temp l'enfant. Les couleurs vives attachent singulièrement sa vue il écoute avec plaisir les chansons et le babil de sa nourrice de toute autre personne. Il y a cet avantage, en l'amusant ains que ses sens, qui sont les instruments de toutes les connai sances qu'il doit acquérir, sont plus développés. Ses cris cèder aussi à un balancement doux qui remue son corps. C'est u des moyens de lui faire sentir son existence dont on abu quelquefois, mais qui n'est point nuisible quand on en fait u usage modéré. En berçant avec précaution l'enfant, on l procure un exercice salutaire dont il n'était pas même tout fait privé dans le sein de sa mère. En distinguant donc bien lui la faim d'avec le besoin d'être distrait, on parviendr peut-être à régler le temps qu'il doit teter chaque jour.

Qualités d'une bonne nourrice.

Le choix d'une nourrice n'est pas une chose indifféren car la santé de cette femme peut exercer de l'influence s l'enfant qu'on va lui confier. Il faut rejeter les nourrices issu de parents phthisiques, celles dans les familles desquelles l dartres, les scrofules sont héréditaires, et à plus forte raiso

celles qui portent elles-mêmes des traces évidentes de ces états morbides. Une bonne nourrice doit avoir la poitrine large, la respiration facile et un embonpoint médiocre. Trop grasse, elle ne fournit qu'un lait séreux, l'organisme s'appropriant chez elle la presque totalité des matériaux fournis par l'assimilation. Trop maigre, elle peut, à la vérité, nourrir, et même très-bien, mais toujours à son détriment. Il faut qu'elle ait de bonnes dents, car une femme qui mâche bien digère bien aussi, et son lait a de bonnes qualités; d'ailleurs de mauvaises dents communiquent à l'haleine une odeur fétide qui peut nuire à l'enfant. Les seins doivent être volumineux, durs, mobiles et parsemés de veines bleuâtres; les mamelons saillants, érectiles et environnés de petits tubercules. En pressant avec le doigt, le lait doit sortir par un grand nombre de trous; s'il ne s'échappe que par quatre ou cinq, la nourrice est mauvaise. Il faut que ce liquide soit abondant et d'un blanc mat ou d'une teinte légèrement bleuâtre en masse. Une goutte de bon lait placée sur l'ongle y adhère, et quand on incline le doigt, coule en faisant queue; si elle tombe en nappe, c'est une preuve que le lait n'a point assez de consistance. Quant aux caractères qu'on a voulu tirer dans ces derniers temps de l'inspection microscopique, nous pensons avec le professeur Moreau qu'ils ne peuvent être invoqués qu'à titre d'auxiliaires, et qu'on ne doit pas leur accorder une confiance absolue.

CHAPITRE TROISIÈME

HYGIÈNE, OU CONSEILS HYGIÉNIQUES POUR LES FEMMES QUI SON
A LEUR TEMPS CRITIQUE, OU AGE DE RETOUR.

Les maux que les femmes redoutent alors
pendent presque toujours de causes qu'
pourraient éviter.

GARDIEN.

Quand les règles sont sur le point de cesser, le plus souve elles paraissent irrégulièrement, soit pour le temps ou pour quantité, une fois tous les quinze jours, trois, cinq ou semaines, quelquefois en petite quantité, d'autres fois imm dérément. Ces pertes si considérables sont souvent prévenu en faisant tirer du bras cinq ou six onces de sang quelqu jours après la première suppression des règles. La saign ainsi faite empêche que le sang accumulé ne se porte avec tr de force vers les vaisseaux de la matrice au période suiva et ne produise de la douleur ou des hémorrhagies trop abo dantes; la nécessité de revenir à la saignée diminue de pl en plus, et la santé se consolide d'une manière insensible.

Après avoir brillé de tout l'éclat de la jeunesse, de to le charme de la beauté, la femme arrive, ainsi que l'homm mais un peu plus tôt que lui, à l'époque du déclin; c'est ord nairement, comme nous l'avons fait observer dans la pre mière partie de cet ouvrage, entre quarante-cinq et cinquan ans que cette grande révolution, que cet événement, si rema

quable dans l'existence des femmes, a lieu ; que les premiers signes de l'âge de retour se manifestent chez elles par la diminution et l'irrégularité de l'hémorrhagie périodique, dont la première apparition avait ouvert la carrière de la fécondité, et dont la suppression définitive leur enlève la faculté de se reproduire, et les réduit à une existence individuelle.

Lorsqu'on a toujours mené une vie régulière, cette suppression s'opère ordinairement d'une manière lente et facile; quelques changements seulement, quelques irrégularités à peine sensibles la précèdent et l'annoncent. Chaque mois l'écoulement diminue de quantité, il revient à des époques toujours plus éloignées, puis il finit par cesser complétement sans que la santé ordinaire éprouve un dérangement ou du moins une altération notable. Il y a même des femmes qui, à dater de ce moment, semblent remonter dans la vie, et qui présentent vraiment toutes les apparences d'une seconde jeunesse; toutefois ce phénomène est plus commun dans les campagnes que dans les villes, ce qui tient probablement à ce que les mœurs y sont plus pures et les habitudes plus sages.

C'est donc à cette époque que la main du temps, qui avait été jusque-là bien légère, commence à se faire sentir, et que les femmes qui n'engraissent pas outre mesure perdent bientôt cet épanouissement et cette fermeté du tissu cellulaire, auxquels leur corps devait de si gracieux contours. La peau perd aussi sa souplesse et sa douceur; les rides la sillonnent dans quelques parties du visage et du cou, et la carnation présente déjà quelques teintes d'un jaune pâle qui s'étendent de plus en plus, et finissent par remplacer les roses de la jeunesse.

Ainsi la nature ayant atteint son but, et n'attendant plus rien de la femme pour la propagation de l'espèce, néglige les attraits désormais inutiles dont elle avait paré la compagne de l'homme, et pour lui faire oublier en quelque sorte la perte

de ses charmes, elle lui inspire d'autres goûts, d'autres désirs. Celui de plaire par les agréments de la figure et d'attirer tous les regards cède essentiellement au besoin du bonheur domestique, qu'elle sait mieux apprécier et sentir. La femme alors concentre toutes ses affections dans sa famille, s'occupe avec un nouveau zèle de ses enfants, de son époux, recherche les douceurs de l'amitié, même parmi les personnes de son sexe, et fait encore le charme de la société, quand, renonçant à toute prétention, et se résignant de bonne grâce à prendre l'esprit de son âge, elle porte dans le monde cette douce intelligence que donne l'expérience de la vie, et cette rectitude de jugement qui est le privilége de la maturité, et qui se perfectionne de plus en plus dans le silence des passions.

A ce qu'on appelle l'âge de retour, la femme a perdu cette fleur de la vie, née de la force expansive de l'âge; son teint se flétrit, se décolore; d'ordinaire un embonpoint incommode succède aux grâces d'une taille svelte et élancée; mais tous ces inconvénients, suites naturelles de la destruction lente du temps, sont bien compensés par les avantages qui résultent de la maturité de la vie. A cette époque, si son organisation animale s'altère, son organisation intellectuelle se perfectionne; le long usage qu'elle a fait des passions épure en elle le sentiment; son cœur devient plus pur, son amitié plus susceptible de grands sacrifices; elle reprend, avec une nouvelle existence, un nouvel empire sur ce qui l'environne, et cet empire, circonscrit jusqu'alors dans le cercle étroit de quelques hommes, embrasse les femmes mêmes, dont elle avait à craindre la rivalité.

O divine amitié, nœuds sacrés et puissants,
Doux rapports des esprits, des goûts, des sentiments,
Plaisirs purs et profonds, délices de la vie,
Vous charmez les langueurs de mon âme affaiblie.

Les femmes qui veulent passer sans encombre, sans danger, cette période souvent dangereuse de la vie, ne doivent pas attendre le dérangement ou la suppression complète de la menstruation pour prendre quelques précautions.

Celles qui ont mené une vie régulière n'ont qu'à continuer ce qu'elles ont toujours fait; médicalement parlant elles ont fort peu de chose à ajouter à leur régime ordinaire. Quant à celles qui ont commis des abus ou des excès, elles doivent se rapprocher de la nature, et suivre les conseils de la prudence et de la raison. En pareille circonstance, tout le secret de la médecine consiste à ramener insensiblement les femmes à des habitudes plus sages et plus conformes à la position dans laquelle elles se trouvent momentanément placées : position que l'on doit toujours prendre en considération, attendu qu'il est impossible que l'appareil d'organes, qui, pendant une trentaine d'années environ, a tenu sous sa dépendance, et en quelque sorte enchaîné despotiquement tous les autres appareils, puisse tout à coup interrompre et suspendre ses mouvements sans que l'état des choses ne soit marqué par une perturbation momentanée sans doute, mais cependant très-vive, et par cela même capable de devenir dangereuse. Voici ce que les femmes doivent faire dès qu'elles sentent approcher ce moment si redouté, et pourtant si peu redoutable, lorsqu'elles savent se conformer à temps aux sages conseils de l'hygiène.

Une femme prudente, et soigneuse de sa santé commencera, aux approches de sa quarantième année, et même beaucoup plus tôt, si elle a été réglée de bonne heure, à s'observer davantage et à réformer, dans sa manière de vivre et dans sa nourriture, ce qu'il pourrait y avoir de défectueux. C'est alors qu'elle étudiera avec attention son tempérament, ses habitudes, et ses dispositions individuelles. Elle rappellera le sou-

venir des maladies auxquelles elle a été plus particulièremen sujette dans le cours de sa vie, et surtont à l'époque de la pre mière menstruation, pour éclairer sur tous ces points le mé decin chargé de la direction de sa santé,

Les femmes dont la vie a été toujours paisible, la sant excellente, qui n'ont eu que des accouchements faciles et pe répétés, dont l'époque critique ne s'annonce que par de léger symptômes, ont peu de chose à faire, la nature leur épar gnera tout le mal et se chargera de la guérison.

Mais celles dont la première menstruation a été difficile, e précédée de cet état de langueur qu'on désigne vulgairemen sous le nom de pâles couleurs; celles qui ont été sujettes à des spasmes ou à des douleurs à chaque époque menstruelle celles qui ont eu des avortements, des accouchements nom breux, pénibles ou laborieux, des suites de couches graves prolongées et fâcheuses; celles qui, pourvues de beaucoup d lait, n'ont pas eu le bonheur de nourrir leurs enfants, ou q n'ont pu recevoir, pendant leurs couches, les soins nécessair au rétablissement parfait de leur santé; celles qui ont depu longtemps des flueurs blanches, ou dont les règles sont hab tuellement très-abondantes; celles qui sont fort ardentes po les plaisirs des sens, ceux de l'amour en particulier, et q vivent dans le tourbillon du monde, entourées sans cesse tout ce qui peut exciter la sensibilité physique et moral toutes les femmes placées dans de semblables circonstanc doivent redoubler de soins et de précautions aux approches dérangement de la menstruation, et se mettre de bonne heu sous la direction d'un médecin sage et expérimenté, pour t verser avec moins de péril une époque qui, dans de telles co jonctures, peut être fort orageuse.

Il en sera de même des personnes dont la première me struation a été orageuse, qui ont eu des règles douloureuse

difficiles, irrégulières, chez lesquelles il y a eu de temps en temps des suppressions ; de celles qui nourrissent une inflammation sourde, soit de l'utérus, soit de quelque autre viscère ; de celles qui sont menacées de congestions sanguines au cerveau, dans les poumons, ou dont le cœur très-développé est doué d'une grande force de contraction : il en sera de même aussi pour les femmes qui sont sujettes au crachement ou au vomissement de sang, aux éruptions de la peau, aux douleurs rhumatismales, aux engorgements glanduleux, etc.

Les femmes qui ont fait des maladies à l'âge où elles ont été pour être réglées, qui ont toujours eu un organe délicat, doivent redoubler de précautions; car rien de plus ordinaire que de voir se reproduire à cette époque les affections de la jeunesse, et éclater des désordres que la force de la vie ou le mouvement fluxionnaire de l'utérus avait jusqu'alors comprimés. Que de fois n'avons-nous pas été triste spectateur de la marche rapide de la phthisie pulmonaire qui, pendant de longues années, était restée stationnaire !

La période de la cessation menstruelle doit encore être un objet d'attention sérieuse pour les femmes dont les mères ont eu des accidents à leur temps critique.

Quant aux femmes qui, plus heureuses, ont joui toujours d'une santé parfaite, et n'éprouvent l'influence d'aucune des circonstances dont je viens de faire l'énumération, leur attention doit se borner, aux approches de l'époque qui nous occupe, à éviter tout excès de nourriture, toute boisson stimulante, comme le vin généreux, le café, les liqueurs alcoolisées, tout dérangement de la transpiration, l'impression du froid, mais particulièrement celle du froid humide, etc.

Les femmes dont le sommeil est troublé par des agitations, des rêves affreux, et qui éprouvent quelques-unes de ces irritations incertaines désignées sous le nom vague de *paroxysmes*

fébriles, se trouveront très-bien de ne pas charger leur es mac avant de se mettre au lit; mais toutes doivent fuir l'us habituel, et à plus forte raison, l'abus des vins stimulants, liqueurs et du café, quelque habitude qu'elles en puiss avoir.

L'exercice est tout à fait indispensable aux femmes entrent dans la période critique; c'est un moyen propr disséminer sur tous les organes l'excitabilité qui abandor ceux qui formaient les instruments de la reproduction. Le p favorable est celui qu'elles prennent à pied ou en voiture a des personnes dont la conversation et les manières leur s agréables. « Les femmes auront grand soin de continuer exercices du corps, dit un auteur, si elles s'y adonnaient dé ou d'en contracter par degrés l'habitude si elles étaient livr à une vie trop sédentaire, et ne craindront même pas de po ser ces exercices jusqu'à un commencement de lassitude, su tout si elles sont chargées d'embonpoint ou douées d'un te pérament plus lymphatique que sanguin, mais l'exercice cheval et celui de la danse sont ceux qui leur conviennent moins dans cette circonstance. »

Pendant le printemps et l'été, rien ne leur serait plus ava tageux que d'aller respirer, dans la campagne, la fraîche bienfaisante de l'air du matin. Elles feront bien d'éviter l lieux bas et humides; les spectacles, les sociétés bruyantes, l assemblées nombreuses, quelles qu'elles soient, où l'on re pire un air étouffé; les appartements chauds, et cela princ palement vers l'époque accoutumée de l'éruption menstruell Dans la saison froide, elles préféreront les feux de cheminée la chaleur des poêles et n'auront pas recours aux chaufferette dont les émanations, en favorisant la congestion de l'utérus le relâchement des parties génitales externes, disposent au pertes de sang et aux flueurs blanches.

Elles ne doivent pas non plus se livrer au sommeil au delà de sept à huit heures, car un sommeil trop prolongé favorise la pléthore sanguine et dispose aux hémorrhagies utérines. Elles éviteront aussi les lits de plume : un coucher trop mou, trop chaud, fait affluer le sang vers les organes génitaux, excite les désirs qu'il serait imprudent de satisfaire sans une grande réserve, et qu'il convient plutôt de calmer; dispose enfin les femmes à prendre trop d'embonpoint et à contracter une susceptibilité nerveuse qui est l'occasion de beaucoup de maux.

Les veilles excessives leur seront également nuisibles ; elles se trouveront bien alors de renoncer aux plaisirs bruyants du monde, aux assemblées nombreuses, aux veilles prolongées, surtout si la fureur du jeu en aggrave encore les effets désastreux sur la santé, par l'exaltation continuelle de la crainte et de l'espérance, et les déceptions cruelles de la cupidité.

Dans la vue de favoriser la transpiration insensible, les femmes qui approchent de l'époque critique doivent entretenir la peau dans une grande propreté par des bains agréablement tièdes et pris avec modération, par des lotions fréquentes et par des vêtements convenables à l'état de la saison, qui aient la propriété de conserver la chaleur du corps, de le garantir des vicissitudes atmosphériques, des changements brusques de température et d'absorber promptement le produit de la transpiration.

Il est bien important que, chez les femmes exposées à subir prochainement la révolution de l'âge, les vêtements, souvent trop serrés, n'apportent aucun obstacle à la circulation du sang et qu'ils ne laissent pas exposée à l'impression de l'air, dont la température est si variable dans nos climats, une grande partie de la poitrine et des épaules qui, couvertes ordinairement dans le simple négligé, n'en sont que plus sen-

sibles à l'action du froid et de l'humidité, lorsque, pour satisfaire au caprice de la mode, et sans égard à la saison, les femmes, dans leurs jours de parure, ont l'imprudence de mettre à nu toute la partie supérieure du corps.

Je sais que, pour beaucoup d'entre elles, il serait trop pénible de faire, aux exigences du moment et aux prévisions de l'avenir, le sacrifice entier de ce qu'impose au beau sexe un tyrannique usage; mais les femmes montrent tant de goût dans l'arrangement de leur toilette qu'elles trouveront facilement le moyen de concilier l'aisance des mouvements et le besoin d'une douce chaleur que réclame la santé, avec la décence et la grâce qui président chez elles à l'art de voiler les formes sans les cacher. Elles éviteront surtout la compression outrée du ventre et de la poitrine, qui, plus souvent qu'on ne pense, dispose aux engorgements de l'utérus et du sein, et prépare ces maladies cruelles qui font le désespoir de tant de femmes et qu'on ne saurait trop chercher à prévenir.

Il est nécessaire d'entretenir à cette époque la liberté du ventre et de prévenir la constipation, soit par un régime alimentaire approprié, soit par des lavements émollients, soit par l'usage de bouillons relâchants, du petit-lait, des laxatifs doux, etc.; mais il faut éviter soigneusement, dans ces cas, les purgatifs âcres et surtout les préparations aloétiques, qui, augmentant l'irritabilité de l'utérus et y faisant affluer le sang, produiraient un effet contraire à celui qu'on doit chercher à opérer.

Comme la susceptibilité nerveuse ne peut que s'accroître pendant la révolution qui se prépare, il faut travailler d'avance à la modérer, et, dans cette vue, les femmes qui approchent de l'âge de retour doivent éviter tout ce qui peut ébranler les sens, l'imagination, procurer des émotions trop vives, tenir l'esprit dans un état continuel de tension, comme certains

spectacles, certaines lectures capables d'exciter ou de rappeler les passions. « Toute forte excitation cérébrale, dit le docteur Lachaise, doit être soigneusement évitée par les femmes qui arrivent au terme de l'écoulement périodique; aussi devons-nous les engager à fuir tout ce qui pourrait éveiller en elles de vives émotions, le souvenir de tendres sentiments, de pensées érotiques, et tout ce qui peut augmenter les regrets que leur inspirent naturellement les pertes qu'elles vont faire. » Nous leur recommanderons également d'éviter les émotions trop vives ou trop prolongées, toutes les passions haineuses ou convulsives, l'abus de certains plaisirs et aussi une continence excessive, car elle a également ses dangers et donne lieu parfois à des accidents graves. Les femmes qui penchent de ce côté se plaignent d'étouffements, de chaleurs au visage, de vertiges, et particulièrement d'une exubérance de force qui leur rend l'existence insupportable. Il faut savoir user et non abuser.

Les rapports atmosphériques qui conviennent le mieux à l'organisation de la femme dont le foyer génital est sur le point de perdre son activité, dit un professeur d'hygiène, consistent principalement dans la pureté, la sécheresse et la douce température de l'atmosphère; dispositions qui sont utiles et salutaires dans tous les temps, mais qui deviennent indispensables à une époque où le principe de la vie ne jouit que d'une manière irrégulière et incomplète de sa puissance de réaction.



Il importe donc aux femmes qui entrent dans leur quatrième saison de fuir les spectacles, les églises et tous les lieux où un trop grand nombre de personnes contribuent à échauffer et à corrompre l'atmosphère. L'air humide étant encore plus dangereux, les femmes qui sont sur le point de voir cesser leurs règles ne peuvent se préserver des atteintes du froid

avec trop de précaution; et conserver dans cette circonstance un costume plus élégant que salutaire serait une imprudence qu'elles ne commettraient pas sans en être les victimes.

Nous devons ajouter à ces réflexions, que l'affaiblissement et le déclin des organes de la génération, occasionnant une altération remarquable des organes de la voix, les femmes pour lesquelles la déclamation ou le chant est un exercice habituel, une profession, voient alors leurs moyens baisser sensiblement, et doivent les ménager ou en resserrer même le développement, lorsque l'action vivifiante du foyer utérin cesse de le soutenir; mais si un pareil soin est indiqué, celui dont la conduite particulière et la direction de la sensibilité sont l'objet devient plus indispensable, au moins pour les femmes auxquelles des mœurs simples et douces, un genre de vie paisible et le bonheur de travailler habituellement n'ont pas donné cette vigueur de constitution, sans laquelle la crise du quatrième âge est toujours douloureuse et difficile.

Nous conseillons donc à ces femmes de changer leurs habitudes frivoles et dépravées, d'occuper davantage leurs muscles, et d'arrêter, de modérer, si elles peuvent y parvenir, cette foule d'émotions et de sentiments dont l'impression, trop souvent renouvelée, a déjà porté des atteintes si profondes à leur constitution.

Les affections tristes et sombres, ces sentiments que développe quelquefois une réaction physique qui forme alors une des principales circonstances du tempérament, méritent de fixer l'attention d'une manière plus particulière; et les femmes chez lesquelles on les voit se manifester devraient être l'objet d'une complaisance, d'une sollicitude dont l'ingratitude et l'injustice ont fait trop souvent méconnaître l'obligation.

La passion de l'amour, qui s'éveille quelquefois chez les femmes sanguines ou nerveuses à l'âge de retour, et toujours

au détriment de leur santé, doit être combattue par tous les moyens physiques et moraux dont l'expérience a fait reconnaître l'efficacité : il faudrait, s'il était possible, en éloigner chez elles jusqu'au souvenir, et que le cœur des femmes, pour qui le besoin d'aimer est de tous les âges, ne s'ouvrît plus désormais qu'à la douce amitié, à la bienfaisante commisération et aux tendres sentiments d'épouse et de mère. « L'amour, dit un auteur, ce sentiment si doux et en même temps si naturel aux femmes, pendant le terme moyen de leur vie, doit être banni à jamais du cœur de celle qui est parvenue à l'âge critique; tout ce qui en rappellerait le souvenir doit être soigneusement évité : l'amitié, la douce amitié devra seule désormais avoir accès dans un cœur pour qui aimer est un besoin à toutes les époques de la vie. Par cette noble affection, et les doux sentiments qu'elle suggère, les femmes peuvent conserver toute l'étendue de leur empire et faire encore le charme de notre existence, alors même que toute idée, tout souvenir d'amour sont éteints. »

Comme l'approche de l'âge critique occasionne souvent aux femmes les plus vives inquiétudes, qu'elles se peignent l'avenir sous les couleurs les plus sombres, qu'elles sont ordinairement tristes, moroses, irascibles, quelquefois emportées et méchantes, que tout les inquiète, les irrite, les contrarie ou les fâche, qu'elles voient des dangers de tous côtés et partout des écueils, que l'idée chagrinante de devenir en quelque sorte inutiles les préoccupe, les accable et finit par aigrir leur caractère, qu'elles deviennent injustes envers les personnes qui les entourent, qu'elles parlent avec humeur et qu'elle répondent avec dureté, puis, honteuses de leur emportement, elles se cachent et elles fuient le monde, elles recherchent les endroits les plus solitaires ou bien elles se retirent dans des boudoirs où elles s'enferment comme dans un tombeau, pleu-

rant, sanglotant, s'écoutant vivre et souffrir tout à leur aise, il est important de les rassurer sur leur position. On ne saurait trop le dire, l'époque critique n'est point dangereuse pour les femmes qui se portent bien : elle n'exige de précaution que pour celles dont la santé est délicate, faible, altérée, etc. En présence des faits que nous avons établis dans la première partie de cet ouvrage, d'une manière si claire, pourquoi l'imagination irait-elle se créer des chimères? pourquoi des regrets contre lesquels la force des choses est irrésistible? La période brillante de la vie est passée, mais elle va être remplacée par une autre qui aura aussi ses jouissances. La mission de la femme n'est pas seulement de plaire; ses devoirs d'épouse, de mère ont une tout autre importance : sa vie, d'ailleurs, n'est-elle pas un sacrifice perpétuel, et l'habitude de la résignation n'a-t-elle pas de bonne heure façonné son esprit à toutes les privations?

La plupart des femmes s'imaginent que, par la suppression de leurs règles, le virus ou principe morbifique, qu'elles supposaient s'écouler tous les mois, va se concentrer en elles et devenir la source d'une foule de maladies : qu'elles sachent que ce sang n'a rien de malfaisant et d'impur, en un mot, que c'est celui dont elles furent nourries pendant neuf mois.

Le médecin instruit de cette dernière vérité, et bien convaincu de l'exagération qu'on a apportée dans l'exposition des dangers attachés à l'âge critique, rassurera toutes les femmes qui le consulteront et leur peindra l'avenir sous les couleurs les plus riantes; il ne leur dira que la vérité la plus exacte, en leur exposant que, ce moment une fois passé, leur sexe acquiert des chances de longévité bien supérieures à celles qui sont dévolues au nôtre; qu'elles n'offrent plus dans leur existence aucun événement, aucune fonction qui exigent une direction particulière des facultés et des moyens de la vie;

qu'elles peuvent d'ailleurs arrêter le bonheur et l'empêcher de fuir avec la jeunesse et la beauté, si, écartant les regrets stériles, elles se livrent en paix aux affections durables, aux vertus domestiques, à la consolante amitié, ou même à un exercice plus suivi de leurs facultés intellectuelles, dont le développement et l'emploi sont dès lors favorisés par une sensibilité moins délicate et plus assurée, il les engagera à chercher des distractions dans les soins de leur ménage, dans des conversations enjouées avec leurs véritables amis, à abandonner, pour quelque temps, la fréquentation du monde où elles trouveront souvent des motifs de contrariété, de gêne ou de contrainte toujours préjudiciables à leur position, à ne s'occuper enfin que de matières gaies, frivoles même, qui n'exigent qu'une légère attention.

Affranchies des maux propres à leur sexe, elles acquièrent la constitution de l'homme, sans être exposées aux infirmités qui l'accablent dans sa vieillesse : on dirait qu'elles portent en elles un principe inépuisable de vie ! Et quand ces avantages bien réels n'existeraient pas, quand les liens d'une tendre amitié ne pourraient remplacer les illusions de l'amour, quelle est donc la mère qui, témoin du bonheur de ses enfants, verserait sur le passé des larmes de regret?

Retirées dans le sein de leurs familles, où elles doivent concentrer toutes leurs affections, elles feront en sorte d'y mener une vie occupée et d'y trouver des distractions agréables, au milieu d'une société choisie : elles se coucheront de bonne heure, n'abuseront pas du sommeil, vaqueront aux soins domestiques, feront de l'exercice en plein air, repousseront de leur esprit toute crainte exagérée, maintiendront leur âme dans le calme qui convient à la raison comme à la santé, et, en observant, sans une précision trop minutieuse, les règles de conduite qui conviennent à leur nouvelle posi-

tion, elles attendront sans inquiétude la révolution qui se prépare.

Il est donc non-seulement du devoir des femmes de ne pas se roidir contre des événements qui relèvent d'un ordre supérieur, mais elles doivent encore accepter sans murmure toutes les conditions que leur impose leur nouvel état; c'est ce que font toutes celles qui comprennent leur position et leur véritable intérêt.

Plus dociles et plus affectueuses, parce que l'impétuosité de la vie n'est plus là avec tous ses entraînements, elles recherchent les paisibles plaisirs du foyer, elles en apprécient les douceurs, et les goûtent, parce qu'elles commencent à sentir tout le prix d'une vie simple et modeste; puis elles voient le bonheur dans la paix du cœur et des sens, et elles le préfèrent à toutes les jouissances ardentes qu'on ne se procure qu'au prix des sacrifices et de tous les genres de fatigue. Enfin, résignées à tout, et acceptant tout, elles apportent dans le monde cette indulgence délicate et cette sollicitude attentive que donne l'expérience de la vie, et, ce qui vaut encore mieux, la sûreté du jugement et la force de pensée qui caractérisent la maturité, cet excellent fruit d'automne qui n'acquiert toute sa saveur qu'à l'ombre des passions, dans le silence et le recueillement.

Une femme d'esprit, qui avait beaucoup pensé, beaucoup vu, et qui osait tout dire, la célèbre Ninon de Lenclos disait un jour au philosophe Bernier, illustre disciple de Gassendi et peut-être le plus éclairé : « Nous arrivons à une époque où nous avons fait une multitude d'observations; de ces observations sont nées des réflexions qui ont souvent de la vérité, et forment en nous cette espèce de raison qui est utile à notre bonheur et à celui des autres; le plaisir vous attachait à vos intérêts vous y attachent encore. Lorsque nous per

charme de la beauté, il nous reste celui d'une raison séduisante; elle nous suffit pour vous conduire; elle est pour nous, comme la beauté, un dédommagement de notre faiblesse; avec l'une nous vous commandons, nous vous gouvernons avec l'autre, et souvent, nous vous gouvernons fort bien. »

On peut ajouter que toutes les femmes qui n'ont pas reçu les impressions funestes des grandes sociétés, ou, pour mieux dire, les femmes dont les facultés intellectuelles, et particulièrement celles qui portent aux voluptés, n'ont pas été exercées au delà de leurs limites naturelles, renoncent alors à tous les moyens que l'instinct et l'étude imaginèrent pour fixer nos regards et notre admiration, s'occupent presque exclusivement du soin de leur ménage, du bonheur de leurs enfants, se contentent d'une parure simple, se soumettent sans violence à leur nouvelle position, et cherchent moins à dissimuler les sentiments qui les agitent. Se mettant bientôt tout à fait au-dessus de la perte inévitable de quelques charmes, elles se préparent à faire une retraite honorable et à chercher de nouveaux plaisirs dans les délices de l'intimité. Les différents actes de leur entendement n'étant plus dominés par l'influence, quelquefois tyrannique, du besoin des voluptés, se régularisent et s'accroissent de l'énergie qui vient d'abandonner les organes qui produisaient ce besoin; aussi jouissent-elles alors de cette profondeur de vues, de cette facilité d'esprit et de cette justesse de jugement qui leur assurent encore le premier rang dans la société, et ne commandent pas moins notre admiration que nos respects.

C'est une justice que nous nous plaisons à rendre à cette plus belle partie de l'humanité; la perte des avantages extérieurs, les regrets d'une vie de plaisirs ne se font pas sentir parmi les femmes véritablement dignes de ce nom; ou si quel-

ques soupirs s'élèvent du fond de leurs cœurs, elles les étouffent aussitôt.

Ajoutons que les femmes qui sont rendues par l'âge au calme de la vie individuelle, acquérant dès lors une constitution moins différente du mode d'organisation propre au sexe opposé, celles qui ont des loisirs et dont l'esprit fut cultivé pourraient l'exercer d'une manière plus suivie, et devoir à une nouvelle direction de leurs facultés une existence morale bien préférable à ces illusions religieuses auxquelles le soir de leur vie est ordinairement consacré.

Et d'ailleurs pourquoi, comme l'a fait si bien observer Platon, pourquoi les femmes qui ont passé l'âge critique ne profiteraient-elles pas du bénéfice d'une révolution qui leur imprime une trempe plus semblable à la nôtre, pour se livrer à leur tour au commerce des lettres et aux travaux de l'esprit? Beaucoup pourraient le faire avec avantage et toutes y gagneraient. En donnant une pareille direction à leurs facultés, elles se créeraient de précieuses ressources, de grandes puissances, et elles s'épargneraient encore ces illusions ascétiques, et toutes ces peurs du diable qui assombrissent trop souvent le soir ou le déclin de la vie chez des personnes déjà prédisposées par leur caractère à la tristesse et à la mélancolie.

Les lois de certains peuples ordonnaient aux malheureux qui avaient été mutilés, et privés ainsi de leurs facultés viriles, de prendre et de revêtir aussitôt les habits de femme, et d'en adopter aussi les habitudes et les occupations: pourquoi, et avec infiniment plus de raison, les femmes que la saison du retour a éprouvées et jugées ne prendraient-elles pas le costume et les allures des hommes? Pourquoi, pendant cette seconde existence, ne jouiraient-elles pas de toute leur liberté et n'entreprendraient-elles pas des travaux scientifiques et littéraires? Elles trouveraient de grandes compensations à un

autre ordre de choses, et la société elle-même en profiterait.

En effet, les femmes ne sont pas uniquement destinées à faire le charme des yeux, mais un rôle plus élevé et plus noble les attend, et leur est souvent réservé. Nous plaindrions celui qui voudrait retrancher de notre littérature tous les ouvrages sortis de leur génie, de leur sensibilité, de leur perspicacité, de leur amour : il faudrait rayer d'un trait ce qu'il y a de plus gracieux et de plus constamment suave et délicat; j'en atteste toutes les œuvres ingénieuses et souvent philosophiques des Sévigné, des Graffigny, des Montpensier, des Staël, des Givré, des Genlis, etc. Elles vivront encore quand mille autres productions seront oubliées; et les archives de l'Institut attesteront toujours que le premier prix d'éloquence accordé par cette célèbre Académie fut décerné à mademoiselle Scudéri.

Si l'on nous reprochait de trop engager les femmes à cultiver les lettres, et de les détourner ainsi de leurs premiers devoirs d'épouse et de mère, nous répondrions que nous n'exigeons, en cette sorte de matière, que ce qui est raisonnable et conciliable avec les intérêts de position. D'ailleurs, nous ne pensons pas que les femmes soient plus détournées de leurs devoirs par ce genre d'occupation qu'elles ne le sont par des plaisirs bien plus frivoles, vers lesquels on les entraîne continuellement. On fera des pédantes en faisant des femmes de lettres! s'écriera-t-on peut-être. Eh! mon Dieu, n'y eut-il jamais de pédants que parmi les érudits, et en trouve-t-on moins parmi ceux qui ne sont rien, parce qu'ils ne font rien? Disons-le en passant, les demi-savants et les ignorants sont les gens les plus fatigants du monde, et, comme les tonneaux vides, les corps de la nature qui raisonnent le plus.

Quels que soient les avantages d'une semblable conduite, peu de femmes, parvenues au temps critique, pourraient s'en

tenir à de tels moyens; la santé de la plupart d'entre elles dépend encore de l'observation rigoureuse de plusieurs précautions qu'il est nécessaire d'indiquer. C'est ainsi que non-seulement elles doivent se mettre à l'abri des influences dangereuses d'une atmosphère froide et humide par des vêtements chauds et secs surtout, particulièrement appréciables dans ce moment où le sang tend à se reporter également dans chaque partie du corps; mais même l'usage du caleçon est plus indispensable que jamais, et la flanelle doit faire partie intégrante du vêtement à l'époque de la cessation. En effet, on a remarqué que l'âge du retour était beaucoup plus difficile et même plus dangereux chez les blanchisseuses et chez les femmes habituellement exposées au froid humide et aux intempéries de l'air, que chez toutes les autres personnes. Le refroidissement des pieds est à craindre, car il retentit vers l'utérus. Les habillements trop serrés peuvent n'être pas sans danger; le cancer des mamelles est alors assez fréquent : Dugès et madame Boivin l'ont noté cinquante-six fois, et nous l'avons nous-même observé un grand nombre de fois.

Les lavements doux, les bains tièdes et frais, les boissons acidulées, le petit-lait, les infusions légères de fleurs de tilleul, d'oranger, sont des moyens prophylactiques dont les femmes de quarante-cinq à cinquante ans peuvent retirer de délicieux résultats. La transpiration doit être entretenue et favorisée en pratiquant des frictions sèches sur les épaules et sur le dos. La sécrétion de l'urine n'est pas moins utile; on la provoquera en buvant aux repas du vin blanc coupé avec une décoction de bourrache, de racine de fraisier ou de chiendent, etc.

Il est un principe d'une application vraie pour toutes les femmes arrivées à l'époque qui nous occupe, qui va nous servir de guide pour examiner les conditions individuelles dans lesquelles elles peuvent se trouver; ce principe, le voici :

l'organe le plus irritable ou le plus souffrant est celui qui est le plus menacé à l'époque critique. Ainsi, chez la femme dont la poitrine délicate reçoit l'atteinte de toutes les secousses portées à l'économie, on verra des crachements de sang, des étouffements, de la toux; chez celle qui aura été en proie à des inflammations fréquentes du bas-ventre, il y aura des pertes, des écoulements blancs, etc. Et c'est ainsi qu'on voit encore la cessation des règles rappeler des dartres de mauvais caractère qui sommeillaient depuis longtemps; elle peut aussi favoriser le développement de maladies dont le germe existait antérieurement, comme une disposition vénérienne, scrofuleuse, scorbutique, cancéreuse, etc.

Il est donc de la plus haute importance de se tenir en garde, vers l'âge critique, contre la réapparition des maux de l'enfance, surtout quand ils dépendent de quelques-uns des virus connus. Souvent, on peut le dire, avec des évacuants, quelques dépuratifs et un cautère, on garantit les femmes des maladies les plus fâcheuses.

Une existence trop limitée, une vie en quelque sorte réduite à la satisfaction des premiers besoins, ne saurait suffire au bonheur d'un être dont le cœur et l'âme ne vieillissent pas : il lui faut des émotions, du mouvement, et surtout des projets sur l'avenir. Sous ce rapport, les agitations douces, certains désirs, et quelquefois même le plaisir de faire de loin des châteaux en Espagne, sont, pour beaucoup de femmes, des conditions aussi nécessaires à la plénitude de leur existence morale que l'air, la lumière et les aliments le sont eux-mêmes à l'entretien de la vie physique.

Les femmes nerveuses favoriseront encore l'action de tous les moyens que nous venons d'indiquer, en contractant la bonne habitude de se coucher de bonne heure et de se lever matin, en prenant beaucoup de distractions, et en acceptant

sans murmure toutes les conditions de leur nouvel état. Le sommeil est dans les limites convenables, lorsqu'on éprouve, en s'éveillant, un sentiment de bien-être. Chez les femmes délicates, nerveuses, il doit avoir une durée plus longue que chez les femmes pléthoriques. Le sommeil trop prolongé a pour inconvénient de fatiguer, d'énerver, de disposer à l'obésité. Il n'est pas moins dangereux de passer les nuits dans les veilles qui épuisent, échauffent et sont souvent le germe de maladies aiguës.

Les bains conviennent encore aux personnes douées d'une extrême susceptibilité nerveuse. Il arrive assez souvent que les femmes ne peuvent supporter les grands bains et qu'elles se trouvent soulagées par les demi-bains. Leur usage demande une grande réserve, car ils pourraient occasionner un centre de fluxion vers l'utérus et gêner les efforts de la nature.

Nous dirons encore, avec le docteur Brière, que la tranquillité de l'âme serait l'auxiliaire le plus puissant; mais de pareils conseils sont beaucoup plus faciles à donner qu'à suivre : aussi les préceptes que nous traçons nous paraissent-ils d'une application peu facile. La conduite à tenir est celle qui nous a réussi plus d'une fois dans le traitement des maladies nerveuses : on cherche à obtenir la confiance, et, lorsqu'on y est parvenu, on étudie avec soin les cordes qui n'ont pas encore vibré, les parties qui sont encore vierges. En un mot, le seul moyen qui nous paraisse convenable, c'est de substituer à une inclination, à un penchant, à une passion, d'autres inclinations, d'autres penchants, d'autres passions.

Une dame avait occupé, pendant longtemps dans le monde, une position brillante; elle recevait dans ses salons l'élite de la bonne compagnie; renommée par son esprit et sa beauté, elle était devenue l'oracle du bon ton; ses moindres paroles étaient des arrêts : des signes trop certains viennent l'avertir,

au milieu de l'enivrement de ses triomphes, que ce sceptre de la beauté va bientôt lui échapper : elle tombe dans une mélancolie profonde, dont personne ne peut deviner la cause. Nous l'avions suivie depuis quelques années, son esprit et son caractère nous étaient connus ; nous pénétrâmes son secret, et, sans lui laisser soupçonner que nous l'avions deviné, nous devînmes plus assidu auprès d'elle : nos conversations roulaient souvent sur ses relations, sur les personnages célèbres qu'elle avait reçus dans son intimité. Pourquoi, lui dîmes-nous un jour, ne chercheriez-vous pas à faire une collection d'autographes? Vous pourriez recueillir en ce genre les lettres les plus curieuses et qui deviendraient un véritable monument historique. Cette idée germa dans son esprit, s'en empara, et la mélancolie, qui pouvait conduire aux accidents les plus graves, se dissipa entièrement.

Nous donnons dans ce moment nos soins à une dame dont la surexcitabilité nerveuse habituelle, exaspérée par un grand chagrin, nous fait craindre une période orageuse à son temps critique : nous l'avons engagée à s'occuper de l'éducation de la fille d'une de ses amies, et nous avons déjà l'espérance que ce moyen moral sera couronné d'un plein succès.

Les phénomènes nerveux qui accompagnent la cessation de la menstruation et qui tiennent à l'excitation, ou simplement à l'irritabilité nerveuse, demandent d'autres moyens et d'autres secours. Ce ne sont plus des remèdes qu'il faut employer, mais ce sont des distractions et des consolations : car c'est le cœur bien plus que la matrice qui est malade ou affecté, et c'est lui qu'il faut par-dessus tout chercher et traiter.

En conséquence, on conseillera aux femmes de fuir les cercles où la médisance et la calomnie se montrent sous toutes les formes, où les reparties dures s'exhalent de toutes parts, où les réticences perfides sont accueillies ou encouragées :

on les entretiendra au contraire d'événements heureux et de récits touchants, et on tâchera de les distraire sans les fatiguer. Sous ce rapport, une voix amie, des attentions délicates, le ton de l'aménité, la prévoyance des soins et les tendres élans de la sollicitude, viendront opérer de salutaires révulsions, et quelquefois même des prodiges. On leur conseillera des voyages lointains; les voyages nous paraissent un excellent moyent, lorsqu'il existe des accidents nerveux, des désordres des voies digestives, une susceptibilité nerveuse caractérisée par de la tristesse, de la tendance à l'hypocondrie; les changements continuels de scènes, la variété des objets, les conversations avec des étrangers sont autant de stimulants qui impriment à l'esprit une diversion utile, en même temps qu'ils exercent une action puissante sur le corps; enfin, on leur conseillera des changements de scènes et toutes les distractions capables de provoquer avec énergie et d'entretenir pendant quelque temps les réactions du système nerveux sur lui-même. Or, nous ne connaissons pas de moyen plus précieux, pour obtenir ce résultat, que la musique. Par ses concerts, elle établira le concert de la vie, et elle rendra la santé par enchantement à celles-là mêmes qui, faibles et languissantes quelques heures auparavant, semblaient vraiment avoir désappris à vivre.

Le tempérament sanguin est aussi l'apanage d'un grand nombre de femmes; c'est surtout chez elles que se montrent avec plus d'intensité ces phénomènes de pléthore, qui sont communs à l'époque critique, des maladies inflammatoires qui peuvent en être le résultat : ce tempérament indique donc la dure nécessité de se conformer strictement aux lois de l'hygiène. Le régime alimentaire doit se composer de légumes, laitage, viandes blanches, poissons et autres substances peu réparatrices : il faut s'interdire les liqueurs, le café, le vin

eur, les épices et toutes sortes d'excitants, les aliments farineux qui entretiennent des flatuosités. On peut recommander dans ce cas aussi l'exercice modéré : il diminue la masse du sang, par les pertes qu'il occasionne, a de plus l'avantage de disséminer dans les muscles ce liquide qui se porte en trop grande abondance vers les organes intérieurs ; les engourdissements des membres, les tintements d'oreille, les étouffements disparaîtront le plus souvent sous l'influence de ce régime.

Cependant, comme les femmes sanguines sont les plus exposées aux congestions, aux inflammations et aux hémorrhagies internes, elles auront besoin de recourir à la saignée, dès que quelques époques leur auront manqué ou auront offert seulement une diminution notable dans la quantité de l'écoulement; il n'est pas même nécessaire qu'elles éprouvent des signes bien caractérisés de pléthore sanguine pour y avoir recours, si elles appartiennent à la classe des femmes du monde qui vivent dans l'oisiveté, ne prennent d'exercice qu'en voiture et font habituellement bonne chère.

L'indication de la saignée sera plus pressante encore, si elles sont alors sous l'influence du printemps, si elles étaient accoutumées à des règles très-abondantes, si le ventre est resserré, s'il existe des varices aux jambes, si la respiration est courte, laborieuse, embarrassée, gênée, s'il survient des étouffements, des palpitations, si les mouvements du cœur sont très-énergiques ; si les femmes sont sujettes aux crachements ou aux vomissements de sang, aux hémorrhoïdes, aux maladies de la peau, aux douleurs articulaires, à l'inflammation des yeux, de la gorge, au gonflement des glandes du sein, etc.

Dans tous ces cas, il est prudent de recourir à la saignée, et c'est au bras qu'il convient de la pratiquer. Quant au nombre des saignées nécessaires et à la quantité de sang qu'on doit tirer à chaque fois, il est impossible de le déterminer

d'une manière précise, cela étant subordonné aux irrégularités de la menstruation, et aux circonstances de tempérament d'habitudes, de régime, de saison et d'indisposition intercurrentes qu'un médecin judicieux peut seul apprécier. On peut dire seulement, d'une manière générale, pour mieux imiter la nature dans la marche qu'elle suit quand elle procède régulièrement aux grandes révolutions de l'organisme, qu'il est plus convenable de faire, par intervalles, plusieurs petites saignées que d'en pratiquer de très-fortes en moindre nombre, ce qui peut avoir des inconvénients.

La nourriture exige aussi, dans cette circonstance, une attention spéciale. On sait toute l'influence qu'elle exerce sur notre organisation; nous avons vu que les femmes, à l'âge de retour, étaient sujettes à des éruptions cutanées, à des boutons, à des feux au visage, etc., etc. N'est-ce pas les avertir qu'elles doivent éviter, dans leur régime alimentaire, tous les principes âcres? Les aliments seront donc de facile digestion, choisis parmi les fécules, les viandes blanches, etc. : les viandes rôties seront préférables à celles qui sont assaisonnées. Les ragoûts, les épices, les vins capiteux seront proscrits pendant toute cette période, surtout quand il existe des accidents. Nous avons connu des dames très-sanguines qui avaient remplacé leur boisson habituelle par du lait, et chez lesquelles ce régime avait les plus heureux résultats.

Il est un remède fort simple, et auquel cependant beaucoup de femmes ont dû de franchir le temps critique sans encombre, nous voulons parler de l'usage de l'eau simple; en se soumettant à ce régime quelques années avant la cessation, les femmes pléthoriques, celles qui ont la figure couperosée où d'autres éruptions cutanées, en éprouvent des avantages bien marqués.

Au moyen de ces petites précautions favorisées encore par

la diète, ou au moins par un régime approprié à leur état, et consistant simplement en aliments froids et en boissons légèrement rafraîchissantes et légèrement acidulées, également prises à froid, les femmes verront cesser promptement la plupart des accidents dont elles redoutaient les suites, et elles en préviendront facilement le retour en renonçant à quelques habitudes réputées innocentes, et surtout en suivant avec confiance les conseils d'un médecin éclairé, patient et prudent, qui n'aura recours à un traitement plus actif qu'autant que l'indication lui en sera suffisamment et dûment démontrée.

Les principaux traits du tempérament lymphatique sont la mollesse des chairs, la blancheur terne et la finesse de la peau, les cheveux blonds, un embonpoint factice; au moral, l'apathie du caractère, le peu de vivacité des sensations. Ce tempérament, selon un grand nombre d'auteurs, existe rarement dans sa pureté chez les femmes. Presque toujours il s'y associe au tempérament nerveux et sanguin. Le régime à suivre est celui qui est tracé pour les autres tempéraments. Les personnes lymphatiques sont prédisposées aux flueurs blanches, aux hydropisies et autres maladies chroniques. L'habitation d'un lieu sec et aéré, une nourriture saine et substantielle, mais non stimulante, l'exercice, tel est le genre de vie qui leur convient. Au reste, ce sont de toutes les femmes celles qui ont le moins à redouter l'âge critique : l'enfance et la puberté sont les seules époques orageuses de leur vie.

Maladies antérieures. Les maladies dont un organe a été le siége à une époque quelconque de la vie laissent le plus souvent cet organe disposé à en contracter de nouvelles, ou au moins elles indiquent qu'il est le plus irritable, le plus susceptible d'être impressionné par des causes nuisibles. Ainsi la femme qui a eu à plusieurs époques, notamment à la puberté, les crachements de sang, des fluxions de poitrine, pour les-

quelles on a craint la phthisie pulmonaire, doit, à l'âge de retour, prendre toutes les précautions possibles pour que de semblables accidents ne se renouvellent plus; la récidive serait inévitablement funeste. Le chant et l'exercice prolongés de la voix peuvent devenir, pour les poumons délicats, des causes d'irritation : il sera prudent, quoi qu'il en doive coûter, d'en modérer l'usage. L'air frais, où dans lequel se dégagent des vapeurs irritantes, est extrêmement nuisible aux femmes à poitrine délicate ; elles se tiendront chaudement en hiver, éviteront surtout les transitions brusques de température. Il y aurait de l'imprudence à abandonner à eux-mêmes les rhumes auxquels elles sont sujettes : la toux la plus légère en apparence peut être le symptôme de la maladie la plus redoutable.

Les femmes qui ont eu des accouchements laborieux et fréquents, des inflammations de matrice, des pertes, des écoulements blancs, chez lesquelles les règles étaient très-abondantes, douloureuses ou irrégulières, éviteront avec soin tout ce qui peut faire affluer le sang vers la matrice, feront sans retour le sacrifice des plaisirs qu'elles ne goûteraient pas sans danger.

Les fleurs recèlent, sous l'appât de leurs plus suaves parfums, de véritables dangers pour les femmes, dont elles augmentent l'excitabilité nerveuse, déjà trop grande à l'âge de retour; elles doivent être bannies surtout de la chambre où l'on goûte le repos.

Cosmétiques. Tous les cosmétiques, ces compositions mystérieuses que les parfumeurs ont le talent de produire sous mille formes différentes et de prôner sous des noms aussi pompeux que nouveaux, à mesure que la crédulité trompée les repousse avec dédain, doivent être exclus des cabinets de toilette des femmes qui aspirent à conserver leur santé; mais

principalement de celles qui sont arrivées à la fin de la révolution menstruelle.

Les seuls cosmétiques que l'hygiène approuve et que les femmes de cinquante doivent employer sont en petit nombre; le premier de tous et le plus parfait est l'eau pure employée en ablutions ou en bains. Les bains pris convenablement agissent avantageusement sur la peau; ils forment une atmosphère artificielle qui modifie la sensibilité et la température du corps; ils assouplissent toutes les parties; favorisent la transpiration et débarrassent de la matière onctueuse exhalée à sa surface. Ils doivent être pris à la température de vingt à vingt-quatre degrés (Réaumur).

Quand l'eau pure n'est pas suffisante pour rendre à la peau son éclat et sa souplesse ordinaires, on peut se servir avec avantage de quelques lotions douces, telles que les eaux distillées de roses, de fraises, de plantain, de fèves ou même de plusieurs liniments onctueux, tels que les pommades de cacao, d'amandes douces, de concombre, de baume de la Mecque, etc.

Ce sont là les seules considérations dans lesquelles nous puissions entrer à l'égard des cosmétiques; et nous devons reconnaître que la plus grande partie des ressources qu'ils fournissent ne sont que de faibles moyens auxiliaires pour entretenir la beauté ou pour effacer les traces de l'âge; ils sont insuffisants et tout à fait inutiles toutes les fois que la santé est troublée. Une femme veut-elle donc être fraîche et vermeille, et jouir longtemps d'un aussi précieux avantage; qu'elle suive les préceptes que nous avons émis dans cet ouvrage, et elle verra que le moyen de remplir heureusement et de prolonger le cours de la vie consiste pour elle à s'écarter le moins possible de la destination que lui a fixée la nature, qui a décidé qu'une bonne constitution ne se trouverait que là

où les organes, n'éprouvant ni privation ni épuisemen‑ seraient dans une harmonie parfaite de développement ‑ d'action.

Avouons cependant, à l'honneur de notre époque et à louange du sexe dont la santé, ou mieux, le bonheur a été sera toujours l'objet de nos vœux et de nos recherches, que l femmes, pour les avantages extérieurs, ont presque entièr‑ ment renoncé à tout cet attirail d'une ridicule superche‑ dont l'étude les occupait exclusivement dans d'autres tem‑ assez rapprochés de nous. Elles consentent aujourd'hui à p‑ raître telles qu'elles sont. Jalouses de conserver le rang hono‑ rable que la raison et la justice leur ont accordé en les appe‑ lant à partager, en communauté parfaite avec nous, les plai‑ sirs et les peines de cette vie, elles n'ambitionnent que la gloire de rehausser l'éclat des noms si doux de mère et d'épouse. Abandonnant aux femmes que l'ignorance et la barbarie de quelques peuples condamnent encore à l'esclavage le culte exclusif des voluptés, elles attachent plus de prix à entretenir le feu sacré des bonnes mœurs dont le siècle les a rendues dépositaires, qu'à mener une existence inutile sur le duvet d'un divan et dans des nuages de parfums. Et, lorsque l'âge vient les avertir qu'il faut enfin mettre un terme aux bruyants plaisirs du milieu de la vie, elles écoutent la voix de la nature et subissent avec un noble courage les changements qu'il lui plaît de leur imposer, se persuadant bien qu'en faisant succé‑ der de nouvelles vertus aux charmes de la beauté, le temps a respecté leurs droits et n'a fait que changer la forme de leur empire, auquel on ne saurait porter atteinte.

Pourquoi, malheureusement, laissons-nous à l'expérience le soin de leur apprendre que la disproportion des qualités physiques et morales qui existe entre leur sexe et le nôtre, loin d'être une injustice, n'est qu'un effet de la prévoyance

de la nature, qui a tout disposé pour le bien des deux ?

Arrivées à l'âge des souvenirs, il ne leur reste souvent que le pénible et stérile regret de reconnaître que les maux qui ont traversé le cours de leur vie sont le résultat de la nécessité où nous les plaçons trop souvent de rompre la chaîne de cet ordre admirable, en cherchant le bonheur au delà de tant de moyens qui sont à leur disposition pour l'obtenir !

Lorsque, après avoir diminué graduellement, ou avoir subi des variations et des interruptions plus ou moins fréquentes pendant un certain temps, le flux menstruel quitte enfin la femme pour ne plus reparaître, celle-ci ne doit pas se croire dispensée désormais de toute précaution. C'est le moment, au contraire, où l'intérêt de sa santé exige qu'elle s'observe le plus, surtout si les attributs du tempérament sanguin dominent dans sa constitution, si elle était accoutumée à des évacuations abondantes, si elle vit dans l'inaction en usant d'une nourriture succulente.

Dans ce cas, il est nécessaire que les femmes soigneuses de leur santé suivent avec plus d'exactitude encore qu'à une autre époque le régime dont je viens de tracer les règles, car la cessation de l'hémorrhagie périodique à laquelle elles ont été soumises, pendant une trentaine d'années arrive bien rarement d'une manière assez graduelle pour que l'économie soit parfaitement préparée à cette suppression, et qu'aucun organe ne soit menacé de congestion.

L'art consistait, dans les premiers temps de la période qui nous occupe, à modérer par degrés l'activité vitale de l'utérus et sa réaction sur les autres viscères ; maintenant il s'agit de réduire à l'inaction l'organe qui fut pendant tant d'années, chez la femme, le régulateur de la santé, l'un des principaux centres de la vitalité, et dont le réveil est terrible quand on n'est point parvenu à l'endormir pour toujours. « Les soins

que réclame la cessation des règles, dit un médecin, ne se réduisent pas seulement à condamner la matrice à l'inaction; ils doivent encore avoir pour objet de rendre son réveil impossible, attendu qu'il arrive trop souvent qu'il est suivi d'accidents. »

Pour atteindre ce but, il faut, non-seulement, diminuer l'activité de la circulation, et rompre les efforts qu'elle affecte souvent vers l'utérus, mais il faut, en même temps, chercher à répartir le sang entre toutes les autres parties du corps, exciter doucement l'action des différentes sécrétions, et disséminer sur tous les autres points de l'économie l'action qui jusque-là avait été concentrée dans l'utérus.

On remplit la première indication en pratiquant de temps en temps la saignée du bras, et en la rendant plus ou moins copieuse, selon diverses circonstances dont le médecin peut être juge.

C'est sans doute à l'abondance et à la régularité de la transpiration, dans les pays chauds, que l'on peut attribuer la facilité avec laquelle les femmes y subissent la révolution de l'âge, qui est d'autant plus orageuse que le climat est plus froid et la température plus variable.

Dans nos contrées, elles doivent donc être fort attentives à se prémunir contre les vicissitudes atmosphériques qui y sont si fréquentes.

Des frictions sèches, pratiquées sur les différentes parties du corps, et principalement sur les bras et les épaules, contribueront, avec des bains tempérés pris de temps en temps, à entretenir la peau dans un état de perméabilité favorable à la transpiration insensible, qui, à cette époque de la vie des femmes, acquiert une nouvelle importance par le besoin qu'éprouve l'organisme de trouver de nouvelles voies ouvertes pour l'élimination des fluides détournés ou surabondants.

Dans le but d'obtenir le même résultat, on provoquera aussi la sécrétion de l'urine; on y parviendra en buvant à ses repas du vin blanc coupé avec une décoction de bourrache, de fraisier ou de chiendent.

La liberté des évacuations du ventre est aussi une des circonstances salutaires sur lesquelles je dois appeler l'attention des femmes qui n'éprouvent plus le bienfait de la menstruation. Elles se trouveront bien de prendre de temps en temps de simples laxatifs ou des purgatifs doux, tels que la manne, la casse, le séné, la magnésie, la crème de tartre soluble, le sulfate de soude, de magnésie, l'eau de Sedlitz, etc.

On peut associer avec avantage ces substances, soit au petit-lait, soit aux bouillons qu'on prépare avec la chair des jeunes animaux et les plantes chicoracées, pour exciter de temps en temps quelques évacuations intestinales; et les simples lavements avec la décoction des plantes émollientes sont déjà fort utiles dans ces circonstances.

Au nombre des sécrétions qui, prudemment provoquées, peuvent concourir à rétablir dans l'économie animale l'équilibre que rompt trop souvent la cessation du flux périodique, on doit placer la suppuration qu'on obtient des exutoires, dont le médecin tire un si grand parti dans certains cas; on peut considérer ces petits ulcères que l'on produit à son gré, et qu'on entretient à volonté, comme une sorte d'organes supplémentaires, ajoutés pour ainsi dire à notre corps, et dans lesquels il s'établit un certain degré d'inflammation et de sécrétion purulente qui exercent, dans beaucoup de circonstances, une influence salutaire sur toute l'écononie.

Ces points extérieurs d'irritation, ces surfaces sécrétoires deviennent bientôt en effet des centres d'action vers lesquels se dirigent les mouvements fluxionnaires, qui jouent un si grand rôle dans la production de la plupart des maladies;

et ils peuvent rendre de grands services quand il s'agit détourner d'un organe important une congestion qui le nace, de remplacer une suppuration, une éruption ou suintement dépuratoire, accidentellement ou volontairem supprimé ; d'ouvrir une voie de décharge à un excès de nu tion, à un état de pléthore sanguine ou lymphatique qui f craindre une explosion funeste sur quelque viscère.

Parmi les divers genres d'exutoires qui sont en usage, plus employés sont le vésicatoire et le cautère. Le prem attaque la surface de la peau, excite vivement tout le systè stimule les nerfs, et porte souvent une irritation vive d les voies urinaires et les organes génitaux. De semblables p priétés le rendent fréquemment nuisible aux femmes maigr irritables, nerveuses, il convient mieux aux personnes gr ses, molles, lymphatiques. Le cautère pénètre dans le ti cellulaire placé au-dessous de la peau; il irrite moins, fou une suppuration moins abondante, mais plus égale, et il c vient généralement aux femmes à l'époque critique, lorsq a à craindre pour elles le retour de certaines maladies elles étaient menacées dans leur jeunesse, et qui ont comme suspendues pendant tout le temps qu'elles on réglées. C'est ainsi qu'on voit la phthisie pulmonaire, l'ast certaines affections du cœur, des inflammations ou des gestions viscérales qui ne donnaient que des signes éq ques de leur existence avant la cessation des règles, se lopper rapidement après cette époque, et devenir s irremédiables. Il en est de même de l'inflammation l l'utérus lui-même, des ovaires et des glandes du se certaines femmes. Dans tous ces cas, il faut avoir pr ment recours aux cautères, et les établir même dès mières irrégularités du flux menstruel.

Quoique ces remèdes semblent produire, en appa

même effet, il existe cependant des différences sensibles dans leur manière d'agir. Le vésicatoire a un effet stimulant en même temps qu'il contribue à détourner la congestion; il convient aux femmes qui ont été sujettes à des ophthalmies, à des éruptions cutanées, à des gonflements glanduleux.

Le cautère nous paraît préférable aux vésicatoires, parce qu'il agit plus profondément, et qu'il détermine moins d'irritation chez les femmes nerveuses; nous avons été plusieurs fois obligé de le substituer au vésicatoire; nous l'avons employé avec le plus grand succès dans quelques cas de céphalalgie opiniâtre qui avait résiste à tous les remèdes.

Une simple prédisposition à quelqu'une de ces maladies me paraît devoir être un motif suffisant pour placer un cautère chez les femmes qui doivent bientôt perdre leurs règles, sauf à le supprimer avec précaution, quelques années après la cessation complète du flux menstruel, si la santé n'a pas été éprouvée par cette révolution, et si d'ailleurs aucune considération nouvelle ne réclame le maintien de l'exutoire.

Il est encore prudent de ne point attendre la suppression des règles pour établir des cautères chez les femmes qui sont sujettes aux douleurs rhumatismales, qui éprouvent les premières atteintes de la goutte, qui portent des dartres, une inflammation aux yeux, qui ont fréquemment des érésypèles, qui ont éprouvé autrefois des crachements ou des vomissements de sang, qui ont été menacées d'apoplexie, qui ont eu quelque atteinte d'aliénation mentale, ou qui ont à craindre l'invasion de quelque maladie héréditaire lors de la cessation du flux menstruel.

On hésitera d'autant moins à établir des exutoires aux femmes dans ces circonstances, que leur tempérament se rapprochera davantage du sanguin ou du lymphatique, qu'elles

auront plus d'embonpoint, des habitudes sédentaires, et qu'elles suivront un régime alimentaire plus abondant.

Nous avons dit, dans le premier volume de cet ouvrage, que la cessation de la menstruation avait lieu de quarante-cinq à cinquante ans, et qu'il n'est pas naturel de la voir cesser avant quarante ans; aussi, dans la plupart des cas, cette cessation coïncide-t-elle avec quelque circonstance dangereuse, une couche laborieuse, une maladie grave, quelques émotions vives, le chagrin, etc., etc. On ne peut guère espérer, chez les femmes arrivées à trente-six ou quarante ans, de rétablir la menstruation quand elle se trouve arrêtée. Comme la nature peut avoir besoin à cet âge d'une évacuation qui lui était essentielle, il ne faut point perdre de vue les causes qui y ont donné lieu, et les dérangements de santé qui en sont la conséquence. Les femmes dans cette position sont au moins sujettes à des maux de tête fréquents, à des migraines périodiques, à ce qu'on appelle le clou hystérique.

Dans les cas de suppression menstruelle avant l'époque ordinaire, suivie de dérangement de santé, on doit toujours regarder comme très-prudent d'y suppléer pendant quelque temps par des émissions sanguines légères et périodiques. On ne saurait trop recommander ici d'entretenir la liberté du ventre, moins par l'usage des lavements qu'à l'aide d'une nourriture et d'un régime appropriés à ce but; car avec la suppression des menstrues coïncide presque toujours une augmentation de volume de l'utérus, qui est ici un obstacle aux évacuations alvines, par le fait de la compression exercée par cet organe sur le rectum. Celui-ci, sollicité par la présence des matières, fait éprouver le sentiment du besoin d'aller à la garde-robe; mais ce besoin ne peut être satisfait alors qu'avec beaucoup de difficulté, où les femmes s'épuisent en efforts inutiles. Qu'arrive-t-il alors? Que l'utérus déprimé et refoulé

sur le rectum ajoute encore à l'obstacle déjà existant. Aussi quelques femmes disent-elles qu'étant sur le siége, il leur semble que la tête d'un enfant veut sortir.

Ainsi, la suppression des menstrues, le gonflement de l'utérus et la difficulté des déjections, sont ici des accidents, causes et effets, dont on méconnaît trop souvent l'enchaînement. Si nous insistons à signaler ces circonstances, c'est pour mettre les femmes à même d'en apprécier toute l'importance, afin de se prémunir contre des conséquences plus graves. Dans cet état de choses, l'exercice loin d'être favorable est tout à fait contraire, et à plus forte raison la fatigue.

Il faut remarquer que les changements dans l'état de santé et les phénomènes morbides qui peuvent résulter de la suppression précoce des menstrues varient selon la constitution des individus. Les femmes maigres et d'un tempérament nerveux acquièrent souvent de l'embonpoint et de la fraîcheur, tandis que celles d'un tempérament sanguin perdent leur teint et maigrissent considérablement. Que la suppression ou cessation des règles soit le résultat ou la cause prochaine de quelques dérangements dans les fonctions de l'utérus, toujours est-il que l'engorgement qui en est la suite immédiate reste souvent stationnaire et indolent chez les premiers; chez les autres, au contraire, il est toujours inquiétant; car il est d'observation que le plus grand nombre des maladies organiques de la matrice s'observent chez les femmes replètes et de forte constitution.

A l'égard des femmes habituellement bien portantes et heureusement constituées, chez celles qui ont eu des enfants, l'époque ordinaire de la cessation de la menstruation est, comme nous l'avons déjà avancé, de quarante-cinq à cinquante ans. Cette révolution physiologique, quoique ne s'effectuant point de la même manière, est rarement accompagnée

des orages et suivie des accidents que la plupart des femmes appréhendent. Tantôt une diminution plus ou moins marquée ou quelque retard avertit la femme du changement qui doit s'opérer en elle; tantôt c'est un écoulement abondant qui se renouvelle à chaque époque, ou vient à des intervalles plus ou moins longs. Dans les premiers cas il y a toujours quelques indices de pléthore sanguine, tels que des pesanteurs de tête, des engourdissements dans les membres, des toux sèches, qui exigent souvent des émissions sanguines. Les exercices du corps sont de puissants auxiliaires pour prolonger la menstruation, et prévenir, chez les femmes de forte constitution, ces embonpoints excessifs comme en offrent des exemples celles qui ne sont point tenues à des travaux journaliers fatigants. Une nourriture peu abondante et végétale, et la tempérance, sont autant de préceptes qui peuvent être profitables aux femmes arrivées à l'âge critique, puisque leur application tend à prévenir les accidents qui dépendent de l'exubérance des principes vitaux.

Quand la ménopause s'annonce par des écoulements abondants, la disparition absolue de la menstruation se fait bien moins attendre que dans les cas précédents. Quelquefois, à des intervalles de plusieurs mois, les femmes sont prises comme de pertes utérines qui durent quelques jours, souvent même quelques semaines, avec des intervalles plus ou moins rapprochés. On voit des femmes qui sont habituellement dans le sang, et qui ne cessent point de se bien porter. Dans cette situation, il leur importe cependant beaucoup d'éviter la fatigue et les violentes secousses qui pourraient faire de ces hémorrhagies naturelles des hémorrhagies accidentelles inquiétantes; de se mettre en garde contre les émotions vives, et de ne point s'exposer subitement à un froid vif qui, en arrêtant tout à coup cette évacuation, pourraient devenir



d'inflammations utérines, d'hydropisies ou d'autres maladies toujours graves.

Ces hémorrhagies de la ménopause, se renouvelant fréquemment, peuvent entraîner à un amaigrissement extrême, et jeter les femmes dans une adynamie inquiétante. Or, quand la faiblesse et la pâleur reconnaissent pour cause des pertes abondantes, il est bon que les femmes se tiennent dans un repos absolu, et qu'elles s'interdisent toute espèce d'exercice physique. Il faut bien distinguer les pertes naturelles de celles qui dépendent d'une maladie organique de la matrice, parce que le traitement qui devient nécessaire dans ce dernier cas serait au moins inutile dans le premier.

La menstruation cessant, les mamelles perdent de leur volume et s'affaissent, tandis que les ovaires acquièrent une grande disposition à passer à l'état de gonflement et à devenir un centre de fluxion. Ces organes, précédemment si actifs et si importants pour la reproduction, ne semblent plus maintenant que conspirer à la destruction. D'où vient que la glande mammaire passe alors si facilement à l'état squirrheux et carcinomateux, et que les ovaires deviennent si fréquemment le siége d'hydropisies ?

En appréciant toutes les circonstances au milieu desquelles les maladies des mamelles et des ovaires peuvent se développer, et en y réfléchissant bien, on reconnaîtra que ces maladies tiennent aussi souvent à des causes extérieures qu'à des perturbations physiologiques. Comme ce n'est qu'aux dépens du tissu graisseux qui compose la masse du sein que les mamelles perdent de leur volume, on conçoit que la glande mammaire restant à nu, ou simplement recouverte par les téguments amincis, reposant sur le plan résistant que forment les côtes, alors les attouchements, les coups, la pression des vêtements et le froid doivent l'atteindre plus facilement que

lorsqu'elle était enveloppée dans des coussins de graisse qui la protégeaient contre l'influence de ces agents extérieurs. Si l'on pouvait persuader aux femmes pour qui l'heure de la retraite est sur le point de sonner de ne plus se comprimer la gorge dans des corsets, et de maintenir habituellement une douce chaleur sur cette partie, beaucoup montreraient des inquiétudes moins légitimes et offriraient aussi moins de squirres au sein.

Après la menstruation, les maladies des ovaires sont encore plus fréquentes que celles des mamelles : dès lors ces organes, étant plus sujets aux pléthores sanguines, sont plus susceptibles de s'enflammer et de devenir le siége de maladies organiques. Si des préceptes hygiéniques ne peuvent point atteindre des dispositions latentes, ils peuvent du moins en prévenir les effets fâcheux. L'exercice, le régime diététique et les bains sont plus que jamais indiqués aux femmes qui ont cessé de voir. Malheureusement l'inertie morale, qui semble alors s'emparer d'elles, interdit presque absolument l'un : le chagrin de se voir délaissées les oblige pour ainsi dire à chercher l'oubli de l'ingratitude des hommes dans un nouveau genre de sensualité; beaucoup alors adoptent toutes les habitudes de ceux-ci, et, comme eux, recherchent les bonnes tables et sablent le bon vin. Heureuses enfin celles qui, ayant changé de condition, ne perdent point de vue les obligations que leur impose encore leur constitution primordiale.

Nous ne saurions trop le répéter, c'est dans le régime et les lois de l'hygiène, plus que les médicaments que les femmes trouveront des moyens de prévenir les maux qui les assiégent si fréquemment à l'époque de la cessation des règles. En général, les femmes des villes y sont plus exposées que celles des campagnes. De même, et toutes choses égales d'ailleurs, celles qui ont vécu selon le vœu de la nature, qui ont eu des enfants

et les ont allaités, qui ont évité les excès de tout genre, qui ont été exemptes de maladies graves, pendant le cours de leur vie, y sont moins sujettes que celles qui ont donné dans ces excès, qui ont eu des maladies de toute espèce, principalement des maladies vénériennes, qui ont fait de fréquentes fausses couches, qui ont été en proie à des flueurs blanches abondantes et continuelles, etc.

Les femmes, arrivées à l'âge de retour, doivent éviter toutes les impressions froides et humides et fuir les lieux où elles ne respireraient qu'un air vicié : elles doivent se couvrir modérément, mais éviter surtout les habillements trop serrés qui peuvent amener des stases, des engorgements et disposer aux affections cancéreuses. Celles qui jouissent d'une forte santé, et dont les évacuations de toute espèce ont toujours été très-abondantes, observeront beaucoup de réserve pour le manger; elles s'abstiendront d'aliments trop nourrissants, de liqueurs, de café, mais useront de préférence de viandes blanches, de légumes; celles qui, au contraire, seraient à cette époque débiles, faibles, ou qui auraient été mal nourries, doivent recourir à un régime plus substantiel.

L'exercice est indispensable aux femmes qui sont sur le point de perdre ; mais tous les genres d'exercice ne leur conviennent pas également : le cheval, les charrettes et autres voitures mal suspendues, pourraient leur être nuisibles, en provoquant des hémorrhagies, toujours extrêmement fâcheuses à cette époque de leur vie.

Les purgatifs, les émétiques, toutes les espèces d'évacuations ne doivent être permis qu'avec beaucoup de circonspection aux femmes de quarante-cinq à cinquante ans, et elles ne doivent elles-mêmes les mettre en usage qu'après avoir pris l'avis de leur médecin. Les émétiques portent souvent un trouble général dans toute l'économie : ils disposent

aux palpitations, aux syncopes et peuvent supprimer trop subitement l'évacuation menstruelle qui doit avoir encore quelques retours, quoique sur le point de ne plus paraître. Quant aux purgatifs, ils affaiblissent, développent de la chaleur, de l'irritation dans le ventre, rendent les urines rares et suppriment la transpiration.

Il n'en est pas de la saignée comme des deux moyens dont nous venons de parler : souvent elle est nécessaire, indispensable même, soit que l'on se serve de la lancette, soit qu'on applique des sangsues : il ne s'agit plus que de bien déterminer les cas qui la requièrent et de savoir en faire une heureuse application. En général, il faut s'en abstenir chez les femmes faibles, cacochymes, qui ont été mal nourries, qui viennent d'essuyer une maladie, dont le sang des règles, décoloré et peu consistant, ne coulait qu'en petite quantité; mais la saignée convient infiniment, à l'époque de la cessation des règles, chez les femmes fortes et naturellement pléthoriques : ce moyen produit alors les plus heureux effets; il prévient en effet les pertes si fréquentes à l'âge de retour, dissipe les douleurs qui se manifestent à cette époque dans les lombes, les aines, s'oppose aux engorgements de la matrice, fait cesser la roideur des membres inférieurs, et rétablit l'équilibre dans le jeu des organes. Ce moyen, recommandé par tous les praticiens, a surtout été conseillé lorsqu'on a craint le développement des affections cancéreuses, soit des seins, soit de la matrice, chez les personnes qui avaient autrefois des règles abondantes qui se sont supprimées trop brusquement.

Les cautères, les vésicatoires et autres exutoires de ce genre ne conviennent pas dans toutes les circonstances, et toutes les femmes ne peuvent pas également en retirer les mêmes avantages: mais ils peuvent être très-utiles à celles qui ont eu autrefois des éruptions cutanées, qui sont tourmentées de la goutte

de rhumatisme, qui ont la figure habituellement couverte de boutons et qui manifestent une tendance à la phthisie.

Régime rafraîchissant. Fruits doux, aqueux; farineux tels que : orge, avoine, riz, seigle, millet; viandes blanches et tendres, comme : veau, agneau, poulet, poisson d'eau douce, etc. Fuir les lits mous et ne point se livrer à un sommeil trop prolongé; exercice, air de la campagne, dissipation, amusements variés, plaisirs, tranquillité de l'âme surtout : car le chagrin, quelle qu'en soit la cause, porte un trouble universel dans les fonctions, produit un spasme permanent qui détermine des contractions durables dans les vaisseaux capillaires des organes les plus sensibles, et, par suite, les engorgements, les obstructions, les palpitations de cœur, l'altération des digestions, la dépravation, et même la décomposition des liquides et toutes les maladies qui en sont la suite.

A la faveur de ces précautions et de ces soins entendus et bien dirigés, les femmes traverseront, sinon sans secousse, du moins sans orage, le temps difficile du retour; quelques-unes même acquerront plus de santé, surtout si elles veulent apporter toute la prudence que réclame l'accomplissement des fonctions qui leur restent encore à remplir, et dont l'exercice régulier exige de sages précautions, particulièrement au déclin de la vie.

Mais quelle expression nous échappe!... Les femmes qui ont cessé de payer le tribut menstruel ne sont pas parvenues pour cela au déclin de la vie : quelquefois, au contraire, elles en remontent le cours, et elles commencent à jouir paisiblement des économies de leur expérience.

Jusque-là elles avaient été assujetties aux plus doulourenses fonctions, elles avaient été tour à tour le jouet de la folie ou de l'amour; maintenant elles vont dominer leurs désirs et commander en souveraines. C'est de ce moment qu'il faut les voir et les entendre. Il n'y a plus pour elles ni fausses joies,

ni plaisirs factices, ni jouissances oppressives; mais, au contraire, éclairées par les épreuves, mûries par le malheur, fortifiées par la raison, elles dédaignent ou repoussent les caprices irritants; elles se targuent d'avoir appris la vie et ses misères, et elles ne l'estiment plus que pour ce qu'elle vaut, c'est-à-dire pour une saison de douleur, ou plutôt pour un temps de combat ou de guerre infligé aux êtres sensibles, autour desquels la nature semble avoir accumulé les écueils, comme pour éprouver elle-même ses propres ouvrages dans le but de conserver les meilleurs et de briser les plus imparfaits.

Enfin, une fois affranchies du tribut menstruel, une fois délivrées des soucis ou des peines de l'amour, des tourments de la jalousie et des perfides atteintes des passions ardentes, les femmes commencent à sentir avec profondeur les véritables jouissances, celles qui vont droit au cœur, où toutes les voluptés se retrouvent; elles les recherchent, et à l'ombre du foyer elles jouissent doucement des pieux hommages que quelques amis fidèles viennent leur rendre en silence, attirés eux-mêmes par la distinction et les charmes d'un commerce dont la confiance et l'amabilité font les honneurs et les délices.

Il est encore une conduite morale qui mérite quelque attention de la part des femmes, afin de prévenir les sollicitudes auxquelles quelques-unes s'abandonnent à cet âge. Si les années amenaient avec elles la raison, les femmes n'auraient pas besoin de conseils pour éviter les désagréments auxquels elles vont être assujetties. Quelques réflexions sur les changements que subissent tous les êtres de la nature leur apprendraient de bonne henre qu'elles sont destinées à souffrir cette commune loi; elles seraient donc plus persuadées de l'importance d'acquérir une amabilité qui ne consistât point dans la beauté. Celles qui font dépendre le bonheur de la conservation de leurs charmes ne peuvent pas se dissimuler que,

chaque jour, diminue la foule des hommes frivoles que les agréments de la jeunesse avaient fixés près d'elles.

Une femme qui fit autrefois l'ornement des cercles par sa beauté interroge en vain les yeux de ceux qui se rencontrent avec elle, ils sont dirigés vers d'autres objets. Si les témoignages d'un froid respect lui sont conservés par usage, elle peut s'apercevoir que les cœurs entraînés par des beautés nouvelles ne lui réservent que les égards d'une politesse forcée, aussi mortifiante pour celle qui la reçoit qu'elle est gênante pour celui qui en donne les marques.

Cependant, si dans une assemblée nombreuse, composée par une jeunesse qui brille des charmes du bel âge, se présente une des femmes rares qui a pris plus de soin de cultiver son esprit et sa raison qu'à prolonger la durée incertaine de quelques attraits passagers, une sorte d'admiration attache les yeux sur elle, c'est celle d'une estime et d'une vénération senties. Ce respect avait sa source dans un charme toujours égal et toujours permanent, sa jouissance a été constante comme lui; elle était indépendante des caprices et de la fantaisie qui rend si souvent le prix de la beauté douteux entre la langueur d'une belle femme qui intéresse et la vivacité de celle qui séduit, prix presque toujours donné à celle qui est présente, après l'avoir ôté à celle qu'on ne voit plus ; prix dont la jouissance incertaine inquiète déjà celle qui le reçoit quand il lui est accordé, dans la crainte de le voir passer à l'instant même en des mains étrangères. Et sans parler ici des chagrins dévorants qui ont quelquefois fait couler ses larmes lorsque des hommes inconstants ont rompu les chaînes fragiles dont elle les avait enveloppés, ni de ces trahisons funestes qui ont dévoilé des secrets qui devaient rester ensevelis dans l'ombre du silence, secrets dont le mystère éclairci a rendu la beauté tributaire de la perfidie et de l'opprobre, et en a fait l'instru-

ment d'un honteux plaisir momentané ; toutes ces jouissances ont été mêlées d'amertume. Cependant un temps arrive où, abandonnée à elle-même, tout l'avertit que ses plaisirs ont cessé pour toujours; le souvenir cruel de leur perte entière laisse un trouble dans son esprit que rien ne peut calmer. Devenue étrangère à ses amis qui ont formé d'autres liaisons, elle n'en reçoit plus que des marques d'indifférence. Heureuse encore si parmi eux il ne se rencontre pas de ces hommes méchants qui lui rappellent leur bonheur passé pour lui reprocher sa faiblesse; exposée sans cesse aux traits piquants de la méchanceté, elle est encore accablée par les reproches de celles qui se préparent les mêmes regrets. Ne pouvant plus vivre dans un monde qu'elle déteste, la solitude ne lui offre point de ressource, parce qu'elle ne connaît pas la tranquillité dont on peut jouir loin du fracas du monde; abandonnée à une sombre mélancolie qui l'épuise, ses jours s'écoulent dans les funestes accès d'un chagrin qui la consume.

Celle qui a fait consister sa félicité dans des qualités plus véritables n'a pas connu de vicissitudes qui aient pu altérer le repos de son cœur. Toujours aimée] et toujours plus digne de l'être, les liens qui attachaient à sa personne se sont resserrés par le temps, et se sont étendus sur un plus grand nombre d'amis. Le bonheur dont elle jouissait a été partagé par tout ce qui l'entoure, et quand sa vieillesse ne lui permet plus de l'étendre au loin, on vient encore s'instruire auprès d'elle du chemin qui l'y a conduite. Jusque dans sa caducité les hommages qu'on lui offre sont sincères et flatteurs. Semblable à un grand peintre dont les productions ont fait l'admiration des connaisseurs, quand ses mains tremblantes n'animent plus la toile sous son pinceau, la jeunesse qui s'est élevée à l'aide de ses ouvrages vient l'entretenir des monuments de sa gloire. Les préceptes du vieillard enflamment encore l'imagination de ses

disciples; c'est un feu mourant qui jette des étincelles capables de former un foyer aussi ardent que le fut celui dont elles sont émanées.

Pour nous résumer enfin, nous dirons avec madame Romieu, dont les idées justes, sur cet important et intéressant sujet, doivent faire autorité, et dont les pensées élevées, les expressions nettes et choisies, et le style le plus correct et le plus pur, développent l'intelligence, agrandissent l'esprit, épurent l'âme, et charment et captivent le cœur : Il y a deux parts dans la vie, parts inégales, lumière et ombre; et pour la femme le contraste est abrupt, la démarcation terrible; elle commence enfant le voyage de la vie; devant elle le sentier serpente et monte doucement : ensuite il devient plus rapide, et se dore du soleil matinal, qui touche chaque objet de son prisme et l'enveloppe de sa vapeur. Un charme pénétrant rend tout aimable; tout est jouissance inconnue; le cœur haletant supporte à peine le sentiment de la vie, et reste parfois comme anéanti. Mélancolie sans raison, désirs sans objet, aspirations sans but tourmentent la jeune âme, inquiète de sa destinée, et cependant du fond de cette âme s'exhale un chant de joie, un cri d'extase, un hymne céleste. Oh! qu'elle est belle, la jeunesse! Quelles félicités n'espère-t-elle pas? Tout lui sourit; le soleil qui brille au ciel, l'oiseau qui chante, l'air embaumé, les vagues et profondes harmonies des campagnes et des bois. Tout lui crie: Espère! aime! sois heureuse!

Mais elle avance, la pente devient plus rapide, et les fleurs aux joyeuses couleurs deviennent plus rares; le pays moins riant d'aspect a des plans plus vastes, plus majestueux; on sourit moins, on désire davantage; moins mélancolique, on est plus triste; les vagues rêveries disparaissent, et sont remplacées par les vœux ardents que l'on ne peut satisfaire. Convoitise, cupidité ou nobles aspirations, désirs insatiables,

ardente soif de vivre nous poussent en avant... Cependant la montée est plus pénible et le sentier plus abrupt, la femme s'y élance éperdue ; devant elle marche un fantôme ; acharnée à sa poursuite, la voyageuse oublie temps et fatigue, toujours elle espère l'atteindre. Pour les unes, ce mirage c'est l'amour; pour les autres, la richesse, la gloire, l'ambition à satisfaire; pour quelques âmes d'élite, c'est le bien. Ardente et fébrile, elle marche d'un pas saccadé et inégal. Quelquefois elle perd de précieuses années dans une indécise somnolence, puis elle se précipite en insensée pour regagner le temps qu'elle a laissé échapper; mais que le fantôme poursuivi disparaisse dans l'éloignement, ou qu'on soit prêt à l'atteindre; succès ou chute, espoir ou déception, cette portion de l'existence ne peut être complétement malheureuse.

Au commencement du voyage, ce sont les rêves de la jeunesse; plus tard, ce sont des désirs de fortune, de succès, d'ambition qui nous soutiennent; mais lorsque, après un redoublement d'énergie, haletants, impatients de toucher au but désiré, nous atteignons le plateau de la montagne, tout se transforme. Placés au-dessus des nuages, qui auparavant voilaient les objets et en dissimulaient la laideur, on les voit tels qu'ils sont; la cime, qui se dessinait si gracieusement à l'horizon, apparaît aride et dénudée.

Le voyageur de la vie arrive à ce plateau, à l'âge de cinquante ans, la femme souvent plus tôt, comme nous l'avons dit dans le premier volume de cet ouvrage. Que fera alors la femme qui n'aura pas su prévoir ce moment et s'y préparer d'avance? Femmes, gardez-vous de regretter la première jeunesse passée, c'est seulement dans l'âge mûr que vous pouvez comprendre votre situation, maîtriser les événements, et peut-être, noble ambition qui vous est offerte, suspendre la marche effrénée vers le mal qui dévore notre siècle!...

CHAPITRE QUATRIÈME

HYGIÈNE GÉNÉRALE, OU CONSEILS HYGIÉNIQUES APPLICABLES A TOUTES LES FEMMES EN GÉNÉRAL.

Valetudo sustentatur notitiâ sui corporis, et observatione quæ res prodesse soleant, aut abesse, et continentiâ in victu omni atque cultu corporis tuendi causa, et prætermittendis voluptatibus, etc.

CICERO, *de Offic.*

Il n'y a rien que les hommes aiment mieux à conserver, et qu'ils ménagent moins que leur propre vie.

LA BRUYÈRE.

Société, luxe et mœurs chez les peuples anciens et modernes.

De toutes les lois de la nature la plus douce et la plus impérieuse est le penchant qui rassemble les deux sexes dans cette communauté de biens et de maux qu'on appelle société, qui les oblige à se rendre meilleurs ou plus aimables pour se plaire l'un à l'autre. La femme ne pouvant pas subsister seule, devient par sa faiblesse, ses grâces et les fonctions auxquelles son sexe la destine, le premier lien de la vie civile. Esclave condamnée à des travaux pénibles chez le sauvage, opprimée et renfermée sous le jaloux despotisme des Orientaux, elle n'exerce une influence active que sous les climats où, presque égale à l'homme et plus maîtresse d'elle-même, elle apprend à faire estimer son suffrage; et, parce qu'elle est libre de se donner, elle veut qu'on la mérite. Bientôt elle substitue à la rudesse féroce de nos premières habitudes l'empire plus doux

de l'amour et les lois de la politesse. En réduisant son vainqueur à lui plaire elle éveille l'industrie et les arts. Le chant, la danse, la peinture, les ornements poétiques du langage naissent de cette même source, ainsi que le goût de la parure et tout ce qui s'y rapporte. L'impuissance de la femme intéresse la générosité du sexe le plus robuste, et le prix qu'elle sait mettre à ses faveurs fait tout son pouvoir. De là est venu son prodigieux ascendant à cette époque appelée le moyen âge, dans cette enfance de nos sociétés modernes, berceau de la chevalerie errante. Tels furent encore chez les Grecs et les premiers Romains ce respect et cette déférence pour les femmes qu'on retrouvait aussi parmi les Gaulois et les Germains. Aux yeux de ces peuples simples et vaillants, la délicatesse de ce sexe paraissait un objet sacré; ses conseils, souvent écoutés dans les délibérations publiques, devenaient encore les arbitres de la conduite des hommes.

Ce rapport d'égalité civile entre les sexes produit à la longue des résultats importants dans les mœurs, l'âme des sociétés. Tant que la femme, suivant sa destination et ses goûts naturels, se tient au centre de la famille comme dans son propre univers, et que l'homme se livre au dehors à de plus grands ou de plus forts travaux, la séparation habituelle des sexes renforce le caractère de chacun d'eux. La femme devient plus femme, et l'homme plus homme, en vivant davantage avec leurs semblables. Tous deux connaissent plus le véritable amour que la galanterie, parce qu'ils se voient rarement; il y a moins de politesse que de franchise, il y a moins de satisfaction pour l'amour-propre et plus de cette haute estime de soi-même qui nous exempte des vices bas, qui se paye par l'orgueil des sacrifices de l'intérêt. Les vertus sont dures, les passions féroces; l'homme montre mieux l'empreinte de son caractère et déploie cette énergie originelle qui

n'est que la conscience de sa force et de sa dignité. Son langage et ses arts encore grossiers conservent encore plus de vigueur que de grâce ; une rustique simplicité tient lieu du bon goût qui n'est pas né. La femme, naturellement douce et sensible, est ornée des simples attraits de l'innocence que sa pudeur rend plus touchants. Sa parure et sa coquetterie s'embellissent de tout ce qui leur manque. Plus elle vit retirée, plus elle resserre le cercle de ses affections, les rend profondes et constantes. Parce qu'elle sait aimer, elle n'est pas débauchée. Elle garde longtemps son ascendant, parce qu'elle ne se prodigue pas ; on ne l'aborde point avec familiarité, mais avec respect comme ces objets qui, vus dans un demi-jour mystérieux, n'en paraissent que plus vénérables. Alors les mœurs sont austères ; les amours ressemblent à un culte, et publiquement avouées, elles demeurent sous les yeux de l'honnêteté. En faisant acheter chèrement sa défaite, la femme rend la victoire plus glorieuse : l'on est charmé de la résistance et l'on méprise des triomphes trop faciles.

Lorsque les liaisons sociales deviennent plus intimes ou plus fréquentes entre les deux sexes, ils se communiquent leurs qualités. Le plus faible ne pouvant pas s'élever au niveau du plus fort, l'homme s'efféмine et la femme aspire à se rendre homme. La vie molle, sédentaire, indolente, qui résulte de cet état de société, adoucit les mœurs, mais énerve la vigueur du corps et en aiguise la sensibilité. La finesse du tact et des sens ajoute aux sentiments de nouveaux degrés de subtilité. L'habitude des sensations délicates raffine encore leur délicatesse. De là naît cette sagacité merveilleuse du goût, cette vivacité d'esprit et d'imagination si propres à l'étude des lettres et des arts; mais à force de se polir, l'empreinte du naturel s'efface ; tant de contrainte comprime la franchise et la liberté; l'énergie des passions s'éteint sous les froides combinaisons de la

politesse, la véhémence du caractère sous une fausse affectation de modestie; la splendeur du génie fait place aux lueurs brillantes du bel esprit, et la fierté de l'âme aux raffinements de la galanterie. L'amour, qui tient tant à l'héroïsme, et qui est si capable d'allumer le vrai génie, s'éteint dans la fange des jouissances, car la proximité des sexes, irritant continuellement les désirs, corrompt le cœur et substitue les plaisirs aux devoirs. Les sens épuisés par les voluptés se blasent, deviennent difficiles à satisfaire. La lassitude même de ce qui est bien porte le moral comme le physique à la recherche du rare, du précieux, de l'inusité; et c'est ainsi que se déprave le goût qui suit toujours l'état des mœurs.

Tant qu'obéissant aux lois de la nature les femmes n'ont cherché dans leurs habillements que le moyen de se défendre des intempéries des saisons, la pudeur a présidé à leurs actions, comme le bonheur à leurs jours; mais ces jours fortunés se perdent dans la nuit des temps, et le premier dépositaire des annales des premiers-nés du genre humain l'est aussi des premières erreurs de sa plus belle moitié.

L'épouse d'Abraham sort couverte de ses riches habits en pays étrangers, elle est vue d'Abimélech; le roi s'enflamme, la ravit, et le bon patriarche ne la recouvre qu'après que le monarque a levé sur sa légère compagne l'impôt que chaque homme sait obtenir de toute femme jolie qui désire le paraître. Cette imprudence était d'autant moins excusable que déjà en Égypte elle avait subi une pareille aventure, qui s'était terminée de même... Mais les leçons sont toutes perdues pour les femmes coquettes, excepté quand l'âge leur laisse le regret de n'avoir plus de risques à courir.

On vient de lire que le roi Abimélech avait ravi l'épouse d'Abraham, et avait levé sur la compagne de ce patriarche l'impôt que chaque homme sait obtenir de toute jolie femme

qui désire trop le paraître; la Genèse nous dit au contraire que la Providence sut ménager les plus heureuses circonstances pour prévenir ou empêcher de grands maux. On sait que Sara, femme d'Abraham, était si belle, que le roi Abimélech en devint éperdument amoureux, et la fit enlever, la prenant pour la sœur d'Abraham et non pour la femme de ce patriarche, lorsque celui-ci se vit obligé de quitter la terre de Chanaan à cause d'une grande famine, et de passer en Égypte sous le règne d'Abimélech, de la race des Pharaons; si l'on demande comment Sara, étant la plus belle de son temps, ayant été enlevée par Abimélech, à cause de sa rare beauté, fut néanmoins conservée sans recevoir aucune atteinte ni aucune flétrissure à son honneur, on peut apporter deux raisons : la première est que la coutume des princes d'Orient était que, lorsqu'on leur présentait de nouvelles femmes pour être leurs épouses, ils ne permettaient qu'elles s'approchassent d'eux qu'une année après, pendant lequel temps on préparait tout ce qui était nécessaire pour contribuer à les rendre plus belles et plus agréables aux yeux du prince. A cet effet, pendant les six premiers mois, on se servait d'une onction d'huile de myrte, et pendant les six suivants, on se servait d'aromes et de divers parfums, ainsi qu'on voit que cela se pratiquait du temps d'Assuérus et d'Esther. Abimélech conserva sans doute la même coutume envers Sara, et voulut qu'elle fût assujettie à ces cérémonies qui se pratiquaient dans sa cour, parmi ses femmes et ses concubines; et ce fut pendant ce long intervalle de temps que Dieu frappa le prince Abimélech de la plaie dont il est parlé dans l'Écriture sainte, ce qui lui fit perdre la pensée d'attenter à la pureté de Sara : Dieu lui apparut en songe, et lui dit que cette femme qu'il avait fait enlever à cet étranger était son épouse, et non sa sœur. *Venit autem Deus Abimelech, per somnum, nocte, ait illi:*

En morieris propter mulierem, quam tulisti, habet unum virum. Abimelech vero non tetigerat eam. Nonne ipse dixit mihi: Soror mea est, et ipsa ait : Frater meus est?

L'épouse d'Uri, Bethsabée, dont la beauté et les charmes avaient séduit le roi David, lorsqu'elle se baignait sous les yeux de ce prince qui se promenait dans une galerie de son palais, flattée de se voir recherchée par un roi, n'écouta point ce que l'honneur et la religion devaient lui inspirer, viola les lois sacrées du mariage, et se rendit à la passion de David presque aussitôt qu'il la lui eut fait déclarer.

C'est après avoir quitté son triste habit de veuve et s'être parée de ses plus beaux atours, que Thamar, presque encore dans l'enfance du monde, va sur le grand chemin épier le moment de prouver à son beau-père son incestueux amour; tant se touchent de près le goût de la parure et l'oubli des premières lois de la pudeur!

C'est aussi sous les armes d'une toilette recherchée que la prude Judith se glisse dans la tente du crédule Holopherne, et qu'après l'avoir fait succomber aux charmes d'une double ivresse, elle a l'affreux courage de trancher la tête d'un malheureux qui, trop confiant, s'honorait de la perdre entre ses bras, puis proclame la délivrance de Béthulie en s'avouant à la fois courtisane et homicide.

Jézabel, cette femme dont le nom est devenu une sorte d'injure et le type de la prostitution, couvrait ses joues d'un fard honteux, d'abord pour cacher la rougeur dont, au début de ses premiers débordements, son teint s'animait encore, ensuite pour réparer le ravage du temps et de la débauche; elle affectait de montrer à la fenêtre de son palais la nudité de ses attraits surannés, quand le féroce Jéhu la fit impitoyablement précipiter du lieu même où elle calculait les moyens de le séduire.

Qui décida le triomphe de la jeune et modeste amante d'As-uérus sur ses orgueilleuses rivales, sinon la simplicité? En ain celles-ci étalèrent la pompe des plus riches parures, et omme le dit Racine :

> Pour se parer de superbes atours,
> Des plus habiles mains empruntaient les secours,
> Esther, pour toute brigue et pour tout artifice,
> De ses larmes au ciel offrait le sacrifice.

Mais c'est dans la Grèce surtout que nous trouverons influence la plus marquée du luxe sur les mœurs. Cette nfluence fut si subite qu'elle date du moment précis où les erses, vaincus par les Grecs, les vainquirent à leur tour par a mollesse de leur luxe asiatique.

> *Sævior armis*
> *Luxuria incubuit, victumque ulciscitur orbem.*
>
> LUCAIN.

Les vieux soldats d'Alexandre s'indignaient que le vainqueur 'Arbelles, que le conquérant du monde affectât de porter la be longue des Perses, et choisît parmi les nations par lui incues sa garde personnelle.

C'est à la tunique de Néméa, à ses longs cheveux noirs nés de cigales d'or, qu'Alcibiade, Spartiate à Lacédémone et l esclave des modes dans Athènes, dut les faiblesses d'une ne née pour les plus belles destinées. Mais dans ce pays for-né, trop ressemblant, hélas ! à notre France, dont l'habitant ait voluptueux avec courage, érudit avec paresse, libertin ec philosophie, léger avec constance, brave surtout avec thousiasme, la mode réglait tout, décidait tout, s'opposait à ut, tranchait sur tout ; l'esprit paralysait les élans du cœur,

et les femmes, sous l'empire de la mode, préféraient une belle ceinture à la plus belle renommée. Les Grâces, armées de la marotte de Momus, semblaient y rivaliser d'excès galants et avoir pris le bandeau de l'Amour pour s'abandonner sans choix et sans réserve à l'hommage du premier sacrificateur. Ce siècle, fécond en brillantes erreurs de tout genre, sembla ennoblir le culte des courtisanes; elles comptèrent pour amants des rois illustres, Hiéronyme, roi de Syracuse, Philéterre, roi de Pergame, Cyrus, Artaxerce, Philippe, roi de Macédoine, Alexandre le Grand, etc. Et l'histoire, pour les excuser peut-être, nous dira qu'on en vint à ce point de corruption que ces prêtresses de Vénus, imprimant à leurs travers mêmes un caractère de grandeur, expiaient par des monuments publics leurs publiques folies. (Nous ferons remarquer qu'on ne doit pas comparer les courtisanes grecques à nos femmes entretenues, dont le moindre défaut est d'être sans éducation et étrangères aux lettres comme aux arts. La France, l'Europe, peut-être, ne peuvent citer qu'une courtisane, la célèbre Ninon, digne de toute sa renommée.) Ainsi Rhodope éleva en Égypte une pyramide qui porte encore son nom, et Lamia bâtit le magnifique portique de Sicyone ; ainsi Laïs orna Corinthe d'édifices superbes ; ainsi Phryné consacra à sa patrie, qui le déposa sur un autel, le fameux Cupidon de Praxitèle, tout à la fois don, monument et image d'un amour aveugle et choisi par la ruse dans ses immortels chefs-d'œuvre. Elle fit plus, elle osa proposer de relever à ses frais les murs de la ville aux cent portes, à la seule condition d'y attacher cette inscription si fastueusement simple : « Alexandre détruisit Thèbes, Phryné la fit rebâtir. »

Les courtisanes, vivant publiquement dans Athènes, où sans cesse elles entendaient parler de philosophie, de politique et de vers, prenaient peu à peu tous ces goûts. Leur esprit devait

donc être plus orné et leur conversation plus brillante ; alors leurs maisons devenaient des écoles d'agrément; des poëtes venaient y puiser des connaissances légères de ridicule et de grâce ; et les philosophes, des idées qui souvent leur eussent échappé à eux-mêmes. Socrate et Périclès se rencontraient chez Aspasie, comme Saint-Évremont et Condé chez Ninon. On acquérait chez elles de la finesse et du goût ; on leur rendait en échange de la réputation.

La Grèce était gouvernée par les hommes éloquents ; et les courtisanes célèbres, ayant du pouvoir sur les orateurs, devaient avoir de l'influence sur les affaires. Il n'y avait pas jusqu'à ce Démosthène, si terrible aux tyrans, qui ne fût subjugué, et l'on disait de lui : *Ce qu'il a médité un an, une femme le renverse en un jour.* Cette influence augmentait leur considération, et, avec leur esprit, développait leur talent de plaire.

Enfin, les lois et les institutions publiques, en autorisant la retraite des femmes, mettaient un grand prix à la sainteté des mariages; mais dans Athènes l'imagination, le luxe, le goût des arts et des plaisirs étaient en contradiction avec les lois. Les courtisanes venaient donc, pour ainsi dire, au secours des mœurs. Le vice répandu hors des familles ne révoltait pas ; le vice intérieur, et qui troublait la paix des maisons, était un crime. Par une bizarrerie étrange et peut-être unique, les hommes étaient corrompus et les mœurs domestiques austères. Il semble que les courtisanes n'étaient point regardées comme de leur sexe ; et, par une convention à laquelle les lois et les mœurs se pliaient, tandis qu'on n'estimait les autres femmes que par les vertus, on n'estimait celles-là que par les agréments.

Toutes ces raisons servent à nous rendre compte des honneurs qu'elles reçurent si souvent dans la Grèce.

Dans ces temps de profonde perversité, les arts aux gages de la débauche déifiée embellissaient les bosquets d'Amathonte, et, s'honorant de parer les victimes du dieu de Lampsaque, suaient, selon l'expression de Bossuet, pour le service du luxe : alors naquirent ces modes, jusqu'alors inconnues, qui, relevant l'éclat des charmes, disposent au désir de leur possession, et donnent la double ardeur de conquérir et de plaire.

Chaque jour en voyait éclore une nouvelle, que ces folles charmantes allaient étaler aux yeux des curieux à la promenade de la porte de Dipylon. C'étaient tantôt un manteau de pourpre relevé avec un nouvel art, une robe phrygienne d'une coupe plus savante, des figures d'or pendues aux oreilles, des cheveux entrelacés de guirlandes inconnues; tantôt c'était la lecture à faire en commun d'un poëme nouveau, ou de la première œuvre d'un jeune médecin dont on avait décrété la fortune, etc.

Athènes comptait vingt mille citoyens et cent mille valets. Des esclaves nombreux suivaient les femmes, portant des pliants, qu'on plaçait dans la rue même, si la fantaisie prenait d'y causer.

Le fard, les parasites, les boudoirs, les miroirs de poche, les virtuoses, les nerfs même étaient connus à Athènes, et ces belles Grecques ont eu l'initiative de tous nos travers. On leur donnait même une bien plus grande importance, puisqu'une loi prononçait la peine de mort contre celui qui aurait la témérité de proposer de convertir aux besoins de l'État l'argent destiné pour l'entretien des théâtres. Juges suprêmes des spectacles, les femmes protégeaient et élevaient aux nues, trois jours après, le drame qu'elles avaient fait tomber à la première représentation.

Alors aussi des meubles d'un goût élégant remplacèrent les

simples et commodes inventions de nos premiers parents, et le siècle d'argent vit les premiers adultères.

Viderunt primos argentea sæcula mœchos.
JUVÉNAL.

A des peaux répandues par terre, et sur lesquelles le guerrier fatigué, le marchand voyageur et le cultivateur paisible trouvaient un sommeil d'autant plus facile que la tempérance présidait aux repas et la conscience aux actions, succéda l'édredon enfermé dans la pourpre de Tyr. Un péristyle, orné de colonnes corinthiennes, conduisit ce Sybarite à un lit plus vaste que n'était la maison de ses pères ; mais en vain sa tête ardente d'ambition, et lassée de débauche, y chercha le sommeil devenu étranger à son opulente famille; en vain ses membres, en quittant leurs riches vêtements, aspirent à la liberté de la nature : il ne dormira plus, et, condamné à l'ennui des jours, à l'insomnie des nuits, il regrettera longuement son antique simplicité; il voulut devenir riche et goûter tous les plaisirs de l'opulence, alors la nature, mère équitable, a dit : « Qu'il soit riche, mais qu'il veille, et que le doux sommeil, que le sobre appétit restent du moins le patrimoine du pauvre... » Depuis ce temps, l'homme de la nature dort en paix et trouve savoureux le pain arrosé de ses sueurs, tandis que l'homme de luxe expie, dans des veilles douloureuses sur un lit fastueux, et sans faim auprès d'une table somptueuse, le crime de son insatiable ambition ou le malheur d'une richesse démesurée.

Ce fut au milieu de cette immoralité générale que, pendant dix-huit cents ans, Lacédémone offrit le spectacle de la pureté la plus intacte et conserva le feu sacré de la vertu... Un homme naquit, auquel les dieux donnèrent l'âme qui fait concevoir

de grandes choses, l'éloquence qui sait les persuader et la vertu qui en offre l'exemple. Lycurgue parut et fonda une république, ou plutôt des lois qui portèrent le nom de leur illustre auteur... Chez les Spartiates, on ne pouvait épouser de femmes étrangères, et tous les citoyens étaient enfants-nés de l'État à qui seul était confiée leur éducation sous l'inspection d'un magistrat particulier; cette éducation était continuée jusque dans un âge avancé : l'enfant et l'homme étaient toujours disciples de l'État. Ennemi du luxe, Lycurgue n'admit, au rapport de Plutarque, de monnaie que celle de fer, et relégua en Arcadie l'or et l'argent qui, jusqu'alors, avaient eu cours à Lacédémone. Avec ces riches métaux disparurent ces arts futiles dont l'existence est fondée sur le luxe. Les hommes de loi devinrent inutiles ; quel procès pouvait-on intenter chez un peuple frugal, n'ayant ni pauvreté, ni richesse, et cependant, selon Plutarque et Platon, le plus heureux de la terre ?

Portant plus loin ses hautes vues philosophiques, et pour prévenir ces intempérances domestiques, ces débauches privées qui exigent pour cure palliative un long sommeil, de l'inaction, de la diète, des bains et des remèdes de la médecine, qui sont eux-mêmes souvent un nouveau mal, il établit les repas publics où chacun apportait sa provision de farine, de vin, de fromage, de figues, d'huile, et partageait la nourriture commune. Cette loi était si sévèrement exécutée qu'Agis, revenant de l'armée après avoir battu les Athéniens, envoya demander ses deux portions pour souper avec sa femme, et fut refusé par les polémarques.

Mais c'est surtout en ce qui touche les femmes que les lois de Lycurgue sont divines : il comprit l'influence de ce sexe enchanteur sur le nôtre, et crut veiller assez à l'éducation des hommes en s'occupant beaucoup de celle des femmes ; il vou-

lut surtout qu'elles fussent modestes et non prudes, et si sûres de leur sagesse qu'elles pussent, sans rougir, offrir des attraits dont l'aspect enflammait la valeur et non les sens des jeunes gens appelés tous à devenir leurs époux. Ainsi substituant un préjugé à un autre, la patrie à la nature, la sagesse à la pudeur, il crut les femmes plus assurées de vaincre en ne leur laissant ni le besoin de combattre ni le désir de succomber. Les Lacédémoniennes étaient les plus belles femmes de l'univers, et on peut citer en preuve la chaste Pénélope et la trop fameuse Hélène.

Agrandissant l'âme des femmes, et l'élevant au-dessus des préjugés vulgaires, Lycurgue voulut que les jeunes Lacédémoniennes dansassent en public, parées de leur seule beauté, des dons heureux de la nature et sans autre voile que leur vertu. Ces danses ont fait dire à Montesquieu que Lycurgue avait ôté la pudeur à la chasteté même. On peut dire que si Caton vint au spectacle pour en sortir, les magistrats et les pontifes y assistèrent. Certes, un tel exercice ne convenait qu'à des vierges dont la vie frugale et laborieuse, les mœurs pures et sévères, l'élévation des pensées, pouvaient seules rendre innocent un spectacle choquant ou voluptueux pour toute nation qui ne serait qu'honnête. A Sparte, il créa des héros.

Mais cette nudité était celle d'une belle vierge qui s'ignore elle-même, et non celle que présente à nos yeux aujourd'hui la parure des beautés du jour ; et comme l'a dit le chevalier de Jaucourt : « Quand on s'habille avec tant d'art et si peu d'exactitude que les femmes le font aujourd'hui ; quand on ne montre moins que pour faire désirer davantage ; quand on ne cache une partie de l'objet que pour parer celle qu'on expose, on est censé avoir oublié tout sentiment de pudeur. »

La loi voulait aussi, à Sparte, qu'un mari trouvé et agréé par les magistrats enlevât sa jeune épouse, afin que la chas-

teté, même en cédant à l'empire de l'hymen, eût plutôt l'apparence de succomber que de consentir à la violence de son ravisseur : et c'était tellement le motif de la loi que, même pendant la durée du mariage, l'époux spartiate ne jouissait de ses droits qu'à la dérobée, et plutôt en amant favorisé par les ombres de la nuit qu'en vainqueur avouant au grand jour son triomphe. Epoux, mille difficultés irritaient ses désirs encore, et quand partout ce nœud fatal désenchante l'amour, à Sparte seul l'hymen pouvait jouir sans jamais se rassasier.

Au reste, dans l'intérieur des maisons les Lacédémoniennes, affranchies des faiblesses de leur sexe, et presque maîtresses de la douleur, étaient occupées aux détails du ménage et portaient une tunique de laine sans manches, sans ornements, écourtée et si simple que Sophocle, en parlant de l'habit d'Hermione, dit : « Il était trop court, et c'est tout ce que j'en dois dire. »

Dans nul pays l'honneur du mariage n'était respecté comme à Sparte, puisque la peine de l'adultère était, disait Géradas, en riant, de payer un taureau assez gros pour boire de la pointe du mont Taygète dans l'Eurotas ; dans nul autre non plus le uxe n'était aussi méprisé : Lycurgue et la jeunesse lacédémonienne allaient toujours pieds nus, la tête découverte et vêtus uniformément de l'étoffe la plus grossière.

Nous dirons encore que, chez ce peuple belliqueux, tout, jusqu'au plaisir, prenait un caractère de gravité et d'obéissance seulement au vœu de la nature. Enfin, à Lacédémone, a propriété fut enlevée à l'ambition, la louange à la vertu, la possession au mariage, la pudeur même à la chasteté, et cependant nul peuple n'eut des guerriers plus intrépides, des citoyens plus vertueux, des époux plus fidèles, des pères plus aimants, des femmes plus chastes, des vierges plus pudiques, des mœurs plus fortes et plus pures.

Il s'est écoulé bien des siècles avant que quelqu'un se soit avisé de rougir du travail des mains et de faire de l'oisiveté un titre de noblesse et de grandeur. Les femmes surtout ne languissaient pas dans une simple inaction ; elles ne passaient point leur vie, comme font les nôtres, à jouer, à médire dans les cercles qu'on appelle, très-improprement, du nom de bonne société, et à faire et à rendre des visites de cérémonie : aussi ne connaissaient-elles ni l'ennui, ni les vapeurs, ni les autres affections qu'il est aujourd'hui de bon ton d'avoir et sans lesquelles une jolie femme cesserait d'être aimable. Après avoir vaqué aux soins domestiques, la principale occupation des femmes, même des reines et des princesses, était de filer la laine et de la travailler sur le métier. Telle était celle d'Hélène, de Pénélope, de Calypso, de Circé et de beaucoup d'autres dont parle Homère. La femme forte de Salomon maniait le lin et la laine, tournait le fuseau et donnait deux paires d'habits à ses domestiques : c'est ce que l'on trouve dans les anciens auteurs, et notamment dans Théocrite, Térence, Virgile et Ovide. Rien de plus beau que la peinture que fait ce dernier de Lucrèce travaillant avec ses esclaves à une lacerne, sorte de vêtement qu'elle faisait pour son mari. Ces mœurs anciennes ont subsisté longtemps chez les Romains, peuple austère et grave qui, pendant cinq cents ans, ignora les plaisirs et les arts et qui, au milieu des charrues et des champs, était occupé à labourer ou à vaincre. Les mœurs des femmes furent longtemps austères et graves comme eux et sans aucun mélange de corruption ni de faiblesse. Le temps où les femmes romaines parurent en public forme une époque dans l'histoire. Renfermées dans leurs maisons, là, dans leur vertu simple et grossière, donnant tout à la nature et rien à ce qu'on appelle amusement, assez barbares pour ne savoir être qu'épouses et mères, chastes, sans se douter qu'on ne peut pas l'être, sensi-

bles sans jamais avoir appris à définir ce mot, occupées des devoirs et ignorant qu'il y eût d'autres plaisirs ; elles passaient leur vie dans la retraite à nourrir leurs enfants, à élever pour la république une race de laboureurs ou de soldats, et, bien avant dans la nuit, maniaient tour à tour, pour leurs époux, l'aiguille et le fuseau. On sait qu'aucun Romain n'était vêtu que des habits filés par sa femme et par sa fille; et Auguste, maître du monde, donna encore l'exemple de cette simplicité antique. Pendant cette époque, les femmes romaines furent respectées comme dans tous les pays où il y a des mœurs. Leurs maris vainqueurs les revoyaient avec transport au retour des batailles ; ils leur portaient la dépouille des ennemis, et s'honoraient à leurs yeux des blessures qu'ils avaient reçues pour l'État et pour elles ; souvent ils venaient de commander à des rois, et dans leurs maisons ils se faisaient gloire d'obéir. En vain les lois sévères leur donnaient droit de vie et de mort ; plus puissantes que les lois, les femmes commandaient à leurs juges; en vain la loi, prévenant des besoins qui n'existaient que chez des peuples corrompus, permettait le divorce; le divorce autorisé par la loi était proscrit par les mœurs. Les premiers besoins de la nature satisfaits, le Romain donnait son temps à l'exercice des armes, à des incursions chez les voisins ennemis, à la fortification de son camp. Dans ces premiers siècles la vertu présidait aux contrats, la pudeur aux actions, et les Romaines offraient des modèles à l'univers.

Il paraît que tout fut employé dans Rome pour prolonger cette heureuse époque chez les femmes. Une tutelle austère, et dont elles ne sortaient jamais; la censure des magistrats, des tribunaux domestiques ; des lois pour prévenir leur luxe par le règlement des dots, des lois somptuaires pour leurs ornements, des temples élevés à la pudeur ; des temples à une déesse qui présidait à la paix des mariages et à la réconcilia-

tion des époux; des décrets honorables pour les services rendus par les femmes à l'État : tout annonce le grand intérêt que ce peuple conquérant prit aux femmes et à leurs mœurs tant qu'il en eut lui-même.

Leur première qualité fut la décence ; on connaît le trait de Caton le censeur, qui raya un Romain de la liste du sénat pour avoir donné un baiser à sa femme en présence de sa fille. A ces mœurs austères, les femmes romaines joignirent un amour de la patrie qui parut dans des occasions éclatantes. A la mort de Brutus, elles portèrent toutes le deuil; au temps de Coriolan, elles sauvèrent Rome. Ce grand homme irrité, ayant bravé le sénat et les prêtres, et insensible à l'orgueil même de pardonner, ne put résister au pouvoir des femmes qui l'imploraient. Le sénat les remercia par un décret public, ordonna aux hommes de leur céder partout le pas, fit élever un autel sur le lieu où la mère avait fléchi son fils, et la femme son époux, et permit à toutes les femmes de mettre un ornement de plus à leur coiffure. Au temps de Brennus, elles sauvèrent Rome une seconde fois en donnant tout leur or pour la rançon de la ville. A cette époque, le sénat leur accorda l'honneur d'être louées sur la tribune, comme les magistrats et les guerriers. Après la bataille de Cannes, temps où Rome n'avait plus d'autres trésors que les vertus de ses concitoyens, elles sacrifièrent de même leurs pierreries et leurs richesses. Un nouveau décret récompensa leur zèle.

Bientôt l'aisance et le repos leur firent sentir un besoin plus doux, et les Sabines furent enlevées. Alors de grossières étoffes de laine firent disparaître les peaux, des tuniques de lin leur succédèrent. Les seuls magistrats osaient porter la pourpre, et les toges des femmes différaient de celles des hommes par la finesse du tissu, et plus d'exactitude à voiler leurs contours. Tel était l'empire de la beauté avant que le mélange

des sexes les corrompît tous les deux pour les avilir l'un par l'autre. Mais bientôt les victoires introduisirent des mœurs inconnues où les richesses des pays conquis vengèrent les vaincus de leurs superbes dominateurs.

Et la société, dans Rome, se trouva changée, ou, pour mieux dire, perfectionnée par l'opulence, par le luxe, par l'usage et l'abus des arts et des richesses. Alors la retraite des femmes dut être moins austère; leur esprit, plus actif, fut plus exercé; leur âme eut de nouveaux besoins; l'idée de la réputation naquit pour elles; leur loisir augmenta par la distinction des devoirs. Il y eut des devoirs vils, et que les femmes opulentes laissaient, pour ainsi dire, au peuple; il y en eut de nobles, et qui étaient bientôt remplis. Pendant six cents ans, les vertus avaient suffi pour plaire : alors il fallut encore de l'esprit. On voulut joindre l'éclat à l'estime jusqu'à ce qu'on apprît à se passer de l'estime même; car, dans tout pays, à mesure que l'amour des vertus diminue, le prix des talents augmente.

Cette dernière révolution se fit sous les empereurs, et mille causes y contribuèrent. La grande inégalité des rangs, l'excès des fortunes, le ridicule attaché dans ces cours aux idées morales, et à Rome l'excès des âmes fortes, impétueuses dans le mal comme dans le bien, tout précipita la corruption. Alors le vice n'eut pas de frein. La fureur des spectacles mit à la mode une licence profonde et vile. Les femmes se disputaient à prix d'or un histrion; elles attachèrent leur cœur et leurs yeux avides sur un théâtre pour dévorer les mouvements d'un pantomime. Un joueur de flûte engloutit des patrimoines, et donna des héritiers aux descendants des Scipion et des Émile; la débauche redouta la fécondité; on apprit à tromper la nature; l'art affreux des avortements se perfectionna. Les passions, tous les jours renaissantes, purent s'assouvir tous les jours; et les femmes, lasses de tout, dégoûtées de tout, mul-

tiplièrent dans Rome les monstres de l'Asie, et firent mutiler leurs esclaves pour satisfaire les nouveaux caprices d'une imagination usée par ses plaisirs mêmes. Alors les vices furent plus puissants que les lois. On ne s'occupa plus de conserver les mœurs, mais de punir les crimes; et quelquefois leur nature et leur nombre effrayant les tribunaux, il fallut, pour ainsi dire, que la loi se couvrît d'un voile parce qu'il y aurait eu autant de danger que de honte à apercevoir tous les coupables. (Quand Septime-Sévère monta sur le trône, il trouva trois mille accusations d'adultère inscrites sur les rôles. Il fut obligé de renoncer à ses projets de réforme.) On se doute bien que, dans ce siècle, on loua bien plus souvent dans les femmes le rang que la vertu, et les talents ou les grâces que les mœurs.

On ne vit plus de nouvelle Lucrèce assise au milieu de ses femmes, travailler avec elles à des étoffes de laine, et se percer le sein pour ne pas survivre à un déshonneur involontaire; une reine plus insolente, voguant à pleines voiles de pourpre sur un vaisseau dont les cordages étaient d'argent et de soie, dont l'équipage était composé de jeunes hommes, nus comme les Amours, fut vue s'avancer sur les rives du Cydnus au-devant d'Antoine, son accusateur et son juge. Aux coups mesurés des rames blanchissantes, aux sons mélodieux des flûtes, la trirème surgit lentement au port, et offre Cléopâtre vêtue en déesse de la beauté, mollement étendue sur un sofa magnifique que recouvre un pavillon éclatant d'or et de pierreries; de jeunes beautés habillées en nymphes lui servent de cortége, tandis que d'autres déguisées en zéphyres brûlent des parfums et forment un nuage odorant autour de la divinité qui bientôt s'humanise dans les bras amoureux de Marc-Antoine.

Opposons cette brillante prostituée à l'épouse de Collatin,

et voyons laquelle eut des titres plus sacrés à l'estime, aux autels de la postérité, et si l'on peut mettre en balance le poignard de Lucrèce et l'aspic de Cléopâtre. Telle est pourtant la différence des mœurs quand le sentiment de la vertu règle les actions, ou quand l'attrait seul du plaisir en décide les écarts, et ce seul exemple semblerait devoir suffire pour prouver l'influence du luxe sur les mœurs chez les peuples anciens; mais puisque je désire porter la conviction entière dans le cœur des femmes, invoquons les historiens les moins suspects, Dion, Suétone, Pétrone, Tite-Live; ils nous diront que quatre Julie se sont disputé le prix de la galanterie; qu'elles furent vaincues par la trop célèbre Messaline qui compta treize couronnes. C'était peu pour cette impératrice de se marier publiquement à Rome, et presque aux yeux de son mari, avec Silius qu'elle avait contraint de répudier sa femme, elle se déguise en fille publique, et Juvénal ne fait que réciter un fait historique en racontant ses exploits nocturnes.

Pline atteste qu'elle vainquit les autres courtisanes les plus débordées : *Die ac nocte superavit quinto et vicesimo concubitu.* Dès le règne de Tibère, il existait une loi devenue nécessaire pour empêcher les femmes de la première noblesse de se prostituer en public; elles l'éludaient en embrassant ouvertement la profession *lenocinium.* Messaline obtint le singulier triomphe d'être déclarée *invicta* au sortir des bras de quatorze jeunes athlètes : c'était le titre d'insatiable.

. . . . . *Tamen ultima cellam*
Clausit, adhuc ardens rigidæ tintigine vulvæ,
Et resupina jacens multorum absorbuit ictus,
Et lassata viris, necdum satiata, recessit, etc.

JUVÉNAL.

On vit ensuite successivement Agrippine, Livie, Mallonie,

Poppée, étonner la capitale du monde par le scandale de leurs bruyantes orgies, tandis que, obscurément enfoncé dans l'île de Caprée, l'affreux Tibère, pirate d'un nouveau genre, faisait enlever sur les côtes de la Méditerranée, chaque jour, de nouvelles proies pour sa lubricité, et se vautrait dans la fange de toutes ses impuretés. Tel qu'un tigre caché dans son antre, Tibère en l'île de Caprée semble y avoir réuni toutes les horreurs; c'est alors qu'il fallut inventer des termes inouïs et nouveaux pour exprimer les dégoûtantes turpitudes que la lasciveté la plus effrénée dans ses extravagants caprices a pu imaginer. Aux peintures les plus luxurieuses, aux livres les plus licencieux, il faisait joindre des postures libidineuses de toutes les obscénités que jamais n'avaient connues peut-être ni Capoue ni Sybaris, pour exciter ses sens émoussés par la vieillesse et l'épuisement.

Nous ferons remarquer que c'est justement sous le règne de ce tyran monstre que parut la première tunique de soie et que l'on osa la payer au poids de l'or, tant la nouveauté a de prix pour les désirs émoussés des malheureux millionnaires; c'est l'époque précise aussi à laquelle les femmes romaines avaient tellement jeté le masque et abjuré toute pudeur, que Juvénal leur reproche de porter des vêtements transparents, de mettre tous les éléments à contribution pour leur repas ou leur parure, et de provoquer elles-mêmes, par leur toilette, le libertinage des hommes.

Si nous voulions ajouter à tant de preuves d'une excessive corruption et des débauches les plus éhontées, Martial et d'autres poëtes de ce temps nous les fourniraient abondamment. Sénèque reproche aux femmes des impudicités étranges : *Adeo perversum commentæ genus impudicitiæ, viros ineunt.* (Epist. XCV.)

Mais écoutons les accents de la verve saintement courrou-

cée de Juvénal : « Les femmes se croient dépourvues d'agréments si elles n'ont l'air grec. Qui ne sait qu'elles ont la manie de porter le manteau tyrien et de se frotter d'huile?... D'où proviennent ces monstrueux désordres, de quelle source?... Une humble fortune conservait autrefois l'innocence des Latines ; de longs travaux, un sommeil court, les mains endurcies à travailler la laine, Annibal aux portes de Rome, et leurs maris en sentinelle près la porte Colline, garantissaient leurs cabanes des atteintes du vice. Nous subissons à présent les maux inséparables d'une trop longue paix. Plus cruelle que le glaive, la volupté dégrade notre empire, et venge l'univers asservi. Tous les crimes, tous les forfaits qu'enfante la débauche règnent ici. Depuis que Rome vit périr l'antique pauvreté, le luxe infecta nos collines de la mollesse de Sybaris, de Rhodes, de Milet, et surtout de Tarente, dont les citoyens insolents et couronnés de pampre nagent dans les délices ; les richesses, introduisant chez nous des mœurs étrangères, furent le premier mobile de la corruption. Quelle est la retenue d'une femme ivre de vin et d'amour? Confondant tout, elle se prête à tout, lorsqu'au milieu des nuits elle engloutit des huîtres monstrueuses et boit à pleine coupe le falerne qui fermente avec les parfums. »

Dans ce siècle brillant, qui ne fut pas celui de la vertu, Sénèque nous dira qu'un homme se croyait pauvre si ses appartements ne reluisaient d'émaux d'un travail exquis, et si des marbres d'Alexandrie ne brillaient d'incrustations numidiennes. Le délire alla jusqu'à voir des planchers d'ivoire sur des poutres dorées, à revêtir de lames d'or des murailles intérieures, et incruster les parquets de perles et de pierreries précieuses. La dorure du temple de Jupiter Capitolin, par Domitien, coûta trente-six millions de nos livres. Enfin le goût de la parure dégénéra à ce point que les femmes portèrent des

semelles d'or massif, et garniront de pierreries non-seulement le dessus, mais tout le corps du soulier : *Gemmas non tantum crepidarum obstragulis, sed et totis socculis addunt.*

Il est indubitable, comme le prouvent les faits historiques que nous venons de citer, que le luxe et la mollesse, en énervant le corps et en corrompant les mœurs des peuples anciens, ont amené la décadence et la chute de leurs empires ; ce sont ces deux causes qui ont produit les révolutions et opéré la dégénération de l'espèce humaine, et ce ne sera qu'en prémunissant la génération future contre ces vices et en établissant dès l'enfance les fondements d'une bonne constitution, que l'on parviendra à former des citoyens forts et vertueux et à faire fleurir et prospérer les États. « L'inaction affaiblit le corps, dit un philosophe, et le travail le fortifie ; la première amène une vieillesse prématurée, et le second prolonge l'adolescence. La vie oisive ne produit pas seulement des maladies, mais elle rend encore l'homme inutile à la société et donne naissance à tous les vices. L'inaction est la source fatale d'où découlent la plupart des calamités qui affligent l'espèce humaine. Le luxe et la mollesse sont les enfants gâtés de l'opulence et les auteurs de l'oisiveté et de l'ennui, le pire de tous nos ennemis. L'unique travail de beaucoup d'hommes est de varier les attitudes de l'indolence ; leurs nuits ne diffèrent guère des jours que par la différence d'un lit à un sofa ; ils vivent dans une paisible stupidité, ils oublient et sont oubliés ; quand ils payent le tribut à la nature, on ne saurait dire d'eux qu'ils sont morts, seulement ils ont cessé de respirer. Mais la paresse est silencieuse et paisible, elle n'excite point l'envie par son ostentation, ni la haine par ses rivalités ; aussi personne ne s'applique à la censurer ni à la découvrir.

Ne soyons donc pas surpris si cette apathie, qui se transmet d'âge en âge, des parents aux enfants, jointe à la dépravation

des mœurs, a produit une dégénération sensible de la nature humaine. Non-seulement on ne rencontre plus un aussi grand nombre de vieillards qu'autrefois, mais les hommes sont bien moins forts et robustes. On s'était déjà aperçu de cette dégradation du temps de Sénèque, et il paraît qu'elle s'est accrue depuis, au point que nous sommes très-inférieurs aux contemporains de ce philosophe.

Ce n'est pas que, déclamateur ridicule, j'aie la prétention de vouloir ramener les femmes à la simplicité des temps héroïques, aux rêves de Curius, et les condamner à blanchir leur linge, comme la princesse Nausicaa, ou à puiser l'eau de leurs fontaines, comme les filles de Laban : c'est entre la toge de Messaline et les haillons de Diogène que la femme décente et vertueuse choisit son vêtement; car il est un autre extrême à fuir, et le cynisme du philosophe antique est plus repoussant que la mollesse de Sardanapale. Et qu'on ne croie pas que j'appelle ici décence

Cette farouche et triste austérité
Qui fait fuir les amours et même la beauté;

non, c'est celle qui, en donnant aux formes tout leur avantage, en dessine les contours sans les dénuder, et indique les attraits pour les faire désirer davantage; celle enfin qui, sœur de la santé, amie sincère de la beauté, sait qu'elle est fraîche et passagère comme la fleur des champs, et se plaît à l'abriter pour en conserver l'éclat. Mais je connais l'âme élevée des femmes; j'ai pensé qu'il suffisait de leur montrer l'abîme qui, couvert de fleurs, se creusait sous leurs pas, pour qu'elles abandonnassent une route dangereuse; j'ai cru qu'on pouvait encore les rappeler à la décence, à la vertu, en leur prouvant que leur propre intérêt les y convie; j'ai imaginé qu'il ne fallait que leur faire entrevoir que le tableau de la femme honnête,

riche de ses enfants, de l'affection de son mari, d'une santé vigoureuse due à sa tempérance, veillant les jours, dormant les nuits, jouissant de l'estime publique et d'une fortune sûre, accrue par ses économies, aidant sa famille moins avancée, essuyant les larmes du pauvre qui la bénit, s'étant enfin créé un bonheur domestique qui la suit en tous lieux, et indépendant de tous les événements, pour leur faire préférer cet état au luxe précaire des beautés du jour, dû au bilan de leurs maris.

Croit-on que le jeune Scipion eût renvoyé intacte la belle fiancée d'Allucius, ou qu'heureux imitateur de ce sublime trait notre chevalier Bayard eût respecté la pudeur de ses deux prisonnières dans Bresse, si ces jeunes femmes eussent paru, aux yeux de ces héros, le sein nu, les épaules découvertes, l'œil ardent de luxure ou humide de volupté? Non, celui qu craint pour ses trésors les dérobe à la vue; et la femme prodigue du spectacle de ses appas laisse à penser qu'elle ne saurait pas les défendre. Celui-là consent au risque d'être vaincu qui s'expose au combat... « La propreté et la négligence, la simplicité et la magnificence, le bon et le mauvais goût, la présomption et la décence, la modestie et la fausse honte, voilà autant de choses qu'on distingue à l'habillement seul; la couleur, la coupe, la façon, l'assortiment d'un habit, tout cela est expressif et nous caractérise... » (Lavater.)

Dans l'antiquité, nous dit madame Romieu, dans son livre si bien pensé et si bien écrit, intitulé : *La Femme au dix-neuvième siècle*, la destinée de l'épouse, modèle des douces vertus, était de demeurer reléguée dans sa maison. La courtisane, qui seule parmi les femmes cultivait les arts et les lettres, voyait son rôle grandi par l'obscurité de l'épouse; sa maison devenait le lieu de réunion des rhéteurs, des poëtes et des artistes, c'est-à-dire de tout ce qui composait le monde

intelligent. Les Phrynés de nos jours n'ont point hérité de ce privilége; elles pensent peu aux arts, beaucoup à l'argent, et ce sont en général des financiers et des fils de famille que l'on rencontre chez elles. Elles préfèrent ceux qui peuvent non les charmer par leur esprit, mais leur procurer le bien-être matériel, objet de leur convoitise, encore ce bien-être est-il mesquin. A la fois avares et dissipatrices, ordinairement fort ignorantes, elles ne peuvent inspirer aux hommes qui les entourent le goût des choses intellectuelles.

Les courtisanes de l'antiquité ennoblissaient leurs amants, et au sein des plaisirs leur faisaient rêver à la gloire. Celles de ce temps-ci ne songent guère à augmenter le mérite et la renommée de la jeunesse dont elles s'entourent; elles la flétrissent et l'énervent; elles n'ont pas le sourire qui inspire, elles ont le rire sarcastique qui décourage et qui tue.

Ce n'est plus seulement la mère qui tremble en voyant son fils attaché au char d'une de ces femmes, le père aussi s'alarme; il sent que son fils court grand risque de forfaire à l'honneur.

Les courtisanes antiques faisaient souvent de leurs amants des héros ou des poëtes. Nos femmes entretenues en font de pâles efféminés, des avortons au physique comme au moral, leur vice est sans grandeur; leur luxe même, étriqué et bourgeois, est de mauvais aloi. Les jeunes Grecs se civilisaient près des Aspasie et des Laïs; nos jeunes hommes s'abrutissent au contact des courtisanes modernes.

D'où vient donc cette différence entre les femmes dont le genre de vie est également réprouvé par la morale? De la dissemblance des mœurs, dont la principale cause est la religion. Le paganisme divinisait la matière, que le christianisme abaisse; dès lors celles qui étaient les prêtresses des sens conservaient une élévation que ne peuvent posséder les lorettes

de notre temps. L'antiquité plaçait sur l'autel Vénus, symbole de la volupté; les temps modernes la relèguent dans l'atelier du statuaire.

L'influence des femmes entretenues est grande quoique indirecte, et tend à s'accroître depuis quelques années. Trop souvent en public l'attitude de la femme du monde l'expose à être confondue avec les femmes entretenues. Habituée à considérer les hommages comme le but sérieux de son existence, la femme du monde n'a pu se consoler d'être de plus en plus délaissée par les hommes, qui couraient à d'autres fêtes : sa royauté de salon lui sembla illusoire; dès que ses sujets devinrent rares, elle voulut à tout prix raffermir son empire ébranlé. Elle se persuada, sans trop se l'avouer à elle-même, que pour y parvenir il fallait se rapprocher un peu, quant aux formes, de la manière d'être de ses rivales. Nous employons à regret le mot rivales, car dès que les femmes du monde commencèrent cette sorte de lutte secrète, elles y perdirent de leur dignité, même de leur charme. Elles imitèrent les modes excentriques des femmes entretenues; leurs chevaux et leurs équipages furent couverts d'un clinquant ridicule; elles affectèrent en public le même laisser-aller; elles se couchèrent plutôt qu'elles ne s'assirent dans leurs voitures et dans leurs salons; elles parlèrent tout haut dans les théâtres, sans craindre de troubler leurs voisins, et donnèrent à leur attitude une certaine insolence de mauvais goût, qu'elles crurent être de l'élégance et de la dignité. Ce ne fut pas tout, leur conversation participa aussi à ce changement; elles firent bon marché de leur éducation, qui pouvait les distinguer des femmes perdues, et se mirent à parler le langage des jockeys. Les femmes du plus haut rang se trouvèrent au *sport* près des lorettes, à qui elles ne parlaient pas, mais dont elles devaient subir les regards insolents. Dans ces luttes peu convenables, elles per-

dirent leurs avantages, et ne furent plus que les pâles imitatrices de celles mêmes qu'elles dédaignaient. Jouant avec le danger sans le comprendre, inconséquentes et légères, mais non dépravées, ces femmes, qui appartenaient à des familles honorables, ne purent, Dieu merci! lutter de cynisme avec leurs modèles. Elles se firent les Sosies de celles qu'elles méprisaient; elles se couvrirent de fard comme si elles avaient eu à cacher les traces de l'orgie de la veille; elles s'attachèrent au visage le masque de l'impudeur, pour disputer aux courtisanes la palme du mauvais goût et de l'effronterie...

Tout en nous expliquant le mécontentement qu'elles doivent éprouver en voyant leurs salons déserts, nous ne saurions en vérité nous apitoyer beaucoup sur le sort d'une femme, parce qu'elle est moins entourée qu'elle ne voudrait l'être. Mais lorsque le foyer domestique est abandonné, la famille désunie, lorsque l'honneur est menacé, la fortune compromise, lorsque les plus respectables affections sont rompues, nous comprenons les efforts désespérés de l'épouse et de la mère de famille pour reconquérir ce qu'on veut lui enlever. Qu'elle lutte et combatte puisqu'il le faut, mais qu'elle s'y prenne autrement, qu'elle cherche d'autres moyens et emploie d'autres armes. Que le mari infidèle ne trouve pas chez lui le pâle reflet de ce qu'il vient de quitter; que les femmes honnêtes cessent de vouloir ressembler à celles qui ne le sont pas. Qu'elles ne négligent plus les avantages que leur éducation leur assure.

Ce ne sont pas les seules séductions physiques qui appellent l'affection et l'amour; c'est bien plus encore l'esprit, c'est l'âme, c'est ce mystérieux rayonnement du cœur qui se nomme sympathie.

Dans les classes élevées, dans ce qu'on appelle la haute société, la haute noblesse, la haute aristocratie, là aussi que de travers, que de faiblesses, que de misères parmi les femmes!...

S'il est parmi les dames qui appartiennent à ce haut rang de charmantes femmes, pleines d'esprit et même d'instruction (nous pourrions en citer une qui rehausse l'éclat de sa naissance et de son nom par les plus rares qualités de l'esprit le mieux cultivé et par l'élévation d'une belle âme, la petite-fille de M. le comte et de madame la comtesse de Vernon, madame Tristan de Villeneuve, cette femme d'une raison calme, d'un jugement sûr, si distinguée par la noblesse de ses sentiments, par l'élévation de son âme, par la grandeur de ses pensées si bien exprimées dans ses écrits, et par le mérite de ses bonnes œuvres), il en est d'autres qui semblent appartenir au siècle passé, tant elles sont ensevelies, comme encroûtées dans leurs préjugés, et ignorantes de ce qui se fait autour d'elles. Dans les provinces éloignées de Paris, il en est, et nous en connaissons aussi, qui vous disent aussi gravement que pourrait le faire un marquis de l'ancien régime, un de ces marquis appartenant par leurs idées au XIIe siècle, comme nous en connaissons un seul : « M. un tel... n'est pas né, » et qui, lorsqu'elles parlent de personnes non titrées, les désignent par cette phrase prononcée d'un ton dédaigneux : « Ces gens-là... »

Ces grandes dames, qui vivent une grande partie de l'année dans leurs terres, finissent par se persuader que les paysans du village sont leurs vassaux; elles distribuent le blâme et l'éloge, et se donnent un grand mouvement dans leur souveraineté. Quelque circonstance vient-elle leur démontrer que leur autorité n'est pas aussi grande qu'elles s'imaginent, elles se plaignent fort du temps, et répètent à outrance que les bons principes s'en vont.

La grande dame aristocratique, dans toute l'acception du mot, est d'une race qu'on ne trouve pas ailleurs, nous dit encore madame Romieu : « Étiolée à force de distinction,

maniérée à force de grâce, elle conserve, au milieu des préjugés dont elle est imbue, une certaine noblesse de sentiments.»
Dans ces sphères élevées, le rôle de la femme est tout de charme et de séduction ; elle n'a d'autres devoirs à remplir que ceux qui lui sont imposés sous le nom de devoirs de société, des visites à rendre ou à recevoir; elle n'a ni le temps d'être maîtresse de maison, ni celui d'être mère de famille; elle se trouve rarement avec son mari, puisqu'il est de bon ton d'avoir chacun son équipage; isolée au milieu de sa famille, privée de toute responsabilité, sa seule occupation est d'être femme du monde; on la voit figurer dans une loge de l'Opéra, parce qu'il est de mode d'aimer la musique.

Paraître et briller, telle est l'existence de ces femmes, qui à force de vouloir s'élever au-dessus des autres mortelles, de s'idéaliser, pour ainsi dire, ont cessé d'être femmes. Ce cœur ne bat plus sous cet étroit corsage ; le sang ne circule pas sous cette peau mate et blanche; ce corps frêle ne semble pas fait pour la maternité, et la passion le briserait comme un roseau. Elles ne vivent pas de la vie commune, ces femmes élégantes, enveloppées de soie et de dentelles, qui se promènent couchées dans de splendides équipages; nous disons couchées, parce qu'il est de mode pour les femmes, depuis quelque temps, de s'étaler en public dans des attitudes qui seraient à peine convenables dans leur boudoir.

Le christianisme naissant sur la terre fut une législation; il imposa les lois les plus sévères aux femmes et aux mœurs; il resserra les nœuds du mariage; d'un lien politique il en fit un lien sacré, et mit les contrats des époux entre le tribunal et l'autel, sous la garde de la divinité. Il ne se borna point à défendre les actions, il étendit son empire jusque sur la pensée; partout il posa des barrières au-devant des sens; il proscrivit jusqu'aux objets inanimés qui pouvaient être complices d'une

séduction ou d'un désir. Enfin, troublant le crime jusque dans la solitude, il lui ordonna d'être son propre délateur, et condamna tous les coupables à rougir par l'aveu forcé de leurs faiblesses. La législation des Romains et des Grecs rapportait tout à l'intérêt politique des sociétés. La législation nouvelle et sacrée, n'inspirant que du mépris pour cet univers, rapporta tout à l'idée d'un monde différent de celui-ci; de là sortit l'idée d'une perfection inconnue. On vit réduire en précepte, chez tout un peuple, le détachement des sens, le règne de l'âme, et je ne sais quoi de surnaturel et de sublime qui se mêle à tout; de là le vœu de la continence et du célibat consacré. Alors la vie fut un combat. La sainteté des mœurs étendit un voile sur la société et la nature. La beauté craignit de plaire; la force se redouta elle-même; tout apprit à se vaincre; et l'austérité de l'âme augmenta tous les jours par le sacrifice des sens.

Alors les visions les plus délicieuses de la jeunesse naïve effleurèrent, toutes blanches et recueillies, le pavé du sanctuaire, ou flottèrent, transformées et radieuses, dans l'azur d'un ciel embaumé. Ces types de suave et de parfaite beauté, de douceur pénétrante et d'héroïque dévouement, se dégagèrent, se détachèrent du bleu frais et lumineux dont l'imagination les enveloppait, pour se reposer auprès de nous, dans la vie, changer en joie nos douleurs, et faire saints nos foyers. On vit alors la femme de l'Évangile, transformée par un rayon tombé du visage du Christ, dont l'image possède la vertu de produire, dans le sexe le plus faible, des reflets d'elle-même, vivants et personnels. On vit alors l'héroïsme chrétien du sexe, en face des lions du cirque et de l'épée des bourreaux, sous le voile blanc des vierges ou la couronne de l'épouse, sur le trône ou dans les chaumières, au sein de la licence même des camps et sur les bûchers, montrer le caractère de virginale

réserve et de piété recueillie, d'ineffable modestie, de dévouement surtout et d'attendrissante bonté. On vit aussi les saintes femmes, ces grandes existences, ces étonnantes figures, telles qu'on ne peut rien imaginer de plus sérieux et de plus solide et les sœurs de charité, ces anges de la terre, ces fleurs, ces pierreries du monde des âmes, qui se croiraient en état de péché si elles avaient même le soupçon de leur surnaturelle beauté ; on les vit, dis-je, électrisées par cette divine séve qui circule dans leurs veines et qui coule dans leurs âmes, donner une preuve vivante de cette force mystérieuse et toute-puissante, qui fait d'un faible cœur de femme un foyer de vertus sublimes, rayonnant, à son insu, autour d'elles, et de dévouements cachés débordant sur tous, sous la seule inspiration de la charité divine. La source unique de la grandeur de la femme chrétienne et de sa puissance, c'est l'habitude, c'est la religion des chastes instincts, et comme l'immaculabilité du cœur, semée, développée, nourrie par une foi pratique et vivante... Oh ! combien les souvenirs de la crèche, du cénacle et du Calvaire remplissent l'âme et le cœur de la femme d'une touchante et délicate tendresse ! Combien cette influence, cette puissance, cette force irrésistible que la séve de la foi nouvelle fait naître, développe et fortifie dans ces âmes de feu, n'enfanta-t-elle pas de suaves jeunes filles et de femmes silencieusement admirables, non par un éphémère élan, mais uniformément et toujours, vivaces floraisons du parterre de Dieu !...

Et les vertus les plus rudes
Du stoïque triomphant
Sont les humbles habitudes
De la femme et de l'enfant.

Il est aisé de voir la prodigieuse révolution que cette époque dut produire dans les mœurs. Les femmes, presque toutes

d'une imagination vive et d'une âme ardente, se livrèrent à des vertus qui les flattaient d'autant plus qu'elles étaient pénibles. Il est presque égal pour le bonheur de satisfaire de grandes passions ou de les vaincre. L'âme est heureuse par ses efforts, et pourvu qu'elle s'exerce, peu lui importe d'exercer son activité contre elle-même.

Une autre loi ordonnait aux chrétiens de s'aimer et de se soulager comme frères. On vit donc le sexe le plus vertueux comme le plus tendre, tournant vers la pitié cette sensibilité que lui a donnée la nature, et dont la religion lui faisait craindre ou l'usage ou l'abus, consacrer ses mains à servir l'indigence. On vit la délicatesse surmonter le dégoût, et les larmes de la beauté couler dans les asiles de la misère pour consoler les malheureux. En même temps, les persécutions faisaient naître des périls. Pour conserver sa foi, il fallait souvent supporter les fers, l'exil et la mort. Le courage devint donc nécessaire. Il y a un courage froid qui, né de la raison, est intrépide et calme : celui de la philosophie et des affaires. Il y a un courage d'imagination qui est ardent et qui se précipite, tel est le plus souvent le courage religieux. Celui des femmes chrétiennes fut fondé sur de plus grands motifs. On les vit, s'élevant au-dessus d'elles-mêmes, courir aux flammes et aux bûchers, et offrir aux tourments leurs corps faibles et délicats.

Cette révolution dans les idées en dut produire une dans les écrits; tous ceux dont les femmes furent l'objet devinrent austères et purs comme elles. Presque tous les docteurs de ces temps, mis à la fois par l'Église au rang des orateurs et des saints, louèrent à l'envi les femmes chrétiennes; mais celui de tous qui en parla avec plus d'éloquence comme avec plus de zèle est ce saint Jérôme qui, né avec une âme de feu, passa quatre-vingts ans à écrire, à se combattre et à se vaincre; dont les mœurs furent probablement plus austères que les penchants;

qui, dans Rome, eut pour disciples un grand nombre de femmes illustres; qui, entouré de la beauté, échappa aux faiblesses sans pouvoir échapper à la calomnie; et qui, fuyant enfin le monde, les femmes et lui-même, se retira dans la Palestine, où tout ce qu'il avait quitté le suivait encore, tourmenté sous la haire, et, dans le calme des déserts, entendant retentir à ses oreilles le tumulte de Rome. Tel fut, dans le IVe siècle, le plus éloquent panégyriste des femmes chrétiennes. Cet écrivain ardent et sacré, et d'un génie impétueux et sombre, adoucit en mille endroits son style pour louer les Marcelle, les Pauline, les Eustochium et un grand nombre d'autres femmes romaines qui, au Capitole, avaient embrassé l'austérité chrétienne, et apprenaient à Rome la langue des Hébreux pour entendre et connaître les livres de Moïse.

A la chute de l'empire romain, et quand cette foule de barbares qui l'inondèrent se divisèrent ou s'unirent pour partager ses imposants débris, le christianisme, pour adoucir des mœurs sauvages, passa des vaincus aux vainqueurs, et fut presque partout porté par les femmes. On a remarqué que les femmes, de tout temps, dit Thomas, ont eu plus que les hommes ce zèle ardent de religion qui cherche à convertir: soit que par leurs faiblesses mêmes elles tiennent davantage à des opinions sacrées qui, pour l'âme, sont un appui de plus; soit que leur imagination plus vive s'enflamme plus fortement sur des objets qui sont hors de la nature, et quelquefois hors des bornes ordinaires de la raison; soit que la persuasion religieuse chez les hommes soit plus liée à la réflexion, et chez les femmes au sentiment; soit qu'elles regardent la religion qui égale tout comme une défense pour elles, et un contre-poids à la faiblesse contre la force; soit peut-être enfin que leur désir naturel de subjuguer s'étende à tout, et que, pour se rendre compte de leur pouvoir, elles soient jalouses d'exercer leur ascendant sur

ce qu'il y a même de plus libre sur les opinions et sur les âmes. Quoi qu'il en soit, ce furent des femmes qui, faisant servir à leur religion les charmes de leur sexe, placées sur des trônes, et attirant au christianisme leurs époux, rendirent une grande partie de l'Europe chrétienne. C'est ainsi que la France, l'Angleterre, etc., reçurent l'Évangile qui a pu seul dicter ce beau vers :

J'ai parfumé mon cœur pour lui faire un séjour.

« C'est surtout aux femmes, dit Saint-Lambert, que la religion peut-être utile; la religion peut exalter et même créer en elles les plus belles qualités, elle peut servir encore à leur consolation, et toujours elles auront besoin d'être consolées; mais il faudrait que les religions fussent données par la philosophie.

« Il y a même des superstitions que je laisserais au grand nombre des hommes, et plus encore à celui des femmes. Je ne leur interdirais pas le culte de quelques divinités subalternes qui leur présenteraient des modèles, et leur promettraient une protection. C'est une belle idée chez les anciens d'avoir personnifié et divinisé les vertus, les talents, les qualités aimables; cette superstition, bien dirigée, aurait pu avoir sur les mœurs la plus heureuse influence. Les femmes, très-susceptibles d'imitation, devaient imiter ces modèles; que l'exemple de notre attachement aux vertus prescrites à notre sexe animent celles que nous leur demandons. Nous avons une récompense qu'elles ne peuvent guère attendre, les actions estimables des hommes sont connues; les paisibles vertus des femmes sont ignorées, leurs faiblesses sont punies par le mépris, et la résistance aux sollicitations empressées d'un amant, ces refus sévères, qui ont tant coûté, sont ignorés et doivent l'être. La bonne conduite des femmes ne leur assure guère que l'estime d'un

petit nombre, et de nobles privations. Ces considérations doivent nous donner bien de l'indulgence pour leurs faiblesses et bien du respect pour leurs excellentes qualités. »

Cette révolution en prépara ou en fit naître une autre, le règne de la chevalerie.

L'institution de la chevalerie eut le but le plus imposant, celui de défendre la faiblesse opprimée. L'anarchie et le brigandage, qu'amena dans l'Europe la division du vaste empire de Charlemagne, changèrent les possesseurs de chaque fief en autant de petits souverains qui se faisaient la guerre et infestaient les routes. Le moindre château, le plus étroit donjon étaient redoutables; il en sortait des soldats qui pillaient les marchands et enlevaient les femmes. Plusieurs seigneurs au xe siècle se liguèrent pour protéger la tranquillité publique, et surtout défendre les femmes. Ils s'appelèrent leurs chevaliers. La galanterie vint s'unir à cet utile établissement. L'appui qu'il offrait à la beauté mit ses défenseurs à ses pieds. Chaque chevalier voulut avoir sa dame; il ne faisait serment que par Dieu et par elle; il ne combattait qu'armé par ses mains et paré de ses couleurs; il cherchait à se rendre digne d'elle par des exploits. Sans doute, cette institution eut ses ridicules comme tout ce qu'on exagère. Elle mêla au courage une forfanterie, à l'amour une soumission qui passèrent les bornes, et fournirent à la comédie plusieurs scènes plaisantes; elle inonda l'Europe de longs romans, dont l'auteur de *Don Quichotte* s'est moqué avec raison, mais elle produisit de grands hommes, mais elle fit faire de belles actions. Enfin, elle servit la morale en adoucissant l'âpreté de la valeur par le culte de l'amour délicat, en inspirant à toutes les âmes une sensibilité plus exaltée, un zèle plus ardent pour les opprimés, et elle plaira toujours à l'imagination par le tableau de ses chiffres, de ses rubans, de ses devises, qui, dans les

combats, ornaient toutes les armures, et par la pompe de ses tournois et de ses fêtes, où la vaillance et l'adresse se déployaient devant une assemblée de femmes brillantes de parure et de charmes.

Cette institution politique et militaire fut amenée par le cours des événements et par la pente naturelle des esprits et des âmes. Sa véritable époque fut au xe siècle. L'Europe, ébranlée par la chute de l'empire, n'avait point encore pris de consistance. Depuis cinq cents ans rien n'était fixe, rien pour ainsi dire n'était fondu ensemble. Du mélange du christianisme avec les anciens usages des barbares naissait un choc presque continuel dans les mœurs; du mélange des droits du sacerdoce et de ceux de l'empire, un choc dans la politique et dans les lois; du mélange des droits des souverains et de ceux de la noblesse, un choc dans le gouvernement; du mélange des Arabes et des chrétiens en Europe, un choc dans les religions: de tant de contrastes sortaient la confusion et l'anarchie. Le christianisme, qui n'était plus dans son temps de ferveur, semblable à un ressort à moitié détendu, assez fort contre les passions froides, déjà ne l'était plus assez pour réprimer les passions violentes; il faisait naître le remords, mais ne prévenait pas le crime. On faisait des pèlerinages, et on pillait; on massacrait, et ensuite on faisait pénitence; le brigandage et la débauche se mêlaient à la superstition. C'est dans ces temps que des nobles oisifs et guerriers, ayant un sentiment d'équité naturel et d'inquiétude, de religion et d'héroïsme, s'associèrent pour faire ensemble ce que la force publique ne faisait pas ou faisait mal. Leur objet fut de combattre les Maures en Espagne, les Sarrasins en Orient, les tyrans des donjons et des châteaux en Allemagne et en France; d'assurer le repos des voyageurs, comme faisaient autrefois les Hercule et les Thésée, et surtout de défendre l'honneur et les droits du sexe le plus

faible contre le sexe impérieux, qui, souvent, opprime et outrage l'autre.

Bientôt l'esprit d'une galanterie noble se mêle à cette institution; chaque chevalier en se vouant aux périls se soumet aux lois d'une souveraine. C'était pour elle qu'il attaquait, qu'il défendait, qu'il forçait des châteaux ou des villes; c'était pour l'honorer qu'il versait son sang. L'Europe entière devint une lice immense, où des guerriers ornés de rubans et des chiffres de leur maîtresse, combattaient en champ clos pour mériter de plaire à la beauté. Alors la fidélité se mêlait au courage; l'amour était inséparable de l'honneur. Les femmes, fières de leur empire et le tenant des mains de la vertu, s'honoraient des grandes actions de leurs amants, et partageaient les passions nobles qu'elles inspiraient : un choix honteux les eût flétries. Le sentiment ne se présentait qu'avec la gloire, et partout les mœurs respiraient je ne sais quoi de fier, d'héroïque et de tendre. Jamais peut-être la beauté n'exerça un empire si puissant et si doux. De là ces passions si nobles que notre légèreté, nos mœurs, nos petites faiblesses, notre fureur de courir sans cesse après des espérances et des désirs, notre ennui qui nous tourmente et qui se fatigue à chercher de l'agitation sans plaisir et du mouvement sans but, ont peine à concevoir, et tournent tous les jours en ridicule sur nos théâtres, dans nos conversations et dans nos livres; mais il n'en est pas moins vrai que ces passions nourries par les années, et irritées par les obstacles où le respect éloignait l'espérance, où l'amour vivant de sacrifices s'immolait sans cesse à l'honneur, renforçaient dans les deux sexes les caractères et les âmes; donnaient plus d'énergie à l'un, plus d'élévation à l'autre; changeaient les hommes en héros et inspiraient aux femmes une fierté qui ne nuit point à la vertu.

« L'institution de la chevalerie, dit le philosophe Bernier à

la belle Ninon de Lenclos, a rendu les femmes longtemps aussi heureuses qu'elles peuvent prétendre l'être; c'est alors qu'elles ont été révérées, adorées. C'était pour mériter les marques authentiques de l'estime et de l'amitié d'une femme, que l'aimable et intrépide chevalier cultivait toutes les vertus qui rendent la société respectable et en font les délices. Je ne prétends pas dire que ces chevaliers, si dévoués à votre sexe, n'en obtenaient pas d'autres récompenses que la permission de porter certaines couleurs, de baiser le bas d'une robe et de recevoir les louanges de l'objet aimé.

« Il y avait une supposition établie dont les effets étaient excellents : il était universellement reçu que dans l'intimité d'une belle et d'un héros, il n'était pas question des dernières faveurs; l'admiration mutuelle était censée leur principale jouissance; on était persuadé que des conseils, pour se rendre plus vertueux, l'exercice de quelques talents, pour se rendre plus aimables, étaient l'emploi de leurs longs tête-à-tête. Il fallait beaucoup d'indiscrétion et d'étourderie pour faire accuser la dame et le chevalier de quelques privautés; les plaisirs de l'âme semblaient être alors le seul but de l'amour.

« Pour ne point détruire cette supposition, il fallait se voir moins librement, moins souvent; cette gêne avait pour les amants, comme à Sparte pour les jeunes époux, le mérite de retarder la satiété et de ranimer les désirs. La nécessité de ne point démentir cette opinion simulée et souvent réelle dans un grand nombre de croyants, forçait les femmes à mettre de la prudence dans leurs faiblesses; cette prudence leur inspirait du respect pour le public, pour leurs engagements, pour leurs devoirs, pour toutes les bienséances; elles avaient des amants et des mœurs, elles étaient adorées, amusées, heureuses. Telles étaient du moins les femmes des premières classes. J'ai vu, en parcourant l'Europe, des restes précieux de la chevale-

rie; et partout où l'on en a conservé l'esprit, les femmes sont mieux traitées, plus heureuses, plus estimables que celles des autres pays. Là, vous en trouverez un grand nombre qui ont beaucoup d'esprit, de l'instruction et de la raison. Quand elles ont passé l'âge des égarements, elles sont d'un commerce très-agréable pour tous les hommes qui pensent, qui ont des mœurs et qui cherchent l'amitié; elles forment l'esprit, et plus encore le caractère des jeunes gens qui entrent dans le monde; ils prennent chez elles l'habitude et la connaissance de la politesse éclairée, des bienséances véritables, ils viennent y perdre ce que l'amour-propre a d'égoïsme; elles animent en eux les sentiments du véritable honneur; enfin, elles leur apprennent les secrets si précieux de se faire aimer et d'être utiles.

« Maintenons dans les deux sexes, autant que nous le pourrons, ce qui nous reste de l'esprit de chevalerie ; consolons les femmes de maux auxquels la nature les a condamnées ; associons-les à nos vertus, elles les rendront plus aimables ; associons-les à notre bonheur, elles le rendront plus doux. Restons leurs chefs, mais gardons-nous de penser que nous sommes leurs maîtres. Qu'une politesse attentive leur fasse oublier, dans les détails de la vie, qu'elles doivent être soumises. Nous n'avons sur elles aucun droit de propriété. Les citoyens des États de l'Europe ne sont point la propriété de leurs souverains; les femmes ne sont point la propriété de leurs époux, ce sont deux êtres engagés à servir au bonheur l'un de l'autre. Toutes les lois ont mis l'autorité entre les mains de l'homme, mais est-il juste qu'il ne l'emploie pas au bonheur commun ? N'en faisons donc que cet usage; faisons mieux encore, rendons de jour en jour notre autorité moins nécessaire en cultivant la raison des femmes. S'il faut gêner leurs fantaisies, que ce ne soit pas pour nous livrer aux nôtres,

ne nous servons de notre empire que pour les préserver des fautes qui pourraient leur être funestes, et qu'alors même nos ordres soient précédés de leçons tendres et de conseils polis. Avant tout, songeons à occuper agréablement en elles ce penchant à la tendresse qui les rend si aimables, qui peut être leur consolation dans tous les maux, et qui seul pourrait nous faire douter si elles ont moins que nous les moyens de se rendre heureuses. »

Ravivons ce culte du cœur, qu'à tous les âges et sous toutes les civilisations, les hommes ont senti le besoin de vouer à l'être auquel ils doivent la vie, et des époux véritables et dignes leurs pures jouissances et leur parfait bonheur ; et que nos compagnes s'abritent sous la protection des vertus suaves et sérieuses qui leur assurent toujours le respect. Craignons toujours d'ajouter, par une indiscrète prévoyance des maux imaginaires à des devoirs réels. Ranimons plutôt les instincts de dévouement. Sachons bien qu'il est au fond du cœur des mères des trésors d'indicibles bonheurs, et que ces êtres délicats rétablissent par les joies secrètes de la conscience un équilibre qui, pour être voilé, n'en est que plus doux.

Pourquoi, malheureusement, laissons-nous à l'expérience le soin de leur apprendre que la disproportion des qualités physiques et morales qui existe entre leur sexe et le nôtre, loin d'être une injustice, n'est qu'un effet de la prévoyance de la nature, qui a tout disposé pour lé bien des deux !... N'oublions jamais qu'une certaine inégalité entretient l'ordre et la subordination, qu'elle est l'ouvrage de Dieu, et suppose une loi divine : qu'une trop grande disproportion peut naître de l'abus de la force et elle est l'ouvrage des hommes !...

A ceux qu'un zèle mal entendu, un souci outré et déplacé porteraient à s'apitoyer sur les déceptions et les injustices de la plus belle moitié de l'espèce humaine, si forte de l'escla-

vage dont on la plaint, si puissante de nos rigueurs, qui nous prouve, par ses succès, que sa faiblesse est de toutes les influences du monde la plus dominatrice, on pourrait répondre ce que disait un jour, au sein d'une assemblée d'élite, l'illustre Flourens, avec cette dignité spirituelle et fine qu'on lui connaît, et avec le double et rare mérite de posséder, à un haut degré, le génie des sciences positives et le don du beau langage. Une femme, à qui sa condition impose le travail, se présente à un de ces asiles où le dévouement pieux veille sans cesse; elle va donner la vie à un nouvel être. La bienfaisance adopte déjà l'enfant qui naîtra, aide la mère qui le nourrit, la soulage de l'incessante sollicitude que demande le premier âge, entoure le berceau des soins que donne l'aisance, dirige les premiers pas de cette petite créature, et lui conserve les douces joies de l'enfance, tout en ouvrant avec une judicieuse réserve sa frêle et naïve intelligence.

La jeune fille, conduite pas à pas, ne quitte l'asile protecteur que prémunie contre les dangers par les enseignements les plus sages, et contre la misère par l'habitude du travail. Plus tard, est-elle malade, tout a été préparé pour soulager ses maux; et si la vieillesse la surprend dénuée par le malheur ou par l'imprévoyance, elle trouvera un nouvel abri préparé par ces *tyrans,* contre l'inhumanité desquels ceux qui les regardent comme tels commencent à se sentir moins révoltés.

Qu'on considère les femmes dans un salon; c'est là qu'apparaissent, dans tout l'éclat de la domination et des succès légitimes, ces gracieux interprètes d'une langue que leur influence a tant contribué à former, car, il faut le reconnaître, le précepteur d'une femme, quelque habile qu'il puisse être, sera toujours, dans l'art de rédiger rapidement et finement sa pensée, fort au-dessous de son élève. L'abbé de Saint-Pierre, entendant un jour l'une d'elles s'exprimer avec beaucoup de

:âce sur un objet frivole, s'écria : « Quel dommage qu'elle écrive pas ce que je pense ! »

Ces penseurs, qui voulaient apprendre à parler, avaient ouvé le premier berceau de la conversation polie et réservée ans les salons du fameux hôtel de Rambouillet. C'est là que alherbe, Racan, Vaugelas, Balzac, Voiture, apportaient leur cens à des femmes spirituelles, qui, quoique égarées par ars prétentions, furent utiles, car elles donnèrent le signal s luttes animées de l'esprit entre les deux sexes, et leur éciosité même, qui opposait une digue à la crudité d'un lange, qui alors n'était pas plus châtié que ne l'était le goût, vint une cause d'efforts et par là de progrès.

Corneille soumit à ce tribunal ses premières pièces, et n'y ussit pas toujours à en faire saisir les beautés. Ces faux jugeents, ces prétentions outrées, inspirèrent à Molière, ce plus dicieux, ce plus aimable des censeurs, *les Précieuses ridicules les Femmes savantes*. La leçon (trésor gagné à la littérature) t entendue; les femmes se retranchèrent dans le naturel et ms ce soin de faire valoir les autres, qui, plus tard, se pratia si bien chez madame Geoffrin. Les Sévigné, les La Fayette, La Sablière, par leur élégance naïve, par leur simplicité ne et piquante, par le sentiment délicat des convenances, rent des salons, où elles introduisaient l'urbanité, les arènes e la langue française. C'est là que les Boileau, les Racine, les Fontaine, pour polir leur talent, vinrent étudier les formes doucies qui enlèvent au discours sa sécheresse, les tours railées qui permettent d'effleurer seulement ce qui ne doit pas tre accentué, et cette harmonie gracieuse que voulait emprunr l'abbé de Saint-Pierre. C'est là que ces observateurs sérieux pprirent à se ployer au choix réservé des mots et à ce lutiage incessant de l'esprit qu'impose le commerce des femmes.

Dans nos salons modernes, qui n'a souvent admiré l'adroite

et fine stratégie avec laquelle les femmes dirigent la conversation entre tous les amours-propres et savent satisfaire à chacun ! L'esprit, cette distinction si individuelle, doit y être compté comme appartenant à tous, car, prétendants ou possesseurs, personne n'en cède la part qu'il s'est adjugée. L'attention générale semble être une place forte que chacun tente sans cesse de prendre d'assaut. Celui qui parle est un usurpateur ; il ne se maintient qu'à force de succès.

La conversation revêt toutes les nuances de l'imprévu; prendre pour arme cette douce moquerie qui donne à la bienveillance elle-même une façon piquante de s'exprimer, ou se distraire par la plaisanterie des côtés sérieux de la vie, sont les fugitifs incidents d'une lutte dont les plus grands dangers seraient une trêve ou une capitulation.

Ce péril est conjuré avec une adresse que pourraient envier nos plus savants diplomates; la fée du logis, qui veille sans cesse, a disposé toutes choses pour qu'un récit, qu'animent le bon goût et l'esprit, se fasse jour : alors chacun s'y associe, toutes les imaginations suivent celle du conteur; il semble que ce soit un musicien habile qui fait vibrer chez les auditeurs toutes les touches de la pensée. Le plaisir d'interrompre se mêle au plaisir d'écouter ; aucune expression heureuse ne passe sans être relevée ; aucune malice, délicate ou fine, sans être sentie; chacun, ayant apporté son tribut, prend sa part de succès; on se plaît, on a joui les uns des autres, et tout est concorde et sympathie.

Tel fut l'esprit de la chevalerie; on sait qu'il donna naissance à une multitude innombrable d'ouvrages en l'honneur et à l'éloge des femmes.

Dans les courses, dans les lices, aux combats, aux tournois, tout se rapportait aux femmes; et il en était de même dans les écrits ; on n'écrivait, on ne pensait que pour elles; souvent le

même homme était poëte et guerrier; tour à tour il chantait sur sa lyre et combattait avec sa lance pour la beauté qu'il adorait.

Les temps où les mœurs de la chevalerie, en mettant à la mode les grandes entreprises, les aventures et je ne sais quel excès d'héroïsme, inspirèrent les mêmes goûts aux femmes: toujours les deux sexes se suivent de loin en s'unissant, et ils s'élèvent, se renforcent, se corrompent ou s'amollissent ensemble. On vit donc les femmes dans les armées et sous les tentes. Elles quittaient les inclinations douces et tendres de leur sexe pour le courage et les occupations du nôtre. On en vit dans les croisades, animées du double enthousiasme de la religion et de la valeur, gagner des indulgences sur les champs de bataille, et mourir les armes à la main, à côté de leurs amants et de leurs époux. En Europe, des femmes attaquèrent, défendirent des places; des princesses commandèrent leurs armées et remportèrent des victoires. Telle fut la célèbre Jeanne de Montfort, disputant son duché de Bretagne et combattant elle-même; telle fut encore cette Marguerite d'Anjou, reine d'Angleterre et femme de Henri VI : active et intrépide, général et soldat, dont le génie soutint longtemps un mari faible, qui le fit vaincre, le replaça sur son trône, brisa deux fois ses fers, et, opprimée par la fortune et des rebelles, ne céda qu'après avoir livré en personne douze batailles.

Cet esprit militaire, parmi les femmes, conforme à des temps de barbarie, où tout est impétueux, parce que rien n'est réglé et où tous les excès sont des excès de force, dura en Europe plus de quatre cents ans, se montrant de distance en distance, et toujours dans de grandes secousses ou dans des moments d'orages.

Nous dirons, avec Thomas, que pendant ces quatre siècles une foule de circonstances se réunirent pour faire naître dans

les femmes un courage intrépide pour se défendre, et quelquefois même un courage de désespoir. Ce courage était augmenté par l'idée de la religion, si puissante, et qui offre toujours des espérances éternelles pour des sacrifices d'un moment.

Il ne faut donc pas s'étonner si aux deux siéges célèbres et de Rhodes et de Malte, les femmes, secondant partout le zèle des chevaliers, montrèrent partout la plus grande force, non-seulement cette force d'impétuosité et d'un moment qui affronte la mort, mais le courage lent et pénible qui supporte les travaux et les fatigues de tous les instants. On ne peut douter que ce ne fût le double sentiment de la religion et de l'honneur qui leur élevât ainsi le courage; ce sont les deux ressorts qui, dans tous les temps, ont produit les actions les plus extraordinaires chez les femmes.

Tandis qu'elles combattaient ainsi dans la Grèce, dans la Hongrie et dans beaucoup d'autres pays, il se faisait une autre révolution en Italie : les lettres et les arts renaissaient. Cette époque apporta un nouveau changement dans les idées et les travaux des femmes célèbres.

La chevalerie commençait à s'éteindre dans l'Europe, mais elle avait laissé une teinte de galanterie romanesque dans les mœurs, qui de là passait aux ouvrages d'imagination. On faisait beaucoup de vers qui exprimaient des passions vraies ou feintes, mais toujours respectueuses et tendres. Et comme en France, où des nobles oisifs passaient leur vie à combattre, on peignait presque toujours l'amour sous l'idée de conquête; en Italie, où dominaient les idées d'un autre genre, on faisait sans cesse de l'amour une adoration ou un culte.

Ce mélange de galanterie et de religion, de l'étude des langues et même de la philosophie fut, en Italie, le caractère qui distingua les femmes alors; jamais il n'y en eut tant de célèbres par les connaissances. Peut-être, dit Thomas, qu'au sortir

des temps de la chevalerie, où plusieurs femmes avaient disputé aux hommes le mérite de la valeur, elles voulurent, pour assurer en tout l'égalité de leur sexe, prouver qu'elles avaient autant d'esprit que de courage, et assujettir par les talents ceux qu'elles dominaient par la beauté.

Dès le XIIIe siècle, on avait vu la fille d'un gentilhomme bolonais se livrer à l'étude de la langue latine et des lois. A vingt-trois ans, elle avait prononcé dans la grande église de Bologne une oraison funèbre en latin, et l'orateur, pour être admiré, n'eut besoin ni de sa jeunesse ni des charmes de son sexe. Elle joignait les agréments d'une femme à toutes les connaissances d'un homme, et avait le mérite, en parlant, de faire oublier jusqu'à sa beauté.

A Venise, on distingua, dans le cours du XVIe siècle, une femme des plus célèbres : Cassandre, qui fut au nombre des femmes les plus savantes de l'Italie; qui écrivait également bien dans les trois langues d'Homère, de Virgile ou du Dante, et en vers comme en prose; qui possédait toute la philosophie de son siècle et des siècles précédents; qui embellissait de ses grâces la théologie même; qui soutint des thèses avec éclat, donna plusieurs fois à Padoue des leçons publiques, joignit à ses connaissances sacrées les talents agréables et surtout celui de la musique, et relevant encore ses talents par ses mœurs. Aussi reçut-elle l'hommage des souverains pontifes et des rois; et, pour être singulière en tout, elle vécut plus d'un siècle.

Si nous suivons, dans le même siècle, les femmes illustres de toutes les nations, nous trouverons partout le même caractère et le même genre d'études.

Nous trouverons, en Espagne, une Isabelle de Roserès prêcher dans la grande église de Barcelone, venir à Rome, sous Paul Ier, y convertir les juifs par son éloquence, et commenter

avec éclat Jean Scott devant des cardinaux et des évêques.

Une Isabelle de Cordoue, qui savait le latin, le grec et l'hébreu, et qui, avec de la beauté, un nom et des richesses, eut encore la fantaisie d'être docteur et prit des grades en théologie.

En France, nous trouverons un très-grand nombre de femmes qui, dans le même siècle, eurent le même genre de mérite, et surtout une duchesse de Retz qui, sous Charles IX, fut célèbre même en Italie, et qui étonna les Polonais, lorsqu'ils vinrent demander le duc d'Anjou pour leur roi, surpris de trouver à la cour une jeune femme si instruite et qui parlait les langues anciennes avec autant de pureté que de grâce.

En Angleterre, les trois sœurs de Seymour, nièces d'une reine, toutes trois célèbres par leur science et par de très-beaux vers latins qui, selon l'esprit du temps, furent traduits dans toute l'Europe.

Marie Stuart, la plus belle femme de son siècle et une des plus instruites, qui écrivait et parlait six langues à la fois, faisait très-bien des vers dans la nôtre, et, très-jeune, elle prononça à la cour de France un discours latin où elle prouva que l'étude des lettres sied bien aux femmes.

Enfin la fille aînée du fameux chancelier d'Angleterre, Thomas Morus, dont les connaissances furent presque éclipsées par les vertus, et qui, après avoir rendu à son père dans la prison les soins les plus tendres, l'avoir consolé dans les fers, avoir acheté très-cher le droit de lui rendre quelques honneurs funèbres, avoir racheté à prix d'or sa tête des mains du bourreau, accusée elle-même et traînée dans les fers pour deux crimes, dont l'un était de garder comme une relique la tête de son père, et l'autre de conserver ses livres et ses ouvrages, parut avec intrépidité devant ses juges, se justifia avec cette éloquence que donne la vertu malheureuse, imprima

l'admiration comme le respect, et passa le reste de sa vie dans la retraite, la douleur et l'étude.

Tel est le tableau du petit nombre de femmes qui, dans cette époque, se signalèrent dans presque toutes les nations.

Le XVIe siècle, qui avait vu s'agiter la question de l'égalité ou de la supériorité des sexes, fut peut-être l'époque la plus brillante pour les femmes. Après ce temps, on trouve beaucoup moins d'ouvrages en leur honneur. Cette espèce d'enthousiasme général d'une galanterie sérieuse était un peu tombé. L'extinction entière de la chevalerie en Europe, l'abolition des tournois, les guerres de religion en Allemagne, en Angleterre et en France; les femmes appelées dans les cours, et les mœurs qui doivent naître de l'oisiveté, de l'intrigue et de la beauté regardée comme un instrument de fortune; enfin le nouveau goût de société qui commença partout à se répandre, goût qui polit les mœurs en les corrompant et qui, en mêlant davantage les deux sexes, leur apprend à se chercher plus et à s'estimer moins; tout contribua à diminuer un sentiment qui, pour être profond, a besoin d'obstacles et d'un certain état de l'âme où elle puisse s'honorer par ses désirs et s'estimer par sa faiblesse même.

Au milieu du XVIe siècle, François Ier, prince belliqueux, galant et lettré, rapporta, pour fruit de ses fréquentes guerres en Italie, les lettres et les beaux-arts, qui florissaient alors dans cette contrée. François Ier, ce prince dont le père Louis Jacob dit : « Le grand roy François Ier a été, en son temps, le Parnasse des Muses, et un cabinet des sciences projeta les plus vives clartés sur les sciences, les lettres et les arts, qui prirent, sous ce monarque, un éclat inaccoutumé. » Il attira les femmes à sa cour, et, avec elles, appela la politesse, l'élégance des manières et l'éclat de la magnificence. Aux anciens tournois, aux écoles de force et d'adresse dont les hommes

étaient seuls acteurs, succédèrent d'autres fêtes, des divertissements plus doux et auxquels les femmes prenaient plus part. Les mœurs s'altérèrent, le goût se forma, l'on étu l'art de plaire, on voulut avoir de l'esprit. Le langage s'épu et reçut de Marot, de Rabelais, des formes vives, enjouées, et naïves. Sous Catherine de Médicis, ce fut un mélange de galanterie et de fureur. L'ardeur italienne vint se mêler à la volupté française, tout fut intrigue. On parlait de carnage dans des rendez-vous d'amour, et l'on méditait en dansant la ruine des peuples. Cependant, les soins mêmes de la politique et de la guerre, les factions, les partis et je ne sais quoi de romanesque qui restait encore, donnaient aux âmes une certaine vigueur qui se portait jusque dans les sentiments que les femmes inspiraient.

Si François Ier fut le restaurateur des lettres en France, il le fut aussi des modes, et mit en vogue la taillade. Henri II prit le pourpoint serré et fermé, avec un petit manteau qui ne passait pas la ceinture ; il y ajouta la fraise et le collet renversé qu'on porta jusqu'à Louis XIII. Les modes des femmes ont subi les mêmes variations; leurs robes, longues dans les premiers siècles de la monarchie, se raccourcirent sous Philippe de Valois, et restèrent très-fermées jusqu'à Charles VI, et serrées de manière à dessiner les formes de la taille. Alors seulement les femmes commencèrent à se découvrir les bras, la gorge et les épaules, et comme la pente est rapide dans le relâchement des mœurs, elles renouvelèrent, sous Charles VII, l'antique usage des bracelets et des colliers, et offrirent aux regards étonnés des cous, des bras plus chargés qu'ornés de ces précieuses bagatelles. Agnès Sorel y ajouta l'usage des pendants d'oreilles, et elle est citée comme la première femme qui ait porté en France des diamants pour sa parure.

La cour décente et sévère d'Anne de Bretagne arrêta un

moment le torrent de ce luxe; mais celle de Charles IX et surtout de Henri III, trop fameux par ses goûts honteux, et qui sembla laisser tomber l'honneur français en quenouille, hâtèrent ce débordement qui, bientôt, ne connut plus de bornes et couvrit notre France entière. On vit des hommes, qui pourtant n'étaient pas sans courage, arborer honteusement les modes, les mœurs et les goûts des femmes; ce fut aussi le triomphe du fanatisme et de la férocité... Ces jours de sang virent l'affreuse et indélébile Saint-Barthélemy.

Lorsque le XVIIe siècle s'ouvrit, la France se reposait sous Henri IV de ses funestes agitations, et un nouvel âge commençait. Dans les longues querelles théologiques, parmi l'acharnement des partis et ce nombre infini d'écrits qu'ils firent éclore, la langue s'était beaucoup plus accrue que polie. Pour lui donner l'élégance, le tour et l'harmonie dont elle était susceptible, il fallait que les femmes obtinssent plus d'empire dans la société, et cette époque était arrivée. Henri le Grand avait hérité à la cour dissolue de Catherine de Médicis d'un extrême penchant à l'amour. Entraînés par l'exemple contagieux du prince, les grands apportèrent sa courtoisie, ses manières nobles, vives et chevaleresques, et sa franche loyauté dans leurs liaisons avec les femmes. On vit se répandre alors dans une cour encore simple et guerrière de plus saines idées de goût; la grandeur se montra avec moins d'enflure, et le naturel avec moins de grossièreté. Le langage acquit de la grâce et de l'expression, se purgea de sa pédanterie et de ses citations. « Sous Henri IV, dit Thomas, on vit une galanterie plus douce, il eut les mœurs d'un chevalier et les faiblesses d'un roi sensible. On se fit honneur de l'imiter; et les courtisans, accoutumés aux actions d'éclat et aux conquêtes, audacieux et brillants, portèrent dans l'amour cette espèce de courage noble qu'ils avaient montré dans les combats. On

se corrompait partout; mais on ne s'avilissait point encore.

Henri IV, quoique très-galant, était peu curieux des futilités des modes : il voulut mettre un frein au luxe effrayant qui débordait la nation. Son édit n'atteste que sa bonne volonté et son impuissance. On y lit pourtant avec sensibilité cette disposition à la fois adroite, royale et paternelle. « Défendons les ajustements à toutes les femmes, excepté aux courtisanes et filles de joie, de l'honneur desquelles ne nous enquérons. »

Le hasard ayant conduit Henri IV au château de Cœuvres pour y prendre quelque repos, il y fut reçu par Gabrielle d'Estrées avec les empressements et la joie qu'inspirait la présence d'un héros. La belle Gabrielle, dont Voltaire a dit :

. . . . La main de la nature
De ses aimables dons la combla sans mesure,

Gabrielle, dis-je, avait les cheveux blonds, les yeux bleus, la peau blanche et une bouche parfaitement garnie. La taille, les bras, la main, le pied, tout répondait à la tête. Henri ne fit pas voir toute son émotion, parce que la gloire l'appelait ailleurs; mais un jour il se déguisa en paysan, et traversa les lignes ennemies pour aller voir Gabrielle. Dans une occasion périlleuse, il écrivit : « Si je suis vaincu, vous me connaissez assez pour croire que je ne fuirai pas; mais ma dernière pensée sera à Dieu, et l'avant-dernière à vous. »

A peine le couteau d'un assassin eut ravi à la France le meilleur des rois que la dissipation et les désordres d'une régence, sous une princesse d'un génie faible, replongèrent les idées dans une nouvelle confusion. L'inquiétude, la turbulence, les factions des grands entretenaient cependant de l'audace dans les caractères avec le goût des cabales et des intrigues.

La cour de Louis XIII, triste et soupçonneuse, acquit de la puissance et de la grandeur sous l'administration vigoureuse du cardinal de Richelieu. Avant ce fameux ministre, l'État était une sorte d'oligarchie. La plupart des seigneurs, au fond des provinces, se partageaient le pouvoir souverain, et ne rendaient au roi qu'une obéissance précaire. Cet esprit d'indépendance, accru dans les guerres de la Ligue, maintenait en eux une antique fierté, un orgueilleux dédain pour l'instruction et les arts de la civilisation; ils avaient encore honte de savoir écrire; ils apportaient devant les dames une politesse chevaleresque, mais hautaine, et qui, selon les rangs, exigeait des procédés réciproques. Le commerce du monde devint épineux; les mœurs, sans être pures, étaient du moins contenues par la gêne du respect.

Sous le ministère de Richelieu, les grands, dépouillés de leur autorité, furent réduits à dépendre des volontés d'un maître, à plaire à tout ce qui l'environnait. De là naquit un autre esprit de société : il fallait conserver plus de ménagements, de respect, de soumission dans les manières et les discours. Les richesses, le luxe des grandes capitales, attirés à la cour, développèrent aussitôt la politesse, la galanterie, les voluptés, malgré l'austérité naturelle de Louis XIII. La rudesse des mœurs disparut, la société devint bientôt plus générale; le pouvoir plus concentré laissa moins de participation aux discussions politiques, moins d'activité aux partis; on se tourna vers la vie civile où les femmes exercent une influence plus immédiate. On vit poindre alors les premiers rayons de cette splendeur littéraire qui devait illustrer le XVIIe siècle parmi tous les siècles.

En parlant des femmes illustres du XVIIe siècle, le philosophe Cousin dit : « Dans un grand siècle tout est grand. » Lorsque, par le concours de causes différentes, un siècle est une fois

monté au ton de la grandeur, l'esprit dominant pénètre p[illegible] tout. Des hommes peu à peu il arrive jusqu'aux femmes, et dès que celles-ci en sont touchées, elles le réfléchissent avec force, et le répandent par toutes les voies dont elles disposent, incomparables dans leur vive nature pour exprimer et pour propager les qualités à la mode, sérieuses ou futiles, vertueuses ou dépravées, et toujours extrêmes en bien ou en mal, selon le vent qui souffle autour d'elles. Ainsi, dans le XVIIe siècle, ce type immortel de la vraie grandeur, je n'admire pas moins les femmes que les hommes.

Une nation vive, généreuse, sensible à la gloire, remplie de grands souvenirs, alliant le génie à l'audace et l'éclat de l'esprit au nerf du génie, n'est pas capable de choses médiocres lorsqu'elle est gouvernée d'une main ferme avec des sentiments magnanimes et des conseils élevés. Les premiers écrits publiés en 1630 n'étaient pas encore bons, mais ils contenaient de quoi en produire de bons. Balzac, malgré son enflure et ses périodes compassées, s'était nourri des mâles idées de l'antiquité. Le premier jet de l'esprit s'élève d'abord trop haut avant d'atteindre le juste milieu. Il régnait alors un goût effréné pour les romans historiques et les aventures merveilleuses; les sentiments paraissaient ampoulés, mais on y trouvait toujours un fonds de noblesse, de générosité; les héroïnes s'y montraient orgueilleuses et fières, mais fidèles, mais chastes, elles n'aimaient que des héros. Le nouveau goût des lettres faisait souvent prendre des formes scolastiques pour de la science. Le faux bel-esprit naissait du désir de l'esprit et de l'impuissance d'en avoir. La galanterie qui ne détruit rien et se mêle à tout, parce qu'elle n'a rien de profond, et qu'elle est plutôt une tournure de l'esprit qu'un sentiment, la galanterie adoptait tous ces mélanges, et s'était formé un nouveau jargon tout à la fois mystique, métaphysique et romanesque. Quoi-

qu'on disserte peu sur ce qu'on sent beaucoup, cependant ces conversations mêmes et ces maximes annonçaient un tour d'imagination, qui, en permettant la galanterie, y joignait la tendresse, et liait toujours à l'idée des femmes une idée de sensibilité et de respect.

La régence d'Anne d'Autriche et la guerre de minorité furent une époque singulière. La France était dans l'anarchie; mais on mêlait les plaisanteries aux batailles et les vaudevilles aux factions. Alors tout se menait par les femmes; elles eurent toutes, dans cette époque, cette espèce d'agitation inquiète que donne l'esprit de parti, esprit moins éloigné de leur caractère qu'on ne pense; les unes imprimaient le mouvement, les autres le recevaient. Chacune, selon son intérêt et ses vues, combattait, écrivait, conspirait : le temps des assemblées était la nuit. Une femme au lit ou sur une chaise longue était l'âme du conseil; là, on se décidait pour négocier, pour combattre, pour se brouiller, pour se raccommoder avec la cour. Les faiblesses secrètes préparaient les plus grands événements; l'amour présidait à toutes les intrigues : on conspirait pour ôter un amant à sa maîtresse, ou une maîtresse à son amant. Une révolution dans le cœur d'une femme annonçait presque toujours une révolution dans les affaires.

Chaque femme avait son département et son empire. Madame de Monbason, belle et brillante, gouvernait le duc de Beaufort; madame de Longueville, le duc de La Rochefoucauld; madame de Châtillon, Nemours et Condé; mademoiselle de Chevreuse, le coadjuteur; mademoiselle de Sajou, dévote et tendre, le duc d'Orléans, et la duchesse de Bouillon, son mari. Cependant madame de Chevreuse, vive et ardente, se livrait à ses amants par goût et aux affaires par occasion, et la princesse Palatine, tour à tour amie et ennemie du grand Condé, par l'ascendant de son esprit bien plus que de ses char-

mes, subjuguait tous ceux à qui elle voulait plaire et qu avait ou la fantaisie ou l'intérêt de persuader. On sait qu eut tout à la fois une âme passionnée et un esprit ferme, qu'elle parut aussi romanesque en amour que politique dans les intérêts de l'État.

Les femmes, dans les mêmes temps, paraissaient souvent en public et à la tête des factions. Alors elles joignaient à leur parure les écharpes qui distinguaient leur parti. On se serait cru transporté dans les pays de romans, ou au temps de l'ancienne chevalerie. On voyait dans des salles et sur des places des instruments de musique mêlés avec des instruments de guerre, des cuirasses et des violons, et des beautés parmi des guerriers. Souvent elles visitaient les camps et présidaient à des conseils de guerre. Il y eut un régiment crée sous le nom de *Mademoiselle;* et Monsieur écrivait à des femmes qui avaient suivi sa fille à Orléans : *A mesdames les comtesses, maréchales de camp dans l'armée de ma fille contre Mazarin.* Personne n'ignore ce que fit cette princesse, qui avait tout le courage d'esprit qui manquait à son père. On sait qu'à Orléans, elle escalada presque les murs tandis qu'on délibérait si on devait la recevoir ; et à la porte Saint-Antoine, pendant que le grand Condé se couvrait de gloire contre Turenne, qui n'était plus grand que parce qu'il combattait pour son prince, elle était au milieu des morts et des blessés, donnant dans Paris tous les ordres que personne ou ne pouvait ou ne voulait donner, et se faisant obéir par respect de ceux qui pouvaient lui désobéir par devoir.

Voici ce que dit l'auteur des *Mères de famille* des mœurs des femmes, et de ce que firent pour elles Fleury et Fénelon à cette époque mémorable : « Une femme soulève le peuple, arme les princes, chasse Mazarin de Paris ; une autre femme fait tirer le canon de la Bastille contre le roi, qui ne rentre

dans son palais qu'après avoir vu fuir le grand Condé; ainsi commence le siècle de Louis XIV. Quelques années s'écoulent, le jeune prince paraît environné de cette cour brillante dont tous les noms appartiennent à l'histoire. Au milieu de l'éclat des fêtes et du fracas de la guerre, le règne des femmes continue. Les plus grands poëtes, les plus grands capitaines, les plus grands ministres servent de cortége au grand roi; il occupe l'Europe de ses victoires et de ses amours, et l'Europe éblouie proclame son siècle une des quatre glorieuses époques de l'histoire de l'esprit humain. C'est alors qu'on entendit tout à coup une voix suppliante qui implorait un peu de pitié en faveur des femmes, maîtresses, il est vrai, des destinées du pays, mais dont, au milieu de tant de prodiges, on avait entièrement oublié l'éducation. Quelle surprise! et quelle misère! » C'était un simple ecclésiastique qui s'occupait d'un grand paradoxe, en avançant « que les filles doivent apprendre autre chose que le catéchisme, la couture, chanter, danser, s'habiller, parler civilement et bien faire la révérence. » Et quelle était cette instruction nouvelle qui devait scandaliser le siècle des Sévigné, des Coulanges et des La Fayette? c'était de savoir lire, écrire et compter : d'entendre assez les affaires pour être en état de prendre conseil, et la médecine pour soigner les malades. Voilà ce que le respectable abbé Fleury croyait nécessaire d'ajouter au talent de bien faire la révérence. La poésie, la philosophie, l'histoire, la morale, tout ce qui peut agrandir la pensée, éclairer la conscience, élever l'âme, les femmes ne devaient point y songer, ces choses n'étant pas à leur usage ou pouvant donner matière à leur vanité. Toutefois, en faisant cette triste concession au grand siècle, l'abbé Fleury ajoutait, comme frappé d'une lumière soudaine : « On veut que les femmes ne soient pas capables d'études comme si leur âme était d'une autre espèce que celle des hommes,

comme si elles n'avaient pas, aussi bien que nous, une raison à conduire, une volonté à régler, des passions à combattre, ou s'il leur était plus facile qu'à nous de satisfaire à tous ces devoirs sans rien apprendre. »

A cette voix religieuse se joignit bientôt une voix presque divine. Fénelon venait de consacrer les dix premières années de son sacerdoce à l'instruction des nouvelles catholiques. Il avait lu, dans le cœur de ces tendres enfants, tous les secrets d'un autre âge. Il avait appris de leur innocence l'art de diriger les passions, et de leur naïveté l'art de les prévenir. Cette étude charmante, en lui montrant les femmes dans leur caractère natif, lui avait fait sentir le besoin de les fortifier, parce qu'elles sont faibles, et de les éclairer, parce qu'elles sont puissantes. Ainsi fut composé, en présence de la nature, le livre de *l'Éducation des filles,* ce chef-d'œuvre de délicatesse, de grâce et de génie, où la vertu est douce comme la bonté, et dont la doctrine simple et maternelle n'est que l'amour de Jésus-Christ pour les petits enfants. Modèle inimitable, parce qu'il est empreint de l'âme de son auteur, trésor de vérité et de sagesse.

Anne d'Autriche avait porté à la cour de France une partie des mœurs de son pays ; c'était un mélange de coquetterie et de fierté, de sensibilité et de réserve, c'est-à-dire un reste de l'ancienne et brillante galanterie des Maures, jointe à la pompe et à la fierté des Castillans. Alors, danses, romans, comédies, intrigues, tout fut espagnol. Les déguisements, les scènes de nuit, les aventures devinrent à la mode ; seulement la vivacité française substitua les violons au son languissant des guitares. On jouait de grandes passions qu'on n'avait pas ; on se faisait honneur d'afficher publiquement les passions qu'on avait. Un hommage rendu à la beauté était regardé de la part des hommes comme un devoir. Alors les plus petites choses

avaient une valeur; et le don d'un bracelet ou une lettre faisait événement dans la vie. On parlait aussi sérieusement de galanterie ou d'amour que du gain d'une bataille. On connaît ces vers du duc de La Rochefoucauld à madame de Longueville, sœur du grand Condé :

> Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux yeux,
> J'ai fait la guerre aux rois, je l'aurais faite aux dieux.

On vit le duc de Bellegarde, qui s'était déclaré hautement l'amant de la reine en prenant congé d'elle pour aller commander une armée, lui demander pour faveur qu'elle voulût bien toucher la garde de son épée. On vit, pendant la guerre civile, M. de Châtillon, amoureux de mademoiselle de Guerchi, porter, dans une bataille, une de ses jarretières nouée à son bras.

C'est ce caractère qui forma l'esprit des premiers romans du siècle de Louis XIV; romans éternels, parce qu'on croyait que toute passion doit être longue ; sérieux, parce qu'on regardait une passion comme une chose importante dans la vie; pleins d'aventures, parce qu'on s'imaginait que l'amour devait tourner les têtes ; pleins de conversations, parce qu'on faisait de l'amour une science qui avait ses principes et une méthode ; héroïques surtout, parce qu'il fallait mettre les plus grands hommes aux pieds des femmes, et que le préjugé était alors que l'amour devait consulter l'honneur et s'élever par son objet au lieu de chercher à l'avilir.

C'est cet esprit général, régnant dans l'enfance de Louis XIV, qui lui donna peut-être, avec les femmes, ce caractère tout à la fois grand et sensible par lequel, jeune encore et dans une passion ardente, il voulait placer une de ses sujettes sur le trône, et fut ensuite capable de se vaincre; par lequel il conçut

une passion non moins vive pour Henriette d'Angleterre, e sut y mettre un frein; par lequel, toujours roi, quoique amant, il sut, dès sa jeunesse, mettre de la dignité dans ses plaisirs; mais, quoiqu'il couvrît toujours la volupté de la décence, cependant les mœurs des femmes, par une révolution nécessaire, durent s'altérer sous son règne.

Deux nièces de Mazarin, Olympe et Marie Mancini, avaient captivé le cœur de Louis XIV. Olympe était très-belle, blonde, grande, un peu fière; selon un écrivain du temps, toutes les grâces se seraient réunies sur sa bouche, si sa bouche un peu serrée n'eût point été trop petite pour les contenir toutes. Marie n'avait point toutes ces avantages; Bussy-Rabutin l'a peinte en peu de mots : laide, grosse, petite, et l'air d'une cabaretière, mais de l'esprit comme un ange, ce qui faisait qu'en l'entendant on oubliait qu'elle était laide et on s'y plaisait volontiers. Marie eut une grande influence sur le roi; elle forma son esprit qu'on avait laissé sans culture ; elle l'habitua à lire, à penser, à sentir; elle lui inspira le goût des lettres, auxquelles il était resté trop étranger; elle prit un tel empire sur lui qu'elle faillit devenir reine. Pour peu que Mazarin eût préféré l'honneur d'être l'oncle du roi à la gloire d'élever la France au-dessus des autres nations, la chose se serait faite. Mais la politique l'emporta sur l'intérêt dans l'esprit du ministre; il éloigna sa nièce, qui dit à son amant : « Vous êtes roi, vous pleurez, et je pars! » et il demanda pour lui la main de l'infante Marie-Thérèse, dont le mariage acheva de pacifier l'Europe.

Mais ce mariage politique ne changea rien aux habitudes du jeune roi, et ne le fixa point. Son goût pour la galanterie ne fit que s'accroître; non content de s'aventurer au milieu des filles d'honneur de sa femme, il osa s'attaquer à sa belle-sœur, Henriette d'Angleterre, petite-fille de Henri IV. Henriette n'avait reçu ni de la nature, ni de l'éducation ce qu'il fallait pour

résister à l'influence d'une cour galante. Elle accueillit l'amour du roi. Mais comment soustraire aux yeux de la cour et de la reine-mère, qui avait de bonnes raisons pour tout soupçonner, cette intrigue, dont tant de motifs aggravaient la faute? Il fut convenu entre les deux amants que, pour expliquer ses assiduités auprès de sa belle-sœur, le roi feindrait de s'attacher à l'une des filles d'honneur de cette princesse.

Cependant un soir, assez tard, Louis XIV parcourait avec Beringhen, son premier écuyer, le parc de Fontainebleau; il avait vu quatre filles de Madame se diriger vers un bosquet; il les suivit et se cacha derrière un arbre, d'où s'il ne voyait pas les jeunes personnes, il pouvait au moins entendre leur conversation. Elles se récriaient sur la magnificence du ballet qu'elles venaient de voir et partageaient leur admiration aux seigneurs qui avaient dansé: l'une préférait le marquis d'Alincourt, l'autre M. d'Armagnac, celle-ci M. de Guiche; on parla de tout le monde, excepté du roi. Il y avait une de ces quatre demoiselles qui n'avait rien dit et qui rêvait à l'écart. On la pressa de donner son avis : « Hélas! dit-elle en laissant échapper un soupir, est-il possible qu'on puisse voir ces hommes quand ils sont auprès du roi?....—Il faut donc, s'écrièrent ses compagnes, être roi pour vous plaire!—Non répondit-elle, la couronne n'ajoute rien aux charmes de sa personne; elle en diminue même le danger : il serait trop redoutable s'il n'était pas roi! » Louis ne se fit pas voir; mais toute la nuit il entendit le son de cette voix qui l'avait préféré à tous les hommes. Le lendemain, il courut chez Madame. Il aperçut parmi ses filles une physionomie noble, douce, si intéressante qu'il souhaita lui devoir ce qu'il avait entendu la nuit précédente. Avec quelle joie il reconnut la voix qui avait éveillé au fond de son cœur un sentiment jusqu'alors inconnu! Cette demoiselle s'appelait Louise de la Vallière; elle était née en Touraine, le 6

août 1644. Ce fut elle que le roi choisit pour couvrir la cour qu'il faisait à sa belle-sœur.

Mademoiselle de la Vallière n'était pas de ces beautés toutes parfaites qu'on peut admirer sans les aimer : elle avait le teint beau, les cheveux blonds, le sourire agréable, les yeux bleus, le regard si tendre et en même temps si modeste qu'il gagnait le cœur et l'estime au même moment. Ces qualités étaient mêlées de défauts qui ajoutaient quelque chose de piquant à ses grâces ; elle était d'une taille médiocre, elle boitait. Elle avait l'esprit solide, orné et vif; mais il paraît qu'elle ne se mettait pas en peine de ces ingénieux détours de la pensée, et de ces raffinements de vue et d'ambition qui étaient alors en grande mode ; elle était sincère, fidèle, éloignée de toute coquetterie, et plus capable que personne d'un grand attachement. Elle était plus attentive à songer à ce qu'elle aimait qu'à lui plaire, toute renfermée en elle-même et dans sa passion, qui a été la seule de sa vie.

« Je trouvais, dit la princesse Charlotte de Bavière, les yeux de madame de la Vallière incomparablement plus beaux que ceux de madame de Montespan. La première avait tant de douceur, tant de sensibilité dans le regard qu'il ne m'est pas possible de l'exprimer.

« Mademoiselle de la Vallière avait la bouche grande; mais ses lèvres étaient vermeilles, son teint était beau, ses cheveux blonds. »

Telle était la femme qui occupa la pensée de Louis XIV aux meilleures années de sa vie ; c'était pour elle qu'il voulait orner Versailles; c'était elle qui était l'âme de tous les enchantements qu'il prodiguait dans ce palais féerique qui commençait à sortir de terre. Mais, comme toutes les magiciennes, elle demeurait invisible. Louis XIV eût bien voulu déclarer l'amour qu'il avait pour elle ; mais il était encore à forcer le sien

à se livrer. Près de succomber, et préférant l'honneur à cette passion, qui était pourtant si ardente et si profonde en son cœur, la Vallière quitta la cour et alla s'enfermer dans un couvent à Chaillot. Louis ne tarda pas à l'y suivre. Il arrive, demande la Vallière, et lui dit : « Vous avez bien peu de soin de ceux qui vous aiment? » La Vallière ne répond que par ses larmes; le roi l'arrache malgré elle de cette retraite, la ramène en triomphe, et prie Madame, en la lui présentant, de la considérer à l'avenir comme une fille qui lui était plus chère que la vie. « Oui, lui répond Henriette avec l'ironie que la jalousie lui inspirait, je la traiterai comme une fille à vous. » Vaincue enfin, la Vallière refuse encore de couvrir sa faiblesse des titres éclatants par lesquels Louis XIV veut rendre son amour public; tandis que les rivales vont en foule au-devant de cette honte officielle, elle cache de plus en plus son bonheur traversé par les remords. Elle met toujours l'honneur avant toute chose et s'expose à mourir plutôt que de laisser soupçonner sa fragilité.

Pour ôter tout soupçon à la reine, devant laquelle elle ne paraissait jamais sans trouble et sans émotion, elle avait pris un appartement par lequel il fallait que cette princesse passât pour aller à la messe. Le 2 octobre 1666, à minuit, la Vallière avait mis au monde son premier enfant, que le roi avait reçu dans ses bras : midi approche, la reine va passer pour se rendre à la chapelle. Que faire ? la Vallière fait garnir son appartement de tubéreuses, de fleurs d'oranger et d'autres odeurs mortelles pour les femmes en couche, et n'est point encore contente de ce terrible expédient. La reine entre ; on lui apprend que la Vallière a été toute la nuit tourmentée d'une violente colique ; elle s'approche du lit, couverte d'une jupe parfumée de peaux d'Espagne ; elle s'y arrête et entretient la malade de son état. Le bruit se répand à la cour que la

favorite est accouchée, et c'est la reine elle-même qui le détruit en contant ce qu'elle a vu. Le lendemain la Vallière se lève, s'habille, et reçoit la reine lorsqu'elle va à la messe et lorsqu'elle en sort.

Louis XIV emprunta à l'amour de mademoiselle de la Vallière une exaltation chevaleresque qu'il n'avait point encore montrée, et un élan de grandeur qu'il ne poussa jamais plus loin. Il fit pour elle, à Paris, dans la cour des Tuileries, un carrousel magnifique qui dura plusieurs jours. Mais c'est à Versailles qu'il donna les plus beaux divertissements dont son règne ait laissé le souvenir. La Vallière en était encore l'objet secret; Anne d'Autriche, Marie-Thérèse et Henriette s'attribuaient l'honneur de ses fêtes, qui s'adressaient à une jeune fille que l'amour avait élevée au-dessus d'elles. On peut dire que mademoiselle de la Vallière présida à l'époque la plus brillante du règne de Louis XIV. Mais l'esprit de ce monarque tourna bientôt vers d'autres pentes, vers des grandeurs moins élevées, vers de moins nobles amours. La naissance du comte de Vermandois avait détruit les charmes de la Vallière. Sa figure était couverte d'une grande pâleur, et la tristesse, qui avait toujours été au fond de son cœur, avait presque fait disparaître son enjouement. Le roi, dans le haut de ses triomphes, avait besoin de sensations plus vives; il rencontra bientôt dans une femme plus éclatante des émotions au niveau de sa fortune. La Vallière contribua elle-même, sans s'en douter, à donner au roi une nouvelle maîtresse, et c'est parmi ses amies que sa rivale se déclara. Elle supporta avec une grande douceur, d'abord les tiédeurs et les inconstances du roi, ensuite ses duretés, car Louis XIV montra à celle qu'il avait tant aimée cette froide cruauté dont on trouve d'autres exemples dans sa vie. Il avait un petit chien épagneul que l'on nommait Malice, et, comme il fallait qu'il passât par l'appartement de la duchesse

de la Vallière pour aller dans celui de madame de Montespan, il prit un jour ce chien et le jeta à l'ancienne favorite, en lui disant : « Tenez, madame, voilà votre compagnie; c'est assez! » Et sans rien ajouter il entra chez madame de Montespan qui l'attendait.

Mademoiselle de la Vallière était si attachée au roi qu'elle s'obstina pendant quelque temps à demeurer à la cour, où madame de Montespan était installée. Depuis 1669 que madame de Montespan devint la maîtresse du roi, jusqu'en avril 1674, la Vallière eut le courage de vivre avec elle. Madame de Montespan, cette impérieuse rivale, affectait de se faire embellir par elle, et disait au roi qu'elle ne pouvait être contente de son ajustement si madame de la Vallière n'y avait mis la dernière main.

Après avoir adressé à son royal amant de tendres plaintes, mademoiselle de la Vallière lui envoya ce sonnet :

Tout se détruit, tout passe, et le cœur le plus tendre
Ne peut d'un même objet se contenter toujours ;
Le passé n'a point vu d'éternelles amours,
Et les siècles futurs n'en doivent point attendre.

La constance a des lois qu'on ne veut point entendre.
Des destins d'un grand roi rien n'arrête le cours :
Ce qui plaît aujourd'hui déplaît en peu de jours ;
Son inégalité ne saurait se comprendre.

Tous ces défauts, grand roi, font tort à vos vertus ;
Vous m'aimiez autrefois, et vous ne m'aimez plus.
Ah ! que mes sentiments sont différents des vôtres !

Amour, à qui je dois et mon mal et mon bien,
Que ne lui donnez-vous un cœur comme le mien,
Ou que n'avez-vous fait le mien comme les autres !

Louis XIV loua le sonnet, mais il se borna à des assurances d'estime. Mademoiselle de la Vallière prit la ferme résolution de quitter la cour et de fuir le monde.

Lauzun voulut l'épouser, le duc de Longueville lui offrit son amour, elle les refusa tous deux ; en 1674, elle se retira une seconde fois à Chaillot, d'où Colbert l'alla retirer par l'ordre du roi. Elle revint à la cour et y endura encore pendant deux ans le martyre que sa rivale et sa conscience lui faisaient souffrir. Enfin, sans que rien pût changer sa résolution, elle se retira aux Carmélites et y fit profession. La cour assista à cette cérémonie ; ce fut la reine elle-même qui donna le voile, et Bossuet se fit entendre. Sous le nom de sœur Louise de la Miséricorde, elle passa trente-six ans au cloître dans les exercices de la pénitence la plus sévère. Elle mourut le 6 juin 1710, âgée de soixante-cinq ans. Elle avait eu deux enfants du roi, mademoiselle de Blois, qui fut mariée au prince de Conti, et le comte de Vermandois, amiral de France, tué en Flandre à l'âge de seize ans. Lorsque Bossuet annonça à la Vallière la mort de son fils, elle s'écria : « Pourquoi faut-il que j'aie à pleurer sa mort avant d'avoir achevé de pleurer sa naissance ! »

Voici ce que nous avons lu dans quelques passages historiques, très-bien écrits par le vicomte de Carbonnières : « La marquise de Montespan, cette orgueilleuse favorite, qui succéda, dans le cœur de Louis XIV, à la passion que lui avait inspirée madame de la Vallière, exerça son empire et jouit de sa faveur avec autant d'éclat que celle-ci avait pris de soin pour cacher la sienne.

« Modeste et timide amante d'un trop faible monarque, madame de la Vallière, qui jusque dans les dernières faiblesses de son sexe n'avait jamais perdu la conscience de ses fautes, même en sacrifiant son honneur, rougissait d'être maîtresse, s'indignait d'être duchesse, et pleurait sur sa maternité. Une

fois pourtant, son amour, si naïf qu'il eût mérité d'être légitime, la poussant jusqu'à l'oubli d'une haute convenance, lui fit couper le carrosse de la reine ; elle n'avait pu résister au bonheur de paraître la première aux regards du roi qui revenait d'un long voyage. L'indignation fut grande, et parmi les femmes qui se trouvaient alors dans le carrosse de la reine, aucune ne fit plus vivement éclater la sienne que celle qui s'écria : *Le plus vil état, à mes yeux, est celui de maîtresse d'un roi*; mais si jamais je pouvais devenir capable d'une pareille bassesse, je voudrais du moins la cacher à tous les yeux! »

Or ce juge sévère, aux terribles arrêts et à la morale inflexible, cette non moins célèbre beauté, c'était madame de Montespan, et jamais plus orgueilleuse maîtresse du roi, outrageant plus insolemment la majesté humiliée d'une reine, n'osa plus scandaleusement étaler son triomphe illégitime aux yeux du monde!

Épouse, et partant doublement coupable, cette femme voulant imposer au marquis de Montespan la honte d'approuver sa passion, osa le menacer d'un exil, et l'on dit que ce mari indigné leva la main sur une femme rebelle. « (Il m'aime), s'écria-t-elle alors, (frappez si vous l'osez) ; il l'osa. » L'aventure eut tout l'éclat possible, et le ressentiment des femmes de la cour ne manqua pas de se manifester contre un mari si féroce. Alors le marquis de Montespan répondit aux clameurs en prenant le grand deuil de celle dont il assimilait ainsi le déshonneur à la mort.

C'était là une noble réponse ; mais rarement en France le sublime parvient à triompher du ridicule, et cette fois le ridicule tua le sublime qu'une double honte devait anéantir. On dit que le marquis de Montespan avait des dettes, et qu'elles furent payées.

Il y aurait d'utiles et de curieuses études à faire sur le carac-

tère de cette altière et impérieuse favorite qui trônait partout, comme une reine, et qui parfois, solitaire et superstitieuse, se couvrait d'un cilice, croyant expier par des macérations ses vices et sa mollesse. Cœur sec, égoïste, dénué de grandeur et de générosité, elle n'avait aucune de ces qualités qui souvent correspondent aux défauts nés de l'entraînement d'un grand cœur; et dans le temps même de sa plus grande faveur, au sein des grandeurs, et jusque dans l'enivrement de toutes ses fugitives prospérités, le remords l'assiégeait, la tourmentait, et déchirait incessamment cette âme coupable, qui n'avait pas même l'excuse d'un tendre et faible cœur.

Un mot vengeur et sanglant s'est attaché à la mémoire de cette femme. Elle mourut en 1708. Son testament ordonnait que ses entrailles fussent portées à la communauté de Saint-Joseph, à Paris; mais on assure que des circonstances atmosphériques se sont opposées à l'accomplissement de ce vœu; ses restes eurent le sort des os de Jézabel. Or, quand on sut à Versailles ce qu'étaient devenues les entrailles de madame de Montespan, un de ses amis s'écria: « Est-ce qu'elle en avait?... » Quelle oraison funèbre!...

Louis XIV, profitant de l'ouvrage de Richelieu, dit la comtesse de Rémusat, fixa irrévocablement les grands autour de lui, et devint le centre de toutes les importances et de toutes les renommées. Peu à peu on vit naître ce code tout conventionnel, qui devait régler les relations d'un monde particulier, distingué depuis en France sous le titre de bonne compagnie. Il appartenait aux femmes d'en déterminer les articles, car il excluait la force pour y substituer la finesse et la grâce; pour elles et par elles fut alors créé le plaisir de la conversation, qui depuis est devenu l'un des premiers besoins des Français.

On sait que, sous le règne de Louis XIV, où la nation prit un

élan extraordinaire, l'amabilité des femmes fut portée aussi loin que le talent des hommes, et que les deux sexes, en développant, l'un tous les moyens de plaire, l'autre toutes les ressources du génie, concoururent également à faire de ce beau siècle une des époques les plus brillantes de nos annales. Sans doute elles ne furent pas toujours irréprochables; mais l'exemple du souverain, qui mettait de la dignité jusque dans ses amours, le ton de sa cour noble et réservé, quoique voluptueux, celui de la bonne compagnie, qui se faisait un devoir de l'imiter, le frein d'un culte ennemi des passions, les principes d'une éducation soignée, tout invitait les femmes à couvrir leurs fautes de cette décence qui est presque la vertu. C'était des faiblesses, mais sans emportement; c'était des erreurs, mais sans scandale; et le sage ne pouvait en être blessé puisqu'il n'y voyait que l'empire d'un sentiment avoué par la nature, et qui, dans son abandon même, lorsque les droits de la pudeur y sont ménagés, donne un nouveau prix à la sensibilité et ajoute encore aux grâces.

Tandis que les plaisirs et les fêtes dissipaient la jeunesse de Louis XIV, avec une génération nouvelle, les précieuses surannées et la vieille cour d'Anne d'Autriche croyaient expier par une pénitence outrée les erreurs d'une vie trop mondaine. Madame de Longueville se retirait à Port-Royal, où étaient élevées la plupart des demoiselles de condition, qui rapportaient de là le jansénisme dans leurs familles. Les particuliers vivaient encore séparés par les distinctions sociales et l'orgueil de la naissance. L'habitude de la représentation contenait chacun dans les bornes du respect; et, en se familiarisant moins, on s'estimait mutuellement davantage; les vieilles idées de l'honneur, de la vertu, retentissaient encore avec force dans les cœurs par suite des longues querelles de religion.

Jusqu'alors les vices de la cour n'avaient guère été ceux de la nation. Le luxe, qui seul rapproche la grandeur de la richesse, vice de quelques particuliers, n'était pas la maladie générale. Les uns n'avaient pas encore besoin de trafiquer de leurs noms; les autres ne pensaient pas encore à en acheter un. Comme on s'occupait plus de ses devoirs, il y avait moins de temps à perdre, aussi moins de société. Les mœurs de tout ce qui n'était pas la cour étaient donc plus sauvages; et cette espèce de grossièreté antique était une barrière de plus, parce qu'elle était un ridicule. Le contraste des manières marquait où l'orgueil devait s'arrêter pour ne pas se confondre.

Entre la capitale et les provinces, il n'y avait guère moins de barrières qu'entre les États. Moins de grands chemins, de sûreté, de voitures, et surtout moins de luxe et de besoins, et, par conséquent, moins de cette activité antique qui fait qu'on se déplace et qu'on va chercher dans la capitale de l'or, de la servitude et des vices, retenant chacun dans le toit de ses pères, contribueront à prolonger les mœurs de la nation.

Mais sous Louis XIV, tout changea. Les gens de la cour, n'ayant plus que des titres sans pouvoir et réduits à une grandeur de représentation, au lieu d'une grandeur réelle, refluèrent davantage vers la société et vers la ville. L'inégalité des fortunes s'augmenta par l'inégalité des impôts. On mit plus de prix aux richesses, les grands eurent plus de besoins, les riches plus de faste; les pauvres, corrompus par leurs désirs, moins de mœurs; tout se rapprocha. La magnificence et le luxe du prince fortifièrent encore ces idées. On s'endetta par devoir, et on se ruina par orgueil. On ménagea bientôt ceux qu'on méprisait. Pour conserver ses titres, il fallait les partager. L'or enlevé aux pauvres devint le médiateur entre les riches et les grands. Tout ce qui allait à Versailles en prit les mœurs. La société plus polie fit disparaître la différence des tons. La rouille

les vieux usages s'effaça. Tous les ordres se mêlèrent. On accourut des provinces ; la misère des campagnes, le luxe des villes, l'ambition, le commerce, la réputation du prince, les conquêtes, les fêtes romanesques de la cour, les plaisirs même de l'esprit, tout attira dans la capitale ; on y vint en foule quitter ses préjugés, rougir de ses mœurs, et surtout à la fois se polir, s'enrichir et se corrompre.

Louis XIV, beau de gloire, de puissance et d'enthousiasme, appela tous les talents, tous les arts à sa brillante cour, et l'embellit encore de leur aimable prestige ; mais à cette cour éclatante d'opulence, de grandeur et de volupté, les mœurs perdirent en proportion de ce que gagna le luxe. Bientôt il s'étendit aux provinces, et la ville, à l'envi de la cour, abdiquant ses mœurs gauloises, modela son ton sur celui du prince. Le gentilhomme trouva trop bourgeois d'adorer sa femme, et le bourgeois, à son tour, se fût cru campagnard, s'il eût continué d'aimer la sienne. A l'exemple du citadin, l'homme des champs dédaigna ses devoirs domestiques ; les besoins crurent avec les dépenses, les dépenses avec les désirs, et le champ de l'intrigue s'agrandissant avec la nécessité de trouver des ressources, l'on vit naître l'appauvrissant système de l'enrichisseur Law, si funestement renouvelé de nos jours. Henri, le bon Henri, avait reproché à ses courtisans de province de quitter leurs antiques manoirs pour venir étaler à sa cour leurs moulins et hautes futaies sur leur dos ; dans le siècle de féerie de Louis XIV, on vit des malheureux se traîner derrière les voitures qu'ils remplissaient naguère, et des financiers, nés d'hier, laver leurs mains dans les eaux du Pactole, se défaire de leur or avec plus d'empressement encore et d'avidité qu'ils n'en avaient mis à le gagner, afin de se réveiller décorés d'armoiries. Alors aussi les femmes, dominatrices de l'empire des modes, inventèrent ces brillants colifichets que

Mercure, une poupée à la main, s'empressait d'annoncer aux quatre parties du monde, et que le commerce s'honorait d'exporter comme marchandise de première nécessité.

« L'histoire rapporte que du temps de Colbert les folies et les frivolités du luxe français coûtaient à l'Angleterre cinq à six cent mille livres sterling par an, c'est-à-dire plus de onze millions de notre monnaie actuelle, et aux autres nations à proportion. Qu'on juge de la consommation de tels objets, chez un peuple qui en était aussi avide, par la quantité de celle que les peuples voisins en absorbaient. Jamais aussi les mœurs ne furent plus dépravées qu'à la suite de ce règne rayonnant de gloire, mais désastreux pour les Français, et qui a préparé l'indigence royale de 1790. Pour les peindre d'un seul trait, il suffira de dire que la fin de ce règne vit naître celui du régent, le seul peut-être auquel on ne puisse en comparer aucun, et qui réunit à la fois, aux cruautés près, et les goûts de Lesbos, et les infamies de Sybaris, et les prodigalités de Lucullus, et les horreurs de Caprée. »

« Dès la mort de Louis XIII, dit la comtesse de Rémusat, Anne d'Autriche environna le berceau de son fils d'un essaim de jeunes femmes dont la présence continuelle devait préserver ses penchants de la triste austérité du roi défunt. Les plaisirs qui résultèrent de cette réunion jeune et brillante rappelèrent auprès du trône une grande partie de cette noblesse, désormais sans indépendance et sans pouvoir, et ce fut alors que commença la vie de société. »

Il est trop aisé de voir l'influence que tous ces changements et ce mélange universel durent avoir sur les femmes. La galanterie devint une mode, et l'aisance des mœurs une grâce. Tout imita la cour; et, d'un bout du royaume à l'autre, les vices circulèrent avec les agréments.

Une autre révolution accompagna celle des mœurs. Dans un

pays où naissait le goût de la société et des lettres, le goût de l'esprit dut gagner les femmes; mais comme le goût ne se forme que lentement, que le naturel et la grâce tiennent à un instinct délicat qui sent quelquefois le vrai sans pouvoir le définir; comme on est porté à croire que ce qui coûte doit être admiré, et que pour être mieux il ne faut ressembler à personne; comme ce qui est faux paraît quelquefois brillant parce qu'il présente une face nouvelle, et cache une partie de l'objet pour faire sortir le reste; comme enfin tout ce qui est mode s'exagère, on dut prendre d'abord le bel esprit pour l'esprit. Les femmes qui aspirèrent à se distinguer créèrent des expressions qu'on admirait beaucoup, parce qu'on les entendait peu. On mit des mots singuliers à la place des idées qu'on n'avait pas; et pour n'être pas commun, on devint ridicule. Tout contribua à ce délire : les livres italiens et espagnols, qui étaient alors très à la mode, les livres de Voiture, les romans de mademoiselle Scudéri, les conversations de l'hôtel de Rambouillet; enfin la société et le nom imposant de madame de Longueville, qui après avoir été dans la Fronde, à la tête des factions, vieille et sans amants comme sans cabale, se distinguait à faire de la métaphysique sur l'amour et des dissertations sur l'esprit, et à préférer naïvement Voiture à Corneille.

Quelques femmes ensuite se livrèrent aux lettres, et quelques-unes cultivèrent les sciences; mais ce fut bien loin d'être l'esprit général. Dans le siècle le plus éclairé, on ne pardonna point aux femmes de s'instruire. Le goût des lettres fut regardé comme une sorte de mésaillance pour les grands et un pédantisme pour les femmes; quelques femmes bravèrent ce préjugé, mais on leur en fit un crime. Comme ce qui est bien a son excès, et qu'un mot ne peut manquer d'être une raison, en associant ce qui est ridicule à ce qui est utile, on vint aisé-

ment à bout de décrier les connaissances dans les femmes.

« C'est à cette époque, dit madame de Genlis, que madame la marquise du Deffant fut presque la seule femme philosophe de ce temps sans pédantisme et sans prétention, la seule qui n'eut ni le projet de dominer, ni le désir de briller et de se faire des admirateurs ; la seule enfin qui n'ait point eu l'absurde intolérance de l'impiété ; mais avec trop de justesse dans l'esprit pour s'attacher fortement à des erreurs, elle vivait dans l'incertitude la plus pénible. Sans la religion, la vieillesse n'a plus d'avenir, ou du moins si elle en admet un, elle ne peut y jeter les yeux sans effroi ; aussi fit-elle, sur la fin de sa vie, des vers qui se terminent ainsi :

Quelques plaisirs dans la jeunesse,
Des soins dans la maternité,
Tous les malheurs dans la vieillesse,
Puis la peur de l'éternité.

On peut donc dire que, sous Louis XIV, les femmes furent presque réduites à se cacher pour s'instruire, et à rougir de leurs connaissances, comme dans ces siècles grossiers. Quelques-unes, cependant, osèrent se dérober à l'ignorance dont on leur faisait un devoir; mais la plupart cachèrent cette hardiesse sous le secret, ou, si on les soupçonna, elles prirent si bien leurs mesures qu'on ne put les convaincre; elles n'avaient que l'amitié pour confidente ou pour complice. Il y eut chez les femmes un autre genre d'esprit à la mode alors, et surtout à la cour : c'est cet esprit aimable, et qui n'a que des grâces légères, qui n'est point gâté par les connaissances, ou y tient si peu qu'on lui pardonne; qui écrit très-agréablement des bagatelles, et peut se compromettre jusqu'à écrire quelquefois de jolis vers; qui, dans la conversation, charme toujours sans

paraître y prétendre, plaît à tout le monde, n'humilie personne, et, alors même qu'il est le plus brillant, l'est de manière qu'on l'excuse, et qu'on voit bien qu'il n'y a pas de sa faute. Telle fut, comme on sait, l'esprit des La Fayette, qui disait avec tant de grâce en parlant du duc de La Rochefoucault, son intime ami : « Il m'a donné de l'esprit, mais j'ai réformé son cœur ; » des Ninon, des Marion de Lorme, dont le comte Hamilton disait : « C'était la créature de France qui avait le plus de charmes ; et quoiqu'elle eût de l'esprit comme les anges, elle était capricieuse comme un diable ; » des la Suze, des la Sablière, des Sévigné, qui est la seule personne de son sexe d'une grande célébrité qui n'ait dû la gloire qu'aux qualités les plus aimables et aux vertus les plus touchantes qui puissent caractériser une femme ; on peut dire que jamais on n'a eu avec autant de goût plus de tons différents, une imagination plus brillante, des idées plus justes et une sensibilité plus profonde ; des Thianges, des Montespan, de la duchesse de Bouillon et de la belle Hortense Mancini, sa sœur ; enfin de madame de Maintenon, lorsque, jeune encore, elle faisait le charme de Paris avant qu'elle habitât la cour et fût condamnée à la fortune et à l'ennui.

Bientôt l'alliance de la majesté avec la fleur de la plus exquise galanterie, les sentiments délicats de l'amour rehaussés par l'éclat du trône, porteront la politesse française à la cour de Louis le Grand au plus haut degré de splendeur qu'elle ait encore pu atteindre sous le ciel. Ce n'était plus par l'autorité du bel esprit, mais par les seules grâces naturelles à leur sexe que les femmes régnaient avec un souverain empire. Plus elles étaient honorées, plus elles voulaient mériter de l'être jusque dans les conditions les moins honnêtes. Ninon de Lenclos inspirait au grand Condé les mêmes préceptes de goût et de délicatesse qu'avait autrefois donnés, dans Athènes, Aspasie

à Socrate. Si les mœurs publiques étaient déjà corrompues, les mœurs domestiques conservaient de l'autorité, et la sainteté des mariages n'était pas encore profanée. A nulle autre époque on ne retint davantage la dignité des bienséances, ou du moins la timidité de la pudeur, lors même que la vertu était perdue. La tendre la Vallière, et tant d'autres amantes abusées, ensevelissaient dans les cloîtres leurs chagrins et leurs amours. Les romans, peinture souvent fidèle de la société, étaient revenus, sous la plume de madame de La Fayette, à l'expression tendre et naïve de l'amour; des hommes aimables avaient remplacé les héros, et une douce sensibilité les merveilleuses aventures. Sous la monarchie affermie et tranquille, une semblable révolution s'opérait au théâtre. L'amour et les passions qui l'accompagnent, l'intérêt ou la pitié furent substitués aux affections tragiques telles que le fanatisme de la patrie ou de la religion, la vengeance, les factions ou les conspirations de l'État. Nulle part l'amour n'a été dépeint sous des traits si vifs et si délicats qu'en France, parce que les femmes y ont tenu toujours un rang plus honorable que partout ailleurs. Les obligations d'une galante politesse et les égards qu'elle exige, cette fleur d'aménité, dont le cœur de nos rois a sans cesse présenté le modèle, un air de chevalerie et de valeur guerrière qui ne messied point devant les femmes, tout contribua, sous Louis XIV, à rendre parfaites les peintures que Racine sut faire de la veuve d'Hector et de Pyrrhus, d'Iphigénie et d'Achille, d'Athalie et de Bajazet, de Junie et de Britannicus, d'Hippolyte et de Phèdre.

L'élévation de madame de Maintenon près du trône fut une époque de dévotion et de retraite, compagnes ordinaires de la vieillesse et du malheur. Louis XIV commençait, ainsi que son siècle, à ressentir leurs funestes atteintes. De magnifiques palais s'élevaient encore à Versailles, à Marly, mais les peu-

ples étaient accablés, les finances épuisées, les armées ne marchaient plus à la victoire. La fatale révocation de l'édit de Nantes, en 1685, exilait de la France, avec la liberté des consciences, d'industrieux habitants, et suscitait de cruelles persécutions religieuses. Les grands génies qui avaient illustré ce règne disparaissaient et n'étaient pas remplacés. Une domination longue et pesante abâtardissait les âmes, ne formait que des hommes accoutumés à une obéissance passive, que des courtisans perfectionnés dans le commerce du monde et dans tous les raffinements de la politesse. Ces grands talents, auxquels les agitations civiles inspiraient tant d'énergie, d'élévation, d'habileté et d'expérience des affaires, une si haute capacité, ne se développaient plus. La vie sérieuse et soucieuse du prince mettait de la contrainte dans la société, et sa vraie piété ne faisait naître, dans une cour née galante, qu'une hypocrite affectation de la religion qui décréditait la probité même. Les vices, en se cachant, fomentaient cette dissolution secrète et ce mépris de toutes les vertus qui devaient éclater dans le siècle suivant.

Quoique le retour à la dévotion eût prêté une nouvelle chaleur aux disputes théologiques, ce n'était pas l'austérité janséniste que madame de Maintenon avait apportée à la cour. C'était cette piété tendre que les femmes savent si bien exprimer et sentir, parce qu'elles y mettent de l'amour. La molle béatitude du quiétisme, et surtout les illusions ascétiques de madame Guyon, gagnaient les cœurs faibles et sensibles, se glissaient dans le troupeau dévot de Saint-Cyr, et séduisaient Fénelon même. C'était un penchant romanesque à la mysticité qui détachait l'âme des biens terrestres, la comblait de délices de l'amour divin, lui inspirait le langage le plus touchant et le plus affectueux.

Ainsi se termina ce siècle illustré par tant de splendeur, qui

fit retentir par toute la terre la gloire du nom français, qui frappé vers sa fin de tant de désastres, parut grand et vénérable dans ses ruines mêmes, qui laissera des traces éternelles de son génie et de profonds souvenirs chez nos derniers neveux. Il semble que la nature se soit plu à susciter en cet âge une foule d'hommes extraordinaires dans tous les genres, et à placer sur le trône un prince qui sut les employer dignement. Les femmes elles-mêmes, objets de tant d'hommages, éprises de la belle gloire, inspiraient aux hommes des conseils magnanimes. Madame de Montespan proposait Montausier et Bossuet pour l'éducation du Dauphin, et Racine avec Despréaux pour historiographes du roi, madame de Maintenon faisait établir Saint-Cyr, et honorait encore Fénelon dans sa disgrâce. C'est que dans ce siècle on respecta l'homme; on plaça le noble caractère devant les talents, et l'honneur devant le savoir. La vertu, la patrie parurent toujours sacrées, on ne regarda point la faveur comme le premier mérite, et l'on osa mettre quelque chose au-dessus de la fortune, au-dessus des grandeurs elles-mêmes.

Le résultat des mœurs et du caractère général des femmes sous Louis XIV fut donc la volupté unie à la décence, de l'activité tournée vers les intrigues; peu de connaissances, beaucoup d'agréments, une politesse fine, un reste d'empire sur les hommes, le respect pour toutes les idées religieuses, qui se mêlait à cette coquetterie de mœurs, et toujours le remords à côté ou à la suite de l'amour.

Madame de Genlis nous dit que madame de Sévigné, qui connaissait des traits de noirceur et de méchanceté de Ninon, et qui devaient ajouter aux craintes que lui causait la dépravation de ses principes et de ses mœurs, écrivait à sa fille : « Quelle est dangereuse cette Ninon ! si vous saviez comme elle dogmatise sur la religion, elle vous ferait horreur. »

Ninon, que Saint-Évremont caractérise dans ce quatrain :

L'indulgente et sage nature
A formé l'âme de Ninon
De la volupté d'Épicure
Et de la vertu de Caton.

Ninon, après avoir parlé du genre de vie qu'elle a toujours mené, dit qu'elle n'a jamais été heureuse, et elle ajoute : « Qui m'aurait proposé une telle vie, je me serais pendue. » Voilà un excellent trait de morale ! Si le vice avait souvent cette ingénuité, il instruirait mieux que les exhortations de la vertu.

Ninon a fait une jolie parodie de quatre vers faits contre elle. Le grand prieur de Vendôme, irrité de la préférence qu'elle accordait à un autre amant, laissa sur sa toilette ces vers :

Indigne de mes feux, indigne de mes larmes,
Je renonce sans peine à tes faibles appas.
Mon amour te prêtait des charmes,
Ingrate, que tu n'avais pas.

Ninon répondit ainsi :

Insensible à tes feux, insensible à tes larmes,
Je te vis renoncer à mes faibles appas.
Mais si l'amour prête des charmes,
Pourquoi n'en empruntais-tu pas ?

Ninon, par son esprit, sa dépravation et ses liaisons, eut la plus funeste influence sur les mœurs. Ce fut chez elle que Voltaire reçut ses premiers principes, ce fut chez elle que se

forma cette secte d'épicuriens dont les dogmes effrayèrent plus d'une fois Louis XIV, portèrent enfin la corruption dans cour du régent, et firent ensuite la base de la philosophie du XVIIIe siècle. Ainsi, par un enchaînement fort naturel, une courtisane fut le premier chef d'une prétendue philosophie qui ne tendait qu'à détruire les mœurs, la religion et toute les autorités légitimes.

Sous la régence de Philippe d'Orléans, il se fit une révolution dans les mœurs, consommée sous Louis XV, et dont le contre-coup a retenti jusqu'à nous. Les dernières années de Louis XIV avaient répandu à la cour et sur une partie de la nation je ne sais quoi de plus sérieux et de plus triste. Dans le fond, les penchants étaient les mêmes; mais ils étaient plus réprimés. Une nouvelle cour et de nouvelles idées changèrent tout. Une volupté plus hardie devint à la mode. On mit de l'audace et de l'impétuosité dans ses désirs, et l'on déchira une partie du voile qui couvrait la galanterie. La décence qui avait été respectée comme un devoir ne fut pas même gardée comme un plaisir. On se dispensa réciproquement de la honte. La légèreté se joignit à l'excès; et il se forma une corruption tout à la fois profonde et triviale, qui, pour ne rougir de rien, prit le parti de rire de tout.

Depuis plus de six siècles, la galanterie faisait le caractère de la nation, mais l'esprit de chevalerie toujours mêlé à ce sentiment, cet esprit inséparable de l'honneur, faisait du moins que la galanterie ressemblait à l'amour et que le vice avait toute la vertu dont le vice est susceptible. Mais quand il resta peu de traces de cet honneur antique, la galanterie même y perdit; elle devint un sentiment vil, qui supposa toutes les faiblesses, ou les fit naître.

Dans le même temps, et par cette pente générale qui entraîne tout, le goût de la société des femmes augmenta. La séduction,

plus aimée, offrit partout des espérances ; les hommes vécurent moins ensemble ; les femmes, moins timides, s'accoutumèrent à secouer une contrainte qui les honore. Les deux sexes se dénaturèrent; l'un mit trop de prix aux agréments, l'autre à l'indépendance.

Sous Louis XIV, les femmes étaient gouvernées par les hommes, ou plutôt elles recevaient l'impulsion de l'esprit national ; de là vient qu'elles contribuèrent tant à la politesse du langage, à l'éclat des lettres et des arts. Elles ne dirigeaient point les affaires; mais régnaient en effet dans la vie domestique. Sous Louis XV, au contraire, les hommes ont reçu l'impulsion des femmes, ont été gouvernés, façonnés par elles, à l'exemple du prince : c'est pourquoi les lettres et les arts offrent, sous cette période, un goût moins simple, moins pur, des sentiments moins profonds que dans le siècle antérieur. C'est qu'en s'écartant de la condition naturelle à leur sexe, les femmes, moins considérées, n'inspirent plus au génie que des pensées vulgaires.

Partout où les princes se sont soumis à des maîtresses, ces règnes galants ont amené la profusion du sexe avec la licence. Le caractère faible de Louis XV se plut encore plus qu'aucun autre sous la domination des femmes. A peine affranchi de la tutelle du cardinal de Fleury, on le vit livré à l'ambitieuse duchesse de Châteauroux. En vain, cet autre Agnès Sorel voulut couvrir l'opprobre de son rôle par l'éclat de la gloire de son royal amant, l'arracha aux honteuses délices des petits appartements, aux ignobles occupations de la bonne chère, pour le produire à Fontenoy sur un plus digne théâtre; elle mourut, et ce prince, retombant dans son indolence, chercha un nouvel esclavage sous la marquise de Pompadour. L'esprit, les grâces de cette célèbre favorite, sa longue influence sur le gouvernement, sur les mœurs ; ses actes et l'opinion publique

du XVIII[e] siècle; les biens, surtout les maux dont elle fut la source, forment le tableau le plus frappant de cette époque.

Telle était la situation de la France lorsque s'éleva près du trône madame d'Étioles; née avec un génie étroit, mais avide de tout ce qui brille, elle s'entoura des hommes les plus illustres du siècle, Voltaire, Montesquieu, Buffon, Maupertuis, Helvétius, le duc de Richelieu, etc. Nourrie dans les plaisirs, cette nouvelle Poppée fut passionnée pour tout ce qui flatte les sens, comme le luxe, la mollesse, les ameublements recherchés, le spectacle, la musique, la peinture. Elle étendit une main protectrice sur les beaux-arts, les rapetissa elle-même et en propagea les écoles. Dans les divertissements, les fêtes, les asiles secrets de ses voluptés, elle prodigua les trésors du peuple, et crut les réparer en favorisant les idées agricoles des économistes. Elle imprima un mouvement prodigieux aux modes, aux habillements les plus ruineux et surtout, dit Virey, les tourna vers le goût des Anglais, nos éternels rivaux.

On peut dire que si le sexe exerça une grande influence sur les mœurs du XVIII[e] siècle, il influa peu sur la partie de la littérature, surtout de la prose, qui forme le plus beau titre de gloire de cette époque. Tels sont les *écrits politiques* de Montesquieu, les magnifiques pages de l'*Histoire naturelle* de Buffon, les *œuvres philosophiques* de Voltaire; et de beaucoup d'autres ouvrages célèbres, ceux de J.-J. Rousseau furent peut-être les seuls dictés par le charme de l'amour moral : eux seuls sont empreints d'une sensibilité profonde, d'une brûlante éloquence; eux seuls entraînent lorsque les autres éclairent ou prouvent. C'est que la simplicité des mœurs suisses inspira toujours le génie de cet illustre Genevois. Il sut ranimer, par elle, dans des cœurs flétris, cette étincelle de sentiment que la dépravation étouffait. Ses vives et âpres censures ont eu bien plus d'empire sur les femmes que les

éloges pompeux dont quelques auteurs les avaient comblées.

« C'est cette union, si touchante, d'une sensibilité si vive, nous dit Rousseau, dans son *Héloïse*, et d'une inaltérable douceur ; c'est cette pitié si tendre à tous les maux d'autrui ; c'est cet esprit juste et ce goût exquis, qui tirent leur pureté de celle de l'âme ; ce sont, en un mot, les charmes des sentiments bien plus que ceux de la personne, que j'adore en vous. —J'ose me flatter quelquefois que le ciel a mis une conformité secrète entre nos affections, ainsi qu'entre nos goûts et nos âges. Si jeunes encore, rien n'altère en nous les penchants de la nature, et toutes nos inclinations semblent se rapporter. Avant que d'avoir pris les uniformes préjugés du monde, nous avons des manières uniformes de sentir et de voir ; et pourquoi n'oserais-je imaginer dans nos cœurs ce même concert que j'aperçois dans nos jugements?... Quelquefois nos yeux se rencontrent : quelques soupirs nous échappent en même temps : quelques larmes furtives... O Julie ! si cet accord venait de plus loin... Si le ciel nous avait destinés... toute la force humaine... Ah ! pardon ! je m'égare : j'ose prendre mes vœux pour de l'espoir : l'ardeur de mes désirs prête à leur objet la possibilité qui lui manque... Jugez si mes sentiments sont purs par la sorte de grâce que je viens vous demander.. Tarissez, s'il se peut, la source du poison qui me nourrit et me tue. Je ne veux que guérir ou mourir, et j'implore vos rigueurs comme un amant implorerait vos bontés. »

Voici comment un auteur de beaucoup d'esprit parle du siècle de Louis XV et de l'illustre Rousseau, qu'il a vu naître : « Ce fut un mauvais siècle que le siècle de Louis XV : un roi sans pouvoir, des nobles sans dignité, un clergé sans vertu ; les mœurs flasques de la régence mêlées aux préjugés gothiques du moyen âge ; toute la race féodale en habits brodés, princes, ducs, marquis, gentilshommes, faisant un art de la corruption

et un métier de la débauche, nobles par la grâce de Dieu, philosophes par la grâce de Diderot ; têtes légères, têtes folles lisant l'*Encyclopédie* comme ses censeurs, sans la comprendre ; aspirant aux pensées profondes, et se réfugiant dans l'incrédulité sur la foi des facéties de Voltaire ou d'un conte de Voisenon ! Tel fut le siècle où parut Rousseau !

« Au-dessous de cette troupe dorée, il y avait un peuple qui regardait : on l'avait oublié là, en bas, dans la rue, et cependant il regardait : s'amusant de ce grand spectacle dont les acteurs, dépouillés tout à coup de leurs armures de fer et de leurs enseignes féodales, commençaient à lui paraître d'une race moins pure et moins formidable. Courbé sous le poids de sa longue servitude, ce peuple était resté barbare au sein de la civilisation, ignorant au sein de la science, misérable au sein de la richesse : on ne l'avait instruit ni de ses droits ni de ses devoirs, et il se trouvait en face de ses maîtres comme un lion devant une proie, libre dans sa force et dans sa férocité.

« Et qu'opposait le pouvoir à ces périls imminents ? Où était la législation qui devait protéger les citoyens, et le culte évangélique qui devait réformer les mœurs ? Le pouvoir n'imaginait rien ; il continuait le passé sans songer à l'avenir, sans songer au peuple ; se servant de la Bastille contre les nobles, de la Sorbonne contre les philosophes, et n'ayant la force ni de modifier les lois restées barbares au milieu des progrès du siècle, ni de réveiller ses docteurs stupidement occupés de saint Pâris en présence des encyclopédistes.

« Un homme, un seul homme pensait alors à l'avenir du pays : cet homme n'était pas même Français ; c'était le fils d'un pauvre horloger de Genève, il se nommait Rousseau. Élève de Plutarque, républicain adouci par l'Évangile, sa misère l'avait rapproché du peuple, sa fierté l'avait éloigné des grands. Frappé de la dissolution générale, il conçoit une de ces idées

fécondes auxquelles se rattache, par des fils imperceptibles, le destin de l'humanité. Son but était de donner des citoyens à la patrie; il semble ne songer qu'à donner des mères à nos enfants. Le lait maternel sera le lait de la liberté. Cachant la régénération de la France sous le voile d'une éducation isolée, il dérobe son élève à tous les mensonges de l'éducation publique; dans ce plan si vaste, où l'on ne voit qu'un enfant et son gouverneur, le génie de Rousseau comprend tout ce qui peut former un grand peuple; il sait que les idées de liberté individuelle ne tardent pas à devenir des idées de liberté nationale. En élevant un homme, il songe à faire une nation.

« Et quel sera le mobile de cette grande révolution? Au milieu de tant d'avilissements, qui osera vivifier les âmes du saint amour de la vérité? Il y a dans le cœur de la femme quelque chose de républicain qui l'appelle à l'héroïsme et au dévouement : c'est là que Rousseau cherche un appui, c'est là aussi qu'il trouve la puissance. Il ne vient pas, sévère moraliste, imposer de tristes et d'importuns devoirs : c'est une fête de famille qu'il invoque, c'est une mère qu'il présente aux adorations du monde, assise près d'un berceau, un bel enfant sur son sein, et toute resplendissante de joie sous les tendres regards de son époux. Tableau ravissant qui révélait aux femmes une puissance toute divine, celle de nous rendre heureux par la vertu. Non, jamais la parole humaine ne remplit une mission plus sainte : à la voix de Rousseau, chaque femme redevient mère, chaque mère redevient épouse, chaque enfant veut être citoyen. O gloire inespérée! cette génération qu'il replace sur le sein maternel devait commencer la liberté du monde! »

Ainsi fut renouvelée la famille, et par la famille la nation. Ainsi les femmes travaillaient sans le savoir à une régéné-

ration universelle. Rousseau les avait mises de son parti sans les mettre dans sa confidence; et, lorsque l'Europe croyait ne lui devoir que le bonheur des enfants et la vertu des mères, il venait de jeter les fondements de la liberté du genre humain.

Voici ce que dit de Buffon l'illustre Condorcet : « Animé dès sa jeunesse du désir d'apprendre, éprouvant à la fois, et le besoin de méditer, et celui d'acquérir de la gloire, M. de Buffon passa en Italie, et là, ni les chefs-d'œuvre antiques ni ceux des modernes, qui en les imitant les ont surpassés, ni les souvenirs de ce peuple-roi sans cesse rappelés par des monuments dignes de sa puissance, ne frappèrent M. de Buffon; il ne vit que la nature à la fois riante, majestueuse et terrible, offrant des asiles voluptueux et de paisibles retraites entre des torrents de lave et sur des débris des volcans, prodiguant ses richesses à des campagnes qu'elle menace d'engloutir sous des monceaux de cendres ou des fleuves enflammés, et montrant à chaque pas des vestiges et les preuves des antiques révolutions du globe. La perfection des ouvrages des hommes, tout ce que leur faiblesse a pu y imprimer de grandeur, tout ce que le temps a pu leur donner d'intérêt ou de majesté disparaît à ses yeux devant les œuvres de cette main créatrice, dont la puissance s'étend sur tous les mondes, et pour qui, dans son éternelle activité, les générations humaines sont à peine un instant. Dès lors, il apprit à voir la nature avec transport, comme avec réflexion; il réunit le goût de l'observation à celui des sciences contemplatives, et, les embrassant toutes dans l'universalité de ses connaissances, il prend la résolution de leur dévouer exclusivement sa vie. »

Buffon, ce grand historien, ce grand peintre de la nature, ce philosophe si éloquent, qui avait le double et rare mérite de posséder à un haut degré le génie des sciences positives et le don d'un beau langage, répondit à La Condamine, le jour

de sa réception à l'Académie, le lundi 21 janvier 1761 : « Du génie pour les sciences, du goût pour la littérature, du talent pour écrire, de l'ardeur pour entreprendre, du courage pour achever, de l'amitié pour vos rivaux, du zèle pour vos amis, de l'enthousiasme pour l'humanité, voilà ce que vous connaît un ancien ami, un confrère de trente ans, qui se félicite aujourd'hui de le devenir pour la seconde fois. » On louait un jour Buffon de ce qu'il avait dit ou prouvé que les mères devaient elles-mêmes nourrir leurs enfants : *Oui, nous l'avons dit,* répondit-il; *mais M. Rousseau seul le commande et se fait obéir.*

Madame du Boccage, cette femme d'un esprit supérieur qui, en 1745, eut l'honneur de remporter le prix distribué par une Académie, et qui rappelait par ses succès littéraires mademoiselle de Scudéri qui, en 1671, obtint le premier prix que décerna l'Académie française; madame Du Boccage à qui La Condamine adressa ce joli madrigal :

D'Apollon, de Vénus, réunissant les armes;
Vous subjuguez l'esprit, vous captivez le cœur;
Et Scuderi jalouse en verserait des larmes;
Mais sous un autre aspect son talent est vainqueur;
Elle eut celui de faire oublier sa laideur
Tout votre esprit n'a pu faire oublier vos charmes :

madame Du Boccage enfin a qui le poëme du *Paradis perdu* valut les stances suivantes de M. de Voltaire :

Milton, dont vous suivez les traces,
Vous prête ses transports divins.
Eve est la mère des humains
Et vous êtes celle des Grâces.

Comment n'eût-elle pas séduit

La raison la plus indomptable ?
Vous lui donnez tout votre esprit ;
Adam était bien pardonnable.
Eve le rendit criminel ;
Et vous méritez nos louanges.
Eve séduisit un mortel ;
Et vous auriez séduit les anges :

a peint des couleurs les plus vives, les feux purs d'Adam d'Ève, avec la simplicité expressive d'un admirable coloris, e représentant aussi la nature dans ces heureux temps où le mots d'art et d'indécence étaient inconnus, dans les beaux ver suivants :

Dans les champs où l'Euphrate, éloigné de sa source,
Abandonne le Tigre et le joint dans sa course,
Se présentent d'Eden les jardins enchantés.
Là d'un premier printemps tout offre les beautés :
Des cèdres, des palmiers élevés jusqu'aux nues,
De ce séjour charmant forment les avenues ;
Sur l'or et les saphirs serpentent les ruisseaux,
Et dans les prés naissants bondissent les troupeaux ;
Aux approches du loup l'agneau paraît sans crainte,
Le lion est docile et le renard sans feinte ;
Les arbres en tout temps, pleins de fruits, pleins de fleurs,
De l'éclatant iris imitent les couleurs.
La rosée y répand une manne divine ;
L'aspic est sans venin, la rose sans épine ;
Les dons que la nature y prodigue au hasard,
Par leurs charmes divers passent l'effort de l'art ;
Tel est l'heureux empire où vit dans l'innocence
Le premier des humains que nourrit l'abondance ;
Chaque pas le conduit à de nouveaux plaisirs,
L'air pur n'est agité que par les doux zéphyrs ;
Leur haleine l'embaume et leurs ailes légères
Y portent les parfums des terres étrangères.

Satan même eût senti ses tourments s'y calmer :
Mais dans le désespoir rien ne saurait charmer.
Il menace et des monts abandonne la cime :
Transporté par la haine, inspiré par le crime,
Il s'abat dans Eden comme un loup ravisseur,
S'élance sur sa proie et trompe le pasteur.
A peine de ces lieux franchit-il la barrière,
Qu'un arbre à ses désirs offre sa tête altière;
Il y fixe les yeux, se transforme en vautour,
Y vole, et du sommet contemple ce séjour.
Des moissons qu'il produit le nombre et les délices,
Pour l'esprit infernal sont autant de supplices.
Dans les objets vivants qu'enferment ces beaux lieux,
Deux êtres distingués frappent surtout ses yeux :
Par le noble maintien de leur nudité pure,
Ils paraissent les rois de toute la nature;
Les charmes, les vertus et la félicité
Entre eux sont partagés mais non l'autorité :
Leur sexe est différent ainsi que leur puissance,
L'un tient l'autre soumis à son obéissance.
Adam unit la force à la beauté des traits;
Eve joint la douceur aux plus brillants attraits.
Les zéphyrs caressant ses tresses voltigeantes,
En font souvent un voile à ses grâces naissantes.

. . . .

. . . .

Ce couple fortuné, créé dans l'innocence,
Sans voile aux yeux de Dieu n'en craint pas la présence.
A l'ombre des jardins rafraîchis par les eaux,
Les charmes du loisir suspendent leurs travaux :
Ce terrain n'exigeait que les soins nécessaires
Pour goûter le repos, et des mets salutaires ;
Sur des bancs de gazon, ornés de mille fleurs,
Les arbres leur portaient des fruits et des odeurs :
Leur suc les rassassie ; et, dans l'écorce dure,
Pour éteindre leur soif ils puisent une eau pure ;
Les propos enchanteurs, les doux ravissements,
Tout ce qu'amour inspire à de jeunes amants,

Seuls habitants du monde, heureux et sans alarmes,
De ce repos champêtre embellissent les charmes.

Dieu ayant envoyé à Adam l'ange Raphaël, afin de l'avertir de se tenir en garde contre les artifices de Satan, le premier père raconte ainsi sa première entrevue avec l'Éternel, et ce qui s'est passé depuis la création.

Je vis le jour paraître,
Tel qu'il frappe les yeux au moment du réveil.
Couché sur le gazon je sortis du sommeil;
Mes regards étonnés vers les cieux se tournèrent;
Mes membres engourdis sur mes pieds se levèrent :
Je vis sur les vallons serpenter les ruisseaux;
Les bois retentissaient du doux chant des oiseaux :
Qu'avec ravissement j'admirai la nature!
Fixant enfin les yeux sur ma propre structure,
Je m'agite, je veux essayer mes ressorts;
J'avance, et je les sens m'obéir sans efforts.
Peignez-vous cet instant et ma surprise extrême,
Sans savoir où je suis et m'ignorant moi-même,
Je cherche à m'exprimer; soudain je rends des sons :
Pour tant d'objets nouveaux je forme divers noms;
J'interroge le ciel et toute la nature :
Brillantes eaux, disais-je, et vous fleurs et verdure,
Toi, soleil, dont l'éclat embellit ce séjour,
Dites, le savez-vous, qui m'a donné le jour?
Je ne tiens pas de moi le pouvoir qui m'anime!
Mon créateur sans doute est un être sublime;
Instruisez-moi comment dois-je ici l'adorer?
Je m'adresse aux objets que je vois respirer;
Aux accents de ma voix tout demeure en silence :
Attentif, inquiet, errant dans l'ignorance;
Chaque être différent fixe mes yeux surpris.
Un désir curieux ranime mes esprits,
Et mes pas incertains précipitent leur course;

Dieu m'arrête et me dit : « De tout je suis la source ;
Parle, que cherches-tu ? je puis tout te donner. »
La joie et le respect m'avaient fait prosterner.
« Lève-toi, poursuit-il, jouis de ma présence,
Contemple ces beaux lieux, ils sont sous ta puissance ;
N'appréhende jamais d'en épuiser les dons ;
Mais il est au milieu de ses amples moissons,
Près de l'arbre de vie, un arbre redoutable ;
Te rendant plus savant, il te rendrait coupable.
Crains d'en goûter les fruits, crains d'enfreindre une loi
Que je te donne ici pour gage de ta foi ;
La mort suivrait de près ta désobéissance ;
De ton heureux état perdant la jouissance,
Du crime et des remords tu sentirais les maux. »
D'un ton ferme et sévère il prononce ces mots :
Le son en retentit encore à mes oreilles.
Bientôt d'un front plus doux l'auteur de ces merveilles,
En m'établissant roi de ce vaste univers,
Rassembla sous mes yeux les animaux divers.
Leur nombre m'étonna ; mais mon inquiétude
Cherchait un autre objet dans cette solitude,
J'osai porter mes vœux à la divinité ;
Sous quel nom, m'écriai-je, invoquer ta bonté ?
Auteur de la nature, ô substance suprême !
Tu peux seul, Dieu puissant, te suffire à toi-même ;
Mais dans la solitude où je me vois réduit,
L'abondance des biens que ce climat produit
Ne remplira jamais le désir qui m'enflamme ;
Je ne sais quel objet manque au vœu de mon âme.
Ces êtres animés que tu mets sous mes lois,
Sans pouvoir me comprendre accourent à ma voix !
De sentir tes bienfaits le cœur est-il capable ?
Pour partager tes dons donne-moi ton semblable ;
Réponds à mes désirs, achève mon bonheur,
J'obtiens ces mots sacrés du puissant créateur :
« Dans tes vœux réfléchis j'admire mon ouvrage ;
Je t'ai fait pénétrant, éclairé, libre et sage,
J'ajoute à tant de dons l'objet de tes désirs ;

Tu trouveras bientôt, pour combler tes plaisirs,
Un être intelligent, image de toi-même. »
Dieu cesse de parler (ou, dans mon trouble extrême,
Ne pouvant soutenir le céleste entretien,
Je demeurai sans force et n'entendis plus rien).
De mes ressorts nouveaux soudain je perds l'usage;
Du néant d'où je sors je retrouve l'image :
Sur un mont émaillé de verdure et de fleurs,
L'espoir livra mon âme à des songes flatteurs;
Le sommeil réparant mes forces épuisées,
De tous mes sens fut maître, et non de mes pensées.
En esprit je vis Dieu dérober de mon sein
Une part de moi-même et bientôt de sa main
M'en former pour compagne une figure humaine :
Ainsi de l'univers naquit la souveraine.
Tout ce que la nature étale de beautés,
L'accord de ses appas l'offre aux yeux enchantés.
Son aspect ravissant produisit en mon âme
Ce feu doux et secret qui l'agite et l'enflamme;
Par son pouvoir mon cœur, plein de saisissements,
Pour la première fois sentit ces mouvements.
Cet objet disparut, et soudain la tristesse
De mes sens interdits se rendit la maîtresse.
Je m'éveille : je cours et le cherche en tous lieux,
Résolu, si jamais il ne frappait mes yeux,
De vivre sans plaisirs, sans bonheur et sans joie :
A cet instant vers moi le Créateur l'envoie,
Et mon œil enchanté revoit l'objet charmant
Dont mon âme admirait les appas en dormant.
Ses célestes regards retracent à ma vue
Tout l'attrait qu'eut pour moi leur image inconnue.
Je ne pus en silence étouffer mon ardeur;
Grand Dieu! je m'écriai, tu combles mon bonheur;
De tes dons infinis voici le don suprême :
Sous des traits différents c'est un autre moi-même :
Je vais donc posséder l'objet de mes désirs.

adame Du Boccage reçut à Rome l'accueil le plus distingué. ape Benoît XIV et le cardinal Passionei firent tous leurs ts pour lui rendre le séjour de Rome agréable.

a passant à Genève, elle alla rendre visite à Ferney à l'immtel Voltaire. Ce grand homme vint, suivant sa coutume, fin du repas, le premier jour qu'elle arriva; il se plaça à d'elle, et lui dit qu'il manquait quelque chose à sa coiffure; nême temps, il lui mit une couronne de laurier sur la tête. epuis cette visite, madame Du Boccage entretint avec M. de aire une correspondance en prose et en vers. Parmi les es charmantes que le solitaire de Ferney lui adressa, la le pièce suivante, dans laquelle il lui rappela les moments lle avait passés à Ferney, mérite d'être citée :

Quoi ! vous louez ma retraite, mes goûts,
Les agréments de mon séjour champêtre !
Vous prétendez que, même loin de vous,
Je suis heureux et sage aussi peut être !

Il est bien vrai que la félicité
Devrait loger dans l'humble toit du sage :
Je la cherchai sous mon doux ermitage;
Elle y passa, mais vous l'avez quitté.

es rares qualités et la réputation littéraire de madame Du age fixèrent auprès d'elle, à son retour à Paris, l'élite du ir et des gens de lettres. Dumoustier voulut sans doute dre les sentiments qu'on avait pour elle, lorsqu'il lui ssa les jolis vers suivants :

On regrette le temps passé sans vous connaître;
Combien l'on eût joui d'un commerce si doux ;

Il semble que plus tôt on aurait voulu naître,
Pour avoir le bonheur de vieillir avec vous.
Lorsque sur son déclin le soleil nous éclaire,
L'éclat de ses rayons n'en est point affaibli ;
On est vieux à vingt ans, si l'on cesse de plaire,
Et qui plaît à cent ans meurt sans avoir vieilli.

En parlant de madame Du Châtelet, Voltaire dit : « Parmi tant de travaux que le savant le plus laborieux eût à peine entrepris, qui croirait qu'elle trouve du temps, non-seulement pour remplir tous les devoirs de la société, mais pour en rechercher avec avidité tous les amusements ? Elle se livrait au plus grand monde comme à l'étude, tout ce qui occupe la société était de son ressort, hors la médisance ; jamais on ne l'entendit relever un ridicule; elle n'avait ni le temps ni la volonté de s'en apercevoir, et quand on lui disait que quelques personnes ne lui avaient pas rendu justice, elle répondait qu'elle voulait l'ignorer... »

Voltaire, un jour, pour inviter Gentil Bernard à dîner chez madame Du Châtelet, fit un joli quatrain. Madame Du Châtelet ayant désiré connaître Bernard, Voltaire s'offrit de lui procurer cet agrément, et envoya à l'instant, sur une carte, l'invitation suivante :

Au nom du Pinde et de Cythère,
Gentil Bernard est averti,
Que l'art d'Aimer doit samedi
Venir dîner chez l'Art de plaire.

L'avénement de Louis XVI à la couronne fut le signal d'une nouvelle époque qui devait être suivie d'une si terrible catastrophe. Les premiers soins du prince roi furent d'appeler la liberté civile avec Turgot et Malesherbes, noms également

chers aux sciences et à la vertu. Tout promettait, sous un prince humain, bienfaisant, ami des lois, le retour de l'âge d'or, si l'État n'eût pas recélé dans son sein un ferment secret de dissolution et si l'infortuné monarque ne se fût pas trouvé trop faible pour retremper la nation dans des institutions vigoureuses.

Quand une cour insolente et dépravée n'étale plus son luxe pervertisseur et ses modes corruptrices; quand la foi du mariage est respectée par le chef suprême de l'État et la pudeur révérée par tout ce qui l'entoure, quand il s'honore des mœurs pures et délicates, comment une honorable révolution ne s'opère-elle pas dans les nôtres?

Cependant il s'élevait dans tous les esprits un désir vague de liberté, de perfectionnement et de bonheur. Les hommes affectaient un air de froideur; les femmes jouaient la sensibilité et cette mélancolie romantique qu'une vie oisive, que les veilles, les spectacles, les lectures augmentaient. On observait chez elles beaucoup plus de maux de nerfs qu'aujourd'hui, de là vient l'empire que Mesmer, Cagliostro et tant d'autres charlatans usurpèrent sur ce sexe. Cette susceptibilité d'être affecté agaçait les passions, corrompait les plus doux rapports de la société; on se regardait comme indépendant de ses liens; on ne cherchait plus que l'état de nature.

On représenta l'amour comme le plus sacré des devoirs, les passions comme le vœu le plus sublime de la nature, la contrainte des vertus comme une tyrannie. On dénatura le langage; le libertinage des mœurs fut absous, la licence usurpa le nom de liberté; l'innocence et la sévérité des principes parurent des défauts de savoir-vivre. Chacun n'admettant que son sentiment pour guide, toutes les opinions se divisaient, et les lois restaient sans force devant l'intérêt particulier. L'autorité des rangs s'était extrêmement affaiblie; une reine.

abjurant elle-même tout cérémonial, oubliant quelquefois la décence, admettait une familiarité destructive de la majesté [illegible]. Un insouciant épicurisme, un fatal aveuglement sur l'avenir, semblable au calme précurseur de la tempête, endormait, au sein de la mollesse, les hautes classes de la société.

Enfin éclata cette révolution dont la plupart des causes, dit Virey, remontent jusqu'à l'origine du XVIIIe siècle, et dont la commotion ébranla l'Europe. De puissants intérêts, des renversements inouïs de fortune, des malheurs irremédiables, des vertus sublimes au milieu des plus exécrables attentats, imprimant de profondes secousses aux imaginations, ont rendu cette époque à jamais mémorable. Et parce que dans ces bouleversements l'influence des femmes a été absorbée par celle des hommes, l'on a vu les beaux-arts revêtir alors un costume austère et affecter des formes âpres, audacieuses, incorrectes, qui régnèrent dans toutes les habitudes de ce temps. Le sentiment des bienséances s'était égaré par le désordre de la société. Une rusticité grossière heurtait contre une urbanité trop efféminée ; une rudesse soldatesque, substituée aux raffinements de la politesse, effarouchait les grâces, bannissait toutes les affections tendres.

De tout ce qui a été dit, on peut recueillir cette vérité morale, que la politesse et les beaux-arts ne brillent jamais partout où les femmes ne participent à aucun droit dans la vie civile ; que l'égalité des sexes, dans ses justes rapports entre le plus fort et le plus faible, établit la civilisation et tous les arts qui l'accompagnent, mais que la supériorité, abandonnée aux emmes, ou le mépris qu'on fait de leur sexe, apporte toujours la corruption du goût dans les arts aussi bien que dans la société et dans les mœurs ; que les modes et le luxe, enfin, fanent trop souvent les cœurs, émoussent la sensibilité, flétrissent les âmes, désunissent les familles, corrompent les

bonnes mœurs qui sont l'âme des sociétés, et exercent une bien funeste influence sur la santé, comme il nous sera facile de le prouver dans le chapitre suivant.

Nous devons reconnaître qu'il y a dans ce siècle et dans cette capitale même des femmes qui honoreraient un autre siècle que le nôtre. Plusieurs joignent à cette raison vraiment cultivée une âme forte, et relèvent, par des vertus sublimes, leurs sentiments de courage et d'honneur. Il y en a qui pourraient penser avec Montesquieu, et avec qui Fénelon aimerait à s'attendrir. On en voit qui, dans l'opulence, et environnées du luxe qui force presque aujourd'hui de joindre l'avarice au faste, et rend les âmes à la fois petites, vaines et cruelles, séparent tous les ans de leurs biens une portion pour les malheureux, connaissent les asiles de la misère, et vont réapprendre à être sensibles en y versant des larmes. Il y a des épouses tendres, qui, jeunes et belles, s'honorent de leurs devoirs, et, dans le plus doux des liens, offrent le spectacle ravissant de l'innocence et de l'amour.

« L'une des manières très-agréables au cœur de Jésus, disait naguère un de nos plus grands prédicateurs de l'Évangile, le père Ventura, c'est de nous incliner et de descendre par nos sentiments de la compassion, de la charité jusqu'aux dernières classes, jusqu'aux indigents et aux infortunés, et de respecter, de chérir, comme nos frères, ceux que nous avons secourus comme des malheureux...

« De tout ce que votre Paris offre de grandiose à l'admiration des étrangers, savez-vous ce qui m'a frappé le plus ? C'est le phénomène qui ne se voit pas ailleurs, au moins au même degré, c'est le phénomène de la dame parisienne, donnant toujours, et ne se lassant jamais de donner pour soulager la misère et le malheur. C'est beau, c'est admirable, c'est édifiant, c'est glorieux ; et ce dévouement de votre part à la cause

du pauvre fait pardonner à votre Paris bien des péchés.

Enfin, il y a des mères qui osent être mères; on voit dans plusieurs maisons la beauté s'occupant des plus tendres soins de la nature, et tour à tour prenant dans ses bras ou sur son sein le fils qu'elle nourrit de son lait, tandis que l'époux, en silence, partage ses regards attendris entre le fils et la mère.

Oh! si ces exemples pouvaient ramener parmi nous la nature et les mœurs! Si nous pouvions apprendre combien les vertus, pour le bonheur même, sont supérieures aux plaisirs; combien une vie simple et douce où l'on n'affecte rien, où l'on n'existe que pour soi et non pour les regards des autres, où l'on jouit tour à tour de l'amitié, de la nature et de soi-même, est préférable à cette vie inquiète et turbulente, où l'on court sans cesse après un sentiment qu'on ne trouve point! ah! c'est alors que les femmes recouvreraient leur empire; c'est alors que la beauté, embellie par les mœurs, commanderait aux hommes heureux d'être asservis et grands de leur faiblesse. Alors, une volupté honnête et pure assaisonnant tous les instants ferait un songe enchanteur de la vie. Alors les peines n'étant pas empoisonnées par le remords, les peines adoucies par l'amour et partagées par l'amitié seraient plutôt une tristesse attendrissante qu'un tourment. Dans cet état, la société serait moins active, sans doute, mais l'intérieur des familles serait plus doux. Il y aurait moins d'ostentation et plus de plaisir, moins de mouvement et plus de bonheur. On parlerait moins de plaire, et l'on se plairait davantage, les jours s'écouleraient purs et tranquilles; et si le soir on n'avait pas la triste satisfaction d'avoir, pendant le cours d'une journée, joué le plus tendre intérêt avec trente personnes indifférentes, on aurait du moins vécu avec celles que l'on aime; on aurait ajouté, pour le lendemain, un nouveau charme au sentiment de la veille.

Influence du luxe et des mœurs sur la santé des femmes.

Pour prouver l'influence des mœurs sur la santé des femmes il n'est pas nécessaire de parcourir les tableaux pathologiques des peuples anciens, trop loin de nous maintenant pour pouvoir invoquer avec certitude leur témoignage; je ne puis citer avec quelque confiance que les ouvrages des médecins qui se sont spécialement occupés de prouver les dangers de l'immoralité. Cependant on pourrait avec raison conclure de la mollesse des vêtements à celle des mœurs, et de l'influence des mœurs sur la mauvaise santé, quand nous voyons David, entouré d'un luxe royal et de femmes perdues, frappé d'un mal honteux qu'attestent ses hymnes impérissables; quand Antiochus expire dans des tourments affreux au milieu des délices du pouvoir, de la fortune et de la volupté; quand Martial, Juvénal, Perse reprochent à des femmes, convaincues de galanterie, la perte d'un œil, de leurs derniers cheveux, l'ébranlement de leurs dents, une toux pulmonique, une haleine cadavéreuse et la maigreur de leurs formes. C'est ce que prouve, à livre ouvert, la lecture de leurs ouvrages ; mais pour ne point admettre si légèrement des témoins contre un sexe à qui son absence donne de nouveaux droits à la faveur de ses juges, consultons les maîtres de l'art. Hippocrate a répandu dans ses écrits des préceptes d'hygiène sur la tempérance relativement aux femmes, au sommeil, au travail, à la nourriture, à la boisson, aux vêtements, aux bains ; ces maximes sont d'une simplicité si précieuse, qu'on peut y rapporter les mille et un traités de médecine éclos depuis cet homme immortel. On demandait à Boerhaave quelles étaient les maladies ignorées des anciens, il répondit : *Coquos numera*. Si l'on compulse les archives de notre monarchie, on verra

des princes et leurs femmes mourir jeunes, la plupart victimes de leurs mœurs. Mais sans remonter même si haut, les observations modernes ne nous dédommagent que trop du silence des anciens. Nous avons presque renoncé à la gymnastique qui prévient beaucoup d'indispositions; nous avons interrompu l'ordre de la nature, et la nuit prend la place du jour. Dix bras sont employés au service du ventre; vingt mets étonnés de se trouver réunis, arrivent des deux hémisphères pour s'y engouffrer.

Lorsqu'une éducation vicieuse a porté le désordre dans l'économie animale, un genre de vie régulier et soutenu avec une sage fermeté peut encore le combattre avec avantage et en prévenir ou en affaiblir les suites; mais si l'on continue à marcher dans la même direction; si de nouveaux écarts, plus nombreux et plus désorganisateurs, viennent se joindre aux premiers et en accroître les funestes influences, alors ce même désordre deviendra plus puissant, plus profond; et les opérations de la vie, surtout celles qui dépendent plus immédiatement des impressions extérieures, ne présenteront plus que l'image du tumulte et de la confusion. Ce qui se passe tous les jours autour de nous ne nous en offre que trop d'exemples. Quelle vie mènent aujourd'hui la plupart des femmes qui brillent dans nos cercles et qui donnent le ton dans une partie de la société? Faibles, délicates, et cependant asservies à tous les caprices de la mode, on les voit tantôt demi-nues braver scandaleusement les intempéries des saisons et les vicissitudes atmosphériques; tantôt se surcharger de vêtements inutiles et se condamner péniblement à supporter une chaleur accablante, ou à respirer un air malsain et vicié. Incapables de suivre un régime exact, elles ne reconnaissent d'autre règle que l'inconstance de leurs goûts, et le besoin de les satisfaire devient pour elles le plus impérieux de tous les besoins; l

substances les plus propres à réveiller des palais engourdis et des appétits presque éteints sont les aliments qu'elles préfèrent; plusieurs même ne rougissent pas d'y joindre habituellement un usage abondant de liqueurs alcooliques. Leurs nuits se passent dans l'agitation et le tumulte; et au sortir de ces bruyantes scènes, au lieu de trouver dans un sommeil réparateur le repos qui les fuit, elles sont poursuivies, jusque dans leurs songes, par le trouble de leurs souvenirs et de leurs illusions. Avides de sensations, elles recherchent avec ardeur tous les objets les plus propres à ébranler leurs sens ou à remuer leur imagination. Elles courent de spectacle en spectacle; elles multiplient sans fin et sans mesure les impressions qui leur plaisent; leur vie n'est qu'une sorte de frémissement et d'oscillation continuelle. L'amour, avec tous ses plaisirs, tous ses excès et toutes les passions qui forment son cortége, occupe, fatigue, épuise la dévorante activité qui les consume. Des organes que l'on tourmente sans cesse pour en obtenir de nouvelles jouissances perdent peu à peu leurs forces, n'agissent plus que par secousses, ne sont plus susceptibles que de mouvements désordonnés et convulsifs. Au milieu de ce bouleversement, comment leurs fonctions habituelles pourraient-elles se remplir avec ordre et régularité?

Ces femmes, blasées sur tout, dégoûtées de tout, ressemblent à Lélia, cette aspiration vers l'impossible, et ce cri déchirant de la nature humaine, comme la nomme Georges Sand, qui, dégoûtée des joies grossières des sens, s'élance vers des désirs infinis, et, par conséquent, irréalisables.

« Quel est ce désir inconnu et brûlant qui n'a pas d'objet conçu et qui dévore comme une passion? Le cœur est un abîme de souffrance, dont la profondeur n'a jamais été sondée et ne le sera jamais.

« O mon Dieu! qu'est-ce donc que cette âme que vous

m'avez donnée ? Plus mobile que la lumière et plus vagabonde que le vent, toujours avide, toujours inquiète, toujours haletante, toujours cherchant en dehors d'elle les éléments de sa durée et les épuisant tous avant de les avoir goûtés ! O vie ! ô tourment ! Tout aspirer et ne rien saisir, tout comprendre et ne rien posséder !

« Combien de fois, à l'entrée de la nuit, vers le lever de la lune, aux premières clartés du jour ; combien de fois dans le silence de minuit et dans cet autre silence de midi, si accablant, si inquiet, si dévorant, n'ai-je pas senti mon cœur se précipiter vers un but inconnu, vers un bonheur sans forme et sans nom, qui est au ciel, qui est dans l'air, qui est partout, comme un aimant invisible, comme l'amour ! Mais ce n'est pas l'amour. Je sais qu'il y a au delà de l'amour des désirs, des besoins, des espérances qui ne s'éteignent point. Sans cela, que serait l'homme ? Il lui a été accordé si peu de jours pour aimer sur la terre !

« Traînée à la suite d'une ombre à travers les écueils, les déserts, les enchantements et les abîmes de la vie, j'ai tout vu sans pouvoir m'arrêter ; j'ai tout admiré, en passant, sans pouvoir jouir de rien ; j'ai affronté tous les dangers, sans succomber à aucun, toujours protégée par cette puissance fatale qui m'emporte dans son tourbillon, et m'isole de l'univers, qu'elle fait passer sous mes pieds.

« Dans le cours de ma vie, sans règle et sans frein, j'ai fait comme les autres. J'ai abandonné au mépris superbe de l'âme les nécessités impérieuses du corps. J'ai méconnu tous les dons de l'existence, tous les bienfaits de la nature. J'ai trompé la faim par des aliments savoureux et excitants, j'ai trompé le sommeil par une agitation sans but ou des travaux sans profit. Tantôt, à la clarté de la lampe, je cherchais dans les livres la clef des grandes énigmes de la vie humaine ;

tantôt, lancée dans le tourbillon du siècle, traversant la foule avec un cœur morne, et promenant un regard sombre sur tous les éléments de dégoût et de satiété, je cherchais à saisir dans l'air parfumé des fêtes nocturnes un son, un souffle qui me rendissent une émotion.

« Combien de fois le jour m'a surprise dans un palais retentissant d'harmonie, ou dans les prairies humides de la rosée du matin, ou dans le silence d'une cellule austère, oubliant la loi du repos que l'ombre impose à toutes les créatures vivantes, et qui est devenue sans force pour les êtres civilisés! Quelle surhumaine exaltation soutenait mon esprit à la poursuite de quelque chimère, tandis que mon corps affaibli et brisé réclamait le sommeil, sans que je daignasse m'apercevoir de ses volontés! On a dompté tous les besoins physiques, on a voulu poétiser les appétits comme les sentiments; le plaisir a fui les lits de gazon et les berceaux de vigne pour aller s'asseoir sur le velours à des tables chargées d'or. La vie élégante, énervant les organes et surexcitant les esprits, a fermé aux rayons du jour la demeure des riches; elle a allumé les flambeaux pour éclairer leur réveil, et placé l'usage de la vie aux heures que la nature marquait pour son abdication. Comment résister à cette fébrile gageure? Comment courir dans cette carrière haletante, sans s'épuiser avant d'atteindre la moitié de son terme? Ainsi me voilà vieille comme si j'avais mille ans. Ma beauté, que l'on vante, n'est plus qu'un masque trompeur, sous lequel se cachent l'épuisement et l'agonie. Dans l'âge des passions énergiques, nous n'avons plus de passions, nous n'avons même plus de désirs, si ce n'est celui d'en finir avec la fatigue et de nous reposer étendus dans un cercueil. » (GEORGES SAND.)

Régime.

Qui ne rirait de voir qu'avec un soin extrême
L'homme ait inventé l'art de se tuer lui-même!
A force de ragoûts et de mets succulents
Il creuse son tombeau sans cesse avec les dents.
REGNARD.

Rien ne déprave les appétits de nos organes comme les profusions et la prodigalité. L'être qui se conserve le mieux est souvent celui qui emploie le moins pour sa subsistance. L'art de bien vivre est l'art de s'abstenir.

Les excès en trop comme en moins sont toujours préjudiciables à l'organisation humaine. Cette axiome devrait se graver profondément dans les cœurs et servir de base à la conduite. L'emploi bien entendu des facultés physiques et morales, la jouissance modérée des biens de la vie, selon la position sociale dans laquelle on se trouve facilitent le jeu des organes, entretiennent leurs harmonieuses sympathies, fixent en nous la santé, le bonheur, et prolongent ces beaux jours de la jeunesse, précieux trésor, si follement prodigué par le plus grand nombre des femmes.

On doit convenir que le régime a une grande influence sur le moral de l'homme. « Le vin et les viandes, dit Plutarque, affaiblissent et énervent les ressorts de l'âme et du corps. » « Que ceux, dit Galien, qui ne pensent pas que la diversité du régime rend les uns tempérants, les autres dissolus; les uns chastes, les autres incontinents; les uns braves, les autres lâches; ceux-ci doux, ceux-là querelleurs; les uns modestes, les autres présomptueux; que ceux, dis-je, qui nient cette vérité, viennent près de moi et qu'ils suivent mes conseils pour les aliments et les boissons; je leur promets qu'ils en retireront de grandes ressources pour la philosophie morale; ils sentiront augmenter les forces de leur âme; ils acquerront plus de

énie, de mémoire et de prudence; je leur dirai aussi quels nt les vents et la température qu'ils doivent choisir ou éviter.» ippocrate, Platon, Aristote et beaucoup d'anciens philosophes ensaient de même sur ce sujet. Or, qu'y a-t-il de plus essenel et néanmoins de plus négligé que les bonnes mœurs, soit u'on envisage l'utilité publique et la prospérité des nations, it qu'on ne considère que la santé, le bienfait le plus précieux e la nature!

L'analogie qui existe par rapport à la nutrition entre les égétaux et les animaux suffirait pour démontrer les dangers e l'intempérance. L'humidité et les engrais favorisent la végétation et fournissent des matériaux nécessaires au dévéloppement des végétaux; mais l'excès de l'une ou des autres leur st absolument nuisible et les tue. Il en est de même des boisons et des aliments par rapport à l'homme; les choses les lus salutaires cessent de l'être et se convertissent en poison orsqu'on en abuse. La sagesse consiste à savoir régler ses ppétits et ses passions, et à ne jamais passer les bornes; c'est ette modération, ou plutôt la tempérance qui doit distinguer 'homme, car ceux qui sont esclaves de leur ventre sont la onte de l'humanité, et on ne peut enfreindre les lois de la ature sans en être puni.

La grande règle de la tempérance consiste donc à ne point rendre d'aliments au delà du besoin indiqué par la faim naurelle et à ne faire usage que des plus simples. Tous les aninaux, excepté l'homme, suivent cette règle qui est dictée par 'instinct; l'homme doué de la raison se livre aux excès; aussi nnemi de lui-même qu'il l'est de la société dans laquelle il vit, il fait servir sur sa table à grands frais les productions des deux hémisphères. Surchargé de nourriture, il ne quitte le repas que pour allumer de nouveaux feux dans ses entrailles : le café et les liqueurs fortes, pris avec profusion, font de son

estomac un volcan qui embrase toute la machine, et qui consume rapidement la vie. Il se plaint bientôt de flatuosités, de gonflements, de douleurs, ou de pesanteurs de tête, d'assoupissement, d'oppression et d'une multitude d'autres maux qui minent sourdement son existence et préparent lentement sa ruine. « Lorsque je vois, disait un auteur, ces tables à la mode couvertes de toutes les richesses des quatre parties du monde, je m'imagine voir la goutte, l'hydropisie, la fièvre et la plupart des autres maladies cachées en embuscade sous chaque plat. »

L'intempérance nuit autant au moral qu'au physique, et tue en quelque sorte ou déprave les facultés de l'âme. Voyez les visages pâles de ces hommes qui sortent d'un grand repas; il y a plus : le corps fatigué des excès de la veille appesantit l'esprit, et rend terrestre cette partie de la Divinité, ce souffle qui nous anime; au lieu que l'homme sobre se couche, s'endort et se lève plein de vigueur et d'intelligence pour reprendre ses fonctions.

L'intempérance, outre qu'elle nuit à la santé et qu'elle raccourcit la vie, conduit souvent aux actions les plus déshonnêtes et les plus infâmes; elle est un vice grossier qui ouvre la porte à tous les autres. « La gourmandise, a dit avec raison Jean-Jacques, est le vice des cœurs qui n'ont point d'étoffe; l'âme d'un gourmand est tout entière dans son palais, il n'est fait que pour manger; dans sa stupide incapacité, il n'est à sa place qu'à table, il ne sait juger que des plats. »

Malheur à l'homme qui s'approprie avec immodération tout ce qui flatte sa sensualité! Il n'y a qu'un corps malade qui puisse franchir les bornes de la nature. L'intempérant végète dans une sorte d'abrutissement qui le conduit par degrés insensibles à une mort triste et douloureuse; son âme se ferme aux vrais plaisirs; mille dégoûts l'inquiètent et son temps

s'écoule dans les digestions pénibles d'un organe qui semble n'obéir qu'à regret ?

La tempérance est non-seulement une des sources fécondes de la santé et de la longévité, mais elle doit encore être regardée comme la mère, le palladium des autres vertus et de la bonne disposition de l'esprit. Elle épure les sens, donne de l'agilité au corps, rend l'entendement vif, la pensée prompte, la mémoire heureuse, les mouvements libres et les actions faciles. Par elle l'âme, comme dégagée de la matière qui l'entrave, jouit d'elle-même et contemple les différents objets sous leurs véritables points de vue : ce qui faisait dire au sage Socrate qu'on approchait d'autant plus de la Divinité qu'on se contentait de moins de choses. Platon fut un exemple de sobriété et de sagesse. Tout le monde loue la tempérance de Caton. Virgile et Cicéron étaient d'une sobriété peu commune. Galien, quoique d'un très-faible tempérament, parvint au moyen de la tempérance à une extrême vieillesse exempte de maladies. Enfin, nos premiers aïeux ne sont parvenus, sains de corps et d'esprit, à un âge très-avancé que parce qu'ils observaient la sobriété et la tempérance; et ce n'est qu'à ces vertus que presque tous les centenaires de nos jours doivent la longue carrière qu'ils ont parcourue, et les savants leurs succès et leur gloire.

Quoiqu'il soit bien difficile de tracer les règles d'un régime alimentaire applicable indistinctement à toutes les femmes, on peut dire que leur nourriture doit être proportionnée à leur constitution et aux exercices plus ou moins fatigants auxquels elles se livrent. Leur goût les porte naturellement à donner la préférence aux mets et aux boissons qui n'exigent pas une grande dépense de forces digestives; aussi voit-on qu'en général les fruits, le laitage et tous les aliments peu substantiels ou tirés du règne végétal sont ceux qu'elles recherchent le

plus ordinairement. Cependant, il en est quelques-unes qui, n'écoutant qu'un appétit trompeur, surchargent leur estomac d'aliments, mais ordinairement leur puissance digestive exagérée détermine chez elles une corpulence ou un excès d'embonpoint, qui, ôtant au corps sa souplesse, sa légèreté et toutes ses proportions naturelles, sont autant que la maigreur contraires à la beauté et à la santé. On trouve également des femmes qui sont passionnées pour les viandes de haut goût et pour les liqueurs spiritueuses et aromatiques; mais le plus grand nombre qui transgressent ainsi les lois de l'hygiène sont stériles, maigres, d'un tempérament bilieux et sujettes à des pertes, à des dérangements de la menstruation, à des efflorescences cutanées, enfin aux inflammations de la matrice et du canal digestif. « Moins exposées à la fatigue que les hommes, dit le docteur Capuron, les femmes font des pertes moins considérables, et ont moins besoin d'aliments réparateurs. Aussi la bonne chère, surtout quand elle est jointe au repos et à l'inaction, leur donne-t-elle un surcroît d'embonpoint qui les incommode. » On observe que toutes celles qui mangent avec peu de mesure rendent beaucoup plus de sang durant leurs règles que celles dont les repas n'excèdent jamais les bornes de la tempérance.

Il faut donc que les femmes, pour conserver leur santé, tiennent un juste milieu entre la prodigue abondance et la sévère parcimonie. En général, une nourriture trop animalisée, comme les viandes noires et celle des animaux faits, leur est peu convenable.

Les personnes qui tiendront à jouir le plus longtemps possible des avantages de la jeunesse, de la beauté, et surtout de la santé, devront s'abstenir des liqueurs, des aliments âcres, excitants, épicés, des substances grasses, des viandes salées, des pâtisseries, en un mot, des aliments préparés avec art pour

reculer les limites de l'appétit et créer des besoins factices. Les aliments légers, tirés du règne végétal, les substances animales d'une facile digestion, les viandes bouillies ou rôties, les poissons, la volaille et le gibier accommodés simplement, le laitage, les fruits, les légumes herbacés, enfin l'eau pure et rougie avec un peu de vin constituent le régime diététique de la femme, depuis la puberté jusqu'à l'âge de retour. On doit dire aussi que l'usage fréquent du thé et du café est en général nuisible aux femmes très-nerveuses, surtout à celles qui brillent moins par leur esprit que par leur beauté, et tous leurs avantages physiques.

En général les femmes consomment moins que les hommes, et il leur faut une nourriture moins substantielle, autant d'après leurs propres besoins que d'après leurs goûts : on en voit très-peu d'entre elles s'adonner aux jouissances de la table avec la même sensualité que nos gourmands titrés. C'est assurément à cette tempérance naturelle, qui s'allie si bien à leurs obligations, que les femmes doivent l'heureux privilége d'être pour ainsi dire exemptes de maladies dont les hommes offrent de si nombreux exemples : telles que les éruptions de la peau, les catarrhes de la vessie, la goutte, de même aussi que la perte des cheveux.

Mais quelque influence que puisse avoir le régime diététique sur la constitution individuelle, cette influence est plus marquée chez un sexe que chez l'autre. Il y aura toujours moins de différence entre l'homme des champs et le citadin opulent, qu'entre la paysanne et la femme du riche financier. Celle-ci, qui ne se substante que de mets fins et recherchés, se réglant moins sur le besoin que sur des caprices et des fantaisies, ne sera souvent que d'une santé languissante; tandis que l'autre, qui n'aura d'autre office que son verger, offrira toutes les conditions d'une bonne santé. Sous le rap-

port de la santé habituelle, il y a donc une grande différence entre les personnes dont le régime se borne au nécessaire, et celles qui tous les jours composent avec leur appétit.

Les aliments tirés du règne végétal semblent mieux s'adapter à la constitution naturelle des femmes, que ceux tirés du règne animal. Telle femme habituée à une nourriture simple est toujours d'une meilleure santé que telle autre qui vit au sein du luxe et de l'abondance. Les femmes qui consomment peu de viande offrent rarement cet embonpoint excessif du côté du ventre, état qui, bien qu'en apparence il soit un luxe de santé, n'en déguise pas moins quelque état maladif des ovaires. Ce sont principalement les viandes préparées et celles de gibier qui conviennent le moins aux femmes. Éminemment excitants, ces sortes d'aliments développent beaucoup de chaleur vers les entrailles; leur usage fréquent ralentit le cours des excrétions, et détermine à la longue une sorte de pléthore de tout le système veineux abdominal, d'où peut résulter un état de turgescence habituel de l'utérus. Il est bon de remarquer enfin que les femmes carnivores sont plus exposées aux accès hystériques que les autres; et que, dans cette circonstance, leur appétit pour les viandes salées, épicées, et celle du gibier faisandé est plus constant, par le fait des dérangements nerveux déterminés dans le principe par un régime mal approprié.

Ce n'est point tant l'usage des substances qui forment la base de la nourriture qui apporte des modifications dans la constitution des individus, que la consommation de certains assaisonnements appelés épices. Les épices qui renferment beaucoup d'huile essentielle éminemment excitante, par exemple, le girofle, la muscade, la cannelle, le poivre, le gingembre, etc., n'agissent pas seulement sur le système de la digestion, mais elles exercent sur celui de la génération une

influence qu'on ne peut méconnaître. En exaltant la sensibilité de ce dernier système, souvent elles peuvent être cause de névroses utérines, d'autant plus à craindre encore que les femmes sont plus délicates. Abstraction faite de la nature des aliments, la quantité de nourriture que consomment les femmes varie peu en tant qu'elles se trouvent dans les mêmes conditions; mais dans l'état de santé, les circonstances qui influent le plus sur leur appétit habituel tiennent à l'éducation. Le système qu'on suit dans les institutions scolaires, quant à ce qui appartient au régime diététique, est loin d'être à l'avantage des élèves. Une nourriture pour chaque repas est un espace trop court, si l'on fait attention qu'il y en a la moitié de perdue en retard ou en anticipation pour raison d'amusement. Ce temps est encore insuffisant pour que l'appétit se décide en faveur de l'éternel morceau de bœuf, du plat de lentilles ou de haricots. Véritablement, pour ces pauvres enfants, l'heure du repas n'est donc pas le moment le plus heureux du jour? Aussi, beaucoup font-elles simplement acte de comparution, et s'envolent avec un morceau de pain qui compose souvent tout leur dîner. La satiété et le défaut de temps ne sont pas les seules causes qui empêchent les pensionnaires de se substanter suffisamment, mais l'état de gêne dû à la présence de corsets toujours trop serrés les empêche encore souvent de satisfaire leur appétit. Si l'on observe les jeunes personnes qui ne sont point assujetties à la discipline des pensionnats, on verra qu'elles sont toujours de bon appétit et d'une meilleure constitution.

Ce qui vient d'être dit des corsets à l'égard des jeunes personnes s'applique aussi bien aux femmes du monde. Celles qui n'en portent point mangent beaucoup plus que les autres. Peu manger est passé en précepte de bon ton; mais ce précepte, fidèlement observé par nos merveilleuses, n'est venu

qu'après l'observation ; car, dans les repas d'apparat, il est physiquement impossible que les femmes, guindées dans des corsets fortement serrés, puissent se substanter suffisamment; ou bien celles dont la sensualité l'emporte sur l'état de gêne, auquel vient ajouter la réplétion de l'estomac, quittent la table avec quelque malaise suivi de maux de nerfs ou d'indigestion. Toutes ces indispositions n'arrivent point lorsque, dans leur intérieur, les femmes mangeant beaucoup plus, se trouvent dégagées de l'appareil gênant que leur impose l'étiquette.

Les boissons semblent encore apporter dans les habitudes corporelles des changements plus marqués que les aliments solides. On ne saurait user longtemps du même aliment sans qu'il s'en suive la satiété ; mais chaque jour, à tout moment, c'est avec la même sensualité qu'on prend certaines boissons : il est donc moins facile d'éviter l'abus des liquides que celui des solides. Si les excès en ce genre sont plus rares chez les femmes, ils sont aussi bien autrement dangereux pour elles. Toute chose égale d'ailleurs, la dégradation physique et morale qui résulte de l'abus des boissons et des liqueurs fortes est aussi plus prompte et plus ignoble que chez les hommes. L'abstinence absolue de toutes les boissons préparées serait peut-être préférable à leur usage habituel; car assurément les femmes qui ne boivent que de l'eau sont aussi bien portantes que les autres.

Nous nous bornerons à dire ici que toutes les boissons vineuses, alcooliques, les infusions théiformes, s'adaptent moins bien à l'organisation des femmes qu'à celle des hommes. En effet, si l'on observe la constitution sanitaire des premières dans les diverses conditions de la société, on trouvera des différences toujours à l'avantage de celles pour qui les plaisirs de la table se bornent aux seuls besoins. Chez les femmes du monde, les maux de nerfs, les vapeurs, les maladies organi-

ques, sont plus fréquentes qu'ailleurs, par cette raison qu'elles sont plus exposées au genre d'intempérance que nous signalons.

Nous en appelons à tous les hommes de l'art, même aux esprits éclairés qui y sont étrangers : qu'ils disent si, parmi les femmes qui mangent, boivent, veillent, dorment et se couchent, il n'y a pas plus de malingres que de bien portantes?...

Du mouvement et des travaux corporels.

> Vivre, c'est agir, et nos organes sont faits pour être exercés.
>
> L'inaction affaiblit le corps, et le travail le fortifie; la première amène une vieillesse prématurée et le second ménage l'adolescence.
>
> CELSE.

Rien n'est plus utile à la santé que l'exercice. Cette vérité était connue des anciens, et c'est pourquoi ils firent de la gymnastique la base de l'éducation nationale. Les premiers habitants de la Grèce étaient persuadés que l'âme, cette étincelle divine que nous portons en nous, acquiert de l'énergie à proportion que le corps prend de la vigueur; ainsi le code de leurs mœurs dériva des besoins de l'homme physique; la première génération donna des athlètes, et celle qui lui succéda produisit de grands hommes.

Les Grecs élevaient la jeunesse dans toutes sortes d'exercices. Les Romains, qui prirent presque toutes leurs institutions des premiers, avaient établi dans le Champ de Mars un gymnase où la jeunesse venait puiser la force et la santé. Tant que ce peuple ignora le luxe et la mollesse, il resta sain, vigoureux, et fut invincible. Ce furent, au rapport de Plutarque, les exercices du Champ de Mars et les fatigues de la guerre qui rendirent Jules César, malgré sa constitution faible et délicate, le guerrier le plus robuste et le héros le plus intrépide.

La santé ne se soutient que par la libre circulation et la juste répartition des forces et des humeurs. Tout ce qui y fait obstacle dérange l'économie animale, et produit des aberrations dans les fonctions. Tout ce qui favorise la régularité et l'harmonie de celles-ci, en maintenant un juste équilibre dans les principaux foyers de la sensibilité, établit la santé. Or, tels sont les effets que produisent l'inaction et le mouvement.

La vie oisive ne produit pas seulement des maladies, mais elle rend encore l'homme inutile à la société, et donne naissance à tous les vices. L'inaction est la source fatale d'où découlent la plupart des calamités qui affligent l'espèce humaine.

L'histoire des nations nous montre que le luxe et la mollese, en énervant le corps et en corrompant les mœurs, ont amené la décadence des empires, ont produit les révolutions et opéré la dégénération de l'espèce humaine. Ce ne sera qu'en prémunissant la génération future contre nos vices, et en établissant dès l'enfance les fondements d'une bonne constitution, que l'on parviendra à former des citoyens forts et vertueux, et à faire fleurir et prospérer les États.

L'expérience a prouvé jusqu'à quel point s'étend la puissance de l'éducation, car la plus mauvaise constitution peut être corrigée et même entièrement changée par l'effet d'une vie dure et austère, commencée dès le bas âge. Ce genre de vie rend le corps peu sensible aux impressions de l'atmosphère et aux vicissitudes des saisons. Des enfants faibles et délicats, qu'on avait accoutumés dès leurs premières années à user d'aliments simples et grossiers, à s'exercer en plein air, et à supporter le grand chaud et le grand froid, sont devenus forts, robustes, et capables de résister à l'action des causes de maladies les plus puissantes. De même on parvient à former le cœur et l'esprit, et à donner une direction utile aux passions humaines par

de sages institutions et une morale basée sur la nature de l'homme. On a réussi, par elles, à changer les inclinations vicieuses les plus fortes, et à inspirer l'amour des vertus et des lois.

Travaux corporels.

L'homme n'est pas né pour l'oisiveté; la nature, dans sa bienfaisance, l'a voué au travail; elle a voulu que, pour son plus grand avantage, il aidât ses semblables, et qu'il en fût aidé. La vie active est d'ailleurs le rempart le plus puissant de la vertu, et l'égide de la santé. Les changements sont absolument nécessaires pour nous préparer à ces violentes secousses qui ébranlent quelquefois les fondements de notre existence. Il en est des animaux comme des plantes, qui acquièrent de la force et de la vigueur au milieu des orages et par le choc des vents contraires.

Les travaux sont aussi utiles à la santé et au bonheur qu'à la société. Considérez les habitants des campagnes : occupés toute la journée à des exercices pénibles et fatigants, ils n'en chantent pas moins au milieu des travaux champêtres; ils jouissent de la santé, tandis que les citadins, énervés par la mollesse, bâillent au sein des plaisirs. « La goutte est à la ville, dit La Fontaine, et l'araignée est aux champs. » Le travail, fils du besoin, est le père de la santé et du bonheur. Ne plaignons donc plus autant les heureux villageois; au milieu des fatigues et des peines, ils goûtent les douceurs de la santé, de la paix et de l'innocence. Il n'y a de vrais malheureux que ceux qui, au sein de l'abondance, languissent dans le repos et la mollesse qui leur ôtent les moyens de jouir.

Néanmoins, pour que les travaux entretiennent ou affermissent la santé, il faut qu'ils soient proportionnés à l'état des forces, car lorsqu'ils sont portés à l'excès, ils ruinent la santé et font vieillir avant l'âge.

De l'exercice utile à la santé des femmes.

Le mouvement musculaire et le développement de la sensibilité ont un principe commun, l'action nerveuse, qui doit être également employée par ces deux ordres de phénomènes; mais si la sensibilité prédomine, si elle parvient à cet empire que lui font usurper, chez les femmes d'une certaine classe, l'inaction des muscles et le développement immodéré des passions, les forces vitales cessent bientôt d'avoir une marche régulière; elles s'égarent, se pervertissent, et dans leurs cruelles aberrations produisent les maladies nerveuses, ces tristes effets du luxe chez les peuples modernes. Ce n'est guère que vers la moitié du XVIII[e] siècle qu'on a fréquemment observé ce qu'on appelle maux de nerfs et vapeurs.

L'exercice doit donc contribuer à la santé des femmes; mais la manière de s'y livrer ne paraît pas indifférente, et ces promenades que l'on conseille si souvent dans l'intention de prévenir les effets d'une vie molle et sédentaire ont souvent plus d'inconvénients que d'avantages, surtout dans les grandes villes, où les lieux consacrés à ces genres d'exercices rassemblent si rarement les conditions qui peuvent les rendre véritablement agréables et utiles. La promenade d'ailleurs est moins un emploi suffisant des muscles qu'une sorte de repos et de délassement dont l'oisiveté ne sait pas apprécier la jouissance et le plaisir. Ce même exercice présente d'autres inconvénients lorsqu'on s'y livre par régime; et si, comme le remarque Bagiloi, on digère mal en pensant trop à sa digestion, il est facile de voir que le moyen de rétablir l'équilibre entre le mouvement et la sensibilité ne peut consister dans une promenade du motif de laquelle on est trop occupé, et qui devient

même quelquefois l'occasion d'un accès de mélancolie ou d'une agitation morale, dont l'effet ajoute encore au désordre de l'organisation. Les circonstances dans lesquelles l'exercice de la promenade pourrait avoir quelque avantage sont celles de la convalescence, ou de la fatigue qui succède à un exercice forcé des facultés intellectuelles; mais dans les autres états de la vie, l'emploi du mouvement musculaire le plus utile est celui qu'exigent ces occupations indispensables et ces soins domestiques qui forment ce que nous appelons la gymnastique de Tronchin, parce qu'en effet ce médecin philosophe en prouva les avantages aux femmes qui les négligeaient, et leur persuada que leurs habitudes de luxe, leur vie molle et sédentaire sont les principales causes des affections nerveuses et de cette faiblesse d'organisation qui multiplie, pour elles, les chances des indispositions et des maladies. Il faut d'ailleurs remarquer que ce genre d'exercice, si convenable à la nature du sexe, occupe en même temps les muscles et prévient aussi cette irrégularité nerveuse, ce trouble de la sensibilité que l'on observe si souvent chez les femmes indolentes que tourmentent sans cesse les goûts frivoles et les petites passions. Nous ajouterons que dans plusieurs cas de souffrance habituelle et d'indisposition plusieurs femmes, dont une multiplicité d'émotions et d'amusements ont flétri et dérangé la sensibilité, verraient leur état physique s'améliorer d'une manière très-prononcée si, leur appliquant le traitement moral de l'ennui et de la consomption, on les occupait, on les inquiétait d'une manière très-vive en changeant pour quelque temps leur situation, et en les forçant de s'occuper avec sollicitude de leurs moyens d'existence ou de tout autre objet capable d'employer et de ranimer leur sensibilité.

Le fait suivant prouve l'avantage d'une semblable tran-

Madame ***, à laquelle une position sociale donnait une de ces existences factices dont le cercle est si étendu, perdit, il y a quelques années, une partie de sa fortune. La portion qui lui restait pouvait encore suffire à la satisfaction de ses premiers besoins; mais l'état de repos et d'ennui que détermina la privation des sensations par lesquelles l'action de son système nerveux était habituellement excitée et renouvelée la conduisit bientôt à une véritable consomption.

Alors la malade vint à perdre les débris de fortune qui lui restaient, et se trouva entièrement plongée dans l'indigence.

Ce nouveau revers fut un véritable moyen de guérison. Madame ***, que des principes religieux enchaînaient à la vie, fut obligée, malgré son désir de la perdre, de se livrer avec activité à la recherche de quelques ressources capables de remplacer au moins une partie de celles qu'elle n'avait plus.

Une place dans un hôpital vint à se présenter, et les démarches pour l'obtenir, l'espoir, le désir, les craintes, les inquiétudes qui se firent alors sentir donnèrent un nouveau degré d'énergie à une sensibilité presque éteinte par la paresse et le repos, mais qui se ranima par le courage et le malheur.

La malade, parvenue au but qu'elle voulait atteindre, a joui, dans sa nouvelle position, d'une santé parfaite, et chérit une existence qu'entretient aujourd'hui un nombre suffisant de sensations et de travaux.

Pour se maintenir dans un état de santé aussi parfait que peut le comporter la mobilité de son organisation, la femme a donc besoin de se livrer à un exercice modéré et qui devra cesser aussitôt qu'il déterminera la fatigue. Tout le monde sait que le célèbre Tronchin, appelé à la cour de Louis XVI et consulté par les dames vaporeuses sur leurs incommodités, ne leur conseilla pour tout traitement qu'un exercice soutenu et varié par toutes sortes de dissipations; il poussa même la

sévérité de ses ordonnances jusqu'à leur prescrire des travaux dont leurs valets avaient le soin ; et l'on vit les petites-maîtresses et les grandes dames frotter leur parquet, que jusqu'alors elles daignaient à peine fouler aux pieds.

Il est bon de rappeler également ici les bienfaits inappréciables des travaux de la campagne. L'arome qu'exhalent les plantes et les fleurs au lever du soleil, l'oxygène que la lumière en dégage par torrents, l'aspect ravissant de la nature, le chant mélodieux des oiseaux, tout procure les sensations les plus délicieuses et répand dans les organes une force et un bien-être incroyables.

Parmi les exercices les plus convenables aux femmes, on doit ranger d'abord ceux que procurent les soins du ménage, les promenades à pied, prises comme délassement et non pas comme régime, l'équitation, la natation, et surtout la danse, pourvu qu'elle ne se prolonge pas trop avant dans la nuit et qu'on ne s'y livre pas immédiatement après les repas ou pendant le temps des règles. Les exercices conviennent d'autant plus aux femmes, dit un auteur d'hygiène, qu'ils exigent moins de forces que de grâce et de légèreté; sous ces deux rapports, celui de tous les exercices qui paraît le plus compatible avec les charmes de la femme, qu'il développe et fait valoir, c'est, sans doute, la danse : cette heureuse combinaison d'attitudes, de pas, de gestes et d'évolutions que soutient la puissance du rhythme, et pendant laquelle les muscles et la sensibilité sont occupés d'une manière aussi utile qu'agréable, lorsque cependant ces mouvements ne sont pas trop prolongés ni exécutés de manière à énerver plutôt qu'à fortifier les organes.

L'exercice de la danse convient principalement aux femmes pour lesquelles l'ennui et l'inaction sont des causes d'indisposition habituelle, de mal-être et de vapeurs; à celles qui

ont un tempérament lymphatique ou une atonie de l'utérus bien marquée, mais plus particulièrement encore aux jeunes personnes dont la menstruation s'établit avec lenteur, qui ont des suppressions, des retards, ou même tous les symptômes de la chlorose. Ces mouvements, cet exercice de la danse, auquel les chlorotiques se livrent quelquefois avec beaucoup de difficulté, forment, comme nous le verrons plus tard, avec un régime tonique et des attentions délicates, le traitement le plus convenable des pâles couleurs.

On voit encore que l'exercice modéré développe l'appétit, facilite les digestions, active la circulation des fluides, favorise les sécrétions et les excrétions, augmente l'énergie et l'activité de tous les systèmes. Lorsqu'il est excessif, il est loin d'avoir des effets aussi salutaires, car il épuise les organes, abat les forces et rend toutes les fonctions languissantes. Enfin l'oisiveté, l'indolence, les habitudes du luxe, la vie molle et sédentaire, qui sont des vices de l'éducation des femmes riches, laissent le corps dans un état de faiblesse ou d'embonpoint lymphatique, et sont souvent les principales causes d'une foule d'affections nerveuses et de cet excès de sensibilité qui rend pénibles même les impressions les plus douces.

On ne saurait donc trop le dire : l'exercice est l'antidote le plus sûr de l'état continuel de souffrance dont se plaignent les dames du grand monde. Qu'une petite-maîtresse, pâle et vaporeuse, se mêle aux vigoureuses villageoises et partage pendant quelque temps leurs travaux et leurs fêtes, bientôt elle verra s'opérer en elle une métamorphose admirable ! Ses digestions, qui étaient dérangées, se rétabliront peu à peu, ses forces épuisées reviendront avec la fraîcheur et le coloris de son teint; enfin tout son système nerveux se fortifiera, et l'état désespérant de langueur et de mobilité qui faisait son supplice ne tardera pas à être remplacé par une santé stable et brillante.

Le repos, qui est aussi nécessaire que l'exercice, doit, comme lui, se prendre dans des proportions convenables. Les veilles prolongées sont toujours très-préjudiciables à la santé des femmes, parce qu'elles ne peuvent réparer le matin la perte du sommeil de la nuit ni intervertir impunément l'ordre invariable de la nature. Chez celles qui font, comme on dit, du jour la nuit, tous les organes sont en souffrance. Les fonctions sont dérangées, la nutrition est imparfaite, le physique perd toute son énergie, enfin bientôt l'aspect et la fraîcheur de la jeunesse disparaissent et font place aux rides de la vieillesse.

Quoique le sommeil soit un moyen réparateur que nous donne la nature, il ne doit pas excéder certaines limites, c'est-à-dire se prolonger au delà de sept à neuf heures. Celui qui est sollicité par la trop grande mollesse des lits plonge le système nerveux dans l'assoupissement, débilite au lieu de fortifier, et amène une plénitude dans les vaisseaux d'où résulte une lenteur dans la circulation et souvent des hémorrhagies, etc. En résumé, la femme doit se coucher de bonne heure, se lever de même et passer le temps de la veille aux occupations qui exercent les organes sans les fatiguer.

Influence des vicissitudes atmosphériques chez les femmes.

Si, comme le dit le père de la médecine, l'air est l'aliment de la vie, *pabulum vitæ*, il arrive aussi qu'il peut être l'aliment ou plutôt la cause de la mort par la maladie dont il devient trop souvent le germe funeste; les femmes étant naturellement plus sensibles et plus impressionnables, ayant des poumons moins développés, plus irritables et plus sujets à la phthisie, se trouvent par conséquent plus que les hommes fâcheusement affectées par l'influence des vicissitudes atmosphé-

riques. J'ai remarqué, dit le philosophe Cabanis, j'ai remarqué chez les femmes délicates, surtout à l'époque ou dans le temps voisin de leurs règles, une sorte d'altération d'esprit et de caractère que l'on pouvait, en toute sûreté, regarder comme l'annonce où des orages, ou des vents étouffants du midi, prêts à bouleverser l'atmosphère. Des effets non moins sensibles sont produits par d'autres états de l'air, par la chaleur, le froid, et surtout par le froid humide, cette cause si commune d'indispositions et de maladies. Les soins relatifs à l'appareil respiratoire méritent surtout de fixer l'attention d'une manière toute particulière aux approches de la puberté, pendant l'écoulement menstruel, à l'âge critique, enfin à toutes les époques où la sensibilité générale est augmentée.

Les femmes, principalement celles dont le luxe et la mollesse ont encore augmenté l'impressionnabilité, devront autant que possible habiter des appartements élevés, éviter les sociétés nombreuses où l'on respire un air trop chaud et vicié; elles devront surtout éviter de passer sans précaution d'une température élevée à une température plus basse, ou d'avoir plus ou moins longtemps quelques parties découvertes; elles pourront diminuer de beaucoup le fâcheux effet des transitions brusques de température et des impressions subites du froid, soit en ayant la précaution de se tenir quelques instants dans une pièce moins chaude, soit en entretenant la chaleur artificielle par la marche et des mouvements quelconques. Celles qui sont d'une constitution délicate et disposées aux affections catarrhales et tuberculeuses feront très-bien, pour rendre chez elles moins impressionnables les organes parenchymateux et toutes les membranes muqueuses, notamment celles des bronches et des parties génitales, d'entretenir une légère excitation vers la peau en portant des gilets et des caleçons de flanelle; elles affaibliront aussi l'influence funeste de

té et de l'air froid en faisant usage de boissons légère-
iques et d'aliments nourrissants et de facile digestion.
térations que l'air peut éprouver dans ses principes
ants sont quelquefois excessivement nuisibles aux
. Elles devront s'interdire le plus possible les lieux où
ent rassemblées un grand nombre de personnes, tels
als, les spectacles, les concerts, etc.
tude qu'ont aussi les femmes de s'entourer de corps
ants mérite surtout d'être mentionnée à raison des
s et des dangers réels qui en sont les conséquences.
onnes nerveuses devront donc non-seulement redou-
pression des odeurs et des parfums même les plus
mais encore ne jamais laisser dans leur chambre à
des pots de fleurs et des vases garnis, qui ont le double
nient d'affecter trop vivement la sensibilité nerveuse,
composer l'air en exhalant du gaz acide carbonique.
nous apprend qu'une fille de Nicolas Ier, comte de
mourut après avoir respiré l'odeur d'une rose; une
fut trouvée morte dans son lit pour avoir respiré les
ons de plusieurs tiges de lis fleuris qu'elle avait placés
chambre, qui était peu spacieuse.
ès ces faits, que l'on pourrait multiplier à l'infini, il est
e juger que les femmes devront s'abstenir, soit de par-
eur chambre avec des fleurs, des essences ou des pas-
ientales projetées sur le feu, soit de porter sur elles des
ou des sachets qui peuvent non-seulement affecter
it la sensibilité nerveuse, mais encore devenir des
prédisposantes ou déterminantes de la syncope, de
ie et d'une foule d'affections spasmodiques auxquelles
e est plus particulièrement exposé.
devons ajouter que l'abus des parfums a encore l'in-
ent d'exhaler ou de diminuer l'odorat, et que Montai-

gne a dit très-judicieusement que la plus exquise senteur d'une femme c'est de ne rien sentir : *Bene olet qui nihil olet.*

Parmi les habitudes qui sont des plus contraires aux femmes, nous devons également signaler l'usage des chaufferettes, qui joignent à l'inconvénient de dégager du gaz acide carbonique celui d'exciter les organes génitaux et de les prédisposer aux flueurs blanches, aux hémorrhagies de la matrice, aux hémorrhoïdes, aux varices, aux ulcères des jambes, etc. Les personnes que leurs occupations sédentaires exposent au froid des pieds remplaceront avantageusement les chaufferettes par une chancelière ou un vase d'étain plein d'eau chaude.

Dans l'ordre social, les obligations qui sont imposées au sexe le plus faible sont rarement d'accord avec sa destination essentielle. Les usages le détournent de ses attributions véritables, ou des besoins individuels l'éloignent du but essentiel auquel il est appelé. Remarquons que de la double condition d'épouse et de mère dérive une suite d'obligations plus que suffisantes pour occuper tous les instants de la femme qui voudrait scrupuleusement les remplir. Or, les professions ne sont donc point le fait des femmes ; ou, toutes les fois qu'elles n'ont point pour objet l'exécution en grand des actes qui se renouvellent chaque jour dans l'ordre domestique, elles sont de véritables dépravations morales. Car la femme n'est pas plus appelée à conduire la charrue et à tenir le sceptre des nations, que l'homme n'est fait pour tenir l'aiguille et le fuseau. Il faut admettre en principe que le besoin et la nécessité seuls ont asservi les femmes à des occupations exclusives et spéciales. Dès que les classes riches et aisées ont pu se démettre à prix d'argent des obligations domestiques, on en a surchargé les classes pauvres et malaisées. Aussi, plus nous descendons dans celles-ci, plus les professions se multiplient

et deviennent fixes. C'est encore dans ces dernières qu'on peut le mieux étudier l'influence qu'elles exercent sur la santé, tant par le fait de leur spécialité que d'après le degré d'aisance qu'elles procurent.

Dans l'état actuel de la société, surtout dans les cités populeuses, les professions chez les femmes ne se bornent point à des travaux manuels; les beaux-arts et le commerce sont autant de carrières qu'elles embrassent et suivent avec le même succès que les hommes, mais avec des chances différentes sous le rapport de la santé. Quant aux beaux-arts, la déclamation, le chant et la danse sont à peu près les seuls exercices dont les femmes puissent faire leur profession. Quoique ces trois genres de talent tiennent moins à la persévérance et au travail qu'à des dispositions naturelles, la pratique dont ils sont l'objet n'a point seulement des effets immédiats et instantanés sur l'ensemble des phénomènes organiques, mais, renouvelée tous les jours, elle influe évidemment sur les habitudes corporelles de celles qui s'y livrent.

On doit remarquer que, dans la déclamation dramatique, l'imitation froide et calculée, et un débit méthodique, seraient insuffisants pour représenter fidèlement les personnages qu'on reproduit sur la scène. Une âme impassible et sans chaleur nous donnerait une fausse idée de la malheureuse passion de Phèdre, de la jalousie d'Hermione et de la tendresse d'Andromaque. Outre la sagacité nécessaire à saisir de semblables caractères, il faut encore que l'imagination opère une substitution de lieux et de personnes, sans laquelle il n'y aurait rien de naturel ni de vraisemblable. Pour atteindre jusqu'aux larmes, il ne suffit point de peindre la douleur et le désespoir, il faut encore participer à l'une et à l'autre; pour réveiller une généreuse indignation, il ne suffit point non plus de simuler l'injustice et la cruauté, il faut encore être animé

d'un sentiment de vengeance. L'âme doit nécessairement participer à toutes les actions qui émeuvent péniblement ou agréablement. Conséquemment, l'art dramatique n'est donc pas sans inconvénient pour les femmes qui s'y vouent; et il serait physiquement impossible à celles qui tiennent les emplois du premier ordre de paraître tous les jours sur la scène. Ce sont principalement les héroïnes de mélodrame qui sont les plus exposées aux secousses violentes des passions simulées, puisque ce n'est que par des efforts inouïs qu'on peut rendre les caractères exagérés dont se composent les pièces de ce genre. Nous avons connu plusieurs actrices et débutantes d'un talent incontestable, qui ont été forcées de quitter les emplois de mélodrame pour raison de santé. Tout Paris a vu une femme de bien : cette excellente actrice, qui ne quittait jamais la scène sans avoir une extinction de voix, et très-souvent avec une dyspnée et un sentiment de suffocation qui persistaient plusieurs jours de suite. Encore jeune, elle a succombé à une maladie organique, que plusieurs praticiens célèbres ont regardée comme occasionnée par les commotions violentes et successives éprouvées sur la scène. Peu de nos célèbres tragédiennes ont offert des exemples de longévité; et nous admettons que si la plupart étaient sans aisance et sans fortune, et que, si les soins dont elles s'entourent ne neutralisaient point les effets des exercices fatigants du théâtre, un très-petit nombre pourrait les soutenir longtemps.

La scène lyrique n'est pas non plus tout à fait exempte d'inconvénients pour les femmes qui y figurent habituellement. Les influences que peuvent avoir les exercices du chant sur les habitudes corporelles seraient moins évidentes encore, si nos cantatrices de profession étaient dégagées des entraves d'une mise obligée quand elles se donnent en spectacle. Guindées dans un corset très-serré, la poitrine ne pouvant se

dilater librement, ni acquérir toute son amplitude, il est physiquement impossible qu'elles puissent dire des morceaux de longue haleine sans beaucoup d'efforts et de fatigue. Affranchies d'une toilette gênante, les femmes chantent mieux et plus longtemps; leur voix du matin n'est point celle du soir; l'une est plus ample et mieux assurée, l'autre plus rétrécie et plus frêle. Ces différences tiennent assurément à l'état de liberté ou de gêne de la respiration.

Les modifications insolites qu'éprouve le phénomène de la respiration, par le fait du chant et des circonstances qui en font un travail pénible, peuvent être suivies des mêmes accidents que nous avons énoncés dans la première partie de ce volume, au sujet de l'éducation des jeunes filles.

Ce qu'on peut dire de la danse n'appartient point spécialement au fait de cet exercice même, car la plupart des accidents auxquels sont exposées les nymphes de nos ballets ne peuvent résulter que de la transition d'un exercice forcé à un repos absolu, et d'un refroidissement subit dont elles ne sauraient toujours se garantir en quittant la scène. Des douleurs arthritiques, des rhumes fréquents, sont des indispositions que les danseuses, non-seulement ne peuvent éviter, mais encore toutes les femmes qui figurent sur les théâtres.

Les professions ayant pour objet des travaux manuels étant dévolues aux classes les plus pauvres de la société, c'est parmi ces classes aussi que la santé publique est le plus en souffrance. Ce n'est point tant le fait des professions qui est la source du mal, que le défaut d'aisance où se trouvent celles qui les exercent.

De toutes les professions dévolues aux dernières classes du peuple, celle de blanchisseuse mérite le plus de fixer l'attention, tant sous le rapport du grand nombre de bras qu'elle occupe, que sous le rapport des influences qu'elle exerce sur

d'un sentiment de vengeance. L'âme doit nécess-
ticiper à toutes les actions qui émeuvent
agréablement. Conséquemment, l'art dr
pas sans inconvénient pour les femmes
serait physiquement impossible à cel
plois du premier ordre de paraître
Ce sont principalement les héroï
les plus exposées aux secousses
puisque ce n'est que par des ... ue
les caractères exagérés do
genre. Nous avons connu ... l'eau de
talent incontestable, qu ... upées à cette
de mélodrame pour ... ne peuvent éviter
femme de bien : cett ... astrues. Ces accidents
la scène sans avoir ... achisseuses de fin pour ne
une dyspnée et r ... e résultat de leurs occupations
plusieurs jours ... au fer, la vapeur du charbon, un
maladie, orga ... une odeur insupportable dans une
gardée com ... ante, sont autant de circonstances qui
successive ... ce métier pernicieux pour la plupart et dan-
diennes ... un grand nombre.

tions qr ... *des et occupations domestiques.* Comme les habitudes
que, ... hérentes aux dispositions morales des individus, on ne
les ... t espérer, par de simples avis, en changer la direction,
n' ... avant de céder à la raison, on se conforme à ses goûts.

Chez les femmes surtout dont l'existence essentielle est toute domestique, et qui participent peu aux changements et aux mouvements politiques, les habitudes sont aussi plus constantes et plus intimes, conséquemment elles doivent avoir une plus grande influence sur la constitution corporelle. L'oisiveté et le travail, le sommeil et la veille, la retraite et le monde, le régime alimentaire, certaines pratiques particulières, impriment des changements d'autant plus évidents, que les unes et

les habitudes corporelles des femmes qui s'y livrent. Sans sortir de la capitale, on trouve tout ce que peut offrir de particulier cette profession, soit qu'on l'étudie dans ces établissements partiels, où tout le travail est concentré dans un local rétréci et exécuté par les mêmes mains; soit qu'on l'examine dans les lieux où elle est exercée en grand, et où les occupations sont spéciales et divisées entre celles qui y sont employées. Dans le premier cas, les ouvrières étant tenues à toutes les opérations de blanchissage passent souvent, dans le même instant, d'un savonnage chaud et brûlant au lavage à l'eau de pompe froide et glaciale. Celles qui sont occupées à cette double besogne, par ces transitions subites, ne peuvent éviter des rhumes, des suppressions de menstrues. Ces accidents sont trop fréquents chez les blanchisseuses de fin pour ne point être considérés comme le résultat de leurs occupations journalières. La chaleur du fer, la vapeur du charbon, un local étroit, où règne une odeur insupportable dans une atmosphère étouffante, sont autant de circonstances qui rendent encore ce métier pernicieux pour la plupart et dangereux pour un grand nombre.

Habitudes et occupations domestiques. Comme les habitudes sont inhérentes aux dispositions morales des individus, on ne saurait espérer, par de simples avis, en changer la direction, car, avant de céder à la raison, on se conforme à ses goûts.

Chez les femmes surtout dont l'existence essentielle est toute domestique, et qui participent peu aux changements et aux mouvements politiques, les habitudes sont aussi plus constantes et plus intimes, conséquemment elles doivent avoir une plus grande influence sur la constitution corporelle. L'oisiveté et le travail, le sommeil et la veille, la retraite et le monde, le régime alimentaire, certaines pratiques particulières, impriment des changements d'autant plus évidents, que les unes et

les autres de ces circonstances prennent davantage sur la durée de la vie.

D'après sa conformation, l'homme paraît être appelé au travail et aux exercices; aussi l'oisiveté absolue lui est peut-être plus nuisible qu'un travail soutenu et excessif. L'inertie, en diminuant l'activité des principaux foyers de la vie, dérange l'équilibre de tous les phénomènes dont se compose celle-ci. Chez les personnes qui prennent peu ou point d'exercice, la respiration a moins d'amplitude, la circulation est plus lente : de là, quand aucun système d'organes n'est en souffrance, un embonpoint qui tient de la bouffissure, et souvent un état d'obésité qui se manifeste à un âge peu avancé, habitude corporelle qui ne peut assurer ni promettre la longévité.

Le travail et l'exercice, au contraire, impriment à tous les systèmes de l'économie une même et constante activité, qui développe, maintient et répare les forces. Celles que nous appelons communément *femmes de ménage,* qui s'occupent et agissent par elles-mêmes, ayant peu de temps à donner à l'oisiveté offrent moins de prise aux maladies que nos dames, qui pensent la veille aux moyens de ne pas s'ennuyer le lendemain. Abstraction faite des exceptions à la loi commune, les femmes qui vivent longtemps sont celles dont toutes les périodes de la vie se sont écoulées au milieu d'une activité adaptée à leur âge et à leurs forces.

En nous imposant des règles, les usages modifient puissamment aussi nos habitudes. Le sommeil et la veille sont pour beaucoup de personnes reportés à des temps qui ne leur sont point propres. Ce renversement des choses naturelles pourrait être sans effet quand il est d'accord avec nos goûts; mais son influence n'en reste pas moins évidente pour l'observateur. Il faut être bien peu physionomiste pour ne pas reconnaître, de prime abord, les effets de l'habitude de veiller une

partie des nuits. Les femmes qui sont forcées à des travaux nocturnes sont pâles, avec les yeux caves, rouges et larmoyants; de même aussi que celles qui sont dans l'habitude de lire la nuit. Dans ce dernier cas, ce n'est point tant le défaut de sommeil qui porte atteinte à la santé, que l'agitation que provoque une lecture qui intéresse vivement. On se fatigue du travail, et, malgré soi, on cède au repos; mais la lecture éveille et exalte l'imagination, d'autant plus encore que la plupart des femmes qui lisent la nuit s'attachent de préférence à des romans pleins de récits merveilleux et de faits extraordinaires, où l'amour tient toujours la première place. Cette passion, peinte sous des couleurs séduisantes, le silence de la nuit et l'isolement, donnant un libre essor à l'imagination, font naître souvent de funestes habitudes, que les jeunes personnes, les filles et les veuves peuvent moins éviter. Avertir des dangers des lectures nocturnes, c'est recommander aux parents de ne point souffrir que les jeunes personnes s'y livrent. La privation d'un sommeil réparateur, si nécessaire au jeune âge, n'est point la seule raison à laquelle on doive avoir égard; mais, au physique comme au moral, cette habitude peut avoir les conséquences les plus graves.

Lors même que la durée du sommeil serait proportionnée à la veille, le temps qui convient à l'un ne convient point à l'autre. Anticiper sur les nuits pour dormir le jour est un renversement de l'ordre naturel, dont les effets se manifestent tôt ou tard. Durant le jour, le sommeil est fatigant, rend apathique et morose. Les personnes qui se couchent de bonne heure et qui se lèvent dès l'aube du jour sont constamment mieux portantes et plus actives. Pour avoir une preuve de cette assertion, on n'a qu'à consulter la santé publique pendant les diverses saisons. Si les habitudes varient peu, les maladies ne sont guère plus nombreuses dans un temps que dans l'autre; mais si elles

sont soumises à des phases, comme dans les grandes villes, les maladies affectent une sorte de périodisme qu'on ne peut méconnaître. A aucune époque, il n'y a plus de maladies à Paris parmi les femmes que dans le cours et vers la fin de la saison des amusements; au retour du printemps, beaucoup, pour raison de santé, sont forcées de se retirer à la campagne, pour réparer par un régime de vie uniforme les dommages que leur ont fait éprouver les veilles prolongées. Rien de plus digne de remarque que ces changements périodiques qui s'opèrent chez beaucoup de femmes du monde. Telle qui, à l'entrée de l'hiver, avait un médiocre embonpoint, est souvent, à la fin, d'une extrême maigreur, qui résulte essentiellement des veilles prolongées et fatigantes.

Nous avons fait remarquer que la vie domestique est la condition essentielle de la femme, celle qui s'adapte le mieux à ses goûts et à ses besoins, d'autant plus encore que les liens maternels l'y attachent. Chez un sexe irritable et facile à émouvoir, la retraite, imposant des habitudes uniformes et des occupations régulières, est aussi favorable à l'équilibre des phénomènes organiques, que le tumulte du monde est capable d'en déranger l'harmonie.

Soins relatifs à la beauté et à la santé.

> Volney l'a dit : La propreté entretient la libre transpiration; elle renouvelle l'air, rafraîchit le sang, et porte l'allégresse même dans l'esprit.

La beauté sans doute ne peut exister sans le concours des moyens qui assurent la conservation de la santé; cependant elle exige des soins particuliers : il faut l'entretenir, la perfectionner, je dirai presque la cultiver et la faire éclore, puisque, produit brillant de la civilisation et du luxe, elle ne se

montre pas avec tous ses attributs et tous ses charmes dans l'état sauvage, ni sous l'influence des professions pénibles et de la pauvreté. La cosmétique a pour objet cette culture et ce perfectionnement de l'espèce humaine, auxquels doit s'intéresser particulièrement le sexe dont les charmes font la puissance, et qui doit les faire valoir, les augmenter par tous les moyens incapables d'altérer son organisation.

Ces moyens se rapportent en général aux différents organes extérieurs, et doivent y faire paraître ces différents attributs que nous appelons avec une si douce émotion les charmes et les attraits des femmes.

La cosmétique doit s'occuper aussi de la beauté des formes et des soins relatifs à leur développement ou à leur conservation.

De tous les organes dont l'industrie et l'art cherchent à rendre l'aspect plus agréable, la peau est celui que l'on travaille et civilise avec plus de soin, mais trop souvent par des procédés et des pratiques qui ne sont pas sans inconvénient et sans danger.

L'activité continuelle de cette partie, la nature de plusieurs de ses fonctions et ses rapports avec tous les autres organes, la rendent sujette à un grand nombre d'altérations et d'outragès dont la beauté s'afflige, et que la cosmétique ne peut pas toujours impunément effacer.

Ainsi, la peau est souillée, ternie habituellement par le produit de ses sécrétions; elle est exposée à un grand nombre de maladies dont le corps réticulaire est le siége, et, s'affectant souvent à l'occasion d'impressions éloignées ou étrangères, changeant de nuance sous l'influence d'une foule de dispositions intérieures, elle prend, par exemple, des teintes particulières dans les dérangements de l'estomac et du foie; elle jaunit dans l'ictère et noircit ou rougit dans d'autres mala-

dies; acquiert une couleur blanchâtre dans la chlorose ; se couvre de diverses taches ou de différents boutons dans certaines crises de maladies ou par l'effet de certains aliments, et peut révéler enfin, par ses différents états, celui de presque toutes les parties du système vivant, avec lesquelles ses vastes sympathies la mettent dans une active et intime communication.

L'impression continuelle des causes extérieures d'excitement, c'est-à-dire ces mille agents de nature et de composition différentes qui se succèdent sans cesse à l'extérieur du corps, affectent la peau d'une manière non moins vive, et en font varier les qualités, au moins dans toutes les parties que les vêtements ne protégent point assez contre les intempéries atmosphériques. La chaleur et la lumière produisent surtout des effets de ce genre bien remarquables; et cette blancheur, cette finesse de peau que l'on cherche à développer plus particulièrement dans quelques parties, telles que les bras, le col, les seins, résultent d'une sorte d'étiolement que l'on peut comparer à celui qui donne à plusieurs plantes une saveur et une teinte moins fortes, mais plus douces et plus agréables.

Une action trop vive de la chaleur et de la lumière peut d'ailleurs, sans agir comme une cause de blessure, dénaturer sensiblement la peau dans plusieurs points, comme on le voit chez les hommes qui, pendant les hivers, se tiennent trop près du feu, ou chez les femmes qui font usage de ces foyers portatifs dont la chaleur altère la surface interne des cuisses et des jambes, et la couvre de taches hideuses, lorsque l'énergie vitale a diminué et ne jouit qu'à un très-faible degré de la puissance de réaction.

Le froid produit d'autres effets sur la peau; il la rend plus compacte, moins sensible, et si à son action se joint celle du

mouvement de l'air, il produit le hâle, la contraction vive du derme, quelquefois l'inflammation, la rougeur des parties les plus sensibles, mais plus souvent des aspérités et des gerçures.

Nous attachons, en général, l'idée d'une belle peau à celle qui, soustraite à tous ces accidents, se fait remarquer dans quelques points par son coloris, et dans tous, par son poli, sa finesse et sa blancheur.

On peut dire avec l'auteur du livre de *la Beauté*, qu'une belle peau est la première condition de la beauté; il est donc nécessaire que les femmes soignent leur peau.

Cette enveloppe extérieure du corps se modifie suivant la bonne ou la mauvaise santé; elle est pâle, jaune, bise, basanée, noirâtre, violette ou rude, selon le malaise qu'on éprouve ou les vices qu'on a dans le sang. Elle est blanche, claire, nette et douce généralement si l'on jouit d'une bonne santé.

La peau, pour être belle, doit être transparente, unie et fine.

Pour arriver à cet heureux résultat, il faut soigner sa manière de vivre, car le mauvais choix des aliments, les boissons échauffantes, les trop longues veilles ou le sommeil trop prolongé sont nuisibles à la beauté de la peau.

Un trop grand embonpoint est, en effet, une véritable infirmité pour une jeune femme; sa taille devient difforme, ses traits grossissent et perdent leur expression; il n'y a plus de jeunesse, il n'y a plus de beauté là où il n'y a plus d'harmonie dans l'ensemble des formes. Pour empêcher cette calamité, il faut être sobre et soigneuse de sa personne, guetter avec intelligence les petits malaises, et empêcher qu'ils ne se développent en maladie; de simples remèdes peuvent éviter de grands maux, des boissons rafraîchissantes et adoucissantes, des bains de toute espèce, extérieurs, intérieurs, le plus sou-

vent à l'eau naturelle, ou bien avec addition de son, de plantes aromatiques ou émollientes. Ces dernières assouplissent la chair, communiquent à la peau une douce odeur et en amollissent puissamment les callosités.

On peut aussi, avec succès, se plonger dans des bains de lait; ces bains sont excellents pour faire disparaître les démangeaisons occasionnées, soit par un peu d'âcreté dans la lymphe, soit au renouvellement du printemps, où le sang s'irrite davantage par le mouvement général de la nature.

L'histoire nous apprend que la trop fameuse Poppée, pour plaire à l'empereur Néron, ne prenait que des bains de lait d'ânesse; cinq cents de ces animaux étaient entretenus pour fournir à cette fantaisie d'une jolie femme et d'un tyran. Mais il n'est pas besoin de suivre ponctuellement l'exemple de cette belle Romaine pour être séduisante.

Nous devons parler aussi d'un bain qui méritait d'être inventé par Aspasie et préparé par Lucullus, un bain dont le nom et les effets bienfaisants se rattachaient à la mémoire d'une des femmes les plus célèbres de la révolution française; célèbre par sa beauté, par sa grâce, par son esprit et par le noble emploi qu'elle fit de tous ces avantages pour arrêter les conséquences sanglantes de nos dissensions politiques, madame Tallien.

On raconte que cette femme superbe avait contracté, dès sa plus tendre jeunesse, l'habitude de prendre, dans l'été, des bains uniquement préparés avec des fraises et des framboises dont sa baignoire était remplie, et qu'elle restait ainsi, pendant une heure, plongée dans le suc rafraîchissant de ces fruits écrasés autour d'elle. L'on passait ensuite sur sa peau un linge fin et une éponge imbibés de lait.

Madame Tallien a-t-elle laissé ce secret à ses filles?... on serait tenté de le croire en admirant leur inaltérable fraîcheur.

Nous comprenons parfaitement l'effet particulier que doit avoir sur la peau la pénétration lente et graduée des sucs adoucissants et parfumés des fruits. De pareils bains n'ont que l'inconvénient d'être quelque peu difficiles à établir. Pour les composer, prenez vingt livres de fraises; écrasez-les avec deux livres de framboises rouges; versez le tout dans la baignoire contenant la quantité d'eau nécessaire. Ce bain donne à la peau de la fermeté et du velouté, il la colore en rose tendre, et lui laisse un parfum délicieux.

L'habitude des bains est un des moyens qui contribuent de la manière la plus efficace à produire les avantages d'une belle peau. L'eau ne doit être ni trop froide ni trop chaude, mais à une température qui diffère très-peu de celle du sang. Alors le bain procure à la peau une sorte de repos, calme ses continuelles irritations, et enlève en même temps l'enduit onctueux et les substances étrangères qui en ternissent la surface. L'usage du linge blanc fréquemment renouvelé, dit un médecin, et tous les soins de propreté méritent aussi de la part des femmes la plus scrupuleuse attention; elles devront au moins une fois par mois prendre un bain tiède, dont l'effet est de nettoyer la peau, de lui donner de la souplesse, de faciliter la circulation à la périphérie du corps, d'exciter la transpiration, et d'aider, par conséquent, la nature dans le but qu'elle se propose. La température du bain doit être telle qu'on n'y éprouve ni la sensation du froid ni celle de la chaleur; c'est-à-dire qu'il faut qu'on s'y trouve agréablement. Cette épreuve est toujours préférable à celle du thermomètre, qui indique la température de l'eau, mais non celle qui convient à la disposition individuelle de chaque personne. Les bains de rivière et les bains de mer, pendant l'été, sont le plus souvent utiles aux femmes, mais les bains de siége, qui ont l'inconvénient de déterminer une congestion vers les viscères du bassin,

doivent être toujours défendus, à moins qu'il n'y ait une indication spéciale qu'un médecin instruit est seul capable d'apprécier.

La manière d'essuyer et de traiter la peau en sortant du bain n'est pas d'ailleurs indifférente à la conservation et au perfectionnement des qualités qu'un toucher voluptueux recherche sur les différents points de cet organe. Ces soins, comme on sait, furent portés très-loin chez les anciens, à cette époque où leur luxe et leur civilisation arrivèrent au plus haut degré; ainsi on essuyait d'abord la peau avec des peaux de cygne, et ensuite différentes esclaves qui se succédaient et qui avaient des emplois différents couvraient ce même organe de parfums, enlevaient les callosités et les cors, nettoyaient toutes les ouvertures extérieures et pétrissaient voluptueusement les jointures. Nous sommes très-éloignés de conseiller tous ces raffinements, mais il importerait peut-être aux femmes qui ont la peau très-délicate et très-sensible de ne l'essuyer qu'avec beaucoup de ménagement, et d'user d'onctions qui calmeraient l'irritation que cet organe ne peut manquer jamais d'éprouver en passant, d'un milieu où son activité est presque suspendue, dans un autre milieu où toutes les propriétés vitales sont vivement excitées.

Les femmes qui, dans quelques parties, ont la peau couverte de petits tubercules, doivent se faire éponger plutôt qu'essuyer; les frictions un peu rudes et les frottements ne peuvent manquer de faire écailler l'épiderme au niveau de ces tubercules, ce qui rendrait alors la peau beaucoup plus rugueuse et plus inégale.

Les bains en plein air et la natation rendent la peau moins blanche. Les bains très-froids ou très-chauds altèrent son tissu et le durcissent, effet que les femmes doivent principalement chercher à éviter dans les ablutions particulières des mains,

du col, du sein et du visage. Des frictions légères et bien ménagées, ou des ablutions toniques et excitantes, conviennent aux femmes dont la peau trop faible et entièrement étiolée ne fait plus éprouver cette réaction de la vie, la plus douce des impressions dont le toucher soit susceptible. Du reste, nous devons l'avouer, les lavages fréquents et tous les moyens employés par le luxe pour rendre la peau douce et polie, diminuent l'activité de la transpiration, ainsi que cette ardeur de tempérament qui fait négliger les nuances de la volupté et du plaisir.

Parmi les soins de propreté on ne doit pas oublier ceux des parties sexuelles. Le seul liquide que les femmes doivent employer pour leur toilette est l'eau fraîche dans toutes les saisons, excepté en hiver, où elles doivent la faire un peu tiédir, c'est-à-dire lui donner la température qu'elle a en été : l'eau très-froide peut déterminer l'inflammation de la muqueuse vagino-utérine, et par conséquent des écoulements blancs, tandis que l'usage fréquent de l'eau tiède a l'inconvénient de relâcher les organes génitaux et de les disposer aux hémorrhagies.

Pour injecter le canal vaginal il sera bon de faire usage d'une seringue ayant une canule recourbée et terminée par un renflement olivaire percé d'un grand nombre de trous; cette disposition de la canule fait qu'on évite les inconvénients de l'impulsion trop forte du liquide sur le museau de tanche. Il faut dire aussi que les vinaigres de toilette, les essences, les compositions astringentes et toutes les eaux mystérieuses que les parfumeurs ont le talent de produire avec des noms pompeux doivent être proscrits par les femmes qui tiennent à conserver leur santé. Il est utile en même temps qu'elles sachent que les préparations inventées par la corruption des mœurs sont loin d'avoir les caractères de la décence.

Nous devons ajouter que des ablutions et des injections souvent répétées sont nuisibles.

Lors même que les ablutions et les injections fréquentes seraient sans inconvénient pour les individus, on peut dire qu'elles nuisent essentiellement à la conservation de l'espèce. La reproduction est singulièrement ralentie dans les conditions où le luxe et les soins du corps sont portés à l'excès. Si la courtisane est moins féconde que la femme chaste, la cause n'est-elle pas plutôt dans ces soins minutieux indispensables à sa condition, que dans les jouissances multipliées auxquelles elle se livre? Les organes reproducteurs sont trop excentriques chez le sexe féminin pour n'être pas influencés par les agents extérieurs; la sensibilité spéciale dont ils sont doués est trop exclusive pour ne pas être modifiée par les plus légères causes. La couche nuptiale, où l'amour n'a besoin que de la sympathie des cœurs, est plus féconde que celle des amants, où la volupté seule est tenue à tous les frais. Que de femmes sont privées du bonheur d'être mères par le seul fait de ces soins indiscrets qui précèdent le moment des plus douces étreintes.

Certaines pratiques encore, qui tiennent à la propreté, ne sont pas toujours d'accord avec la santé. Pendant la menstruation, celles des femmes qui prennent soin d'elles se garnissent ordinairement. Cette précaution, que la décence réclame aussi souvent que la coquetterie, n'est pas sans inconvénients quelquefois; et l'appareil que les femmes appellent chauffoir peut non-seulement ralentir l'écoulement des menstrues, mais aussi l'arrêter tout à fait. Il est donc prudent de la part des femmes, de ne point se serrer comme la plupart le font. Il conviendrait beaucoup mieux qu'elles se garnissent avec des pièces de linge simplement suspendues ou bien lâchement fixées dans le même sens que les chauffoirs.

En faisant usage des bains, il faut tenir compte de leur ac-

tion énervante, puisque les effets immédiats sont le calme, la faiblesse, et que leur usage habituel semble relâcher et détendre tous les ressorts de la vie organique, et plonger dans l'indolence et la mollesse. Nécessairement, appliqués à un tempérament lymphatique, les bains doivent encore ajouter au relâchement physique et affaiblir la tonicité naturelle des éléments de l'organisation; aussi les femmes qui en font un usage fréquent sont en général peu colorées, et leur embonpoint tient plus de l'empâtement que de l'épanouissement des tissus.

Si la santé peut retirer de bons effets des bains employés dans des vues de proprèté, ce n'est point par l'usage journalier et souvent répété. Un bain tous les huit ou douze jours remplirait suffisamment toutes les indications hygiéniques qui se présentent dans le cours ordinaire de la vie.

Les soins de propreté deviennent encore plus nécessaires avec la nubilité, alors que les parties de la génération, appelées à de nouvelles fonctions, sont devenues un centre d'activité, et que toutes leurs sécrétions habituelles sont plus abondantes. Cependant c'est le plus petit nombre des mères ou des tutrices qui portent jusque-là leur attention. Aussi, les jeunes filles qui ne sont point initiées à tous ces secrets de la toilette offrent-elles des exemples fréquents d'écoulements muqueux ou flueurs blanches. Ce genre d'incurie n'est pas plus rare chez les femmes mariées que chez les jeunes filles, et nos plus élégantes, quoique brillantes de santé et de fraîcheur, ne sont pas toujours les plus attrayantes par leurs charmes secrets.

Du défaut de propreté résultent presque constamment des démangeaisons incommodes, souvent des écoulements en blanc, et quelquefois même des dartres squammeuses humides. Toutes ces indispositions ne sont pas seulement gênantes pour les personnes elles-mêmes, mais fort dégoûtantes pour

ceux qui sont obligés d'être initiés à de pareils mystères.

Quoiqu'un excès contraire soit sans effets apparents, il n'est cependant pas toujours exempt d'inconvénients. On doit blâmer les femmes qui, sans avoir égard à la saison ni à leur manière d'être, se servent habituellement d'eau froide pour leur toilette, lors même que le corps est tout en sueur, et pendant la menstruation. Les lotions froides peuvent non-seulement arrêter cette dernière évacuation et causer des accidents imminents, mais aussi dans l'état ordinaire, être suivies d'indispositions graves. Les parties de la génération pourvues de beaucoup de chaleur, étant le siége d'une sécrétion permanente, peuvent, par le fait des ablutions réfrigérantes, être frappées de spasme, et dérangées dans leurs fonctions; aussi des coliques violentes, et des inflammations de matrice sont-elles souvent le résultat de pareilles imprudences.

Certains auteurs préconisent plusieurs compositions auxquelles ils accordent la propriété d'agir par astriction sur certaines parties. Ces préparations ont toutes pour base l'alun, la noix de galle, la grenade, les roses de Provins et plusieurs autres acides végétaux et minéraux, qui resserrent, il est vrai, par leur stypticité, mais leur effet n'est que momentané et donne souvent lieu à de grands accidents; toutes les parties reprennent leur flaccidité et leur langueur, et laissent toujours des preuves convaincantes que l'amour a passé par là, comme l'a dit Fontenelle.

En général, on ne peut trop recommander aux femmes un grand usage de l'eau. Tous les jours, le matin, pour commencer leur toilette, il n'est pas une partie de leur corps qui ne doive subir des lotions particulières; car si l'on ne peut prendre des bains entiers tous les jours, tous les jours les femmes doivent répandre de l'eau tiède sur leur personne, depuis le visage jusqu'aux pieds, par le moyen des éponges et autres

objets en usage à leur toilette. Elles doivent ensuite prendre soin de leurs dents, de leurs ongles, de leurs mains, de leurs cheveux. Rien ne doit être négligé pour maintenir le corps dans la plus scrupuleuse propreté.

Une femme qui n'est pas propre est une monstruosité, dit l'auteur du livre de *la Beauté*, quelque belle qu'elle soit. Pour être propre, il ne faut que de l'eau; ainsi, il n'y a pas d'excuse pour manquer à ce devoir; je dis ce devoir, car de la propreté d'une femme dépend sa fraîcheur, et de sa fraîcheur la santé de ses enfants et l'amour de son mari.

De l'entretien des bras, des mains et des ongles.

Il est encore utile de revenir sur l'importance de la propreté à l'occasion des bras et des mains, car la propreté semble mettre un vernis sur la peau qui charme encore plus les regards que la beauté même. Comme on doit laver plus souvent ses mains que les autres parties du corps, il est bon de ne pas se servir pour cela d'eau trop froide ou trop chaude, afin d'éviter de gercer la peau et de la rider. Il est bon aussi d'éviter l'impression de l'air après qu'on a plongé ses mains dans l'eau; l'été elles se hâleraient, l'hiver elles se gerceraient, et pourraient avoir des crevasses et des engelures, la plus détestable des incommodités pour les femmes, car une jolie main est un de leurs charmes les plus puissants, et souvent, avant de regarder les yeux d'une femme, on jette un regard sur ses mains pour lui assigner sa place dans le monde. La main montre la distinction d'une femme.

On peut prévenir les fâcheux accidents des engelures par l'usage habituel de gants de peau glacés à l'intérieur, lorsqu'on a nettoyé ses mains. On doit aussi faire usage de pâtes et de savons composés pour adoucir la peau des mains; les amandes

et les huiles qui font la base de ces cosmétiques sont très-salutaires pour entretenir les mains et les bras blancs et purs. Si l'on est obligé de faire quelques travaux où la peau des mains peut se durcir, il faut avoir soin de mettre de vieux gants, et ne permettre à aucun corps corrosif de la toucher. Il faut aussi prendre soin de ses ongles, ne pas les laisser pousser outre mesure, et ne pas les couper trop près de la peau; éviter qu'ils ne soient recouverts d'une peau qui, souvent, pousse rapidement autour, et les maintenir dans une extrême propreté; l'usage du citron est très-bon à cet effet.

De l'entretien des cheveux.

De toutes les parties du corps, la tête est celle qui a le moins besoin de vêtement. Quoique chez les femmes la chevelure soit plus longue et mieux fournie que chez les hommes, tout semble dire cependant que ce vêtement naturel n'est pas suffisant. Les antiquités grecques et romaines nous représentent aussi souvent les femmes avec la tête couverte que nue, bien que ces nations fussent sous un ciel constamment chaud ou tempéré. Chez les premiers Francs qui, sans doute, avaient emprunté beaucoup des Gaulois, toutes les femmes portaient une coiffure; ici le climat et peut-être les habitudes en faisaient-ils une nécessité. Au moyen âge, l'usage de se vêtir la tête existait encore, et il ne semble avoir été abandonné par les femmes de distinction que lorsque les modes d'Italie s'introduisirent en France après la conquête de Naples, et plus tard avec la fâcheuse intronisation des Médicis. C'est ensuite que les femmes devinrent par leur chevelure de véritables caricatures, et qu'un de leurs plus beaux ornements, à l'aide de la frisure et de la poudre, fut transformé en ridicule échafaudage, qui néanmoins se conserva de mode en France jus-

qu'à la tourmente révolutionnaire. « Comme dans tous les siècles, dit un auteur, les femmes veulent marquer leur existence comme les hommes, en France elles adoptèrent la *Titus*, et prirent pour mode une mesure de propreté. » Nous ne savons point si la santé a souffert du sacrifice que beaucoup de femmes ont fait de leur chevelure; mais si nous avons égard à ce qui arrive souvent, quand inconsidérément elles se font tondre, nous serons forcé d'admettre que la mode de la Titus n'a pas toujours été exempte d'accidents pour celles qui s'y sont soumises.

Ayant repris faveur, les longs cheveux sont devenus aujourd'hui, sous le peigne des Michalons et de plusieurs autres artistes très-ingénieux, un des principaux attributs de la toilette.

Les femmes qui ont la tête vêtue ou qui ne se font coiffer en cheveux que rarement, ont en général une plus belle chevelure et la conservent plus longtemps. Il n'est pas rare de voir de nos paysannes, quoique vieilles, n'avoir point ou peu de cheveux blancs, tandis que beaucoup de nos merveilleuses, jeunes encore, portent les indices d'une vieillesse prématurée.

Ce n'est guère que les jeunes personnes et les femmes des conditions élevées qui, vivant plus au dedans qu'au dehors, peuvent rester habituellement la tête découverte; mais les femmes des conditions laborieuses, exposées sans cesse aux injures du temps, ne sauraient se dispenser d'avoir la tête couverte. Il est d'observation que celles qui portent habituellement sur la tête des vêtements autant pour maintenir les cheveux que dans le but de se garantir du froid ou d'une excessive chaleur, sont moins sujettes aux névralgies faciales, et que les caries dentaires sont bien plus rares chez elles que parmi celles qui restent la plus grande partie du temps le chef découvert. Conséquemment les femmes ne peuvent donc point toujours se dispenser de se vêtir la tête, surtout quand elles

passent d'une température chaude dans un milieu froid.

Une belle chevelure est, on le sait, le plus bel ornement de la tête, et les femmes les plus jolies, si elles manquent de cheveux, sont privées du moyen le plus certain de donner à leur beauté tout son éclat.

La coiffure est l'ornement le plus utile pour compléter une jolie toilette, et nulle coiffure n'est préférable à la coiffure en cheveux ; si même on consent à poser quelque chose sur sa tête, il faut encore que les cheveux se dessinent en dessous. Ainsi, il est indispensable de soigner ses cheveux, afin de les faire croître, épaissir et les empêcher de tomber.

Une extrême propreté est de toute nécessité pour obtenir une belle chevelure ; rien d'ailleurs n'est repoussant comme une tête qui manque de netteté. Il faut que le fond de la tête soit blanc, et qu'on n'y aperçoive aucune trace de poussière ; que les cheveux soient brillants et si bien peignés, qu'ils semblent une enveloppe de fine soie sur la tête ; rien n'est affreux comme des cheveux mêlés et qui s'échappent de tous côtés en désordre ; il faut encore que la chevelure exhale une odeur suave pour inviter, dit l'auteur du livre *de la Beauté,* à s'approcher de la tête qui la porte.

Les premiers soins à prendre sont, avec un peigne d'ivoire, de les nettoyer tous les jours et d'en enlever la poussière qui peut s'y être attachée ; puis il faut les laver quelquefois à l'eau tiède, y répandre une huile parfumée, que l'on sèche avec du son ou de la poudre, et que l'on enlève à l'aide de plusieurs peignes de différentes grandeurs, en commençant par le démêloir et finissant par le peigne fin : cette méthode rend la tête et les cheveux d'une admirable propreté. On peut encore saupoudrer les cheveux avec de la poudre d'iris pour les dégraisser, et cette poudre les parfume ; c'est avec ces moyens qu'on empêche les cheveux de se détériorer.

De la conservation des dents.

Tous les agréments du visage perdent de leur prix si des dents noires et mal rangées se trouvent sous un sourire.

Cet instrument de la nutrition est aussi nécessaire à la santé qu'à la beauté ; on court risque d'affaiblir sa constitution pour avoir négligé de soigner ses dents, et cela, parce que si les dents sont mauvaises, elles coupent et brisent mal les aliments, et les rendent d'une digestion pénible; elles sont encore indispensables pour la formation de la voix, l'articulation des mots. Ainsi donc, rien n'est plus nécessaire que de bien diriger, dans l'enfance et la jeunesse, la formation des dents et de soigner ses dents toute la vie ; la négligence, en ce cas, amène les plus grands inconvénients : la bouche n'est plus fraîche, les dents deviennent jaunes ou tachées, se gâtent et forcent à s'en séparer par des opérations toujours douloureuses et jamais sans danger.

Comme précautions à prendre pour la conservation des dents, je dirai qu'il est nécessaire de se laver, de se rincer la bouche avec de l'eau tiède, après chaque repas, et d'éviter toujours de boire froid, après avoir pris des aliments très-chauds : la prudence exige aussi qu'on ne rompe point des corps très-durs; qu'on évite toute espèce d'effort avec les dents, comme de casser des noyaux, de broyer du sucre, de couper des fils, etc.

Il ne faut pas se servir de cure-dents de métal, quel qu'il soit, d'épingles, d'aiguilles, de pointes de couteau, etc., etc.: les cure-dents de plume taillée ou d'ivoire sont les seuls dont on puisse se servir sans danger.

Il est bon aussi de n'user qu'avec circonspection de prétendus trésors de la bouche, dans la composition desquels il

entre, le plus souvent, divers acides qui les rendent très-nuisibles pour les dents. La teinture de gaïac, l'infusum vineux de quinquina et l'esprit de cochléaria sont les meilleurs dentifrices pour l'entretien de la bouche; la poudre de quinquina, ou celle de charbon, de pain brûlé, incorporé à du miel, constituent un opiat qui est aussi très-convenable pour blanchir les dents et en enlever le tartre qui les couvre : il sera bon de faire usage de cet opiat au moins une fois par semaine.

De la voix.

Il est aussi utile de parler de l'organe de la voix, ce charme qui donne à la beauté une puissante séduction de plus.

Si la voix est douce et sonore, elle ajoute à l'éloquence; des paroles dites par un bel organe pénètrent l'âme, tandis que, si ces mêmes paroles sont exprimées par des sons discordants, elles ne touchent pas. La raison est enchaînée à un bel organe, et le moyen de ne pas penser comme celui que l'on voudrait toujours entendre!

Il est donc essentiel de travailler de bonne heure au développement de l'organe vocal par un exercice bien entendu du langage et du chant.

On altère sa voix par l'usage fréquent de fruits acides; et si, après avoir mangé avec excès des oranges, des groseilles, etc., on se sent atteint d'une extinction de voix, il faut prendre une tasse de thé léger ou une infusion de fleurs pectorales; car il ne faut pas laisser une extinction de voix s'aggraver : de cette indisposition peut résulter la perte complète de la voix et même de l'organe. Le fruit le plus à craindre pour l'altération de la voix, c'est la noix; l'amande est aussi très-mauvaise. Il faut de même éviter les aliments âcres et les liqueurs fortes,

si l'on veut conserver ce timbre harmonieux qui soutient l'attention de ceux qui vous écoutent.

L'air a aussi une grande influence sur l'organe vocal. Une cantatrice perdit, pour huit jours, l'usage de la voix, pour s'être endormie à la vapeur d'une lampe qui s'était éteinte dans sa chambre : lorsqu'elle se réveilla, elle ne pouvait proférer un son.

Des cosmétiques.

Le désir de plaire et de régner sur les cœurs par la beauté a été, dans tous les siècles et dans tous les pays, une des occupations les plus importantes de la vie des femmes. L'art d'embellir les formes, de réparer les ravages du temps et les outrages de la nature est aussi ancien que le monde. Bien convaincues de l'espèce d'ascendant qu'exerce la beauté parmi nous, les femmes ont toujours accueilli avec avidité tout ce qui peut leur donner l'assurance ou l'espoir de la conserver ou de la conquérir : pour y parvenir, leur imagination, féconde en inventions de ce genre, leur a suggéré différents moyens parmi lesquels les cosmétiques prennent le premier rang.

Ces préparations ont été imaginées par les chimistes et les parfumeurs, à l'effet de jeter sur la peau plus d'éclat; sur les cheveux, plus de brillant; sur l'émail des dents, plus de blancheur : et tout cela pour conjurer et retarder les ravages du temps, ou

Pour réparer des ans l'irréparable outrage!

Ce vers, que Racine fait dire à la cruelle Athalie, huit siècles avant Jésus-Christ, prouve que les cosmétiques ont de tout temps été la ressource des femmes pour satisfaire leur coquetterie : comment alors être étonné que, dans le siècle de lumières où nous vivons, l'importante étude de l'art de conser-

ver la beauté par les cosmétiques soit portée au plus haut degré de perfection ?

Cette partie chimique de la toilette des femmes a donc occupé les hommes de tous les temps. Nous citions tout à l'heure la fille de Jézabel; nous pouvons nommer aussi Ovide, qui ne dédaigna pas d'écrire une poëme (*Medicamina faciei*) dans lequel l'auteur des *Métamorphoses* a énuméré tous les moyens d'embellir la peau, de conserver la fraîcheur du teint, de blanchir les dents, de teindre les cheveux. Ovide avait donc composé un poëme sur l'art de soigner son visage; il convenait à l'auteur de l'*Art d'aimer*, à celui qui dit avec une grâce charmante : « D'abord, occupez-vous de trouver un objet digne de votre amour;... cherchez ensuite à fixer celui dont votre cœur a fait choix. Le troisième objet que vous devez vous proposer, c'est de rendre vos amours éternelles. » Il convenait, dis-je, à l'auteur de l'*Art d'aimer* de donner aussi des leçons sur l'art de plaire. Assurément, de toutes ces métamorphoses, celle d'une femme devenue jeune, de vieille qu'elle était, eût été la plus admirable et la plus digne de reconnaissance pour l'auteur : il est probable et même certain qu'elle n'eut pas lieu.

Galien cite encore un traité de Criton d'Athènes, publié vers l'an 350 de Rome; un autre traité de la belle Cléopâtre, qui payait d'exemple en l'honneur de ses recettes.

Ainsi le nombre des compositions des prétendus trésors imaginés pour embellir le teint est infini : les eaux, les pommades pour lustrer et nourrir la peau, pour l'adoucir; les baumes, les poudres, les opiats, les élixirs, etc., etc., toutes ces découvertes, plus souvent dangereuses que bienfaisantes, qui sont tombées entre les mains des charlatans qui les ont tranformées sous mille formes nuisibles à la santé, et toujours insuffisantes pour produire l'effet désiré, sont incalculables.

Les cosmétiques ne sont pas seulement incapables de répa-

rer les injures du temps et d'effacer les rides de la vieillesse, mais encore ils produisent un effet tout contraire. Sous les couches du fard, les traits se déforment, la peau se fane, le teint se flétrit. Combien de femmes, pour mieux réussir à plaire, perdent, à force d'art, jusqu'à l'avantage de paraître jeunes! Les grâces fugitives de la jeunesse ne s'envolent-elles déjà pas trop promptement! Une élégante propreté sans prétention et une noble simplicité sans étude peuvent seules rendre la beauté plus séduisante ou tempérer la laideur et en effacer les traits. On ne saurait trop répéter au sexe ce qu'a dit Jaucourt avec autant d'esprit que de vérité : « Des grâces simples et naturelles, voilà le fard le plus séduisant de la jeunesse. Quant à la vieillesse, il n'est aucun fard qui puisse l'embellir, si ce n'est l'esprit et les connaissances. »

La culture de l'esprit développe toutes les facultés : la mémoire, le jugement, le raisonnement, etc.; elle élève l'âme, développe les beaux sentiments, ennoblit le cœur et dirige dans la voie du bien; elle nous rend bons, aimables, utiles et chers à nos semblables; elle resserre les liens qui unissent les époux; enfin la culture de l'esprit est la source d'une foule de plaisirs et de bonheurs auxquels l'homme ignorant reste toujours étranger.

O femmes! cultivez bien votre esprit,... on peut briller par les parures, mais on ne saurait plaire que par l'esprit. C'est l'esprit qui vivifie le corps, qui anime et embellit la physionomie, qui pare de mille charmes la femme la plus maltraitée de la nature. L'esprit conquiert tout sur la terre : amour, fortune, gloire et richesse...

Les charmes, les grâces de l'esprit, la bonté et la douce sensibilité du cœur; la noblesse et l'élévation de l'âme sont un lustre toujours brillant et exhalent un baume suave et tout parfumé, qui plaît, qui attire et qui retient.

Disons pourtant que la propreté ne doit pas se borner à l'extérieur, c'est-à-dire aux vêtements ; la surface cutanée et ses dépendances, les diverses ouvertures du corps, et surtout les parties génitales de la femme exigent les plus grands soins. L'humeur sébacée et les mucosités qui humectent incessamment le vagin et la vulve formeraient un *smegma* fétide, si elles n'étaient enlevées par des ablutions journalières. La malpropreté de ces parties est un sujet de répulsion pour le mari, tandis que leur fraîcheur et leur netteté sont un excitant qui le retient près de sa femme.

L'eau naturelle, ou additionnée de quelques gouttes d'une liqueur spiritueuse, aromatique, telle que l'eau de Cologne véritable, ou mieux encore quelques gouttes, en dissolution dans un verre d'eau, de la liqueur sédative et résolutive que nous avons formulée, contre certaines affections utérines, sont les meilleurs cosmétiques propres à ces ablutions.

L'eau sédative résolutive que nous avons formulée avec autant d'avantages que de soins, employée en lotions et en injections (une demi-cuillérée dans deux verres d'eau), raffermit les chairs, fait disparaître la chaleur, l'ardeur et la sécheresse de la peau, enlève les démangeaisons, redonne de la souplesse et de la vigueur aux membres fatigués, répare les forces, détruit toute odeur de transpiration, procure un bien-être inexprimable et laisse tout le corps imprégné d'un parfum suave et durable qui produit et qui exhale toujours, s'il est permis de le dire, un autre parfum de santé, d'aménité, de grâce et de beauté.... L'expérience a prouvé aussi que l'eau sédative, résolutive et détersive, formulée par le docteur Menville de Ponsan, a des propriétés et des qualités inappréciables pour les soins journaliers et les usages délicats de la toilette des dames.

La trop fameuse Poppée, cette impératrice romaine, si cé-

lèbre par ses galanteries et par son luxe raffiné de toilette, Poppée, qui se faisait suivre à la campagne par un troupeau de cinq cents ânesses, pour prendre des bains de lait, dut l'avantage de paraître toujours vierge au moyen suivant :

Lavez la partie avec de l'eau blanchie par quelques gouttes d'alcoolé benzoïque ; séchez-la ensuite avec des linges fins, et soupoudrez intérieurement avec de la poudre d'amidon : l'effet sera très-remarquable.

S'il existe quelques cosmétiques qui soient sans action nuisible sur la peau, tels que les eaux distillées aromatiques, etc., le plus grand nombre d'entre eux, surtout les différentes espèces de fard, entre autres le blanc et le rouge, composées de préparations métalliques où entrent le plomb, le mercure, l'antimoine, etc., sont extrêmement nuisibles. Loin de produire l'effet qu'on désire, ces diverses préparations ne sont propres qu'à faire devancer la vieillesse : elles creusent des rides, altèrent la peau, arrêtent la transpiration, déterminent l'apparition de boutons, de dartres, des érysipèles, et une foule d'autres maladies.

Nous devons ajouter que, sous des noms pompeux, se vendent à l'usage de la toilette, et comme propres à faire disparaître les boutons et certains taches de la peau, une foule de préparations liquides que la prudence doit faire rejeter, puisque la plupart renferment des substances minérales telles que le plomb, le bismuth, l'arsenic et le mercure.

En raison des oxydes métalliques qui entrent dans leur composition, la plupart des fards altèrent sensiblement la peau, particulièrement ceux dont se servent les femmes de théâtre : le rouge surtout, par la présence du cinabre, provoque souvent une salivation abondante, donne une mauvaise haleine et cause beaucoup de caries dentaires.

Lorsque l'eau fraîche, le plus efficace et le meilleur des

cosmétiques, ne sera pas suffisante pour nettoyer la peau, ou lui rendre son éclat et sa souplesse, altérés par l'abus des plaisirs, les veilles prolongées, l'usage du fard, l'action de l'air et des rayons solaires, les femmes pourront employer avec avantage une lotion balsamique préparée avec un mélange de dix gouttes de baume de la Mecque, un gros de sucre et un jaune d'œuf auquel on ajoute peu à peu six onces d'eau distillée de roses ou de fleurs de fèves : elles pourront également faire usage des pommades de concombre, de beurre de cacao, d'amandes douces, etc.

La pommade de concombre, ou le cérat, colorés et aromatisés avec une goutte d'essence de rose, sont les seuls moyens qui puissent être mis en usage sans danger, soit pour préserver les lèvres de l'action irritante du froid, soit pour leur donner une couleur vermeille qu'un état maladif leur aurait fait perdre.

Vêtements.

Les vêtements jouissent du précieux avantage de garantir la surface du corps de l'impression immédiate de l'air, et par conséquent d'annuler jusqu'à un certain point les influences des vicissitudes atmosphériques. Il est très-important que toutes les parties qui composent l'habillement des femmes soient en rapport avec leur manière d'être, les circonstances où elles se trouvent, et la température au milieu de laquelle elles vivent.

En hiver, elles porteront des étoffes de soie ouatées et doublées, qui, souples et légères, entretiennent autour du corps une chaleur convenable ; elles feront aussi usage de préférence d'étoffes de laine, dont la trame lâche et poreuse, renfermant de l'air dans ses interstices, est peu conductrice du calo-

rique, parce que l'air emprisonné dans les mailles du tissu ne jouit lui-même que faiblement de cette propriété; tandis que les tissus serrés, ceux de lin et de chanvre, par exemple, qui ne renferment point d'air, laissent échapper plus facilement le calorique, et par conséquent sont beaucoup moins chauds que ceux de laine.

En été, les femmes feront usage de tissus de lin ou de chanvre, tandis qu'en automne et au printemps les vicissitudes atmosphériques réclament des vêtements qui conservent une chaleur modérée. Enfin, dans toutes les saisons, les femmes ne devront jamais, sans beaucoup de précautions, diminuer le nombre des vêtements, ou les changer brusquement contre d'autres moins préservateurs des influences atmosphériques. Il est également très-important pour elles de se couvrir, en tout temps, les bras, la poitrine, surtout pendant le temps des règles.

Les jeunes filles, dont le système nerveux est très-excitable, doivent être surveillées avec plus de soin, relativement aux habillements, à l'époque de la puberté, où il s'établit une hémorrhagie périodique dont la marche est encore vacillante, et qui coïncide, pour l'ordinaire, avec un grand développement des seins, et la perfection de tous les organes destinés au grand œuvre de la reproduction. Un vêtement trop léger dans la saison du froid et de l'humidité, a plus d'une fois entraîné la suppression d'un écoulement naissant, et dérangé la santé pour le reste de la vie. Un corset, un justaucorps qui compriment la poitrine ne peuvent-ils pas arrêter l'accroissement de la glande mammaire, et mutiler l'un des plus précieux attributs de la maternité? De grandes précautions encore sont commandées aux femmes enceintes, ou à celles qui allaitent leurs enfants; alors, en effet, la compression exercée sur le ventre, la poitrine, ont des suites non moins fâcheuses que

chez les jeunes filles dont la menstruation est encore incertaine, et les mamelles à demi développées. L'état de grossesse, les soins de l'allaitement et les devoirs de la maternité sont incompatibles avec le désir de plaire par un vêtement élégant, et propre à faire ressortir la beauté des formes quand elles sont régulières, ou d'en voiler l'irrégularité lorsqu'elles sont défectueuses. Voici comment un médecin philosophe parle des femmes à ce sujet : « Que d'erreurs ou de torts ne pourrait-on pas reprocher au sexe, sous le rapport du vêtement! Maîtrisé par la mode, rien ne lui coûte quand il s'agit d'adopter les lois de ce tyran capricieux. Il pousse quelquefois la légèreté et même la folie jusqu'à sacrifier sa commodité, ses appas et sa santé, au vain plaisir d'une ridicule et vaine parure. De nos jours, des femmes presque nues bravent sans pudeur les intempéries des saisons, et se croient invulnérables sous l'empire de l'usage. Aveugles qu'elles sont! elles ignorent que les plus funestes maladies, le catarrhe, le rhumatisme, la pleurésie et la phthisie pulmonaire immolent tous les ans une foule de victimes depuis qu'elles s'habillent avec si peu de précaution!... » « Apprenez-moi, dit un autre philosophe, par quel secret attrait des femmes décemment élevées aiment à se produire ainsi nues? Sont-ce des athlètes dans l'arène qui en appellent d'autres? Qui provoquent-elles en champ clos avec des yeux enflammés, et cette appareil plus séduisant que la nudité? Et si leur voix ne défie personne, pourquoi paraître ainsi préparées au combat et irriter des désirs que leur sagesse se refuse à satisfaire? Savent-elles à quels dangers peut les conduire une telle coquetterie, à quels excès un homme peut se porter, enflammé par un tel spectacle?... Mais un jour, une chaîne fortunée doit unir leurs destins à ceux d'un époux amoureux; je les vois s'avancer au banquet nuptial! sur le passage du couple charmant se presse la multitude, qui ne

voit, n'admire que la jeune vierge embarrassée de ses charmes, et plus belle encore de son embarras. Le rustre même, à l'aspect de ces appas si magnifiquement déshabillés, admire aussi, puis sourit de pitié en voyant une rose ainsi dépouillée de son feuillage. Cependant le dîner s'avance, et l'objet de la fête servant de prétexte aux fades plaisanteries qui sont passées en compte pour de l'esprit, en toasts aux époux, à leurs prochains rejetons. Le vin égaye les têtes et fait éclore la chanson dissonante. Le violon fait une utile diversion. On a relégué l'antique menuet et sa ronde naïve, remplacés par la savante contredanse. La valse impétueuse, la valse, que proscrivent Saint-Preux et autres, annoncée par le fifre éclatant, s'empare du salon. Un bras nerveux enlace la taille souple et légère de la jeune épousée. Le lierre ne s'attache pas de plus près à l'ormeau... Les regards confondus, absorbés l'un dans l'autre; genoux contre genoux, les mains entrelacées, corps à corps, j'ai presque dit bouche à bouche; ils décrivent, en délirant, des cercles multipliés. Eh! que donnera ce soir à son amant, à son époux, cette fille ingénue que n'aura pas dévoré l'œil avide de son danseur? Qu'aura-t-elle, dans le plus intime abandon, de plus à montrer que ces formes ravissantes qu'a pressées son insolente main? J'en atteste, et cette sueur amoureuse, et cette bouche balbutiante, et ce sein agité par des battements de cœur qui ne sont pas toujours pour l'hyménée. Voyez-la éperdue, sans mouvement, sans voix, la poitrine pantelante, et décidez si c'est d'une lutte ou d'une danse qu'une femme sort ainsi épuisée. »

Les femmes ont tout changé, tout outré; renonçant aux dons de la nature, elles ont appelé l'art, et l'art est accouru pour venger la nature. Voyez cette blonde charmante dont les yeux semblent refléter l'éclat azuré du ciel pur et sans nuage. Une chevelure longue et argentée se mariait à la douceur de

son teint, autrefois blanc sans imposture. Regardez sa tête aujourd'hui largement ombragée de cheveux noirs et crépus; un ardent vermillon recouvre et ne cache pas les rides prématurées qui sillonnent ses joues flétries... Mais savez-vous, jeune décrépite, à qui appartient la dépouille dont vous croyez parer votre tête? Tremblez..... Mais poursuivons ces détails, décourageants sans doute si nous n'étions soutenus par l'espoir d'obtenir quelque amélioration : n'est-il pas vrai que de la tête aux pieds les femmes semblent avoir conjuré leur perte? Voyez ce soulier, si l'on peut donner ce nom à l'étroite et mince lanière interposée pour unique défense entre la boue perpétuelle de Paris et ce pied déformé par les cors, grâce à la captivité de sa jeunesse. Autrefois une semelle de cuir mettait entre le pied et l'humidité du sol un rempart impénétrable; aujourd'hui la mode rétrécissant cette digue, on marche sur l'étoffe qui se recourbe sous la plante du pied, se gonfle par l'eau qu'elle transmet à l'individu; de là les rhumes, les catarrhes; on tousse, mais on a un si joli soulier! Un catarrhe vous suffoque, mais on court d'un pied si léger à la mort, qu'en vérité effleurer ainsi la vie c'est jouir d'avance des honneurs de l'immortalité!

Peut-être, me dira-t-on : avouez au moins, monsieur l'accusateur public, que les femmes plus sages que leurs aïeules se sont affranchies des entraves des cors et ne couvrent plus leur face entière d'un fard repoussant, qu'enfin, elles ont relégué les paniers, et que l'œil peut dessiner les contours d'une taille qui n'a plus, entre elle et vos désirs, qu'un rempart de lin. Oui, nous devons en convenir, l'art est banni de la toilette des femmes; elles consentent à porter, il est vrai, de ces ceintures magiques qui offrent à l'œil le plus exercé la vue d'attraits qui n'existent point, et s'obstinent à faire de la taille un vase, quand la nature l'avait dessinée en cône renversé, suivant

l'expression pittoresque de Paré; mais c'est seulement pour la soutenir. Elles veulent bien effleurer d'un crépon léger leurs lèvres pâlies, et, distribuant artistement toutes les nuances d'une palette inépuisable, donner du noir aux sourcils trop rares, du rose aux joues fanées, du bleu aux veines absentes, du blanc à cette peau tannée par les cosmétiques, la vie, enfin, à leur physionomie entière; mais c'est sans artifice, en vérité et seulement pour n'être pas effroyables; femmes vaines et mensongères, quoi! ce carmin n'est pas du fard? et quand, émules de Guérin et de Lefebvre, vous nous offrez ces mobiles peintures, dignes non de la palme du talent, mais de celle de la perfidie; quand vos teints, animés de luxure et de rouge végétal, offrent la galerie du XIXe siècle, vous osez invoquer la nature et vous vanter de suivre ses lois?..... En vain l'art séducteur, en donnant au plomb la couleur purpurine, veut vous rassurer sur l'innocuité de ses préparations; chaque coup de pinceau vous enlève une grâce et vous donne une année. Avant deux lustres, médaille quelquefois consultée, vous n'attesterez que la dépravation du goût du siècle où vous viviez; on dira : Une race d'hommes exista, qui, intervertissant l'ordre des temps, des saisons et des jours, dormait le matin, se levait à midi et dînait le soir, trop heureux quand ce n'était pas le lendemain! Épuisées de repos, fatiguées d'oisiveté et lasses de sommeil, les femmes d'alors s'asseyaient sans appétit à table, mais l'horloge ordonnait de dîner; on dévorait sans faim les morceaux en déchirant les absents; et, pour précipiter l'indigestion de la veille et la digestion du jour, on buvait largement des liqueurs actives qui faisaient digérer, à peu près comme on fait sonner les heures d'une pendule détraquée en la chargeant d'un poids trois fois trop pesant pour ses ressorts usés.

Nos jeunes femmes sont bien mises aujourd'hui. La mode

actuelle est très-favorable, elle concilie jusqu'à un certain point la grâce et la beauté par la manière de voiler les formes sans les cacher. Il ne manque au costume moderne, pour le rendre plus propre à conserver la santé, que de le proportionner à la différente température des saisons. Les femmes, sous ce rapport, ont deux extrêmes à éviter, d'une part, l'indécence de la nudité qui les expose à mille dangers; de l'autre, une trop minutieuse précaution qui les porte à se surcharger de vêtements inutiles. On doit désirer aussi qu'elles mettent moins de vanité à paraître minces de taille et qu'elles fassent attention à ne gêner aucune des parties du corps par la compression. Il n'y a pas encore longtemps que la mode de nos Françaises était aussi dangereuse que ridicule; on voyait une dame gémir sous le poids d'un long et large manteau plissé devant et derrière, enflé par des postiches pour le faire remonter au milieu du dos; on en voyait avec des manches appesanties par le plomb, des jupes d'une ampleur démesurée, garnies de quatre ou cinq rangs de diverses étoffes massives d'or et d'argent, des galons, des guipures, des franges, des broderies, des amadis, des étoles, des bardes et d'une foule de noms plus bizarres encore. Un homme de beaucoup d'esprit, qui faisait des vers pour son plaisir, avait été assez heureux pour contribuer à celui des autres par la satire suivante :

Quelle grâce, en effet, quels charmes singuliers
Nos dames présentaient avec leurs grands paniers
Pour qui, sans une marche obliquement adroite,
La porte à deux battants se trouvait trop étroite!
Une belle, avec eux, de ses grands falbalas
Couvrait dans un salon les plus larges sofas;
Mais à table trouvant les chaises trop petites,
En chargeait les genoux de ses deux acolytes.
Sur cette base énorme, obélisque nouveau,

Dans sa gaîne le corps s'allongeait en fuseau,
Et serré fortement, afin d'être plus libre,
Présentait sur sa pointe un cône en équilibre.
Pour le mieux couronner, un art miraculeux
En bastion pointu bâtissait les cheveux
Qu'afin de préserver d'une triste ruine,
On cimentait de graisse, on plâtrait de farine.

Ajoutons que l'épigramme de Martial, qui contient la revue si plaisante de tout l'arsenal de la toilette de Galla et la peinture de Vénus devant son miroir, et la nomenclature seule des femmes employées à ces mystères, suffiraient pour absoudre nos Françaises, et prouver qu'elles sont encore aussi loin du luxe des Grecques et des Romaines que Paris est au-dessous encore d'Athènes et de Rome. Mais, sans chercher si loin nos exemples, l'épigramme si connue d'Addison contre nos dames, et à la louange de la comtesse de Manchester amenée à Paris par l'ambassadeur, son mari, prouverait assez que le beau siècle de Louis XIV vit nos belles Françaises couvrir leurs joues de couleurs empruntées, et perdre leur réputation, leur fortune et leur santé en employant plus d'argent et de temps à se rendre laides, pauvres et ridicules, qu'elles n'en dépenseraient à rester belles, riches et vertueuses. La comtesse de Manchester disait : « Quand les fières dames de France, qui couvrent leurs joues pâles d'un rouge artificiel, aperçurent cette belle étrangère brillante comme une divinité, quoique parée des seuls attraits qu'elle tient de la nature, leurs regards annoncèrent leur confusion, une rougeur naturelle se répandit sur leur visage pour la première fois. »

Chez les nations grecques et les Romains, en république et même sous les premiers rois francs, l'habillement des femmes était simple et recouvrait toutes les parties du corps, l'ampleur en était la première condition, autant pour laisser

les mouvements libres, que pour dérober les formes qu'une grande sévérité de mœurs et la pudeur ne permettaient point de laisser entrevoir. Ce n'est pas avant le siècle de Charlemagne que le luxe, les habitudes, les modes et les goûts orientaux envahirent l'Occident, après avoir subi en Italie quelques changements en rapport avec le climat. Dès le commencement du VIIIe siècle, déjà les Sarrasins en soumettant l'Ibérie, en envahissant l'Aquitaine et toute l'Océanie, avaient aussi introduit leurs modes et leurs goûts, dont l'observateur découvre encore quelques vestiges. Mais ce n'est qu'après les croisades, lorsque l'esprit chevaleresque et la courtoisie donnèrent aux femmes une haute idée d'elles-mêmes, que le désir de plaire déploya toutes ses ressources, et que l'art de la toilette acquit toute l'importance qu'il conserva depuis. Si c'est au sein des cours et parmi les grands que les modes prennent naissance et subissent leurs changements, c'est parmi le peuple qu'elles se conservent. Mais on doit remarquer que celui-ci ne les adopte qu'autant qu'elles sont d'accord avec les commodités de la vie. L'activité continuelle à laquelle sont obligées les femmes du peuple, serait entravée dans un accoutrement qui gênerait les mouvements du corps; l'oisiveté est donc la source principale des révolutions dans les modes. Les climats ont permis et même font quelquefois une nécessité de les varier. Sous le ciel doux et chaud de l'Inde, les vêtements des femmes ont subi et subissent moins de changements que dans les climats alternativement froids et chauds.

La santé qui toujours aurait dû être prise en considération dans la manière de se vêtir et dans le choix des modes, semble avoir été constamment oubliée ou envisagée comme la raison la moins importante, même dans ces temps modernes. Aussi les vêtements des femmes ne sont-ils rien moins que propres à les défendre contre les agressions d'une foule d'agents nuisi-

bles et pernicieux, et contre les impressions atmosphériques auxquelles elles sont sans cesse exposées par le fait de leurs mœurs et de leurs habitudes.

En raison des organes importants et facilement irritables contenus dans les cavités de la poitrine et abdominale, le torse est de toutes les parties du corps celle qui doit être le plus soigneusement vêtue. D'après la forme des vêtements et la nature des tissus dont ils se composent, les femmes pouvant moins se garantir des influences atmosphériques, il est évident que douées en même temps d'une grande susceptibilité, elles peuvent moins échapper à l'action des diverses températures. Aussi toutes les maladies qui reconnaissent le plus souvent pour causes les impressions du froid, les rhumes, les catarrhes, les pneumonies, les affections d'entrailles, se présentent plus fréquemment chez le sexe féminin que chez l'autre. La manière de se vêtir, chez les femmes, a donc la plus grande influence non-seulement sur leur santé, mais encore sur toutes leurs habitudes corporelles.

Quoique la mode de nos élégantes du jour ne soit pas très-nuisible à leur santé, voici ce qu'un homme d'esprit dit de celles qu'on a beaucoup admirées au dernier bal de l'Hôtel-de-Ville : « Il m'est pénible d'avoir à vous confesser qu'il faut plus de temps que jamais pour faire le tour de la toilette d'une dame parisienne, tant sont vastes et immenses les proportions des toilettes de soirées. Les coiffures se composent d'un échafaudage de fruits ou de branches de corail attachés derrière la tête et descendant sur le cou et les épaules. De toutes les formes humaines, la seule que l'on puisse encore distinguer, c'est la figure... Il faut maintenant des coups heureux de Bourse, pour pouvoir habiller convenablement l'épouse d'un gentleman français !...

Un grand poëte nous dit : « Chloé est bien maigre et veut

paraître aussi grasse que ses compagnes; pour cela, elle invente mille ruses. Elle multiplie et varie ses vêtements; elle les accumule et les arrondit, elle les fait valoir et les enfle avec une habileté sans pareille. Trois fois la baleine sphérique fait le tour de son corps; trois fois la corde enroulée maintient l'équilibre de l'étoffe dont elle développe les replis flottants. Quel vêtement tu portes, ô Chloé! Quel cercle immense t'environne! Oui, tu es vaste, tu es gigantesque! Mais, ô habitante d'une grande robe, que tu es petite quand tu en sors! » *Habitante d'une grande robe*; le mot est joli.

Voici ce que nous dit encore des modes du jour le spirituel Philarète Chasles. « Les paniers se sont éclipsés entre 1789 et 1849. Leur réapparition depuis 1849 a été progressive; enfin les voilà installés. Que cette sphère de mousseline et de gaze soit laide et folle, qu'elle ait des dangers, qu'elle appelle l'incendie et fasse des victimes nombreuses, cela est reconnu. Que ce soit un ornement très-incommode et une chose très-dangereuse de marcher emprisonnée dans des cerceaux, assurément la femme le sait bien. Croyez-vous qu'elle s'entoure par plaisir de cet édifice ridicule? Elle fait ce sacrifice par héroïsme pur. Il est faux que la femme soit un *animal qui aime à s'habiller*, comme le dit un Père de l'Eglise fort malhonnête. La grande qualité de la femme, c'est la bravoure. Elle aime à être très-mal mise. Elle adore les couleurs ridiculement crues, mélangées, bariolées, contradictoires, et qui la font laide. Dans tous les temps elle s'est enlaidie avec fureur. Quand il lui est arrivé par hasard, comme il y a quelques années, de toucher le point de perfection, ou du moins de respecter l'harmonie naturelle et les proportions du vrai beau, elle n'a pas eu de trêve qu'elle ne se débarrassât de cette mode incommode et de cette passagère erreur. Du costume convenable et simple qu'elle portait au commencement de la révolution, vers 1790, elle a passé

bien vite à un costume sans costume, à cet *air tissu* dont parle Pétrone, à ce nuage transparent sous lequel les dames du Directoire effarouchaient et captivaient nos pères. Les affreux casques féminins ont succédé à la nudité grecque; puis la taille a disparu; le corps a été transformé en gaîne; un atroce morceau de carton roulé, posé sur la tête, a prétendu la protéger; ce morceau de carton s'est tour à tour étendu, élargi, rétréci, chargé de rubans, de fleurs, de buissons, de mousses, d'oiseaux, de plumes, de graines, de poils, de verroteries, et a pris toutes les formes les plus difformes : tantôt un seau anglais à charbon de terre, tantôt un poêlon, un éventail, une hotte, un dôme, un auvent, un cabriolet, un parapluie, une pelle, un tuyau... Après avoir abaissé et rétréci leur front à la grecque et l'avoir ombragé, comme celui des impératrices romaines, sous des milliers de petites boucles curieusement arrangées, les femmes se sont mises à tirer odieusement et cruellement leurs propres cheveux par les racines, *à la chinoise,* disaient-elles; ces victimes étaient vraiment laides, hideuses! Les sourcils remontaient; ils se plaçaient en ligne diagonale au milieu du front. Les yeux écarquillés et tendus n'avaient plus que des regards ébauchés, hagards et effrayants. La bouche n'avait plus de sourire; la peau n'avait plus de fraîcheur; les pommettes rougissaient excessivement, et l'air hardi se combinait avec l'air effaré. »

Quoique nous n'ayons pas l'intention de nous étendre sur le corset, dont nous avons déjà parlé dans un autre endroit de ce volume, nous dirons ici que son usage n'est pernicieux que parce qu'on ne sait point lui donner la forme la plus convenable, et encore moins l'ampleur relative à la taille. La destination principale des corsets est de soutenir la gorge, de la dessiner avec tous les contours gracieux qui constituent le beau idéal, et de servir à fixer les autres vêtements. Aujour-

d'hui peu de personnes cependant s'en servent dans l'un et l'autre but; chez les enfants et les jeunes personnes, on vise au maintien, et les femmes d'une mise recherchée n'en font usage que pour paraître sveltes au delà des proportions naturelles.

A l'égard des autres vêtements du torse, l'élégance et le bon goût l'emportent souvent sur les intérêts de la santé. Sous des tissus fins et moelleux se dessinent mieux les formes gracieuses du corps; des robes courtes, décolletées et élaguées, ont assurément d'immenses avantages; mais il est fâcheux que le droit de laisser présumer tant de jolies choses ne soit acquis le plus souvent qu'à leur préjudice. Combien de maladies résultent de l'usage des modes qui veulent qu'une partie du corps reste à découvert! Quoique les femmes vêtues selon le code de l'étiquette soient entourées de précautions et de soins capables de lutter contre les intempéries des saisons, difficilement cependant elles peuvent se soustraire à leur influence. Pour apprécier tous les inconvénients qui sont attachés à une mise de rigueur, il suffit d'avoir égard à l'étendue des surfaces mises à découvert, étendue qui est presque la moitié de la surface totale du corps. Quelle que soit la température des lieux où se produisent les femmes avec une mise obligée, elle n'est jamais assez élevée pour entretenir la perspiration cutanée, et toujours bien inférieure à la chaleur naturelle du corps. Nécessairement la suppression de l'une et l'absence de l'autre ne sauraient subsister longtemps sans quelques conséquences plus ou moins graves. Les femmes maigres surtout et les jeunes personnes peuvent moins échapper aux dangers de rester les bras nus et la poitrine découverte. Aussi combien de maladies tirent leur cause de cette circonstance! Faisons des vœux pour que le besoin de plaire ne fasse pas oublier de plus chers intérêts, ceux de la santé, en faveur de laquelle on ferait beaucoup, si l'on pouvait persuader nos élégantes de la nécessité

d'adopter des manches à leurs chemises et à leurs robes, et de porter les unes et les autres moins dégarnies du haut.

Sur les habitudes corporelles des femmes, la chaussure n'a pas moins d'influence que les autres vêtements. Le refroidissement et la chaleur des jambes et des pieds déterminent presque à l'instant même quelques changements dans la manière d'être en bien ou en mal. Or il est beaucoup plus important qu'on ne le pense d'éviter l'un et d'entretenir l'autre. On ne saurait assez blâmer ce raffinement de bon goût si peu d'accord avec les besoins, quand il n'est pas pernicieux, qu'affectent les femmes de porter au cœur de l'hiver des bas fins à jour et des souliers de prunelle ou autres du même genre. Que de rhumes, de suppressions de menstrues, de coliques, etc., ne sont point déterminées par le froid des jambes et des pieds!

Recommander aux femmes d'adopter pour ces parties comme pour le reste du corps des vêtements de saison, de porter en hiver des bas mieux fournis ou plusieurs paires, ou des guêtres; de remplacer les souliers de tissu trop fin par ceux de cuir et très-couverts, c'est plaider pour leur santé, et par conséquent pour leur bonheur.

En général, l'ampleur des vêtements, leur chaleur relativement à la saison, la simplicité, la dignité, la commodité de la mise, cette coquetterie de bon goût, seront de puissants auxiliaires au traitement, au retour et au maintien de la santé.

Oui, tout dans vos mains, femmes charmantes, prend un caractère aimable, l'excès seul nuit à votre perfection, et gâterait, je crois, jusqu'à vos qualités. Aimez ce sexe dont le bonheur se fonde sur la sensibilité du vôtre; mais n'oubliez jamais que si un moment de légèreté ou de coquetterie vous fait céder à la mode, vous expierez longuement, négligées par ces mêmes hommes, à l'hommage desquels vous aurez sacrifié

votre santé, le plaisir d'un triomphe instantané. Belles des dons de la nature et des forces du premier âge, ne dites point : Qu'importe la santé? Ce blasphème est entendu de Dieu, et Dieu vous punira. Pensez que vous n'êtes que mortelles, jeunes beautés que l'adulation traite de divinités; donnez des soins à parer vos formes extérieures, mais ne négligez pas l'ornement de votre esprit, ne consumez point dans un duvet oiseux un temps que vous devez au plaisir de l'existence. Levez-vous avec l'astre du jour, qu'il éclaire vos actions, dignes de la lumière. Que la propreté surtout occupe vos premiers instants : avec de belles dents, une peau soignée et non parfumée, le luxe du linge et non des habits, la femme est toujours attrayante, et prolonge la durée de son printemps. Mettez entre vos repas un sage intervalle : qu'ils soient sobres, ils seront assez salubres; que vos plaisirs soient décents, ils seront assez vifs. N'invoquez les bienfaits de Morphée que lorsque son sceptre de plomb ayant assoupi la nature, la Nuit, dans son char d'ébène, se promène en silence et la couvre de son manteau étoilé; mais ne vous couchez jamais sans avoir allégé les douleurs de l'infortune. Vos songes riants vous retraceront vos bienfaits, et vous penserez que la main est toujours la plus belle qui répand le plus de bienfaits. Le lendemain, le cœur content, quittez le lit avec l'aurore et le désir de faire de nouveaux heureux. Belles Grecques, chaussez alors le cothurne solide, mais toujours Françaises, conservez, ah! conservez surtout ce ton délicat, ce cœur aimant, cet esprit facile, cette tournure à la fois élégante et noble qui vous distinguent de toutes les nations, et donnez encore au reste de l'Europe des leçons de goût, de modes et d'amabilité.

Tels sont, enfin, femmes sensibles et aimables, les conseils salutaires que vous devez suivre, et dont vous ne devez jamais vous écarter pour éviter tous les maux qui menacent votre

sexe à chaque pas que vous faites dans la vie; et comme le dit un vénérable vieillard de cent seize ans :

Pour appeler sur vous tous les bonheurs possibles,
La paix de l'âme, la santé,
Les jours sereins, les nuits paisibles,
Et les plaisirs exempts de la satiété.

Sensations.

Les spectacles, les tableaux, la musique, font à nos sens des impressions qui agissent plus ou moins vivement sur eux, et qui peuvent troubler notre organisation et nos fonctions ou leur être favorables. Sans défendre aux femmes de jouir de ces différents plaisirs, je leur conseillerai de donner la préférence à ceux qui offrent des objets agréables à la vue, de fuir ceux qui présentent des images trop tristes ou trop lascives. Ces impressions produisent quelquefois des songes, tableaux fidèles des objets qui nous ont affectés pendant la veille, ou représentants mensongers de ces mêmes objets; de là l'aberration de l'imagination. Ne voit-on pas chaque jour des personnes assister à diverses pièces de théâtre s'en aller chez elles pleurant ou riant, suivant l'impression qu'elles avaient reçue, et la conserver même très-longtemps? La lecture des romans, aussi pernicieuse que celle des plus mauvais livres, n'est pas moins funeste à la femme. La musique n'est-elle pas un moteur puissant de l'économie animale? n'exalte-t-elle pas, ne modifie-t-elle pas à son gré la sensibilité? ne guérit-elle pas certaines maladies? Les Grecs retiraient de cet art des effets étonnants que nous ignorons, parce qu'il est négligé parmi nous, et qu'il n'est pas assez regardé comme point essentiel de l'éducation. Pythagore, Platon, Plutarque, attribuaient à la

musique la plus grande influence sur les mœurs. Timothée de Milet faisait entrer Alexandre dans la plus vive colère, et le calmait subitement en changeant de mode. Le centaure Chiron, qui enseigna les arts et les sciences au plus grand nombre des héros chantés par Homère, modérait avec sa lyre les fureurs d'Achille. Ovide, dans ses *Métamorphoses*, rend ce fait par les deux vers suivants :

.... Puerum citharâ perfecit Achillem
Atque animos molli contudit arte feros.

Le barbare Amurat IV, au rapport d'Haller, les mains encore fumantes du sang de ses frères, et sur le point de se souiller par d'autres assassinats, fut tellement ému par un joueur de psaltérion, qu'il accorda la vie à ceux qu'il avait condamnés au supplice, et qu'il ne put retenir ses larmes. Asclépiade regardait la musique comme le souverain remède à toutes les maladies de l'esprit. Si on voulait ajouter foi à tout ce que citent certains auteurs, Thalès de Gortyne, magicien crétois, aurait apaisé à Sparte une épidémie par des sons harmonieux et des cantiques magiques : la musique serait un moyen puissant dans la piqûre de la tarentule et dans d'autres lésions nerveuses. Si on s'en rapportait au Mémoire de Bonnefroy sur les passions, Chrysippe aurait, par le secours de la musique, guéri l'épilepsie; Desault, la phthisie et la morsure des chiens enragés; Sauvage, la migraine. On pourrait surcharger ce passage de citations pour prouver combien la musique a d'empire sur la sensibilité; mais je pense que celles qui sont citées suffiront pour avertir les femmes qui se trouvent dans des circonstances où leur sensibilité peut être facilement troublée, comme dans l'état de grossesse, de suites de couches et d'âge

critique, de se garantir des impressions que font ordinairement sur elles les divers genres de musique.

Qui doute des impressions que peut laisser dans nos sens vue des chefs-d'œuvre de la sculpture, de la peinture et de beaux-arts? Le dessin peut avoir une telle influence sur notre moral, que je ne puis me refuser à rapporter une guérison opérée par Alibert. Un jeune homme vint le consulter sur une impuissance produite par l'abus de la masturbation; jamais la présence d'une femme n'avait apporté sur lui le plus léger sentiment de désir, quoiqu'il eût trente ans. Il aimait à dessiner les formes d'Apollon du Belvédère; Alibert lui fit substituer la Vénus de Médicis, et cette substitution eut le succès le plus complet.

Les femmes doivent donc éloigner tous les objets qui seraient capables de les exciter trop vivement; elles étudieront elles-mêmes leur degré de sensibilité pour ne s'exposer qu'à des sensations utiles à leur santé, car les occupations de l'esprit, les impressions des organes des sens ont aussi leur utilité; elles amènent la fatigue, et, semblables au système musculaire, elles acquièrent par l'exercice de la force, et deviennent ensuite moins susceptibles d'irritation...

Voltaire dit :

S'occuper, c'est savoir jouir;
L'oisiveté pèse et tourmente.
L'âme est un feu qu'il faut nourrir,
Et qui s'éteint s'il ne s'augmente.

Des Passions.

Le chagrin dessèche les os et les ronge comme un ver ronge les vêtements.

SALOMON.

Un être simple et pur n'a rien qui le divise.
Et sur l'âme la mort ne trouve point de prise.

L. RACINE.

Ce n'est ni la douleur du corps ni les maladies, ni la mort ; mais les agitations de l'âme, les passions et l'ennui qui sont à redouter.

BUFFON.

Une grande âme est au-dessus de l'injustice, de l'injure et de la douleur.

Mais moi j'aurai vidé la coupe d'amertume
Sans que ma lèvre même en garde souvenir ;
Car mon âme est un feu qui brûle et qui consume
Ce qu'on jette pour la ternir.

LAMARTINE.

Amour, fléau du monde, exécrable folie,
Toi qu'un lien si frêle à la volupté lie.

A. DE MUSSET.

Les passions ne dérivent pas de l'intelligence, car elles la bouleversent et l'obscurcissent. Elles ne sont point de la volonté, puisqu'elles la combattent et souvent la renversent.

Toutes les passions sont bonnes, dit Rousseau, quand on en reste le maître ; toutes sont mauvaises quand on s'y laisse assujettir. Les passions, dit Helvétius, sont le feu céleste qui vivifie le monde moral ; c'est à elles que les sciences et les arts doivent leurs découvertes, et les hommes leur élévation, et trop souvent leur perte.

Quelle immense carrière s'offre à nos regards en abordant un sujet d'une aussi grande importance que celui dont nous essayons de sonder la profondeur ! Nous nous proposons de

traiter des passions, de ce caméléon qui emprunte toutes les couleurs, de ce Protée qui se déguise sous tant de formes, de ce tyran cruel qui se joue de notre faiblesse et de notre crédulité.

Les passions subordonnées à la raison ne sont destinées, par l'auteur de la nature, qu'à procurer à l'homme l'espèce de félicité dont il peut jouir sur la terre ; mais elles lui deviennent bientôt funestes par l'abus qu'il en fait et par l'ascendant qu'il leur laisse prendre. On peut dire que si quelques-unes d'entre elles lui sont utiles, le plus grand nombre agitent le le cours de sa vie, la remplissent d'orages et en raccourcissent le terme ; car leur influence sur la santé n'est contestée par personne, soit qu'elles agissent lentement, soit qu'elles éclatent avec violence. Dans le premier cas, c'est un poison caché qui détruit ; dans le second, c'est un feu qui dévore.

Leur premier murmure, semblable au mugissement de la mer, n'annonce que des orages et des tempêtes ; elles s'accroissent dans leur cours, s'affermissent par leur durée, se reproduisent l'une par l'autre, et se combattent sans cesse ; l'homme n'éprouve au dedans qu'agitations, troubles, dissensions. Combattu par la multiplicité et la contrainte éternelle de ses penchants déréglés, il ne peut trouver la félicité après laquelle il soupire : ses propres passions lui font illusion en lui présentant l'espérance flatteuse de ce bonheur parfait, de ce fantôme qu'il cherche en vain sur la terre.

La vie serait un présent bien doux, si, exempte d'amertume, elle pouvait couler perpétuellement dans le plaisir : mais un tel état ne saurait être le partage de l'homme, et le bonheur parfait est une chimère. D'ailleurs le plaisir constant ne peut pas être ; le plaisir est la satisfaction du désir : il faut donc désirer pour être heureux, et du moment qu'on désire c'est qu'on n'est pas encore heureux : donc le plaisir perpétuel est

une absurdité. D'autre part, la satisfaction du désir entraîne l'ennui, la satiété, et l'homme qui aurait la facilité d'assouvir à l'instant ses moindres désirs serait assurément le mortel le plus ennuyé et le plus malheureux : il ne tarderait pas à désirer la mort, par l'ennui même de la vie dont il aurait bientôt épuisé toutes les jouissances. La vie, pour être supportable, doit donc être une suite de désirs qu'on ne doit pouvoir satisfaire qu'avec effort : c'est là le seul bonheur auquel nous puissions prétendre, c'est le bonheur que procure cette précieuse médiocrité chantée par les poëtes, louée par les philosophes : bonheur également inconnu et des gens opulents, condamnés à satisfaire sur-le-champ leurs moindres désirs, et des misérables condamnés à ne les satisfaire jamais.

On peut ajouter que les douleurs et les peines sont nécessaires à notre bonheur, qu'elles en doublent la vivacité. Le triste hiver fait trouver le printemps aimable; la nuit obscure rend plus chère la clarté du jour; le froid rend agréable l'impression d'une chaleur vivifiante; la faim donne aux aliments une saveur exquise; la fatigue fait goûter le repos; l'insomnie rend le sommeil plus doux; l'esclavage fait adorer la liberté.

Les passions fougueuses, ainsi que les émotions pénibles ou agréables, trop vivement senties, déterminent des secousses si violentes qu'il peut en résulter les accidents les plus fâcheux, et quelquefois même la mort. Tissot connaissait une dame qui éprouvait des convulsions toutes les fois qu'on prononçait le nom de sa rivale. L'histoire enseigne que la fille de César et l'impératrice Irène moururent en apprenant, l'une la mort de Pompée, l'autre celle de l'empereur Philippe, leurs maris. L'illustre médecin Fernel mourut, au bout d'un temps fort court, de douleur d'avoir perdu sa femme. Racine et Louvois ne purent survivre à la disgrâce de Louis XIV. Dominique de Vic expira de douleur, en voyant le lieu où Henri IV avait été

assassiné. Horace suivit de près Mécène dans la tombe. Louis de Bourbon resta sans vie à la vue des ossements de son père, qu'il avait fait exhumer, etc.

Les passions déréglées, également terribles et redoutables, empruntent leur force de notre faiblesse, de notre insouciance, de nos dépravations. Au lieu de les craindre, de leur résister, nous leur donnons les plus faciles accès ; nous nous précipitons même au-devant des dangers dont elles nous menacent ; on doit les considérer comme un torrent fougueux auquel il faut creuser un lit, si l'on veut se mettre à l'abri de ses orages.

Pour les vaincre et les dompter, il faut les connaître, il faut être prémuni contre leurs impétueux efforts : celui qui est frappé inopinément subit tous les coups de la tempête et n'échappe que bien difficilement au naufrage.

Si, comme les moralistes le prétendent, l'homme est une intelligence unie à des organes, un animal doué de la raison, ou, comme un philosophe chrétien l'affirme, une intelligence déchue, luttant contre des organes, cette lutte presque continuelle entre les besoins et les devoirs, entre les organes et l'intelligence ou, si l'on aime mieux, entre la chair et l'esprit, cette lutte, c'est toute la vie de l'homme que l'Ecriture appelle avec tant de raison un combat : *militia est vita hominis super terram*. Magnifique pensée rendue par un vers d'autant plus admirable qu'il nous montre en même temps le prix réservé aux généreux athlètes qui auront su triompher de leurs passions :

La vie est un combat dont la palme est aux cieux.

C. Delavigne.

Ce combat, devenu encore plus dangereux par les progrès mêmes de la civilisation, exige une continuelle vigilance si

nous ne voulons pas nous laisser entraîner par les passions, ces perfides et redoutables ennemies de notre repos. Mais, pour leur résister avec avantage, il ne suffit pas d'être bien fortifié sur un point, il faut l'être de tous côtés : il faut être armé de toutes pièces, dit le docteur Descuret; cette armure, une éducation complète pourra seule la donner à l'humanité par la culture simultanée des facultés physiques, morales et intellectuelles des enfants. En ne développant plus imprudemment une ou deux facultés au détriment des autres, en s'attachant au contraire à diriger tous nos besoins physiologiques sociaux et intellectuels, les parents et les gouvernements finiront par rendre les hommes plus forts, parce qu'ils seront meilleurs, et en même temps meilleurs, parce qu'ils seront plus forts.

De l'Amour.

> O mère des amours, ô mère des Romains !
> Vénus, charme éternel des cieux et des humains,
> Toi seule, embrasant tout de ton feu salutaire,
> Peuple l'air et les eaux, et féconde la terre.

Seul il tient les rênes de l'empire du monde, partout il dirige son vol; il est accompagné d'une lumière pure qui dissipe les ténèbres du chaos; sa voix retentit dans toute la nature. (ORPHÉE.)

L'amour n'est pas une seule passion, elle éveille et réunit toutes les autres. (Madame DE SOUZA.)

Il est si difficile de se soustraire à l'empire de l'amour qu'il est très-peu de personnes qui puissent se flatter d'être en droit de réclamer contre la vérité de l'inscription si connue tracée au bas de sa statue :

> Qui que tu sois, voici ton maître,
> Il l'est, le fut ou le doit être.

Cette loi est la vie de l'univers comme l'a très-bien dit un auteur; nous la retrouvons partout, au premier et au dernier degré de la création, se modifiant avec la matière et se divinisant avec l'esprit. Comme affinité, elle attire les molécules; comme attraction, elle soutient le monde; comme force productrice, elle renouvelle la nature; comme sentiment, elle nous ouvre l'infini. Ainsi la loi, se dégageant peu à peu de ses formes géométriques, passe de l'attraction à l'amour, et déjà, dans les plantes et dans les animaux, elle semble n'être plus que l'attrait du plaisir.

Dans les plantes, voyez-la créer des chefs-d'œuvre pour un hymen de quelques heures. Rien ne lui coûte, les parfums, les formes, les couleurs, la grâce, la richesse, elle varie, elle prodigue tout comme si elle savait que hors de là des yeux s'ouvrent pour voir et des âmes pour admirer.

Des plantes aux animaux la scène s'anime et la vie se répand : voici un troisième monde où le plaisir prend une voix, où tous les êtres s'appellent et se cherchent, où l'oiseau chante, où l'insecte bourdonne, où les lions rassemblés font retentir les déserts de leurs terribles mugissements. Ici commence l'amour! l'amour terrestre et passager, un amour d'une saison, d'un jour, d'une heure, et cette heure passée, les lions redeviennent solitaires, l'oiseau perd son plumage, le rossignol cesse de chanter et la beauté s'évanouit.

La nature le veut ainsi. En appelant tous les êtres à la volupté, en multipliant l'amour, elle en a ménagé les flammes, car elle prévoyait les périls d'une plus grande libéralité.

Jusqu'ici la loi a été imposée, quoiqu'en s'adoucissant toujours par le plaisir. Arrivée à l'homme, elle cesse d'être une obligation sans cesser d'être une force. Sa force s'accroît même de tous les charmes du sentiment, du beau et de l'infini, mais

en s'accroissant elle change de direction et s'élève pour ainsi dire de la terre au ciel.

Quelque chose qui ne peut pas mourir, un sentiment qui se déclare lui-même éternel, s'éveille en nous. C'est qu'il y a en nous quelque chose de surnaturel, de divin, qui charme plus notre esprit que nos regards et qui touche plus à l'âme qu'à la matière; alors l'esprit seul et non le corps devient amoureux; c'est lui qui brûle de s'unir étroitement au chef-d'œuvre. Toute ardeur terrestre s'éteint, et est remplacée par une tendresse divine. L'âme, échauffée, se replie autour de l'objet aimé, et spiritualise jusqu'aux termes grossiers dont elle est obligée de se servir pour exprimer sa flamme.

C'est ce sentiment qu'on a improprement appelé amour platonique. Platon n'a jamais prétendu que l'amour dût être entièrement idéal, purement métaphysique; seulement il veut que l'homme de bien préfère les qualités de l'âme, source intarissable de plaisirs délicats, aux avantages du corps, si pauvres, si monotones, si passagers. « J'appelle homme vicieux, dit-il, cet amant populaire qui aime le corps plutôt que l'âme; car son amour ne saurait être de durée, puisqu'il aime une chose qui ne dure point. Dès que la fleur de la beauté qu'il aimait est passée, vous le voyez qui s'envole ailleurs, sans se souvenir de ses doux discours et de toutes ses belles promesses; il n'en est pas ainsi de l'amant d'une belle âme : il reste fidèle toute la vie, car ce qu'il aime ne change point. » (Trad. de M. Cousin.)

Si l'être tout-puissant qui a jeté l'homme sur cette terre a voulu qu'il conçût l'idée d'une existence céleste, il a permis que dans quelques instants de sa jeunesse, il pût aimer avec passion, il pût vivre dans un autre, il pût compléter son être en l'unissant à l'objet qui lui était cher. Pour quelque temps du moins, les bornes de la destinée de l'homme, l'analyse de

la pensée, la méditation de la philosophie se sont perdues dans le vague d'un sentiment délicieux ; la vie qui pèse était entraînante, et le but, qui toujours paraît au-dessous des efforts, semblait les surpasser tous. L'on ne cesse point de mesurer ce qui se rapporte à soi; mais les qualités, les charmes, les jouissances, les intérêts de ce qu'on aime n'ont de terme que dans notre imagination. Ah ! qu'il est heureux le jour où l'on expose sa vie pour l'unique ami dont notre âme a fait choix ! le jour où quelque acte d'un dévouement absolu lui donne au moins une idée du sentiment qui oppressait le cœur par l'impossibilité de l'exprimer ! Une femme dans ces temps affreux de tourmente révolutionnaire ; une femme condamnée à mort avec celui qu'elle aimait, laissant bien loin d'elle le secours du courage, marchait au supplice avec joie, jouissait d'avoir échappé au tourment de survivre, était fière de partager le sort de son amant, et, présageant peut-être le terme où elle pourrait perdre l'amour qu'il avait pour elle, éprouvait un sentiment féroce et tendre qui lui faisait chérir la mort comme une réunion éternelle. Gloire, ambition, fanatisme, votre enthousiasme a des intervalles, le sentiment seul enivre chaque instant, rien ne lasse de s'aimer; rien ne fatigue dans cette inépuisable source d'idées et d'émotions heureuses; et tant qu'on ne voit, qu'on n'éprouve rien que par un autre, l'univers entier est lui sous des formes différentes, le printemps, la nature, le ciel, ce sont des lieux qu'il a parcourus ; les plaisirs du monde, c'est ce qu'il a dit, ce qui lui a plu, les amusements qu'il a partagés, ses propres succès à soi-même, c'est la louange qu'il a entendue.

C'est par le secours de la réflexion qu'il faut considérer l'amour, ou, pour mieux dire, le dévouement absolu de son être aux sentiments, au bonheur, à la destinée d'un autre, comme la plus haute idée de félicité qui puisse exalter l'espérance de

l'homme. Cette dépendance d'un seul objet affranchit si bien du reste de la terre, que l'être sensible qui a besoin d'échapper à toutes les prétentions de l'amour-propre, à tous les soupçons de la calomnie, à tout ce qui flétrit enfin dans les relations qu'on entretient avec les hommes, l'être sensible trouve dans cette passion quelque chose de solitaire et de concentré, qui inspire à l'âme l'élévation de la philosophie et l'abandon du sentiment. On échappe au monde par des intérêts plus vifs que tous ceux qu'il peut donner; on jouit du calme de la pensée et du mouvement du cœur; et dans la plus profonde solitude, la vie de l'âme est plus active que sur le premier trône de la terre. Enfin, à quelque époque de l'âge qu'on transportât un sentiment qui vous aurait dominé depuis votre jeunesse, il n'est pas un moment où d'avoir vécu pour un autre ne fût plus doux que d'avoir existé pour soi, où cette pensée ne dégageât tout à la fois des remords et des incertitudes. Quand on n'a pour but que son propre avantage, comment peut-on parvenir à se décider sur rien; le désir échappe pour ainsi dire à l'examen qu'on en fait; mais quand c'est au premier objet de ses affections que la vie est consacrée, tout est positif, tout est déterminé, tout est entraînant, *il le veut, il en a besoin, il en sera plus heureux; un instant de sa journée pourra s'embellir au prix de tels efforts*. C'est assez pour diriger le cours entier de la destinée, plus de vague, plus de découragement, c'est la seule jouissance de l'âme qui la remplisse en entier, s'agrandisse avec elle, et, se proportionnant à nos facultés, nous assure l'exercice et la jouissance de toutes. Quel est l'esprit supérieur qui ne trouve pas dans un véritable sentiment le développement d'un plus grand nombre de pensées que dans un écrit, dans un ouvrage qu'il puisse ou composer ou lire? Le plus grand triomphe du génie, c'est de deviner la passion; qu'est-ce donc qu'elle-même? Les succès de l'amour-propre, le dernier

degré des jouissances de la personnalité, la gloire, que vaut-elle auprès d'être aimé?

C'est hors de soi que sont les seules jouissances indéfinies. Si l'on veut sentir le prix de la gloire, il faut voir ce qu'on aime honoré par son éclat; si l'on veut apprendre ce que vaut la fortune, il faut lui avoir donné la sienne; enfin, si l'on veut bénir le don inconnu de la vie, il faut qu'il ait besoin de votre existence, et que vous puissiez considérer en vous le soutien de son bonheur.

Dans quelque situation qu'une profonde passion nous place, jamais je ne croirai qu'elle éloigne de la véritable route de la vertu; tout est sacrifié, tout est oubli de soi dans le dévouement exalté de l'amour, et la personnalité seule avilit; tout est bonté, tout est pitié dans l'être qui sait aimer, et l'inhumanité seule bannit toute moralité du cœur de l'homme. Mais s'il est dans l'univers deux êtres qu'un sentiment parfait réunit, et que le mariage a liés l'un à l'autre, que tous les jours à genoux ils bénissent l'Être suprême; qu'ils voient à leurs pieds l'univers et ses grandeurs, qu'ils s'étonnent, qu'ils s'inquiètent même d'un bonheur qu'il a fallu tant de chances diverses pour assurer d'un bonheur qui les place à une si grande distance du reste des hommes; oui, qu'ils s'effrayent d'un tel sort. Peut-être, pour qu'il ne fût pas trop supérieur au nôtre, ont-ils déjà reçu tout le bonheur que nous espérons dans l'autre vie, peut-être que pour eux il n'est pas d'immortalité.

Il n'y a que peu d'années, dans une de mes nombreuses excursions aux Pyrénées, j'ai vu un homme du plus rare mérite, uni depuis vingt-six ans à une femme digne de lui; un jour, en nous promenant ensemble dans la vallée de Luchon, où la mendicité offre le triste spectacle de cette misérable portion de l'humanité, de ces créatures infortunées chez qui le mal et la misère sont à leur comble, je plaignais ces misé-

rables de réunir ainsi tous les maux physiques de la nature. Eh bien! me dit alors M. F., *si, pour passer ma vie avec elle, il avait fallu me résigner à cet état, j'aurais mendié depuis trente ans, et nous aurions encore été bien heureux!*—Ah! oui, s'écria sa femme, *ainsi même encore, nous aurions été les plus heureux des êtres!* Ces mots ne sont jamais sortis de mon cœur. Ah! qu'il est beau ce sentiment qui, dans l'âge avancé, fait éprouver une passion peut-être plus profonde encore que dans la jeunesse; une passion qui rassemble dans l'âme tout ce que le temps enlève aux sensations; une passion qui fait de la vie un seul souvenir, et, dérobant à sa fin tout ce qu'a d'horrible l'isolement et l'abandon, nous assure de recevoir la mort dans les mêmes bras qui soutinrent notre jeunesse et nous entraînèrent aux liens brûlants de l'amour. Quoi! c'est dans la réalité des choses humaines qu'il existe un tel bonheur et que toute la terre en est privée, et presque jamais l'on ne peut rassembler les circonstances qui le donnent! Cette réunion est possible, et l'obtenir pour soi ne l'est pas. Il est des cœurs qui s'entendent, et le hasard, et les distances, et la nature, et la société, séparent sans retour ceux qui se seraient aimés pendant tout le cours de leur vie, et les mêmes puissances attachent l'existence à qui n'est pas digne de vous, on ne vous entend pas, on cesse de vous entendre.

Le premier élan de deux âmes qui se reconnaissent est d'appeler une autre vie : on dirait que la nature attache à l'amour une révélation de l'immortalité.

Quelle misère! ce sentiment qui nous divinise finit par un acte animal. La nature nous appelle à la terre par la volupté du ciel, comme elle nous appelle au ciel par les douleurs de la terre.

Et cependant l'homme reste libre; il peut repousser les voluptés qu'on lui présente; il peut ce que les animaux ne

peuvent pas, il peut refuser de transmettre la vie. Le plaisir ne lui est pas imposé, et s'il s'abandonne à la loi, ce n'est point parce qu'elle est une loi, ce n'est point parce qu'elle est un charme, c'est parce qu'il peut en faire une vertu.

Sur ce point, les avertissements de la nature sont positifs; ils ne laissent aucun prétexte à nos passions; ils condamnent tous les excès, le célibat comme la débauche; et l'ordre s'établit dans les gracieuses harmonies de la vertu et du plaisir.

Dans les animaux, l'amour, cette loi de la vie, ne s'occupe que de la conservation de l'espèce; mais en arrivant à nous, elle prend un caractère plus noble, plus sacré; dans l'homme, elle semble songer au bonheur de l'individu.

Si l'amour n'était qu'une petite convulsion, comme l'appelle Marc-Aurèle, l'homme ne s'élèverait guère au-dessus de la brute. Il doit toute sa supériorité à la puissance morale de l'amour; et cela est si vrai que partout où il méconnaît cette puissance, sa supériorité s'évanouit.

C'est qu'alors l'homme se méprise dans une partie de lui-même, c'est qu'il s'avilit dans la femme, c'est qu'il se mutile de la moitié de son âme, et que toute mutilation le démoralise; et comment connaîtra-t-il la vertu, s'il flétrit son guide le plus ardent et le plus aimable? Qui lui apprendra les grâces de l'innocence, les dévouements du cœur et ces élans pieux vers le ciel, qui sont la vie de l'amour? L'amour! voyez comme il repousse l'ambition, comme il méprise la richesse, comme il est prêt à tous les sacrifices qui font les héros! Ce qui nous charme dans l'amour, ce ne sont pas ses plaisirs si vifs, ce sont ses dévouements, sa pudeur, sa fidélité : nous n'en voyons que le sublime, nous n'en citons que les joies morales et les élans divins.

L'amour nous inspire tout ce que demande la sagesse; il nous ouvre, à quinze ans, ce monde enchanté où le beau et

l'infini nous apparaissent comme le seul but de la vie ; et qu'on ne dise pas que ce monde est imaginaire ! Ces perfections idéales, objets de nos rêveries, ces dévouements qui noûs semblent si faciles, toutes ces images riantes de la vertu dans l'amour et du bonheur dans la médiocrité, tout cela est vrai, il n'y a même que cela de vrai sur la terre. La nature ne nous trompe pas, c'est le monde qui nous trompe lorsqu'il nous arrache à ces illusions de la vérité pour nous plonger tout vivants dans les tristes réalités de ses vices et de ses mensonges.

L'amour, dit un homme d'esprit, est un ange qui vient à nous sur des ailes de flamme ; non, comme l'a dit une femme de génie, pour nous faire faire de l'égoïsme à deux, mais pour nous introduire dans la vie active, et nous en rendre les peines légères et les devoirs faciles ; il est vrai que l'amour a ses heures d'égoïsme. D'abord les amants se cherchent et soupirent ; puis, comme des fleurs qu'un vent doux détache de la tige maternelle, ils se séparent de la famille et se laissent emporter dans la solitude. Ce besoin d'isolement dans la tendresse se trouve exprimé dans les livres les plus anciens.

S'isoler est une des premières phases de l'amour, mais non l'amour lui-même ; l'amour ne rétrécit pas le cœur, il le dilate et le rend capable de vaincre le néant. Ingrats que nous sommes ! nous nous plaignons de voir sitôt disparaître ces temps de solitude et d'égoïsme, et nous ne sentons pas que la famille et la société seraient perdues si un tel enchantement pouvait durer toujours.

En cessant d'être social, l'homme cesserait d'être puissant ; l'amour, qui l'élève au ciel, lui ferait perdre jusqu'à son empire terrestre.

Heureusement la nature est plus grande que nos désirs et plus généreuse que nos volontés.

En effet, l'homme soupire et languit auprès de sa maîtresse ;

mais, à côté de sa compagne, au milieu de ses enfants, il jouit de la plénitude de son être. Soutien de sa race, protecteur de sa jeune famille, tout ce qu'il y a en lui d'actif, de noble, de fort, de généreux se trouve excité et mis en œuvre. Et cependant il n'a rien perdu de son amour; seulement, comme sa compagne, il le répand sur un plus grand nombre d'objets; toutes ces petites mains qui le caressent, tous ces visages riants qui l'environnent lui rappellent celle qu'il aime; il la reconnaît dans le sourire de ses enfants et la bénit dans leur innocence. Ah! les grâces de la jeune vierge n'ont jamais excité de plus doux transports que les vertus de la mère de famille! L'amour, c'est du bonheur pour ce monde et pour l'éternité!

Aimez, et vos désirs seront remplis; aimez, et vous serez heureux; aimez, et toutes les puissances de la terre ramperont à vos pieds.

L'amour est une flamme qui brûle dans le ciel, et dont les doux reflets rayonnent jusqu'à nous. Deux mondes lui sont ouverts, deux vies lui sont données; c'est par l'amour que nous doublons nos êtres, c'est par l'amour que nous touchons à Dieu!

Il est bien important de connaître l'origine, les progrès et les funestes effets de l'amour, de cette passion, d'autant plus dangereuse, qu'elle se présente sous les formes les plus aimables et les plus séduisantes.

L'amour, cette passion souveraine, pour ainsi dire unique du sexe, et dont, selon l'expression de Bernardin de Saint-Pierre, le mariage peut seul faire une vertu, est une ardeur véhémente, une fureur, un transport qui nous entraîne vers l'objet aimé. Tantôt c'est une flamme dévorante qui fait éruption de toutes parts, tantôt c'est un feu caché qui nous mine et nous consume. Dominateur universel des êtres qui respirent, toujours le même et toujours nouveau, s'il a commencé, c'est

avec le monde, et s'il doit finir, ce n'est qu'avec lui.

Dans l'amour, la sensibilité s'exhale vers l'objet désiré, elle l'aspire avec ardeur et s'élance au-devant de lui; aussi le sein semble s'entr'ouvrir, comme les bras s'étendent pour embrasser la personne chérie; l'âme se dilate, le cœur palpite, un feu léger erre dans les regards, sur la bouche à demi ouverte. On languit, on brûle tour à tour, la vie paraît s'épuiser et renaître. Tous les sentiments tendres et magnanimes concourant à cette ardente et délicieuse passion, elle entraîne le délire et l'extase dans ses ravissements, elle s'envole jusqu'aux espaces célestes en imagination. C'est la seule passion que l'on ait crû digne de la Divinité. L'amant meurt dans lui pour revivre dans ce qu'il adore; son bonheur est de s'immoler, il tire sa gloire des périls auxquels il se dévoue pour l'objet de ses transports. Aveugle sur tous les défauts de la personne idolâtrée, il y trouve toutes les perfections. Par l'amour, l'avare devient prodigue, le timide audacieux, le superbe s'humilie. La chaleur d'amour porte à des actions grandes et hautes, elle allume le génie de l'éloquence, de la poésie, de la musique.

La cause primordiale de l'amour est sans contredit l'instinct de reproduction, instinct puissant, instinct propagateur excité par la beauté et par la grâce encore plus séduisante, que le Créateur a mis en nous pour perpétuer son ouvrage, nous chargeant de réparer les ravages de la mort par une continuelle transmission de la vie. Il se joint à cet instinct un sentiment affectueux qui ajoute à ses douceurs, et en prolonge infiniment la durée. Ce sentiment possède un tel attrait qu'il peut exister longtemps, sinon sans désirs, du moins sans jouissances matérielles; il peut même vivre de privations, et ces privations ne font qu'alimenter son ardeur.

La beauté, la grâce, les qualités morales et des idées de perfection, et surtout de volupté que nous attachons à la possession

un jour à une femme d'esprit ce que c'était qu'aimer : « Pour l'homme, répondit-elle, c'est être inquiet; pour la femme, c'est exister. » Aussi, le plus ordinairement, l'amour donne à la femme l'esprit qui lui manque, tandis qu'il fait perdre à l'homme celui qu'il a.

L'amour ne présente pas un caractère aussi déterminé que les autres passions, et cela parce qu'il s'identifie davantage à l'esprit, aux travers, aux vertus ou aux vices de ceux qui le ressentent, ou pour qui on l'éprouve, à leur grandeur ou à leur abjection. Sombre et soupçonneux chez le jaloux, exigeant et tyranique chez l'orgueilleux, tour à tour grossier, sensuel et froid chez l'égoïste, bizarre et inconstant chez l'homme qui ne cherche que la satisfaction des sens, il se montre timide, tendre et délicat chez celui qui possède, ou du moins qui sait apprécier les qualités du cœur et de l'esprit, et dans ces variétés mêmes, que de nuances se font encore remarquer! Aussi, de toutes les passions, c'est, sans contredit, la plus difficile à décrire, parce qu'elle offre dans chaque individu autant de différences qu'on en remarque dans ses traits, ou plutôt dans sa physionomie.

Si l'on étudie l'amour dans les annales de notre histoire, on trouvera encore qu'il reflète la physionomie morale des principales époques auxquelles il imprima lui-même une puissante modification. Rude et sensuel pendant les premiers siècles de la monarchie, il se montre en quelque sorte idéaliste sous le double règne de la beauté et de la chevalerie; c'était alors une sorte de religion qui mit un frein utile à l'impétuosité et à l'outrecuidance de ces preux tant renommés par leur vie aventureuse. Turbulent et conspirateur sous la Fronde, plus souple, plus intrigant, plus puissant sous Louis XIV, l'amour régna despotiquement pendant la régence; il occupait toutes les têtes; il était partout, il était tout : c'était

réellement une monomanie érotique universelle. Mais bientôt la littérature, qui jusque-là n'avait guère attaqué que des ridicules, commença à vouloir s'emparer de la puissance, en s'occupant ouvertement des hautes questions philosophiques et sociales. L'on vit alors l'amour, véritable Protée, s'envelopper du manteau de la philosophie, puis s'en débarrasser pour se faire successivement patriote, soldat, banquier, industriel. Nous en sommes là aujourd'hui. Mercure a détrôné l'Amour.

« Sous Louis XV, dit un auteur, tout se tourna du côté des amusements et de l'amour du plaisir. Le public n'y avait pas moins de goût. La société de tous les étages avait une grande liberté de propos. Les livres, les Mémoires, les correspondances de cette époque ne témoignaient pas plus de scrupule ni de réserve ; les mœurs et le langage étaient en harmonie. Les nouvelles et le commérage du jour consistaient surtout dans les aventures des grands seigneurs et des demoiselles de l'Opéra : les grandes dames, enfermées au couvent, les procès de séparation, tout cela ne scandalisait personne; et quiconque en parlait avec sévérité et mécontentement passait pour un esprit chagrin et frondeur. »

A propos du château de Bellevue, construit à grands frais pour madame de Pompadour, un officier aux gardes avait fait des vers qui couraient dans Paris.

Poisson d'une arrogance extrême
Étale en ce château sans honte et sans effroi
La substance du peuple et la honte du roi.

Dès que l'amour s'établit dans notre âme, il s'alimente alors de lui-même, il prend alors un accroissement rapide. Il nous attache uniquement, généreusement et sans réserve à l'objet de notre affection. Les charmes qui nous ont séduits semblent

s'agrandir et se multiplier; nous prêtons à l'objet aimé plus de qualités qu'il n'oserait en feindre; le prestige de l'âme fascine tous nos sens et trouble notre raison; les désirs, l'espérance et toutes les affections les plus douces prennent chaque jour de nouvelles forces, et bientôt notre cœur demande un aliment plus réel. Ce n'est plus que dans la possession même qu'il se flatte de trouver un remède à sa blessure.

On dompte rarement l'amour, et souvent la victoire dont on se glorifie est suivie d'une défaite plus funeste que la première.

J'ai revu l'ennemi que j'avais éloigné,
Ma blessure trop vive aussitôt a saigné;
Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée,
C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.

La première impression qui trouve l'âme vide y grave les traits les plus profonds; ils ne s'effacent presque jamais. C'est ce qui a fait dire qu'on n'aimait bien qu'une seule fois.

Quand je revis ce que j'ai tant aimé,
Peu s'en fallut que mon feu rallumé
N'en fît le charme à mon âme renaître,
Et que mon cœur, autrefois son captif,
Ne ressemblât l'esclave fugitif
A qui le sort fit connaître son maître.

Dans la naissance de l'amonr, nous ne voyons rien que par son télescope enchanteur. Tout nous plaît, tout nous charme, la trompeuse espérance change nos peines en plaisirs; nous rapportons tout à l'objet aimé; nous ne voyons que par lui, nous ne vivons que pour lui; nous jouissons avec délices d'une nouvelle existence; tout s'embellit à nos yeux; tout ce qui nous environne prend un aspect plus riant; nous ne respirons que

bonheur, plaisir et volupté ; tous nos sens sont enivrés ; nous nous trouvons tout à coup transportés dans un palais enchanté où tout sourit à nos désirs, où notre âme peut à peine suffire aux douces émotions qu'elle éprouve, et notre cœur aux tendres sentiments auxquels il s'abandonne.

Les signes d'un amour effréné sont, au physique : la maigreur, la pâleur, des yeux caves, enfoncés sous les sourcils ; un pouls qui, pendant l'absence de l'objet aimé, est inégal, petit, faible, mais qui devient fort et tumultueux à la vue, à la voix, au souvenir même de cet objet ; un mouvement désordonné du cœur, avec tendance aux diverses hémorrhagies, ou bien une angoisse permanente à la région épigastrique, une vapeur brûlante qui part souvent de ce point pour se répandre dans tous les membres ; enfin une petite fièvre décrite par Lorry sous le nom de *fièvre érotique.* Au moral, on observe une grande mobilité dans le caractère, un goût prononcé pour la solitude et la rêverie ; une insouciance profonde pour tout ce qui tient à la conservation du corps, la négligence des affaires les plus importantes, le mépris des richesses, des honneurs, de l'opinion publique, l'extinction du respect envers les parents ou des devoirs envers les enfants ; enfin une perversion évidente du jugement qui, sourd aux conseils et aux consolations de l'amitié, laisse ces infortunés obéir en esclaves à l'objet de leur passion et s'exposer, pour lui plaire, à tous les périls, soit qu'il exige d'eux un crime, une action héroïque, etc.

Si l'amour exerce une grande influence sur la destinée de l'homme, il régit entièrement celle de la femme. On connaît ce mot de madame de Staël : « L'amour est l'histoire de la vie des femmes, c'est un épisode dans celle des hommes. » Oui, pour la femme, aimer, être aimée, voilà le bonheur, le bien suprême. Otez l'amour, tout se décolore, tout s'attriste autour

d'elle ; c'est pour lui, c'est par lui qu'elle veut plaire ; la beauté, l'esprit, les grâces, la jeunesse n'ont de prix à ses yeux que parce qu'ils lui donnent le pouvoir de l'inspirer; mais malheur à la femme qui perd ces avantages et qui ne sait pas mettre sa raison à la place de son cœur, car alors tout est fini pour elle.

Toutes les femmes cependant n'éprouvent pas le besoin d'aimer à un égal degré. Quelques-unes, aussi mobiles dans leurs sentiments que dans leurs idées, se livrent dès la jeunesse à la coquetterie, aux vains plaisirs du monde, et vieillissent, presque à leur insu, au milieu du tourbillon dont elles font leur idole et qui bientôt les délaisse. D'autres, bien plus estimables, ne comprennent l'amour que lorsqu'il peut s'accorder avec les principes d'honneur et de vertu dans lesquels elles ont été élevées; aussi est-ce parmi ces dernières qu'il faut chercher la fidélité conjugale et le véritable amour maternel.

Les femmes sont généralement moins portées que les hommes à l'acte de la reproduction ; chez beaucoup d'entre elles cet acte, au bout de quelque temps d'union, est bien moins un besoin qu'un témoignage d'affection accordé à l'exigence d'une passion qu'elles ne sentent plus guère que par le cœur. C'est surtout chez la femme devenue mère, parce que ses facultés aimantes se sont multipliées, et que tout son être suffit à peine à l'effusion du nouveau sentiment qui le remplit. Voyez une jeune épouse sourire à l'auteur de ses joies maternelles ; ce sourire est encore plein d'amour, mais le désir en est banni ; il ne peint guère que la volupté de l'âme. Il est aisé de voir que je n'entends parler ici que des femmes élevées dans la modestie imposée à leur sexe. Quant à la femme livrée au libertinage, c'est ordinairement un assemblage hideux des vices qui déshonorent l'humanité.

Dans ce temple fameux, telle est l'aimable entrée,

Mais lorsqu'en avançant sous sa voûte sacrée,
On porte au sanctuaire un pas audacieux,
Quel spectacle funeste épouvante les yeux !
Ce n'est plus des plaisirs la troupe aimable et tendre;
Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre;
Les plaintes, les dégoûts, l'imprudence, la peur,
Font, de ce beau séjour un séjour plein d'horreur ;
La sombre Jalousie, au teint pâle et livide,
Suit d'un pied chancelant le Soupçon qui la guide;
La Haine et le Courroux répandant leur venin,
Marchent devant ses pas un poignard à la main;
La Malice les voit, et d'un souris perfide
Applaudit en passant à leur troupe homicide;
Le Repentir les suit, détestant leurs fureurs,
Et baisse en soupirant ses yeux mouillés de pleurs.

Pour peu qu'on réfléchisse à ces vérités, elles doivent porter dans l'âme un effroi salutaire. En effet, si nos vœux sont contrariés, nous nous livrons à l'inquiétude, aux agitations, aux fureurs; nous sommes bientôt en proie aux soupçons, à la noire jalousie qui entraîne à sa suite les crimes et les forfaits.

Cette passion nous fascine les yeux au point de nous faire sacrifier les liens du sang, les devoirs les plus sacrés et les plus essentiels, ceux de l'amitié, les bienséances, l'honneur et la fortune. Tel est notre aveuglement qu'il va quelquefois jusqu'à nous faire déifier l'objet le plus indigne de nos vœux.

Source des jouissances les plus vives, les plus délicieuses ou des peines les plus déchirantes, des maux les plus cuisants, l'amour, selon qu'il est heureux, contrarié ou jaloux, est la plus douce ou la plus affreuse des passions; aussi les modifications profondes qu'il imprime à l'âme et à l'organisme tout entier offrent-elles dans ces trois cas les différences les plus tranchées et les plus frappantes.

Si l'espérance s'éloigne, nous nous abandonnons au chagrin,

à la mélancolie, à l'affreux désespoir, et nous tombons comme des plantes desséchées par les rayons brûlants du soleil.

Les disgrâces en amour sont plus difficiles à supporter que toutes les autres : la passion qui attendrit le cœur, le brise et le met hors d'état de soutenir le moindre choc. Dans les revers ordinaires l'âme peut se roidir, recueillir toutes ses forces et les opposer avec avantage à une crise même imprévue. Mais un cœur amoureux, frappé dans sa partie sensible, reste anéanti sous le coup qui le prive du seul ressort qui lui donnait le mouvement et la vie, et se trouve presque toujours trop faible pour soutenir les assauts livrés à sa passion favorite! Heureux celui qui peut dire !

L'amour à mes plaisirs ne mêle plus ses peines,
La tardive raison vient de rompre mes chaînes.

Si le chagrin ferme l'âme, la félicité la dilate ; dans le premier cas on n'a pas assez de déserts où cacher ses peines ; dans le second pas assez de cœurs à qui raconter ses plaisirs.

L'amour heureux, ou seulement qui espère l'être, répand dans toute l'économie, dans toute notre âme, une chaleur douce, bienfaisante, salutaire ; l'incarnat du bonheur éclate sur le visage, tous les traits s'animent d'une expression nouvelle, la bouche est riante, les yeux brillants et humides, le regard doux, vif ou langoureux. Le cœur palpite à la vue ou à la seule pensée de l'objet aimé ; le pouls est fréquent, élevé ; la respiration est développée, interrompue par des soupirs ; le timbre de la voix devient plus suave, plus touchant ; le langage plus facile, plus animé, plus hyperbolique, ou bien la voix ne pouvant plus rendre le trop-plein de la pensée, le bonheur joint à l'admiration fait souvent naître l'extase pendant

laquelle l'âme reste en quelque sorte attachée à ce cœur qui est son univers, et dont tous les battements lui appartiennent. Les facultés mentales participent à l'activité générale; tout amant a de l'esprit : les pensées sont riches, variées, le langage est persuasif. L'amant heureux oublie l'univers; peu soigneux de sa fortune et de sa gloire, il n'est sensible qu'au bonheur d'être aimé; il est pourtant capable des actions les plus généreuses. De quels efforts, de quels sacrifices n'est pas capable un cœur violemment épris? L'amour est un délire qui donne la force, le courage, le génie et la vertu à l'être faible, stupide et vicieux, si celle qui le fait naître l'exige.

Oui, cette passion, de toutes la plus belle,
Traîne dans son essor cent vertus après elle,
Aux nobles actions elle pousse les cœurs,
Et tous les grands héros ont senti ses ardeurs.

Dieu créa la femme pour l'amour; tout l'y porte : son cœur, son esprit, son organisation, sa faiblesse même, tout lui crie qu'il faut qu'elle aime et qu'elle soit aimée. Plus expansive que l'homme, elle a plus que lui besoin de sympathie; le soleil du matin remplit son âme d'allégresse, et la brise parfumée du soir la pénètre d'une vague et indicible langueur. Oui, l'amour remplit toute l'existence de la femme, et lorsqu'elle avance dans la vie, il la transforme, mais ne disparaît pas. La femme qui n'a point aimé, à supposer que cette femme existe, n'est qu'un être incomplet, puisqu'il ne fut jamais animé de ce reflet mystérieux qui colore et embellit toutes choses, qui jette du charme sur les détails les plus vulgaires.

Que les femmes n'en viennent jamais à maudire de cette passion sublime. C'est la société, qui, en comprimant les battements du cœur, est seule coupable de ce que l'amour est

trop souvent une cause de malheur pour les femmes. La première pensée, le but réel de l'existence des femmes, c'est l'amour ; c'est le rêve caressé de leur existence entière : être aimée constitue leur plus grande ambition ; pour les unes, c'est tendresse de cœur ou entraînement des sens ; pour les autres, c'est vanité. Cette pensée existe chez toutes les femmes, même les plus indifférentes en apparence ; dans les âmes frivoles, elle se traduit en coquetterie, profanation du sentiment, négation du vrai. La coquetterie, c'est le masque des cœurs froids, qui jouent avec l'amour dont ils ne sont pas dignes, de ces cœurs que n'ont jamais envahis les puissantes émotions que nul mot de la langue humaine ne saurait traduire, émotions que ceux seulement qui les ont éprouvées peuvent comprendre.

L'amour heureux rend les femmes bonnes et bienveillantes ; plus de ces vagues tristesses, où l'esprit s'égare dans une amère rêverie ; la mélancolie est douce, et la joie éclate jusque dans ses larmes. L'amour trompé revêt tout d'un manteau de deuil, et alors même que le temps a dû amortir les chagrins passés, la femme dont le cœur a été trop souvent froissé se livre difficilement à l'espérance ; en elle s'élève une voix intérieure, qui voudrait étouffer l'amour naissant ; cette voix, qui lui rappelle ses douleurs, ferme son âme à l'espoir et à la confiance.

A tous les âges, la femme garde au fond du cœur un idéal qu'elle s'est créé ; c'est toujours cet idéal qu'elle pense reconnaître, alors qu'elle aime. Aussi, la femme de mérite peut-elle s'éprendre d'un homme médiocre, et même d'un sot, il n'est que le mirage trompeur de l'image adorée ; vienne le réveil, le héros tombe, l'homme reste ; elle le voit tel qu'il est réellement, et ressent une humiliation profonde.

Jeune fille, de vagues aspirations de tendresse se mêlent à

ses rêveries ; la vie lui semble belle, quand elle pense à la traverser appuyée sur les bras de son jeune et beau fiancé. Quelle femme ne rêve d'amour !..

L'amour, maître suprême du cœur des femmes, ne renonce jamais à son empire ; il peut se transformer avec les années ; mais ne disparaît pas entièrement. Balzac, ce profond analyste, qui savait si bien faire l'autopsie du cœur humain, dépouiller chaque fibre de son enveloppe, expliquer la cause de chaque frémissement, révéler, par un mot, les grandeurs et les faiblesses, les vertus et les vices, le courage et la lâcheté de l'espèce humaine ; Balzac nous dit que, dans la vie de la femme la plus vertueuse, de l'épouse et de la mère la plus irréprochable, il est un moment où elle s'interroge, hésite, et, peut-être, dédaignant le calme heureux de son existence, regrette de n'avoir pas porté à ses lèvres la coupe enivrante et amère.

Même âgée, la femme ne veut pas échapper à l'influence de l'amour ; elle sera ou une vieille coquette, souriant à son miroir, et cachant ses rides pour se préparer à l'essai de ses charmes surannés ; ou une bonne mère de famille, reportant sur les siens, avec un nouvel élan, toutes les tendresses de son cœur ; ou une noble femme, accomplissant le bien autour d'elle, pleine d'indulgence pour les autres, et souriant de son calme et doux sourire aux illusions de la jeunesse. Telle nous voyons aujourd'hui une femme encore belle, qui fut, pendant quarante ans, l'ornement de son sexe et de la société, qu'elle charmait par sa beauté, son amabilité, son esprit, son bon goût et sa grâce, madame Descat, qui, loin du fracas du monde, dans le silence des passions et du recueillement, sait goûter les jouissances pures du foyer domestique, fait consister son bonheur à aimer ses proches et à s'attacher tous les cœurs par ses bonnes œuvres.

« Mon cher docteur, me disait naguère cette aimable et excellente dame, la vie de la femme ne cesse d'être un combat que lorsque la douce saison d'automne, qui permet de savourer les fruits de l'âge mûr, a succédé au soleil vaporeux de l'été. C'est alors, et seulement alors que le plus beau et le plus doux rôle de la femme commence. Entièrement quitte envers le monde, et envers la foule brillante et animée des salons, dont elle connaît les séductions et les frivolités, et dont elle a brisé les liens, parce qu'elle a été victime de ses déceptions, elle retrouve la paix de la conscience et du cœur. Elle prend une large part aux joies douces et pures de la famille, elle jouit avec bonheur de l'amour de ses enfants et de ses petits-enfants, qu'elle ne cesse d'aimer, et, toujours fidèle à la grâce, elle n'aspire plus qu'à vivre dans les cœurs que ses bonnes œuvres ont captivés. »

Le prestige que la femme exerçait jadis par le charme de sa personne, elle ne peut plus l'espérer que du développement et de la force de son intelligence. Plus dignement résignée de la perte de sa jeunesse qu'elle ne pouvait l'être autrefois, alors que jeunesse et beauté étaient ses uniques avantages, elle doit recueillir son esprit dans la méditation, et, rejetant les vains regrets et un passé évanoui, ne plus songer à ce qu'elle aura dû tenter autrefois, mais ce qu'elle doit maintenant accomplir; ne pas chercher d'une main tremblante des appuis incertains, mais, retrempant son courage dans la pensée du bien qu'elle peut faire, puiser sa force en elle-même... Le matérialisme a osé proclamer que la femme n'est plus, dès que ses charmes ont disparu. Sa vie morale et intellectuelle existe..... Qu'importent les rides qui sillonnent son front! La beauté morale peut durer toujours, et elle est bien supérieure à l'autre; l'âme, ce souffle de Dieu, peut-elle être comparée à la matière...?

C'est alors que la femme a besoin de force, de courage, de lumière, et de ce talent fort et viril, qui approche du génie, flamme immortelle, que Dieu seul peut donner...

Non ! l'amour ne meurt jamais dans le cœur des femmes ; la vieillesse est pour elles triste ou heureuse, suivant que les souvenirs qui se reflètent en leur âme sont obscurs ou radieux.

Le ciel m'a touchée, il m'appelle...
Dans les bras de Dieu désormais
Je veux vivre et mourir en chrétienne fidèle.

Chantez, puissances éternelles !
Une âme revient au saint lieu !
Et sur vos harpes immortelles
Célébrez son retour à Dieu.

Seigneur, que ta divine flamme
Brille au sein du pécheur !...
(C'est-à-dire de la pécheresse.)

Seigneur, ouvre à son âme
Le séjour du bonheur !

Belles, si voulez m'en croire
N'allez pas à la forêt Noire.

Saint Augustin a confessé : « Je m'abandonnai sans mesure à mes plaisirs sensuels, dont l'ardeur, comme une poix bouillante, brûlait mon cœur, et consumait tout ce qu'il y avait de vigueur et de forces. »

Un saint qui vient de rendre son âme à Dieu : Ce jeune magistrat, né dans le meilleur monde, d'une figure noble, de manières charmantes, appelé à tous les succès de la société, à toutes les jouissances du cœur, en attendant les triomphes de

l'éloquence, s'arrache tout d'un coup à sa carrière, à sa gloire naissante et à ses amis, pour s'enfermer dans une cellule de séminaire, le lendemain d'une fête brillante, où il avait suivi, d'un regard paisible, le tournoiement voluptueux de cette réunion brillante, et du fond de cette tombe anticipée, il s'écrie : « Un homme, lassé du monde, le quitta. Peut-être les passions ardentes de la jeunesse avaient traversé violemment son âme; il cherchait un abri; désabusé des vaines illusions, des chimères de l'indépendance, il avait soif d'obéir... Il invoquait l'obéissance comme l'asile qui devait protéger sa dignité et lui assurer la possession de la véritable liberté, l'affranchissement de l'âme. » Tel fut, ainsi s'exprimait ce saint apôtre du Seigneur, le Père de Ravignan, dont les traits, que la nature avait faits nobles, et même un peu austères, où de secrètes douleurs avaient tracé leurs sillons, que la pénitence avait amaigris, où la charité victorieuse répandait enfin une ineffable mansuétude, étaient par eux-mêmes une prédication de l'Évangile; tout y était : la pureté, l'autorité, la miséricorde, les passions humaines éprouvées, comprises, pleurées, domptées, et la paix du ciel luisait sur les orages de l'âme.

Balzac, cet anatomiste habile, ce physiologiste pénétrant, ce sagace analyste du génie, de l'âme, de l'esprit et du cœur; ce moraliste observateur, ce sévère réformateur des mauvais penchants et du vice, disait que la chasteté réelle développe, au plus haut degré, la puissance de l'esprit, et donne à ceux qui la pratiquent des facultés inconnues. On lui objectait un jour que les plus grands génies ne s'étaient interdit ni l'amour, ni la passion, ni même le plaisir, et on lui citait des noms illustres; Balzac hochait la tête et répondait : « Ils auraient fait bien autre chose, sans les femmes... »

L'amour contrarié ne tarde pas à porter le trouble dans toute l'organisation : un frisson désagréable parcourt inces-

samment le corps; le pouls est petit et irrégulier; la respiration suspirieuse, la digestion difficile, un poids permanent oppresse la région précordiale. La tristesse est habituellement empreinte sur le visage, le teint se décolore; l'œil, ce miroir de l'âme, est fixe, terne, languissant, et le plus souvent humecté de larmes. Dominé par une pensée exclusive, l'amant malheureux semble avoir perdu l'esprit, et son intelligence la faculté de s'exercer. Ses sens mêmes lui deviennent pour ainsi dire inutiles; il entend sans comprendre, il regarde sans voir; il veut parler, ses idées se troublent, sa langue s'embarrasse; sa voix est faible et plaintive. Tout nuit, tout importune, il n'aime que l'inaction et ne se complaît que dans la solitude. Bientôt ses membres brisés deviennent incapables de supporter la moindre fatigue. Le sommeil a fui pour jamais, ou s'il vient un instant fermer les paupières, il est accompagné du cortége des songes les plus pénibles. Les aliments n'ont plus de saveur; en même temps une fièvre symptomatique du trouble des principales fonctions et une maigreur générale s'emparent du malheureux dont l'existence a été peu à peu consumée, le réduisent au dernier degré de marasme et terminent ses tourments avec son existence.

Heureux ou malheureux, l'amour se complique plus ou moins de jalousie, sentiment éminemment exclusif qui ne devrait être que l'aliment d'une passion dont il devient trop souvent le poison.

Tour à tour tyran ou esclave, le jaloux s'emporte sans mesure ou prie sans dignité; les suppositions les plus bizarres agitent perpétuellement son cerveau malade; aussi, pour lui, point de repos; les soupçons, les craintes le poursuivent jusque dans ses rêves. Il y a dans ses mouvements, dans son attitude, dans son regard surtout quelque chose de sinistre qui inspire l'effroi, et qui détruit toute sympathie pour les souf-

frances qu'il endure. Avec le jaloux aucune justification n'est possible ; si un sentiment de pitié lui fait accorder quelque témoignage d'affection par l'être qu'il accuse, ces témoignages ne sont à ses yeux qu'une dissimulation habilement calculée; alors ses soupçons redoublent, il injurie, il menace, ou bien si, cédant à un mouvement de conviction ou de repentir, il admet les preuves qu'on lui donne, il retombe presque aussitôt dans ses terreurs imaginaires, et redevient non moins injuste, non moins furieux qu'auparavant.

Qu'il est à plaindre celui dont l'âme est en proie à cette horrible passion : dans sa douloureuse et continuelle anxiété, ce malheureux se consume pour apprendre ce qu'il tremble de connaître, et veut cependant savoir ce qu'il a tant d'intérêt à ignorer : vient-il à passer du doute à la certitude de n'être pas aimé, le sentiment qui le dominait cesse quelquefois brusquement pour faire place au mépris ; mais, le plus ordinairement, il dégénère en haine, en fureur, ou bien se termine par la mélancolie, la folie, le suicide.

Les tempêtes que la jalousie soulève dans le cœur des femmes ne sont pas moins à redouter. « Lorsque la jalousie, dit Montaigne, saisit ces pauvres âmes foibles et sans résistance, c'est pitié comme elle les tirasse et tyrannise cruellement. La vertu, la santé, le mérite du mari, sont les boute-feux de leur rage : cette fièvre laidit et corrompt tout ce qu'elles ont de bel et de bon d'ailleurs ; et d'une femme jalouse, quelque chaste qu'elle soit et mesnagière, il n'est action qui ne sente à l'aigre et à l'importun. »

La possession couronne-t-elle nos vœux, nos espérances, nos ardentes poursuites : de combien de sollicitudes, de soucis, de calamités n'est-elle pas accompagnée ? Après quelques instants d'une ivresse passagère, désabusés du prestige, nous reconnaissons que nous avons été dupes de notre propre illusion ;

nous n'éprouvons plus qu'ennui, dégoût et satiété. Punis de notre erreur, nous cherchons dans le changement une diversion à notre méprise; nous errons d'objet à objet, et le vide de notre cœur ne tarde pas à nous faire sentir que nous courons après une chimère.

Telle est l'inévitable cause de l'inconstance. Elle fait le tourment de celui dont la passion n'est pas encore arrivée au dernier terme de langueur. L'un tente de s'excuser par de nouvelles perfidies, tandis que l'autre cherche, en gémissant, les causes qui ont pu produire un tel changement; ils ne voient pas qu'il a sa source dans la passion même.

Lorsque la passion de l'amour, quelle que soit sa violence, n'a pour base que les attraits passagers de la jeunesse ou de la beauté, il est rare que la possession, et surtout que l'abus du plaisir ne finisse pas par amener peu à peu l'indifférence, et souvent même le dégoût. Aussi est-ce en parlant des unions de cette nature qu'on a dit avec raison que l'hymen est le tombeau de l'amour. Quant à la cause de ce changement, elle est assez facile à découvrir : c'est que l'amour est aveugle quand il arrive, et trop clairvoyant quand il s'enfuit.

Si le délire de la passion se prolonge, elle nous conduit infailliblement à l'oubli des devoirs les plus importants, à des abus, à des excès qui bientôt altèrent notre santé, et nous font expier, par un long repentir, des plaisirs qui déjà ont été mêlés de tant de douleurs et d'amertume.

On peut donc répéter que l'amour n'est que le délire des sens; que, guerrier féroce, il attaque avec impétuosité, déchire sa proie, et la dédaigne quand elle ne résiste plus.... Et vous sacrifieriez votre santé, votre vie, à ce tyran égoïste?

Ah! la baronne Staël de Holstein avait bien raison de dire que l'amour est ce sentiment dévastateur, qui, semblable au vent brûlant d'Afrique, sèche dans sa fleur, abat dans sa force,

courbe enfin vers la terre la tige qui devait et croître et dominer.

C'est donc avec raison qu'un médecin philosophe dit : « Qui pourrait approfondir l'abîme des maux où l'amour précipite, quand on ne sait pas en repousser les premières atteintes ? Les jouissances n'en sont presque jamais pures et sans nuages ; l'abus les affadit ; le soupçon, la jalousie, la haine, la vengeance, la perfidie les troublent ou les empoisonnent ; arrivent ensuite les regrets amers, le honteux repentir, les plaintes superflues ; enfin le corps se ruine, la beauté se flétrit, l'esprit se bouleverse et le cœur se pervertit. Quel affreux et épouvantable dénoûment ! »

Nous ne cesserons de le répéter, la femme a besoin d'être continuellement en garde contre l'amorce des passions ; mais surtout pendant la menstruation, la grossesse, les suites de couches, l'allaitement et l'époque critique. Alors la sensibilité, plus exaltée qu'à l'ordinaire, exige les plus grands ménagements ; un rien l'ébranle, et la moinde impression désagréable ou la plus légère secousse, soit au physique, soit au moral, peut entraîner les plus sinistres résultats.

L'ambition des honneurs, l'amour des distinctions, le désir de la fortune que le luxe rend nécessaire sont trois principes qui animent sans cesse les personnes du monde, tiennent leur âme dans une agitation continuelle, qui seule suffirait pour détruire leur santé, et les exposent d'ailleurs à des revers très-fréquents, à des mortifications, à des humiliations, à des chagrins, à des colères, à des dépits qui empoisonnent tous leurs moments ; et, ce qui aggrave le danger de toutes ces impressions fâcheuses, c'est surtout la nécessité de les contraindre et de les masquer.

Mais si des passions vives, impétueuses, irritantes sont contraires à la santé des femmes, de longues et profondes médi-

tations seraient incompatibles avec leur constitution ; elles auraient bientôt usé leur système nerveux, qui est naturellement plus mobile et plus facile à ébranler ; le développement immodéré des facultés intellectuelles, les études abstraites, la contention d'esprit et des méditations qui semblent concentrer toutes les puissances de la vie dans l'organe de la pensée ne seraient pas moins préjudiciables, surtout dans l'âge que la nature consacre à d'autres fonctions, et pendant lequel un semblable travail ne pourrait perfectionner l'esprit sans porter quelques atteintes aux grâces et à la beauté.

C'est donc avec raison que Rousseau, qui exige que l'on s'occupe davantage de l'instruction des femmes et qui veut qu'elles pensent, qu'elles jugent, qu'elles connaissent, qu'elles cultivent leur esprit comme leur figure, recommande cependant de ne pas les occuper des sciences exactes ou des vérités abstraites, mais de développer leurs talents, et de remplir leurs loisirs par des études faciles et agréables.

En donnant cette direction à l'instruction des femmes, on se conforme en effet à la nature de leur sexe ; on ajoute même, s'il est possible, au charme et à la puissance de leur beauté.

Il en serait de même des affections violentes et inattendues, telles que la colère, la fureur, la crainte, les chagrins concentrés ; les accès immodérés de douleur et de joie mettraient aussi bientôt les femmes hors de cette sphère de calme et de sérénité sans lesquels elles n'ont plus ni santé ni appas. Heureuses celles qui ont assez d'ascendant sur les passions pour les maîtriser ou les étouffer dès leur naissance.

Généralement les passions dilatent ou concentrent, exaltent ou dépriment et rabaissent les fonctions nerveuses. L'amour épanouit, la haine concentre ; la colère exalte, la crainte comprime ; la joie est expansive, la tristesse resserre. Tel est à peu près l'effet des paroxysmes fébriles s'annonçant par un frisson

de froid, puis l'accès de chaleur survient. C'est aussi le résultat de certaines affections morbides signalées par des dispositions morales particulières. Par exemple, les maladies des viscères placés au-dessous du diaphragme semblent faire appel aux passions sombres, lentes, mélancoliques. L'appareil ganglionaire alors reporte au cerveau les impressions de souffrance des entrailles, de l'estomac, du foie, de la rate, de l'utérus, chez les hypocondriaques, les hystériques, les atrabilaires, soit que les fonctions intestinales viciées procurent un chyle mal élaboré, une nutrition imparfaite, soit qu'un sang noir surabondant embarrasse les méandres veineux du mésentère ou des veines portes et hépatiques, rembrunisse le teint et élève ces *idées noires* de chagrin, de terreur et de désir de mort, soit enfin que la langueur et le froid dépendent de la lenteur de la circulation et de l'atrophie de ces organes.

Il en sera tout autrement des maladies sus-diaphragmatiques du cœur, des poumons, sollicitant la circulation d'un sang vivifiant, oxygéné, réparateur, dans *l'appareil nerveux cérébro-rachidien.* En effet, l'hématose et la nutrition s'opèrent activement encore chez les phthisiques surexcités par cette fièvre de vie, que dévore parfois l'ardeur amoureuse jusque sur le seuil du tombeau, et qui conservent l'espérance d'un long avenir au moment suprême où ils succombent. De là leurs affections expansives, généreuses; de là cette irascibilité, cette promptitude et cette inconstance de désirs qui les rendent mobiles et toujours dans les extrêmes. C'est la disposition naturelle à la jeunesse, comme la précédente appartient à la vieillesse.

Qui ne connaît les terribles effets du jeu sur les femmes, quand il passe les bornes d'une honnête et utile récréation ! Il a toujours pour compagnes l'ambition, l'avarice, l'inquiétude et l'agitation ; il traîne souvent après lui la misère et le déses-

poir. On peut ajouter que la passion du jeu dérive de la soif des richesses et du désœuvrement. Elle est aussi nuisible à la société que préjudiciable à la santé; elle prive la première de la portion de travail, d'industrie ou de talents que chaque individu lui doit; et elle donne lieu à tous les maux qui dépendent de la vie sédentaire, de la contention excessive de l'esprit et des passions qui en sont inséparables. Souvent elle corrompt le cœur au point de faire commettre des injustices; et, comme l'a très-bien dit madame Deshoulières:

Le désir de gagner, qui nuit et jour occupe,
Est un dangereux aiguillon;
Souvent, quoique le cœur, quoique l'esprit soit bon,
On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

Voici encore comment l'illustre et modeste Roussel nous parle du jeu : « Parmi les moyens que les hommes ont inventés pour adoucir le poids d'une vie livrée à l'ennui et à l'inutilité, il en est un qui, comme un fléau contagieux, désole la société et n'est pas moins funeste aux mœurs qu'à la santé, parce qu'il produit le double effet de la paresse et d'une passion vive. L'avarice, qui en est l'âme, pour mieux se déguiser, lui a donné le nom d'amusement et de jeu. Qu'on se représente un cercle de personnes, clouées sur des chaises, autour d'un tapis vert, autel dévorant du dieu de la cupidité, et dans une atmosphère usée et corrompue; dont le corps est immobile tandis que leur esprit est dans une agitation extrême, alternativement ballottées par l'espoir et la crainte, seulement occupées du soin de captiver les faveurs de l'aveuge dieu auquel elles sacrifient, qui se laissent entraîner au gré de la passion qui les anime, oublient et les devoirs qui les appel-

lent et les heures qui s'écoulent, et ne sortent enfin de ce violent accès que pour se plonger dans des chagrins plus réfléchis, et on aura une idée de ce qu'on appelle jeu. »

D'après ce portrait, on conçoit que rien n'est plus capable de troubler l'ordre des fonctions animales, ou la régularité des mouvements vitaux qu'un pareil défaut d'équilibre entre le physique et le moral; que les humeurs dérangées par là dans leur cours, ne reçoivent point les préparations nécessaires aux sécrétions qu'elles doivent subir, et que, forcées de croupir dans quelques viscères, elles forment des empâtements ou engorgements dangereux, et que, rejetées comme nuisibles vers la peau, elles en détruisent le poli, la souplesse et l'éclat. Il faut ajouter que cet état d'agitation, souvent répété, doit à la longue faire contracter un caractère irascible et donner à la sensibilité une énergie vicieuse, qui tourne toujours au détriment de l'économie.

Ainsi les femmes qui voudraient conserver les roses du teint, la tranquille régularité des traits et enfin tous les apanages de la santé, seraient triplement intéressées à éviter le jeu : il entraîne ordinairement des veilles trop prolongées qui échauffent et qui affaissent le corps.

Elles ne doivent jamais oublier que pour éviter de grands maux il faut guérir les petits; qu'elles ont besoin non pas de s'écouter, mais de se soigner. Elles doivent éviter les saisissements, les refroidissements, les veilles et l'insomnie trop prolongées. Elles doivent prendre un exercice modéré et observer un régime fortifiant, sans être échauffant.

Elles doivent faire un grand usage de bains de pieds, de bains entiers et de lavements le plus souvent à l'eau simple ou à l'eau de son. Elles doivent prendre soin de rafraîchir leur sang plutôt que de l'échauffer; ainsi le café, les liqueurs, les vins trop spiritueux, les ragoûts épicés, les pâtisseries de

lourde digestion, les mets en général trop recherchés sont pernicieux à la santé des femmes. Il leur faut des viandes rôties ou bouillies, des légumes simplement apprêtés, des repas réguliers, afin de donner à chacun le temps de se digérer. Elles doivent manger modérément, mais ne pas s'accoutumer à manger trop peu ; ne pas surtout se laisser aller à leur goût pour les friandises ou les niaiseries au vinaigre, qu'elles préfèrent souvent aux mets solides qui leur conviennent.

Influence favorable des voyages sur les maladies, et impressions salutaires de l'aspect de nos magnifiques Pyrénées sur les affections morales, pénibles et tristes.

Le cœur, dit avec raison l'auteur de l'*Influence des voyages sur les maladies*, le docteur Dancel, n'est pas toujours l'organe le plus souffrant, dans les peines, surtout dans celles de longue durée ; c'est alors le plus ordinairement l'estomac qui se prend ; il digère mal, lentement, capricieusement ; le centre épigastrique se tend, se gonfle et devient douloureux. Mais en général, c'est la partie la plus faible ou la plus disposée à être malade qui est lésée. On voit très-souvent des personnes atteintes de consomption pulmonaire développée par l'effet des chagrins. Les émotions morales donnent des coliques et occasionnent des apoplexies ou des paralysies. Le cœur n'est donc pas le siége des passions ; il est comme les autres organes, plus fortement peut-être, agité sous leur influence.

L'homme, ayant une organisation plus solide que celle de la femme, devrait être plus capable qu'elle de résister aux maladies, aux causes qui les produisent, aux peines de cœur, par exemple. Il n'en est rien ; la vie n'a point son principe de force dans l'organisation ; nous voyons tous les jours de frêles constitutions supporter de grands maux, et des corps d'une

force d'Hercule, être abattus par un petit mal. On a constaté peu de cas de mort subite arrivée à des femmes par des peines morales, et on en possède un grand nombre d'exemples survenus chez les hommes. Un sujet de contrariété, même léger, a produit dans ces derniers l'apoplexie, la paralysie. J'ai connu quelqu'un qui, en grondant son domestique, a été frappé d'apoplexie foudroyante à une réponse déplacée que lui fit ce dernier.

Ainsi l'homme, quoique plus fortement organisé que la femme, résiste moins qu'elle aux affections morales pénibles. C'est, du reste, une chose fort connue. Tout aussitôt qu'un homme est triste, il inquiète ses amis; et si cette tristesse le poursuit longtemps, il est bientôt jugé comme étant menacé d'une mort presque certaine; tandis qu'une femme, paraissant péniblement affectée, est loin d'inspirer les mêmes craintes. On dirait qu'il est dans sa nature de souffrir moralement, et que sa faible organisation doit supporter sans trouble toutes les commotions douloureuses de l'âme. Si les hommes étaient aussi susceptibles de peines morales que les femmes, le monde offrirait un triste spectacle; mais non, la nature a voulu que leur cerveau fût principalement occupé de grands travaux intellectuels, de ces vastes conceptions qui ne permettent que fort rarement aux chagrins d'avoir une grande puissance sur eux. Les femmes au contraire sont réduites, dans presque toutes les conditions sociales, à remplir entièrement leur vie d'affections, et elles sont par conséquent sans cesse exposées aux déceptions, aux douleurs qui les accompagnent. Il est vrai que toutes jeunes on les a fort souvent disposées, amenées à avoir une vie d'abnégation et de peines. Des parents hésiteraient à faire entrer leur fils dans une pension pour laquelle il aurait une grande répugnance; ils trouveraient nécessaire de mettre leur fille malgré elle dans une

maison d'éducation qu'elle aurait en horreur, et cela pour son bien, pour l'habituer à se soumettre, à n'avoir pas de volonté ! Plus tard, ils ne se feront pas scrupule de lui donner le plus grand sujet de peine que puisse avoir une jeune fille, en l'unissant pour sa vie à un homme qu'elle connaît peu, mais déjà assez pour être certaine qu'ils ne pourront jamais se rencontrer dans le chemin du bonheur. De là cette source de chagrins qu'elle sera obligée de cacher et de garder pour elle seule, qui la mineront pendant un temps plus ou moins long, au bout duquel elle perdra la sensibilité ou la vie. Les femmes souffrent cruellement lorsque, dans leur intérieur, loin de trouver une sympathie, une union qui leur sont nécessaires, elles n'y rencontrent qu'aversion, mauvais procédés, etc.; mais cet état de choses ne porte pas de graves atteintes à leur santé, parce qu'il ne peut durer longtemps. Ce sont des combats d'ennemi à ennemi pour lesquels elles trouvent des forces jusqu'à ce qu'ils finissent d'une manière ou d'une autre. La situation la plus dangereuse pour la vie d'une femme impressionnable et pénétrée de ses devoirs est celle qui lui est donnée quand on la marie avec un homme nul, en bien comme en mal, qui vit pour vivre, trouvant toujours tout bien, péchant seulement par un manque de susceptibilité, sans ambition, sans passion, étant la bonté même. Une jeune personne nerveuse (et les trois quarts le sont), qui se voit liée pour la vie à un tel homme, éprouve un anéantissement, un vide insupportables. Il n'y a point d'état de l'âme plus affreux pour une femme que de se trouver pour toujours seule au monde avec ses pensées et son cœur. Rien n'est désespérant pour elle comme de se voir condamnée à ne pouvoir vivre de cette vie d'affections qu'il est dans sa nature d'avoir. Cette absence du bonheur, sans espérance de le posséder jamais, jette enfin le trouble dans la santé. Le corps participe à l'état

de souffrance de l'âme, et, comme nous l'avons dit, l'organe le plus délicat, le plus disposé à être malade se trouble, et alors donne des signes pathologiques. Un médecin est appelé qui reconnaît en effet la maladie de l'organe; il saigne, et le mal continue; il fait employer plusieurs fois des sangsues, et la maladie fait des progrès, tout naturellement, puisque la cause existe toujours, aidée maintenant dans son travail destructeur par les pertes de sang prescrites.

En 1830, mademoiselle X... rentra de pension chez sa mère avec une bonne instruction et une éducation convenable pour le rang qu'elle devait occuper dans le monde. En 1832, son père la maria à un de ses amis, excellent homme, vivant le plus régulièrement possible, n'ayant d'autre défaut que l'uniformité la plus complète, avec un esprit et des goûts peu saillants. M. X... pensait qu'en plaçant ainsi sa fille il faisait son bonheur, et il avait encore cette opinion au bout d'un an de ce mariage, les nouveaux mariés étant alors à se faire la plus petite observation désobligeante, le moindre reproche. Cependant la jeune femme avait perdu sa gaieté et son embonpoint; ses traits étaient altérés et ses yeux pleins de tristesse. Elle ne se plaignait nullement de son sort : et qui aurait voulu l'écouter, la sachant unie à l'homme le plus *comme il faut* de la terre, avec de la fortune, une habitation superbe, décorée fraîchement et richement, entourée avec symétrie de parcs, de bosquets et de pièces d'eau? Elle éprouva des battements de cœur extraordinaires, des palpitations. Le mari fit appeler un médecin de l'endroit. Il reconnut les palpitations (tout le monde en aurait fait autant), et prescrivit pour les faire disparaître une demi-diète, des sangsues et de la digitale. Ce régime, en apparence sans danger, ne réussit point; madame X..., depuis trois mois qu'elle y était soumise, dépérissait à vue d'œil; il réussissait seulement d'après l'opinion du méde-

cin, qui prétendait avoir enrayé le mal et pouvoir l'arrêter bientôt complétement. On était alors au mois de mai 1834. Je passai à cette époque par la ville qu'habitaient M. et madame X... Je leur fis une visite; ils voulurent bien me garder à dîner avec le père et la mère de madame X... qui se trouvaient là. Il fut question de l'état de la jeune dame. Son cœur était en effet le siége de battements tumultueux, mais sans lésion organique. C'était une affection encore purement nerveuse, cependant accompagnée d'un certain bruit qui, avec la pâleur et la maigreur de madame X..., me la firent juger anhémique, c'est-à-dire pauvre de sang. La demi-diète et les saignées étaient donc ici visiblement contraires. La malade se mit à table avec nous, et elle prit, sur mon invitation, de plusieurs mets nourrissants dont elle s'était privée depuis longtemps. Dans la conversation qui eut lieu pendant le repas, il fut facile de remarquer que la jeune dame conservait sa figure triste et abattue lorsqu'il était question de sujets ordinaires; mais aussitôt que l'on venait à parler de quelque événement digne d'être rapporté à cause du courage, du génie ou du talent qu'il avait fallu y déployer, alors sa physionomie prenait une tout autre expression : la joie, le bonheur se peignaient dans ses traits, dans ses yeux.

Avant de quitter cette famille, je donnai mon avis sur ce qu'il y avait à faire pour le rétablissement de la malade. Je dis que les saignées et les sangsues lui étaient funestes, comme le régime et les tisanes; qu'il lui fallait une nourriture substantielle et des distractions, et qu'on trouvait ces moyens de guérison dans un voyage que j'engageais à faire le plus tôt possible. Sa mère m'objecta que les saignées lui avaient toujours parfaitement réussi et que sa fille devait être de son tempérament; puis elle me fit regarder les promenades, les bois, les jardins qui entouraient la maison, et me demanda où sa

fille pourrait trouver des promenades plus délicieuses, et un confortable pareil; elle m'assura, du reste, qu'on prendrait une résolution sur cela dans la saison des beaux jours, où l'on entrait à peine. Son gendre fut de son avis, la jeune femme s'en rapporta à leur sagesse. Elle resta chez elle, où son médecin ordinaire vint reprendre ses droits. Au mois d'octobre de la même année, elle était beaucoup plus mal; c'est alors qu'on lui proposa de changer de lieu. Elle accepta avec un grand empressement, en disant que depuis longtemps elle s'ennuyait beaucoup. Mais était-il encore possible de la faire voyager? C'était pour donner mon avis que je fus appelé auprès d'elle. Je la trouvai sans force et dans son lit, qu'elle ne pouvait plus quitter que soutenue par deux personnes; elle ne mangeait plus, son pouls était pauvre, misérable, mollement tendu, fuyant sous la pression du doigt; son moral était également tombé; elle répondait sur le même ton, avec la même indifférence, aux questions les plus diverses, par l'intérêt qu'elle devait y porter; elle était perdue, il était trop tard. Huit jours après ce voyage, son mari m'écrivit que sa femme avait cessé de vivre dans une faiblesse qui l'avait emportée.

J'ai toujours été convaincu qu'ici l'ennui, le vide de l'existence, étaient les causes des malaises, des indispositions, et enfin des maladies, que cette jeune dame a éprouvés. Elle ne l'a avoué qu'à un moment où l'on ne pouvait déjà plus porter remède aux désordres qu'ils avaient occasionnés; mais pour un médecin un peu exercé, est-il nécessaire qu'une personne avec laquelle il s'entretient quelque temps lui fasse part, pour qu'il les connaisse, de ses penchants, de ses désirs, et de ce qui lui est utile pour retrouver la santé si elle l'a perdue?

Malheur au médecin, a dit Cabanis, qui n'a point appris à lire dans le cœur de l'homme, aussi bien qu'à reconnaître l'état de la fièvre; qui, soignant un corps malade, ne sait pas

distinguer dans les traits, dans les regards, dans les paroles, les signes d'un esprit en désordre et d'un cœur blessé ! Comment pourrait-il saisir le vrai caractère de ces maladies, qui se cachent sous les apparences d'affections morales, de ces altérations morales qui présentent tout l'aspect de certaines maladies? Comment rendrait-il le calme à cet esprit agité, à cette âme consumée d'une mélancolie intarissable, s'il ignore quelles lésions organiques peuvent occasionner ces désordres moraux, à quels désordres de fonctions ils sont liés? Comment pourrait-il ranimer la flamme de la vie dans un corps défaillant ou dévoré par les angoisses, s'il ignore quelles peines il est nécessaire d'assoupir avant tout, quelles chimères il faut dissiper? Sans doute c'est au médecin qu'il appartient de porter près du malade, couché dans son lit de douleur, les plus douces et les plus sages consolations; c'est lui qui peut pénétrer le plus avant dans la confiance de l'infortune et de la faiblesse; c'est lui par conséquent qui peut verser sur les plaies le baume le plus salutaire.

La mission du médecin, lorsqu'il a à traiter des maladies provenant des peines morales, est beaucoup plus délicate, plus difficile, que lorsqu'il a tout simplement une affection locale à guérir; il est fort embarrassant de faire connaître à certaines personnes la cause de leur mal, car il y en a beaucoup qui l'ignorent, ou qui ne veulent pas se l'avouer ou y ajouter foi. Il faut quelquefois de grandes précautions pour amener des parents à ne plus ignorer la cause d'une maladie dont quelqu'un des leurs est atteint, et qu'ils doivent connaître pour employer le remède nécessaire à la guérison. La plupart du temps, ces remèdes contre les désordres physiques arrivés par cause morale n'ont aucun bon résultat sans les voyages; on peut dire même que les drogues, les saignées, etc., ne font, dans ces circonstances, qu'aggraver le mal. Il faut donc tou-

jours, pour les maux qui nous occupent, ordonner les voyages aux malades qui peuvent les supporter; ils doivent les faire dans des pays où ils rencontreront beaucoup d'objets capables de piquer leur curiosité, en n'oubliant point surtout de voyager rapidement. Le convalescent, qui n'a d'autre but, en parcourant les campagnes, que de changer de lieu et de jouir des bienfaits d'un air pur, fortifiant, l'atteindra aussitôt qu'il sera en route; peu lui importera d'être une ou deux semaines dans un endroit, il n'est plus chez lui. Mais pour que les voyages soient favorables aux personnes qui ont le cœur malade, qui ont besoin d'être arrachées à leurs pensées, source de leur maladie, il y a d'autres précautions à prendre; il faut qu'elles voyagent rapidement, qu'elles parcourent beaucoup de pays en s'arrêtant peu, et qu'elles fassent des excursions intéressantes où elles ne resteront point longtemps sans avoir un nouvel objet à contempler, à admirer. Si agréable que soit un paysage formé par la nature des éléments les plus beaux et les plus variés; si imposant et si majestueux que soit un rocher qui semble être prêt à se détacher de la montagne pour combler la vallée; si doux qu'il soit de se reposer au pied d'une colline garnie d'arbres, avec leurs frais feuillages, et ayant une riante prairie devant les yeux, il est impossible que ces tableaux puissent occuper longtemps l'esprit d'une personne à laquelle le sujet de ses peines, de ses contrariétés revient à la pensée aussitôt que son imagination n'est point tenue en haleine par quelque objet nouveau. Si l'on ne faisait pas voyager rapidement, de curiosités en curiosités, les personnes qui souffrent de douleurs morales, on les mettrait ainsi dans une solitude avec déplacement répété, et la solitude excitant l'organe de la pensée, leurs peines ne feraient qu'augmenter, leurs désirs grandir, et leurs regrets devenir plus poignants. On lit dans La Rochefoucauld : « L'absence dimi-

nue les médiocres passions et augmente les grandes, comme le vent éteint les bougies et allume un grand feu. » Le marquis de Bouillé a dit : « L'absence est la vraie pierre de touche des sentiments ; c'est elle seule qui nous donne bien au juste le secret de notre cœur ; et deux amis, deux amants, deux époux, qui ne se sont jamais quittés, ne savent pas encore à quel point ils sont nécessaires ou indifférents l'un à l'autre. » Ces moralistes entendent parler sans aucun doute de l'absence pure et simple, et ils dépeignent bien alors ce qui se passe en pareille circonstance dans le cœur humain ; mais l'absence avec de forts et puissants sujets de distraction, et tels sont les voyages, doit non-seulement éteindre les petites passions ; mais diminuer et même éteindre les grandes.

Il est dans la nature de l'homme civilisé de n'être point imbu, pénétré d'une pensée, d'une résolution, d'un penchant porté jusqu'à la passion, qui ne puissent être modifiés ou changés par l'effet des impressions qu'il est susceptible de recevoir. Nous apportons en naissant le principe de tout sentiment qui peut devenir un jour passion ; mais sous quelle influence ce sentiment deviendra-t-il passion, si ce n'est par suite des impressions qui seront reçues ? Puisque ce sont certaines impressions qui ont fait développer telle passion, celle-ci devra cesser, ou au moins diminuer, si ces impressions n'ont plus lieu, et si de nouvelles viennent les remplacer ; car, par quel hasard, par quelle fatalité, ces nouvelles impressions n'agiraient-elles point sur cette personne, assez impressionnable pour s'être fortement passionnée sous l'influence des premières ? Si l'on en rencontrait d'aussi fortement *frappée*, il serait nécessaire de lui rappeler que l'existence la plus belle et la plus forte ne peut se conserver lorsque toutes les affections sont concentrées sur un objet qui occupe exclusivement et passionnément. Si cet objet était une source de plaisir et de bonheur, il la ferait

périr d'amour; et il la tuerait par le poids des chagrins, des peines ou des regrets, s'il était de nature à les procurer.

Les hautes et sublimes montagnes offrent le double intérêt d'une nature grandiose, et de races remarquables; les monts élevés peuvent, bien mieux qu'aucune autre face du globe, exercer toutes nos facultés, répondre à tous les genres d'étude et saturer l'âme, cette étincelle divine, que nous portons en nous, d'impressions vives et profondes. Ceux qui les ont connus y sont constamment ramenés par un charme entraînant. Tous les climats, tous les aspects s'offrent sur nos monts pyrénéens, à des distances rapprochées, et sont souvent en contact dans le même cadre. Leur apparition s'unit aux souvenirs de vigueur, d'audace, qui élèvent l'homme à ses propres yeux. C'est dans ces lieux inspirateurs qu'il pourra s'élever à la haute contemplation de l'âme et de l'univers; c'est non loin de ces monts primitifs que les êtres les plus intéressants, que toutes les créatures malades de corps, d'esprit et de cœur, peuvent trouver les plus aimables, les plus salutaires Thébaïdes, une nature grandiose, sauvage, hospitalière, toutes les pompes de la création naissante; que là, affranchis de ces pénibles impressions journalières que donne un sort contraire, et qui flétrissent et dégradent à la fois l'âme la plus noble, effacent ses dispositions généreuses, et la remplissent des sentiments amers du mépris, de l'indignation et de la vengeance, ils pourront recouvrer leur première vertu, la fraîcheur de leurs premières sensations, et ces longs et doux rêves philanthropiques, poésie du cœur, que goûtent seuls les êtres privilégiés de la nature. Voici comment s'exprime sur les grands bienfaits de nos sublimes Pyrénées le plus noble et le plus reconnaissant des cœurs, qui avait cruellement souffert tous les maux qui le brisent et le déchirent. En faisant un geste qui, dans son développement, montrait la chaîne de nos Pyrénées, il dit:

« Voilà le vaste laboratoire de la nature, où j'ai trouvé les remèdes, ou du moins de secourables palliatifs à mes maux. Ces montagnes sont aussi bienfaisantes que belles. Je désire, en vous les peignant sous ce premier rapport, vous les faire plus vivement aimer.

Si nous considérons le sujet dans son ensemble, indépendamment des circonstances qui me sont personnelles, nous trouverons, comme causes principales du malheur des hommes la misère, la maladie, l'injustice, les peines du cœur; je n'assigne ces causes que comme venant du dehors, comme les coups de la fatalité, et non comme résultat de la conduite déréglée de l'indvidu. Dans ce dernier cas, le malheur est un châtiment, il est sans intérêt, et peut quelquefois cesser avec la volonté. Je n'examine que l'homme frappé par une puissance soudaine, aveugle, barbare, et luttant contre sa destinée. Hélas ! c'est pour le malheur surtout que les écrivains, les artistes doivent travailler; c'est pour lui aussi que le Créateur a principalement disposé les sites riants, magnifiques, sublimes des montagnes. Les heureux peuvent être indifférents aux paysages. La jeunesse, l'amour, portent en eux le principe d'une douce existence; et, sur des grèves arides, dans des plaines monotones, au sein des coteaux rocailleux, ceux qui sont ainsi partagés jouiront encore délicieusement de la vie. Laissons-les savourer ces biens. Hélas ! ils sont passagers, et en offrant des remèdes aux infortunés, c'est pour eux aussi que je les prépare.

Vous qui, fatigués dans les capitales d'un luxe sans pudeur, sentez amèrement votre triste fortune, venez voir dans les montagnes des hommes luttant sans relâche contre une nature marâtre, et lui arrachant leur subsistance. Ils vivent dans des périls toujours renaissants : les rochers suspendus, les ava-

lanches sont sur leur tête; le précipice est toujours ouvert à côté d'eux; il faut souvent renouveler le périlleux sentier détruit par un orage, pour atteindre la forêt, le champ ensemencé sur le penchant de l'abîme; pour lier des habitations qui, sans lui, seraient séparées comme par l'axe de la terre. La plupart sont isolés pendant six mois dans les hauts pâturages. Pour prix de tant d'efforts, du laitage, du gruau, un pain noir trempé de leur sueur, une bure grossière, une chaumière mal fermée à la bise, voilà les travaux et les récompenses des montagnards. Cependant cette race est satisfaite, et, loin de se plaindre, refuse de quitter son âpre berceau. Ils montrent combien il faut peu pour entretenir la vie. On trouve sous ces cabanes la sérénité, la pauvreté fière, et la résignation à la Providence.

Leur exemple doit consoler ceux qui, dans les villes, se plaignant de leur dénûment, ont cependant, la plupart, en comparant leur position à celle des montagnards, un facile et abondant nécessaire. Il est trop vrai que la fortune amène le plus souvent, dans les générations successives d'une famille, l'étiolement et les infirmités. Que d'opulents ne voit-on pas, loin de la vieillesse encore, entourés de tous les secours, disputer à la mort les restes d'une vie misérable! Les Pyrénées apprennent donc à l'observateur à chérir la médiocrité, et à pardonner au trompeur éclat des capitales.

La maladie trouve, aux bords des sources thermales si abondantes dans les Pyrénées, les remèdes les plus sûrs préparés des mains de la nature. On boit avec cette eau la force, la souplesse, la vie. Les bains rappellent quelquefois cette préparation célèbre dans l'antiquité, composée de l'infusion dans une chaudière des simples les plus actifs, par laquelle une magicienne rajeunit le vieil Éson. Les plantes médicinales sont, comme l'eau thermale et l'air pur, douées dans

ces montagnes d'une vertu plus active et plus salutaire.

« Mais il faut des remèdes plus constants, plus actifs, pour le cœur sur qui pèse l'injustice. La Providence me les a fait trouver là où je ne cherchais que la satisfaction du désespoir, la mort. Je vous décrirai cette suite d'actions, où, sans plan, sans espérance, j'ai été conduit par une main invisible à l'étude, à la piété et à la sérénité. Je fuyais les hommes. Leur présence m'oppressait dans les villes. Les campagnes les plus solitaires fourmillaient encore pour moi d'habitations. Ces montagnes furent pour moi un monde nouveau qui étonna d'abord mon regard. Je m'y trouvais à l'aise en n'étant en contact qu'avec la nature. La beauté, la variété brusque des scènes, donnèrent à mon âme des secousses fortes qui dissipèrent cette atonie, résultat d'une longue souffrance. Les longs et violents efforts qui sont nécessaires pour parcourir cette âpre et gigantesque région donnèrent à mon corps une force, une vie nouvelle; et, par une harmonie secrète, cette vigueur des organes passa dans mes pensées. L'homme est né pour l'action plus que pour la contemplation. Les anciens le savaient : leur gymnastique était le premier des remèdes pour l'âme. Aussi ne trouvons-nous point dans leurs ouvrages l'empreinte de cette lugubre mélancolie qui assombrit notre littérature : leur âme, comme les végétaux constamment exposés à un soleil radieux, est plus souriante et plus fleurie. Outre ces fatigues, faites pour un corps mâle, les dangers étaient encore un appât; et je me plaisais à conquérir sur les hautes cimes un vaste horizon, et à dominer les gouffres profonds des vallées.

« Dans les premiers moments, ces montagnards, si différents du reste des hommes, n'avaient point choqué mon regard. Le spectacle de leur vie aventureuse m'étonna, m'émut, et excita puissamment mon imagination. Ces hardis indigènes, qui parcouraient d'un pas audacieux ces rochers au delà des nues, ces

glaciers inclinés et déchirés de cavités profondes, me parurent dignes de ces grandes scènes. Je voulus partager leurs dangers, leurs succès et leurs plaisirs. Ils aiment tous leur semblable dans l'homme courageux. Ils le reçoivent comme un des leurs ; et dès les premiers moments ils le nomment *mon ami*. C'est la cordialité d'un homme franc et plein du sentiment de sa force, qui, par ce titre, vous reconnaît et vous élève à lui. Revêtu de leur costume, usant de leur langage, partageant toutes leurs habitudes, j'ai parcouru avec eux les vastes déserts du Marboré, les solitudes granitiques de Néouville, du Pic-Long, les âpres montagnes de Clarbide et d'Oo. Charmés de cette fraternité que je mettais dans mes actions, ils m'initiaient avec empressement dans toute leur science des montagnes. Passages hasardeux, ports solitaires, glaciers terribles, routes obscures des vastes forêts, ils se plaisaient à me guider partout, à tout m'apprendre. Avec eux, j'ai surpris dans leurs pâturages aériens les agiles isards, attaqué l'ours dans sa tanière. Cette dernière chasse plus fructueuse pour eux avait de nouveaux attraits pour moi, par la gloire du danger vaincu, et le plaisir d'être utile à mes hardis compagnons.

« Le contentement où ils sont de leur sort faisait insensiblement sur mon âme une impression consolante et salutaire. Jusqu'aux pâtres, confinés pendant six mois dans un désert, je les ai toujours vu jouir, sans désirs ni regrets importuns, des doux rayons du soleil et savourer l'onde fraîche, le repos; heureux, comme leur troupeau, de toutes les émanations de cette nature bienveillante et du sourire du ciel. Chaque jour est pour eux une vie entière. Leur calme se communiquait sympathiquement à mon âme.

« J'éprouvais encore des impressions plus douces et plus fécondes de la contemplation de la nature dans ce nouvel

univers. Je vis partout une force active, universelle, se reproduire sous mille formes, toujours dans une fin régulière, bienfaisante; et je découvris dans cette fin plus d'habileté, à mesure que ma pensée embrassait plus de rapports. Le murmure de ces eaux tombantes assoupissait mes douloureux souvenirs. Elles vont, obéissant à une loi immuable, fertiliser nos plaines. Je sentais que l'homme reçut comme elles la loi d'être utile, et que je devais suivre leur cours pour remplir une fin analogue. Ces sombres nuages qui laissaient leurs foudres sur les âpres sommets, et se transformaient ensuite en gaves, qui courent vers les habitations lointaines, précédés de l'espérance, étaient l'image de mon âme qui se dépouillait de ces noires pensées, et cédait à un tendre instinct.

« Je me livrai à l'attrayant penchant de la bienfaisance; je répandis des dons sous le chaume, et je vis combien de faibles secours fructifiaient dans ces cabanes dénuées, et dans ces cœurs francs et reconnaissants...

« Ranimé, je sentis renaître les premiers goûts. Je me livrai à l'étude. Si la méditation est un charme dans l'espace étroit qu'enceignent les murailles d'un cabinet, et au milieu du tumulte des cités, qu'est-elle dans les hautes solitudes, où ne parviennent point les bruits de la terre, où la pensée s'étend avec le regard, et se plonge avec lui dans le vague de l'infini? Là, les puissances cachées et bienfaisantes que les hommes ont nommées Muses, Génies, donnent à leurs sectateurs les plus vives inspirations. Elles aimeront toujours les plateaux éthérés, les bois séculaires. Aussi les Grecs, qui par l'imagination et le sentiment ont si bien expliqué la nature, plaçaient partout les temples des filles de Mémoire sur les hautes sommités. Combe solitaire et mystérieuse de Lapazut, savane aérienne de Sioula, vaste pelouse de Capsore, bords charmants du lac d'Astens, l'étude est dans votre enceinte une volupté

pure, profonde, croissante; et ce dernier trait la différencie de toutes les impressions terrestres.

Ces inspirations poétiques qui épurent, fécondent l'âme, ne doivent être que pour l'élever aux plus hautes pensées. Oublions toute cette hiérarchie intermédiaire d'agents célestes, dont la présence ne se voit pas et se fait sentir; et prosternons-nous devant celui qui termine cette auguste chaîne et qui domine l'univers, l'infini de l'espace et l'éternité. Toutes les actions des indigènes, comme le cours de mes pensées, me portaient vers la Divinité. C'est dans les humbles églises des montagnes que se trouvent le respect, la prière fervente; Dieu, oublié dans les plaisirs des cités, est sans cesse rappelé au montagnard par ses besoins et ses dangers... Loin de nous ceux qui donnent à Dieu leur cœur haineux et leur esprit sombre! Etablissons entre cette nature belle, riante, prospère, telle qu'elle se déploie à nos pieds, et son auteur, une juste harmonie, et nous verrons en naître mille consolations et mille espérances. Ainsi je trouvai dans la piété une force nouvelle, l'amour de la vie, et je cessai de reculer devant l'avenir.

Je pus alors, des sommets dominateurs où je me sentais plus encore en contact avec Dieu, diriger et fixer mon regard au delà de l'océan des plaines, vers ce point de l'horizon où vivaient des êtres avec qui je n'aurais dû faire qu'une existence, et j'étais seul.... Mes larmes coulaient en abondance et soulageaient ma douleur; elle avait cessé d'être corrosive, désespérée. De grands vides se montraient pour moi dans la carrière, mais des biens m'étaient encore offerts; et j'avais recouvré l'autre avenir. Plein des forces nouvelles que je venais d'acquérir dans l'exercice salutaire des montagnes, jouissant du calme que tant de doux et beaux spectacles avaient versé dans mon cœur, me confiant surtout dans l'intime alliance que je venais de contracter avec le bon et sublime auteur de mon

être, je descendis de ces hauteurs bienfaisantes et je recherchai les hommes par devoir et par sentiment.

Je les ai revus, non comme à mon adolescence, des amis et des frères, mais comme des passagers qui doivent réciproquement se secourir. Si le sourire n'est plus sur mes lèvres, du moins mon regard a cessé d'être hostile, et la sérénité est sur mon front. Bien des choses qui me charmaient autrefois dans le monde ont cessé d'exister pour moi. J'ai beaucoup perdu, mais j'ai trouvé dans les montagnes des biens que j'ignorais ou que je n'avais fait qu'entrevoir jadis. Je n'éloigne point mes souvenirs; ils ne sont plus pour moi des fantômes effrayants; je les vois comme des ombres légères, décevantes, et mon regard les suit avec douceur, rêverie et quelquefois illusion. Si l'impression est trop profonde, trop douloureuse, je reviens aux remèdes accoutumés. Puis-je faire entendre des plaintes devant cet Eden gracieux de la vallée de Campan, sous ces flots de lumière qui nous environnent, nous pénètrent, embellissent tout, et semblent, dans l'immensité, rayonner du trône même de l'Éternel !...

Les Pyrénées ont encore des moyens de nous plaire et de nous charmer. La vie nous offre des spectacles bien étranges; ces lieux si rudes, si désolés, si sauvages, qu'embellissent de vastes forêts de sapins que l'ours vient visiter souvent comme son domaine, se peuplent tous les ans d'un monde coquet, raffiné, brillant. Cette Sibérie des Pyrénées voit tous les ans affluer dans son sein des sociétés spirituelles, délicates, choisies, de jeunes citadins riches de tous les dons de l'intelligence et de la fortune; des femmes à la fleur de l'âge, belles, élégantes, gracieuses encore, mais souriant d'un sourire triste; pauvre jeunesse à l'œil cave, à la voix enrouée, à la respiration pénible, au teint pâle, à la démarche vacillante, portant au front le sceau de la mort. C'est un spectacle que vous avez

sans cesse devant vous aux Eaux-Bonnes, à Cauterets... C'est là aussi qu'on trouve la guérison ou le soulagement à toutes les souffrances; c'est là qu'on éprouve les impressions plus douces et plus fécondes de la contemplation de la nature, de ce nouvel univers; c'est là qu'on voit partout une force active, universelle, se reproduire sous mille formes, toujours dans une fin régulière, bienfaisante, et qu'on découvre dans cette fin plus d'habileté à mesure que la pensée embrasse plus de rapports. Le murmure des eaux tombantes assoupit de cruels, de douloureux souvenirs; ces sombres nuages qui laissent leurs foudres sur le sommet des pics et se transforment ensuite en gaves qui courent vers les habitations lointaines, précédés de l'espérance, sont l'image de l'âme affligée qui se dépouille de ses noirs chagrins et cède à un tendre instinct.

Enfin, ces lieux ont eu le pouvoir salutaire
D'assoupir lentement la douleur d'une mère.
Son âme succombait au poids de ses malheurs,
Son œil sec et glacé ne trouvait plus de pleurs :
L'air morne et sur son sein laissant tomber sa tête,
Sa marche était sans but, sa bouche était muette.
« Mon fils! » C'est le seul cri qu'exhalaient ses tourments,
« Qu'on me rende mon fils! » Hélas! il n'est plus temps.
Déjà l'auguste enfant que l'univers contemple,
Héritier d'un grand nom, et d'un plus grand exemple,
A mêlé sa dépouille à la cendre des rois!
Contre un deuil si profond s'unissent à la fois
L'amitié vive et tendre, et l'amour maternelle.
On l'entraîne en dépit d'un désespoir rebelle,
Vers ces monts où Pyrène épanche de son sein
Et l'onde la plus pure et l'air le plus serein.
L'amitié la contraint à supporter la vie
(Et reine, au sein des cours elle avait une amie)
Un prêtre d'Esculape, habitant de ces lieux,

Entreprit de dompter ce chagrin furieux,
Égara sa douleur dans ces belles montagnes,
La força d'admirer. Là, ses jeunes compagnes,
Virent enfin ses yeux, séchés par les douleurs,
Ranimer leur éclat et se rouvrir aux pleurs.
De sa bonté native elle reprit les charmes;
Son chagrin, s'échappant en longs ruisseaux de larmes,
S'écoulait chaque jour, et voyant ces grands monts
Qui portent jusqu'au ciel leurs vénérables fronts
Et dont les fiers sommets cèdent à la tempête,
Sous le joug du destin elle ploya sa tête.
Mais ces rocs, ces glaciers, témoins de sa douleur,
Ayant calmé ses maux, restent chers à son cœur;
Elle aime à revenir sur ces tristes images.

DUREAU DE LA MALLE.

Oh! dans ces jours où la vie est noire, où un grand ennui de toutes choses vous prend le cœur, où cette robe de centaure vous enveloppe et vous tue; dans ces jours sombres où l'âme, sillonnée, épuisée par la souffrance, vide de ses illusions et de ses joies, demeure à sec, et n'est plus qu'un fleuve tari; si vous voulez ramener un peu d'eau pure sur ce lit desséché, si vous voulez faire refleurir et verdoyer encore ce champ devenu stérile, allez vous rafraîchir et vous retremper au sein de cette jeune et belle nature. Des parfums s'épanouissent là si purs et si frais! Vous aurez tant de fleurs et de verdure autour de vous! Si les grands spectacles vous plaisent, si votre âme n'est point morte à toutes les émotions, si elle sait comprendre la poésie d'un beau tableau!... Voyez! le spectacle qui se déploie sous vos yeux n'a-t-il rien qui vous intéresse? N'êtes-vous pas frappé de l'aspect de cet édifice gothique, qui se dessine, sévère et sombre, au milieu de ces frais et riants tableaux? N'admirez-vous pas le contraste de sa noire tour avec tout ce luxe de végétation, de fleurs, de parfums, de verdure?

Oh! vous rêvez alors; vous sentez s'en aller loin de vous les pensées amères, les douleurs et les dégoûts de la vie; vous respirez à votre aise. C'est que la nature est devant vous avec ses pompes et ses grâces. Comment résister à sa puissance? L'homme sensible sait si bien comprendre son éloquent langage!

Oui, si l'âme se flétrit par le vice et par la souffrance, si elle est travaillée de tristes pensées, si elle perd ses joies, ses illusions, son innocence, si elle se déflore, comme un beau jardin, sous le souffle des vents ennemis, c'est qu'elle est obligée de vivre, en quelque sorte, de la vie des méchants, de respirer leur air, de se heurter, elle si blonde, si pure, si naïve à sa naissance, de se heurter, pauvre ange, contre le dédain, l'indifférence, l'égoïsme des hommes! Voilà ce qui la dessèche, la désenchante, la torture. Si vous voulez qu'elle se reprenne à l'existence, si vous voulez remettre en elle-même la sérénité de ses beaux jours, allez vous réfugier de temps en temps dans le sein de la nature; c'est là qu'on se repose des maux de la vie! La nature est toujours belle, toujours tendre, toujours touchante. Et puis, l'ombre de Dieu y flotte si grande, si majestueuse!...

Il y a dans le cœur de l'homme, même le plus froid, une fibre secrète qui s'éveille et vibre fortement devant les grands spectacles de la nature. Le langage de ces majestueuses solitudes a je ne sais quoi de grave et de puissant qui va droit à l'âme, qui l'ébranle, qui l'élargit, qui fait refluer en bas ces misérables pensées de la terre et déborder en foule dans son sein les sentiments de croyance et de foi. On se trouve petit alors, car il semble qu'on s'était rapproché de Dieu. Dans ces hautes régions, l'incrédule reconnaît, malgré lui, combien l'athéisme est chose niaise; il découvre humblement son front, il s'incline, il s'agenouille, il murmure au fond de lui-même un hymne au Créateur de toutes ces grandes choses. On a beau faire, l'homme a beau entasser dans son âme des pensées de

boue, à mesure qu'il s'éloigne de la terre, quand il se trouve face à face avec les sublimes créations de l'Éternel, les pensées de boue s'en vont ou se cachent, l'athéisme croule sous le poids de l'admiration ; l'âme reprend sa gravité, sa grandeur, sa foi.

O femmes ! source du genre humain, puissances divines de la terre, vous dont la faiblesse fait la force, puisque le Créateur vous a formées pour perpétuer son plus noble, son plus sublime ouvrage, et pour faire les délices de celui qui doit y concourir avec vous; puisque vous êtes l'objet de ma sollicitude, de mes veilles et de mes soins, permettez à celui qui s'occupe sérieusement de votre santé et de votre bonheur de vous dire encore une fois, vous toutes, femmes adorables, qui, dans le cours de votre pénible existence êtes en proie aux maux de la vie; qui, semblables à cette auguste et tendre mère (la mère de notre illustre Empereur),

Son âme succombait au poids de ses malheurs,
Son œil sec et glacé ne trouvait plus de pleurs :
L'air morne et sur son sein laissant tomber sa tête,
Sa marche était sans but, sa bouche était muette,...

sentez votre âme sillonnée, épuisée par les souffrances, vide de ses illusions et de ses joies, demeurer à sec, n'être plus qu'un fleuve tari, et qui êtes prêtes à succomber au poids de vos malheurs, laissez, laissez vos sombres tristesses, vos noirs chagrins, reprenez-vous à l'existence, et allez, je vous en conjure, vous rafraîchir et vous retremper au sein de cette jeune et belle nature; c'est là que vous sentirez s'en aller loin de vous les pensées amères et les dégoûts de la vie. Allez admirer ce nouvel Eden, et vous baigner à ces sources pures et limpides, à ces fontaines de santé et de vie qui dissipent les maux et assoupissent de cruels et douloureux souvenirs...

Mais en invitant les femmes à recourir de bonne heure à leur médecin, nous devons leur dire que le choix de ce ministre de leur santé est de la plus haute importance. Ce n'est point assez qu'il unisse le dévouement à la discrétion, le désintéressement à la probité, la bienfaisance au courage, la sobriété à la franchise, le jugement à l'érudition, il faut encore qu'il soit doué d'un coup d'œil rapide, juste et sûr, d'une longue patience, d'une tendre commisération, que, jouissant de l'estime publique et plus avide de gloire que de célébrité, il joigne au bon ton le bon cœur, à l'art de bien juger celui de le persuader, à la science des détails le génie de son art, enfin qu'il soit grave sans tristesse, gai sans folie, spirituel sans prétention, et savant sans pédantisme, ferme sans dureté et sensible sans faiblesse; en un mot, qu'il sache exercer sur les femmes son empire par la conviction et conserve un ascendant irrésistible sans jamais s'en prévaloir.

« Voulez-vous, dit Hippocrate, former un médecin; assurez-vous lentement de sa vocation. A-t-il reçu de la nature un discernement exquis, un jugement sain, un caractère mêlé de douceur et de fermeté, le goût du travail et du penchant pour les choses honnêtes; concevez des espérances. Souffre-t-il des souffrances des autres; son âme compatissante aime-t-elle à s'attendrir sur les maux de l'humanité; concluez-en qu'il se passionnera pour un art qui apprend à secourir l'humanité. »

La thérapeutique est la pierre de touche de toutes les théories; c'est au nombre des guérisons qu'il opère qu'on doit juger du mérite du médecin.

Celse a dit : « A mérite égal, préférez pour médecin un ami à tout autre. »

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE DEUXIÈME VOLUME.

Pages.

INTRODUCTION I

CHAPITRE PREMIER.

GÉNÉRALITÉS DE L'HYGIÈNE, ou conseils hygiéniques qui conviennent à toutes les femmes, dans toutes les époques de leur vie; et hygiène des jeunes filles, ou préceptes hygiéniques que les jeunes filles doivent suivre depuis leur enfance jusqu'à leur mariage 21

Des soins et des attentions dont on doit entourer les jeunes filles.... 39

Moyens de favoriser la régularité du développement de l'organisation physique des jeunes filles 44

De quelle manière doit-on diriger l'éducation morale de la jeune fille? 67

Des moyens de régulariser et de rendre salutaire le développement des différents phénomènes de la puberté et de la menstruation. 96

CHAPITRE DEUXIÈME.

HYGIÈNE DES FEMMES MARIÉES, ou conseils hygiéniques applicables aux femmes pendant la durée de la reproduction, ou qui sont dans l'âge de la conception 131

Causes de nullité de mariage 159

De la stérilité au point de vue hygiénique chez la femme......... 160

HYGIÈNE OU RÉGIME DE LA FEMME ENCEINTE 174

Du régime alimentaire de la femme enceinte 194

Des précautions que les femmes enceintes doivent apporter dans le choix et l'ajustement de leurs vêtements 197

De l'attention qu'une femme enceinte doit apporter dans le choix de son habitation, et des relations atmosphériques, des bains, des purgatifs et de la saignée, considérés dans leurs rapports avec l'état de la femme enceinte 201

ACCOUCHEMENT et régime des nouvelles accouchées 207

Pages
Soins à donner à la femme nouvellement accouchée............ 222
Conduite à tenir pendant la fièvre de lait.................... 235
Régime alimentaire de la nouvelle accouchée................. 238
De l'allaitement considéré sous le rapport de l'hygiène........ 242
Du régime convenable aux femmes qui allaitent................ 252
Qualités d'une bonne nourrice.............................. 264

CHAPITRE TROISIÈME.

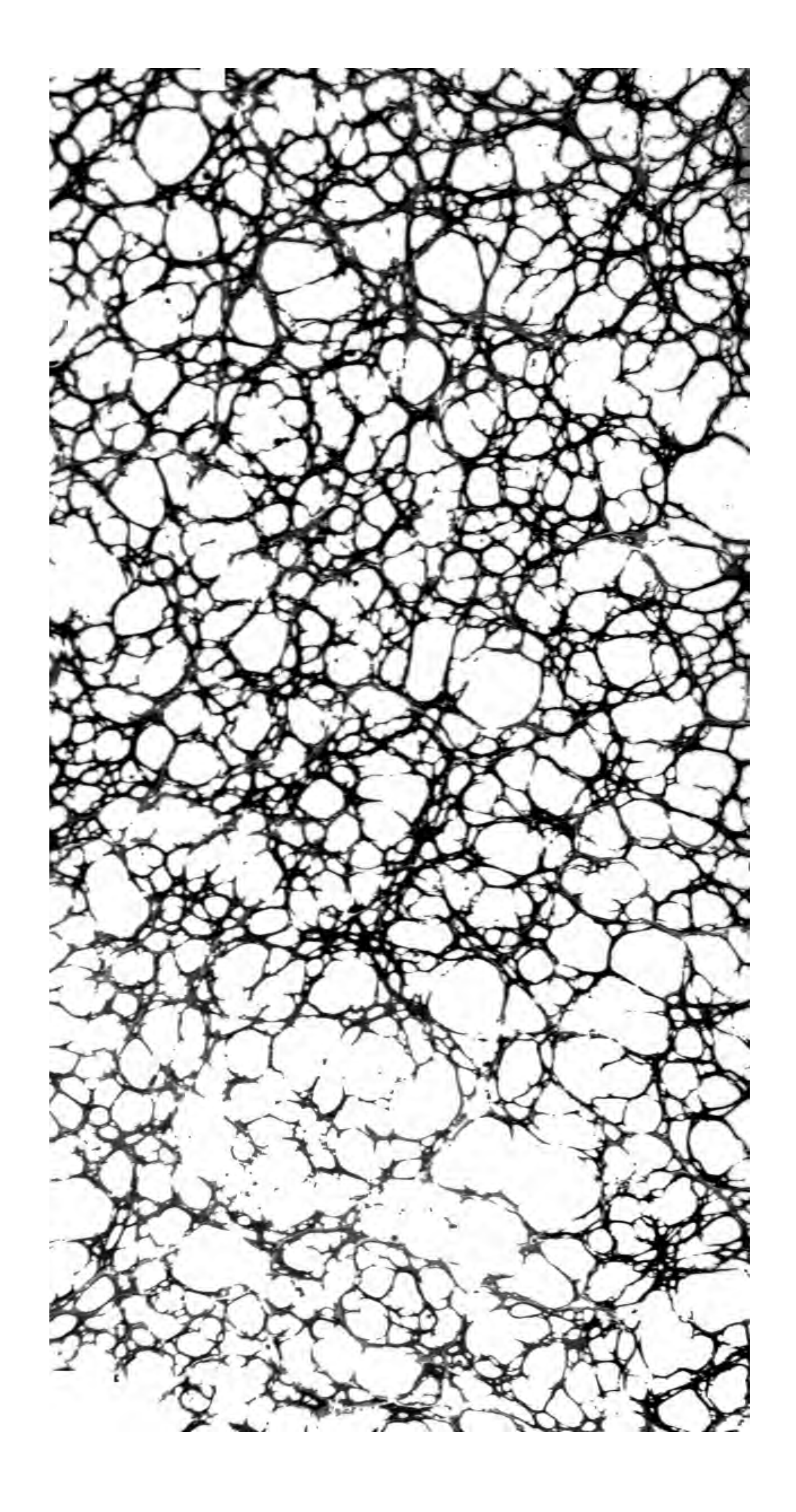
Hygiène, ou conseils hygiéniques pour les femmes qui sont à leur temps critique, ou âge de retour........................ 266

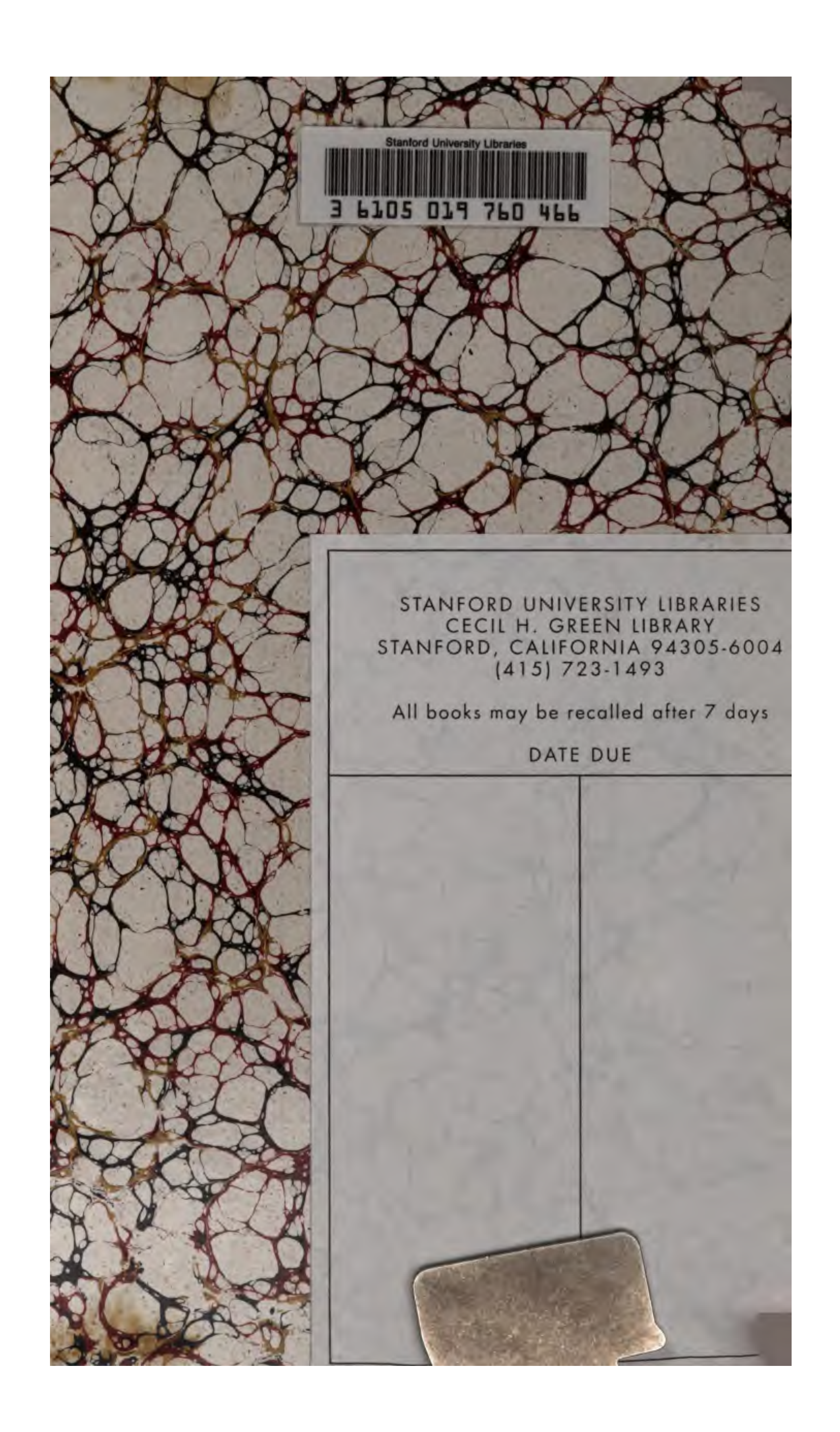
CHAPITRE QUATRIÈME.

Hygiène générale, ou conseils hygiéniques applicables à toutes les 313
femmes en général.. 313
Société, luxe et mœurs chez les peuples anciens et modernes.... 411
Influence du luxe et des mœurs sur la santé des femmes........ 416
Régime... 416
Du mouvement et des travaux corporels...................... 425
Travaux corporels.. 427
De l'exercice utile à la santé des femmes.................... 428
Influence des vicissitudes atmosphériques chez les femmes...... 433
Soins relatifs à la beauté et à la santé...................... 443
De l'entretien des bras, des mains et des ongles.............. 454
De l'entretien des cheveux................................. 455
De la conservation des dents............................... 457
De la Voix.. 459
Des Cosmétiques... 460
Des Vêtements... 465
Des Sensations... 480
Des Passions.. 483
De l'Amour... 487
Influence favorable des voyages sur les maladies, et impressions salutaires de l'aspect de nos magnifiques Pyrénées sur les affections morales, pénibles et tristes.................................. 521

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME DEUXIÈME.

Paris.—Imprimé chez Bonaventure et Ducessois, 55, quai des Augustins.




Stanford University Libraries
3 6105 019 760 466
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
CECIL H. GREEN LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(415) 723-1493
All books may be recalled after 7 days
DATE DUE

